



HAL
open science

Critiques des dispositifs de sexualité entre contrôle des populations et subversion des normes sociales

Céline Belledent

► **To cite this version:**

Céline Belledent. Critiques des dispositifs de sexualité entre contrôle des populations et subversion des normes sociales. Sociologie. Université Jean Monnet - Saint-Etienne, 2013. Français. NNT : . tel-00986773v1

HAL Id: tel-00986773

<https://theses.hal.science/tel-00986773v1>

Submitted on 6 May 2014 (v1), last revised 10 Jul 2014 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Université Jean Monnet – Saint-Étienne
École doctorale 483 Sciences sociales de l'Université de Lyon
THESE DE DOCTORAT DE SOCIOLOGIE ET ANTHROPOLOGIE POLITIQUE

Critiques des dispositifs de sexualité entre contrôle des populations et subversion des normes sociales

Présentée et soutenue publiquement par

Céline Belledent

Le 15 octobre 2013

Thèse dirigée par :

Michel Rautenberg, directeur

Rada Iveković, co-directrice

Membres du Jury :

Elsa Dorlin, professeure université Paris 8

Rada Iveković, professeur université Jean Monnet

Michel Rautenberg, professeur université Jean Monnet

Martine Spensky, professeure émérite EHIC, Clermont-Ferrand 2

Éléni Varikas, professeure émérite Paris 8 (rapporteur)

Eugenia Vilela, professeure université de Porto (rapporteur)

À toutes les perverses polymorphes,

REMERCIEMENTS :

Cette recherche n'aurait jamais pris forme sans le soutien continu de Rada Iveković. Je la remercie pour ses encouragements bienveillants, ses conseils avisés, ses suggestions toujours stimulantes, sa réactivité impressionnante. Son invitation et son accompagnement dans toutes sortes de rencontres m'a ouvert de nombreuses perspectives. Tant au niveau intellectuel que relationnel, Rada Iveković est un *sifu* pour moi.

Je remercie le centre *Max Weber* pour son soutien technique (bureau, frais de déplacements). Je remercie Michel Rautenberg qui a été présent pour tous les aspects pratiques de cette thèse. Je remercie Gaëlle Clavandier qui a suivi les débuts de cette recherche et m'a donné l'opportunité de découvrir l'enseignement. Je remercie les autres doctorantes de *Max Weber* (particulièrement Bérengère Ginhoux) avec qui nous avons pu échanger sur les contenus de nos thèses et les tracas du quotidien.

Je remercie l'*Institute fuer Geschichte der Medizin (Institut d'Histoire de la Médecine)* de Vienne (Autriche) qui m'a permis de faire la plus grande partie de mes recherches sur Krafft-Ebing. Je remercie son directeur, et particulièrement sa bibliothécaire, qui a très chaleureusement, jour après jour, mis à ma disposition les documents dont j'avais besoin. Je remercie Thomas Mayer pour son aide dans les méandres de l'université viennoise. Je le remercie ainsi que Kaška pour nos discussions passionnées autour d'*Einspänner* et de *Mozart Torte*. Je remercie l'ANR *Biosex* qui a financé ces recherches viennoises, particulièrement Elsa Dorlin. Pour cette période viennoise, je dois encore remercier Inès de sa curiosité pour mes recherches et sa patience pour m'aider à déchiffrer les alphabets anciens de certains textes autrichiens du dix-neuvième siècle.

Je remercie Jérôme Beauchez de m'avoir donné la chance de finir ma thèse confortablement sous contrat ATER. Je le remercie pour notre collaboration intéressante. Je remercie aussi les étudiant-es qui m'ont aidé à préciser ma pensée, à réfléchir à la transmission du savoir et à mettre en scène le plus simplement possible des concepts compliqués.

Je remercie toutes les personnes que je ne peux pas lister ici, avec qui nous avons eu des discussions désespérées ou passionnées sur les thématiques qui m'ont occupé si longtemps et les états émotionnels qui m'ont traversé : celles des collectifs dans lesquels j'ai habité, celles avec qui j'ai mené des entretiens, celles avec qui j'ai comploté, celles avec qui j'ai fricoté.

Je remercie Cécé pour tout et un peu plus encore, parce qu'elle est toujours là, si spéciale. Je remercie Ivan pour les milliers de café bus ensemble, parce qu'il est depuis tant d'années ma mère de cœur, et ça rassure. *I thank Kaśka who was here and there not in an easy position, thanks for kicking my ass, keeping on saying I'm great and listening to my problems with the honesty of the limited attention.* Je remercie Laure, entre autre, pour les différences entre la vie et la théorie. Je remercie tout plein Lole Mooli pour les spectacles, les rêves et les pratiques cyborgs de « chamouraï en devenir ». Je remercie le poing serré dans la paume de la main, celles du *wushu* féministe, merci pour les apprentissages et échanges de techniques de soi et des autres, parce que le corps n'est pas qu'un cerveau. Je remercie David parce qu'il aimerait bien être cité pour la postérité. Je remercie ma famille, mes parents, mes grand-parents et ma sœur parce qu'elles sont là. Je remercie spécialement Ivan, Elsa et les copines qui passaient par là au moment où je doutais, de leurs relectures attentives et leurs précieux commentaires. Lucie doit être remerciée pour les relectures, mais aussi comme parfaite *coach* multifonctions dans les crises d'épuisement de la dernière ligne droite. Je remercie Sacha pour les traductions qu'elle a faite pour moi, pour la grammaire allemande qu'elle m'a envoyée quand j'ai emménagé à Vienne, et plus généralement, pour son attention au détail, sa passion des mots et de leur traduction. Je remercie Pascal pour ses traductions latines, sa réactivité et son intérêt pour Kaan et les perversions. Je remercie Sabine pour les installations, les conseils rapides et l'entretien de mes ordinateurs dans les douze dernières années. Merci à Myrtille pour son soutien sur la réalisation de grilles d'entretiens, cela restera à faire. Merci au docteur Reyrolle qui m'a soignée à plusieurs reprises grâce à son incroyable savoir de plombier du corps. Merci à Zouzou pour l'humeur qu'il met partout, MC, Théa, Momo, Mokette, les autres de son « *espèce-compagne* ».

Merci pour toutes les discussions, astuces, conversations, contacts, conflits et toutes sortes de détails de la vie courante qui rappellent que la pensée ne se construit pas dans les livres ou les archives, en tout cas, pas seulement.

SOMMAIRE

REMERCIEMENTS :	4
INTRODUCTION	9
1- PRÉLIMINAIRES THÉORIQUES	20
11- POINTS DE DÉPART	21
111- Foucault, l'Histoire de la sexualité	21
112- Foucault, quelques points critiques	28
12- SE SITUER	33
121- Monique Wittig	35
122- Donna Haraway	43
13- LIER, DÉLIER ET RELIER	48
131- Ann Stoler	48
132- Anne McClintock	50
133- Georg Simmel	53
2- MATRICE DOCUMENTAIRE	58
21- LES TERRAINS SM	59
22- DES TERRAINS RÉFLEXIFS PRIS DANS L'ACTUALITÉ	62
23- CORPUS FIN-DE-SIÈCLE	67
231- Cartographie des penseurs de la sexualité	67
232- Les Psychopathia sexualis	69
24- UN TERRAIN NOMADE	77
3- PROTOCOLES CARTOGRAPHIQUES	79
31- UN ESPACE POUR/DE LA SEXUALITÉ	81
32- UNE MÉTHODOLOGIE EN PRISE AVEC LA CIRCULATION DU POUVOIR	84
33- PROCÉDÉS DE SCHÉMATISATION	86
4- FOND DE CARTE DE LA SEXUALITÉ	90
41- DE LA MASTURBATION À LA SEXUALITÉ FIN-DE-SIÈCLE : CORPS, HUMEURS, FAMILLE ET CADRE MÉDICO-LÉGAL	91
411- De la masturbation aux corps marqueurs, l'individualisation d'un péril collectif	91
412- Équilibres « naturels » et hiérarchie des humeurs	93
413- De la responsabilité sexuelle : contrôler son entourage, surveiller sa famille	96
414- Une sexualité médico-légale au service de la normalisation	98
42- LES PSYCHOPATHIA SEXUALIS	102
421- Laïcisation de la sexualité	103

422- Scientia sexualis aut/et systema naturae sexualis ?	105
423- De la sexualité de l'instinct sexuel à celle du sens sexuel.....	107
43- UNE SCIENCE DE LA SEXUALITÉ POUR « PERPÉTUER LA RACE ».....	114
431- Cadres évolutionnistes et théorie de la recapitulation.....	118
432- Les classifications raciales.....	122
433- De la dégénérescence des populations.....	128
44- LA SCIENCE DE LA SEXUALITÉ ET LE RESTE DE LA SOCIÉTÉ.....	136
441- Une science de la sexualité littéraire.....	137
442- Les pervers de la science de la sexualité.....	147
443- Extension de la scientia sexualis : sexologie, psychanalyse et sciences sociales. .	176
ARTICULATION DU FOND DE CARTE DE LA SEXUALITÉ ET DE SES PLANS.....	214
5- FLUX CATALYSEURS : LE CORPS, SES AFFECTS ET SES PRATIQUES PHYSICO-SEXUELLES.....	220
51- DES CORPS QUI PASSENT.....	222
511- Questions de mesure.....	224
512- Du fétichisme des morceaux de corps à la naturalisation des hiérarchies sociales	236
52- DES AFFECTS QUI CIRCULENT.....	243
521- Du trouble des sens.....	244
522- De la trahison des émotions.....	248
523- Du respect des sentiments.....	254
53- DES PRATIQUES PHYSICO-SEXUELLES QUI FIGENT.....	259
531- De la pudeur au codage des zones corporelles :.....	260
532- Les bonnes manières des pratiques physico-sexuelles :.....	269
6- VECTEURS DE LA GESTION SEXUELLE DES POPULATIONS.....	276
61- CLASSER : DIVISER, QUANTIFIER, COUPLER, NOMMER... ..	278
611- Classer : diviser.....	278
612- Classer : quantifier.....	280
613- Classer : coupler.....	281
614- Classer : nommer.....	282
62- UNE SEXUALITÉ, AVEC QUI ? ET POUR QUOI ?.....	285
621- Coïtus maritalis :.....	285
622- De la complémentarité hétérosexuelle civilisée.....	288
623- Des familles comme base de la société et de la civilisation :.....	295
63- DE L'ORIENTATION SEXUELLE.....	297
631- Cartographie des perversions :.....	299

632- Des catégories de la Modernité et de leurs résistances, pour une critique de l'identité comme réponse à la réprobation sociale317

7- ZONES DE SÉDIMENTATION DE LA SEXUALITÉ.....324

71- DES GENRES ET DES AFFINITÉS DE LA SEXUALITÉ, ÉPISTÉMOLOGIES MINORITAIRES.....325

711- Des assignations du genre à sa resignification.....325

712- Processus de subjectivation.....329

72- TECHNIQUES DE SOI DE LA SEXUALITÉ336

721- Localisations infamantes.....336

722- Techniques de négociation.....338

723- La sm.....347

CONCLUSION.....351

BIBLIOGRAPHIE :.....361

DOCUMENTS ANNEXES :.....369

GRILLE D'ENTRETIEN MASTER 2 :371

LISTE DES ÉDITIONS EN LANGUE ALLEMANDE DE PSYCHOPATHIA SEXUALIS.....372

PREMIÈRE ÉDITION DES PSYCHOPATHIA SEXUALIS, 1886, TABLE DES MATIÈRES.....374

TABLE DES MATIÈRES 8E ÉDITIONS, TRADUCTION D'EMILE LAURENT ET SIGISMOND CSAPO :.....377

TABLES DES MATIÈRES 14E ÉDITION :381

ARBRES DE HAECKEL :.....386

PROGRAMME DU DIU DE SEXOLOGIE - 1ÈRE ANNÉE - 60 H :.....387

AFFICHES DU FILM PORTIER DE NUIT DANS DIFFÉRENTS PAYS ET SUR DIFFÉRENTS SUPPORTS.....388

CARTE DES PRATIQUES SEXUELLES,389

ABSTRACT :.....390

INTRODUCTION

« Notre apparition simultanée en tout lieu, l'attention réciproque que nous nous portions commencèrent à faire jaser ; nos rencontres qui n'étaient que publiques, firent soupçonner une liaison privée qui n'existait alors pas. [...] À défaut d'une cohérence intelligible, il devait y avoir là-dedans un vice ou de la perversion. Que pouvais-je trouver dans l'assidue fréquentation de cet être auquel aucune communauté sociale, intellectuelle, raciale ne me liait ? Telle était en substance la question qui agitait les esprits. Peau noire, peau blanche : les apparences étaient contre nous, notre intimité contrevenait à ce constat de bon sens qui veut que tout ce qui se ressemble s'assemble. Et de cette affirmation première d'un impossible assortiment de couleurs découla le sentiment général d'une union contre nature. Pour que cessât le scandale, il fallait que cet assemblage incongru fût renvoyé à la commune et indistincte mesure ; il fallait que se diluât dans le nombre cette dissemblance que le privilège de la relation duelle avait portée à un absolu monstrueux. » (Garréta, 1986, p. 55). Ces quelques phrases extraites du *Sphinx*, roman qui narre une histoire d'amour sans nommer les genres de ses protagonistes, posent sommairement quelques uns des enjeux qui se retrouvent au cœur des questions de sexualité : public/privé, rencontres/liaison, « cohérence intelligible »/« union contre nature », « assemblage incongru »/« communauté sociale, intellectuelle, raciale ». Alors que la sexualité est régulièrement renvoyée à une dimension intime, privée, taboue ou personnelle - « relation duelle », cette thèse vise à relier les aspects politiques de la sexualité, tout au moins à laisser un espace à ses affinités¹.

Le champ de la sociologie de la sexualité, en France, est académiquement lié à des études statistiques sur les pratiques sexuelles, illustrées par des travaux de grande ampleur telle la recherche de Nathalie Bajos, Michel Bozon, et Nathalie Beltzer, *Enquête sur la sexualité en France : Pratiques, genre et santé*, La Découverte, 2008. Une partie des recherches sont attachées à d'autres champs qui vont aussi participer de la sociologie de la sexualité, que ce soit des perspectives féministes (Delphy, Tabet, Falquet), des études sur la migration et la prostitution (Moujoud, Guillemaut), des travaux sur les discriminations (Guénif-Souilamas, Tissot, Fassin), des approches historiques (Chaperon, Tamagne) des études liées à l'épidémie VIH-SIDA (Pollack), des études sur les minorités sexuelles (Chetcuti, Bourcier, Le Talec, Macé), d'autres sur la criminologie

¹ Le terme relève du domaine juridique, il signifie alors un « lien de parenté par alliance » par opposition avec un lien de sang. Le terme renvoie aussi plus largement à une relation de sympathie. Il est synonyme d'« amitié, amour, connivence, entente, liaison ; attirances, goûts ; coïncidence ; correspondance, unité ; harmonies ; parenté des cœurs ; prédilections ; rapports ; ressemblance ; sympathie. » « Affinité » peut enfin, renvoyer à une mise en rapport, qu'elle soit entre des gens ou entre des matières, le terme peut alors relever des domaines de la chimie, de la biologie, de l'électricité... « Affinité : lieu non de sang mais de choix, attraction d'un noyau chimique pour un autre, avidité. » (Haraway, 2009, p. 277)

(Mucchielli)... La liste n'est pas exhaustive, ni celle des spécialités sociologiques, ni celle des noms des auteurs les investissant, parfois seulement en partie, par le prisme de la sexualité. Pourtant, rares sont ces travaux qui demandent ce qu'est la sexualité en interrogeant sa production et ses évidences : « [les questions sexuelles] *représentent l'ultime frontière d'une définition des normes qui demeurerait naturelle, et non politique, c'est-à-dire intemporelle, et non historique.* » (Fassin, 2008, p. 15).

À un autre niveau, la sexualité est objet de revendications politiques par différents groupes sociaux. Des mouvements féministes, des années 1960-70 ont clamé que le privé est politique. Ces mouvements ont parfois été pris dans des préoccupations concernant uniquement les questions de reproduction² au détriment d'autres réalités sexuelles. Dans les mêmes décennies, des mouvements homosexuels ont critiqué la « *normalité sexuelle* », la « *société hétéroflie* »³ (FHAR, 1971) et ses normes relationnelles trop étriquées. Les revendications féministes sur la sexualité, comme celles des mouvements homosexuels ont été lues comme des préoccupations communautaires, minoritaires alors même que les questions de contrôle de la reproduction étaient présentées comme une priorité au niveau de la sexualité enfermant à nouveau les femmes dans une nécessaire gestion de la production, cette fois limitée des enfants : « *Or, bien que le corps des femmes soit, de manière générale, supposé être fécondable, le fait est que des nourrissons ou des enfants de sexe féminin, des femmes âgées, des femmes de tout âge enfin, ne peuvent pas être fécondés, et même si ils pouvaient l'être, ce ne serait pas une caractéristique majeure de leur corps ou même de leur être en tant que femmes. La question posée [à propos de la prise en compte des différences biologiques entre hommes et femmes concernant la procréation] fait de la problématique de la reproduction un élément central du sexage du corps. Mais je ne suis, quant à moi, pas sûre que ce soit, ou du moins que ce doive être, un aspect éminent ou premier dans le sexage du corps. Si c'est le cas, il s'agit de l'imposition d'une norme, pas de la description neutre de contraintes biologiques. Je ne nie pas l'existence de certaines différences biologiques. Mais je me demande toujours à quelles conditions, discursives et institutionnelles, certaines différences biologiques - qui ne sont pas nécessaires, étant donné l'état anormal des corps dans le monde - deviennent les caractéristiques majeures du sexe.* » (Butler, 2005, p. 19). Je partirai du postulat que la reproduction n'est que l'une

² Il est fait ici référence aux luttes pour la légalisation et la mise à disposition par l'État de techniques de limitation des naissances (Loi Neuwirth de dépénalisation de la contraception (1967), suivie de sa légalisation (1974) et lois de dépénalisation de l'avortement (1975) au départ prévue pour cinq ans puis reconduite). Il faut néanmoins préciser que le processus de limitation des naissances n'est pas linéaire et a connu différents aléas historiques : « *Déjà autour de la révolution française, des politiques de limitation des naissances avaient fait diminuer le taux de natalité. De même, la fin du 19^e siècle marque un tournant avec un taux de natalité qui chute en dessous de 30 pour mille. La transition démographique de la France et le contrôle des naissances se voit déjà largement dans les statistiques démographiques de la fin du 19^e siècle. En 1900, selon une étude de Bertillon le moyen de contraception le plus répandu est la méthode du retrait. Les moyens de contraception (pilule, stérilet, diaphragme...) légalisés, arrivent comme résultat et non comme initiateurs de la limitation du nombre d'enfants.* », Étienne van de Walle, *La fécondité française au XIX^e siècle*, in *Communications*, 44, 1986, p. 35, http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/comm_0588-8018_1986_num_44_1_1653.

³ Hétéroflie : « *qui érige son hétérosexualité en seule forme "normale" d'amour et en profite pour réprimer ceux et celles qui ne l'imitent pas.* », (FHAR, 1971, p. 2).

des productions de la sexualité, sa production normalisée dicible et visible, pourtant je fais l'hypothèse et compte montrer que la sexualité produit plus que des enfants.

Mon hypothèse est que la sexualité est une production occidentale moderne qui ne peut pas se penser sans ses perversions et ses pervers, et qu'à partir de là, elle est un domaine du social forcément politique. Temporairement, je propose de dire que ce qui est politique est ce qui régit le *vivre ensemble*, c'est-à-dire quelles sont les alliances que l'on choisit, les lignes de rupture que l'on désigne, les priorités de changements sociaux que l'on avance, celles que l'on repousse ou auxquelles on n'accorde pas de valeur. Par sexualité et politique je renvoie aux alliances possibles et aux conflits inévitables, aux questions de pouvoirs et de résistances autour de la sexualité.

Politique ne renvoie pas à des questions de citoyenneté, de partis politiques, c'est un autre champ qui se dessine : « *Mais au delà de la citoyenneté, une quantité d'activités, de manières d'être, d'intérêts, de relations, ne sont jamais articulés dans le champ du civique. Ces autres sensibilités ou rapports relèvent parfois d'un politique répondant à d'autres critères, traversant d'autres domaines de la vie. Elles ne sont donc pas perçues dans l'espace focal civique ou civil. Tel est le cas de dimensions importantes de la vie privée et publique des femmes, de leur travail, de leur participation solidaire à la vie sociale (qui passe par l'individuel), de leur socialisation particulière, de leurs relations aux institutions, à l'imaginaire (ainsi qu'au réel) social et communautaire. Tel est le cas des rapports des sexes etc. Tout cela est relégué dans une sphère "privée" et refusé le statut d'enjeu politique ou civique. Pour tous ces aspects de la vie non seulement des femmes, mais nécessairement de tous, le "champ de négociation" est à peine perceptible et doit encore être ouvert.* »⁴

Lier sexualité et politique est sociologiquement problématique pour deux raisons. La première est son invisibilité. La sexualité n'est pas invisible au sens propre, c'est-à-dire qu'elle n'est pas secrète, objet de tabous, ce sont plutôt ses conditions de production, ses mécanismes de fonctionnements, les rapports de pouvoir qui la traversent, qui sont renvoyés à l'individuel, au couple comme à la famille, au communautaire, éventuellement même au groupe ethnique, autant de niveaux qui permettent dans tous les cas de l'exclure du socio-politique alors même qu'elle paraît constituante (chapitre 3). J'essaie pour contourner la difficulté de comprendre la sexualité dans différents usages qui en sont faits, ce qu'elle met en relation et comment ? De manière prosaïque, cela revient à se demander ce que « mouille » la sexualité dans la société. J'emploie le verbe « mouiller » dans le sens de stimuler, d'impliquer et d'exciter, de contrôle et de subversion.

Le deuxième problème lorsque l'on s'attaque à l'étude de la sexualité est que selon les points de vue par lesquels on l'aborde, elle va être très différemment comprise et investie. Je fais l'hypothèse que la science de la sexualité invente les pervers, qu'elle

⁴ Rada Iveković, *Dame Nation, Nation et différence des sexes*, Angelo Longo, 2003. Le chapitre duquel cette citation est extraite, disponible en ligne, <http://www.reseau-terra.eu/article1060.html#nh39>.

raconte ses minoritaires et se faisant se construit par défaut. « *Minorité : être moins. [...]* C'est en fonction de cette disproportion d'être, et non de nombre que l'on adoptera les dénominations « majorité et minorité ». » (Guillaumin, 1972, p. 121). Après cette définition, et pour plus de clarté, je préfère opposer minorité à hégémonie pour rendre compte d'un rapport de force et non d'un rapport simplement quantitatif comme majoritaire pourrait le laisser croire.

Le point de vue minoritaire est spécifique d'un point de vue hégémonique. J'emploie ce terme dans le sens de domination culturelle, de suprématie. La position minoritaire est celle qui doit s'expliquer puisqu'elle est particulière en contexte hégémonique. L'hégémonie apparaît neutre, elle ne l'est que du fait de sa domination. Les minorités ont donc par définition des vies politiques, des positions non neutres. Ce sont des groupes sociaux mis à distance par l'hégémonie, pour des raisons socio-économiques, de sexe, de race⁵, d'handicap... Ces groupes et/ou les personnes qui les composent, se doivent alors de négocier (localiser) leur position soit dans la résistance (politique) soit dans le mimétisme le plus proche possible de l'hégémonie (Fanon, 1962). Dans tous ces déplacements, la position minoritaire implique de fait un vécu, une expérience sensible de la domination hégémonique et des exclusions qu'elle produit : « *Understanding is something one does best when one is on the borderline.* » (Hoeg, p. 38). Les postures politiques permettent de comprendre et de reformuler (localiser) des déplacements minoritaires.

En ce qui concerne les expériences et vécus des minorités, il semble qu'elles aient jusqu'à maintenant oscillé dans un déplacement entre la honte et la fierté, au sein du dispositif de sexualité. La science de la sexualité a contribué à diffuser une réprobation sociale forte (chapitre 5). Les sanctions sociales vécues par les minorités sexuelles

⁵ Lorsque j'emploie le terme de race ce n'est pas pour renvoyer à une essence, ni à une culture, mais à un construit social. Dans mon utilisation, je m'inspire de la définition qu'élabore Pap Ndiaye, in *Pour une histoire des populations noires en France : préalables théoriques*, *Le Mouvement Social* 4/2005, n° 213, p. 91 :

Montrer que la race est une catégorie imaginaire plutôt qu'un produit de la nature ne signifie pas qu'elle serait une illusion. Certes, d'autres facteurs doivent être pris en considération dans l'analyse des phénomènes de discrimination raciale, mais comment les décrire sans considérer que les races existent dans les imaginaires ? Il est donc très important de distinguer l'objet de la catégorie : en tant qu'objet, la race n'a aucun sens; en tant que catégorie, elle existe. La notion de « race » est une catégorie valide d'analyse sociale, à l'instar d'autres catégories sociales comme la « nation » ou le « genre ». Comme le souligne Thomas Holt, il s'agit aussi de notions historiquement et politiquement construites, sous-tendues par des relations de pouvoir qui ont changé dans le temps. Les races n'existent pas en elles-mêmes, mais en tant que catégories imaginaires historiquement construites. Les circonstances socio-politiques donnent sens aux délimitations raciales. Le facteur mélanique est un fait de nature, mais son interprétation a été un fait de culture. Les catégories raciales ont varié selon les moments et les lieux, en fonction de différents besoins politiques et sociaux. Il ne va pas de soi que la couleur de peau puisse être un marqueur social. Ce fait est le produit de circonstances historiques particulières et réversibles. Il est d'ailleurs souhaitable qu'un jour la couleur de peau n'ait pas plus de signification sociale que la couleur des yeux ou des cheveux. On n'en est pas là, tant il est vrai que les distinctions raciales sont très profondément ancrées dans les imaginaires des hommes, et qu'elles ont fondé, en proportions variées mais sans jamais être absentes, les rapports qu'ils entretiennent entre eux. En écrivant cela, j'ai bien conscience d'une difficulté supplémentaire, propre à la France, que je note au passage pour y revenir ultérieurement : le modèle républicain s'est construit sur une figure abstraite de la citoyenneté, théoriquement indifférente aux particularités de sexe, de couleur de peau ou autre, de telle sorte que la notion de race fait figure d'épouvantail idéologique et politique. Mais cette figure abstraite bien française n'a pas toujours assuré une lutte effective contre les discriminations ethno-raciales - on pourrait même ajouter qu'elle s'en est parfois accommodée en jetant sur elle un voile pudique.

obligeaient à des pratique de dissimulation et de honte de soi. Dans les pays occidentaux, les années 1960-70 marquent un tournant et les minorités sexuelles se positionnent à l'inverse de la honte et adopte une position de fierté. Les grandes manifestations homosexuelles se nomment *Translesbogay Pride*. Pourtant, ce déplacement, cette « sortie du placard » ne s'opère qu'à l'intérieur même du régime de vérité de la science de la sexualité. La honte comme la fierté restent des états qui soulignent une non prise de place, une localisation impossible, une posture extérieure : « *Shame and pride have a similar affective role in judging the success or failure of subjects to live up to ideals, though they make different judgements. The possession of an ideal in feelings of pride or shame involves a performance, which gives the subject or group "value" and "character". We "show" ourselves to be this way or that, a showing which is always addressed to others. It is the relation of having as being - of having ideals as a sign of being an ideal subject - that allows the "I" and the "we" to be aligned.* » (Ahmed, 2004, p. 109).

Il s'agit alors dans cette recherche de donner un espace à cette sexualité souvent invisible d'un point de vue hégémonique mais bien plus claire au niveau minoritaire, d'opérer un déplacement, d'en construire une épistémologie minoritaire. « *Faire d'autres découvertes et fabriquer d'autres récits scientifiques.* » (Dorlin, Rodriguez, 2012, p. 47). Ce travail sociologique de comprendre le rôle de la sexualité dans la société ne peut se faire sans un questionnement épistémologique. En effet, la sexualité est un domaine du social qui est invisibilisé sur la scène du politique, peu considéré sur un plan scientifique, qui a une hégémonie et des minorités. Il semble alors important de requestionner les approches de la sexualité pour pouvoir proposer une autre appréhension de ce champ.

Cette démarche épistémologique ne se veut pas surplombante, mais minoritaire, *ek-centrique*⁶. Teresa de Lauretis décrit le sujet *ek-centrique* comme un sujet qui a quitté le centre du dispositif et se situe dans les marges. Les termes *ek-centriques* et minoritaires sont proches au niveau de ce qu'ils cherchent à décrire. *Ek-centrique* renvoie plus aux positions des sujets, minoritaires au dispositif social qui les produit. Une lecture *ek-centrique*, minoritaire sous-entend une compréhension des réalités sociales selon d'autres grilles de lecture que celle proposée par l'hégémonie : « *If epistemology was once the term given to formal theories of knowledge and their formal systematic study, students of social and historical epistemology have since taken it in a very different, worldly direction. Armed with a vocabulary of (epistemic) community, (epistemic) culture, (epistemic) crisis, and (epistemic) practice, more emphasis is now placed on the procedures and activities on which certain ways of knowing rely.* » (Stoler, 2008, p. 42).

Le choix de cette posture théorique peut se lire tout au long de cette thèse dans l'emploi du « je ». Ce choix contrevient aux standards académiques qui préconisent un « nous » scientifique ou l'emploi de tournures impersonnelles marquant l'absence du

⁶ Teresa de Lauretis, *Quand les lesbiennes n'étaient pas des femmes*, in *Parce que les lesbiennes ne sont pas des femmes*, *Autour de l'œuvre politique, théorique et littéraire de Monique Wittig*, éd. Gaies et lesbiennes, Paris, 2002, p. 35.

chercheur dans ses écrits. Ce choix stylistique inscrit au cœur de la langue, ma posture de recherche. Je considère que je suis partie prenante des minorités sexuelles que j'étudie, autant que de la communauté scientifique puisque je fais un travail de recherche. L'emploi du « nous » aurait donc pu avoir une ambiguïté gênante. L'écriture au « je » assume un point de vue, une posture (chapitre 1). La position *ek-centrique*, minoritaire encourage à des questionnements épistémologiques : repenser l'ensemble du système du point de vue de ceux qu'il exclut, minorise, fait Autre (chapitre 1).

La sexualité que je décris tout au long de cette thèse est une sexualité forcément perverse, et ce, à plusieurs titres. La perversion est définie comme « *A. Action de faire changer en mal, de corrompre ; résultat de cette action. B. 1. Action de détourner quelque chose de sa vraie nature, de la normalité ; résultat de cette action. 2. Psychopathologie, déviation des instincts conduisant à des comportements immoraux et antisociaux. Perversion (sexuelle). Comportement sexuel qui s'écarte de la normalité.* » (Trésor de la langue française informatisé). Le terme perversion décrit à la fois l'écart avec la normalité et le fait même de quitter la normalité.

Toute sexualité qui n'est pas invisible est perverse, comme ce sera détaillé dans la partie sur la pudeur (chapitre 5) : une sexualité normale est tout d'abord une sexualité pudique, silencieuse. Trop parler de sexualité, trop la visibiliser la rend perverse.

Par ailleurs, la sexualité décrite dans cette thèse est perverse du fait de sa production même, les perversions de la fin du 19^e siècle informent les normes de la sexualité : « *La perversion n'était pas une maladie qui rôdait dans la nature, attendant qu'un psychiatre doué de pouvoirs d'observation particulièrement aigus la découvre tapie presque partout, mais une maladie créée par une nouvelle compréhension (fonctionnelle) de la maladie, un changement conceptuel, un changement dans le raisonnement, qui a permis d'interpréter divers types d'activité en termes médico-psychiatriques. Il n'y avait pas d'entité morbide naturelle à découvrir, jusqu'au jour où la pratique psychiatrique clinique en inventa une. La perversion ne fut un candidat à la maladie que lorsqu'il devient possible d'attribuer des maladies à l'instinct sexuel, et il n'y eut pas de maladies possibles de l'instinct sexuel avant le 19^e siècle. Le jour où la notion de maladies de cet instinct perdra ce qu'elle conserve d'emprise sur nous, nous débarrasserons le monde de tous ses pervers.* » (Davidson, 2005, p. 66). De ce fait, les normes et leurs perversions doivent être articulées ensemble pour comprendre la sexualité.

La sexualité est perverse en soi pour une dernière raison, au moins, qui est qu'elle est affaire de mouvements : « *L'étymologie nous apprend que le mot "perversion" appartient à la famille des composés verbaux rattachés au latin vertere, versus (anc. Vortex, vorsus) qui signifie "tourner". Parmi ces composés, on trouve invertere "retourner" qui donnera inversio "inversion" au XVI^e, inversus "retourné" et "inverse" au XVII^e, tandis qu' "inverti" n'apparaîtra qu'au X^e. [sic, en fait le terme apparaît au 19^e siècle] On y trouve également pervertere "mettre sens dessus dessous" qui donnera perversus "de travers", "perversi", au XII^e, et perversio "perversion" au XV^e, dont l'usage est attesté dès 1444 en*

tant qu'il souligne la valeur dépréciative de l'écart qu'il énonce. On constate en effet que les substantifs utilisés pour marquer cet écart - aberration, anomalie, déviation, perversion - renvoient tous à une norme implicite dont ils signifient la démarcation. Ainsi en est-il d'anomalie, mot apparu au XVI^e, rare avant le XIX^e, issu du grec anômalia "irrégularité" formé sur homalos "uni, égal" ; ainsi en est-il aussi d'aberration, formé sur "errer" (fin du XIII^e) et qui vient du latin errare, erratum "aller à l'aventure", "se tromper", d'où aberrare "s'éloigner" et aberratio "diversion" qui donneront le verbe "aberrer" au XVI^e et "aberration" au XVII^e, au sens d' "éloignement", pour prendre un sens optique puis moderne au XVIII^e ; ainsi en est-il enfin de déviation, apparu au XV^e, issu du latin de via "hors de la route, écarté, détourné". »⁷. Le concept même de perversion renvoie aux mouvements de la sexualité, à ses orientations, à ses détours, à ses replis. L'invisibilité socio-politique de la sexualité, les perversions comme production d'hégémonie et de minorité et les perversions comme rendant compte des mouvements de la sexualité constituent les trois implicites de ce que je comprends derrière le terme de perversion. Une étude minoritaire suppose de ramener les perversions au centre du dispositif de sexualité. Les pervers-es sont ceux qui agitent ces dimensions de la sexualité. « Par soucis de simplicité, j'utilise le terme "pervers" pour désigner tous les individus dont la sexualité est stigmatisée. Il est aussi utilisé pour parler des homosexuels hommes et femmes, mais à mesure que ceux-ci sont moins rejetés, le terme réfère surtout aux autres "déviant". Les mots "pervers" et "déviant" ont en général une connotation de désapprobation, de dégoût et de refus. J'utilise ces termes pour désigner les individus concernés, sans qu'il y ait la moindre désapprobation de ma part. » (Rubin, 2010, p. 209). Ce substantif n'est pas moral, je le cite sans distance et de ce fait ne l'encadre pas de guillemets.

Au milieu du 19^e siècle, ce sont de nombreux médecins (psychiatres, médecins-légistes compris) qui observent, analysent et dissèquent la sexualité. Ils constituent ce que Foucault a nommé la *scientia sexualis*, c'est-à-dire un large corpus de textes qui répertorient les disparités sexuelles, dressent des listes de pervers, de perversions, ceci au service de la science, de la civilisation et du progrès (annexe). Leur travail a, certes, une dimension historique mais surtout heuristique : ils forgent une science de la sexualité. La « science de la sexualité » est l'ensemble de ce corpus scientifique, mais plus largement, ce que je décrirai comme science de la sexualité est une forme de vulgarisation de la *scientia sexualis*, c'est une science de la sexualité qui se retrouve dans la littérature, dans les sciences sociales et est reprise par les pervers eux-mêmes (chapitre 4)...

J'ai travaillé surtout à partir des écrits du Dr. Krafft-Ebing et des classifications qu'il a faites de la sexualité (chapitre 2). Ses *Psychopathia sexualis* sont très instructives en ce

⁷ Jean-Pierre Kamieniak, *La construction d'un objet psychopathologique : la perversion sexuelle au XIX^e siècle*, in *Revue française de psychanalyse*, 2003/1 Vol. 67, p. 249, <http://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2003-1-page-249.htm>.

qu'elles reprennent les travaux de nombreux scientifiques de la fin du 19^e siècle, qu'elles compilent des observations et réactions de pervers. De plus, les *Psychopathia sexualis*, sont rééditées sur une large période qui a laissé le temps à ces textes d'être connus dans les milieux scientifiques européens, dans la littérature populaire comme chez les pervers. Krafft-Ebing ne travaille pas pour une imposer une sexualité normative ou normalisatrice. Ce serait trop simpliste d'être pour ou contre ses travaux, de le juger conservateur ou progressiste. Par contre, on peut le lire simplement comme l'un des premiers à penser la sexualité selon un système logique, cohérent, un quadrillage social au service du développement de la civilisation (chapitre 4) et qui s'articule largement aux catégories de la race. Je fais ainsi, aussi l'hypothèse que la sexualité telle qu'elle se construit à l'époque moderne, est une production occidentale, mais aussi un domaine de production de l'occident et du Reste (Sakai, 2012).

L'intention de cette recherche est double : décrire les points d'ancrage de la sexualité moderne, ses perversions et ses pervers, déplacer les cadres de savoir/pouvoir de la sexualité de l'hégémonique vers le minoritaire (épistémologie). J'ai choisi de rendre compte de la sexualité sous forme cartographique pour essayer de passer de ses lieux communs hégémoniques à ses territoires minoritaires, pour chercher à décrire la norme et à la déplacer, à l'ek-centriser (chapitre 3). Cette tentative de modélisation spatiale de la sexualité n'est pas un modèle scientifique mais une fiction de la représentation cherchant à travailler fond et forme. Il s'entend alors que fictionner ne s'oppose pas à une démarche de recherche scientifique : *« Quand au problème de la fiction, il est pour moi un problème très important ; je me rend bien compte que je n'ai jamais écrit que des fictions. Je ne veux pas dire pour autant que cela soit hors vérité. Il me semble qu'il y a possibilité de faire travailler la fiction dans la vérité, d'induire des effets de vérité avec un discours de fiction, et de faire en sorte que le discours de vérité suscite, fabrique quelque chose qui n'existe pas encore, donc "fictionne". On "fictionne" de l'histoire à partir d'une réalité politique qui la rend vraie, on "fictionne" une politique qui n'existe pas encore à partir d'une vérité historique. »* (Foucault, 2001, p. 236).

Un fond de carte des penseurs de la sexualité permet de rendre compte des liens scientifiques et politiques à la base de la sexualité dans sa production moderne. Il schématise les territoires qui sont investis par la science de la sexualité (chapitre 4).

Une fois ce fond de carte esquissé, des plans peuvent s'y superposer essayant de déplacer la sexualité de l'hégémonique vers le minoritaire, de penser la sexualité en termes d'affinités et non d'identités. *« Déconstruire l'identité n'implique pas de déconstruire la politique, mais plutôt d'établir la nature politique des termes même dans lesquels la question de l'identité est posée. »* (Butler, 2005, p. 275). Si l'on considère qu'une identité est un carrefour entre plusieurs territoires sociaux (par exemple,

lesbienne « mouille » femme, homosexuel, noire...), cette cartographie vise à montrer les territoires sociaux qui se déploient autour des identités sexuelles.

Il s'agit à partir de là de comprendre les spatialités des corps déviants et normaux, de voir comment le bio/pouvoir de la science de la sexualité code affects, corps, pratiques physico-sexuelles. Je décrirai corps, affects et pratiques physico-sexuelles comme des flux et des catalyseurs de la science de la sexualité (chapitre 5).

Sur le fond de carte de la science de la sexualité se superposeront encore les vecteurs de gestion des populations par la sexualité. Ils représentent les investissements géo/politiques de la science de la sexualité (chapitre 6). Les quatre perversions mobilisées par Krafft-Ebing, à savoir inversion sexuelle, fétichisme, masochisme et sadisme, peuvent être figurées comme les quatre points cardinaux d'une cartographie de la sexualité. Si l'on considère que les perversions sont par défaut un moyen de décrire la sexualité, l'orientation sexuelle n'est que déplacement au sein de cette carte. *« En ce sens, les codes criminels qui cherchent à cataloguer et à institutionnaliser la normalité deviennent des lieux de contestation du concept même de normalité ; les sexologues qui classifient et dressent la pathologie de l'homosexualité fournissent en sous-main les conditions d'une prolifération et d'une mobilisation des cultures homosexuelles. »* (Butler, 2002, p. 101). Travailler les perversions ne vise pas tant à comprendre une nature ou une socialisation des pervers, mais plutôt à voir quelle est cette sociabilité qui a été produite par les perversions.

Enfin, il s'agira enfin de représenter des zones de sédimentation de la sexualité. Il sera question de déplacements dans l'orientation sexuelle. Les liens entre race/civilisation et sexualité réinterrogent la notion de genre et permettent de la lire en tant que positionnement sur une carte de l'orientation sexuelle. Un détour par des techniques de soi, l'appropriation de l'infâme, la négociation et particulièrement les techniques sm permettra de conclure cette sociopolitique de la sexualité.

Plusieurs remarques préliminaires sur la forme doivent encore être faites dans cette introduction. J'ai choisi un niveau de langage courant et j'ai essayé de définir les termes conceptuels, et les notions le plus simplement possible. Ma courte expérience d'enseignement et celle de la vie en général m'a montré qu'il est très difficile de se comprendre sans bien s'expliquer : *« Mot : à cause de tous les déplacements de sens, glissements de sens, pertes de sens que les mots ont tendance à subir, il arrive un moment où ils n'agissent plus sur la ou les réalités. Il faut alors les réactiver. Ce n'est pas une opération simple et elle peut prendre toute sorte de formes. La plus répandue est celle que pratiquent les porteuses de fables. Les porteuses de fables changent sans arrêt de place. Elles racontent, entre autres, d'une place à l'autre les métamorphoses des mots. Elles-mêmes changent les versions de ces métamorphoses, non pas pour rendre les choses plus confuses mais parce qu'elles ont enregistré ces changements. Ils ont pour*

conséquence d'éviter pour les mots une fixation de sens. Il y a aussi le tribut que les amantes paient aux mots. Elles font des assemblées où elles lisent toutes ensemble des dictionnaires, elles se mettent d'accord sur les mots dont elles n'ont pas envie de se passer. Puis elles décident suivant les groupes, les communautés, les îles, les continents du tribut possible suivant les mots et elles le paient de leur personne (ou ne le paient pas). Celles qui le font appellent ça plaisamment "écrire sa vie avec son sang", ce qui, disent-elles, est la moindre des choses. » (Wittig, Zeig, 1976, p. 154).

Une réflexion sur le genre de l'écriture me paraît indispensable. La plupart des textes sont écrits au masculin en français, homme (humain) se confond avec mâle contre toute logique étymologique : l'homme mâle descend de l'*hominus* universel et non du *vir* spécifique. Cette imprécision permet des aménagements sémantiques parfois grossiers. Ainsi la *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen* parlait bien de mâles (Olympe de Gouges perdit la tête, au sens propre, à essayer de faire inscrire les femmes dans celle-ci). « *La question du langage est d'autant moins superficielle que les représentations idéologiques sur les sexes s'expriment de façon totalement inconsciente, mais très matérielle, au niveau des structures syntaxiques et lexicales des énoncés scientifiques, comme du discours courant. [...] Le général et le masculin sont purement et simplement identifiés, et ce inconsciemment, entraînant l'oblitération de la catégorie féminine comme sujet social - oblitération au double sens : apposition d'une marque (par la particularisation du féminin seulement) et en conséquence effacement (du féminin comme sujet)* » (Mathieu, 1991, p. 104). Cette citation prend tout son sens et peut servir de conseil au niveau de l'écriture. Je ne souhaite pas avoir recours à une féminisation conforme à la grammaire acteur/actrice, elle me semble alourdir la lecture et surtout entérine une bicatégorisation naturalisante. Il me semble important, par contre, de problématiser l'*universel* des notions, spécifiquement la notion d'acteur telle qu'elle est utilisée en sociologie, j'utiliserai donc ce mot avec un « e » final. Sans tomber dans une écriture hermétique à toute compréhension ou dans une bicatégorisation systématique, un peu lourde, au niveau du style, il me paraît intéressant de problématiser le genre de l'écriture et d'utiliser parfois pour désigner les actrices des termes aussi neutres que possible, tels que *personnes*. Dans ce souci de trouver des neutres, j'emploie tout au long du texte le terme d'« inversé » au masculin, il comprend le masculin, le féminin et toute la disparité qu'il propose de décrire. Je crée parfois des féminins pour des mots qui n'en ont pas ou dans lequel le féminin « sonne mal » tels professeure, chercheure et auteure.

Les pronoms personnels sont genrés en français, de plus les règles d'orthographe supposent un accord au masculin lorsque les termes sont pluriels en genre. Cette règle peut, là encore, renvoyer à un masculin universel dans lequel la problématisation genrée est gommée. Sans alourdir la lecture par un ils/elles, je préfère utiliser un nouveau pronom *illes*. Notons que ce pronom se prononce comme la troisième personne du masculin *ils*, et il ne se différencie donc qu'à l'écrit. Ce pronom peut aussi être utilisé au

singulier pour traduire le *he/she* ou *ze* employé par certaines personnes transgenres anglo-saxonnes. J'emprunte l'idée de ce pronom, mais non son argumentation à Céline Labrosse. Je procède de la même manière pour les pronoms démonstratifs, celles et ceux devient celleux... Je me permettrai enfin de troubler certaines règles de grammaire qui entraînent l'utilisation du masculin dit « *universel* », lorsque les accords portent sur les deux genres. Je m'essaierai parfois à utiliser des féminins *universels*.

Je reviens régulièrement sur l'étymologie des termes, que ce soient ceux que j'emploie ou ceux qui sont utilisés/forgés/disséminés par la science de la sexualité. Ces définitions rajoutent parfois de la lourdeur dans la lecture, j'en suis consciente, mais elles sont nécessaires parce que l'étude et le choix du vocabulaire relève aussi d'une démarche épistémologique : « *I pursue it through the uneven densities of Dutch archival preoccupations and predicaments. [...] One of those densities, not surprisingly, thickens around social categories themselves. Here I track them through, what I call their "social etymologies."* *Social etymologies trace the career of words and the political practices that new categories mark or that new membership in old categories signals. Most importantly, social etymologies attend to the social relationships of power buried and suspended in those terms. Such etymologies index how social kinds were produced and what kinds of social relations were construed as plausible evidence of membership. Social etymologies, then, are not just about words. They trace practices gathered into intelligible forms. They seek those histories that have found quiet refuge in them.* » (Stoler, 2008, p. 35).

1- PRÉLIMINAIRES THÉORIQUES

Étudier la sexualité invite à réfléchir les catégorisations, à les problématiser dans leurs mouvements. La sexualité a fait l'objet de travaux dans la médecine, la psychiatrie, la sexologie et la psychanalyse. On la retrouve dans la littérature comme dans les sciences humaines. La sexualité est *per se* transdisciplinaire : construite entre différentes disciplines académiques et sans cesse renouvelée par les institutions et les acteurs sociaux. Ce chapitre vise à décrire mes ancrages théoriques, ceux qui m'ont conduite à cette recherche, comme ceux qui m'ont permis de la réaliser. Mes approches disciplinaires sont multiples, et ce sera mon premier point.

Au cours des deux derniers siècles, les « humanités », ou sciences humaines, ont été construites sur un large schéma de classification qui dessine deux flux distincts du savoir universitaire. Le premier est un flux centripète qui va de sites périphériques vers divers centres métropolitains. Ce flux de données factuelles fourni par les périphéries n'est toutefois pas immédiatement compréhensible pour les lecteurs non familiarisés avec les contextes locaux. Au plan conceptuel, on impute souvent aux cultures particulières ces entraves à une communication transparente. On fait l'hypothèse que ces connaissances périphériques sont trop « brutes » ou trop particularistes pour être comprises par des lecteurs métropolitains non spécialistes, en raison de leur contenu empirique trop dense ; elles exigent d'être traduites dans un langage théorique plus général, l'anglais dans la plupart des cas. Le second est un flux centrifuge d'informations portant sur la manière d'organiser les domaines du savoir, sur le mode d'évaluation de données empiriques particulières, la conciliation entre la diversité et l'incommensurabilité inhérentes aux données empiriques de la périphérie avec la généralité internationale, enfin sur la manière de rendre les détails et les informations variées provenant de sites périphériques particuliers intelligibles pour un 'public occidental'. Le savoir universitaire de cette deuxième catégorie est généralement appelé « théorie » et sa production a eu lieu pour une bonne part selon une division du travail intellectuel historique spécifique, dans laquelle la « théorie » est associée à l'Occident - une construction historique et mythique - et part de lui pour se diffuser au Reste du monde. Ce schéma général a été globalement admis et institutionnalisé en tant que système de disciplines, dans les institutions gouvernementales et industrielles, et celles qui sont chargées de l'éducation, de la recherche et de la protection sociale.⁸

⁸ Naoki Sakai, *La théorie et l'Occident, sur le problème de Humanitas et Anthropos*, trad. Didier Renault, in *Transeuropéennes, Revue internationale de pensée critique*, 2012, http://www.transeuropeennes.eu/fr/articles/voir_pdf/316

À partir de ces critiques, et en généralisant aux savoirs minoritaires, je pars du parti pris que les disciplines universitaires sont des formes de cloisonnement du savoir qui produisent du sens, mais enferment aussi dans des mécanismes de pensée répétitifs et dans des approches qui limitent largement l'imaginaire scientifique. Je prends donc le risque de proposer un ancrage théorique peu orthodoxe : sans m'inscrire dans des cadres sociologiques prédéfinis, je rendrai compte des théoricien-nes qui ont marqué mon travail et l'ont fait devenir ce qu'il est.

C'est là une des qualités première des études de genre et de sexualité : quel que soit l'estampillage disciplinaire de nos approches, travailler sur le genre et la sexualité est une invitation à déplacer les frontières communément admises des savoirs.⁹

Mon approche théorique s'ancre dans trois directions principales. Elle part des travaux de Michel Foucault. Elle passe par se situer, les questions de l'imaginaire, celles du point de vue situé et celles des déplacements avec Wittig et Haraway. Elle est enfin traversée par les articulations, recoupements et travaux de Stoler, de McClintock et de Simmel, *lier, relier*.

11- POINTS DE DÉPART

111- Foucault, *l'Histoire de la sexualité*

En 1976, Michel Foucault publie le premier tome d'une histoire de la sexualité qu'il prévoit d'étudier et de raconter en six tomes : 1. *La volonté de savoir*, 2. *La chair et le corps*, 3. *La croisade des enfants*, 4. *La femme, la mère et l'hystérique*, 5. *Les pervers*, 6. *Populations et races*. Ce programme est annoncé sur la quatrième de couverture du premier tome. Cet ouvrage en tant qu'introduction au recueil, dresse un constat, propose une méthodologie et expose un certain nombre d'hypothèses.

Celle-ci [la sexualité], il ne faut pas la concevoir comme une sorte de donnée de nature que le pouvoir essaierait de mater, ou comme un domaine obscur que le savoir tenterait, peu à peu, de dévoiler. C'est le nom qu'on peut donner à un dispositif historique : non pas réalité d'en dessous sur laquelle on exercerait des prises difficiles, mais grand réseau de surface où la stimulation des corps, l'intensification des plaisirs, l'incitation au discours, la formation des connaissances, le renforcement des contrôles et des résistances, s'enchaînent

⁹ Elsa Dorlin, Eric Fassin, et Collectif, *Genres et sexualités* (Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou, 2009), p. 15.

les uns avec les autres, selon quelques grandes stratégies de savoir et de pouvoir. (Foucault, 1976, p. 139)

Le constat premier avancé par l'auteur est que la sexualité n'est pas un champ qui préexiste à sa constitution « *donnée de nature* ». Il reconnaît que la sexualité est objet d'interdits :

Ensuite que les interdits existent nombreux, et forts. Mais ils font partie d'une économie complexe où ils côtoient des incitations, des manifestations, des valorisations. Ce sont les prohibitions que l'on souligne toujours. Je voudrai un peu faire le tour du décor ; saisir en tout cas l'ensemble des dispositifs. (Foucault, 2001, p. 257)

Il propose, à contre-courant du sens commun, de ne pas la lire seulement à cette lumière, mais de voir comment elle est produite et ce qu'elle produit en retour. L'hypothèse est novatrice dans son approche même de la sexualité, mais aussi pour sa compréhension du pouvoir et de ses circulations.

En gros : plutôt que de rapporter à la forme unique du grand Pouvoir, toutes les violences infinitésimales qui s'exercent sur le sexe, tous les regards troubles qu'on porte sur lui et tous les caches dont on en oblitère la connaissance possible, il s'agit d'immerger la production foisonnante des discours sur le sexe dans le champ des relations de pouvoir multiples et mobiles. (Foucault, 1976, p. 129)

Peut-être est-il important de rappeler que les travaux de Michel Foucault ont cherché à comprendre les fonctionnements du pouvoir au travers des discours¹⁰ et des « institutions¹¹ » sociales peu étudiés, relégués au statut de mineurs tels que la folie, la prison, la sexualité. Son travail s'est centré sur la compréhension de discours qui font vérité et par là même légitiment ou non différents types de pouvoir :

La vérité est liée circulairement à des systèmes de pouvoir qui la produisent et qui la soutiennent, et à des effets de pouvoir qu'elle induit et qui la reconduisent. Régime de vérité. (Foucault, 1994, p. 160)

¹⁰ Foucault utilise le terme « *épistémè* » pour renvoyer à un ensemble de discours à une époque donnée dans un espace défini : « *L'épistémè, c'est un dispositif spécifiquement discursif, à la différence du dispositif qui est, lui, discursif et non discursif, ses éléments étant beaucoup plus hétérogènes.* » (Foucault, 2001, p. 301)

¹¹ « *Ce qu'on appelle généralement « institution », c'est tout comportement plus ou moins contraint, appris. Tout ce qui, dans une société, fonctionne comme système de contrainte, sans être un énoncé, bref, tout le social non discursif, c'est l'institution.* » (Ibid., p. 301)

Les discours ne doivent pas être compris comme simple langage, Foucault ne fait pas, ou pas que de la linguistique, mais comme le langage dans ses effets de production de réalité, de vérité.

C'est pourquoi j'aimerais souligner que la sexualité n'est ici qu'un exemple d'un problème général que je poursuis depuis plus de quinze ans et qui me poursuit depuis plus de quinze ans. C'est le problème qui détermine presque tous mes livres : comment, dans les sociétés occidentales, la production de discours chargés (au moins pour un temps déterminé) d'une valeur de vérité est-elle liée aux différents mécanismes et institutions de pouvoir ? (Foucault, 2001, p. 137)

Ainsi, ses différentes recherches ne peuvent pas être isolées les unes des autres, elles constituent différents volets d'un travail qui s'est employé à comprendre les pouvoirs, pas entendu comme une entité globale, globalisante, mais plutôt comme un ensemble non homogène et pas forcément cohérent de foyers de pouvoir :

Pour mener l'analyse concrète des rapports de pouvoir, il faut abandonner le modèle juridique de la souveraineté. Celui-ci, en effet, présuppose l'individu comme sujet de droits naturels ou de pouvoirs primitifs ; il se donne pour objectif de rendre compte de la genèse idéale de l'État ; enfin, il fait de la loi la manifestation fondamentale du pouvoir. Il faudrait essayer d'étudier le pouvoir non pas à partir des termes primitifs de la relation, mais à partir de la relation elle-même en tant que c'est elle qui détermine les éléments sur lesquels elle porte : plutôt que de demander à des sujets idéaux ce qu'ils ont pu céder d'eux-mêmes ou de leur pouvoir pour se laisser assujettir, il faut chercher comment les relations d'assujettissement peuvent fabriquer des sujets. (Foucault, 2001, p. 124)

Le pouvoir ne doit donc pas être entendu comme une entité supérieure essentielle, il est forcément pris dans des dynamiques relationnelles, forcément mouvantes :

Les analyses que j'essaie de faire portent essentiellement sur les relations de pouvoir. J'entends par là quelque chose de différent des états de domination. Les relations de pouvoir ont une extension extrêmement grande dans les relations humaines. Or cela ne veut pas dire que le pouvoir politique est partout, mais que, dans les relations humaines, il y a tout un faisceau de relations de pouvoir, qui peuvent s'exercer entre des individus, au sein d'une famille, dans une relation pédagogique, dans le corps politique. Cette analyse des relations de pouvoir constitue un champ extrêmement complexe ; elle rencontre parfois ce qu'on peut appeler des faits, ou des états de domination, dans lesquels les relations de pouvoir, au lieu d'être mobiles et de permettre aux différents

partenaires une stratégie qui les modifie, se trouvent bloquées et figées. Lorsqu'un individu ou un groupe social arrivent à bloquer un champ de relations de pouvoir, à les rendre immobiles et fixes et à empêcher toute réversibilité du mouvement – par des instruments qui peuvent être aussi bien économiques que politiques ou militaires –, on est devant ce qu'on peut appeler un état de domination. (Foucault, 2001, p. 1530)

Foucault, par cette critique, met à distance les analyses trop structuralistes qui voient dans le pouvoir une puissance supérieure qui s'appuie sur des acteurs pensés comme relativement passifs, comme les objets de ce pouvoir, l'exemple paradigmatique en est la classe bourgeoise qui domine la classe prolétaire. Les développements théoriques foucauldien encouragent à lire les acteurs comme des corps qui font circuler les pouvoirs, selon mes termes, qui catalysent, activent et sédimentent des flux, des vecteurs et des zones de circulation du pouvoir. Pour Foucault, il n'y a pas de pouvoir en tant que substance mais seulement du pouvoir en terme de relation. Il n'y a pas d'extérieur au pouvoir ; aucune libération n'est possible, seuls des foyers de résistance peuvent émerger.

Cette compréhension des pouvoirs donne à la fois une place plus grande aux acteurs¹², une marge de manœuvre plus importante : Qu'est-ce qui nous traverse ? Qu'est-ce qui est sédimenté ? Et, de quoi se fait-on le relais ? De même, cette compréhension des pouvoirs abolit la différence incommensurable entre les personnes et leurs environnements. En effet, les techniques de la vie quotidienne, les architectures qui nous entourent sont autant de lieux dans lesquels les pouvoirs se nichent et qui nous façonnent. L'appréhension du pouvoir construite par Foucault, requiert une plus grande complexité de l'approche du social. Alors que les théories structuralistes privilégient la cohérence d'un système, sa logique interne. L'approche foucauldienne permet plusieurs cheminements compréhensifs. Elle rend le social moins formaliste, moins pyramidal et plus dynamique. Les modes de résistance apparaissent alors aussi comme plus complexes, il devient impossible de parler d'un ennemi à combattre, d'une source d'oppression unique, les résistances se feront à l'intérieur même des flux de circulation des pouvoirs.

Foucault pour décrire le « *grand réseau de surface* » que forme la sexualité définit un « *dispositif de sexualité* » (Foucault, 1976, p. 63). Plusieurs articles compilés dans *Dits et écrits* reviennent aussi sur les questions de sexualité et son approche comme « *dispositif* ».

¹² La citation précédente décrit les états de domination comme résultant de blocages, de fixation de flux de pouvoir. Foucault désresponsabilise peut-être un peu trop les acteurs qui, à mon sens, mettent aussi en circulation des pratiques et discours de domination pas de manière figée, mais bien active. Je remercie Lucie Haling pour cette remarque.

Ce que j'essaie de repérer sous ce nom, c'est, premièrement, un ensemble résolument hétérogène, comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales, philanthropiques, bref : du dit, aussi bien que du non-dit, voilà les éléments du dispositif. Le dispositif en lui-même, c'est le réseau qu'on peut établir entre ces éléments.

Deuxièmement, ce que je voudrais repérer dans le dispositif, c'est justement la nature du lien qui peut exister entre ces éléments hétérogènes. Ainsi, tel discours peut apparaître tantôt comme programme d'une institution, tantôt au contraire comme un élément qui permet de justifier et de masquer une pratique qui, elle, reste muette, ou fonctionner comme réinterprétation seconde de cette pratique, lui donner accès à un champ nouveau de rationalité. Bref, entre ces éléments, discursifs ou non, il y a comme un jeu, des changements de position, des modifications de fonctions, qui peuvent, eux aussi être très différents.

Troisièmement, par dispositif, j'entends une sorte - disons - de formation, qui, à un moment historique donné, a eu pour fonction majeure de répondre à une urgence. Le dispositif a donc une fonction stratégique dominante. (Foucault, 2001, p. 299)

Le dispositif est un cadre méthodologique interrogeant directement des questions de savoir et de pouvoir. Il permet ainsi de cerner les implications d'éléments hétérogènes, tant des discours que des institutions. Il ouvre la voie à une compréhension plus complexe puisqu'elle met en question aussi ce qui fait lien entre ces différentes hétérogénéités.

Une dernière hypothèse est avancée par Foucault pour justifier son étude de la sexualité :

Le sexe est à la charnière entre l'anatomo-politique et la bio-politique, il est au carrefour des disciplines et des régulations, et c'est dans cette fonction qu'il est devenu, à la fin du XIX^e siècle, une pièce politique de première importance pour faire de la société une machine de production. (Foucault, 1981, p. 1013)

Foucault identifie un grand mode de fonctionnement du pouvoir qu'il nomme biopolitique et qui s'articule dans l'anatomo-politique et la gestion biopolitique des populations :

Si on peut parler de « bio-histoire » les pressions par lesquelles les mouvements de la vie et les processus de l'histoire interfèrent les uns avec les autres, il faudrait parler de « bio-politique » pour désigner ce qui fait entrer la

vie et ses mécanismes dans le domaine des calculs explicites et fait du pouvoir-savoir un agent de transformation de la vie humaine. (Foucault, 1976, p. 188)

Le concept de biopolitique pose de nombreuses questions, spécialement dans son articulation ou non avec la production capitaliste. Je laisse de côté ces questions ici. Mais je reprendrai quand même à plusieurs reprises dans mon travail, le concept clef de la biopolitique, le territoire même de son exercice, à savoir la « *population* » :

La population, entendue au sens déjà traditionnel de nombre d'habitants en proportion de la surface habitable, mais au sens également d'un ensemble d'individus ayant entre eux des relations de coexistence et constituant à ce titre une réalité spécifique : la « population » a son taux de croissance ; elle a sa mortalité et sa morbidité ; elle a ses conditions d'existence – qu'il s'agisse des éléments nécessaires pour sa survie ou de ceux qui permettent son développement et son mieux-être. (Foucault, 2001, p. 731)

La population était définie comme un groupe d'individus vivants. Leurs caractéristiques étaient celles de tous les individus appartenant à la même espèce, vivant côte à côte. (Ainsi se caractérisaient-ils par des taux de mortalité et de fécondité ; ils étaient sujets à des épidémies et à des phénomènes de surpopulation ; ils présentaient un certain type de répartition territoriale.) Certes, de Lamare employait le mot de « vie » pour définir l'objet de la police, mais il n'y insistait pas outre mesure. Tout au long du XVIII^e siècle, et surtout en Allemagne, c'est la population – i. e. un groupe d'individus vivants dans une aire donnée – qui est définie comme l'objet de la police. (Foucault, 2001, p. 978)

La population ne renvoie pas à la matérialité d'un groupe de personnes vivant à un moment donné dans un espace donné¹³. Elle est un groupe investi par une ingénierie, dont les limites sont définies par cette même gestion. Il y a un intérieur et un extérieur à la population, bien que ses limites soient toujours floues et poreuses. La population est une forme de corps social sur lequel s'exerce des disciplines et des régulations. Elle est le cadre sur et pour lequel la science de la sexualité va établir ses normes.

Foucault n'a finalement jamais réalisé le projet prévu dans le premier tome de *l'Histoire de la sexualité*. Plus de huit ans plus tard, il publie les deux tomes suivants

¹³ Foucault explicite ceci dans son cours de 1977-1978, *Sécurité, territoire et population*, Gallimard, 2004. De plus, la critique d'Ann Stoler (1995) insiste sur l'importance de penser ce concept de population avec celui de peuple et de voir comment ils s'informent spécialement dans les espaces colonisés. Les dénominations de peuple, d'ethnie, de tribus renvoient aussi à des modes particulier de racialisation de « populations ».

L'Histoire de la sexualité, mais il ne correspondent plus du tout au plan de recherche initialement exposé :

En tout cas, il semblait difficile d'analyser la formation et le développement de l'expérience de la sexualité à partir du XVIII^e siècle, sans faire, à propos du désir et du sujet désirant, un travail historique et critique. Sans entreprendre, donc, une « généalogie ». Par là, je ne veux pas dire faire une histoire des conceptions successives du désir, de la concupiscence ou de la libido, mais analyser les pratiques par lesquelles les individus ont été amenés à porter attention à eux-mêmes, à se déchiffrer, à se reconnaître et à s'avouer comme sujets de désir, faisant jouer entre eux-mêmes et eux-mêmes un certain rapport qui leur permet de découvrir dans le désir la vérité de leur être, qu'il soit naturel ou déchu. [...] En somme, pour comprendre comment l'individu moderne pouvait faire l'expérience de lui-même comme sujet d'une « sexualité », il était indispensable de dégager auparavant la façon dont, pendant des siècles, l'homme occidental avait été amené à se reconnaître comme sujet de désir. [...] Mais il était clair qu'entreprendre cette généalogie m'entraînait très loin de mon projet primitif. Je devais choisir : ou bien maintenir le plan établi, en l'accompagnant d'un rapide examen historique de ce thème du désir. Ou bien réorganiser toute l'étude autour de la lente formation, pendant l'Antiquité, d'une herméneutique de soi. C'est pour ce dernier parti que j'ai opté, en réfléchissant qu'après tout, ce à quoi je me suis tenu – ce à quoi j'ai voulu me tenir depuis bien des années –, c'est une entreprise pour dégager quelques-uns des éléments qui pourraient servir à une histoire de la vérité. (Foucault, 1984, p. 12)

L'Histoire de la sexualité a glissé vers une histoire de la vérité de soi, de celle du désir et du rapport entre les deux. Cette nouvelle orientation probablement prise du fait de la réception de *La volonté de savoir*, comme du contexte de « libération homo/sexuelle », est aussi le résultat de l'interrogation première de Foucault, à savoir : « *Comment les individus ont-ils à se reconnaître comme sujets d'une "sexualité" ?* » (Foucault, 2001, p. 1358). Je n'ai pas suivi Foucault sur cette nouvelle orientation donnée à son *Histoire de la sexualité*, n'étant pas tellement intéressée par la question du sujet ou celle du désir, *per se*, j'y reviendrai dans le dernier chapitre (7). J'ai souhaité conserver la première posture et interroger la production de la sexualité en amont comme en aval, de manière plus conforme à son projet initial :

L'enjeu des enquêtes qui vont suivre, c'est d'avancer moins vers une « théorie » que vers une « analytique » du pouvoir : je veux dire vers la définition du domaine spécifique que forment les relations de pouvoir et la détermination des instruments qui permettent de l'analyser. (Foucault, 1976, p. 109)

Les théories foucaaldiennes, malgré le fait qu'elles commencent à dater et ont déjà été amplement utilisées et commentées, restent un appareillage théorique pertinent pour approcher la sexualité. Je reprendrai dans cette recherche les conceptions foucaaldiennes de la sexualité comme lieu de circulation du pouvoir, ainsi que sa compréhension du pouvoir en termes répressifs et productifs. Ma recherche sera aussi une tentative de mieux comprendre le « *dispositif de sexualité* » et de le reformuler à la lumière d'éclairages contemporains, de critiques déjà formulées et d'un point de vue différemment situé.

112- Foucault, quelques points critiques

Comme je viens de le préciser je travaille la sexualité à partir du « *dispositif de sexualité* » formulé par Foucault. Pourtant, si le cadre de pensée me semble pertinent, les points d'ancrages du dispositif de sexualité que Foucault a identifié – le « *domaine* » (Foucault, 1976, p. 136) sont critiquables. Le « *dispositif de sexualité* » foucauldien porte sur « *quatre grands ensembles stratégiques* » : « *l'hystérisation du corps de la femme* », la « *pédagogisation du sexe de l'enfant* », la « *socialisation des conduites reproductrices* » et la « *psychiatisation des plaisirs non reproducteurs* » (Foucault, 1976, p. 137 et suivantes). L'« *hystérisation du corps des femmes* » passe par la constitution du corps des femmes comme « *intégralement saturé de sexualité* » et, à ce titre, doublement cantonnée à une image organique, naturelle et à son rôle reproducteur maternel.

La « *pédagogisation du sexe de l'enfant* » suppose que « *presque tous les enfants se livrent ou sont susceptibles de se livrer à une activité sexuelle* », que cette activité présuppose un contrôle extérieur parce qu'elle « *porte en elle des potentiels dangers physiques et moraux* ».

La « *socialisation des conduites procréatrices* » serait la conséquence d'un certain nombre de pratiques publiques, étatiques, mises en place pour inciter les couples à produire des enfants, cela « *par la responsabilisation des couples à l'égard du corps social tout entier (qu'il faut limiter ou au contraire renforcer)* ».

Enfin, la « *psychiatisation du plaisir pervers* » passe par la construction de l'instinct sexuel comme étalon et par « *l'analyse de toutes les formes d'anomalies dont il peut être atteint* ». À partir de ces quatre grands ensembles stratégiques, Foucault avance comme corrélatif de chacune de ces stratégies, « *quatre figures [...] objets privilégiés de savoir, cibles et points d'ancrage pour les entreprises de savoir* » : « *la femme hystérique, l'enfant masturbateur, le couple malthusien, l'adulte pervers* » (Foucault, 1976, p. 139). Je prends mes distances théoriques avec cette analyse de Foucault. En effet, à mon sens, cette analyse reste trop dépendante de la *scientia sexualis* elle-même. Ce modèle est à l'époque actuelle, complètement naturalisé, et ne me semble plus pouvoir offrir une

compréhension des fonctionnements de la sexualité. En effet, plusieurs transformations sociales depuis l'écriture de *Histoire de la sexualité*, obligent à repenser les points d'ancrage du dispositif de sexualité selon Foucault.

Tout d'abord, « *la femme* » en tant que concept s'est transformé. Les mouvements féministes des années 1960-70 ont contribué à donner/laisser aux femmes un plus grand accès au champ socio-économique, politique et à les détacher du travail de production d'enfant, ce qui ne veut pas dire que les limitations socio-politiques des femmes ont diminué, mais plutôt qu'elles ont changé dans leurs modalités avec une progression de la « *revendication égalitaire* »¹⁴. Foucault n'a pas repris la généalogie de la construction de « *la femme* » par la science de la sexualité, il a utilisé cette catégorie comme une « *donnée naturelle* »¹⁵. De même, la « *pédagogisation du sexe de l'enfant* » devrait être revue à la lumière du développement de l'éducation sexuelle et de la prévention des infections sexuellement transmissibles (ist), surtout du vih/sida. Ces deux institutions et foyers de discours contribuent à pédagogiser, la sexualité des enfants mais plus largement la sexualité de tout le monde¹⁶. L'approche de la sexualité des enfants a elle aussi probablement évolué depuis les années soixante-dix, vers une toujours plus grande protection de l'enfance¹⁷. Enfin, « *la sociabilisation des conduites procréatrices* » s'est vu complexifiée ces dernières années par la dépénalisation de l'homosexualité et maintenant par la reconnaissance légale du mariage homosexuel et, pour certains pays la reconnaissance de l'adoption et l'accès à des méthodes de reproduction assistée¹⁸. On

¹⁴ « *La revendication égalitaire est prônée dans l'ensemble des domaines, qu'il s'agisse de la sphère privée ou de la sphère publique [Picq, 1993]. [suit une note que je reproduis : Il faut rappeler que l'idée d'égalité entre hommes et femmes est une idée récente dans l'histoire de l'humanité. C'est au tournant du 18^e siècle que la justification de la hiérarchie du masculin sur le féminin a quitté sa dimension métaphysique pour s'inscrire dans l'ordre de la « nature », grâce aux apports de la biologie, discipline alors en cours de constitution qui pose l'idée d'une incommensurable différence des sexes [Laqueur, 1992]. Dans les deuxième moitié du 20^e siècle, à la suite de mouvements sociaux majeurs, le principe de l'égalité entre les sexes s'est imposé comme non contestables dans les sociétés occidentales. Principe certes déjà inscrit dans la Constitution française de 1946, il ne s'est concrétisé qu'au cours des années 1970.] Cette revendication s'est traduite dans la société française par la promulgation d'un corpus législatif d'importance, traitant tout autant de la famille, du travail, que de la politique ou de la sexualité.* » (Bajos, Bozon, 2008, p. 546)

¹⁵ Pour une problématisation de la notion de « *femme* » à partir de l'hystérie, voir Dorlin, 2009.

¹⁶ Mon expérience dans l'éducation sexuelle comme conseillère conjugale au *Planning Familial* d'Annonay (07) entre 2004 et 2008, m'a permis de noter que ce sont surtout les jeunes des classes populaires qui « *bénéficient* » d'intervention d'éducation à la sexualité et de prévention des IST. En effet, les collèges et lycées d'enseignements généraux n'ont que peu de fonds à consacrer à ces interventions. Par contre les collèges et lycées techniques et professionnels, qui rassemblent sociologiquement plus de jeunes issus des classes populaires, ont des budgets importants alloués à ces interventions, mais aussi à des interventions sur la prévention de la consommation de drogue, de l'alcoolisme...

Par ailleurs, après la naissance d'un enfant, des visites médico-sociales sont obligatoires. Elles peuvent se faire dans des organismes d'État ou chez des pédiatres privés. Les parents les plus précaires socialement, feront l'objet de plus de recommandations quand aux soins à accorder à leurs enfants, à la nécessité d'avoir une sexualité contraincée pour ne pas avoir trop d'enfants..., ceci est particulièrement vrai si les couples/enfants sont pris en charge par des services sociaux du type PMI (Protection maternelle et infantile).

¹⁷ Il faudrait étudier beaucoup de dynamiques sociales pour comprendre cela, je suggère quelques simples pistes. Les rapports que les hommes entretiennent avec les enfants, dans l'environnement familial ou amical, qu'ils soient animateurs dans des structures collectives d'accueil d'enfants ou assistant maternel..., semblent parfois être influencés par l'inquiétude d'être accusé de transgresser les limites corporelles des enfants, de les sexualiser. Ces évolutions sociétales encouragent les femmes à prendre en charge les enfants « *pour leur sécurité* » et contre le risque pédophile. Sous le même argument, les mouvements des enfants dans l'espace public et au sein même de leurs espaces de vie et de socialisation tendent à être toujours plus contrôlés. Plus généralement, le rôle de la pédophilie dans la vie des enfants, dans les relations des enfants à la sexualité ou celles des adultes aux enfants mériterait d'être étudiés plus en avant.

¹⁸ Il faut regarder au plus près les écarts entre les lois et leurs possibles applications. En effet, en ce qui concerne le « *mariage pour tous* » très récemment autorisé en France, les ressortissants de onze pays ne peuvent pas contracter de mariage homosexuel, <http://www.streetpress.com/sujet/96180-quand-taubira-prive-11-nationalites-de-mariage-pour-tous>. De plus, lors de sexe/genres discordants (trans), les mariages ne sont pas

peut parler d'une naturalisation de l'homosexualité, de l'hétérosexualité et de leur binarité (Massad, 2007). Cette binarité en vient à être présentée comme une différence culturelle incommensurable et rejoint même parfois les théories du « choc des civilisations » (Huntington, 1996) : « *What is most distressing about this naturalization is that homosexuality is used to mark the space of radical cultural difference. Cultural difference is embodied by Muslim homophobia and sexual repression as a distinct ontological reality that effectually deems irrelevant the discursive structures of such proclamations, eliding the regulatory mechanisms of modernity that produce the Orientalist fantasy of homosexuality as a taboo.* » (Puar, 2007, p. 139).

Les politiques publiques comme certaines associations LGBT (Lesbien Gay Bi Trans), contribuent à calquer les conjugalités LGBT sur cette « *sociabilisation des conduites reproductives* », rendant plus difficiles leur examen et parfois problématiques leurs priorités : « *À mon avis, nous devrions considérer la bataille pour les droits des gays comme un épisode qui ne saurait représenter l'étape finale. Cela pour deux raisons : D'abord, parce qu'un droit, dans ses effets réels, est beaucoup plus lié à des attitudes, à des schémas de comportement qu'à des formulations légales. Il peut y avoir une discrimination envers les homosexuels, même si la loi interdit de telles discriminations. Il est donc nécessaire de se battre pour faire place à des styles de vie homosexuelle, à des choix d'existence dans lesquels les relations sexuelles avec les personnes du même sexe seront importantes. Il n'est pas suffisant de tolérer à l'intérieur d'un mode de vie plus général la possibilité de faire l'amour avec quelqu'un du même sexe, à titre de composante ou de supplément. Le fait de faire l'amour avec quelqu'un du même sexe peut tout naturellement entraîner une série de choix, toute une série d'autres valeurs et de choix pour lesquels il n'y a pas encore de possibilités réelles. Il ne s'agit pas seulement d'intégrer cette petite pratique bizarroïde qui consiste à faire l'amour avec quelqu'un du même sexe dans des champs culturels préexistants ; il s'agit de créer des formes culturelles.* » (Foucault, 2001, p. 1128).

Finalement, et c'est mon axe de travail principal, ces quatre « stratégies » pourraient être mises en lien entre elles et juste être regroupées en une seule : les perversions comme des productions de normes. En effet, *la femme hystérique* est un contre-exemple, une antithèse de ce que ne doit pas être et, en même temps, est une femme. *La femme hystérique* comme *l'enfant masturbateur* ne peuvent pas se comprendre en dehors du *couple malthusien*. *L'enfant masturbateur* est à la fois le passé et le futur du *couple malthusien*. Ce couple qui doit produire des enfants, doit produire des enfants qui ne se masturbent pas. Les membres même de ce couple ne sont pas supposés se masturber ni

toujours évidents. L'adoption en outre suppose en France de recevoir un agrément, ce qui est maintenant théoriquement possible pour les couples homosexuels (cela l'était avant pour les femmes seules). Cet agrément étant délivré par des services sociaux, on imagine facilement que l'homosexualité peut selon les convictions politiques des personnes qui mènent l'enquête sociale, peut faire obstacle à son obtention. Ensuite, les organismes internationaux qui mettent des enfants à l'adoption ne reconnaissent pas tous les couples homosexuels. Ces divers obstacles laissent penser que si l'adoption par des personnes homosexuelles est légalement possible, elle se révèle dans la pratique très difficile.

développer d'autres sortes de perversions¹⁹. On peut ainsi considérer que la boucle est bouclée autour de la proscription de l'*adulte pervers*, les autres entrées proposées par Foucault ne constituent en fait que des déclinaisons d'autres perversions. Les perversions peuvent alors être considérées comme un moyen de cartographier la société par la sexualité. Elles permettent d'affirmer des normes sexuelles sans les décrire, par défaut.

Il me semble que, même s'il a prétendu faire le contraire, Foucault a trop déroulé et, enroulé à nouveau, la sexualité sur elle-même, ce que je compte critiquer en deux points. Foucault, lorsqu'il décrit l'« *économie positive des corps et des plaisirs* » (2001, p. 234) différencie de manière schématique les actes, plaisirs et désirs sexuels chez les Grecs, les Chinois et les Chrétiens. Ces découpages sont, à mon sens, pas assez argumentés et servent principalement à justifier sa théorie sur le « monde chrétien ». Plus important, au niveau théorique et politique, au moins une « stratégie » manque sérieusement à la description du *dispositif de sexualité* pour le rendre assez complexe et pertinent de nos jours :

His [Foucault's] answer is clear: it was a discourse that produced four “objects of knowledge that were also targets and anchorage points of the ventures of knowledge” (HS, 105), with specific technologies around them: masturbating child of the bourgeois family, the “hysterical women”, the Malthusian couple, and the perverse adult. But students of empire would at least add one more. Did any of these figures exist as objects of knowledge and discourse in the nineteenth century without a racially erotic counterpoint, without reference to the libidinal energies of the savage, the primitive, the colonized – reference points of difference, critique, and desire? At one level, these are clearly contrapuntal as well as indexical referents, serving to bolster Europe’s bourgeois society and to underscore what might befall in its moral decline. But they were not that alone. The sexual discourse of empire and of the biopolitic state in Europe were mutually constitutive: their “targets” were broadly imperial, their regimes of power synthetically bound. (Stoler, 1995, p. 7)

Foucault n'a pas pris en compte la dimension coloniale de la sexualité, au moins deux de ces aspects. Les « stratégies » utilisées par Foucault ne sont pas intelligibles sans le détour colonial (qui informe aussi les classes sociales). La construction de la féminité normative ne peut pas se penser sans ses pendants pathologisés : les femmes sursexualisées des colonies (Dorlin, 2009), des classes populaires (particulièrement les

¹⁹ La proscription de la masturbation était encore socialement admise lors de la publication de *La volonté de savoir*. Cette norme autour de la masturbation s'est déplacée, mais les familles restent les garantes de la bonne sexualité de leur membres (suivi psychologique rendu évident pour des enfants homosexuels ou transidentitaires, maintien du secret de leurs vies sexuelles « décadentes » par certains couples ayant des pratiques échangistes ou sm par peur de se voir retirer la garde de leurs enfants ou accusés d'être de mauvais parents...)

travailleuses du sexe) et les saphistes²⁰. Les politiques qui se mettent en place autour du contrôle et de l'éducation sexuels des enfants, est chargée par les théories de la dégénérescence qui ne se pensent pas sans les classifications sociales, raciales et les observations et expérimentations coloniales (Stoler, 1995). Le couple malthusien doit, certes, être pensé en termes de définition de classes sociales homogènes et distinctes, ayant la classe bourgeoise pour norme, mais aussi dans le cadre de la naissance des États-nations (et de leurs empires), par la volonté de promotion de « puretés raciales » ou de celle de métissages maîtrisés (Dorlin, 2009 ; Iveković, 2003 ; McClintock, 1995 ; Stoler, 1995).

D'un point de vue minoritaire, Foucault a étonnement négligé l'arrogance des scientifiques européens qui ont construit ces discours sur la sexualité. Alors qu'il dénonce assez virulemment les premières politiques gays et/ou féministes : « *Selon Foucault, les mouvements politiques de libération sexuelle ont été complices - et même ont été partie prenante du régime moderne de la sexualité. La révolution sexuelle a renforcé les pouvoirs politiques qu'elle se proposait de renverser. [...] La libération sexuelle a peut être libéré nos sexualités, mais elle ne nous a pas libéré de notre sexualité. Elle nous a, au contraire, soumis plus profondément à elle. [...] Elle nous assujettit à un mode particulier de liberté et rend ainsi presque impensable toute autre forme de liberté.* » (Halperin, 2000, p. 36). Foucault a fait le choix de garder un positionnement scientifique neutre face à la science de la sexualité²¹. Pourtant, les traitements du couple malthusien et des pervers, d'un point de vue historique, comme à l'époque où Foucault rédige son *Histoire de la sexualité*, sont très inégaux en termes d'accès au plaisir et de circulation des corps. Sa critique a laissé une grande place aux fonctionnements sociaux capitalistes²², donnant l'impression²² que l'auteur lui-même étant pris dans cette répression qu'il dénonce :

Tel serait le propre de la répression, et ce qui la distingue des interdits que maintient la simple loi pénale : elle fonctionne bien comme condamnation à disparaître, mais aussi comme injonction de silence, affirmation d'inexistence, et constat, par conséquent, que de tout cela il n'y a rien à dire, ni à voir, ni à savoir. Ainsi dans sa logique boiteuse irait l'hypocrisie de nos sociétés bourgeoises. Forcées cependant à quelques concessions. S'il faut vraiment faire place aux sexualités illégitimes, qu'elles aillent ailleurs : là où on peut les

²⁰ « Foucault n'a jamais développé une généalogie complète des dispositifs de la sexualité à l'œuvre sur les corps des femmes et apparemment il n'a pas pris le temps d'esquisser des hypothèses qui auraient pu retracer le développement divergeant des dispositifs à l'œuvre sur les corps des femmes hétérosexuelles et sur les corps lesbiens. » (Preciado, 2000, p. 74)

²¹ De la même manière, aussi au sujet de la rationalité scientifique, Foucault ne fait que très peu cas de la circulation des émotions ou de la privatisation des émotions, dans ses textes. Qu'est-ce que la désignation de pervers fait au corps ? Comment déplacer les effets normalisants qui créent de l'inconfort ?

²² Pour Foucault, la sexualité est à la bourgeoisie ce que le sang était à la noblesse. Pourtant, des liens plus directs doivent pouvoir être faits entre capitalisme et sexualité et permettre une critique plus aguerrie spécialement dans notre époque contemporaine dans laquelle le capitalisme est devenu transnational et les classes sociales toujours plus difficiles à identifier.

réinscrire sinon dans les circuits de la production, du moins dans ceux du profit.
(Foucault, 1976, p. 10)

En effet, Foucault a argumenté très précisément les problèmes de l'impératif à chercher et à dire qui l'on est dans/par sa sexualité :

Il en va de même pour la sexualité ; il faut non seulement se demander quelles ont été les formes successives imposées par la réglementation au comportement sexuel, mais comment ce comportement sexuel est devenu à un moment donné l'objet d'une intervention non seulement pratique mais également théorique. Comment expliquer que l'homme moderne cherche sa vérité dans son désir sexuel ? (Foucault, 2001, p. 1476)

Mais, tout de même, Foucault a donné peu d'espace aux résistances possibles au sein même du « dispositif de sexualité ». Tout comme il a laissé que très peu de place à un lien entre ses recherches sur la sexualité et les mouvements des politiques sexuelles de son époque (*FHAR, Gouines Rouges, Perverses polymorphes, Pétroleuses...*)²³.

Les travaux de Foucault ont été extrêmement important pour la compréhension de la sexualité en termes historiques, philosophiques et sociologiques. Certains de ses ancrages ne semblent néanmoins plus assez incisifs à l'heure actuelle. Il ne s'agit pas d'une critique des travaux de Foucault, *per se* : ses recherches et ses conclusions ont été et sont encore très stimulantes dans les réseaux universitaires comme dans les réseaux politiques. Les critiques de cette partie visent plutôt à ouvrir de nouvelles portes, à dégager de nouvelles « *lignes de fuite* »²⁴, pour continuer à mettre en mouvements la sexualité.

12- SE SITUER

²³ « *Les mouvements dits de libération sexuelle doivent être compris, je crois, comme des mouvements d'affirmation à partir de la sexualité. Ce qui veut dire deux choses : ce sont des mouvements qui partent de la sexualité, du dispositif de sexualité à l'intérieur duquel nous sommes pris, qui le font fonctionner jusqu'à la limite ; mais en même temps, ils se déplacent par rapport à lui, s'en dégagent et le débordent.* » (Foucault, 2001, p. 260) Foucault s'est positionné, la plupart du temps, comme dans cette citation, en extériorité par rapport aux mouvements de politiques sexuelles de son époque, tout au moins dans l'espace français et jusqu'au début des années quatre-vingt. Ceci reste surprenant au regard de sa biographie et des passerelles qu'il a construites entre ses recherches sur l'enfermement et les mouvements de lutte au sein des prisons, par exemple.

²⁴ « *Individus ou groupes, nous sommes traversés de lignes, méridiens, géodésiques, tropiques, fuseaux qui ne battent pas sur le même rythme et n'ont pas la même nature. Ce sont des lignes qui nous composent, nous disions trois sortes de lignes. Ou plutôt des paquets de lignes, car chaque sorte est multiple. On peut s'intéresser à l'une de ces lignes plus qu'aux autres, et peut-être en effet y en a-t-il une qui est, non pas déterminante, mais qui importe plus que les autres... si elle est là. Car, de toutes ces lignes, certaines nous sont imposées du dehors, au moins en partie. D'autres naissent un peu par hasard, d'un rien, on ne saura jamais pourquoi. D'autres doivent être inventées, tracées, sans aucun modèle ni hasard : nous devons inventer nos lignes de fuite si nous en sommes capables, et nous ne pouvons les inventer qu'en les traçant effectivement, dans la vie. Les lignes de fuite, n'est-ce pas le plus difficile ? Certains groupes, certaines personnes en manquent et n'en auront jamais. Certains groupes, certaines personnes manquent de telle sorte de ligne, ou l'ont perdue.* » (Deleuze ; Guattari, 1980, p. 247)

Les pratiques et les théories féministes sont pour moi tant des modes de vie, que des activités politiques et une posture scientifique :

Nous souhaitons qu'une science féministe puisse advenir, qui rende compte de la formation patriarcale hiérarchique (et de son impact sur les individus), et par là modifie l'analyse globale de la société. L'intérêt de cette science féministe est très quotidien : l'émergence des discours féministes subversifs nous a permis et nous permet de modifier le cours de nos existences. Mais aussi, la question se pose de savoir comment un point de vue féministe peut intervenir dans les champs où s'exerce une série de pouvoirs directs visant à la reproduction de la structure patriarcale. Dans certains domaines professionnels (médecine, gynécologie, psychologie, psychanalyse, assistance sociale), la question de l'oppression des femmes se pose de façon aiguë car le problème de l'« anormal » y apparaît sans cesse, entraînant l'intervention normalisante, réadaptatrice... (Delphy, 2012)

De nombreuses expériences quotidiennes, actions politiques ou auteures seraient mobilisables et ont influencé mes travaux, quelques unes seront citées tout au long de cette thèse. J'ai choisi de mettre en avant plus particulièrement les propositions théorico-fictionnelles de Monique Wittig. Contemporaine de Foucault, elle a inauguré une nouvelle forme de compréhension de la subjectivité et des catégories en conceptualisant le sujet lesbien. Son travail met en regard le matérialisme (féministe) et les théories de production identitaire (*gender studies*, *queer*). Le matérialisme formule des hypothèses, des explications et des théories, puis les confronte avec les expériences et les observations sur le terrain. Sa démarche est hypothético-déductive, holistique. Il a permis à Wittig d'établir la « *catégorie de sexe* » comme production asymétrique du « *régime politique hétérosexuel* ». Pourtant, et c'est là la force de Monique Wittig, son travail va plus loin spécialement dans ses fictions. En introduisant un point de vue lesbien, elle inaugure un sujet *ek-centrique* et donc la possibilité de subjectivités alternatives dans un dispositif normatif. L'idée a un poids considérable tant au niveau féministe/lesbien, qu'au niveau scientifique. La « *(société) lesbienne* » ne renvoie pas à une collectivité de femmes homosexuelles, mais à des identités expérimentales qui, si elles savent d'où elles partent ne savent pas où elles vont. Les prémisses d'une analyse performative sont là puisque les lesbiennes de Wittig posent que la « *résistance à l'obligation de reproduire le régime hétérosexuel, est aussi une série répétée d'actions quotidiennes qui construisent les lesbiennes comme des "non-femmes"*. »²⁵

²⁵ Ces remarques sont empruntées à Jules Falquet, *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 22, n°2, 2003, p. 97.

Mes constructions théoriques doivent beaucoup à l'œuvre fictionnelle de Monique Wittig. Je lui suis redevable au niveau sociologique pour l'imaginaire que la lecture de ses textes a fait naître en moi, qui m'a motivée pour poursuivre des recherches et contribuer à « *représenter un monde* ».

Elles disent qu'il n'y a pas de réalité avant que les mots les règles les règlements lui aient donné forme. Elles disent qu'en ce qui les concerne tout est à faire à partir d'éléments embryonnaires. Elles disent qu'en premier lieu le vocabulaire de toutes les langues est à examiner, à modifier, à bouleverser de fond en comble, que chaque mot doit être passé au crible. (Wittig, 1969, p.192)

Les questions de l'imaginaire et celles de la représentation se posent généralement plus dans le domaine de la fiction que dans celui des sciences sociales. Pourtant, il me semble que la question du cadre, de ses modalités et de ses expressions se pose toujours lorsqu'on construit une problématique, des hypothèses de travail et rend compte d'une recherche. Ainsi, Gayatri Chakravorty Spivak propose de réfléchir au double sens de « représentation » aussi au niveau de la production théorique : donner une image, *darstellen*, et parler pour, *vertreten*.

Ces théories [de l'idéologie, des formations du sujet] ne peuvent se permettre de négliger la catégorie de représentation en l'un ou l'autre des sens. Elles doivent prendre acte de la façon dont la mise en représentation du monde - sa scène d'écriture, sa Darstellung - dissimule le choix et le besoin de « héros », de mandataires paternels, d'agents du pouvoir - du Vertretung. [...] la pratique radicale devrait s'occuper de cette double séance de représentations plutôt que de réintroduire le sujet individuel à travers des concepts totalisants du pouvoir et du désir. (Chakravorty Spivak, 2009, p. 33)

Lorsqu'on choisit en sciences sociales d'étudier un domaine minoritaire, on fait le choix de représenter ce domaine minoritaire soit de *vertreten*, dans ce cas-là le point de vue peut être partial, clairement politique, soit de *darstellen*, et là, le risque est de folkloriser un terrain. Monique Wittig aide à imaginer encore un autre type de position : construire du minoritaire, qui s'octroie une position universelle non dans le sens d'hégémonique, mais universelle dans le sens qu'elle peut prendre la place qu'il lui faut pour se déployer, en s'autorisant à déplacer les bornes de l'hégémonique. Monique Wittig nous invite à partir de la catégorie sociale hégémonique « lesbienne » pour repenser un monde. Elle ouvre vers la recherche de nouveaux outils théoriques pour opérer des changements politiques.

Dans le monde que crée Wittig dans ses romans, tout se passe dehors, tout est en mouvement. Wittig ne construit pas un espace clos, elle nous déplace dans l'immensité du monde. Elle nous offre de l'imaginer. Ces descriptions de monde en mouvement contrastent avec les idées et pratiques parfois développées dans des réseaux féministes, lesbiens, transpédégouines ou LGBT²⁶ de la communauté, de l'espace *safe*. Un espace *safe*²⁷ est un espace identitaire plus ou moins temporaire dans lequel on se retrouve entre « nous », un « nous » défini pour un moment donné et qui ne doit pas être remis en question. Sa remise en question, par ses membres, comme par l'extérieur est considérée comme une violence. Pour Wittig, l'espace n'est ni communautaire, ni *safe*, l'espace wittigien est et va partout :

Les amantes délirent toutes un jour ou l'autre sur les continents, les îles, les banquises indifféremment. (Wittig, Zeig, 1976, p. 75)

Lorsque Wittig parle d'une catégorie, elle en donne des exemples avant de la nommer. Par exemple, lorsqu'elle évoque les fleurs, elle donne à voir d'abord la diversité, en recourant à des hyponymes avant de la subsumer en une catégorie que fournit le terme générique :

Le lys les amaryllis les arums secoués perdent le pollen de leurs pistils, il est sur tes jambes et tes pieds jaune, j/e le vois, j/e te vois nue dans un amoncellement de fleurs coupées les tulipes rouges blanches noires les asters mauves les ancolies roses jaunes les soucis orange les reines-marguerites bleues blanches rose parme violettes les bleuets roses bleu pâle bleu outremer les chrysanthèmes fauve marron feu jaunes blancs écarlates garance, j/e te vois, tu te roules, tu presses tes joues ton ventre ton sexe contre les têtes des fleurs. (Wittig, 1973, p. 38)

Dans le décor du monde utopique wittigien, alors que certains aspects de la vie sont inventés d'autres sont repensés, réarticulés au service de l'utopie. Le décor en lui-même est complexe, investi jusque dans les moindres détails. Les espaces et les temps

²⁶ Ces termes résultent de choix identitaires et de priorités politiques différents : certaines personnes se regroupent entre femmes et lesbiennes, entre féministes, entre lesbiennes, gay, bi, trans ou encore sous une seule de ces identités. L'appellation transpédégouines réunit chacune de ces identités, mais elle définit aussi à elle seule une identité qui dépasse la réunion de trois identités, et propose de nouvelles perspectives politiques issues des problématiques des trois identités incluses. Elle peut se comprendre comme une subversion des politiques LGBT considérées comme trop intégrationnistes, axées sur la revendication de droits égalitaires. La réappropriation des insultes a un effet provocateur, subversif (Butler, 2006). L'intention est d'ouvrir vers une remise en question des systèmes sexe, genre, sexualité en liens avec d'autres formes de domination classe, race...

²⁷ « *Safe* : adjective : 1) protected from or not exposed to danger or risk; not likely to be harmed or lost, 2) not likely to cause or lead to harm or injury; not involving danger or risk, 3) cautious and unenterprising, 4) based on good reasons or evidence and not likely to be proved wrong, 5) uninjured; with no harm done, 6) informal, excellent. » <http://oxforddictionaries.com/> « *Sain et sauf* : adjectif : 1) protégé non exposé aux dangers ou aux risques; qui ne peut pas faire du mal ou être perdu, 2) qui ni ne cause ni ne conduit à faire du mal ou à blesser; qui n'implique pas de dangers ou de risques, 3) prudent et réservé (qui ne prend pas le risque d'entreprendre), 4) basé sur de bonnes raisons ou des preuves de ce fait difficile d'être remis en cause, 5) sans blessure, aucun dommage, 6) informel, excellent. » Ma traduction.

deviennent confus, bougent très vite sans ordre particulier. Les images se succèdent rapidement, remplies de couleur et de mouvements.

La question même du sujet chez Wittig est particulièrement originale. Ma lecture de ses romans, me fait dire qu'elle fait *advenir un sujet lesbien en devenir...* Trois verbes : « advenir », qui renvoie à l'idée de surgir de nulle part ; « devenir » : décider de ce qu'on veut, voir quelles directions on prend à partir d'une position donnée ; « faire » : placer, travailler, réaliser, accomplir²⁸.

Judith Butler, dans *Trouble dans le genre*, utilise deux de ces verbes, advenir et devenir, pour réfléchir à la fameuse phrase beauvoirienne, « *On ne naît pas femme : on le devient* », « [...] *Et qui est ce "on" qui fait advenir ce devenir ?* » (Butler, 2006, p. 222). Il est pourtant aussi possible de prendre la question dans un autre sens, et je crois les romans de Wittig nous invitent à cela : ne pas s'attacher à la nature du « on », à la nature du sujet, à sa dimension identitaire, mais à ses actions : ce que l'on devient, c'est ce que l'on fait. Dès lors, quel monde est ainsi inventé en position de résistance ?

Dans les romans wittigiens, les personnages ne font pas qu'être, ils font des choses, ils sont organisés. Wittig pense les vies des personnages qu'elle met en scène, les construit :

Nous faisons des choses avec le langage, nous produisons des effets avec le langage, mais le langage est aussi la chose que nous faisons. Le langage est le nom de notre activité : à la fois ce que nous faisons (le nom de l'action que nous accomplissons) et ce que nous effectuons, l'acte et ses conséquences. (Butler, 2004, p. 31)

Si le discours est une production de réalité, alors Wittig travaille les mots, elle travaille la réalité. Ainsi elle invente des mots comme le mot *cyprine*, la « mouille », le liquide vaginal produit par l'excitation sexuelle. Les romans de Wittig proposent une culture et montrent comment elle est produite et circule. Le *Brouillon pour un dictionnaire des amantes* en est lui-même une illustration, tout comme le féminaire des *Guérillères* qui constitue un dictionnaire au sein même du roman, une mise en abîme de la construction des mots. La langue, les mots sont un terrain d'échanges, de luttes, un terrain à explorer²⁹...

²⁸ On peut ici aussi citer la définition du *Brouillon pour un dictionnaire des amantes* : « *Faire (se) - Les amantes le disent pour se transformer en. Souvent une amante menace tendrement son amante de passer dans le corps d'une autre animale, quand elles ont une guerre d'amour. Elle lui dit alors, "je me ferai serpente sur la terre" et son amante répond, "je me ferai chatte pour te prendre sans danger". Elles continuent ainsi, "alors je me ferai poissonne sous la mer", "et moi je me ferai loutre pour te manger". Cela s'appelle une chanson de transformations. Il en existe de toute sorte à l'âge de gloire où les amantes chantent les transformations, où elles jouent aux transformations. Comme des chansons il existe toute sorte de jeux des transformations. La télépathie est d'un usage si aisé qu'elle permet des passages presque instantanés des corps dans les autres. Elle permet également de "rentrer chez soi", c'est-à-dire de reprendre sa forme première, tout aussi vite. L'aller et retour peut durer une seconde. Dans les guerres d'amour cette rapidité de déplacement désarçonne complètement l'adversaire, bien que bénéficiant de la même rapidité. Celle qui a le plus de prestesse à se faire successivement agnelle, louve, jument, oiselle, de poursuivie devient très vite la poursuivante, rendant ainsi impossible toute règle du jeu.* » (Wittig, Zeig, 1976, p. 91).

²⁹ À ce propos, je renvoie aux travaux de Rada Iveković sur la traduction, « *Que veut dire traduire ?* » *Les enjeux sociaux et culturels de la traduction*, <http://www.reseau-terra.eu/article889.html>.

Les héroïnes de Wittig s'emparent du langage, mettent en place une culture. Mais les protagonistes font aussi la vaisselle, chassent, cueillent des fruits, combattent, travaillent, vivent, manifestent, aménagent leurs espaces de vie... L'utopie wittigienne s'inscrit dans le socio-économique : mode de vie collectif, prises de décisions, communications...

Elles disent qu'au point où elles en sont elles doivent examiner le principe qui les a guidées. Elles disent qu'elles n'ont pas à puiser leur force dans des symboles. Elles disent que ce qu'elles sont ne peut pas être compromis désormais. Elles disent qu'il faut alors cesser d'exalter les vulves. Elles disent qu'elles doivent rompre le dernier lien avec une culture morte. Elles disent que tout symbole qui exalte le corps fragmenté est temporaire, doit disparaître. Jadis il en a été ainsi. [...]

Les choses étant en cet état, elles font venir les métiers. Les quenouilles les métiers à tisser les ensoupleaux les navettes les peignes les cartons les presses les cames les draps les toiles les cachemires les coutils les calicots les crêpes les indiennes les satins les bobines de fil les machines à coudre les machines à écrire les rames de papier les blocs de sténographie les bouteilles d'encre les aiguilles à tricoter les tables à repasser les machines-outils les câbleuses les embobineuses les brocheuses les tables de montage les brucelles les chalumeaux les fers à souder les colleuses les fils à tresser à tordre à enfiler les machines à tricoter les chaudrons les grands baquets de bois les marmites les casseroles les plats les poêles les balais de tout poil les aspirateurs les machines à laver les brosses et cætera (Wittig, 1969, p. 102)

C'est tout cela qui me semble, d'un point de vue sociologique, particulièrement intéressant chez Wittig : elle ne décrit pas le sujet lesbien en tant que tel, comme un objet tel qu'il a pu être décrit, modelé d'une certaine manière, par Baudelaire³⁰, Victor Margueritte³¹ ou Krafft-Ebing. Le sujet lesbien wittigien n'est pas premier, mais il est le produit d'un monde qu'il invente dans une position de résistance.

Nous [les lesbiennes] sommes transfuges à notre classe de la même façon que les esclaves « marrons » américains l'étaient en échappant à l'esclavage et en devenant des hommes et des femmes libres, c'est-à-dire que c'est pour nous une nécessité absolue, et comme pour eux et pour elles, notre survie exige de contribuer de toutes nos forces à la destruction de la classe – les femmes – dans laquelle les hommes s'approprient les femmes et cela ne peut s'accomplir que par la destruction de l'hétérosexualité comme système social basé sur l'oppression et l'appropriation des femmes par les hommes et qui produit le

³⁰ Charles Baudelaire, *Les fleurs du mal*, Sapho, Paris, Livre de poche, 1972. (cf chapitre 4)

³¹ Victor Margueritte, *La garçonne*, Flammarion, 1922.

corps de doctrines sur la différence entre les sexes pour justifier cette oppression. (Wittig, 2001, p. 63)

Comme on le voit par le décor que Wittig met en place ou par les actions qu'elle décrit, ce n'est pas seulement une échappée qui est ainsi donné à voir, un discours de riposte à un système oppressif, mais une représentation (dans le sens d'image) d'un monde complet, si l'on peut dire, avec ses activités propres, une représentation (une image) en forme de décolonisation de l'intérieur (déconstruction de l'hétérosexualité) et non de quête pour avoir accès à l'empire (hétérosexualisation, par exemple demander l'accès aux mêmes droits).

Wittig ne décrit pas d'emblée le sujet lesbien, elle le laisse deviner. Ce n'est qu'avec *Le Corps lesbien* que le sujet lesbien apparaît explicitement dans le titre comme corps. Dans *Les Guérillères* et dans *L'Opoponax*, des alliances se font entre femmes, les sujets masculins sont secondaires ou ennemis. Les sujets sont multiples dans les romans de Wittig : « elles », « les amazones », « les mères », « les tribus », « j/e »... des groupes de femmes qui s'organisent ensemble.

L'abondance des personnages saute aux yeux à la lecture des romans de Wittig : les longues énumérations, les grandes assemblées, les nombreuses figures mythiques...

Et puis les listes se déploient : listes de prénoms entrecoupant le récit dans *Les Guérillères*, comme si Wittig créait des foules de personnes, que l'on ne connaît pas mais qui peuplent les romans. Certaines sont individualisées. Elles portent un prénom et un nom : « Catherine Legrand », dans *L'Opoponax*, « Diane Ebèle », « Aimée Dionis », « Koue Feï » dans *Les Guérillères*, elles viennent de quelque part, elles sont rattachées à une famille. D'autres forment des meutes³² qui s'organisent ensemble. Le terme de meute semble approprié pour décrire ces foules de personnages :

Contre la logique de l'un, la politique de l'identitaire, vivent les tiques, les meutes, les larves, qui bousculent nos seuils de perception et nos instruments de mesure ! [...] En portant l'attention sur les meutes, tiques et larves, on franchit le seuil de l'humain, anthropos, fier de la coupure qui sépare sa culture de la nature animale, son esprit de la matière. De l'animal, on ne garde même pas l'identité achevée, remarquable, unifiée : la larve dérape dans une sorte de sillage prospectif, la tique nous plonge dans l'échelle intensive de l'innommable, du subalterne ; avec la meute, l'individu devient innombrable. Cette logique du multiple vaut à toutes les échelles et pour tous les degrés de nos vies sociales, amoureuses, théoriques. Fini d'opposer l'individu au social, l'un au multiple, l'homme à la femme selon la musiquette scolaire qui a façonné nos états de conscience et moulé nos inconscients.³³

³² « Bande, troupe de personnes qui harcèlent quelqu'un pour en obtenir quelque chose ou qui s'acharnent à sa poursuite pour lui nuire, le perdre. », *Trésor de la langue française informatisé*, <http://atilf.atilf.fr/>.

En outre, les meutes ne sont pas idéalisées, elles connaissent des dissensions, comme par exemple le conflit entre les « amazones » et les « mères » :

Il est fait ici allusion (une seule) au grand différend entre les mères et les amazones. Il a marqué notre passé de façon tellement indélébile qu'on peut s'attendre à voir la même histoire se répéter, les mères développer un rêve d'engendrement absolu et totalitaire, faisant des enfants durant les siècles des siècles, les amazones cherchant désespérément une brèche dans cette réalité-là. (Wittig, Zeig, 1976, p. 64-65)

Puis, tout est au féminin. C'est un fait assez inattendu pour nous forcer à nous questionner.

« semer la confusion » [par rapport au genre grammatical] n'est pas un désavantage, mais au contraire la plus grande vertu de ce champ conceptuel : il permet de déstabiliser les automatismes à l'œuvre dans les manières dont on perçoit, on interprète et, donc, on reconstruit le monde selon des distinctions conformes à la différence des sexes. (Varikas, 2006, p. 24)

En effet, Wittig n'utilise que le féminin pour décrire ses personnages et nous les pensons lesbiennes. Pourtant, Wittig ne dit pas qu'ils sont « lesbiennes », ne décrit pas ce qu'est une lesbienne, ni son vécu spécifique, ni son corps, ni sa sexualité, malgré ce que pourrait laisser entendre le titre du *Corps lesbien*. Ce sont notre connaissance de l'hétérosexualité, l'imprégnation de notre imaginaire par l'hétérosexualité ou encore, Wittig dirait le « *contrat social forcément hétérosexuel* »³⁴ : le masculin général, les rôles spécifiques des femmes, les relations obligatoires entre les hommes et les femmes – qui nous permettent d'envisager ce féminin comme lesbien. Dans *la pensée straight*, Monique Wittig décrit le sujet lesbien comme le seul qui puisse avoir dépassé les catégories de sexe³⁵ et s'en fait la représentante (celle qui parle pour). Ceci a été amplement critiqué, comme utopie lesbienne séparatiste problématique parce que pensée en dehors de l'oppression par Elsa Dorlin (2008, p. 76) ou comme proposition d'un sujet totalisant par Judith Butler (2005, p. 89, cf. supra). Ces remarques sont justes,

³³ Anne Sauvagnargues, *Meutes, tiques, larves*, Éditorial Chimères n°73, Paris, 2010,

http://lesilencequiparle.unblog.fr/2010/10/06/meutes-tiques-larves-anne-sauvagnargues-editorial-chimeres_n73/

³⁴ « Pour avoir employé le terme "contrat hétérosexuel" plusieurs fois dans mes précédents essais en même temps qu'avoir parlé du "contrat social en tant qu'hétérosexuel", je me sens tenue de réfléchir sur cette notion de contrat social. Pourquoi cette notion a-t-elle quelque chose d'irrésistible pour moi alors même qu'elle semble avoir été abandonnée par la science moderne et par l'Histoire ? Pourquoi réverbère-t-elle ici et maintenant, loin de son momentum initial ? Pourquoi ai-je en même temps souligné avec véhémence la nécessité de détruire le contrat social hétérosexuel ? La question générale du contrat social est un problème philosophique toujours actuel dans la mesure où elle comprend toutes les activités humaines, les relations, la pensée, tant que "l'homme [qui] est né libre [est] partout dans les fers" (Rousseau). » (Wittig, 2001, p. 79)

³⁵ « De plus "lesbienne" est le seul concept que je connaisse qui soit au delà des catégories de sexe (femme et homme) parce que le sujet désigné (lesbienne) n'est pas une femme ni économiquement, ni politiquement, ni idéologiquement. » (Wittig, 2001, p. 63)

pourtant, il me semble que le sujet lesbien proposé dans ses romans est autre chose, une proposition de penser le sujet minoritaire.

Or, qu'est ce que l'autre-différent sinon le dominé ? Car la société hétérosexuelle n'est pas la société qui opprime seulement les lesbiennes et les hommes homosexuels, elle opprime beaucoup d'autres-différents, elle opprime toutes les femmes et de nombreuses catégories d'hommes, tous ceux qui sont dans la situation de dominés. Car constituer une différence et la contrôler est un « acte de pouvoir puisque c'est un acte essentiellement normatif. Chacun s'essaie à présenter autrui comme différent. Mais tout le monde n'y parvient pas. Il faut être socialement dominant pour y réussir ». (Wittig, 2001, p. 72)

Les romans wittigiens donnent ainsi à voir une image du sujet minoritaire. La position minoritaire n'est jamais contenue en elle-même dans le sujet minorisé, comme l'idéologie hégémonique le prétend, mais elle est question de relation. Pour un temps, dans un espace ou dans un mélange des deux, le sujet sort de sa position minoritaire et opère un déplacement au sein de l'institution qui le produit (résistance et non libération). C'est ce que font les personnages de Wittig devenus sujets *ek-centriques* :

For, if lesbians are not women, and yet lesbians are, like me, flesh and blood, thinking and writing beings who live in the world and with whom I interact every day, then lesbians are social subjects and, in all likelihood, psychic subjects as well. I called that subject eccentric not only in the sense of deviating from the conventional, normative path, but also ek-centric in that it did not center itself in the institution that both supports and produces the straight mind that is, the institution of heterosexuality. Indeed, that institution did not foresee such a subject and could not contemplate it, could not envision it. What characterizes the eccentric subject is a double displacement: first, the psychic displacement of erotic energy onto a figure that exceeds the categories of sex and gender, the figure Wittig called "the lesbian"; second, the self-displacement or disidentification of the subject from the cultural assumptions and social practices attendant upon the categories of gender and sex.³⁶

Le sujet en construction n'a pas pour objectif de s'unifier autour des caractéristiques naturalisées qui lui sont attribuées car ceci serait un essentialisme (par exemple, « *toutes les lesbiennes sont tendres* »). La production d'un point de vue *ek-centrique* passe plutôt par un essentialisme temporaire (stratégique), la constitution d'un groupe comme homogène : « *nous, les lesbiennes* » permet de mettre à jour les conditions de production de ce même groupe, de se poser comme extérieur au centre de l'institution et de voir les

³⁶ Teresa de Lauretis, *When lesbians were not women*, Labrys études féministes, septembre 2003, http://www.unb.br/ih/his/gefem/special/special/delauretis.htm#_ftn3.

conditions possibles de son universalisation. Évidemment, ce sujet spécifique peut devenir totalisant : c'est un risque mais pas une conséquence.

Il s'agit alors de créer des rapports de force contre les institutions qui produisent le sujet comme minoritaire et ceci à différents niveaux du social.

L'entreprise la plus essentielle et la plus stratégique du travail de tout écrivain consiste à universaliser ce point de vue [le point de vue particulier de l'écrivain]. En tout cas pour mener à bien une œuvre littéraire, il faut avant tout être modeste et ne pas ignorer que tout se joue dans le fait d'être gai ou quoi que ce soit de comparable sociologiquement. En effet la réalité ne peut pas faire l'objet d'un transfert direct dans un livre à partir de la conscience. Plus le point de vue est particulier plus l'entreprise d'universalisation exige une attention soutenue aux événements formels qui sont susceptibles d'être ouverts à l'histoire tels que les thèmes, les sujets du récit en même temps que la forme globale du travail. C'est finalement par l'entreprise d'universalisation qu'une œuvre littéraire peut se transformer en machine de guerre. (Wittig, 1985, p. 41).

Dans les travaux de Wittig, le sujet lesbien reste en devenir, en construction. Trois éléments me permettent d'avancer cela : d'abord, les masses des protagonistes : les lesbiennes ne sont pas une (« la Lesbienne dans son essence »), ce sont des masses possiblement conflictuelles ; ensuite, lorsque Wittig prend la parole à la première personne dans *Le Corps lesbien*, le sujet lesbien parle, mais tous les pronoms à la première personne du singulier sont marqués d'une barre oblique qui symbolise l'impossibilité de l'unification du sujet : « j/e », « m/e », « m/a » ; enfin, les romans wittigiens ne décrivent pas seulement un sujet, un corps, une identité mais proposent un sujet minoritaire *ek-centrique* en prise avec son monde utopique et en résistance au dispositif *orthosexiste* de sexualité³⁷.

Le monde de Wittig est un monde utopique qui repense le temps, l'espace, les mots, les langues, l'oreille, la nourriture, les odeurs, les transports, la baise, l'organisation quotidienne, le système digestif. Dans le monde de Wittig, on dit et on fait, puisque dire, c'est faire. Nous sommes emportées dans une utopie qui commence ici et maintenant et dans laquelle tout doit être remodelé.

Wittig représente, donne des images et à travers le monde qui apparaît, construit un sujet lesbien. Elle ne le fige pas, elle ne le décrit pas. Elle le laisse advenir entre l'utopie

³⁷ En mêlant Foucault à Wittig, je préfère utiliser le terme de « dispositif *orthosexiste* de sexualité » plutôt que celui de « système hétérosexuel ». Cette seconde proposition renvoie à un corpus structuraliste et à une analyse en termes de domination, qui rend uniquement compte de certains fonctionnements institutionnalisés du pouvoir. Le terme de « dispositif » a l'avantage de décrire une certaine fluidité du pouvoir et de ses complexités, et à ce titre semble plus approprié. C'est la normativité de ce dispositif qui m'incite à le décrire comme « ortho- » (ce préfixe exprimant les notions de rectitude, redressement et de normalité ou exactitude) plutôt qu'« hétéro- », qui renforce l'idée de différence, d'altérité. En outre, parler de « dispositif *orthosexiste* de sexualité » plutôt que d'« hétérosexualité », permet de mieux percevoir ses mécanismes à différents niveaux du social. En effet, le champ de la sexualité ne peut pas/plus se comprendre sans que soit prise en compte son imbrication avec les questions de classe et de race. Pour des raisons de commodité d'expression, j'emploierai parfois l'expression de « système hétérosexuel », mais elle renverra alors à la définition sus-proposée.

dans laquelle elle nous promène, et les automatismes de pensée réflexes que le dispositif orthosexiste de sexualité a systématisé en nous.

Ce qui caractérise une tribu d'amazones c'est son manque d'attaches à un lieu en particulier, c'est son sens de l'aventure, son goût pour les déplacements, le mouvement, les exercices physiques et la vie en plein air.
(Wittig, Zeig, 1976, p. 237)

Le sujet lesbien chez Wittig est meute, tribus, groupe. Il est *ek-centrique* non pas parce que son identité est farfelue, mais parce qu'il a opéré un déplacement au sein de l'institution *orthosexiste* et reste en mouvement, là où il est arrivé. C'est un modèle possible du sujet minoritaire qui construit sa tribu en interrogeant l'universel qui l'a fait tribu. Ce n'est pas un modèle de subversion, c'est une option pour recréer du politique et c'est la lecture que je choisis de faire de Wittig : changer de perspective, faire trois pas de côté dans l'univers lesbien pour reformuler un monde.

Si Monique Wittig oriente vers l'utopie dans ses fictions. Donna Haraway, elle donne les outils scientifiques pour pouvoir construire des sciences à même de provincialiser les dominations, de laisser la place à des contre-récits, et à de nouvelles narrations.

122- Donna Haraway

Donna Haraway est professeur émérite d'*Histoire de la conscience* à l'université de Santa Cruz en Californie. Deux axes de son travail ont particulièrement alimentés le mien. Le premier axe, est plutôt méthodologique, il porte sur la question des savoirs situés et la responsabilité politique des scientifiques par rapport à leur recherche. Le deuxième axe, est une conséquence du premier en quelque sorte, Haraway ouvre vers la possibilité d'élaborer des sciences qui réinventent les récits les plus évidents, les plus naturalisés, les plus solides pour justifier de la stabilité des dominations. Elle propose ainsi de repenser des fondamentaux tels que les oppositions entre nature et culture, entre fiction et théorie, entre sciences biologiques et sciences sociales.

Haraway argumente pour un point de vue situé dans la recherche. Le point ici n'est pas de situer une recherche par rapport à une biographie, mais de replacer une recherche dans le champ des rapports de pouvoir sociaux, de se positionner par rapport à ces rapports de pouvoir. D'après elle, toute lecture est forcément située :

Les plus rigoureuses des lectures sont aussi toujours des arguments situés sur des territoires de signification et des territoires de pouvoir. Toute lecture est aussi toujours un préalable à de possibles représentations cartographiques de la conscience, de la coalition, de l'action. (Haraway, 2009, p. 200)

Pour l'auteur, les pratiques scientifiques sont des pratiques sociales comme les autres, qui s'inscrivent forcément dans les rapports sociaux des contextes de leurs productions :

Il n'y a pas d'extérieur des forces sociales par rapport aux pratiques scientifiques quotidiennes. Elles participent les unes et les autres au processus de production du savoir public et ne sont pas plus des sources de pureté que de pollution. Au vrai, la pratique scientifique est une force sociale de première importance. Elle ne peut toutefois que rendre visible ce qui nous est historiquement possible d'apprendre à voir. (Haraway, 2009, p. 162)

Situer les savoirs ne constitue pas un exercice formel, il s'agit d'un changement complet de posture scientifique, c'est-à-dire une transformation du positionnement épistémologique « du chercheur ». La « neutralité », l'« objectivité » du savoir telle qu'elle a été argumentée, justifiée et légitimée, tout au long du 20^e siècle, était finalement une exclusion des Autres de la Modernité au sein même de la production du savoir (Sakai, 2012 ; Le Doeuf, 1998 ; Iveković, 2012). La proposition d'Haraway de situer le savoir scientifique dans sa production comme dans ses intentions est une alternative scientifique, mais elle s'inscrit dans l'engagement politique de cette chercheuse. Pour elle, les savoirs situés sont des outils de résistance, qui permettent de comprendre les dispositifs enfermants du pouvoir/savoir :

Les savoirs situés sont des outils particulièrement efficaces pour cartographier la conscience de celles et de ceux inscrits à leur corps défendant dans les catégories de la race et du sexe, produites à foison dans l'histoire des dominations masculiniste, raciste, colonialiste. Les savoirs situés sont toujours des savoirs marqués ; ils apposent de nouvelles marques, de nouvelles orientations sur les grandes cartes qui, inspirées par l'histoire du capitalisme et du colonialisme masculinistes, ont globalisé le corps hétérogène du monde. (Haraway, 2009, p. 194)

J'aimerais enfin arriver à une théorie de l'objectivité corporéisée, susceptible d'accueillir les projets d'une science féministe paradoxale critique : parler d'objectivité féministe, c'est tout simplement parler de savoirs situés. » (Haraway, 2009, p. 332)

Il s'agit bien pour l'auteure d'outils possibles, mais en aucun cas ces outils ne peuvent produire une position extérieure aux rapports de pouvoir. Haraway nous met en garde contre une fascination des savoirs minoritaires, contre le fait de représenter (*vertreten*, cf partie supra) une minorité ou encore de croire que la position minoritaire garantit une position privilégiée en soi :

Établir sa capacité à voir à partir des marges et des profondeurs est donc un plus, mais qui comporte un grave danger, lié à la tentation de romancer et/ou de s'appropriier la vision d'autres moins puissants en prétendant voir depuis les positions qui sont les leurs. Apprendre à voir d'en bas n'est pas si facile et cela ne va pas sans poser problème, quand bien même « nous » habitons « naturellement » le vaste territoire souterrain des savoirs assujettis. Rien n'exempte les positions des assujetti/es du réexamen critique ; elles aussi doivent être décodées, déconstruites, interprétées à partir des modes sémiologiques et herméneutiques à la fois de l'investigation critique. Les points de vue des assujettis ne sont pas des positions « innocentes ». S'ils paraissent préférables, c'est au contraire parce que, en principe, ils se prêtent mal au déni du noyau critique et interprétatif de toute connaissance. (Haraway, 2009, p. 336)

Un point de vue situé souligne au niveau scientifique l'impossibilité du regard englobant. Selon les positions, il y a des choses qui sont visibles et d'autres qui ne le sont pas, certaines sont des évidences alors que, pour d'autres, elles nécessitent un effort de réflexion pour être appréhendées. Les points de vue situés constituent donc une nouvelle forme d'objectivité scientifique possible, un au delà du « neutre », une grille qui donne ses conditions d'intelligibilité en même temps qu'elle produit une recherche. Si, le point de vue situé est tellement important pour Haraway, c'est bien sûr parce que la vue est importante et qu'il est néanmoins impossible de tout voir. L'argument pour la production de savoirs situés rebondit pour l'auteure. À partir du moment où on considère qu'il n'y a pas de savoirs neutres, que la vision et l'appréhension sont forcément partielles, les motivations mêmes de la recherche doivent être réfléchies et la responsabilité des chercheuses dans le choix de produire tel ou tel savoir doit être engagée. Pour Haraway, aucune position de recherches n'est innocente au niveau de la circulation du pouvoir :

Le relativisme, c'est une façon de n'être nulle part en prétendant être partout dans des proportions égales. Cette « égalité » du positionnement est un déni de la responsabilité et de l'investigation critique. (Haraway, 2009, p. 337)

Avec quantité d'autres féministes, je défends donc une doctrine et une pratique de l'objectivité qui privilégient la contestation, la déconstruction, la construction véhémente, les trames de connexions, l'espoir d'une transformation des systèmes de connaissance et des manières de voir. (Haraway, 2009, p. 337)

La nécessité de responsabilisation des chercheuses soulignée par Haraway rend visible les liens souvent cachés ou non assumés entre axes de recherches et positions

politiques. La recherche peut alors devenir une forme de résistance aux mécanismes de pouvoir, aux « axes de la domination ». Cette posture critique, subversive qu'Haraway incite à prendre, n'est ni la reprise ni la défense d'analyses politiques déjà formulées et critiquées (marxisme, féminisme, écologie...). L'optique défendue est plutôt d'essayer de dégager de nouvelles perspectives politiques et scientifiques :

Nous sommes aussi tenues de dégager à partir de ces points de vue une perspective qu'il est à jamais impossible de connaître à l'avance et qui ouvre sur la promesse de quelque chose d'absolument extraordinaire : un savoir assez puissant pour construire des mondes qui seraient moins structurés par les axes de la domination. D'un pareil point de vue, la catégorie non marquée disparaît vraiment - ce qui n'a rien à voir avec la simple répétition d'un acte d'effacement. (Haraway, 2009, p. 338)

La déconstruction de l'orientalisme sur les plans politique et sémiotique a pour effet de déstabiliser les identités occidentales, y compris les identités féministes. (Haraway, 2009, p. 279)

Ainsi, et c'est peut-être un point qui lie les travaux d'Haraway et la production fictionnelle de Monique Wittig, il s'agit en position de résistance, en donnant à voir les conditions même de production de la recherche, son point de vue situé, de construire un présent, de penser un monde :

Jamais à ma connaissance le besoin d'une unité politique qui permette efficacement de contrer les dominations fondées sur la « race », le « genre », la « sexualité » et la « classe » ne s'est autant fait sentir. Cela étant, l'unité que nous pouvons peut-être contribuer à construire n'a sans doute jamais été envisagée ni envisageable avant notre époque. Aucune d'entre « nous » n'a plus les moyens symboliques ou matériels de dicter à aucun d'entre « eux » la forme de la réalité. En tout cas nous ne pouvons pas clamer notre innocence et nous laver les mains de ces pratiques de domination. (Haraway, 2009, p. 281).

Les déplacements épistémologiques opérés par l'auteure nécessitent l'invention d'outils méthodologiques mais aussi de modes de transmission du savoir, de traduction des données scientifiques en « contes » compréhensibles et entendables pour beaucoup. Haraway mêle ainsi les sciences et la fiction³⁸. Elle crée des personnages pour opérer des déplacements épistémologiques : le coyote, espiègle, rusé et très mobile, s'oppose à la rigidité et au sérieux de la position académique du chercheur. Le cyborg,

³⁸ Pour Haraway, les sciences doivent s'inspirer de la « SF - la Science Fiction, les Futurs Spéculatifs, la Science-Fantasy, la Fiction Spéculative », (Haraway, 2012, p. 173)

corps à la fois fait de chair, d'animalité et de technologie high tech déplace le sujet femme...

L'écriture cyborg a trait au pouvoir de survivre, non pas sur la base de l'innocence originelle, mais en s'emparant des outils avec lesquels marquer le monde qui vous appose les marques de l'autre. Les outils, en l'occurrence, sont souvent des histoires redéroulées, reracontées, présentées dans de nouvelles versions qui renversent et déplacent les dualismes hiérarchiques des identités naturalisées. En dévidant autrement les récits des mythes de l'origine, les auteurs cyborgs subvertissent les mythes fondateurs de la culture occidentale.
(Haraway, 2009, p. 310)

Dans son texte de 1992, traduit en français en 2012, l'auteure redéroule la nature. Elle entrecroise les représentations spatiales et théoriques proposant une carte « *des promesses des monstres, sur le chemin de l'artefactualisme vers un autre lieu, une politique régénératrice pour autres impropres/inappropriés* » (p. 182). Ce « *carré sémiotique* » est un moyen de rendre compte des constructions et des usages de la nature. Il en déplace, dans le même mouvement, les significations qui enferment dans des dominations et les justifient. Le travail d'Haraway est à la fois analytique et spéculatif :

J'aime mes technologies analytiques, elles sont les partenaires turbulentes d'une construction discursive, des déléguées qui ont appris à faire des choses par elles-mêmes et à faire beaucoup de bruit. [...] Je veux seulement retenir quatre espaces, avec une séparation relationnelle et différentielle, pendant que j'explore comment certaines luttes locales/globales portant sur les significations et les incorporations de la nature, appartiennent à l'intérieur de ces espaces. Presque comme une plaisanterie sur les « structures élémentaires de la signification (Garanties Pures) », le carré sémiotique de cet essai permet néanmoins à un monde collectif de prendre forme sous nos yeux hors des structures de la différence. Les quatre régions à travers lesquelles nous allons voyager sont A) l'Espace Réel ou la Terre, B) l'Espace Extérieur ou l'Extraterrestre, non-B) l'Espace Intérieur du corps et, pour terminer, non-A) l'Espace Virtuel du monde de SF, oblique aux domaines de l'imaginaire, du symbolique et du réel. (Haraway, 2012, p. 182)

Haraway place ses lecteurs et lectrices dans une position active : « *voyager* ». Les analyses et les projections sont mises à disposition pour transformer les évidences et lutter contre les ancrages théoriques de la domination :

« Les promesses des monstres » est un exercice de cartographie et un récit de voyage dans les paysages physiques et mentaux de la nature, celle qui fait sens dans certaines luttes locales et globales. [...] L'objectif de cette excursion est de produire de la théorie, d'élaborer une vision modèle de ce qui doit être changé et de ce qui doit être craint dans la topographie d'un présent impossible mais bien réel, tout cela dans le but de trouver ce qui est aujourd'hui absent mais, peut être possible : un autre présent. (Haraway, 2012, p. 159)

Le travail d'Haraway est ainsi une invitation au voyage : un voyage pour elle-même dans les cadres théoriques qu'elle mobilise, dans le rendu de ses recherches, un voyage pour ses lecteur-es qui doivent faire l'effort de déplacer un certain nombre d'évidences et de présupposés.

13- LIER, DÉLIER ET RELIER

Finalement, si une expression devait décrire mes ancrages théoriques ce serait celle de « mises en lien ». Le social gagne à être pensé dans ses liens, dans ses recoupements, dans un dynamisme permanent. Les disciplines scientifiques forment des champs, elles installent des limites et des frontières qui empêchent de sortir des mécanismes reproducteurs des dominations, qui reproduisent les mêmes formes de pensée. Plusieurs auteures dans les liens qu'elles font, dans les territoires qu'elles rejoignent ont influencé mon travail.

131- Ann Stoler

Les travaux d'Ann Stoler, comme ceux d'Anne McClintock m'ont aidée à comprendre la nécessité de faire des liens entre des espaces, des disciplines et des objets qu'*a priori* tout sépare, mais, qui font sens par leurs recoupements originaux.

Ann Stoler a particulièrement stimulé cette recherche. Dans son ouvrage, *Race and the Education of Desire, Foucault's History of Sexuality and the Colonial Order of Things*, elle propose une critique de *l'Histoire de la sexualité* de Foucault et particulièrement de ses impensés concernant le contexte colonial et les catégorisations raciales (cf. supra). Ce texte est une proposition d'articulation. Il invite à ne pas comprendre les métropoles et les colonies comme des espaces isolés – l'un agissant sur l'autre qui resterait passif, mais de voir comment les deux se sont alimentés :

Nous ne voulons donc pas suggérer que le monde fut remodelé à l'image des classes possédantes européennes ou que les populations colonisées désiraient

adopter les normes bourgeoises. Notre intérêt porte davantage sur les apports respectifs des colonies et des métropoles à la dialectique de l'inclusion et de l'exclusion, et sur les distinctions existant entre le domaine colonial et le domaine métropolitain. Nous voulons explorer, au sein de l'espace commun mais différencié de l'empire, les hiérarchies de productions, de pouvoirs et de savoirs, qui émergent en réaction à l'extension du domaine de la raison universelle, de l'économie de marché et de la citoyenneté. (Cooper, Stoler, 2013, p. 13)

I trace how certain colonial prefiguring contest and force a reconceptualizing of Foucault's sexual history of the Occident and, more generally, a rethinking of the historiographic conventions that have bracketed histories of the "West". (Stoler, 1995, p. 5)

Les travaux de Stoler questionnent, sans cesse, les sens communs, les évidences qui se sont sédimentées. Ses analyses repartent de simples constatations, contournant les schémas de pensée qui ont largement colonisé nos imaginaires et sont devenus indiscutables :

Notre insistance sur le flou des catégories ne vise pas à suggérer que le discours sur la fixité des races n'est qu'une pure fiction. Ce que nous cherchons à comprendre, c'est la raison pour laquelle les dichotomies manichéennes ont pu se maintenir avec une telle vigueur face à des hybridités et des variations aussi évidentes. Pourquoi tant de personnes – non seulement des historiens d'aujourd'hui, mais aussi des acteurs de l'époque – ont-elles pu croire à l'existence de divisions si manifestement contredites par leur expérience quotidienne ? (Cooper, Stoler, 2013, p. 27)

Les travaux de Stoler ont, en quelque sorte, justifié ma curiosité. Elle n'a pas ou peu repris la question des perversions sexuelles dans sa critique des travaux de Foucault et dans sa description de la sexualité. Elle résume la question des perversions à l'opposition homosexualité/hétérosexualité :

My silence on this issue [homosexuality] and the prominent place I give to heterosexuality reflects my long term and failed efforts to identify any sources that do more than assume or obliquely allude to the "evil", thereby making the other "lesser" evils of concubinage and prostitution acceptable.[...] As such, my colonial treatment of Foucault's fourth "strategic unity", constituting the "perverse adult" is only minimally explored. (Stoler, 1995, note de bas de page 93, p. 129)

Mes recherches sur cette quatrième « *grande stratégie* » sont spatialement situées dans l'espace européen, mais les travaux de Stoler m'ont fait comprendre que cet espace occidental n'est pas pensable sans ce qui est devenu le « *non-occidental ou le reste* »³⁹. Là aussi, la dichotomie doit être repensée, les deux « blocs » ne pouvant pas être lus comme monolithiques. Stoler avance aussi le fait que dans chacun des espaces tout n'est pas nivelé. Les pays d'Europe se sont aussi influencés à différents niveaux, et cela apparaît nettement dans la constitution de la science de la sexualité. Les échanges ont aussi existé entre les divers espaces colonisés :

La production du savoir colonial se déroula non seulement à l'intérieur des États-nations et en relation avec leurs populations colonisées, mais aussi au niveau transnational, par échanges entre les divers centres impériaux. Dans quelle mesure – et par quels processus – les savoirs des empires individuels fusionnèrent-ils en un savoir impérial collectif, partagé par les puissances colonisatrices ? Y eut-il toujours un langage de la domination, qui transcendait les politiques métropolitaines individuelles et les barrières linguistiques du français, de l'anglais, de l'espagnol, de l'allemand et du hollandais ? (Cooper, Stoler, 2013, p. 40)

Les recherches de Stoler se déploient dans la complexité du transnational. Sa « mise en lien » rejoint et reconfigure aussi les niveaux macro et micro. Elle se concentre sur les liens entre les pratiques de la vie quotidienne et les grandes stratégies politiques de gestion des populations. Elle examine comment ces deux niveaux fonctionnent ensemble, éventuellement même en se contredisant.

Sentiments are not opposed to political reason but are at once modalities and tracers of it. Here I treat sentiments as judgments, assessments, and interpretations of the social and political world. (Stoler, 2008, p. 40)

Ses analyses, ses « mises en lien » complexes rendent compte des déplacements permanents des techniques du pouvoir, de leurs effets contraignants comme de leurs effets productifs.

132- Anne McClintock

³⁹ Naoki Sakai, *La théorie et l'Occident, sur le problème de Humanitas et Anthropos*, trad. Didier Renault, in *Transeuropéennes, Revue internationale de pensée critique*, 2012. Les travaux désormais classiques d'Edward Said doivent aussi être mentionnés comme source de réflexion, *L'orientalisme : L'Orient créé par l'Occident* (Seuil, 2005), ainsi que *Culture et Impérialisme* (Fayard, 2000).

Anne McClintock a elle mené un travail de dissection des fonctionnements de la sexualité à l'époque victorienne. Elle propose de travailler cette époque avec des outils empruntés à l'histoire et des outils issus de la psychanalyse. Elle postule qu'une compréhension matérielle de la sexualité passe aussi par la compréhension des ressentis de la sexualité.

Dans *Imperial Leather*, texte de 1995, elle tente un ensemble d'articulations *a priori* improbables. Tout d'abord, elle articule la question du temps et des espaces forgeant les concepts de *panoptical time* : « *By panoptical time I mean the image of the history consumed - at a glance - in a single spectacle from a point of privileged invisibility* » (1995, p. 37) et de *anachronistic space* : les expositions universelles et particulièrement les « villages noirs » qui sont mis en scène en France⁴⁰ (ce serait vrai d'autres pays, ces mises en scènes sont souvent en lien avec les expositions universelles) entre 1870 et 1940, en sont une illustration, pour comprendre les mises à distance des Autres de la modernité, dans les métropoles comme dans les colonies. Elle montre comment les sciences modernes européennes précèdent et légitiment les pratiques impériales. Les scientifiques européens, comme le démontre McClintock, s'octroient un droit de regard, de rationalisation, de compréhension de l'ensemble du monde symbolisé par le globe : *a global science of the surface*. Le mode d'appréhension du monde se pose sur des bases familiales : à la famille patriarcale correspond la *famille de l'homme* mondiale. Ces deux modèles sont sans cesse investis par les pouvoirs publics et les recherches scientifiques qui en justifient les mécanismes hiérarchiques : *the Family of man*, la famille de l'homme. Son étude met en lumière la mise en circulation à destination d'un large public anglais de ces théories scientifiques, dans la publicité, comme dans les produits d'usage quotidien comme le savon, la photographie. McClintock utilise les pratiques sadomasochistes pour comprendre les mécaniques du pouvoir :

To argue that in S/M "whoever is the "master" has power and whoever is the slave has not", is to read theatre for reality; it is to play the word forward. The economy of S/M, however, is the economy of conversion: master to slave, adult to baby, power to submission, man to woman, pain to pleasure, human to animal and back again. S/M, as Foucault puts it, "constitutes one of the greatest conversions of Western imagination: unreason transformed into delirium of the heart."

S/M is a theatre of transformation: it plays the world backward. Consensual S/M (the collective organisation of fetishism) insists on exhibiting the "primitive" (slave, baby, women) as a character in the historical time of modernity. S/M performs the "primitive irrational" as a dramatic script; a theatrical, communal performance at the heart of western reason. The paraphernalia of S/M (boots, whips, chains, uniforms) is the paraphernalia of state power, public punishment

⁴⁰ Un site historique très documenté : <http://etudescoloniales.canalblog.com/>

converted to private pleasure. S/M play social power backward, visibly and outrageously staging hierarchy, difference and power, the irrational, ecstasy, or alienation of the body, placing these ideas at the centre of Western reason.

S/M thus reveals the imperial logic of individualism and refuses it as fate, even though it does not finally step outside the enchantment of its own magic circle. Hence the paradox of S/M. On one hand, S/M parades a slavish obedience to conventions of power. In its reverence to formal ritual, it is the most ceremonial and decorous of practises. S/M is high theatre: "beautifully suited to symbolism".

As theatre, S/M borrows its décor, props and costumery (bonds, chains, ropes, blindfolds) and its scenes (bedroom, kitchens, dungeons, convents, prisons, empire) from the everyday cultures of power. At the same time, with its exaggerated emphasis on costumery, script and scene, S/M reveals that social order is unnatural, scripted and invented. For Victorian science, nature was the overlord and guarantor of power. [...]

The outrage of S/M, however, is precisely its hostility to the idea of nature as the custodian of social power. With the utmost artifice and levity, S/M refuses to read power as fate or nature and outrageously reverses the sacramental edicts of power and abandonment. Since S/M is the theatrical exercise of social contradiction, it is self-consciously antinature, not in the sense that it violates natural law, but in the sense that it denies the existence of natural law in the first place. S/M flouts social order with its provocative confession that the edicts of power are reversible. As such, it is radically historical phenomenon. (McClintock, 1995, p. 143)

Mobilisant, là encore, les catégories et fétiches du sado-masochisme, l'auteure nous invite aussi à remettre en cause la séparation entre théorie et objets. Elle donne à lire comment les objets sont fétichisés pas seulement en terme de valeur monétaire, mais aussi investis de genre et de race. Elle attire notre regard sur des parties du corps et décrit comment elles sont investies de significations sociales : les bras musclés, les mains :

Hands expressed one's class by expressing one's relation to labor. Dainty hands were hands that were unstained by work. The language of glove spoke of "good breeding", leisure and money, while smooth white hands revealed that one could afford to buy the labor of others. As Hobsbawm put it: "the safest way of distinguishing oneself from the labourers was to employ labor oneself." Thus middle-class women who did indeed spend their days scrubbing, cleaning, polishing and scraping went to incongruous lengths to disguise their work and erase its evidence from their hands. At the same time, hands were floating

metonymic icons, the word referring to entire artisanal class: dockhands, farmhands. For this reason, hands were also anachronistic icons, appearing with great symbolic force at the very moment when manual labor (manus = hand) was about to be replaced by mechanical labor – the living labor of the hand soon to be replaced by the dead labor of the machine. Hands represent a historical memory trace, a nostalgia for a vanishing economic moment. Hands were the organ in which Victorian sexuality and the economy literally touched. (McClintock, 1995, p. 99)

Enfin, elle présente les vies et l'histoire d'amour de deux personnes : le bourgeois Arthur J. Munby et la domestique Hannah Cullwick. À partir de leurs journaux intimes, elle déroule les activités de la domesticité, les rapports entre classes, l'illégitimité de cette relation, les stratégies mises en place par les protagonistes pour quand même pouvoir partager une histoire :

Both of their diaries reveal, though differently, a profound and mutual involvement in a variety of fetish rituals: slave/master (S/M), Bondage/Discipline (B/D), hand, foot and boot fetishisms, washing rituals, infantilism (or babyism), cross-dressing, and a deep and mutual fascination with dirt. Fundamentally the scripts of their sexual life involved theatrically transgressing the Victorian iconographies of domesticity and race, and their fetish rituals took shape around the crucial but concealed that their fetishism inhabited the borders of a double disavowal by dominant Victorian society: denial of the value of women's domestic work in the industrial metropolis and the devaluing of colonized labor in the cultures coming under violent imperial rule. (McClintock, 1995, p. 138)

Au travers de cette narration, McClintock donne à lire les circulations interindividuelles du pouvoir, mais aussi ses mécanismes globaux. Elle montre les incorporations de classe, de race dans les fonctionnements du quotidien, dans le travail salarié, dans la relation amoureuse.

Le travail d'Anne McClintock est un de ceux qui invite à faire des liens, pour comprendre des réalités complexes, pour être plus proche de ce que le pouvoir fait aux corps et aux relations, aux imaginaires et à l'hygiène quotidiennes.

133- Georg Simmel

Je finirai la présentation de ces ancrages théoriques par une référence à Georg Simmel. Cet auteur est souvent reconnu comme sociologue alors qu'il se décrivait lui-même comme philosophe. Il serait anachronique d'avancer une transdisciplinarité de cet auteur mais néanmoins, la proposition est loin d'être absurde vue la diversité des objets

étudiés et des méthodes utilisées. Je n'ai pas repris l'ensemble de cette œuvre hétéroclite et prolixe, mais, mobilise seulement un court texte publié en 1909, *Pont et porte*. Ce texte constitue une habile métaphore sur les questions de rapport entre les formes et les contenus d'une part, l'importance des interactions pour comprendre le social d'autre part (Vandenberghe, 2009). L'auteur a eu des difficultés à se positionner dans le champ académique de son époque, du fait de sa pensée à contre-courant, mais aussi en raison d'un fort antisémitisme au sein de l'université. Simmel, dans *Pont et porte*, décrit les processus d'inclusion/exclusion. Le texte apparaît clairement daté, dans son approche moderne détachant nettement humain et nature, dans les constantes recherches ontologiques des phénomènes, ou encore dans ses analyses en termes d' « homme ». Il constitue néanmoins une métaphore puissante des processus de liaison et de partition permanents dans l'appréhension de nos environnements :

L'image des choses extérieures comporte pour nous cette ambiguïté que tout, dans cette nature extérieure, peut aussi bien passer pour relié que pour séparé. Les conversions ininterrompues tant des substances que des énergies mettent chaque objet en rapport avec chaque autre, et constituent un cosmos de tous les détails. Mais ces mêmes objets, d'un autre côté, restent voués à l'impitoyable extériorité spatiale, aucun fragment de matière ne peut avoir de lieu commun avec un autre, il n'y a pas de réelle unité du multiple au sein de l'espace. [...] C'est à l'homme seul qu'il est donné, face à la nature, de lier et de délier, selon ce mode spécial que l'on suppose toujours l'autre. En extrayant deux objets naturels de leurs sites tranquilles pour les dire « séparés », nous les référons déjà l'un à l'autre dans notre conscience, nous les détachons ensemble de ce qui s'intercalait entre eux. Et inversement, nous sentons raccorder ce que nous avons d'une quelconque manière, commencé par isoler respectivement ; il faut d'abord que les choses soient les unes hors des autres pour être ensuite les unes avec les autres. (Simmel, 1909, p. 161)

Il insiste sur le pouvoir que nous avons de partager et de relier, sur les différents niveaux qui jouent dans ces « partages »⁴¹ (forme et contenu), ainsi que sur le dynamisme (interaction) de ces processus :

Dans un sens immédiat aussi bien que symbolique, et corporel aussi bien que spirituel, nous sommes à chaque instant ceux qui séparent le relié ou qui relient le séparé. (Simmel, 1909, p. 162)

Le point fort de sa métaphore du pont est dans le fait de donner une grande importance à l'imagination et à la réflexion, comme modes de production de la réalité :

⁴¹ Rada Iveković forge le concept de « *partage de la raison* » soulignant qu'en français ce terme possède les deux acceptions de division et de mise en commun, 2006, <http://radaivekovicunblogfr.unblog.fr/2010/09/>

La construction de route est en quelque sorte une prestation spécifiquement humaine ; l'animal aussi ne cesse de surmonter les distances, et souvent de la façon la plus habile et la plus complexe, mais il ne relie pas le début et la fin du parcours, il n'opère pas le miracle du chemin ; à savoir, coaguler le mouvement par une structure solide, qui sort de lui. C'est avec la construction du pont que cette prestation atteint le sommet. Ici paraissent s'opposer à la volonté humaine de raccordement non seulement la résistance passive de l'extériorité spatiale, mais la résistance active d'une configuration particulière. Surmontant l'obstacle, le pont symbolise l'extension de notre sphère volitive dans l'espace. Pour nous, et rien que pour nous, les rives du fleuve ne sont pas simplement extérieures l'une à l'autre, mais justement « séparées » ; et la notion de séparation serait dépourvue de sens si nous n'avions commencé par les relier, dans nos pensées finalisées, dans nos besoins, dans notre imagination. (Simmel, 1909, p. 162)

Par le pont, « *la jonction [est] immédiatement sensible.* » (Simmel, 1909, p. 163). Le pont montre le mouvement perpétuel, les possibles des corps et des imaginations. Le pont apparaît comme un élément naturel, mais aussi esthétique, pittoresque. Le pont joue comme image de la séparation qui est de fait dépassée, la porte, elle, joue comme métaphore d'espaces qu'on décide de maintenir séparés, ou plutôt puisque la porte n'est pas mur, d'espaces qu'on choisit de laisser ouverts ou de refermer :

Tandis que, dans la corrélation entre division et réunion, le pont met l'accent sur le second terme et surmonte l'écartement de ses aplombs en même temps qu'il le rend perceptible et mesurable, la porte, elle, illustre de façon plus nette à quel point séparation et raccordement ne sont que les deux aspects du même acte. L'homme qui le premier a bâti une hutte révéla, comme le premier qui traça un chemin, la capacité humaine spécifique face à la nature en découpant une parcelle dans la continuité infinie de l'espace, et en conférant à celle-là une unité particulière conforme à un seul et unique sens. Un morceau d'espace se trouvait ainsi relié à soi et scindé de tout le reste du monde. La porte, en créant si l'on veut une jointure entre l'espace de l'homme et tout ce qui est en dehors de lui, justement elle peut aussi s'ouvrir, sa fermeture donne le sentiment d'une clôture bien plus forte, face à tout cet espace au-delà, que ne le peut la simple paroi inarticulée. Cette dernière est muette, alors que la porte parle. Il est pour l'homme essentiel, au plus profond, de se donner lui-même des limites, mais librement, c'est-à-dire de telle sorte qu'il puisse de nouveau supprimer ces limites et se placer en dehors d'elles. (Simmel, 1909, p. 164)

Les métaphores du pont et de la porte mises en avant par l'auteur impliquent aussi une question de mobilité. Il n'est pas seulement question de relier et de séparer mais de voir les mouvements que ces opérations génèrent :

Si dans le pont, les facteurs de dissociation et de rattachement se croisent de telle manière que le premier paraît plutôt l'affaire de la nature, le second plutôt l'affaire de l'homme, l'un et l'autre, avec la porte, se concentrent de façon plus égale dans la prestation humaine en tant que prestation humaine. Là-dessus repose le sens plus riche et plus vivant de la porte, comparé au pont, sens qui se révèle aussitôt par ce fait qu'il est indifférent de franchir un pont dans une direction ou dans l'autre, alors que la porte indique au contraire une totale différence d'intention selon qu'on entre ou qu'on sort. En quoi elle s'écarte aussi complètement du sens de la fenêtre, bien que celle-ci, à titre de liaison entre l'espace intérieur et le monde extérieur, s'apparente à la porte. Le sentiment téléologique, lorsqu'il s'agit de la fenêtre, va presque uniquement de l'intérieur à l'extérieur : elle sert à voir dehors, et non dedans. (Simmel, 1909, p. 165)

Simmel insiste sur la non naturalité des opérations de liaison et de rupture. Il avance le pouvoir de poser des limites tout comme celui de les déplacer comme une des conditions de la liberté :

Parce que l'homme est l'être de liaison qui doit toujours séparer, et qui ne peut relier sans avoir séparé - il nous faut d'abord concevoir en esprit comme une séparation l'existence indifférente de deux rives, pour les relier par un pont. Et l'homme est tout autant l'être-frontière qui n'a pas de frontière. La clôture de sa vie domestique par le moyen de la porte signifie bien qu'il détache ainsi un morceau de l'unité ininterrompue de l'être naturel. Mais de même que la limitation informe prend figure, de même notre état limité trouve-t-il sens et dignité avec ce que matérialise la mobilité de la porte : c'est-à-dire avec la possibilité de briser cette limitation à tout instant pour gagner la liberté. (Simmel, 1909, p. 168)

Finalement, Simmel, du fait de sa position minoritaire⁴², d'être maintenu dans les marges de l'université peut-être, expose dans ce texte une pensée tout à fait dynamique,

⁴² J'utilise le terme de minoritaire puisque Simmel n'a pas réussi à obtenir un poste à l'université dans le contexte antisémite. Son travail semble aussi avoir aussi mobilisé différents groupes minoritaires : « Ces cours, auxquels assistaient plusieurs centaines d'auditeurs libres, majoritairement étrangers, féminins et juifs, devinrent tellement populaires qu'ils furent annoncés, et parfois même résumés, dans les journaux. », (Frédéric Vandenberghe, 2009, p. 8)

il insiste sur le pouvoir de déplacer les frontières⁴³, de lier, de délier, sur l'importance que la réflexion et l'imagination ont dans la production de la réalité.

En conclusion de ce chapitre, et pour résumer, plus que de me référer à des disciplines et à leurs différents courants, j'ai choisi d'exposer mes ancrages théoriques en mobilisant des auteures qui « mettent en lien » et proposent des approches transdisciplinaires de problèmes sociaux complexes. Mes points de départ sont foucaaldiens. Ils plongent dans son *Histoire de la sexualité*, en gardent sa formulation du pouvoir, le concept de « dispositif de sexualité » et celui de « population ». Partant d'une critique des « quatre grandes stratégies » dans lesquelles il inscrit le « dispositif de sexualité », je cherche à rendre plus actuelles ses analyses sur la sexualité. Monique Wittig et Donna Haraway me permettent d'argumenter pour un point de vue situé et de m'orienter vers un cadre critique ouvert à l'imagination. Ann Laura Stoler, Anne McClintock et Georg Simmel interrogent les processus d'inclusion et d'exclusion, ils recoupent des champs, rejoignent des territoires et ouvrent de multiples possibles dans la recherche. La théorie tend parfois à s'auto-alimenter, à interroger ses propres constructions en oubliant de se situer et de donner ses intentions. Mes intentions sont sociologiques, mais elles déplacent les théories habituellement mobilisées, puisqu'elles procèdent d'un questionnement épistémologique minoritaire. Finalement, lorsque Teresa de Lauretis propose de penser certains sujets comme *ek-centriques*, elle élabore une théorie du sujet. Ce que j'ai cherché à décrire ce sont des cartographies de la sexualité vues de cette perspectives *ek-centrique*, une sexualité plus ouverte vers une pensée politique du *vivre ensemble*.

⁴³ Naoki Sakai parle aussi de l'opération de « bordering » : « *At the outset, let me note the increasing significance of the problematic of "bordering" in knowledge production today. This problematic has to be specifically marked as one not of "border" but of "bordering" because what is at issue is a lot more than the old problem of boundary, discrimination, and classification. At the same time that it recognizes the presence of borders, discriminatory regimes, and the paradigms of classification, this problematic sheds light on the processes of drawing a border, of instituting the terms of distinction in discrimination, and of inscribing a continuous space of the social against which a divide is introduced. The analytic of bordering requires us to simultaneously examine both the presence of border and its drawing or inscription.* », Naoki Sakai, *Translation and Bordering*, http://anthropology.uchicago.edu/docs/Sakai_2.pdf, 2012.

2- MATRICE DOCUMENTAIRE

Ce chapitre est consacré à la description des matériaux sur lesquels je m'appuie pour construire ma thèse. Ce corpus n'est pas tout à fait conventionnel si on s'en tient aux standards sociologiques, raison pour laquelle je préfère le nommer « matrice documentaire ». Il s'est construit au fil de mes questionnements, c'est-à-dire que je n'ai pas par avance défini un champ d'investigation précis, un terrain, mais que j'ai progressé dans la construction de mon corpus au fur et à mesure que je travaillais à l'analyse des documents et rencontrais de nouvelles interrogations.

Pour comprendre la mise en place de cette recherche, il faut reprendre son déroulement à partir de mes travaux de Master 1 et 2⁴⁴. Mon Master 1, *La sexualité sm comme repolitisation de la sphère sexuelle : sexe, pouvoir et identité*, portait sur les femmes qui pratiquent la sm⁴⁵. Mon Master 2, *Questions de sexualité, entre pouvoirs et résistances...*, s'intéressait toujours à une partie de ces femmes, mais aussi plus largement, aux personnes qui pratiquent la sm et, à partir de là, construisent un discours politique, lisent leurs pratiques sm comme politiques. Ces deux recherches, bien que basées sur des terrains sociologiques, n'étaient pas motivées par une volonté de comprendre jusque dans les moindres détails ce qu'est la sm et comment elle est pratiquée, mais plutôt, par les questionnements qui les articulaient : Comment comprendre les liens entre sexualité et pouvoir ? Comment déjouer les descriptions hégémoniques de la sexualité ? Comment arriver à construire une approche des sexualités minoritaires qui rende compte de leur politique sans les folkloriser ? Comment sortir des idéaux-types que construisent par défaut les catégories sociologiques et rendre compte du social d'une manière plus dynamique ? Mon travail de thèse est le simple prolongement de ces questionnements. Ainsi, j'ai interrogé des espaces sociaux distincts et des temporalités différentes : la deuxième partie du 19^e siècle, les travaux médico-

⁴⁴ Mon premier travail de recherche en Licence 3, *Des femmes qui se travaillent au corps*, informe aussi ce travail de thèse. Il portait sur les femmes qui font des modifications corporelles importantes. Ce mémoire était basé sur un travail d'observation participante mené pendant un an dans un salon de piercing-tatouage parisien dans lequel j'étais employée comme pierceuse. Ce travail n'est pas assez abouti, mais il m'a quand même apporté des connaissances et des pistes de recherche sur le rapport au corps, la construction sociale du corps et sa réappropriation subversive.

⁴⁵ J'ai choisi de me conformer à un des usages des pratiquant-e-s en utilisant « la » sm au féminin, ce qui renvoie plus à « la sexualité sm » qu'au « sadomasochisme ». La sm n'admet pas de définition stricte. Dans ses appellations, toutes sortes de terminologies apparaissent : sadisme, masochisme, sadomasochisme (abrégié en sado-maso), s/m ou sm (actualisé par un déterminant masculin ou féminin). L'usage de l'un ou l'autre de ces mots n'est pas sans signification.

Les mots sadisme et masochisme renvoient à l'usage médical et classificatoire des pratiques. Sadomasochisme est le substantif utilisé majoritairement par les adeptes hétérosexuels, mais aussi par le sens commun pour parler de ce type de pratique. Son abréviation prend un sens péjoratif qui pourrait le rapprocher de l'ancien sens médical. Par contre, « par paradigme sm, il faut entendre pratiques sado-masochistes et culture sado-masochiste telles qu'elles ont été recodifiées par la culture gaie et lesbienne dans les années quatre-vingt et plus largement tout ce qui est susceptible de renvoyer à une érotisation revendiquée et consensuelle des rapports de pouvoir. » (Bourcier, 2001, p. 63). Les trois différents substantifs renverraient donc à différentes étapes d'appropriation d'un certain type de pratique et/ou de culture. Un dernier terme d'origine états-unienne s'ajoute à cette liste, celui de BDSM : Bondage-Discipline, Domination-Submission, Sadism-Masochism. Cet acronyme anglo-saxon est assez fréquemment utilisé puisqu'il permet de décrire une plus grande variété de pratiques qui n'impliquent pas forcément la douleur, mais aussi des jeux de pouvoir.

légaux de cette même époque, les approches en sociologie de la sexualité du 20^e et 21^e siècles, les pratiques sm contemporaines. Mon approche n'est pas pour autant comparative. Je n'ai pas cherché à retracer une ontologie de la sexualité ni à en brosser un tableau évolutif. L'importance n'est pas quel mot est apparu à quelle époque ni qui l'a forgé en premier lieu. Mais plutôt de voir peu à peu s'échafaudent une sexualité, une science de la sexualité, un champ de la sexualité, avec son hégémonie et ses minoritaires, son « régime de vérité » et ses marges. « *Insistence on the link between what counts as knowledge and who is in power to record their versions of it has since become a founding principle of colonial ethnography. Such analyses invite other, more challenging pursuits. In treating archival documents not as the historical ballast to ethnography, but as a charged site of it, I see the call for an emergent methodological shift: to move away from treatment of the archives as an extractive exercise to an ethnographic one.* » (Stoler, 2008, p. 47). C'est un travail qui part d'archives mais qui conserve une dimension ethnographique.

Dans une première partie, je décris le corpus de mes Master 1 et 2, comme premier terrain de recherche, ensuite j'exposerai le problème même du terrain en ce qui concerne la sexualité. Ceci amènera à la deuxième partie, dans laquelle je justifierai d'un choix documentaire inattendu en sociologie puisque mon corpus de thèse repose largement sur des archives du 19^e siècle. Une dernière partie rendra finalement compte de tous les documents, observations et pratiques minoritaires qui informent cette recherche.

21- LES TERRAINS SM

Les terrains sm tels que je les ai abordés dans mes Master 1 et 2 était déjà faits de plusieurs volets : des études documentaires, ainsi qu'un certain nombre d'entretiens avec des personnes engagées dans les pratiques sm.

Au niveau documentaire, j'ai suivi, en tant qu'observatrice, une partie⁴⁶ des cours de sexologie première année à l'université Lyon 1, Claude Bernard. Cette envie était née d'une lecture des textes fondateurs de la sexologie, comme ceux de Krafft-Ebing et d'Havelock Ellis. Je pensais qu'il pouvait être intéressant pour comprendre les enjeux liés à mon terrain de voir les discours actuels des sciences exactes sur la sexualité. Ce terrain informe directement, dans ce travail de thèse, la partie sur les prolongements de la science de la sexualité par la sexologie. Il a ouvert chez moi une grande suspicion sur ce qui fait vérité et ce qui est pathologique en terme de sexualité, ainsi qu'une large volonté

⁴⁶ Cet enseignement s'adressant à des médecins ou à des professions paramédicales (sage-femme, psychomotricienne, conseillère conjugale), les responsables ne souhaitaient pas que j'assiste aux cours de physiologie. J'aurais pu utiliser un autre biais pour accéder à cette formation (ma formation d'animatrice de prévention et mon expérience au Planning Familial), mais je préférais ne pas mélanger plusieurs champs d'activité et, très pragmatiquement, ne pas m'acquitter des frais très élevés de cette formation. La formation se déroule sur trois ans et donne droit à un DIU, la validation du diplôme final qui permet d'accéder au titre de sexologue n'est accessible qu'aux médecins.

de mieux comprendre la mise en place de la sexologie et ses rapports avec les débuts des analyses scientifiques de la sexualité.

Ensuite, j'ai pu faire de l'observation participante dans des soirées sm⁴⁷ ou des réunions plus ou moins formelles de groupes sm. Ainsi, j'ai étudié deux émissions télévisées sur Zalea TV⁴⁸, l'une sur le bdsm, l'autre sur les transidentités, qui, réalisées par les intéressé-es, se rapprochaient de conditions d'observation directe. J'ai également participé à un colloque à la *Freie Universität* de Berlin *Performing and Queering Sadomasochism*⁴⁹. La densité et la variété du programme montrent toute la diversité du terrain sm⁵⁰, ainsi que l'ouverture progressive de l'université à ces travaux inter/transdisciplinaires. Les interventions étaient principalement faites par des intervenant-es « appartenant » à leur terrain. J'avais aussi eu accès à des entretiens réalisés à San Francisco par une militante queer bdsm :

Je suis partie à San Francisco l'année dernière [2005] pour faire des entretiens filmés avec des lesbiennes enfin, avec des personnes s'identifiant comme femme et comme lesbienne et qui ont des pratiques sm en fait, plutôt comme queer, c'était des personnes plutôt politisées même si elles n'appartenaient pas à une organisation. (Brenda)

Ces différents échanges et supports ont enrichi la compréhension que j'avais de mon terrain et l'analyse que je pouvais produire des entretiens que j'avais moi-même réalisés.

J'avais choisi de mener des entretiens semi-directifs pour laisser le plus possible les interviewé-es libres de s'exprimer et d'établir les connections qu'elles souhaitaient entre leurs pratiques et les réflexions qu'elles ont sur ces dernières. J'ai mené ces entretiens à l'aide d'une grille préalablement élaborée et jointe en annexe. Elle me servait de piste pour réorienter les propos lorsqu'ils s'éloignaient trop du sujet. La plupart de mes entretiens ont bien fonctionné, je n'avais qu'à relancer la parole de temps en temps, éventuellement à recadrer les discours dans le thème proposé. Une des interviewé-es était très mal à l'aise, elle attendait des questions précises de ma part. Malgré ma volonté d'être peu intrusive dans mes entretiens, il m'est, parfois, apparu nécessaire pour pouvoir analyser les discours, de demander des précisions supplémentaires.

⁴⁷ Les *Nuits élastiques* et *Démonia* à Paris, le *Bal des supplices* à Lyon, d'autres soirées plus petites, plus informelles sont organisées dans des rencontres LGBT, queer ou transpédégouines en France, en Allemagne, en Hollande.

⁴⁸ Zaléa TV se définissait comme une « chaîne associative nationale contre l'oppression et l'aliénation télévisuelles, pour la défense et la liberté d'expression et de création ». Elle émettait dans quelques villes, mais pouvait aussi être regardée en différé sur internet. Cette chaîne de télévision existait depuis 2000 et s'est dissoute en Assemblée Générale du 23 septembre 2007, parce qu'elle « n'était plus du tout adaptée au contexte politique et technologique actuel », <http://www.zalea.org/spip.php?article1063>. Les émissions sur le BDSM et les transidentités qui étaient en ligne ne sont malheureusement plus disponibles.

⁴⁹ Le programme se trouve en ligne : <http://www.sfb-performativ.de/pdf/performingsadomasochism.pdf>.

⁵⁰ Extrait de la présentation du colloque *Performing and Queering (bd)sm* : « *The objectives of the interdisciplinary perspective on [BD]SM are: analysing the different dimensions of [BD]SM (fetishism, bodily control, pain and submission), understanding and criticising the performativity of power, violence, gender, community, heteronormativity, and the subject, as well as investigating the fascination with violence and authority as the society's collective imaginary.* »

Ci-dessous se trouve un tableau récapitulatif des personnes avec qui j'ai mené des entretiens. J'ai systématiquement utilisé des surnoms. Le tableau reprend les précisions d'âge, de lieu de naissance, de longs séjours et de résidence actuelle, de manière assez classique. Dans l'optique d'un va-et-vient entre mes réflexions et la réflexivité de mon terrain, j'ai ajouté aux catégories socio-économiques traditionnelles en sociologie, les précisions qui étaient apportées par les interviewé-es sur leur milieu d'origine. Ceci permet de nuancer les catégories de classes sociales. Dans le prolongement de cette idée et pour avoir une idée plus précise des parcours des individus, j'ai aussi consigné leurs parcours socio-économiques personnels et leurs situations actuelles. Je n'avais pas précisé le sexe/genre des interviewé-es, cela étant ensuite discuté dans les entretiens et souvent plus complexe que ce que permettent de décrire les catégories homme-femme habituelles.

Pseudo nymes	âge	Lieu de vie	Milieu socio-économique des parents	Études, expériences importantes	Activité actuelle
Brenda	27	Paris	Classe moyenne supérieure	Sciences de l'information et de la communication	Doctorante
Della	27	Londres et sud France	Classe moyenne, « très pris par le travail »	Cirque, danse, squats ⁵¹	Formation en électricité
Fred	23	Paris	Classe moyenne supérieure	Éducateur spécialisé	Étudiant, « Je me définis comme précaire aisé »
Jeff	28	Londres et Paris	Classe moyenne ⁵²	Squats	Régisseur son et lumière, SDF
Kora	29	Lyon et Paris	Classe moyenne ⁵³	Histoire de l'art Squats	« classe aisée des rmistes ⁵⁴ » Domination sm
Léia	22	Lyon et Paris	Classe moyenne intellectuelle ⁵⁵	Artistique	Domination sm
Pascal	30	Paris	Classe moyenne (travailleurs sociaux) « culture militante d'extrême gauche »	Psychologie Squats	Rmiste
Souhila	28	Alger et Paris	Classe moyenne ⁵⁶	Histoire du cinéma	Étudiante

22- DES TERRAINS RÉFLEXIFS PRIS DANS L'ACTUALITÉ

J'ai précisé tout au long de mes mémoires de Master 1 et 2 que j'étais moi-même impliquée dans mes terrains en tant que pratiquante, en tant que militante. Comme je le disais à ce moment-là, ma démarche sociologique n'était pas simplement une démarche d'« observation participante », mais plutôt une démarche « sur-réflexive » : « *une sur-réflexivité préférée pour l'occasion à toute forme orthodoxe d'objectivité* » (Bourcier, 2001, p. 67). Cette *sur-réflexivité* ne doit pas être comprise dans le sens d'une élévation par rapport à mon terrain (*surplomber* : être au dessus), mais plutôt comme une série

⁵¹ « Je m'y suis investie en montant des centres sociaux, des maisons d'activités, en Angleterre. Des lieux où on donnait pas mal d'ateliers, où y'avait pas mal de réunions, où on militait, on faisait des meetings. Donc de cette façon-là, puis en participant à des rassemblements comme *queeruption*, des trucs comme ça et en organisant des présences queer, comme des événements activistes, comme le G8 ou des lieux comme ça. ». Le mouvement squat ou alternatif revendique la création de zones d'autonomies temporaires (*Temporary Autonomous Zone*, Hakim Bey, 1984) dans la vie quotidienne. Il peut se rapprocher de certaines tendances anarchistes dites quotidiennistes.

⁵² « Y'a jamais eu d'argent, c'est pas des intellectuels bourgeois, enfin oui bourgeois au sens intellectuel mais pas au sens de l'argent. [...] Ma mère était féministe radicale dans les années soixante dix, trotskistes à l'époque. »

⁵³ « Mes parents sont fonctionnaires, enfin étaient fonctionnaires, maintenant illes sont commerçants. Politiquement de gauche depuis des années donc la vieille tradition de gauche. » « Ouais, mes parents on bossé en taule, ce qui fait que j'ai grandi à l'intérieur des murs, et en l'occurrence [...], enfin des trucs, enfin tu connais les prisons de Lyon, elles sont glauques, ben moi, mes murs ils étaient de l'autre côté des miradors et quand j'ouvrais la fenêtre de ma chambre, je voyais les miradors, les barbelés, la cour d'enceinte, ça forge, je pense ça forge, clairement j'ai grandi de mes zéro à mes 11 ans je pense ça laisse pas indemne. »

⁵⁴ Le Revenu Minimum d'Insertion, abrégé en « rmi », était une somme d'argent mensuelle allouée aux personnes de nationalité française, âgées de plus de vingt-cinq ans. Ce dispositif n'existe plus, il a été remplacé en 2007, par un autre dispositif plus ou moins équivalent le Revenu de Solidarité Active, « rsa ». Les personnes qui touchaient cette allocation s'appelaient « rmistes », pas d'équivalent rsa à ce jour.

⁵⁵ « Mes parents ont eu l'occasion de faire de longues études, illes ont accumulés beaucoup de richesses ».

⁵⁶ « Mon père a toujours été considéré comme fonctionnaire, du coup je peux pas dire que je viens d'une famille très riche. Au contraire, je viens d'une famille très populaire, mon père c'est vraiment quelqu'un des quartiers populaires qui a fait des études et qui a réussi un peu à avoir une sorte de statut, mais qui est toujours resté très très près de ses origines avec tout ce que ça inclut comme tradition. »

d'allers-retours entre des théories et les différents matériaux qui composent mon corpus (*surexploiter* : exploiter encore). En recourant à des travaux comme ceux de Jeanne Favret-Saada⁵⁷ ou encore de Marie-Hélène Bourcier, j'argumentais alors que la proximité avec le terrain étudié n'est pas en soi partisane, mais plutôt que les conditions de production de connaissances, si elles sont clairement exposées, permettent d'opérer une translation épistémologique qui aide à comprendre certains terrains, les soustrait à leur rôle folklorique dans le paysage scientifique. La proximité peut donc être envisagée non comme un biais, mais comme un mode particulier de connaissance de certains objets sociologiques. J'avançais ensuite, dans un deuxième temps, que le terrain sur lequel je travaillais, les queers qui pratiquent le bdsm est un terrain réflexif :

Y'a un gros travail de réflexion par rapport aux pratiques bdsm. (Della)

Plusieurs raisons peuvent nous aider à comprendre. Tout d'abord, la sm a été et continue à être stigmatisée et décrite par les catégories médicales. Ces pratiques, si elles sont catégorisées comme paraphilies⁵⁸ sont pourtant connues par tout un chacun, au moins dans leur dimension folklorique. Les personnes concernées doivent se formuler à elles-mêmes des motivations et des auto-validations de leurs pratiques pour pouvoir en avoir et en parler :

Y'a énormément de questions là-dedans qui sont très floues et qui nécessitent beaucoup, beaucoup de réflexions pour arriver à s'en dépatouiller. (Léïa)

Les questions dont parle cette adepte émergent peut-être de la sm (« *là-dedans* »), mais sont posées aussi par son environnement. Cette hypothèse pourrait être corroborée par un autre extrait d'entretien :

Ça m'a permis d'exprimer autre chose parce qu'il y avait une espèce de violence en moi, qui sortait d'une manière un peu anarchique, et que j'ai, entre parenthèses, intellectualisée en arrivant en France. (Souhila)

Souhila avait déjà des pratiques sm avant d'arriver en France et c'est pourtant dans ce cadre qu'elle a commencé à les conscientiser. Cette dimension réflexive, que j'avais déjà pu constater dans mon mémoire de Master 1, était encore renforcé dans mon master 2, les personnes avec qui j'ai mené des entretiens étant militantes. L'action politique entraîne une forme de réflexivité sur les expériences des actrices :

⁵⁷ Jeanne Favret-Saada, *Les Mots, la mort, les sorts : la sorcellerie dans le bocage*, Gallimard, Paris, 1977. Cette anthropologue met en place une forme d'observation participante, mais elle n'arrive pas à garder la maîtrise et se retrouve littéralement *prise* par son terrain. Être *prise* dans le vocabulaire de la sorcellerie signifie être ensorcelée.

⁵⁸ Ce terme rejoint le sens de perversion, n'a pas la même étymologie sociale. Il semble avoir été forgé dans les années 1920. Il est utilisé dans les DSM pour décrire des affinités sexuelles minoritaires.

Pour moi être queer, c'est déjà premièrement une déconstruction de qu'est-ce que le genre, déjà, avant que se pose la question d'une normalité, d'une extranormalité, c'est déjà ça, après c'est pas seulement y réfléchir, y penser comme ça, mais aussi faire des choses qui vont faire évoluer les choses dans ce sens-là. [...] Voilà ce qui m'intéresse dans la sm, particulièrement, c'est les questions que ça fait poser, le fait de pouvoir changer un petit peu ces cadres fondamentaux que la société nous pose, et d'éducation. (Léïa)

Cette remarque permettait de voir le processus réflexif : réflexion, action, réflexion à nouveau, qui se mettait en place pour les actrices. Ce processus réflexif n'est pas le même pour tous les actrices comme le souligne Della :

Des personnes avaient des discours très très personnels, par rapport à leur pratiques sexuelles ou bdsm, d'autres avaient une réflexion politique par rapport à ça, et elles faisaient le lien entre le bdsm et la politique.

Della, lorsqu'elle parlait d'« acte politique », mettait l'accent sur la question des revendications qui émergent à partir des pratiques sexuelles et/ou bdsm. Pascal élargissait cette même dimension politique :

Je pense qu'y a quelque chose dans politiser le bdsm, je pense qu'y a un truc hyper important de réfléchir à soi-même, comment on se positionne par rapport aux autres, quelle place on a parce que de toute façon on a pas toujours la même place, mais quelle place on a ? Et quelle dynamique de pouvoir on a ou on n'a pas ? Et quelle interaction on a avec les autres et comment on se situe avec les autres gens ? Comment on place ses limites et comment on grignote les limites des autres aussi ? Et d'y réfléchir. Je sais pas si ça serait un mode de vie mais je pense que ton... dans... J'ai l'impression que moi d'avoir découvert le bdsm ça m'a hyper fait travailler là-dessus en fait. Ou de réfléchir à comment tu mets en place ton espace, à comment..., après est-ce que c'est le bdsm mais moi je vais le mettre dedans, mais comment t'apprends à dire oui, comment t'apprends à dire non, dans le bdsm ça éclaire vachement ça aussi, de travailler sur ses limites et les limites des autres, qu'elles soient physiques, mais mentales aussi, quoi.

Ces réflexions ont encore plus attisé ma curiosité, qu'est-ce qui faisaient des pratiques sm des questions politiques ? Encore une fois, se posait la question des liens entre sexualité et circulation du pouvoir. Alors que je concluais la rédaction de mon mémoire

de Master 2, je reçus une invitation à une soirée sm, le 13 juillet 2007. J'en reproduis ici le texte de l'invitation, avec les fautes d'orthographe et de grammaire originales :

La Révolution Fétish 2
Stop a l'excision des Femmes
Stop a la Domination des barbares.
Le Photographe Ludovic Goubet
Vous invitent à participer a la Révolution Fétish 2 qui prendra lieu le 13 Juillet 2007.
Il appelle à votre créativité et engagement social pour réalisé des spectacles
spectaculaires autour du thème de la violence contre la Femme...
Le SM consentie, OUI !
La violence subit, NON !
Poètes, Musiciens, Stylistes, Modèles, Photographes, Peintres, Artistes,
Organisateurs de soirées, Masseurs(e), Mécènes.
Rejoignez Ludovic pour une soirée certes importante
Mais avec votre inspiration faisons en un crie.
Un crie humain, enfin pourquoi pas, un crie de femmes heureuses...
Merci de répondre rapidement avec vos offrandes.

Cette invitation est pour le moins surprenante puisqu'elle fait des liens entre soirée sm, fétichisme, excision, violences dites « *contre la femme* » et une supposée « *domination des barbares* ». La soirée, qui est un simple divertissement, est présentée comme un événement de résistance à un grand danger qui menacerait les femmes. Le propos me paraissait à la fois absurde et dangereux. Le même été 2007, Brice Hortefeux, alors Ministre de *l'identité nationale*, déclarait en conclusion d'une interview qui présentait une nouvelle loi (la quatrième à ce moment-là depuis 2003) de restriction de l'immigration :

Il y a quelques jours, la communauté homosexuelle défilait à Paris pour défendre son identité... Mais, en revanche, parler de l'identité "nationale" serait inacceptable... Une telle attitude est difficilement explicable ! ⁵⁹.

À ma connaissance, cette réflexion était la première déclaration d'un homme politique français qui opposait les minorités sexuelles aux migrant-es ou aux « *descendant-es de l'immigration* » puisque c'est surtout ces personnes qui ont été stigmatisées dans les discussions sur « *l'identité nationale* ». Je parle pour la France, puisque dans d'autres

⁵⁹ Brice Hortefeux, Propos recueillis par Luc Bronner et Laetitia Van Eeckhout, *Il faut rééquilibrer en faveur de l'immigration économique*, article du *Monde* daté du 4 juillet 2007.
http://www.lemonde.fr/societe/article/2007/07/04/brice-hortefeux-il-faut-reequilibrer-en-faveur-de-l-immigration-economique_931260_3224.html

pays telle la Hollande, ceci était déjà vrai des années plus tôt autour du leader politique gay et d'extrême-droite Pim Fortuyn⁶⁰.

Dans le même été, quelques mois plus tard, en septembre, juste avant un sommet de l'ONU, et en pleine tension internationale sur les programmes nucléaires de l'Iran, le président M. Ahmadinejad est interrogé sur la question de l'homosexualité en Iran, il déclare à l'université Columbia : « *En Iran, il n'y a pas d'homosexuels comme dans votre pays, nous n'avons pas ce phénomène...* »⁶¹. Cette phrase est très largement médiatisée, finalement même plus que sa position sur le nucléaire. Cette question lui a été posée suite à l'exécution de deux adolescents, Mahmoud Asgari et Ayaz Marhoni, en 2005. Cette exécution avait déclenché une très forte mobilisation des associations homosexuelles ainsi que des pouvoirs politiques, au niveau international, pour dénoncer les mauvais traitements infligés aux homosexuels en Iran. « *The scholar and LGBTQI activist Richard Kim, however, in a meticulously detailed chronology of the events, writes in The Nation that it quickly became unclear whether the two had had consensual sex (with each other or others) and were victims of antigay persecution, or if the teenagers were convicted of gang raping a 13-year-old boy.* » (Puar, 2007, p. 10). Finalement, la question n'est pas tant de savoir si ces deux garçons étaient des homosexuels ou des violeurs, mais plutôt de noter que l'homosexualité et sa défense prennent autour de cette affaire une dimension géopolitique globalisée et de nouvelles interrogations⁶².

Les réflexions des interviewé-es, comme ce contexte, ont influencé ma recherche. À partir de toutes ces lignes de front hétérogènes, il me semblait qu'il fallait complètement reformuler le champ de la sexualité pour en comprendre les nouveaux déploiements sociaux. Je ne voyais pas comment le faire à partir d'un terrain sociologique classique (terrain délimité, entretiens, analyse des entretiens). Son hétérogénéité a mis en avant pour moi la difficulté à simplement envisager la sexualité en terme de terrain sociologique, méthode classique en sociologie. Un tel choix aurait par ailleurs pu reconduire d'une certaine manière les méthodes de la science de la sexualité et la problématique pratique de l'observation (chapitre 4). Mes lectures de début de thèse m'ont incitée à regarder du côté de la formation moderne de la sexualité, et

⁶⁰ La première fois que j'ai entendu parlé de cette instrumentalisation des minorités sexuelles par des partis politiques contre les migrant-es et plus particulièrement les Musulman-es (en migration ou originaires des pays) remonte à un contre-sommet du G8 à Annemasse, en 2003. Une discussion avait alors rassemblé des personnes LGBT et/ou féministes de plusieurs pays d'Europe. Un gay originaire de Hollande avait alors exprimé les difficultés rencontrées par les militant-es pour construire des politiques sexuelles qui ne pourraient pas être instrumentées contre les migrant-es et/ou les Musulman-es. Il avait aussi parlé d'une forte montée du racisme, spécialement anti-Musulman-es au sein même des minorités sexuelles.

⁶¹ En américain, voir le *Daily mail*, du 25 septembre 2007, <http://www.dailymail.co.uk/news/article-483746/We-dont-gays-Iran-Iranian-president-tells-Ivy-League-audience.html>, CNN, 24 septembre 2007 <http://edition.cnn.com/2007/US/09/24/us.iran/>. En français, *Rue 89/Le nouvel observateur*, <http://www.rue89.com/2007/09/25/pour-ahmadinejad-il-ny-a-pas-dhomosexuels-en-iran>, *Libération* du 25 septembre 2007, <http://www.liberation.fr/monde/010116776-ahmadinejad-il-n-y-a-pas-d-homosexuels-en-iran>, *20 minutes*, <http://www.20minutes.fr/monde/183195-Monde-Ahmadinejad-n-a-pas-nie-l-Holocauste-et-il-n-y-a-pas-d-homo-en-Iran.php>...

⁶² Richard Kim, dans l'article auquel Puar fait référence, avance des propos qui frisent l'absurde, mais donnent à voir cette importance nouvelle des questions homosexuelles sur la scène internationale : « *And it remains a possibility that this was, indeed, a violation not just of human rights but of gay rights - though it is highly unlikely that the two self-identified as gay.* », Richard Kim, *Witnesses to an execution*, in *The Nation*, 7 août 2005, <http://www.thenation.com/article/witnesses-execution>.

particulièrement dans les travaux du docteur Krafft-Ebing. Le questionnement même du terrain m'a conduit à adopter une méthode de réflexion et de rendu du travail cartographique.

23- CORPUS FIN-DE-SIÈCLE

Même si je m'attache à l'étude des archives médico-scientifiques de la deuxième partie du 19^e siècle, mon but n'est pas d'étudier en tant que telles les archives, pour donner une actualité à l'histoire, mais de comprendre le « régime de vérité » qui se constitue autour d'elles et ses prolongements dans les sociétés modernes et contemporaines : « *Here I treat these colonial archives both as a corpus of writing and as a force field that animates political energies and expertise, that pulls on some "social facts" and converts them into qualified knowledge, that attends to some ways of knowing while repelling and refusing others. Such a field has centripetal and centrifugal force.* », (Stoler, 2008, p. 22). Après la brève description des débuts des travaux sur la sexualité et ses « déviations », je détaillerai le corpus des *Psychopathia sexualis*.

231- Cartographie des penseurs de la sexualité

J'ai commencé à lire les travaux français produits sur la sexualité (et la produisant). Tissot est le premier nom qui apparaît avec ses travaux contre la masturbation. Tardieu marque aussi amplement la science de la sexualité en développant le champ du médico-légal. Michéa (1849) publie un traité des « déviations malades de l'appétit sexuel ». Elles sont quatre principales déviations : « *amour grec ou amour pour son propre sexe, bestialité, attirance pour des objets inanimés, attirance pour des cadavres humains* ». Pour Michéa, les « déviations sexuelles » ne seraient pas des vices, mais des pathologies. Ces travaux qui ont été peu remarqués, ouvrent le champ de la médicalisation de la sexualité et de ses perversions. Michéa, mais aussi d'autres scientifiques français, se penchent largement sur la question de la sexualité et de ses perversions autour du cas du sergent Bertrand, aussi surnommé « *le vampire de Montparnasse* ». Cet homme a été reconnu coupable d'avoir déterré des corps de femmes (et quelques uns d'hommes) dans les cimetières parisiens, et de les avoir violés, dans les années 1848-49. Les deux perversions s'auto-alimentent pour les scientifiques sur la piste d'une perversion sexuelle : « *C'est attiré, inquiété par ce trait [plus de cadavres et femmes et particulièrement de jeunes filles que de cadavres d'hommes], que les médecins ou juges d'instruction avait fait faire des examens des dépouilles. Et on s'est aperçu qu'il y avait des traces d'attentats sexuels sur les restes de ces cadavres, qui étaient d'ailleurs tous*

des cadavres en état de décomposition très avancée. Qu'est-ce qui se passe à ce moment-là ?

Bertrand lui-même et son premier médecin (un médecin militaire qui s'appelait Marchal et qui a fait l'expertise pour le tribunal militaire qui avait à juger Bertrand) présentent la chose de la manière suivante. Ils disent ceci (Bertrand parlant à la première personne, Marchal dans son vocabulaire d'aliéniste) : « ce qui a commencé, ce qui a été le premier, c'est le désir de profaner les tombes ; c'est le désir de détruire ces cadavres déjà pourtant détruits. » Comme le dit Marchal dans son vocabulaire, ce dont Bertrand est atteint, c'est une « monomanie destructive ». Cette monomanie destructive était typiquement une monomanie, puisqu'il s'agissait de détruire quelque chose qui était déjà dans un état de destruction très avancée. C'était en quelque sorte la rage de la destruction à l'état pur que cette mise en charpie de corps déjà à moitié décomposés.

Une fois cette monomanie destructive établie, explique Marchal, le soldat Bertrand a été pris d'une seconde monomanie, qui s'est en quelque sorte branchée, sur la première, et dont la première garantit le caractère proprement pathologique. Cette seconde monomanie, c'est la « monomanie érotique », qui consiste à se servir de ces cadavres, ou de ces restes de cadavres, pour en jouir sexuellement. Marchal fait une comparaison intéressante avec un autre cas, qui avait été relevé quelques mois ou quelques années auparavant.

C'était l'histoire d'un débile mental, enfermé à l'hôpital de Troyes, qui servait un petit peu de domestique et avait accès à la morgue. Et là, à la morgue, il satisfaisait ses besoins sexuels sur les cadavres de femmes qu'il trouvait. Or, dit Marchal, dans un cas comme celui-là, il n'y a pas de monomanie érotique, parce qu'on a affaire à quelqu'un qui a des besoins sexuels. Ces besoins sexuels, il ne peut pas les satisfaire sur le personnel vivant de l'hôpital, personne ne veut lui prêter aide et assistance. Il n'y a finalement que les cadavres et, par conséquent, la mécanique naturelle et en quelque sorte rationnelle des intérêts le conduit tout naturellement à violer les cadavres. En ce sens, le débile mental en question ne peut pas être considéré comme atteint d'une monomanie érotique. En revanche, le soldat Bertrand, qui a commencé à manifester son état pathologique par une manie de destruction, fait passer à travers la monomanie destructive cet autre symptôme qui est la monomanie érotique, alors qu'il pourrait très bien satisfaire ses besoins sexuels tout normalement. Il est jeune, il n'est pas contrefait, il a de l'argent, pourquoi est-ce qu'il ne trouve pas normalement une fille pour satisfaire ses besoins ? ». (Foucault, p. 268, 1999). Les travaux des aliénistes renforcent l'attention portée aux perversions sexuelles. Ainsi, la classification de Michéa n'est pas complètement originale, elle relève d'un contexte scientifique. La *Psychopathia sexualis* de Kaan, publiée en 1844, isole les mêmes « déviations » de l'instinct sexuel.

Finalement, c'est une prolifération de travaux sur la sexualité que connaît le monde médical de cette deuxième partie du 19^e siècle. J'en rends compte en annexe par une cartographie des penseurs de la sexualité. Ainsi, Alexandre Lacassagne avance lui aussi

un système de classification des « déviations » sexuelles (1884). Il conserve les aspects dits pathologiques : « *Qualités pathologiques : Inversion du sens génital, Nécrophilie, Bestialité, Amour pour des objets inanimés (ou « nihilistes de la chair »)* ». Au système de Michéa, il ajoute la dimension de l'intensité : « *Intensités pathologiques : états croissants : tempérament érotique, onanisme, satyrisme, nymphomanie ; état décroissants : frigidité, impuissance.* ». L'année suivante (1885), Magnan élabore une classification des déviations sexuelles, typologique non basée sur les perversions, mais liant les perversions à des dysfonctionnements du corps : « *Spinaux : stimulation sexuelle mécanique et automatique (idiots, onanistes, etc.), cérébraux-spinaux postérieurs : orgasmes réflexes (nymphomanes), cérébraux-spinaux antérieurs : objet d'un amour pervers (pédophiles, fétichistes, invertis), cérébraux antérieurs ou psychiques : amour purement platonique (érotomanes).* ». La classification de Magnan est la dernière de cet ordre. Elle s'inscrit encore dans un système anatomo-pathologique (Davidson, 2005, p. 43). Cette classification n'a pas reçu beaucoup d'échos dans les milieux médicaux et scientifiques. Magnan est le dernier construisant une anatomo-pathologie des « déviations sexuelles », après lui, des descriptions fonctionnelles des perversions sexuelles verront le jour. On passe des « déviations » aux « perversions ». Ce glissement épistémologique permet l'émergence de la psychiatrie de l'instinct sexuel et de la science de la sexualité moderne.

232- Les *Psychopathia sexualis*

Au cours de mes travaux de Masters 1 et 2, j'ai rencontré à plusieurs reprises le nom de Krafft-Ebing. En effet, il a forgé les termes - sadisme, masochisme - faisant exister par là-même ces concepts, ces catégories sexuelles. J'ai alors été intriguée ; peut-on inventer des termes comme des machines ? Alors comment se propagent-ils ? Comment leurs sens premiers dérivent-ils jusqu'à ne laisser aucune trace ou presque de leurs usages premiers ? Ces questions sont au cœur de ma curiosité pour Krafft-Ebing et ses nosographies sexuelles compilées sous le label de *Psychopathia sexualis*. Elles m'ont permis de débiter une recherche sur ce médecin et ses publications à Vienne, en Autriche, en 2009-2010⁶³. Les *Psychopathia sexualis* du docteur Krafft-Ebing constituent une partie majeure de mon corpus.

⁶³ Des vacances de recherche m'ont été payées pour cette recherche en Autriche, sur Krafft-Ebing par le projet ANR BIOSEX, *Portail sur le sexe dans les sciences biologiques et médicales*, rattaché à l'université Paris 1, La Sorbonne, <http://biosex.univ-paris1.fr/>. J'ai mené ces recherches tant à l'Institut d'histoire de la médecine de Vienne, <http://www.josephinum.meduniwien.ac.at/josephinum/museum-im-josephinum/de/>, qu'à la Bibliothèque nationale. Lorsque j'ai prévu cette recherche en Autriche, tous les documents de Krafft-Ebing étaient encore conservés dans un centre documentaire à Graz, dans lequel j'avais prévu de me rendre. Malheureusement pour mes recherches, ils ont été transférés à la *Wellcome Library* de Londres très peu de temps après mon arrivée. Pour des raisons pratiques, je n'ai finalement pas pu me rendre à Londres pour les consulter, j'ai travaillé uniquement à partir des documents publiés, et pas à partir des lettres envoyées à Krafft-Ebing par les pervers, comme j'avais initialement prévu de le faire.

Le baron Richard von Krafft-Ebing naît à Mannheim (Allemagne) en 1840 et meurt à Vienne (Empire Austro-hongrois)⁶⁴, en 1902. Ce médecin psycho-légiste se spécialise dès 1870 sur les questions de psychopathologies sexuelles⁶⁵. Il débute dans ses travaux avec une approche anatomo-pathologique. Dans la lignée de Karl Westphal (1833-1890), il cherche le siège physique des perversions sexuelles. Il développe ensuite le concept de *conträren Sexualempfindung* (1882, 1884, 1886), le sens sexuel contraire, l'inversion sexuelle, premier jalon vers les classifications psycho-sexuelles. À partir de là, les travaux de Krafft-Ebing deviennent plus fonctionnels, le siège des perversions sexuelles serait le cerveau. Krafft-Ebing est incontournable dans le domaine des perversions sexuelles, mais aussi dans celui de la naissance de la psychiatrie (Oosterhuis, 2002 ; Béjin, 2010).

En 1886, il publie la première édition des *Psychopathia sexualis*, recueil d'une centaine de pages. Douze éditions suivent de son vivant, plus deux numéros spéciaux sur les psychopathologies sexuelles⁶⁶ (Cf. annexe). Cet ouvrage n'est pas le premier à porter ce titre : en 1844, Heinrich Kaan avait déjà publié une toute première *Psychopathia sexualis* en latin⁶⁷. Ces travaux sont à mettre en lien, comme il sera expliqué dans le quatrième chapitre. Ces deux titres, et l'ensemble des rééditions, justifient que je parle toujours des *Psychopathia sexualis* au pluriel. Les *Psychopathia sexualis* sont aussi plurielles parce qu'elles reprennent une large partie des travaux épars qui ont été faits au travers de l'Europe. Les textes au fil des éditions sont plus complets, plus documentés.

Les ouvrages s'étoffent au fur et à mesure que la classification se fait plus précise, ceci aussi du fait de l'augmentation du nombre des observations. Chacune des éditions se compose d'une partie théorique sur l'importance de la sexualité au niveau social, médical et juridique, puis d'une classification des déviations sexuelles illustrée par des observations. Ces observations sont soit empruntées à d'autres médecins, soit directement faites par l'auteur, ou encore tirées de récits autobiographiques envoyés à Krafft-Ebing en réaction à la lecture des *Psychopathia sexualis*. D'environ 40 observations dans la première édition, on passe à plus de 250 pour celle de 1903, la dernière travaillée

⁶⁴ Comme le propose Ann Stoler, « Il importe de concevoir de nouvelles manières de subvertir les historiographies étatiques en retraçant les itinéraires transnationaux suivis par les individus et les circuits de production du savoir. » (Stoler, 2013, p. 201). Les scientifiques de la fin du 19^e siècle semblaient relativement mobiles tant dans leurs lieux de vie que dans leurs échanges scientifiques, qui dépassent largement les limites des États-nations naissants.

⁶⁵ *Ueber Irresein durch Onanie bei Männern* (1875) - À propos de la folie résultant de la masturbation chez les hommes, *Ueber gewisse Anomalien des Geschlechtstriebes und die klinisch-forensische Verwerthung derselben als eines wahrscheinlich functionellen Degenerationszeichens des centralen Nervensystems* (1877) - À propos des anomalies reconnues de l'instinct sexuel et de leur usage médico-légal comme signe de dégénérescence fonctionnelle des fonctions du système nerveux central, *Ueber primäre Verrücktheit auf masturbatorischer Grundlage bei Männern*, À propos de la démence primaire basée sur la masturbation chez les hommes et *Untersuchungen ueber Irresein zur Zeit der Menstruation -, ein klinischer Beitrag zur Lehre vom periodischen Irresein* (1878) - Études sur la folie au moment des règles, contribution à la théorie de la folie périodique. Ma traduction.

⁶⁶ Le projet des *Psychopathia sexualis* a probablement été très lucratif pour son auteur. Il publie une version par an entre 1886 et 1894, ensuite suit une pause de quatre ans. Est-ce qu'il reprend parce qu'il souhaite prolonger son travail (peu de choses seront modifiées dans les nouvelles rééditions) ou parce qu'il obtient un bon contrat par son éditeur (cf. annexe) ?

⁶⁷ Heinrich Kaan, *Psychopathia sexualis*, Voss, Leipzig, 1844. L'ouvrage en latin n'a pas été intégralement traduit à ce jour. Il est disponible depuis peu de temps, en version numérique http://digital.staatsbibliothek-berlin.de/dms/werkansicht/?PPN=PPN672719282&PHYSID=PHYS_0024. Quelques parties ont été traduites en allemand, notamment l'introduction in Hans Giese, *Die sexuelle Perversion* (Akademische Verlags, 1967).

par Krafft-Ebing⁶⁸. L'augmentation des observations ne doit pas être seulement lue en termes quantitatifs, mais aussi en termes qualitatifs. Dans la première version des *Psychopathia sexualis* (1886), les observations sont brèves, factuelles, elles sont plutôt des exemples, des illustrations, des propos de l'auteur empruntés à des collègues. À partir de la troisième édition, dans laquelle sont reproduites plusieurs longues autobiographies d'invertis (Krafft-Ebing, 1888, observation 31, p. 73 ; observation 32, p. 77...), l'auteur se penche bien plus sur les observations et invite son lectorat à en faire de même :

*Die vorliegende 3. Auflage bietet dem Arzt und dem Juristen in erster Linie neue Beobachtungen (2. 4. 7. 8. 20. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 48. 51), unter welchen die beiden letzteren von hohem wissenschaftlichem Interesse sein dürften.*⁶⁹ (Krafft-Ebing, 1888, Préface à la troisième édition)

Elles deviennent en elles-mêmes un élément de réflexion pour l'auteur. Ce nouvel axe de travail de l'auteur est déjà exprimé dans la deuxième édition (1887), dans laquelle il encourage les invertis à le contacter pour lui raconter leurs vies et les détails de leurs perversions. Plusieurs explications à cela, la première est que : Krafft-Ebing ouvre un cabinet privé à Graz, il voit là un grand nombre de patient-es. Le traitement qu'il propose est basé sur l'hypnose⁷⁰. Il écoute les récits détaillés des vies de ses patient-es et collecte plus d'observations, en nombre, mais aussi en densité. Une deuxième raison concerne les développements de la médecine légale. Comme Krafft-Ebing le rappelle à plusieurs reprises, les vies des pervers doivent être examinées dans les moindres détails afin d'être comprises. Il applique ceci à sa pratique et en rend compte dans ses écrits. La constance de Krafft-Ebing dans l'étude des perversions sexuelles (1870-1902) lui permet d'acquérir une renommée, tant dans les échanges scientifiques avec ses collègues que dans le temps, avec les personnes concernées – les différents pervers – qui se mettent en contact avec lui. En retour, il reçoit nombre de témoignages de pervers qui discutent ou illustrent ses théories. Le texte « *Bal de misogynies à Berlin* » extrait du journal berlinois le « *National-Zeitung* » du mois de février 1881, publié dans le dernier chapitre des *Psychopathia sexualis*, montre que l'auteur est de plus en plus partie prenante de la

⁶⁸ Le nombre de pages augmente aussi pour des raisons de développement des techniques d'imprimerie : « *Les médecins pouvaient se permettre de longues descriptions de cas grâce à l'explosion de l'imprimerie industrielle et la prolifération de journaux professionnels régionaux et de journaux de spécialités, qui offraient de nouvelles perspectives à la publication médicale.* » (Rosario, 2000, p. 15)

⁶⁹ « *La présente troisième édition offre aux médecins et aux juristes de nouvelles observations (2. 4. 7. 8. 20. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 48. 51), en premier lieu, parmi lesquelles les deux dernières devraient être d'un grand intérêt scientifique* ». La traduction est d'Inga Frohn. Je la remercie pour cela et pour les citations qui suivront.

⁷⁰ Ce mode de traitement implique une imposition du « *régime de vérité* » de la science de la sexualité, le médecin, dans ce cas, Krafft-Ebing est un véritable garde-fou de ses patient-es contre eux-mêmes, il est en même temps l'instrument matériel de leur potentielle guérison et encore le gardien de la moralité/santé publique : « *Si dans le discours clinique, le médecin est tour à tour le questionneur souverain et direct, l'œil qui regarde, le doigt qui touche, l'organe de déchiffrement des signes, le point d'intégration de descriptions déjà faites, le technicien de laboratoire, c'est que tout un faisceau de relations se trouvent mis en jeu.* » (Foucault, 1969, p. 75)

société dans laquelle il vit et à l'écoute des vies des pervers, même sans avoir directement de contact avec eux.

« *Of a total of 627 case histories pertaining to sexual disorders and perversion that I have been able to collect, Krafft-Ebing borrowed 187 from existing legal medical and psychiatric sources. Since these cases were first described by others, I excluded them from my analysis of Krafft-Ebing empirical materials; my concern here is therefore with the 440 cases he himself collected. They deal with patients whom he treated or with whom he corresponded. One hundred seventy-six of these stories and autobiographies were published in one or more of the fourteen editions of Psychopathia sexualis that appeared between 1886 and 1903 (including two editions of Neue Forschungen auf dem gebiet der Psychopathia sexualis), while 238 of them appeared in other monographs and articles. Twenty six case histories that I found in Krafft-Ebing's estate were, as far as I have been able to determine, never published.* », (Oosterhuis, 2002, p. 130). Ainsi les archives de Krafft-Ebing sont une mine de témoignages de pervers, que ce soient des observations médico-légales, médicales ou des récits autobiographiques. Qui sont ces pervers que Krafft-Ebing observe ?

Alors que, durant le 19^e siècle, les femmes sont considérées comme plus enclines aux troubles mentaux et sont plus nombreuses dans les hôpitaux psychiatriques que les hommes, les données s'inversent lorsqu'il s'agit de perversions sexuelles, les hommes sont beaucoup plus nombreux. La plupart des patients de Krafft-Ebing sont des hommes : trois cents vingt-deux sur quatre cents quarante personnes renseignées. Plus précisément, sur les cent dix-huit histoires rapportées qui concernent des femmes plus de la moitié ne parlent pas directement de troubles sexuels, mais de troubles liés aux menstruations. Aucune femme sadique, fétichiste, exhibitionniste, zoophile ou pédéraste n'est représentée, sur cinquante masochistes, trois seulement sont des femmes et, sur cent soixante-huit invertis, vingt-cinq sont des femmes. Cette sous-représentation des femmes dans la question des perversions n'est pas surprenante. En effet, la sexualité est fortement connectée à la question des normes sexuées dans la sexualité. Les femmes sont vues comme n'ayant pas de sexualité propre, elles n'ont donc pas de perversions sexuelles :

La manifestation d'une anomalie sexuelle chez la femme se bute à de plus grands obstacles, entre autres la pudeur, etc., que la manifestation d'une perversion chez l'homme. (Krafft-Ebing, 1895)

L'exhibitionnisme, par exemple, ne peut pas exister chez les femmes, selon Krafft-Ebing, puisqu'il est normal que les femmes aiment se montrer. Il en est de même pour le masochisme qui est pourtant considéré par l'auteur comme un attribut naturel de la féminité :

Il est difficile au médecin observateur d'apporter des documents humains sur le masochisme de la femme. Des résistances internes et externes, pudeur et convenances, opposent des obstacles presque insurmontables aux manifestations extérieures des penchants sexuels pervers de la femme. De là vient qu'on n'a pu jusqu'ici constater scientifiquement qu'un seul cas de masochisme chez la femme ; encore ce cas est entouré de circonstances accessoires qui le rendent obscur. (Krafft-Ebing, 1895)

Un exemple de femme qui aime être attachée pendant les rapports sexuels n'est pas pris en compte par Krafft-Ebing comme masochiste puisque ce comportement ne nuit pas à un rapport sexuel « normal ». Il est donc logique dans les normes sexuées que seul le masochisme masculin soit un problème puisqu'il va contre les normes de la masculinité (voir infra). Le sadisme est aussi vu comme un attribut naturel des hommes, seul son abus est dénoncé comme une perversion. Cet abus est alors décrit comme quelque chose d'anachronique. Il eut des temps où l'on pouvait traiter les femmes de cette manière, mais ce n'est plus le cas avec la modernité. Les femmes ne sont pas fétichistes non plus pour Krafft-Ebing. Il faut tout de même noter qu'en France, sous l'influence des travaux de Binet, l'équivalent féminin du fétichisme sera la kleptomanie, les femmes ne pouvant supposément avoir du désir que pour des objets et pas des corps. Pour Krafft-Ebing, seule l'homosexualité est aussi fréquente chez les hommes que chez les femmes, à la seule différence que, chez les femmes, elle est cultivée et non innée. Les femmes seraient moins représentées parce qu'elles en parlent moins. Les femmes auraient moins de facilité à se figurer leur sexualité, elles auraient aussi moins de problèmes sociaux ou judiciaires du fait de leur inversion sexuelle. Les inverties sont sensées avoir moins de problèmes avec les rapports hétérosexuels, raison pour laquelle elles seraient souvent mariées et donc invisibles pour le reste de la société. L'homosexualité des femmes est pour Krafft-Ebing suggérée dans leur manière de s'habiller, dans l'apparence. Elle va plutôt être visible si elle est associée à d'autres types de « déviances » sociales, notamment la prostitution.

Les pervers dont nous parle Krafft-Ebing viennent de toute l'Europe : empire Austro-hongrois (il précise « *Magyares* » lorsque les personnes viennent de Hongrie), Allemagne, Italie, France, Russie, Belgique, Angleterre, Hollande, Espagne, Pologne, Grèce, pays « *slaves du Sud* ». Mais aussi au-delà : une mention est faite d'un homme venu d'Algérie, quelques observations proviennent des États-Unis. Les récits des pervers donnent à lire pas mal de circulations au sein de l'Europe, particulièrement entre les capitales.

Les pervers observés dans les *Psychopathia sexualis* sont souvent issus des classes supérieures. Ceci ne veut pas dire qu'il y a plus de pervers dans les classes supérieures de la société, mais que ce sont ceux-là qui sont entrés en contact avec Krafft-Ebing. En se déplaçant du champ du médico-légal à celui de la psychiatrie/sexologie naissante, Krafft-Ebing a accès à des classes sociales plus élevées. Ceci s'explique facilement, les patient-

es de Krafft-Ebing dépensent avoir de l'argent pour venir en consultation⁷¹. Ils doivent aussi se préoccuper de leur état ou risquer de perdre une position sociale, qu'on peut supposer être assez aisée. Enfin, en ce qui concerne les pervers qui envoient leurs autobiographies à Krafft-Ebing, la réflexion sur leur état, la possibilité de coucher ces réflexions par écrit, la lecture des *Psychopathia sexualis*, requièrent une assez bonne éducation, ainsi que du temps libre qui peut être passé à la réflexion. Ces deux raisons expliquent que les pervers des classes sociales supérieures soient sur-représentés dans les travaux de Krafft-Ebing.

Suivent les activités sociales des pervers qui font l'objet d'observations dans la huitième édition des *Psychopathia sexualis*. Le nombre total des observations est de cent-quatre-vingt-dix-huit, dans lesquelles on trouve dix-huit autobiographies dont deux qui déclarent être médecins, vingt-trois observations concernent des femmes, deux seulement ont une profession mentionnée : institutrice. Huit d'entre-eux sont décrits comme ayant un « *mode de prostitution étrange* », quatre comme « *tueurs en série* », deux comme ayant eu des relations sexuelles avec des domestiques. Suivent, pour les classes les plus modestes : onze ouvriers, si on comptabilise ensemble ouvriers et journaliers (ouvriers agricoles – six), trois paysans, quatre soldats, deux marins, un cocher (il est notable de voir qu'il n'y a qu'un cocher alors qu'à plusieurs reprises, Krafft-Ebing précise que c'est une profession dans laquelle se trouvent beaucoup de pervers), sept artisans. Pour les classes moyennes, intermédiaires : six employés, huit commerçants, deux serveurs, cinq étudiants, six professeurs (inclus un « *homme de lettre* »), trois artistes, dix fonctionnaires, cinq médecins. Enfin, pour les classes sociales supérieures : sept qui sont dits de professions supérieures (notaires, ingénieurs...), sept qui sont dits de « *hautes positions sociales* », quatre aristocrates et deux rentiers, c'est-à-dire six rentiers. Enfin, deux ecclésiastiques sont cités. Plusieurs des pervers déclarent avoir une préférence pour les contacts physico-sexuels avec des hommes de classes inférieures :

Observation 68 : *Insouciant de l'administration de sa fortune, il s'introduisait partout comme viveur ; mais on l'évitait à cause de sa lascivité. Malgré sa brusquerie, on lui fit sentir qu'il était mis au ban de la bonne société. Voilà ce qui le décida à fréquenter ensuite de préférence le monde commun des cochers, des ouvriers et le "zinc" des cabarets. On n'a pu établir s'il avait des rapports sexuels avec des hommes ; mais il est bien certain que, même à un âge avancé, il organisait avec un monde très mélangé des symposies, et, jusqu'à la fin de ses jours, il garda la réputation d'un débauché.* (Krafft-Ebing, 1895)

⁷¹ Entre 1873 et 1896, une crise économique importante touche toute l'Europe. Après un krach de la bourse « *Gründerkrach* », le secteur bancaire est touché particulièrement à Vienne, puis c'est le domaine immobilier et agricole qui connaissent des difficultés. Cette crise rejaillit finalement sur toute l'économie du pays, laissant peut-être moins d'argent aux personnes issues de la bourgeoisie pour se rendre en consultation privée.

Observation 110 : *Des heures entières je me suis promené avec lui le soir, et jamais je ne me lassais de sa compagnie, malgré sa position sociale fort inférieure à la mienne ; c'est avec lui que je me sentais heureux ; la satisfaction sexuelle n'était que le couronnement de notre amour.* (Krafft-Ebing, 1895)

Observation 115 : *Me sentant exclusivement attiré vers les jeunes gens vigoureux et très virils, et ne trouvant que rarement des complaisances chez ces individus, j'en étais souvent réduit à acheter ce consentement. Comme mes désirs ne visaient que des personnes de la classe inférieure, j'en trouvais toujours qui, pour de l'argent, se prêtaient à mes fantaisies.* (Krafft-Ebing, 1895)

Observation 121 : *En ce qui concerne les tendances de mon goût, je dois constater qu'il y a là une certaine scission. De beaux jeunes gens de talent et qui ont au moins vingt ans, qui se trouvent au même niveau social que moi, me paraissent plutôt créés pour un amour platonique, et je me contente, dans ce cas, d'une amitié très sincère et très idéale qui rarement dépasse les bornes de quelques accolades. Mais sensuellement je ne saurais être excité que par des hommes plus rudes et plus robustes qui ont au moins mon âge, mais qui doivent occuper une position sociale et intellectuelle inférieure à la mienne. La raison de ce phénomène curieux est peut-être que ma grande pudicité, ma timidité native et ma réserve en présence des hommes de ma position, exercent l'effet d'une idée entravante, de sorte que, dans ce cas, je n'arriverais que difficilement et rarement à une émotion sexuelle. Je souffre beaucoup de cet antagonisme, — cela s'explique, — car j'ai toujours peur de me révéler à ces gens simples qui sont au-dessous de moi et qu'on peut souvent acheter pour de l'argent. Car, dans mon idée, il n'y aurait rien de plus terrible qu'un scandale qui me pousserait immédiatement au suicide.*

Observation 123, autobiographie d'un uraniste : *Le militaire exerce sur moi le plus grand charme, mais j'ai encore, en outre, un faible pour les bouchers, les cochers de fiacre, les camionneurs, les cavaliers du cirque, à la condition qu'ils aient un corps bien fait et souple. Les uranistes me sont odieux pour les rapports intimes, et j'ai contre la plupart d'entre eux une aversion tout à fait injustifiée que je ne saurais m'expliquer.* (Krafft-Ebing, 1895)

Observation 139 : *À partir de l'âge de dix-huit ans, le malade fut l'objet de vives préoccupations de la part de sa famille, car il avait noué une liaison amoureuse avec un garçon de café, s'était rendu ridicule par cette affaire et s'était laissé exploiter. On le fit rentrer à la maison. Il se commettait avec des valets et des cochers. Il y eut scandale.* (Krafft-Ebing, 1895)

Observation 140 : *Le malade affirme que, déjà à l'âge de sept ans, il avait une inclination singulière pour les personnes du sexe masculin. C'étaient surtout les cochers et les laquais à moustaches qui l'enthousiasmaient à cette époque. Il éprouvait un sentiment de bonheur étrange quand il pouvait se frotter contre ces individus.* (Krafft-Ebing, 1895)

Observation 143 : *À l'heure qu'il est, je ne peux pas voir dans la rue un bel homme sans concevoir le désir de le posséder. J'aime surtout les personnes de la basse classe dont les formes vigoureuses m'attirent : les soldats, les gendarmes, les cochers de tramway, etc... en un mot, tout ce qui porte un uniforme. Si quelqu'un de ces gens répond à mon regard, je sens comme un frisson à travers tout mon corps. Je suis excité surtout le soir, et rien qu'en entendant le pas vigoureux d'un militaire, j'ai souvent des érections des plus violentes. C'est pour moi un plaisir particulier de suivre ces individus et de les contempler en marchant derrière eux.* (Krafft-Ebing, 1895)

Plusieurs explications sont ainsi données par les pervers pour justifier leurs choix. En premier lieu, ils disent préférer les corps robustes façonnés par les travaux manuels, de force, ou entraînés (soldat). Les uranistes sont détachés de la virilité et plusieurs des invertis disent avoir du désir pour la virilité. Au vu de la désapprobation sociale de l'inversion sexuelle et de la honte qu'éprouvent certains invertis de leur état, il est aussi clair qu'ils préfèrent rencontrer des hommes et non des « dégénérés » comme eux-mêmes (chapitre 5). Ils évoquent aussi la peur de perdre leur statut social bourgeois, s'ils déclarent leur désir pour des personnes de la même classe sociale qu'eux. Enfin, se trouve aussi dans ces observations une forme de volonté, au moins symbolique, d'inversion de classe dans le fait de se « commettre » avec des personnes des classes sociales inférieures.

Les *Psychopathia sexualis* sont un corpus très riche en ce qu'il donne des informations sur la *scientia sexualis*, que sur la manière de penser la sexualité *fin-de-siècle* par les pervers sexuels. « *These stories should not be seen merely as (true or false) representations of lived lives. [...] These narratives say more about the inner life at the moment of composition than about the "real" facts of their past lives. What they presented as an intricate process of self-discovery involved to a large degree a specific interpretation of the events and the experiences of the past in order to serve certain needs in the present. In these autobiographical narratives, present preoccupations and memory became so intimately connected that it is difficult to distinguish between the two.* » (Oosterhuis, 2002, p. 223). En France, ce corpus n'est pas très connu bien que fréquemment cité. Deux traductions existent de certaines éditions. Une traduction à

partir de la huitième édition allemande (1893) par Émile Laurent et de Sigismond Csapo (1895) est disponible en ligne mais très difficile à trouver en version papier. Une traduction de René Lobstein a été publiée en poche chez Payot (1950) ; elle est la plus diffusée en France, mais malheureusement elle est très éloignée de l'original puisque c'est une version « *refondue par le Dr. Moll* ». J'ai ainsi repris la lecture des différentes éditions allemandes (je n'ai jamais réussi à trouver la deuxième édition, il n'y a presque aucune modification majeure à partir de la huitième édition ; pour cette raison mes citations sont tirées de la traduction de 1895). L'étude de ce corpus s'est prolongée dans la lecture d'articles publiés par Krafft-Ebing dans différentes revues médicales viennoises ou allemandes.

Les extraits de texte tirés du corpus seront toujours présentés en décalage par rapport au corps du texte, ceci pour les mettre en valeur et ne pas les confondre sur les citations sur lesquelles je m'appuie pour construire mes argumentations.

24- UN TERRAIN NOMADE

Comme je l'ai explicité plus haut, j'ai commencé par travailler les questions de sexualité à partir de « terrains sm ». Cette méthode de travail m'avait posé un certain nombre de problèmes notamment dans le fait de publiciser dans le cadre universitaire des pratiques et discours qui n'ont pas cette intention *a priori*. Je me suis reposée la question plusieurs fois de continuer ce travail d'interview dans ma thèse, pour étayer mes propos, pour donner des éclairages minoritaires contemporains sur les dispositifs de sexualité.

Je n'ai pas réussi à trouver une position confortable dans laquelle je pouvais cerner un terrain, étudier un groupe qui fait population pour ma recherche. Certes, j'étais intéressée par des parcours biographiques à cheval sur des territoires du fond de carte de la sexualité, à l'intersection de plusieurs vecteurs de sexualité, aux zones de sédimentation multiples. Simplement, un tel travail d'entretien m'aurait fait prendre le trop grand risque d'exotiser les pratiques, discours, choix des personnes concernées. Je suis restée mal à l'aise, et j'ai préféré ne pas utiliser ce type de matériau dans ma recherche, même si la sociologie actuelle s'élabore le plus fréquemment à partir d'entretiens.

Pour illustrer mon propos, je prends des exemples tirés de fictions à plusieurs reprises. Il peut s'agir de littérature (Allison, Wittig), de films (*Wild Side*, *Portier de nuit*), de paroles de chanson (Rocé). Ces extraits sont parfois développés en corps de texte, parfois cités en début de chapitre. Ces histoires « fictionnent », elles sont des « *lignes de fuite* », des représentations d'histoires et de perspectives *ek-centriques*. Si l'attention que je leur ai

porté peut parfois leur donner un statut de « terrain » dans un sens classique, il ne peut être décrit que comme nomade : plus le résultat de hasard que celui de recherches.

3- PROTOCOLES CARTOGRAPHIQUES

« Les humains sont comme des arbres, ils ont des racines aux semelles. », *Des problèmes de mémoire*, texte de Rocé in *Identités en crescendo*, Universal, mai 2006.

« La carte est ouverte, elle est connectable dans toutes ses dimensions, démontable, renversable, susceptible de recevoir constamment des modifications. Elle peut être déchirée, renversée, s'adapter à des montages de toute nature, être mise en chantier par un individu, un groupe, une formation sociale. On peut la dessiner sur un mur, la concevoir comme une œuvre d'art, la construire comme une action politique ou comme une méditation. » (Deleuze, Guattari, 1980, p. 20). Dans leur classique *Capitalisme et schizophrénie*, Deleuze et Guattari proposent de déplacer le modèle cognitif de l'arbre vers celui du rhizome. Un rhizome est une partie souterraine ou subaquatique d'une plante vivace. Selon son étymologie grecque, le rhizome est une touffe de racines. Si l'ensemble de la plante n'est que racines, « n'importe quel point du rhizome peut être connecté avec n'importe quel autre, et doit l'être. C'est très différent de l'arbre, de la racine qui fixent un point, un ordre. » (Deleuze, Guattari, 1980, p. 13). L'arbre suppose de penser un tronc commun et des branches subalternes. Il implique une hiérarchisation des branches. La métaphore de l'arbre est au cœur de la pensée scientifique occidentale. Le concept du rhizome propose de déplacer les évidences qu'il y aurait à structurer la pensée selon l'image « arbre ». Cette proposition porte en germe deux axes de réflexion forts. D'une part, il y aurait une structure récurrente des manières de penser : la forme « arbre ». Ces manières, largement issue de la modernité, répéteraient des formes de dominations et de hiérarchisation du social. D'autre part, Deleuze et Guattari déplacent leurs manières de penser arborescente vers une forme rhizomatique. En mettant en pratique la possibilité de déplacer concrètement les formes de la pensée, ils refondent une des oppositions constituante de la théorie : l'opposition entre le fond et la forme. Ils insistent ainsi sur la matérialité de la pensée, la théorie comme boîte à outil, entendu que les manières de penser contribuent aussi à forger les pratiques de la vie sociale. Cette proposition a été une préoccupation importante tout au long de mes recherches. Comment comprendre la sexualité par ses catégories et les reformuler par là-même ?

Ils proposent de voir le rhizome comme un mode de pensée de l'affinité, de l'alliance, par opposition à l'arbre qui suppose l'engendrement. « Un rhizome ne commence pas et n'aboutit pas, il est toujours au milieu, entre les choses, inter-être, intermezzo. L'arbre est filiation, mais le rhizome est alliance, uniquement d'alliance. » (Deleuze et Guattari, 1980, p. 36). Les auteurs nous invitent à re/penser et déplacer les hiérarchies sociales et les catégorisations scientifiques - l'ordre social, dans une forme rhizomatique : « Tout autre est le rhizome, carte et non pas calque. Faire la carte, et pas le calque. » (Deleuze,

Guattari, 1980, p. 20). Cette métaphore du rhizome entraîne vers une pensée plus nomade, quitter le réflexe du point pour arriver à mieux tracer des lignes : « *Il n'y a pas de points ou de positions dans un rhizome, comme on en trouve dans une structure, un arbre, une racine. Il n'y a que des lignes.* » (Deleuze et Guattari, 1980, p. 15). Les auteurs proposent ainsi de retravailler l'écriture même, pas seulement comme un travail de transcription d'une réalité donnée, mais plutôt comme une forme de promenade attentive : « *Écrire n'a rien à voir avec signifier, mais avec arpenter, cartographier, même des contrées à venir.* » (Deleuze, Guattari, 1980, p. 11). Les rhizomes de la sexualité pourraient être ce que j'appelle les zones de sédimentation dans ma cartographie (chapitre 7). Mais pour décrire la sexualité, il importe de mettre en lumière les liens que sa production moderne ont tracé et pas seulement les identités qu'elle a produites. Pour représenter, donner une image, de la sexualité, il m'a semblé plus à propos de mettre en lumière un fond de carte, des territoires sociaux, des vecteurs, des catalyseurs, et les zones de sédimentation. Le rhizome n'a qu'un plan, la carte permet d'en superposer plusieurs.

« *We grasp the idea of space before we grasp that of time. [...] We say that time passes. That it flies. That it is like a river. We picture it as having a direction and a length ; that it can be described in the same way as space. But time is not space, is it ?* » (Hoeg, 1994, p. 59). Dans la sexualité, la dimension temporelle semble arriver avant même que l'espace ne soit défini. Les médecins de la science de la sexualité décrivent l'objet de leur science comme si elle existait depuis toujours. La sexualité est généralement envisagée de manière évolutive, sa progression positiviste et son espace universel. La question de la temporalité ne peut pas être éludée si on cherche à se détacher du modèle cognitif de l'arbre, par le recours à des techniques cartographiques. La cartographie est *a priori* une science qui s'attache plus à l'espace qu'au temps. Pourtant, sauf à considérer des espaces de façon monolithique uniquement situés dans le présent, ces deux dimensions ne sont pas si simplement isolables l'une de l'autre : « *Les processus ne surviennent pas dans l'espace, mais définissent leur propre cadre spatial. Le concept d'espace est interne au processus. Cette formulation implique, comme dans le cas de l'espace relatif, qu'il n'est pas possible de démêler l'espace et le temps.* » (Harvey, 2010, p. 57). Dans les sciences sociales, souvent, les références classiques sont envisagées comme les textes « fondateurs », leurs auteurs comme les « pères fondateurs des disciplines ». Il est de bon ton d'y faire référence. La connaissance du social semble s'engendrer dans une descendance cumulative. Comme une conséquence difficilement évitable, nombre de démarches méthodologiques restent d'ordre ontologiques. Les mouvements de la pensée ne sont alors pas compris comme des mouvements, des processus (espace et temps), mais plutôt comme des successions chronologiques (temps et points)⁷². Comme le précise Michel Foucault : « *À partir du XIX^e siècle, l'Histoire va*

⁷² Dans mon expérience d'enseignement comme ATER, j'ai été surprise du « réflexe », qu'ont les étudiant-es à chercher une origine temporelle à tous les phénomènes sociaux. L'exemple qui m'a le plus marqué et qui fait

déployer dans une série temporelle les analogies qui rapprochent les unes des autres les organisations distinctes. C'est cette Histoire qui, progressivement, imposera ses lois à l'analyse de la production, à celle des êtres organisés, à celle des groupes linguistiques. L'Histoire donne lieu aux organisations analogiques, tout comme l'Ordre ouvrait le chemin des identités et des différences successives. » (Foucault, 1966, p. 231). Ces méthodes de compréhension du social sont problématiques pour deux de leurs déviances : les tendances positiviste et universelle. Nombre de textes sociologiques créent ainsi des axes temporels pour rendre compte d'un phénomène contemporain donnant l'impression d'une continuité temporelle et d'une unité spatiale universalisable. La proposition d'une approche cartographique du social se veut donc comme une rupture à deux niveaux. À un premier niveau il s'agit de développer des instruments d'une discipline universitaire, la cartographie habituellement liée à la géographie au service d'une autre discipline universitaire, la sociologie. De ce niveau découle un deuxième niveau, détacher les sciences sociales de leurs origines positivistes pour les rendre plus prosaïques au service de la compréhension de leur époque : « Il faut penser le dispositif de sexualité à partir des techniques de pouvoir qui lui sont contemporaines. » (Foucault, 1976).

31- UN ESPACE POUR/DE LA SEXUALITÉ

Je présente une description sociologique de la sexualité sous forme cartographique⁷³. Cette tentative est à la fois une méthode de recherche et un mode de rendu des données, une forme qui colle au fond, « arpenter, cartographier ». Comme je l'ai déjà exposé dans l'introduction, l'objectif de ce travail est à la fois de comprendre les mécanismes de formation de la sexualité à l'époque moderne (relevés topographiques) et de déplacer les effets de cette formation selon une perspective minoritaire, c'est-à-dire de mettre à jour les « lignes de fuite » de la sexualité et ses possibles fronts de résistance (création cartographique). Cette cartographie propose donc de mêler les éléments de preuve (*evidence*) et ceux de démonstration (*proof*), (Davidson, 2005, p. 17), pour donner à voir la sexualité comme un paysage. Un paysage n'est pas un panorama. Le panorama sous-entend la possibilité de tout voir d'un seul coup d'œil (panoptique). Il y a certes une évidence matérielle du paysage (preuve), mais chaque paysage est réinterprété par les yeux qui le regardent, eux-mêmes grands ouverts, mi-clos, brillants ou ternes selon l'état du corps qui les porte (démonstration). Le paysage est question de point de vue, de

topos, est celui des rapports homme/femme contemporains qui pourraient être expliqués par des comportements provenant de l'époque préhistorique.

⁷³ La cartographie est un secteur de la géographie qui s'emploie à la réalisation des cartes. Ce terme renvoie à l'« ensemble des études et des opérations scientifiques, artistiques et techniques, intervenant à partir des résultats d'opérations directes ou de l'exploitation d'une documentation en vue de l'élaboration et de l'établissement de cartes, plans et autres modes d'expression, ainsi que de leur utilisation. » (Bernard Rouleau, 2000, p. 19). Cette discipline est très ancienne (Fuat Sezgin, 2007), elle a donc eu des buts et méthodes variés. N'étant pas spécialiste en cartographie je me dois de simplifier à outrance des problématiques que je sais bien plus complexes pour des spécialistes.

mouvements, d'espace et de temps : « *Notre regard peut réunir les éléments du paysage en les groupant soit d'une façon soit d'une autre, il peut déplacer les accents parmi eux de bien des manières, ou encore faire varier le centre et les limites.* » (Simmel, 1988, p. 239). Le paysage déploie une dispersion pas un centre unique (Foucault, 1969, p. 20). Le paysage est enfin un lieu possible de déplacement pour changer de point de vue, pour voir différemment, selon d'autres éclairages. Ainsi, cet essai cartographique ne vise ni à faire système, ni à élaborer un modèle scientifique permettant de dresser un panorama de la sexualité. Cartographier est plutôt une manière de faire des liens, de re/créer du sens, des résistances, des possibles.

La sexualité sera alors décrite en termes spatiaux. Elle n'est pas un lieu (ma sexualité est un lieu : elle a une latitude, une longitude et une profondeur au sein d'un plus grand espace social) mais un espace dans lequel on prend des places et on se déplace.

Si la métaphore spatiale se retrouve dans les termes sociologiques de champ, de terrain (chapitre 2), ces descriptions restent insatisfaisantes puisque la sexualité n'a pas qu'un seul plan, qu'elle est difficilement limitable, concrètement discernable : qu'est-ce qui relève du champ de la sexualité ? quel est le terrain de la sexualité ?

Une description en terme de champ suppose que de n'importe quel horizon on voit le même champ, avec les mêmes frontières et les mêmes dynamiques de pouvoir. C'est une approche à la fois surplombante et globalisante. Mon postulat de départ est qu'en ce qui concerne les questions de sexualité, les points de vue ne peuvent pas être les mêmes selon qu'on relève, dans l'ordre de la sexualité, du neutre (*orthosexiste*) ou du singulier (*pervers*). « *S'il est vrai que la "sexualité", c'est l'ensemble des effets produits dans les corps, les comportements, les rapports sociaux par un certain dispositif relevant d'une technologie politique complexe, il faut reconnaître que ce dispositif ne joue pas de façon symétrique ici et là, qu'il n'y produit donc pas les mêmes effets.* » (Foucault, 1976, p. 168). C'est tout autant un postulat théorique que sensible. Selon les parcours de vie, des questions se posent ou ne se posent pas, des événements se vivent ou ne se vivent pas, se vivent ainsi ou autrement. Ces questions posées ou ces vécus font parfois voir ce qu'on aurait pu croire invisible pour les unes, ou rendent incompréhensible ce qui pourrait paraître évident pour d'autres. Les évidences ne sont pas les mêmes pour toutes comme le souligne une blague lesbienne en interrogeant la neutralité de la norme : « *Comment votre famille a t-elle réagi quand vous leur avez annoncé votre hétérosexualité ?* » Mon travail cherche à déplacer le champ sociologique neutre ou neutralisé de la sexualité vers des cartographies sexuelles plus politiques. Pour cela, j'essaie de partir d'un point de vue spécifique, celui des minorités sexuelles, de repenser la sexualité telle qu'elle a été scientifiquement constituée et socialement disséminée à partir de la deuxième partie du 19^e siècle. Ce travail consiste plutôt à reformuler les cadres de pensée habituellement mobilisés pour appréhender la sexualité afin de déplacer l'existence charnelle et discursive de lesbienne, de minorités sexuelles du spécifique au général.

La sexualité a besoin d'un espace social parce que ses mécanismes sont invisibilisés. Des études en sociologie de la sexualité (Bajos, Bozon, Beltzer, 2008), (Chetcuti, 2010) affirment en étudiant des lesbiennes qu'elles sont invisibles socialement. Cette idée de visibilité, d'invisibilité, de visibiliser et d'invisibiliser doit être creusée. Le *Puits de solitude* de Radclyffe Hall paru en Angleterre en 1928 a été censuré pour obscénité pendant de nombreuses années. Il a été traduit en français en 1932. Ce roman plus ou moins autobiographique décrit la vie de l'inverti-e Stephen.

En tout cas on la jugeait singulière, ce qui, dans ce milieu, équivalait à de la réprobation. Stephen acquit ainsi la conviction qu'il n'y avait pour elle aucun séjour souhaitable au-delà des vieilles grilles de Morton [c'est le nom de la vieille demeure bourgeoise dans laquelle elle grandit], amicales et fortes, et elle s'attacha de plus en plus à son foyer et à son père. Troublée, malheureuse, elle avait recours à son père à toutes les occasions mondaines et s'asseyait auprès de lui. Comme un tout petit enfant, cette large créature musclée s'asseyait auprès de lui parce qu'elle se sentait seule et que la jeunesse ressent plus durement l'isolement et parce qu'elle n'avait pas encore appris cette dure leçon : elle n'avait pas encore appris que la place la plus solitaire en ce monde est réservée aux sans-patrie du sexe. (Hall, 1928, p. 105)

Cet exemple est parlant sur la question de l'invisibilisation. Lorsqu'on parle d'invisibilisation, il faut bien comprendre qu'il ne s'agit pas d'un état mais d'un processus. Si on reste sur le sens commun : invisibiliser veut dire rendre invisible. Alors, à la lecture du court extrait cité, ce terme d'invisibilisation relève de l'incohérence. En effet, Stephen n'est pas invisible, au contraire, elle est trop visible, « *singulière* » nous dit l'auteur, « *large créature musclée* ». Cet exemple nous aide à comprendre le processus, Stephen n'est pas invisible, elle est invisibilisée parce que trop visible ou peut-être plutôt elle est invisibilisée parce qu'elle met à jour quelque chose qui est dérangeant. Alors, ce ne serait même pas vraiment Stephen qui fait problème, ni sa visibilité. C'est plutôt ce qu'elle donne à voir, ce qui se cache derrière cette visibilité qui pose problème et qui comme nous le dit l'auteur déclenche de la « *réprobation* » : « *En tout cas on la jugeait singulière, ce qui, dans ce milieu, équivalait à de la réprobation.* ». Stephen est jugée « *singulière* », mais finalement si on aborde cette question de sa singularité d'un point de vue sociologique, ce qui importe c'est que sa singularité met en valeur le cadre normatif dans lequel elle évolue. Il s'agit alors de montrer comment des dispositifs de pouvoir ont fait passer/ont fait passer des personnes pour singulières afin de légitimer la naturalité, la normalité du cadre dans lequel ces personnes singulières évoluent.

On est là dans une situation minoritaire : comment réussir à décrire le cadre normatif qui nous constitue en s'échafaudant, comment le déplacer sans le naturaliser et en même temps continuer à tenir debout ? J'entends minoritaire non en terme quantitatif

mais en terme de « *disproportion d'être* » (Colette Guillaumin, 1972, p. 121). Minoritaire équivaut, dans l'exemple autour de Stephen, à singulière. Elle n'est pas singulière parce qu'elle est seule, mais parce qu'elle suscite de la réprobation. Pourquoi Stephen est tellement singulière ? Stephen a de grandes mains, dans son enfance elle aime se déguiser en soldat et jouer à la guerre, elle est amie avec une servante, elle monte à cheval, elle conduit une auto, elle gère sa (grande) fortune, elle est écrivaine, aime apprendre et, plus tard dans le récit de sa vie, elle est attirée par une femme puis amoureuse d'une femme avec qui elle a une sexualité charnelle. Si Stephen est singulière c'est parce qu'elle déroge aux normes de la féminité bourgeoise anglaise de son époque. Lorsque Stephen est nommée invertie et considérée comme singulière il ne s'agit pas seulement d'elle, mais aussi c'est par défaut l'énonciation d'une norme, si une femme se comporte comme elle, elle sera elle aussi victime de l'opprobre générale, elle deviendra, elle aussi singulière.

La figure de l'invertie, figure minoritaire, joue ainsi comme repoussoir. Elle est par défaut, en négatif investie d'un pouvoir normatif. Cartographier la sexualité permet de la faire sortir de l'invisible, de décrire son espace, de représenter ses relations : « *Faire apparaître dans sa pureté l'espace où se déploient les événements discursifs, ce n'est pas entreprendre de le rétablir dans un isolement que rien ne saurait surmonter ; ce n'est pas le refermer sur lui-même ; c'est se rendre libre pour décrire en lui et hors de lui des jeux de relations.* » (Foucault, 1969, p. 44).

32- UNE MÉTHODOLOGIE EN PRISE AVEC LA CIRCULATION DU POUVOIR

Je prends au pied de la lettre la proposition qui consiste à dire que la question n'est pas de savoir : qui a le pouvoir ? Mais : où est le pouvoir ? (Foucault, 1976, p. 10). Cette posture suppose de considérer le pouvoir comme un ensemble de stratégies en circulation entre les actrices avec des zones de sédimentation (dominations et résistances).

L'espace de la sexualité étant investi par différents types de pouvoir, ils en redessinent les territoires. Comme nous l'avons déjà vu dans le deuxième chapitre, l'investissement du pouvoir transforme un espace en territoire. La cartographie est une technique de pouvoir, elle précède et légitime l'accaparement d'un territoire. « *Map making became the servant of colonial plunder, for the knowledge constituted by the map both preceded and legitimized the conquest of territory. The map is a technology of knowledge that professes to capture the truth about a place in pure, scientific form, operating under the guise of scientific exactitude and promising to retrieve and reproduce nature exactly how it is. As such it is also a technology of possession, promising that those with the capacity to make such perfect representations must also have the right of territorial control.* » (McClintock, 1995, p. 27). Mon emploi de l'outil cartographique n'a pas de visées de

conquête, mais des intentions de réappropriation minoritaire. Si la sexualité est un espace de rapports de force, de pouvoir, la description de ses territoires est un préalable à toute forme de résistance : « *Je pense que la résistance est un élément de ce rapport stratégique en quoi consiste le pouvoir. La résistance prend toujours appui, en réalité, sur la situation qu'elle combat. Dans le mouvement homosexuel, par exemple, la définition médicale de l'homosexualité a constitué un outil très important pour combattre l'oppression dont était victime l'homosexualité à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e.* » (Foucault, 2001, p. 1560).

Ma méthodologie est foucauldienne en ce qu'elle questionne les systèmes de savoir de la sexualité, les modalités de fonctionnement du pouvoir à partir de la sexualité et enfin, les circulations de ce rapport savoir-pouvoir entre les personnes. La cartographie de la sexualité interroge le « *régime de vérité* » de la sexualité. Ce travail sur les discours constitutifs de la sexualité relève de la méthode archéologique décrite par Foucault : « *To attempt to write such a history one must isolate certain kinds of discursive practices – practices for the production of statements – which will be characterized by the delimitation of a field of objects, the definition of a legitimate perspective for the agent of knowledge, and the fixing of norms for the elaboration of concepts and theories. Thus, each discursive practice implies a play of prescriptions that designates its exclusions and choices.* »⁷⁴. Mais, la cartographie de la sexualité ne se contente pas de décrire des discours⁷⁵, elle cherche à mettre à jour les généalogies qui constituent la sexualité : « *Genealogy not only links systems of truth and modalities of power, but also shows how to conceptualize the very notion of a modality of power in a way that adds a new dimension to the investigation of social relations.* »⁷⁶.

La cartographie permet de bien rendre compte de généalogies. Outre décrire des espaces et des populations, les cartes donnent une vision simplifiée des mouvements et permettent donc de mettre en relation des éléments divers. Ces liens entre des éléments se font à plusieurs niveaux. Sur un même plan, des éléments peuvent être reliés déjà parce qu'ils apparaissent sur la même carte ou encore parce qu'ils sont reliés dans leur conditions de production ou de diffusion. Ils peuvent être couplés, considérés complémentaires, opposés... Ils peuvent comme dans le cas de la sexualité relever du biopolitique, du géopolitique, du sociopolitique. Les liens peuvent avoir des intensités

⁷⁴ Arnold Davidson, *Archaeology, Genealogy, Ethics*, in Foucault, *A Critical Reader*, (Oxford: Basil Blackwell, 1986), p. 222. Je remercie Orazio Irrera pour m'avoir recommandé cette lecture et pour les discussions enrichissantes que nous avons eu sur la méthodologie foucauldienne et les différences entre archéologie et généalogie.

⁷⁵ « *Genealogy, that aspect of Foucault's methodology most clearly employed in his later works, has a wider scope than archeology. Its central area of focus is the mutual relations between systems of truth and modalities of power, the way in which there is a 'political regime' of the production of truth. [...] Genealogy does not look to origins to capture the essence of things, or to search for some 'immobile form' that has developed through history ; the secret disclosed by genealogy is that there is no essence or original unity to be discovered. When genealogy looks to beginnings, it looks for accidents, chance, passion, petty malice, surprises, feverish agitation, unsteady victories, and power. [...] Genealogy does not try to erect shining epistemological foundations. As any reader of Foucault learns, it shows rather that the origin of what we take to be rational, the bearer of truth, is rooted in domination, subjugation, the relationship of forces – in a word, power.* ». Arnold Davidson, *Archaeology, Genealogy, Ethics*, op. cit., p. 224.

⁷⁶ Arnold Davidson, *Archaeology, Genealogy, Ethics*, op. cit., p. 226.

plus ou moins fortes. Ces liens ont aussi des directions qui modifient éventuellement leurs intensités.

Des liens se font aussi entre les plans. En effet, une carte est élaborée par superposition de plusieurs plans : *« La réalisation d'une carte moderne s'appuie cependant sur une carte topographique de référence, représentant tous les détails du terrain, appelée fort logiquement carte de base [...] Le cartographe va avoir ensuite recours à une collecte d'informations diverses pour enrichir sa carte. Il pourra par exemple s'appuyer sur une série de photographies aériennes, réalisées par les services de l'Institut géographique national, pour connaître par exemple la nature du couvert végétal. [...] Une autre couche d'informations fera figurer les éléments de planimétrie que sont le réseau routier, les chemins et sentiers, les rivières, les constructions, les limites de communes ou de parc national, etc. »*⁷⁷. Cette superposition permet de lier des éléments qui apparemment n'ont pas forcément de liens entre eux. Elle permet aussi de montrer des recouvrements, *territoires superposés* et des enchevêtrements, *histoires enchevêtrées* (Saïd, 2000). Ce lien se fait par rapport à un espace : une carte topographique comportera tant des informations sur le relief, les diverses voies de déplacement que sur l'occupation des sols, les cultures en place, les monuments historiques, les sources, les puits, les offices de tourisme... Le lien peut aussi se faire par rapport au thème de la carte, si on imagine l'exemple d'une carte de l'Indice de développement humain (IDH), apparaîtront sur la carte des éléments hétéroclites tels que des données sur la santé, l'éducation et le pouvoir d'achat... Dans ce cas, la carte devient un outil de conceptualisation. Elle ne donne pas à voir une représentation du réel, elle élabore une définition par superposition de strates. Cette démarche cartographique peut tant permettre l'élaboration d'une définition que sa schématisation. *« S'il est vrai que l'ensemble des rapports de force dans une société donnée constitue le domaine de la politique, et qu'une politique, c'est une stratégie plus ou moins globale qui essaie de coordonner et de finaliser ses rapports de force, je crois qu'on peut répondre à vos questions [...] de la manière suivante : la politique n'est pas ce qui détermine en dernière instance (ou ce qui surdétermine) des relations élémentaires et par nature neutres. Tout rapport de force implique à chaque moment une relation de pouvoir (qui en est en quelque sorte la coupe instantanée), et chaque relation de pouvoir renvoie, comme à son effet mais aussi comme sa condition de possibilité, à un champ politique dont elle fait partie. [...] C'est dire que le problème n'est pas tellement de définir une position politique (ce qui nous ramène à un choix sur un échiquier politique déjà constitué), mais d'imaginer et de faire exister de nouveaux schémas de politisation. »* (Foucault, 2001, p. 235).

33- PROCÉDÉS DE SCHÉMATISATION

⁷⁷ Bruno Valcke, *Lire une carte et s'orienter en randonnée : Savoir utiliser carte et boussole* (Rando, 2005).

« Autrefois on croyait qu'il n'existait que trois dimensions. On parlait alors de la "quatrième dimension" comme d'une possibilité extraordinaire et étrange. C'est que l'on vivait dans l'espace et dans le temps, de manière séparée. Par exemple, on comptait le temps, cela s'appelait chronologie et les appareils de mesure s'appelaient clepsydre, sablier, horloge, pendule, montre. Et on mesurait l'espace également. À présent qu'ils se sont dilatés et mêlés du même coup, on sait qu'on "glisse" d'une dimension dans une autre, parfois sans le vouloir [...]. » (Wittig, Zeig, 1976, p. 73)

Cette partie décrit techniquement les déroulés de ma cartographie. Elle en constitue la légende. Le fond de carte de la sexualité (chapitre 4) peut être considéré comme la « surface d'émergence » (Foucault, 1969, p. 60) de la sexualité moderne. Les chapitres suivants ne doivent pas être envisagés comme successifs mais comme superposés. Ils décrivent le « faisceau complexe de rapports » (Foucault, 1969, p. 65) qui la constituent : « Discourses of sexuality do more than define the distinctions of the bourgeois self; in identifying marginal members of the body politic, they have mapped the moral parameters of European nations. These deeply sedimented discourses on sexual morality could redraw the "interior frontiers" of national communities, frontiers that were secured through - and sometimes in collision with - the boundaries of race. These nationalist discourses were predicated on exclusionary cultural principles that did more than divide the middle class from the poor. They marked out those whose claims to property rights, citizenship, and public relief were worthy of recognition and whose were not. » (Stoler, 1995, p. 8).

Après avoir dessiné un fond de carte, il faut placer des éléments sur ce fond de carte, selon les principes de réalisation cartographique. Trois types d'éléments seront placés sur cette carte de base : des catalyseurs, des vecteurs et des zones de sédimentations.

des flux catalyseurs « [...] Libérer la ligne et la diagonale, tracer la ligne au lieu de faire le point, produire une diagonale imperceptible, au lieu de s'accrocher à une verticale ou à une horizontale même compliquées ou déformées. Ça retombe toujours dans l'histoire mais ça n'est pas venu d'elle. » (Deleuze, Guattari, 1980, p. 363)

Les flux, reprendre la métaphore de la rivière ou de l'électricité (intensité, tension, puissance).

des vecteurs

tensoriel : ensemble des vecteurs

des zones de sédimentation

Cairn : amas de pierre artificiel.

Zones de stockage, lignes de déplacement, zones de conflit, phare (signaux en cas de détresse).

Sédiment : quelque chose qui est passé mais est resté ne s'est pas érodé et transforme sa matière pour se durcir.

géométral : plan horizontal (points mis en perspective et points de vue)

réticulaire : qui forme un réseau, un filet qui se rapporte à un réseau. En biologie utilisé suite à une dégénérescence, exemple, dégénérescence réticulaire de la cornée.

Adventif : qui de l'extérieur et fortuitement s'ajoute à l'état ou la situation d'une personne ou d'une chose : pour les plantes développement en des points inaccoutumés.

Droites affines qui rendent des plans parallèles

corrélation : existence et force de relation entre deux séries de données.

Lignes d'articulation, de segmentarité, strates, territorialités.

« *lignes de fuite* » cf image, déterritorialisation, déstratification

intensités, vitesses (viscosités, précipitation), ruptures.

Cette cartographie suppose des déplacements, elle a une rose des vents qui symbolise les marges de manœuvre, les lignes de résistance au sein du dispositif de sexualité. Nous le verrons (chapitre six) les perversions sexuelles sont les points cardinaux de la sexualité. Elles en sont les points extrêmes entre lesquels tous les déplacements sont possibles, toutes les coordonnées (distance d'un point par rapport à un repère donné) sont envisageables : « *Un corps ne se définit pas par la forme qui le détermine, ni comme une substance ou un sujet déterminés, ni par les organes qu'il possède ou les fonctions qu'il exerce. Sur le plan de consistance, un corps se définit seulement par une longitude et une latitude : c'est-à-dire l'ensemble des éléments matériels qui lui appartiennent sous tels rapports de mouvement et de repos, de vitesse et de lenteur (longitude) ; l'ensemble des affects intensifs dont il est capable, sous tel pouvoir ou degré de puissance (latitude). Rien que des affects et des mouvements locaux, des vitesses différentielles. [...] Latitude et longitude sont les deux éléments d'une cartographie.* » (Deleuze, Guattari, 1980, p. 318). Appliquée à la sexualité, il me semble qu'il faut rajouter une dimension qui est celle de la profondeur.

En conclusion, la méthode d'approche cartographique de la sexualité est un risque puisqu'elle n'a pas d'existence préalable à la description de son objet. Elle n'a pas de reconnaissance sociologique en tant que telle, au contraire ses développements sont attachés à une autre discipline des sciences humaines : la géographie.

Pourtant, la cartographie est une possibilité pour sortir d'un modèle d'approche et de diffusion du savoir moderne représenté par l'arbre et caractérisé par son positivisme et son universalisme.

La cartographie permet de mettre en lien.

« *Le péril, en somme, c'est qu'au lieu de donner fondement à ce qui existe déjà, au lieu de repasser en traits pleins des lignes esquissées, au lieu de se rassurer par ce retour et*

cette confirmation finale, au lieu d'accomplir ce cercle bienheureux qui annonce enfin, après mille ruses et autant de nuits, que tout est sauvé, on ne soit obligé d'avancer hors des paysages familiers, loin des garanties auxquelles on est habitué, sur une terre dont on n'a pas encore fait le quadrillage et vers un terme qu'il n'est pas facile de prévoir. » (Foucault, 1969, p. 58)

modélisation spatiale de la sexualité

« Toute construction théorico-analytique comporte ainsi nécessairement une dimension programmatique. Néanmoins, une telle dimension ne doit pas être conçue comme l'avant-garde d'un processus politique et social en cours, toujours susceptible d'être trahi par une réalité médiocre. Au contraire, elle doit être conçue comme une construction d'arrière-garde qui examine comment les processus politiques et sociaux les plus grisants accumulent des thèmes oubliés, des alliances perdues, des erreurs non reconnues, des promesses non tenues et des trahisons déguisées. »⁷⁸

⁷⁸ Boaventura de Sousa Santos, *Épistémologies du Sud*, in *Études rurales*, n°187, janvier-février 2011, <http://www.scribd.com/doc/63910362/Boaventura-de-Sousa-Santos-Epistemologies-Du-Sud-EtudesRurales>, traduit de l'anglais par Magali Watteaux.

4- FOND DE CARTE DE LA SEXUALITÉ

Il faut sans doute être nominaliste : le pouvoir, ce n'est pas une institution, et ce n'est pas une structure, ce n'est pas une certaine puissance dont certains seraient dotés : c'est le nom complexe qu'on prête à une situation donnée. (Foucault, 1976, p. 123)

Construire un fond de carte de la sexualité suppose une analyse précise des territoires sociaux investis par la notion même de sexualité et des techniques de pouvoir qui permettent son élaboration tout au long du 19^e siècle. Pour cela il s'agit, en premier lieu, de se défaire de présupposés actuels et de bien comprendre qu'il faut considérer la sexualité comme un champ social nouveau, en construction dans cette époque.

La définition d'un dictionnaire historique atteste de l'émergence du terme et résume rapidement deux de ses emplois principaux : « *sexualité* : n. f. désigne (1838) en biologie le caractère de ce qui est sexué et l'ensemble des caractères propres à chaque sexe. Le mot a pris son sens courant de « vie sexuelle » (1884) et, en psychanalyse (1924) s'emploie au sens étendu de sexuel. » (Rey, 1998). Une étude sociologique ne peut pas s'arrêter à cette simple définition et il faut voir au plus près comment cet objet « sexualité » s'échafaude et devient un « régime de vérité », c'est-à-dire un champ au croisement entre des techniques de pouvoir et de la production de savoir. La définition étymologique renvoie au domaine de la biologie, et il sera effectivement mobilisé dans l'élaboration de cette « sexualité »⁷⁹. Aucun élément dans cette définition ne permet de comprendre comment le terme se met à prendre « le sens courant de vie sexuelle » (ni son usage psychanalytique), et ce sera exactement l'objet de ce chapitre.

Dans une première partie, à partir des travaux de Tissot et de ceux de Tardieu, il s'agira de décrire la constitution au 19^e siècle d'un « champ de l'anormalité », qui se déploie sur les corps individualisés et dans les familles. Cette étude donnera à comprendre comment ces travaux médicaux ou médico-légaux se déploient autour de la sexualité et mettent en place un quadrillage serré du social. Une rapide cartographie des médecins et scientifiques du 19^e siècle qui ont travaillé sur la sexualité, montrera l'importance stratégique-politique de ce champ émergent.

Dans une seconde partie, la constitution de la science de la sexualité sera étudiée. À travers l'étude des *Psychopathia sexualis* de Kaan et de celles de Krafft-Ebing, il sera alors question de la laïcisation de la sexualité, du changement épistémologique qui s'opère dans la « morale » de la sexualité, de son passage du domaine moral au domaine médico-biologique. Ce déplacement s'opère avec comme modèle les classifications « naturelles » des plantes, des minéraux et des animaux. Comprendre le rôle d'étalon de

⁷⁹ Le domaine du biologique est aussi en structuration tout au long du 19^e siècle, les disciplines scientifiques que nous connaissons maintenant ont été dans leur ensemble structurées tout au long de ce siècle, (Foucault, 1966). Elles ne sont pas des champs extérieurs aux rapports sociaux mais les alimentent tout en s'en alimentant.

l'instinct sexuel, puis les descriptions que Krafft-Ebing donne du « *sens sexuel* » permettra de mettre à jour les ancrages scientifiques de la science de la sexualité.

Ensuite, dans une troisième partie, la réflexion portera sur la politique sous-tendant la production des *Psychopathia sexualis* énoncée par Krafft-Ebing : « la perpétuation de la race ». J'analyserai comment les théories évolutionnistes (récapitulacionnistes), les classifications raciales et les théories de la dégénérescence s'enchâssent dans les classifications sexuelles et en permettent la production.

La dernière partie sera consacrée à la dissémination de la science de la sexualité, à ses relais de dispersion dans la société. Le domaine littéraire, et particulièrement l'écriture fictionnelle est essentiel pour comprendre comment la sexualité se construit et s'installe dans la société. La fiction et la science s'entre-alimentent dans un jeu d'allers-retours justifiant de la véracité de leurs discours. Le rôle des pervers est aussi clef dans la dispersion de la science de la sexualité. Ils sont utilisés comme point d'ancrage des théories médicales notamment par le biais des observations. Ils reprennent les théories à leur compte et les répandent à leur tour, développant la pratique de l'autobiographie, ceci, dans l'optique d'obtenir un meilleur traitement social. Enfin, ce sont aussi les sciences sociales qui s'emparent de la sexualité : sexologie, psychanalyse et sociologie deviendront des domaines majeurs de diffusion de la science de la sexualité.

L'ensemble de cette analyse trace les contours d'un fond de carte de la science de la sexualité. Elle met en valeur les investissements sociaux de la sexualité dans sa production moderne.

41- DE LA MASTURBATION À LA SEXUALITÉ FIN-DE-SIÈCLE : CORPS, HUMEURS, FAMILLE ET CADRE MÉDICO-LÉGAL

Tout au long des 18^e et 19^e siècles, nombre de scientifiques européens se consacrèrent à l'étude de la sexualité et de ses déviances. Les objets d'étude varient (masturbation, hystérie, pédérastie...) mais tous en arrivent aux mêmes conclusions : les corps doivent être observés individuellement en ce qu'ils constituent des marqueurs des pratiques sexuelles déviantes. Les mauvais usages de la sexualité ou ses « défections » naturelles, comme la pratique de la masturbation ou la taille surdimensionnée du clitoris entraînent des dysfonctionnements physiques, mais surtout mettent à mal les hiérarchies sociales. La famille doit être garante des pratiques sexuelles de ses membres. La sphère du médico-légale se chargera de décrire ces dysfonctionnements, d'aider à les guérir ou à les punir. Il en va de la santé de chaque sujet comme de celles des familles ou des nations.

411- De la masturbation aux corps marqueurs, l'individualisation d'un péril collectif

Dès le 18^e siècle, les travaux de Samuel Tissot sur la masturbation sont diffusés dans toute l'Europe. Le texte principal de ce médecin, *De l'onanisme, essai sur les maladies produites par la masturbation* (1759) sera traduit en vingt-cinq langues, et connaîtra plus de soixante rééditions. Ce texte est annonciateur de l'importance que va prendre la sexualité pour la médecine.

Il s'agit pour l'auteur de mettre en garde contre les méfaits de la masturbation aussi appelée manustupration ou onanisme⁸⁰ :

Je me suis proposé d'écrire des maladies produites par la masturbation, et non point du crime de la masturbation ; n'est-ce pas d'ailleurs assez en prouver le crime, que de démontrer qu'elle est un acte de suicide ? (Tissot, 1759, p. V)

Son intention s'affirme comme médicale « *des maladies produites par la masturbation* », pourtant elle prend une tournure évidemment sociale par la comparaison qu'il fait avec le suicide. Les dommages résultants de la masturbation ne relèvent pas uniquement de la responsabilité collective (la masturbation comme crime), mais ils reposent sur la responsabilité de chacun-e (la masturbation comme suicide). Ce n'est plus la loi qui garantit l'intégrité du corps social, mais chaque corps qui se doit de rester en bonne santé. Le texte décrit avec force détails les effets physiques de la masturbation : affaiblissement intellectuel, affaiblissement des sens surtout celui de la vue, perte de qualité du sommeil, affaiblissement physique, douleurs physiques aiguës, apparition de boutons et tous types d'excroissances, problèmes sur les organes génitaux, problèmes de digestion. Les conséquences de la masturbation sont décrites comme visibles dans l'apparence physique :

Le visage, ce miroir fidèle de l'état de l'âme et du corps, est le premier à nous faire apercevoir des dérangements intérieurs. (Tissot, 1759, p. 23)

Si Tissot donne l'impression de construire une approche pathogénomique de la masturbation, les symptômes décrits sont vagues et peuvent servir de mode de dépistage à un ensemble de maladies bien plus large. Ses descriptions donnent à penser que de nombreux patients ont été soupçonnés ou accusés de masturbation alors qu'ils souffraient d'autres maux. « *La sexualité va permettre d'expliquer tout ce qui autrement n'est pas explicable. C'est également une causalité additionnelle, puisqu'elle superpose aux causes visibles, assignables dans le corps, une sorte d'étiologie historique, avec*

⁸⁰ Néologisme formé sur le nom du personnage biblique Onan qui aurait préféré laisser couler son sperme dans la terre plutôt que, comme il devait le faire selon la tradition, de féconder la femme sans enfant de son frère décédé. Cette parabole biblique condamne la masturbation, le *coïtus interruptus* ou toute autre forme de contraception, selon les interprétations. Le titre reprend aussi celui d'un ouvrage anonyme anglais *Onania. The heinous sin of self pollution*, publié en 1724, et dont Tissot se distancie « *On ne peut lire que les observations ; toutes les réflexions de l'auteur ne sont que des trivialités théologiques et morales.* » Samuel A. D. Tissot, *L'Onanisme Ou Dissertation Physique Sur Les Maladies produites par la Masturbation* (Chapuis, 1759), p. 23.

responsabilité du malade lui-même vis-à-vis de sa propre maladie : Si tu es malade, c'est bien parce que tu l'as voulu ; si ton corps est atteint, c'est bien parce que tu l'as touché. » (Foucault, 1999, p. 227). Avec les campagnes contre la masturbation de Tissot, un tournant épistémologique s'annonce qui va se prolonger et s'ancrer tout au long du 19^e siècle, chacun-e devient un sujet responsable de son corps, en même temps que le corps devient l'image des pensées et pratiques des personnes :

La démarche, l'aspect, l'habitus en un mot, décèlent le fou génésiaque, souvent même avant que son délire n'ait suffisamment éclaté pour motiver son internement dans un asile spécial. Un regard lubrique, une bouche voluptueuse, un teint pâle ou couperosé, des manières ou des paroles plus ou moins indécentes, une tournure provocante..., etc., suffisent pour faire reconnaître à l'observateur le moins exercé, l'homme livré aux excès de la débauche, celui que nous appellerons le génésiaque à l'état aigu. (Moreau, 1887, p. 157)

Les maladies sont alors des illustrations de mauvaises pratiques physiques et/ou de déficiences morales. Le corps devient le lieu qui marque les pratiques ou les déviances de chacun-e.

412- Équilibres « naturels » et hiérarchie des humeurs

Tissot ne se contente pas de parler de la masturbation et de ses conséquences. La masturbation est à maints égards un prétexte au développement d'une théorie des fonctionnements corporels. Ainsi, il explique les symptômes physiques produits par la masturbation selon une théorie des déséquilibres des humeurs corporelles :

La raison en est sensible : en vidant trop souvent les réservoirs destinés à recevoir quelque liqueur, on détermine les humeurs, par une suite nécessaire des lois de la machine, à y affluer en plus grande abondance : cette sécrétion y devient excessive ; toutes les autres en souffrent, surtout la nutrition qui n'est qu'une espèce de sécrétion ; l'animal languit et s'affaiblit. (Tissot, 1759, p. 59)

Le corps est envisagé comme une machine constituée de vases communicants, dans laquelle circulent des liquides aux fonctions et qualités différentes : les humeurs. Cette approche anatomo-médicale est courante au 18^e siècle : « *Le corps est composé de plusieurs humeurs qui ont chacune des qualités différentes (froide, chaude, humide et sèche) et qui sont de perfection variable.* » (Dorlin, 2006, p. 22). Les humeurs corporelles se doivent de circuler, de s'épancher mais selon certaines règles. Le trop plein de certaines humeurs tout comme leur écoulement trop fréquent engendre des

dysfonctionnements corporels. De plus, Tissot établit une hiérarchie des humeurs : celles qui doivent être évacuées sans stockage telles que la transpiration, celles qui nécessitent d'être stockées dans le corps, telles que le sperme, l'urine... Considérant les humeurs qui sont stockées dans le corps, Tissot établit une échelle de valeur dans laquelle la liqueur séminale se situe au sommet, le lait maternel tout en bas :

Le lait est de toute les humeurs la moins travaillée ; c'est une humeur qui est presque encore étrangère, au lieu que le sang est une humeur essentielle. Il en est une autre, la liqueur séminale, qui influe si fort sur les forces du corps, et sur la perfection des digestions qui les réparent, que les médecins de tous les siècles ont cru unanimement que la perte d'une once de cette humeur affaiblissait plus que celle de quarante onces de sang. (Tissot, 1759, p. 2)

Tissot décrit le sperme comme le liquide le plus important du corps. Il justifie ainsi le danger à le voir gaspillé dans la masturbation. Ayant ainsi démontré le rôle prépondérant du sperme, il justifie, plus en avant, des dangers de la masturbation pour les deux sexes. En effet, les spasmes provoqués par les orgasmes sont aussi considérées par l'auteur comme des fragilisations du système nerveux. Les femmes, réputées plus fragiles nerveusement sont donc, elles aussi, malgré l'absence de sperme, sujettes aux conséquences néfastes de la masturbation. La démonstration médico-scientifique de Tissot est circulaire, auto-justificatrice : puisque les femmes sont plus fragiles nerveusement elles sont sensibles aux spasmes de volupté, les spasmes de volupté rendent les femmes plus fragiles nerveusement. « *La santé est, dans la vie des femmes, étroitement liée au coït. L'injonction à l'hétérosexualité reproductrice relève ainsi de la prescription médicale. Ce n'est donc pas la maternité qui devient la marque de la santé et de la quintessence de la féminité, c'est aussi l'hétérosexualité. Le mariage et la maternité fonctionnent tous deux comme des antidotes, comme un contrepoison provisoire à la morbidité et à la faiblesse naturelle de la féminité. La sexualité est au centre de la nouvelle définition de la santé féminine.* » (Dorlin, 2006, p. 135). La fragilité naturelle des femmes⁸¹ est l'argument majeur de Tissot comme des médecins du 18^e siècle. Cette fragilité justifie par les corps et leurs fonctionnements la position subalterne des femmes blanches dans la hiérarchie sociale métropolitaine. Par conséquent, derrière ces campagnes contre la masturbation se lit une vision des sexes à travers leurs humeurs et leurs différents rôles dans la société. En effet, si la masturbation est vue comme un

⁸¹ Il s'agit ici des femmes blanches vivant dans les métropoles, les femmes des colonies, les Africaines ne seront pas vues sous ce prisme par les médecins. Elles seront au contraire virilisées. « *Autrement dit, ce qu'on a coutume d'appréhender comme une opposition binaire, comme un dispositif duel (mâle/femelle, homme/femme, santé/maladie, chaud/froid...) se révèle plus complexe, plus inventif. Aux côtés des catégories normatives, existent des catégories mutantes qui, loin de mettre à mal la cohérence générale du dispositif, lui permettent de se maintenir en englobant toutes les contradictions.* » (Dorlin, 2006, p. 67). Plus loin dans le même ouvrage, « *Dans les colonies, ce processus de construction de la féminité est comme exacerbé, la femme esclave est pensée comme la rivale de la femme blanche : diabolique et pathogène, elle est utilisée comme une figure repoussoir de la féminité. Ainsi, le culte de la féminité ne s'est pas tant construit comme l'envers de la masculinité que contre celui de la sexualité des femmes noires, prétendue sexualité qui a eu pour fonction de les exclure purement et simplement de la « féminité » et de la catégorie sociale des « mères ».* », p. 260.

mal tellement dangereux, c'est aussi parce que le sperme est considéré comme le fluide de la puissance virile (chapitre six : « *Importance de la liqueur séminale* ») :

L'on comprend aisément, comment il y a un rapport si étroit entre le cerveau et les testicules ; puisque ces deux organes séparent, du sang, la lymphe la plus subtile et la plus exquise, qui est destinée à donner la force et le mouvement aux parties, et à servir même aux fonctions de l'âme. Aussi il est impossible, qu'une dissipation trop abondante de ces liqueurs ne détruisent pas les forces de l'âme et du corps. (Tissot, 1759, p. 58)

Ce liquide symbole de la puissance virile doit être économisé, il doit être utilisé à bon escient et surtout pas gaspillé dans la masturbation. Dans cette deuxième partie du 18^e siècle et tout au long du 19^e siècle, la médecine déploie une codification des corps. Les corps se retrouvent investis de significations sociales, leurs fonctionnements sains ou malsains sont des gages de bon ou de mauvais fonctionnements sociaux. Les corps qui ne rentrent pas dans ce système de pensée, décrit comme le seul possible, deviennent des exceptions, des « *problèmes de programmation* » (Haraway, 2012). Les personnes considérées comme des monstres deviennent des dangers sociaux :

La nature, dans ses jeux, donne à quelques femmes une demi ressemblance aux hommes, qui, mal examinée, a fait croire pendant bien des siècles à la chimère des hermaphrodites. La taille surnaturelle d'une partie très petite à l'ordinaire, et sur laquelle M. Tronchin a donné une savante dissertation, opère tout le miracle, et l'abus odieux de cette partie tout le mal. Glorieuses peut-être de cette espèce de ressemblance, il s'est trouvé de ces femmes imparfaites qui se sont emparées des fonctions viriles. La Grèce les appelle Tribades, nom qu'on renvoie en français à celui de frotteuses ; c'est une espèce de monstre qui se reproduit souvent, et qui séduisant le jeune sexe avec d'autant plus de facilité, qu'il a en sa faveur la raisons des Eunucophiles de Juvenat quod abortivo non est opus, qu'on n'a point à craindre avec lui ces suites, qui ne pouvant se cacher, décèlent les faiblesses ; entraîne dans le crime, sans que les innocentes complices décèlent même le danger. (Tissot, 1759, p. 51)

Dans cette citation, Tissot donne à voir le changement de régime épistémologique puisque penser les hermaphrodites met à mal le découpage binaire des sexes. Ici, il décrit les femmes qui auraient été pensées par le passé comme hermaphrodites, comme des femmes, mais comme de mauvaises femmes, monstrueuses et dangereuses pour les autres femmes, correspondant à ses descriptions, « *innocentes* ». La masturbation des femmes est traitée, par Tissot, dans un double mouvement : d'un côté, les femmes qui se masturbent sont dotées d'un plus gros clitoris que la moyenne, leurs corps seraient donc

naturellement prédisposés aux pratiques néfastes de la masturbation. D'un autre côté, la masturbation renforce l'aspect sexuel des femmes – elle fait, éventuellement, grossir leur clitoris. En cela, les femmes qui sont déjà *le sexe*, sont encore plus sexualisées, la masturbation leur confère un pouvoir de virilisation :

Le mal paraît avoir plus d'activité dans le sexe que chez les hommes. (Tissot, 1759, p. 46)

En cela, la masturbation est construite comme un danger de première importance, un risque de désordre social dans la hiérarchie des sexes. Ce n'est pas l'interdit de la masturbation en soi qu'il est intéressant de comprendre, mais plutôt en quoi et pourquoi la masturbation est un « *problème de programmation* ». Les investissements socio-médicaux de la masturbation, tels qu'ils se mettent en place à partir des travaux de Tissot, confèrent à chacun-e la responsabilité de maintenir son corps en bonne santé et pour cela d'avoir des pratiques adéquates. Les corps et leurs humeurs sont construits comme des lieux d'inscription des hiérarchies sociales. L'argumentation est circulaire puisque les hiérarchies sociales informent les fonctionnements corporels, notamment la théorie des humeurs, mais un bon fonctionnement des corps garanti aussi la prospérité d'une société. Les campagnes contre la masturbation, renforcent et réaffirment une différence sexuelle hiérarchique inscrite au sein même des corps et de leurs fonctionnements, avec Tissot, les corps deviennent des marqueurs individualisés des hiérarchies sociales. La masturbation se doit d'être lue non comme une pratique moralement condamnée (un péché de la chair), mais comme un programme socio-politique à l'inscription médico-scientifique.

413- De la responsabilité sexuelle : contrôler son entourage, surveiller sa famille

Ce texte de Tissot illustre les prémices d'un changement épistémologique majeur. La masturbation, qui était vue par la religion chrétienne comme une faiblesse de l'âme entraînant le péché de chair, est maintenant lue comme une faiblesse de la volonté, une déviance qui se marque dans les corps et contribue à les affaiblir, à trahir leurs fonctionnements naturels.

On a vu plus haut que la masturbation était plus pernicieuse que les excès avec les femmes. Ceux qui font intervenir partout une providence particulière établiront que la raison en est une volonté spéciale de Dieu, pour punir ce crime. Persuadés que les corps ont été astreints, dès leur création, à des lois qui en régissent nécessairement tous les mouvements, et dont la divinité ne change l'économie que dans un petit nombre de cas réservés, je ne voudrais avoir

recours aux causes miraculeuses que quand on trouve une opposition évidente avec les causes physiques. (Tissot, 1759, p. 80)

Par la sexualité, le corps va prendre une importance nouvelle, il devient à la fois un révélateur et un marqueur des déviations. Les explications de Tissot sont mécaniques, laïcisées : déséquilibres des humeurs et spasmes de voluptés entraînent des défaillances corporelles, celles-ci sont visibles sur l'apparence physique des personnes. Pour Tissot, il n'est plus question ni de morale chrétienne en tant que telle, ni de primat de l'âme sur le corps, il est de la responsabilité de chacun-e de conserver la santé à son corps, de ne pas en pervertir sa nature par de mauvaises pratiques et donc de maintenir la hiérarchie sociale. Il choisit de détailler des exemples effrayants tant pour convaincre les adeptes de la masturbation des dangers qu'ils et elles encourent, que pour inciter les parents à prendre cette dimension en compte dans l'éducation de leurs enfants, tout comme dans le recrutement de leurs domestiques. :

On peut remarquer ici que l'onanisme a un danger particulier pour les enfants avant le temps de la puberté. (Tissot, 1759, p. 82)

Si l'on peut être trompé à ce point dans le choix de ceux à qui on confie le soin important de former l'esprit et le cœur des jeunes gens, que ne doit-on pas craindre de ceux qui n'étant destinés qu'à développer leurs talents corporels sont examinés moins rigoureusement sur les mœurs, et des domestiques qu'on engage souvent sans s'informer s'ils en ont ? (Tissot, 1759, p. 49)

Ainsi, le traité médical de Tissot inaugure le traitement médico-scientifique de la sexualité comme une dimension fondamentalement socio-politique. Tissot décrit la masturbation comme une faute ayant des conséquences individuellement sur les corps, mais aussi par rebond, sur l'ordre naturel des hiérarchies sociales. Il s'arroge ainsi le rôle de juge de cette « nature humaine », il peut voir et décrire les signes des mauvaises pratiques dans les corps. Chacun-e devient donc responsable de son propre corps, mais aussi de celui de ses enfants, de son entourage en général. « *La famille aristocratique et bourgeoise (puisque la campagne se limite précisément à ces formes de famille là), jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, était tout de même essentiellement une sorte d'ensemble relationnel, faisceau de relations d'ascendance, de descendance, de collatéralité, de cousinage, d'aïnesse, d'alliance qui correspondaient à des schémas de transmission de parenté, de division et de répartition des biens et des statuts sociaux. C'est essentiellement sur les relations que portaient effectivement les interdits sexuels. Ce qui est en train de se constituer c'est une sorte de noyau restreint, dur, substantiel, massif, corporel, affectif, de la famille : la famille-cellule à la place de la famille relationnelle, la*

famille-cellule avec son espace corporel, avec son espace affectif, son espace sexuel, qui est entièrement saturé des rapports directs parents-enfants. » (Foucault, 1999, p. 233).

Les travaux de Tissot sont inauguraux des textes médicaux qui, tout au long du 19^e siècle, vont donner une place de choix à la sexualité. Le corps devient un marqueur des pratiques individuelles. La médecine s'arroge un pouvoir de maintien des hiérarchies sociales par la sexualité, en même temps qu'elle dissémine ce pouvoir dans tous le social notamment au niveau de la famille : *« Je crois que dans cette double demande : “occupez-vous bien de vos enfants”, et puis : “dessaïssez-vous plus tard de ces mêmes enfants”, le corps sexuel sert de monnaie d'échange. On dit aux parents : “il y a dans le corps de l'enfant quelque chose qui, de toute façon, vous appartient imprescriptiblement et que vous n'aurez jamais à lâcher, car il ne vous lâchera jamais : c'est leur sexualité”. Le corps sexuel de l'enfant c'est cela qui appartient et qui appartiendra toujours à l'espace familial, et sur quoi personne d'autre n'aura effectivement de pouvoir et de rapport. Mais, en revanche, au moment même où nous vous constituons ce champ de pouvoir si total, si complet, nous vous demandons de nous céder le corps, si vous voulez, d'aptitude des enfants. Nous vous demandons de nous donner ces enfants pour que nous en fassions ce dont nous avons effectivement besoin.* » (Foucault, 1999, p. 242).

Autour de la sexualité se tissent des liens entre la famille et l'État. Mais de manière générale les 18^e et 19^e siècle connaissent une restructuration de la famille dans ses bases même : la famille de lignée noble perd de son importance, la famille bourgeoise se resserre sur les liens entre les parents et les enfants et se méfie des domestiques, la famille populaire est l'objet d'un contrôle grandissant de l'État qui s'inquiète en premier lieu de la promiscuité, tout en incitant à une construction de liens uniquement familiaux (Dorlin, 2009 - Meyer, 1977). Dans ces siècles, la famille prend une place prépondérante dans la sociabilité, devenant un lieu privilégié de contrôle de la sexualité par l'État. Cet investissement médico-scientifique des corps et des relations se compose peu à peu comme un champ à part entière.

414- Une sexualité médico-légale au service de la normalisation

Les travaux médicaux vont consister encore plus à mettre en place un champ de la normalisation, à partir du moment où ils vont être croisés avec des considérations sur la criminalité. Alors que pour Tissot la masturbation nuit à la bonne santé du corps et entrave les fonctionnements métaboliques naturels garants de la hiérarchie sociale, des auteurs comme Tardieu vont directement tracer un lien entre les mésusages sexuels des corps et la criminalité. Le champ médico-légal ne devient pas seulement le champ du guérir ou du punir que aussi celui du décrire. Ce champ permet d'interroger les corps déviant de leur place assignée dans la hiérarchie sociale, mais aussi leur entourage qui a – soit conduit à la déviance, soit été incapable de la prévenir. Le criminel est étudié dans

le détail de ses pratiques sexuelles (médical vers judiciaire). Mais surtout, les pratiques sexuelles sont révélatrices de criminalité (judiciaire vers médical).

Les appréciations des médecins légistes jouent un rôle majeur à deux niveaux. Au niveau judiciaire, la médecine légale se doit de mettre à jour l'état dans lequel se trouvait le ou la prévenue au moment des faits. En effet, selon l'article 64 du *Code des délits et des peines* (ex code pénal) de 1810 :

*Il n'y a ni crime ni délit, lorsque le prévenu était en état de démence au temps de l'action, ou lorsqu'il a été contraint par une force à laquelle il n'a pu résister.*⁸²

Les prévenus jugés déments au moment des faits ne sont pas emprisonnés mais placés dans des asiles. Cet article de loi sera suivi d'un autre le 28 avril 1832 qui permettra la gradation des peines en fonction des circonstances précises du déroulement du délit ou du crime, ce sont les débuts des « *circonstances atténuantes* », elles peuvent aussi être aggravantes. La médecine légale est alors toute puissante dans la détermination de ces allègements ou renforcements de peine.

En outre, les développements de la médecine légale doivent être lus à un autre niveau dans lequel la sexualité prend toute son importance. Comme le montre Foucault, les textes médico-légaux inventorient un « domaine de la perversité » : « *Petit à petit se trame donc cette espèce de continuum médico-judiciaire, dont on voit les effets et dont on voit l'institutionnalisation maîtresse dans l'expertise médico-légale. En gros, on peut dire ceci : à l'exclusion réciproque du discours médical et du discours judiciaire, l'expertise contemporaine a substitué un jeu qu'on pourrait appeler le jeu de la double qualification médicale et judiciaire. Cette pratique, cette technique de la double qualification organise ce qu'on pourrait appeler le domaine de la « perversité », cette très curieuse notion qui commence à apparaître dans la seconde moitié du 19^e siècle et qui va dominer tout ce champ de la double détermination, et autoriser l'apparition, dans le discours d'experts pourtant savants, de toute une série de termes ou d'éléments qui sont manifestement désuets, dérisoires ou puérils. [...] Tout ce champ des notions de perversité, monnayées dans leur vocabulaire puéril, permet de faire fonctionner les notions médicales dans le champ du pouvoir judiciaire et, inversement, les notions juridiques dans le champ de compétence de la médecine.* » (Foucault, 1999, p. 30).

Le texte du médecin légiste Auguste-Ambroise Tardieu (1818-1879), *Étude médico-légale sur les attentats aux mœurs* (1857) est à ce double niveau éclairant. Il décrit avec force détails ce qu'il appelle des attentats à la pudeur, aux mœurs. S'appuyant sur tous ces exemples, Tardieu déploie un champ de la perversité. Ce texte sera ensuite utilisé

⁸² http://ledroitcriminel.free.fr/la_legislation_criminelle/anciens_textes/code_penal_1810/code_penal_1810_1.htm

comme support par la justice française⁸³. Il inventorie les attentats aux mœurs, les viols, les attentats à la pudeur et la pédérastie :

À chacun de ces groupes se rattachent tant de détails d'observations peu connus, tant de questions médico-légales imprévues, tant de difficultés pratiques non résolues, qu'il m'a paru utile d'en reprendre l'examen en ne négligeant aucun de leurs aspects, en les considérant, non plus dans la confusion de l'ensemble, mais dans les plus minutieuses des particularités qu'elles présentent et avec l'intention formelle de reproduire, aussi fidèlement que possible, dans toute leur vérité, dans toute leur rigoureuse exactitude, les observations nombreuses qu'il m'a été donné de recueillir dans des expertises judiciaires, qui dépassent aujourd'hui le chiffre de six cents pour les trois ordres de faits que je passerai successivement en revue sous le titre commun d'attentats aux mœurs. (Tardieu, 1859, p. 1)

Le texte est présenté comme novateur. En effet, Tardieu va justifier l'importance de sa profession, c'est-à-dire qu'il va expliquer l'intérêt pour la justice de faire appel à des experts médico-légaux. À chacun des découpages proposés par le texte correspondent des fonctions différentes de la médecine légale. En ce qui concerne l'attentat aux mœurs, l'expert médico-légal sera appelé pour comprendre les motifs des actes d'attentats aux mœurs, pour décortiquer les raisons intimes du passage à l'acte, étudier la personnalité du criminel. Il en sera de même pour les viols et attentats à la pudeur, mais dans ce cas là, l'expert médico-légal devra aussi établir une limite claire entre attentats à la pudeur et viol. Selon les descriptions de Tardieu, il est alors nécessaire d'observer tant les victimes que les coupables, les victimes sont majoritairement des femmes, mais peu de crédit doit leur être accordé puisqu'elles sont soupçonnées d'affabulations :

Il est bon d'ailleurs dans ces délicates recherches de ne pas s'en laisser imposer par les déclarations des femmes. (Tardieu, 1859, p. 124)

Enfin dans le dernier groupe, celui sur la pédérastie, il s'agit pour l'auteur de décrire les pédérastes et leurs comportements le plus précisément possible pour mettre à jour les liens entre criminalité et pédérastie. À ce stade-là, Tardieu prend une fonction plus législative que médicale puisque la loi ne punit pas la pédérastie en tant que telle mais seulement l'attentat à la pudeur. Le propos reste confus certainement parce que Tardieu

⁸³ Régis Révenin revient ainsi sur les usages policiers de l'étude scientifique de Tardieu, notamment par François Carlier, alors chargé des mœurs à la préfecture de police de Paris. Régis Révenin, *Homosexualité et prostitution masculines à Paris: 1870-1918* (Editions L'Harmattan, 2005). La postérité et la diffusion des théories de Tardieu sont très grandes. Joseph A. Massad affirme qu'il a été cité par un médecin-légiste égyptien Fakhry Saleh et son adjoint Ayman Fouda, en mai 2001, lors de l'arrestation de 55 hommes, soupçonnés d'être des adeptes d'Aboû Noûwas et de commémorer la mort du peuple de Loth, sur un bateau discothèque, le *Queen Boat* : « Tardieu's book, already famous in Europe, came to be known in Egypt in the late nineteenth century as part of the modernization of medicine in the country. », Joseph A. Massad, *Desiring Arabs* (University of Chicago Press, 2007), p. 181.

considère la pédérastie comme un crime en elle-même, mais aussi comme le lieu de développement du crime.

L'objet de cette longue et pénible étude, dans laquelle je n'ai reculé, ni devant l'image de la dégradation morale, ni devant les traits les plus repoussants des déformations physiques qu'entraîne la pédérastie, a été uniquement de donner au médecin légiste les moyens de reconnaître les pédérastes à des signes certains, et de résoudre ainsi, avec plus de sûreté et d'autorité qu'il n'avait pu le faire jusqu'à présent, les questions sur lesquelles la justice invoque son assistance pour poursuivre et extirper, s'il est possible, ce vice honteux.
(Tardieu, 1859, p. 156)

Si Tardieu reprend le terme de pédérastie, qui signifie étymologiquement, des relations sexuelles d'hommes plus âgés avec de plus jeunes hommes, il lui donne de nouvelles significations et le rapproche de la pratique de la sodomie. Pour Tardieu, le crime de pédérastie se décompose entre : pédérastie avec des femmes adultes, le plus souvent dans le cadre conjugal, mais aussi dans celui de la prostitution, la pédérastie chez les jeunes garçons mineurs et la prostitution pédéraste. À partir de statistiques (observation de 212 individus), il dresse un portrait typique des pédérastes. Ils sont souvent passifs, souvent visiblement pédérastes du fait de leurs manières comme de leur tenue, « *leurs habitudes efféminées* » (Tardieu, 1859, p. 139). Il les dénomme « *tantes* ». Dans la confusion du propos, il trace des liens entre sodomie et criminalité, entre attitudes efféminées et viols d'enfants. À l'instar de Michel Foucault, il faut relever les termes renvoyant au domaine moral dans cette étude présentée comme médico-légale : *dégradation morale, vice honteux*. Tardieu assimile une sexualité déviante à un danger social, investissant par là-même la médecine légale d'un grand pouvoir normalisateur : « *Ces conduites irrégulières, qui auront été proposées comme la cause, le point d'origine, le lieu de formation du crime, et qui n'en ont été que le doublet psychologique et moral.* » (Foucault, 1999, p. 17)

Ainsi, au cours du 19^e siècle, la sexualité commence à constituer un champ scientifique spécifique, à des pratiques sexuelles (masturbation, sodomie) correspondent des symptômes, des maladies. Le supposé usage normal de la sexualité permet de décrire les bons fonctionnements des corps et des humeurs. Ces usages naturalisés des corps sont mis au service du maintien des hiérarchies sociales. Les familles sont investies de pouvoir par le corps médical, puis médico-légal : elles se doivent de surveiller la sexualité de leurs enfants (bourgeoisie), mais aussi leur propre sexualité (promiscuité de la classe ouvrière). Les corps sont devenus des marqueurs de la déviance sociale. Ils deviennent des marqueurs, le lieu d'inscription du péril social, de la transgression.

Un nouveau champ polyphonique se compose, dans cette deuxième partie du 19^e siècle, celui du médico-légal. Polyphonique puisqu'il permet d'intégrer des observations médicales, mais aussi biologiques, anthropologiques, légales. Il sera principalement dédié à l'observation de la sexualité et de ses déviances, construisant la sexualité comme un domaine pluridisciplinaire. « *L'intérêt légal pour les perversions sexuelles était tel que les journaux médico-légaux dominèrent rapidement le discours scientifique sur l'inversion et la perversion sexuelle. L'un des plus en vue était les Archives d'anthropologie et de psychologie pathologique et normale, fondé par les docteurs Alexandre Lacassagne et Gabriel Tarde en 1885.* » (Rosario, 2000, p. 103).

La liste des médecins, psychiatres, médecins-légistes ayant participé à cette entreprise de construction d'un champ de la sexualité est longue. Les échanges entre eux pourraient faire l'objet d'une thèse en soi⁸⁴. Malgré les tensions politiques existantes, ou même les conflits militaires, entre les États-nations naissants (Allemagne, Italie, France entre autres, mais aussi Pologne, Russie, Angleterre, Espagne), les collaborations et échanges entre les scientifiques européens sont riches et fréquents. Comme illustration, je ne référence que quelques uns des noms des médecins travaillant sur la sexualité les plus cités par Krafft-Ebing dans les *Psychopathia sexualis*, ceci dans leur ordre d'apparition : Paolo Mantegazza (1831-1910), Tardieu, Hermann Heinrich Ploss (1819-1885), Paul Moreau de Tours (1844-1908), Nikolaus Friedreich (1825-1882), Alfred Binet (1857-1911), Gabriel Tarde (1843-1904), Valentin Magnan (1835-1916) qui dirige le bureau des admissions de l'hôpital de Saint-Anne, Rudolf Albert von Kölliker (1817-1905), Otto Kohlrausch (1811-1854), Albert Moll (1862-1939), Benjamin Mikhaïlovitch Tarnowsky (1837-1906), Ernest-Charles Lasègue (1816-1883), Alexandre Lacassagne (1843-1924)⁸⁵, Jean-Martin Charcot (1825-1893), Wilhem Griesinger (1817-1868), Karl Westphal (1833-1890), Johann Ludwig Casper, Albert von Schrenk-Notzing (1862-1929)... Pour et par le fait de tous ces médecins (la liste n'est pas exhaustive) la sexualité est devenue un champ d'investigation. Un champ dans lequel se nichent les anormalités, les *Psychopathia sexualis*.

42- LES *PSYCHOPATHIA SEXUALIS*

Parmi cette *scientia sexualis*, le travail de Richard von Krafft-Ebing (1840-1902) est un corpus incontournable, si l'on cherche à comprendre comment la sexualité devint un outil médico-scientifique à usage socio-politique. Ce corpus est essentiel pour plusieurs raisons. Il joue le rôle de synthèse d'un ensemble de travaux portant sur la sexualité au

⁸⁴ Pour une analyse des médecins travaillant sur la sexualité en France voir Sylvie Chaperon, *Les origines de la sexologie (1850-1900)* (Payot, 2007). Je n'ai pas trouvé d'étude équivalente au niveau européen.

⁸⁵ Ce médecin militaire en Algérie, contribue largement à l'institutionnalisation du champ de la criminologie en France avec Gabriel Tarde (1843-1904). En 1886, il fonde les *Archives de l'anthropologie criminelle et des sciences pénales*, entièrement mises en ligne : <http://criminocorpus.cnrs.fr/ebibliotheque/ice/index.php?lang=fr>.

19^e siècle⁸⁶. En effet, les travaux précurseurs de Kaan, les travaux des médecins européens sus-cités, mais surtout ceux de Krafft-Ebing, vont ordonner un champ de la sexualité laïcisé sur le modèle des sciences « naturelles ». Ils quadrillent le social à partir de la sexualité en élaborant un système de classification complexe, d'autant plus complexe qu'il n'est pas forcément cohérent. Ils partent d'un champ de la perversité encore façonné par les vices religieux, pour élaborer des figures de pervers, des corps pervers, des pensées perverses, des comportements pervers, cela par le biais des catégories de perversions. Reprenant comme base les travaux de scientifiques racistes, ils utilisent les pratiques sexuelles comme un étalon de l'humain. Ils déploient la sexualité à tous les niveaux du social, investissant le social de tout une armada de normes qui apparaîtront au fil du temps comme simplement naturelles : « *On a commencé alors à fabriquer des taxinomies qui seront ensuite progressivement qualifiées de naturelles ; cette naturalité n'était pas évidente au départ, où le souci formel l'emportait sans conteste [...]. Les taxinomies se sont transformées en système de classement à marque morphologique, où cette dernière est supposée précéder le classement, alors que les rapports sociaux ont créé le groupe sur lequel la marque va - en raison même du rapport social - être « vue » et attachée. Les taxinomies, ainsi, ont servi d'ancrage au développement de l'idée de race, mais ce n'est que peu à peu que l'endo-déterminisme se développe sur le schéma de la marque, tout à fait classique en son début.* » (Guillaumin, [1972] 2002, p. 336)

421- Laïcisation de la sexualité

Psychopathia sexualis est un néologisme gréco-latin inventé par le physicien ruthénien (Biélorussie-Ukraine) Heinrich Kaan (1816-1893)⁸⁷. Une traduction littérale en serait : le violent mouvement de l'âme issu du/produit par le (nous sommes en présence d'un génitif) sexe. Ce n'est qu'un titre, mais il constitue une ligne de démarcation. La morale chrétienne s'appuyait sur la distinction corps esprit pour disqualifier le corps et le péché de la chair. L'esprit pouvait raisonner le corps. Avec les *Psychopathia sexualis*, le corps comme l'esprit sont impliqués dans la sexualité. La masturbation apparaît comme le symbole parfait de cette nouvelle approche de la sexualité. Alors que chez Tissot la masturbation se voyait dans les corps et les affectait, chez Kaan, la masturbation réunit le corps et l'esprit : les mauvaises pensées entraînent vers l'onanisme et l'onanisme

⁸⁶ Presque à la même époque en Angleterre un système global de classification de la sexualité est aussi mis en place par Havelock Ellis, qui publie en premier lieu *Sexual Inversion* (1897), puis un ensemble de textes jusqu'à la fin de sa vie (1939) traitant des déviations sexuelles. (Ses écrits sont aujourd'hui regroupés en dix volumes sous le titre de *Études de psychologie sexuelle*, Bibliothèque des introuvables, Paris, 1966.) Ces deux systèmes de classification, les *Psychopathia sexualis* et les *études de psychologie sexuelle* ont été des références pour construire l'une des classifications utilisée actuellement pour établir des diagnostics dans des champs tels que la médecine, la sexologie, la psychiatrie et la psychologie, le DSM-V (1994), *Diagnostic and Statistical Manual - Revision 5* vient tout juste de sortir, en mai 2013, <http://www.dsm5.org/Pages/Default.aspx>. Au niveau européen, le DSM est repris dans la CIM, *Classification internationale des maladies*.

⁸⁷ Il est difficile de ne pas faire un lien entre ces textes qui ont des objectifs communs et un titre similaire. Pourtant, il ne faut pas trop insister sur celui-ci, Krafft-Ebing ne mentionne jamais le texte de Kaan dans ces ouvrages. À ma connaissance, il ne le fait pas non plus dans des articles.

produit des mauvaises pensées. Les premiers pas sont faits vers une distanciation entre la sexualité et la religion. Krafft-Ebing confirme cette distance avec la religion chrétienne dans ses *Psychopathia sexualis*. La religion n'est pas vue comme la base, la garante de la morale sexuelle mais simplement comme un de ses jalons :

La moralisation de la vie sexuelle a reçu son impulsion la plus puissante du christianisme. (Krafft-Ebing, 1895)⁸⁸

Les *Psychopathia sexualis* critiquent ouvertement des pratiques au fondement de la vie religieuse. Ainsi, le célibat des membres de l'Église est décrit comme une pratique risquée pouvant favoriser des déviations, l'abstinence sexuelle, ancienne garante du péché de la chair, devient en elle-même une déviance :

L'Église catholique a fait preuve d'une subtile connaissance de la psychologie humaine, en astreignant ses prêtres à la chasteté et au célibat ; elle a voulu, par ce moyen, les émanciper de la sensualité pour qu'ils puissent se consacrer entièrement à leur mission. Malheureusement le prêtre qui vit dans le célibat est privé de cet effet ennoblissant que l'amour et, par suite, le mariage, produisent sur le développement du caractère. Comme la nature a attribué à l'homme le rôle de provocateur dans la vie sexuelle, il court le risque de transgresser les limites tracées par la loi et les mœurs. (Krafft-Ebing, 1895)

Krafft-Ebing reprend la sexualité à la morale religieuse. Ils construisent le cadre d'une nouvelle science de la sexualité qui se démarque de la religion chrétienne. La démarcation est tellement nette qu'elle permet à Krafft-Ebing d'envisager des liens possibles entre la croyance religieuse, « le sens religieux » et le pathologique.

La connexité entre le sens sexuel et religieux se montre aussi dans le domaine psychopathologique. Il suffit de rappeler à ce propos la puissante sensualité que manifestent beaucoup d'individus atteints de monomanie religieuse ; la confusion bizarre du délire religieux et sexuel, comme on le constate si souvent dans les psychoses, par exemple chez les femmes maniaques qui s'imaginent être la mère de Dieu, mais surtout dans les psychoses produites par la masturbation ; enfin les flagellations cruelles et voluptueuses, les mutilations, les castrations et même le crucifiement, tous actes inspirés par un sentiment maladif d'origine religieuse et génitale en même temps. (Krafft-Ebing, 1895)

⁸⁸ Lorsque le texte n'a pas été modifié entre les différentes rééditions, je cite la traduction française d'Émile Laurent et Sigismond Csapo, faite à partir de la 8^e édition allemande (1893) et publiée en 1895. Elle est disponible gratuitement <http://www.gutenberg.org/>. Du fait de la version informatique, je ne peux pas préciser le numéro des pages, je me contenterai de donner les titres des chapitres. Les citations peuvent se retrouver facilement dans le texte informatique grâce à la fonction « rechercher ».

Les *Psychopathia sexualis*, comme le titre l'annonce, sont une prise de pouvoir de la médecine sur la gestion de la sexualité jusqu'alors surtout investie par la morale religieuse. Ce sont les débuts de la *scientia sexualis* occidentale, selon l'expression de Foucault, c'est-à-dire la mise en forme scientifique de diverses études et analyses de la sexualité, sa constitution en un champ scientifique multidisciplinaire. Néanmoins, si la réappropriation de la sexualité par la médecine constitue une démarcation, un changement d'appréhension du mode de contrôle de la sexualité, elle ne fait pas table rase de la morale sexuelle chrétienne. Foucault a montré la continuité de ces deux modes de contrôle au travers de la pratique religieuse de la confession et de la pratique sexuelle de la masturbation. « *Comment s'est constituée ce qu'on pourrait appeler une médecine pédagogique de la masturbation et comment cette médecine pédagogique de la masturbation a reconduit ce problème du désir jusqu'au problème de l'instinct, ce problème de l'instinct qui est précisément la pièce centrale dans l'organisation de l'anomalie. C'est donc cette masturbation découpée ainsi dans l'aveu pénitentiel au XVII^e siècle, cette masturbation devenant problème pédagogique et médical, qui va ramener la sexualité dans le champ de l'anomalie.* » (Foucault, 1999, p. 180). De plus, les prémisses morales d'appréhension de la sexualité par les scientifiques du 19^e siècle sont imprégnées par l'idéologie chrétienne, la condamnation de la masturbation, celle de la pédérastie à travers la sodomie, le soupçon qui porte sur les unions extra-maritales en sont des illustrations. Le registre de vocabulaire utilisé pour décrire les perversions sexuelles relève en partie du champ sémantique biblique. Ainsi, les scientifiques ne se détachent pas de la religion chrétienne, mais s'en émancipent. Le terme de laïcisation ne doit pas être entendu comme un rejet des principes sexuels moraux de la religion chrétienne, mais comme un déplacement préalable à la scientification de certains d'entre eux (la masturbation) et l'ouverture d'un nouveau « *régime de vérité* » de la sexualité.

422- *Scientia sexualis aut/et systema naturae sexualis ?*

Pour élaborer une science de la sexualité, il faut, pour les scientifiques, lui définir un cadre d'application, il faut comprendre ce que c'est que la sexualité, en définir ses caractères, il reste enfin à élaborer une méthode de travail.

Heinrich Kaan va s'employer à construire l'objet sexualité sous la forme d'une classification naturelle des humains. Sa démarche se veut universelle et atemporelle, comme le montrent ses exemples ethno-anthropologiques pris sur tous les continents (des exemples sont pris en Guinée, au Portugal ou encore en Inde), à des époques très diverses (des Antiquités à la Renaissance, sans approche chronologique). Sa classification est à la fois basée sur l'observation des mécanismes physiologiques et sur des commentaires ethnologiques concernant la sexualité. La science de la sexualité proposée par Kaan reprend la forme des sciences naturelles (biologie, zoologie et botanique). Le

plan de son ouvrage intègre une première partie sur la classification des plantes, dans laquelle il se base essentiellement sur les classifications de Carl von Linné (1707-1778). La seconde partie décrit la sexualité des animaux, elle est écrite à partir des travaux de Karl Eduard von Eichwald (1795-1876). Puis, vient la partie que Kaan élabore sur la sexualité humaine. Dans celle-ci, il prend comme référence *l'Histoire naturelle du genre humain* (1824) de Julien Joseph Virey (1775-1846). Pour ce naturaliste, le système nerveux représente le caractère taxinomique le plus fiable pour classer le règne animal. Suivant ce modèle théorique, Kaan reprend la notion d'instinct sexuel qui serait une sorte de nerf principal de la sexualité dépendant de son environnement, la nature, et des impulsions qu'il reçoit, la *phantasia*. Et c'est cette logique de classement de la sexualité, qu'il convient de retenir chez Kaan. « *Le semblable qui avait été longtemps catégorie fondamentale du savoir - à la fois forme et contenu de la connaissance - se trouve dissocié dans une analyse faite en termes d'identité et de différence ; de plus, et soit indirectement par l'intermédiaire de la mesure, soit directement et comme de plein-pied, la comparaison est rapportée à l'ordre ; enfin la comparaison n'a plus pour rôle de révéler l'ordonnance du monde ; elle se fait selon l'ordre de la pensée en allant naturellement du simple au complexe.* » (Foucault, 1966, p. 68)

La sexualité recèle en son cœur un ordre, comparable à celui « trouvé », construit par les naturalistes. Cet ordre repose sur la différence des sexes, mais en introduisant l'instinct sexuel comme étalon de sa catégorisation et en décrivant les débordements de cet instinct, les *Psychopathia sexualis*, le mode classificatoire proposé est complexifié dans ses fondements. Kaan ne se base pas sur des observations, il élabore un modèle théoriquement, apportant ainsi une pierre angulaire à l'édification de la sexualité comme science. Comme le montre Elsa Dorlin (2006) à propos des traités médicaux des 17^e et 18^e siècle, les classements hiérarchiques des sexes et des races étaient déjà dans un processus de scientification médicale.

Les théories des humeurs et celles des tempéraments justifiaient une faiblesse pathologique du corps des femmes et donc un investissement accru du pouvoir médical sur ces mêmes corps : « *Or c'est précisément cette science médicale désormais constituée, avec ses protagonistes, ses objets propres et ses possibilités expérimentales, qui est en passe de devenir l'outil privilégié de la politique nataliste naissante. Parce que le corps féminin est l'objet d'une science qui en révèle la « vérité », la rationalisation des question de population est possible : la nation devient donc l'effet d'un discours de savoir/pouvoir qui s'est abattu de façon privilégiée sur le corps des femmes.* » (Dorlin, 2006, p. 155). La vérité du corps des femmes, de ses mécanismes pathologiques et sains est théorisée par la médecine, elle est ensuite appliquée à l'ensemble de la population et replacée dans un environnement. « *Chaque type d'homme obéit à une norme de santé différente et incommensurable, à une façon d'être en bonne santé relative à un milieu natal. Bientôt, la « race » désignera donc, pour une partie de la pensée médicale, cette sédimentation, cette essentialisation des caractéristiques propres d'un organisme*

relativement à son milieu « originaire ». » (Dorlin, 2006, p. 245). Avec Kaan, les mêmes procédés théoriques sont déployés. La sexualité pourra devenir une science naturelle hiérarchisant les instincts sexuels selon les sexes, selon les environnements dans lesquels ils évoluent. « Dans cette Psychopathia sexualis de Heinrich Kaan, on trouve d'abord ce thème, qui inscrit très clairement le livre dans la théorie de la sexualité de l'époque. C'est le fait que la sexualité humaine s'insère, par ses mécanismes, par ses formes générales, dans l'histoire naturelle d'une sexualité que l'on peut faire remonter aux plantes. [...] C'est une naturalisation très marquée de la sexualité humaine et, en même temps, son principe de généralisation. » (Foucault, 1999, p. 262)

Après les *Psychopathia sexualis* de Kaan, la sexualité devient une science naturelle en cours de structuration.

423- De la sexualité de l'instinct sexuel à celle du sens sexuel

La science de la sexualité élaborée par Kaan s'articule autour de trois notions : l'instinct sexuel⁸⁹, la *phantasia* (l'imagination sexuelle, peut-être pourrait on parler de fantasmes mais le terme est ici anachronique) et la nature.

L'instinct est une notion nouvelle au 19^e siècle, elle reste difficile à comprendre, puisqu'elle peut être utilisée dans des sens contradictoires, ceci parce que la notion d'instinct est avant tout une technique de pouvoir. L'instinct est une sorte de flux naturel qui justifie ou condamne des comportements. Une de ces caractéristiques est surtout de déborder, d'être incontrôlable. Finalement, appel est fait à la notion d'instinct surtout pour justifier une régulation extérieure, une ingénierie, une science, un ensemble de techniques de pouvoir quelles qu'elles soient. Ainsi l'instinct peut être mis au service de la justification d'analyses de la colonisation française dans *Dominations, colonisation* : « *L'instinct d'expansion. Son évolution dans les groupes humains. - Le besoin d'expansion se rencontre partout dans la nature. Il se montre si intimement lié aux instincts départis à tous les êtres que l'on peut y voir l'une des manifestations essentielle de la vie.* » (Harmand, 1910, p. 26)

Mais l'instinct ramène aussi une part d'animalité dans ce qui est nommé. Ainsi l'instinct est quelque chose qui préexiste aux structures sociales, l'inné, une forme de nature, bien que ses « débordements », ses « déviations » puissent être contre-nature. L'instinct sexuel est considéré comme étant à la sexualité ce que la faim est à la nutrition (Kant, 1786) :

Dans tout le règne animal, l'instinct sexuel conduit à l'accouplement. Et l'accouplement (le coït) est la voie naturelle, par laquelle un être satisfait son

⁸⁹ Il parle indistinctement de *nisus sexualis* (l'impulsion, la force, le mouvement sexuel) et d'*instinctus sexualis*. On peut noter l'importance et la nouveauté de ce terme dans sa démonstration, puisque l'auteur prend la peine de le traduire en allemand : *Geschlechtstrieb, Begattungstrieb*.

instinct sexuel et s'acquitte des fonctions de la vie, en conservant sa race (en perpétuant son espèce).⁹⁰

L'instinct sexuel permet donc de décrire la sexualité comme un besoin physique naturel, le coït, l'accouplement est un simple moyen de conformation « *aux voies de la nature* ». Dans cette première citation, l'instinct ne pose pas problème puisqu'il suit « *la voie naturelle* ». Mais, ceci n'est pas toujours le cas. Comme il existe des déviations de la faim qui amènent à des problèmes nutritionnels, Kaan va discerner un ensemble d'« *aberrations* » entraînant vers une sexualité déviée de ces buts premiers ou encore ne recoupant pas les formes sociales prévues « *par la nature* » :

L'impulsion sexuelle (Geschlechtstrieb) présente beaucoup de variations en termes de quantité, mais ne se laisse pas non plus assujettir à une règle pour ce qui est de la qualité, et il existe plusieurs façons de satisfaire l'instinct sexuel et de remplacer le coït. Les types de ces aberrations sont assez nombreux, mais les plus fréquentes sont l'onanisme, l'amour pour les impubères, l'amour lesbien, la violation des cadavres, la bestialité, avoir des relations sexuelles avec des statues.⁹¹

L'instinct sexuel invite l'homme au coït, comme la nature humaine le demande, et ni la morale ni la religion ne s'y opposent. Car la propagation de la race humaine repose sur cet acte. Cependant, parmi les espèces d'accouplements, ni la pantogamie ni la polygamie ne conviennent à l'homme, alors qu'elles se rencontrent dans le règne animal et existent encore aujourd'hui parmi les rudes peuplades d'Afrique et d'Asie, et que l'on peut en trouver des traces, pour le déshonneur de l'espèce humaine, même dans les villes bien établies ; mais [lui convient seulement] la monogamie, qui conduit au mariage.⁹²

La sexualité du fait de ses différents niveaux de lecture, à la fois au niveau individuel des corps et à celui collectif des alliances, des affinités, est une sphère complexe à étudier pour la science médicale. La notion d'instinct sexuel permet d'élaborer une accroche concrète dans la sexualité pour mettre en place une science de la sexualité à

⁹⁰ « *In toto regno animali instinctus sexualis conducit ad copulationem ; estque copulatio (coitus) naturalis via, qua ens instinctui sexuali satisfacit et munere vitae fungitur, genus suum conservans.* », (Kaan, 1844, p. 36). La traduction de cette citation et des suivantes extraites de cet ouvrage, a été amicalement faite par Pascal Luccioni. Je l'en remercie.

⁹¹ « *Nisus sexualis (Geschlechtstrieb) ut ad quantitatem mutationes numerosas offert, ita et ad qualitatem ab norma aberrat, et diversae rationes existant nisui sexualis satisfaciendi et coitum supplendi. Species harum aberrationum sunt sat numerosae, ast vulgatissimae sunt : onania sive masturbatio ; puerorum amor (paederastia ; amor lesbicus ; violatio cadaverum ; concubitus cum animalibus ; expletio libidinis cum statuis.* », Ibid., p. 43

⁹² « *Instinctus sexualis invitatur hominem ad coitum, quem natura humana expocit, nec moralitas nec religio contradicunt ; huic actui enim innititur propagatio generis humani. Attamen ex speciebus copulationis homini non conveniunt nex pantogamia nec polygamia, quae in regno animali occurrunt et in populis rudibus Africae et Asia adhuc existunt, quarumque quadam vestigia in dedecus generis humani in urbibus bene constitutis etiam reperire licet, sed sola monogamia, quae ad matrimonium conducit.* », Ibid., p. 40.

part entière, biologique, médicale et psychologique. En effet, même si la notion de nature est encore rappelée par Kaan, il est aussi clair qu'elle est dépassée par celle d'instinct. La notion de nature permet une description du type classification naturelle, elle laisse seulement une double possibilité de dire si les pratiques sexuelles sont conformes ou non aux voies qu'on leur suppose, naturelles ou contre-nature. Mais, elle ne permet pas de développer un champ scientifique. L'instinct sexuel permet une plus grande production de discours : il est une forme de « folie » qui nécessite une science pour l'étudier. Il sera le point d'ancrage pour la description des psychopathologies sexuelles dans la sexologie émergente, comme plus généralement celui de la psychiatrie naissante. L'instinct constitue vraiment le moteur puissant de prolifération du discours scientifique, il permet d'interroger le corps, dans quelle partie se situe l'instinct ? L'instinct sexuel a une dimension totalisante, il englobe l'ensemble du corps et de ses fonctions :

*Cet instinct, qui commande à toute la vie tant psychique que physique, et qui imprime sa marque à tous les organes et à tous les symptômes, qui commence à un âge bien précis (la puberté) et se tait à un âge bien précis, c'est l'impulsion sexuelle.*⁹³

Il permet de réfléchir à l'environnement qui peut être une raison des variations de l'instinct... Ce problème sera étayé largement par la littérature médicale de cette deuxième partie du 19^e siècle⁹⁴ dans laquelle les hypothèses seront aussi variées que le nombre des médecins s'y intéressant.

Pour Kaan, les débordements de l'instinct sexuel qui entraînent donc les *Psychopathia sexualis* se font sous l'influence de la *phantasia*, de l'imagination. Cette hypothèse réinscrit les *Psychopathia sexualis* dans une science de l'esprit, une psychiatrie. Là encore, un champ s'ouvre qui pourra étudier tous les « excitants qui allument l'imagination » et pervertissent l'instinct sexuel.

*Les Psychopathia sexualis, au sens le plus strict, s'il s'agit de personnes adultes chez qui la vie sexuelle a sa vigueur normale, apparaissent quand il y a excitation volontaire de l'imagination, et à travers elle [excitation] du système sexuel ; et de fait ils sont innombrables, ces excitants qui, en fonction d'une constitution particulière de l'esprit, allument l'imagination, excitent l'instinct sexuel et remplacent le coït.*⁹⁵

⁹³ « *Instinctus ille, qui toti vitae tam psychicae quam physicae imperat, omnibusque organis et symptomatibus suam notam imprimit, qui certa aetate (pubertate) incipit certaque silet, est nisus sexualis (Geschlechtstrieb, Begattungstrieb)* », *ibid.*, p. 34.

⁹⁴ Charles Féré, *L'instinct sexuel, évolution et dissolution*, Alcan, 1899 ; Paul Sérieux, *Recherches cliniques sur les anomalies de l'instinct sexuel*, Lecrosnier et Babé, 1888 ; Julien Chevalier, *De l'inversion de l'instinct sexuel au point de vue médico-légal*, O. Doin, 1885...

⁹⁵ « *Psychopathia sexualis sensu strictissimo et in personis adultis, in quibus vita sexualis normali gaudet vigore, se prodit qua voluntarir incitatio phantasiae et ope ejus systematis sexualis, et revera innumera sunt incitamenta, quae secundum peculiarem quandam animi temperationem phantasiam inflammant, nisum sexualem incitant et coitum supplent.* », (Kaan, 1844, p. 48)

L'instinct sexuel est partout, il est dans le corps, dans l'esprit, il est une force intérieure indomptable. Une fois que cet instinct a pris une voie autre que celle décidée par « *la nature* », entendue comme le coït reproductif, il n'est plus possible de fuir les conséquences, les effets restent dans les corps, forgent les désirs, deviennent des habitudes. L'instinct sexuel est dévié par l'imagination, il est tellement puissant qu'il dépasse les capacités individuelles, une science paraît donc nécessaire pour le comprendre et le maîtriser. « *La psychiatrie du 19^e siècle adopta silencieusement cette conception de la fonction de l'instinct sexuel, souvent jugée si naturelle qu'on n'estimait pas nécessaire de la formuler explicitement.* » (Davidson, 2005, p. 50). La science de la sexualité, biologique, médicale et psychiatrique pourra intervenir à tous les niveaux énoncés. Elle étudiera la sexualité au niveau biologique, physique, psychiatrique, somatique, mais aussi ethnologique, anthropologique, sociologique. Avec Kaan, une science de la sexualité est née, elle dé/marquera en profondeur « la sexualité ».

Chez Krafft-Ebing, la notion d'instinct sexuel restera importante. En effet, le premier chapitre des *Psychopathia sexualis* s'ouvre sur son rôle primordial. Si l'instinct est toujours au cœur d'une contradiction induite par sa naturalité, celle d'être à la fois nécessaire et, du fait de sa toute puissance (animalité), de requérir un contrôle, Krafft-Ebing déplace le centre de la sexualité, vers la notion de satisfaction. La notion de satisfaction sexuelle permet l'insistance sur la notion de plaisir physique « *une source de bien-être physique* » attachée à celle d'instinct, ce qui n'était pas le cas chez Kaan. Krafft-Ebing donne un corps à la sexualité dès les premières lignes de ses *Psychopathia sexualis*. Ainsi Krafft-Ebing ne va pas seulement parler d'instinct sexuel mais de *sens sexuel*. La satisfaction est la réponse apportée à l'instinct sexuel, son exécution, sa mise en pratique. Finalement, plus que d'un déplacement du centre de la sexualité de l'instinct vers la satisfaction, Krafft-Ebing met en place un axe normal de déroulement de la sexualité, le *sens sexuel* doit aussi s'entendre en terme de sixième sens tout autant qu'en terme spatial.

L'ensemble des faits, objets de ce travail [Les aberrations du sens génésique], nous a conduit à accepter comme absolument démontrée l'existence psychique d'un sixième sens, le sens génital. (Moreau, 1887, p. 3, souligné par l'auteur)

Le sens sexuel constitue un domaine médical à part entière, plusieurs de ces ancrages pourront être des sièges des déviances sexuelles. L'instinct sexuel peut être perversi comme chez Kaan, mais aussi même si l'instinct est conforme, la satisfaction peut être perverse :

La pathologie se trouve en présence d'une grande difficulté quand elle doit, même dans un cas isolé, dire si le désir de la satisfaction sexuelle a atteint un degré pathologique. (Krafft-Ebing, 1895)

Il reste encore l'imagination qui elle aussi peut être perverse, elle est une production corporelle résultant de l'instinct :

À mesure que ces idées érotiques s'accroissent par des sensations voluptueuses, se développe le désir de reproduire des sensations semblables (instinct sexuel). Il s'établit alors une dépendance mutuelle entre les circonvolutions cérébrales (origine des sensations et des représentations) et les organes de la génération. Par suite de processus anatomico-physiologiques, tels que l'hyperémie, l'élaboration du sperme, l'ovulation, les organes génésiques font naître des idées et des désirs sexuels. (Krafft-Ebing, 1895)

Enfin, une dernière notion apparaît dans ce premier chapitre des *Psychopathia sexualis*, couplée à celle de satisfaction, celle de *libido sexualis*⁹⁶ ou de désir. Si on reprend la métaphore de la nutrition, l'instinct serait la faim, la *libido* serait l'appétit.

Les changements répétés d'objet dans la satisfaction sexuelle augmentent les désirs. (Krafft-Ebing, 1895)

Tous ces éléments, l'instinct, l'imagination, la satisfaction et la *libido* s'influencent dans de multiples directions selon les cas de figure :

Mais la satisfaction sexuelle perverse pratiquée de trop bonne heure n'atteint pas seulement les facultés mentales, elle atteint aussi le corps, car elle produit des névroses de l'appareil sexuel (faiblesse irritative du centre d'érection et d'éjaculation, sensations de volupté défectueuses au moment du coït, etc.), tout en maintenant l'imagination dans une émotion continuelle et en excitant le libido. (Krafft-Ebing, 1895)

Pour finir d'accomplir son travail de description du sens sexuel, Krafft-Ebing lui cherche un siège physique. Comme les cinq autres sens qui sont pour chacun attaché à un organe (le toucher poserait aussi question). Sans preuve scientifique, il le localise dans le corps au niveau cérébral justifiant une nouvelle fois la nécessité pour la psychiatrie d'investir ce champ de la sexualité :

⁹⁶ Alors que dans les premières éditions des *Psychopathia sexualis*, elle semble être un synonyme de satisfaction sexuelle, elle deviendra peu à peu une notion autonome et sera plus développée dans les observations des troisième chapitres.

Le sens sexuel, en tant qu'il se manifeste comme sentiment, idée et instinct, est un produit de l'écorce cérébrale. On n'a pas encore pu jusqu'ici bien déterminer le siège du centre sexuel dans le cerveau. (Krafft-Ebing, 1895)

Cette localisation s'avèrera plus complexe, puisqu'il faudra pour Krafft-Ebing aussi décrire les liens entre le cerveau et les organes sexuels. Cette localisation du sens sexuel dans le corps constituera un des grands chantiers de la science de la sexualité⁹⁷.

Le *sens sexuel* est devenu le lieu d'un processus complexe dans lequel chaque étape est un risque de déviance :

Le processus psychophysiologique qui forme le sens sexuel, est ainsi composé :

1^o Représentations évoquées par le centre ou par la périphérie;

2^o Sensations de plaisir qui se rattachent à ces évocations.

Il en résulte le désir de la satisfaction sexuelle (libido sexualis). Ce désir devient plus fort à mesure que l'excitation du cône cérébral, par des images correspondantes et par l'intervention de l'imagination, accentue les sensations de plaisir, et que, par l'excitation du centre d'érection et l'hyperhémie des organes génitaux, ces sensations de plaisir sont poussées jusqu'aux sensations de volupté (sécrétion de liquor prostaticus dans l'urètre, etc.).

Si les circonstances sont favorables à l'accomplissement de l'acte sexuel et satisfont l'individu, il cédera au penchant qui devient de plus en plus vif. Dans le cas contraire, il se produit des idées qui font cesser le rut, entravent la fonction du centre d'érection et empêchent l'acte sexuel.

Les idées qui arrêtent les désirs sexuels doivent être à la portée de l'homme civilisé, chose importante pour lui. La liberté morale de l'individu dépend, d'une part, de la puissance des désirs et des sentiments organiques qui accompagnent la poussée sexuelle ; d'autre part, des idées qui lui opposent un frein.

Ces deux éléments décident si l'individu doit ou non aboutir à la débauche et même au crime. La constitution physique et, en général, les influences organiques exercent une puissante action sur la force des éléments impulsifs; l'éducation et la volonté morale sont les mobiles des idées de résistance.

Les forces impulsives et les forces d'arrêt sont choses variables. L'abus de l'alcool produit à ce sujet une influence néfaste, puisqu'il éveille et augmente le libido sexualis et diminue en même temps la force de résistance morale. (Krafft-Ebing, 1895)

⁹⁷ Une partie des scientifiques s'orientera vers la neurobiologie alors que d'autres se concentreront sur les troubles de leurs patients sans chercher à localiser précisément leurs pathologies. Ce rôle de localisation physique de la sexualité dans le corps sera en partie attribué aux hormones sexuelles, qui seront « découvertes » dans les années 1920. Nelly Oudshoorn, *Hormones, technique et corps. L'archéologie des hormones sexuelles (1923-1940)*, in *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 53^e année, n° 4-5, 1998. p. 775, trad. Ginette Morel, http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ahess_0395-2649_1998_num_53_4_279697

Si Krafft-Ebing nomme lui-même ce processus psycho-physiologique, la description qu'il en donne montre qu'il poursuit son raisonnement dans des sphères qui relèvent plus de la morale : « *débauche* », « *volonté morale* », du droit : « *crime* », du socio-politique : « *homme civilisé* », « *éducation* » ou de l'hygiène quotidienne « *l'abus d'alcool* ». La relecture de la citation d'ouverture des *Psychopathia sexualis* montre en effet que le *sens sexuel* est, certes, l'axe psycho-physiologique formé par l'instinct, l'imagination, la *libido* et la satisfaction, le processus interne d'un sixième sens sexuel, mais le *sens sexuel* est aussi socio-politique puisqu'il concerne le sens à donner à une politique de gestion de la race :

La perpétuité de la race humaine ne dépend ni du hasard ni du caprice des individus : elle est garantie par un instinct naturel tout-puissant, qui demande impérieusement à être satisfait. La satisfaction de ce besoin naturel ne procure pas seulement une jouissance des sens et une source de bien-être physique, mais aussi une satisfaction plus élevée : celle de perpétuer notre existence passagère en léguant nos qualités physiques et intellectuelles à de nouveaux êtres. Avec l'amour physiologique, dans cette poussée de volupté à assouvir son instinct, l'homme est au même niveau que la bête ; mais il peut s'élever à un degré où l'instinct naturel ne fait plus de lui un esclave sans volonté, où les passions, malgré leur origine sensuelle, font naître en lui des sentiments plus élevés et plus nobles, et lui ouvrent un monde de sublime beauté morale.
(Krafft-Ebing, 1895)

Cette même notion de satisfaction sexuelle, qui faisait advenir le domaine de la sexualité psycho-physiologique est aussi une amorce vers quelque chose qui dépasse la sexualité physique, celle commandée par l'instinct, celle de la reproduction au sens physico-social de production d'enfants. Elle est ou peut être une satisfaction dans un sens moral de transmission des qualités : « *qualités physiques et intellectuelle* », « *sentiments plus élevés et plus nobles* », « *beauté morale* ». La satisfaction sexuelle est le fruit de l'instinct sexuel, elle peut être animale comme elle peut être un programme politico-social, celui du progrès de l'humanité. Ainsi le sens sexuel est aussi un axiome de type évolutionniste implanté au sein du projet des *Psychopathia sexualis*.

Les *Psychopathia sexualis* contribuent à construire l'objet de la *scientia sexualis*. Les travaux de Kaan et Krafft-Ebing permettent de voir son élaboration. Kaan articule l'instinct sexuel, la nature et l'imagination pour rendre compte de la sexualité humaine. Krafft-Ebing développe la notion de *sens sexuel*. Ce *sens sexuel* doit se comprendre à trois niveaux : il est un sixième sens, c'est-à-dire qu'il est un mode d'appréhension de l'environnement par le corps. Ce sens comprend l'instinct, la *libido*, la satisfaction, l'imagination. Ces quatre éléments sont à la fois des découpages du sens, mais aussi les étapes du processus psycho-physiologique de la sexualité. Ce deuxième élément et

chacune de ses étapes sont des lieux possibles de déviations. La satisfaction n'étant pas seulement physique mais aussi morale, le *sens sexuel* constitue aussi un axe de développement des populations - « *la perpétuité de la race* » :

C'est ainsi qu'il [l'amour physiologique] peut se placer au-dessus de l'instinct aveugle et trouver dans la source inépuisable de ses sens un objet de stimulation pour un plaisir plus noble, un mobile qui le pousse au travail sérieux et à la lutte pour l'idéal. (Krafft-Ebing, 1895)

43- UNE SCIENCE DE LA SEXUALITÉ POUR « PERPÉTUER LA RACE »

L'amour vraiment normal, par suite, très rare, je dois l'avouer, du moins à l'état de normalité parfaite, est celui où non seulement les fins vitales de la génération et de la pureté des races, mais les fins sociales de la grandeur patriotique, de la conservation familiale, de la pureté des mœurs, sont poursuivis ensemble. (Laupts, 1896, p. 232)

Dès les premières phrases des *Psychopathia sexualis*, Krafft-Ebing énonce la raison de son étude de la sexualité : « *perpétuer la race* ». Le terme de race s'articule à la science de la sexualité dans ses fondements même. « race » tel que l'utilise Krafft-Ebing, doit être entendu dans deux sens : celui de lignée, de famille et celui de « *catégorie de personnes ayant en commun certaines particularités sur lesquelles on attire l'attention* »⁹⁸, c'est-à-dire que le terme de « race » possède à la fois le sens global d'espèce humaine et celui plus restreint de groupe tant dans son sens domestique, une famille, que dans son sens national et/ou biologisé, ceux qui ont du sang, ou encore d'autres caractères tels la couleur de peau en commun. *"In the last decades of the nineteenth century, the term "race" was used in shifting and unstable ways, sometimes as synonymous with "species", sometimes with "culture", sometimes with "nation", sometimes to denote biological ethnicity or sub-groups within national groupings: the "English" race compared, say, with the "Irish" race."* (McClintock, 1995, p. 52). La sexualité selon Krafft-Ebing remplira ces deux fonctions : celle de conservation de la lignée et celle de développement d'une « race civilisée », deux niveaux d'usage de la sexualité sont donc avancés. Le « traitement sexuel » des populations se fait tant au niveau global de l'espèce humaine, qu'à celui nucléaire de la famille.

Anne McClintock utilise la métaphore de la *famille de l'homme*, « *the family of man* », pour décrire ce double investissement du pouvoir : la famille universelle de l'homme, dans laquelle l'homme blanc se place comme responsable du développement de l'humanité, et celle de la sphère domestique, organisée par la hiérarchie patriarcale, posée comme naturelle. « *The family trope is important in at least two ways. First, the*

⁹⁸ Définition du trésor informatisé la langue française, <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?11;s=1771502340;r=1:nat=:sol=0;>.

family offers a 'natural' figure for sanctioning social hierarchy within a putative organic unity of interests. Second, it offers a 'natural' trope for figuring historical time. After 1859 and the advent of social Darwinism, Britain's emergent national narrative took increasing shape around the image of the evolutionary Family of Man. The 'family' offered an indispensable metaphoric figure by which hierarchical (and, one might add, often contradictory) social distinctions could be shaped into a single historical genesis narrative. Yet a curious paradox emerges. The family as a metaphor offered a single genesis narrative for national history, while, at the same time, the family as an institution became voided of history. »⁹⁹.

On comprend alors aisément que la sexualité est à ces deux niveaux - familial et inter/national - , selon ses déclinaisons dans de multiples contextes, un domaine majeur d'investissement du pouvoir. La sexualité, à différents niveaux biologique, médical, légal, psychiatrique, social et ethno/anthropologique, devient une technique de pouvoir puissante pour contrôler les populations, soit pour les rendre plus fertiles en cas de besoin de main-d'œuvre, pour l'esclavage ou le salariat, soit pour contrôler les mixités de population¹⁰⁰, interdire des unions ou en faciliter d'autres¹⁰¹. La civilisation de la *famille de l'homme* est une des articulations essentielle de la sexualité.

La volonté de « *perpétuation de la race* », croisée avec les classifications raciales, introduit aussi l'idée d'humanité comme un tout, et celle de subdivisions en son sein. Le tout est une valeur et les subdivisions prennent une place hiérarchique au sein de cette valeur. La « sélection sexuelle » est une ingénierie raciale au service de la civilisation. Des groupes sont isolés et étalonnés par l'échelle civilisationnelle. Krafft-Ebing utilise aussi l'acception « *race* » pour parler des femmes :

Des passages de Tertullien nous montrent combien les Pères de l'Église étaient prévenus contre la race d'Ève : « Femme, dit Tertullien, tu devrais aller couverte de guenilles et en deuil ; tes yeux devraient être remplis de larmes : tu as perdu le genre humain. » (Je souligne - Krafft-Ebing, 1895)

Cet usage marque une subdivision du genre humain. Les femmes seront à la fois subdivision et modèle de division : « *Généralement, on peut faire accepter d'autres inégalités par analogie avec le consensus sur la subordination des femmes, tout en faisant passer cette dernière pour naturelle et éternelle. En ce sens, la soumission des femmes est instrumentalement plus efficace que n'importe quelle autre pour le pouvoir,*

⁹⁹ Anne McClintock, *Family feuds, Gender, Nationalism and the family*, in *Feminist review*, n° 44, 1993, p. 61.

¹⁰⁰ « *Commissions of enquiry on European destitution in the colonies, on the moral ecologies that produced concubinary arrangements between native women and European men, mixed blood orphans and their "inclination" to crime—all plotted a politically dangerous set of affective microenvironments. Authorities sought to identify habits of the heart, to assess the presence of resentment, rancor, impudence, and disdain, the degrees of and potential for affective intensity, amidst those categories of people whose dispositions were thought to incline toward danger.* » (Stoler, 2008, p. 101).

¹⁰¹ Le colloque *Empire et biopolitique* organisé par Martine Spensky s'est tenu à Clermont-Ferrand en octobre 2011. Il donnait un aperçu des différentes techniques à l'œuvre dans des contextes esclavagistes ou coloniaux. Le programme est disponible sous ce lien, <http://ehic.univ-bpclermont.fr/article36.html>. Les actes de ce colloque devraient être publiés.

qu'il soit constituant ou constitué. » (Iveković, 2003, p. 29). Ceci sera traité plus en avant, mais temporairement la fonction de division par la sexualité au service de la civilisation peut être retenue.

Cette intention « *perpétuer la race* », la hiérarchisation des populations et leur ingénierie, est une politique qui s'inscrit dans son époque, celle de la deuxième partie du 19^e siècle marquée par les travaux transformistes de Jean-Baptiste de Lamarck (1744-1829), évolutionnistes de Charles Darwin (1809-1882), « récapitulacionnistes » d'Ernst Haeckel (1834-1919), les classifications raciales du Comte Joseph-Arthur de Gobineau, les descriptions de la supériorité de la race aryenne de H. S. Chamberlain (1855-1927), les taxinomies raciales de Haeckel, ou encore les travaux sur la dégénérescence de Bénédict Augustin Morel (1809-1873)...

Les scientifiques européens cherchent à comprendre et à structurer le monde qui les entoure. Ils produisent de nombreuses classifications naturalistes et théorisent l'origine et la structure du monde entier en ignorant l'hétérogénéité des espaces et des temps et en s'auto-justifiant par leur position supérieure dans les hiérarchies animales. Ces « curiosités » ne sont pas désintéressées et se doivent d'être contextualisées au niveau géopolitique. Le « monde européen » s'est déplacé sur tous les continents, à des fins économiques comme à des fins ethnologiques, anthropologiques. Le site *Wanderlust*¹⁰² donne un aperçu ludique (non problématisé) de ces « voyages historiques » : que ce soit au niveau de la conquête de territoires (Magellan, Colomb, Pizarro, Marco Polo), de l'implantation de bases commerciales (« la route de la soie », de l'observation des territoires et des peuples (Lewis, Clark, Jefferson, Cook, Livingston...) ou encore de l'utilisation du monde comme lieu de divertissement (Verne, Earhart). Ce site constitue une illustration de cette main-mise du « monde européen » sur le monde entier.

Ces « grandes découvertes » ont aussi été moteur de grands déplacements de populations. Le « monde européen » a été négrier, transportant des esclaves¹⁰³, des criminels, mais aussi ceux qui devaient les exploiter, les diriger. Dans cette deuxième partie du 19^e siècle, le « monde européen », dans ses différentes déclinaisons nationales¹⁰⁴, a largement entamé son processus de colonisation¹⁰⁵ : *« Ce siècle a vu l'apogée de l' "ascension de l'Occident" : sa force a permis aux métropoles impériales d'accumuler des territoires et des sujets à une échelle véritablement stupéfiante. En 1800, les puissances occidentales revendiquaient 55% de la surface de la terre, mais en détenaient en fait à peu près 35%. En 1878, elles en possédaient 67% : leur taux d'expansion avait donc été de 210 000 kilomètres carrés par an. En 1914, ce taux de croissance avait atteint le chiffre ahurissant de 620 000 kilomètres carrés par an, et*

¹⁰² *Wanderlust*, un site cartographique : <http://awesome.good.is/features/011/Wanderlust/index.html>

¹⁰³ Les abolitions de l'esclavage se font aussi progressivement au cours du même 19^e siècle. Les lois et les pratiques réelles sont souvent en décalage.

¹⁰⁴ Les États-nations sont aussi en cours de formation. Si la France a déjà à peu près ses frontières actuelles, il faut relever la constitution de l'État allemand en 1871, de l'Italie en 1861.

¹⁰⁵ Par exemple, la conférence de Berlin (1884-85) a pour objet la collaboration européenne pour le partage et la division de l'Afrique. Elle est organisée à l'initiative du gouvernement de Bismarck. L'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Belgique, le Danemark, l'Espagne, la France, le Royaume-Uni, l'Italie, les Pays-bas, le Portugal, la Russie, la Suède-Norvège, la Turquie et les États-Unis y participèrent.

l'Europe détenait une superficie globale grandiose, environ 85% de la surface de la terre, en colonies, protectorats, pays dépendants, dominions et commonwealth. » (Said, 2000, p. 42)

Les expansions du 19^e siècle sont des conquêtes militaires, des contrôles pris sur les territoires, mais elles sont aussi des conquêtes idéologiques. Peu à peu, au service de la justification des conquêtes européennes, se met en place un impérialisme scientifique complexe qui résulte des connaissances acquises lors des déplacements européens, des missions d'observation, mais, qui deviendra, aussi, la justification et le mode de maintien de la présence européenne – sous l'appellation française de « *mission civilisatrice* » ou encore dans des formes d'administration et de classification des populations. Cet impérialisme va être particulièrement conceptualisé au cœur des différentes sciences du 19^e siècle (biologie, médecine, ethnologie...), constituant un moment de scientification des conquêtes économiques et territoriales. Il n'est pas une théorie globale systématiquement appliqué mais constitue plutôt un champ complexe de techniques qui seront déployées puis rejugées selon leurs effets et réajustées.

Comme le propose Said, « *“l'impérialisme” désigne la pratique, la théorie et la mentalité d'une métropole dominatrice qui gouverne un territoire lointain.* ». Il faut penser l'impérialisme non seulement comme une théorie construite et argumentée scientifiquement, mais aussi comme une pratique à la fois de contrôles statistiques précis, de management des populations et des territoires, et encore comme une mentalité, un faisceau de réflexes tant mentaux que corporels qui témoignent d'une supériorité européenne construite comme naturelle. Cette gouvernementalité d'un « *territoire lointain* » s'élabore dans un aller-retour entre les métropoles et les colonies, ce qui signifie que la rationalisation des populations, de la *famille de l'homme*, du temps et des espaces sera en usage – sous des formes différentes et selon les groupes de population concernés – tant dans les espaces colonisés que sur les territoires métropolitains : « *A central claim of Imperial leather is that imperialism is not something that happened elsewhere – a disagreeable fact of history external to Western identity. Rather, imperialism and the invention of race were fundamental aspects of Western, industrial modernity. The invention of race in the urban metropolis, which I explore in more details below, became central not only to the self-definition of the middle-class but also to the policing of the “dangerous class”: the working class, the Irish, Jews, prostitutes, feminists, gays and lesbians, criminals, the militant crowd and so on.* » (McClintock, 1995, p. 5)

Puisque sa complexité rend presque impossible d'étudier globalement l'impérialisme, il convient d'isoler des niveaux dans lesquels il opère. La sexualité qui se constitue dans cette fin du 19^e siècle en est un. Elle est une technique de pouvoir que l'impérialisme met en circulation au sein des colonies, mais aussi dans ses allers-retours entre les métropoles et les colonies et au sein des métropoles¹⁰⁶. La science de la sexualité est une

¹⁰⁶ Il est essentiel de voir comment la science de la sexualité s'est appuyée dans ses fondements sur les théories raciales. De la même manière, comme le rappelle Ann Stoler, il est important de penser la sexualité

puissante ingénierie sociale qui semble avoir pour but la civilisation, l'imposition d'un « *type normal de l'humanité* » et par là-même implante une échelle de valeur au sein même de l'humanité et de sa vie.

431- CADRES ÉVOLUTIONNISTES ET THÉORIE DE LA RÉCAPITULATION

Le texte de Darwin *De l'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle, ou la préservation des races favorisées dans la lutte pour la vie* a eu, dès sa publication en 1859, une grande renommée et a connu une large diffusion en Europe comme en témoignent ses nombreuses traductions et rééditions, et sa renommée jusqu'à aujourd'hui. Sans entrer dans les détails des théories darwiniennes, il faut noter que ce texte marque une rupture dans l'histoire de la pensée scientifique, en inscrivant le développement des plantes et des animaux (y compris les humains) sur un axe temporel : les animaux et les plantes évoluent, ils se seraient développés d'un stade primitif vers la civilisation. Darwin accorde aussi un pouvoir « *sélectif* » aux humains dans l'évolution des espèces animales domestiques (exemple du pigeon, du mouton). Les humains (civilisés donc européens) sont à la fois des produits et des agents de l'évolution. Sa théorie propose une vision philogénétique des espèces : les espèces sont toutes liées entre elles, elles évoluent dans le présent mais aussi dans le futur par une sélection naturelle suite à une « *concurrence vitale* »¹⁰⁷ selon leurs capacités d'adaptation à leurs milieux. Les espèces peuvent alors être représentées sur le modèle d'un arbre, un tronc commun à toutes et des branches symbolisant les déviations.

Si ses travaux ont porté au départ sur les espèces végétales et animales, ils sont rapidement généralisés aux humains par Darwin lui-même :

*Appliquons maintenant aux races humaines ces principes généralement admis, et pour cela étudions ces races au même point de vue que celui auquel se placerait un naturaliste à propos d'un animal quelconque.*¹⁰⁸

La sélection naturelle devient alors « naturellement » sociale, comme le montre cet exemple sur l'élimination ou la gestion des individus moins développés dans les « *nations les plus civilisées* » :

aussi en termes coloniaux : « *Tout le monde peut s'accorder sur le fait que la sensualité charnelle [carnality] traverse les théories européennes populaires de la race depuis plus de deux siècles. Pourtant, dans les études coloniales le charnel est souvent traité comme un instinct antérieur à la culture, inné et inexpliqué. Ces analyses procèdent la plupart du temps d'un postulat freudien (et impérial), et non pas d'une lecture foucauldienne qui envisagerait les désirs sexuels comme une construction sociale et la sexualité comme une invention du 19^e siècle.* » (Stoler, 2013, p. 213)

¹⁰⁷ « *Je dois avertir ici que j'emploie le terme de concurrence vitale en un sens large et analogique, comprenant les relations de mutuelle dépendance des êtres organisés, et, ce qui est plus important, non pas seulement la vie de l'individu, mais les probabilités qu'il peut avoir de laisser une postérité.* », Charles-Robert Darwin, *De l'origine des espèces*, Masson, Trad. Clémence Royer, 1862, p. 93.

¹⁰⁸ Charles-Robert Darwin, *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, Schleicher Frères, Trad. Edmond Barbier, 1876 [1874].

Quant aux qualités morales, il importe de constater qu'il se produit toujours, même chez les nations les plus civilisées, une certaine élimination des individus moins bien doués. On exécute les malfaiteurs ou on les emprisonne pendant de longues périodes, de façon qu'ils ne puissent transmettre facilement leurs vices. Les hypocondriaques et les aliénés sont enfermés ou se suicident. Les hommes querelleurs et emportés meurent fréquemment de mort violente ; ceux qui sont trop remuants pour s'adonner à des occupations suivies, - et ce reste de barbarie est un grand obstacle à la civilisation, - émigrent dans de nouveaux pays, où ils se transforment en utiles pionniers. (Darwin, 1876, p. 180)

Ce travail d'application des thèses darwiniennes aux humains est largement poursuivi par des contemporains de Darwin : qu'il s'agisse d'Herbert Spencer (1820-1903) qui théorise le darwinisme social en Angleterre et parle de « *la sélection des plus aptes* » ou Ernst Haeckel (1834-1919) en Allemagne, qui diffuse les travaux de Darwin et s'intéresse particulièrement aux questions de sélection sexuelle, comme en témoigne sa correspondance avec Darwin :

I am very keenly awaiting your book on the Descent of man. I, too, believe that "Sexual Selection" plays a very important role in it, and I have also pointed this out in the second volume of the gen. Morphol. (p. 247). Last year I gave two popular lectures here on "Origin and genealogy of mankind", which I will send you before long, as soon as they are printed. ¹⁰⁹

Haeckel développe un type de darwinisme social teinté de romantisme (ses ouvrages sont remplis de citations de Goethe). Haeckel est très attentif à l'environnement, et à son influence sur les organismes, il forme pour en décrire l'étude, le terme d' « *écologie* » en 1866 et représentera les théories darwiniennes sous forme d'arbre, *Stammbaum des Menschens*, les humains se situant au sommet de l'évolution (voir annexe). Il élabore la théorie de la récapitulation, qui sera très diffusée dans les pays germanophones jusqu'à la période nazie. Pour Haeckel, « *L'ontogénèse récapitule la philogénèse.* ». Il voit ainsi en chaque individu (du stade embryonnaire au stade adulte) le développement de l'ensemble des espèces (des espèces les plus « primitives » aux plus « complexes »). Célèbre pour ses dessins représentant des animaux en récapitulant d'autres, *die Kunstformen der Natur*, sa théorie de la récapitulation est accompagnée d'un « *tableau taxinomique des douze espèces et des trente-six races humaines* » aussi représenté sous forme d'arbre (cf annexe). Cette théorie affirme que les peuples primitifs sont au stade de l'enfance des peuples civilisés.

¹⁰⁹ Darwin Correspondence Database, <http://www.darwinproject.ac.uk/entry-6040>.

Même si Krafft-Ebing ne cite explicitement ni les travaux de Darwin ni ceux d'Haeckel, il est certain qu'il connaît ces théories et qu'elles sous-tendent une partie de son travail :

À l'état primitif, la satisfaction des besoins sexuels est la même pour l'homme et pour les animaux. L'acte sexuel ne se dérobe pas au public ; ni l'homme ni la femme ne se gênent pour aller tout nus. On peut constater encore aujourd'hui cet état primitif chez beaucoup de peuples sauvages tels que les Australiens, les Polynésiens et les Malais des Philippines. (Krafft-Ebing, 1895)

Deux des autobiographies qui lui sont envoyées parlent des thèses darwiniennes. Krafft-Ebing reprend aussi l'expression darwinienne de « *rudimentaires* » pour décrire des organes ou des fonctions qui sont restées à un stade antérieur du développement. Krafft-Ebing se réfère à la notion d'« *atavisme* » (réapparition d'une caractéristique primitive à un stade plus avancé du développement) à quatre reprises dans son texte. Une première fois en lien avec le fétichisme des fourrures, tout en prenant ses distances avec cette interprétation :

Enfin, je tiens encore à rappeler que j'ai lu quelque part un essai de Carl Vogt sur les hommes microcéphales : il y est raconté comment un microcéphale, à la vue d'une fourrure, s'y est précipité et l'a caressée en manifestant une vive joie. Je suis loin de voir pour cette raison, dans le fétichisme très commun de la fourrure, une régression atavique vers les goûts des ancêtres de la race humaine qui étaient couverts de peaux d'animaux. Le microcéphale dont parle Carl Vogt faisait, avec le sans-gêne qui lui était naturel, un attouchement qui lui était agréable, mais dont le caractère n'était pas sexuellement sensuel ; il y a beaucoup d'hommes normaux qui aiment à caresser un chat, à toucher des fourrures, du velours, sans en être sexuellement excités. (Krafft-Ebing, 1895)

Une deuxième mention de l'atavisme est encore faite concernant la pudeur des femmes :

L'étude anthropologique et historique du développement de ce plus bel ornement de la femme n'entre pas dans le cadre de notre sujet. Il est probable que la pudeur féminine est un produit de la civilisation perpétué par l'atavisme. (Krafft-Ebing, 1895)

La violence que des hommes pourraient exercer envers des femmes est aussi un possible atavisme. Le sadisme est ainsi rapproché d'une forme d'atavisme, en ce qu'il serait une forme de barbarie primitive :

La conquête de la femme se fait aujourd'hui sous une forme civile, en faisant la cour, par séduction et en employant la ruse, etc. Mais l'histoire de la civilisation et l'anthropologie nous apprennent qu'autrefois et maintenant encore il est certains peuples chez qui la force brutale, le rapt de la femme, et même l'habitude de la rendre inoffensive par des coups de massue remplacent les sollicitations d'amour. Il est possible qu'un retour à l'atavisme contribue, avec de pareils penchants, à favoriser les accès de sadisme. (Krafft-Ebing, 1895)

Enfin, l'inversion sexuelle acquise est aussi décrite comme une forme possible d'atavisme :

L'atavisme serait le penchant morbide pour son propre sexe, penchant acquis par l'ascendant, et qui se trouverait fixé comme phénomène morbide et congénital chez le descendant. Cette hypothèse est, en somme, admissible, puisque, d'après l'expérience des attributs physiques et moraux acquis, non seulement les qualités, mais aussi et surtout les déficiences, se transmettent par hérédité. Comme il n'est pas rare que des invertis fassent des enfants, que dans tous les cas ils ne sont pas toujours impuissants (les femmes ne le sont jamais), une hérédité par voie de procréation serait possible. (Krafft-Ebing, 1895)

Dans ces citations, il est notable que Krafft-Ebing prend des libertés par rapport aux théories darwiniennes. L'atavisme n'est pas sensé être lié à une parenté directe, comme il l'est dans son exemple sur l'inversion sexuelle, si c'est le cas il s'agit alors d'hérédité classique. Enfin, l'atavisme selon Darwin est lié à une espèce, or, dans les cas d'inversion sexuelle comme dans celui de fétichisme de la fourrure, Krafft-Ebing ramène l'atavisme à une échelle plus individuelle. De plus, il transforme une morale, comme dans le cas de la pudeur « *produit de la civilisation* » en un élément atavique. Les *Psychopathia sexualis* sont plus proches des théories de récapitulation de Haeckel, puisque le développement sexuel de chacun-e est garant du développement sexuel « civilisé » de l'ensemble de l'espèce. La science de la sexualité est un agent de ce bon développement de la civilisation, à la fois juge et partie :

La nature peut se borner à exiger la perpétuité de la race ; mais une communauté, soit famille, soit État, ne peut exister sans garanties pour la prospérité physique, morale et intellectuelle des enfants procréés. (Krafft-Ebing, 1895)

Cette théorie de la récapitulation sous-jacente à l'ensemble des *Psychopathia sexualis*, permet de comprendre comment Krafft-Ebing accorde de l'importance aux pratiques

individuelles pour justifier du devenir de la civilisation, de la race. Mais la « *perpétuation de la race* » telle que la décrit Krafft-Ebing fait appel à d'autres corpus encore.

432- Les classifications raciales

Les thèses évolutionnistes ou récapitulationnistes ne peuvent pas être isolées des classifications naturelles ni des des classifications raciales/racistes. Elles participent d'un même mouvement d'appréhension du monde. Le 19^e siècle est, en effet, le siècle d'or de l'élaboration des classifications raciales. Toutes ces classifications et ontologies constituent un ensemble complexe de théories qui se contredisent éventuellement, mais qui toutes vont vers l'élaboration d'une hiérarchie au sein des humains, dans les colonies comme dans les métropoles. « *Le caractère particulier du racisme en Europe occidentale, à partir du 19^e siècle, est corroboré par la naissance durant ce même siècle de la théorie raciste, c'est-à-dire de la forme explicite de l'idéologie raciste. Auparavant le racisme ne pouvait apparaître que comme un système de justification fondamentalement différent de celui que lui donnera le siècle des sciences.* » (Guillaumin, [1972] 2002, p. 25). Le « *siècle des sciences* » produit des théories qui ont plusieurs points communs. Elles s'inscrivent dans les corps, elles s'auto-justifient par les différences physiques qu'elles isolent, répertorient et hiérarchisent. Les différences physiques deviennent significatives, elles donnent une position dans la hiérarchie sociale. Elles construisent un axe temporel (positiviste) qui tendrait vers le progrès sur le modèle européen, et à partir de là, elles décrivent des stades à franchir ainsi que les positions temporelles dans lesquelles chaque personne ou chaque peuple se situe. « *L'origine, la filiation, le déroulement temporel deviennent les axes de la pensée scientifique.* » (Guillaumin, [1972] 2002, p. 35). Elles sont eurocentristes, elles ne prennent en compte les données géopolitiques que pour asseoir des théories scientifiques déjà élaborées et justifier l'exploitation économique¹¹⁰. Les travaux racialistes effectués par les scientifiques européens nécessiteraient une thèse en eux-mêmes. Je me contenterai ici de donner quelques pistes sur la notion de race et ses systèmes de classification à partir des textes de Joseph-Arthur de Gobineau, cela pour voir comment des éléments se retrouvent dans la science de la sexualité naissante et comment ils sont articulés chez Krafft-Ebing.

Le terme de race va recouper des acceptions plutôt différentes, si on cherche à le comprendre chez Gobineau. Il peut s'agir tour à tour d'une « *race nationale* », les Finnois qui sont considérés comme une « *race servile* » (Gobineau, 1853-55, p. 78), des races principales qui décomposent l'humanité, « *la race blanche, la race jaune, race noire, race*

¹¹⁰ Ainsi la justification de l'esclavage par l'infériorité des « *racés noirs* » : « *L'esclavage, ainsi que toutes les autres institutions humaines, repose sur d'autres conditions encore que le fait de la contrainte. On peut, sans doute, taxer cette institution d'être l'abus d'un droit ; une civilisation avancée peut avoir des raisons philosophiques à apporter au secours de raisons ethniques, plus concluantes, pour la détruire : il n'en est pas moins incontestable qu'à certaines époques l'esclavage a sa légitimité, et on serait presque autorisé à affirmer qu'il résulte tout autant du consentement de celui qui le subit que de la prédominance morale et physique de celui qui l'impose.* » Joseph-Arthur de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races*, 1853-1855, http://classiques.uqac.ca/classiques/gobineau/essai_inegalite_races/essai_inegalite_races_2.pdf, p. 76.

rouge », des « races européennes », ou encore de « race humaine », de « race aristocratique », de « races mâles », de « race métisse »¹¹¹... Un sens s'impose au milieu des pages de descriptions épiques, la race serait une partie d'un tout. Les « races » sont des parties de l'humanité, elles sont des séparations au sein d'un plus vaste ensemble :

L'histoire humaine est semblable à une toile immense. La terre est le métier sur lequel elle est tendue. Les siècles assemblés en sont les infatigables artisans. [...] Les deux variétés inférieures de notre espèce, la race noire, la race jaune, sont le fond grossier, le coton et la laine, que les familles secondaires de la race blanche assouplissent en y mêlant leur soie tandis que le groupe arian, faisant circuler ses filets plus minces à travers les générations ennoblies, applique à leur surface, en un éblouissant chef-d'œuvre, ses arabesques d'argent et d'or. C'est ainsi que l'histoire est une, et que tant d'anomalies qu'elle présente peuvent trouver leur explication et rentrer dans des règles communes, si l'œil et la pensée, cessant de se concentrer avec une obstination irréfléchie sur des points isolés, consentent à embrasser l'ensemble, à y recueillir les faits semblables, à les rapprocher, à les comparer, et à tirer une conclusion rigoureuse des causes mieux étudiées et dès lors mieux comprises de leur identité fondamentale. (Gobineau, 1853-55, p. 322)

Les deux parties de cette proposition ont leur importance pour comprendre ce système de classification raciale. Une partie du tout s'arroge la possibilité de construire un système de subdivision. Les scientifiques européens racialisés construisent donc des subdivisions et des hiérarchies au sein de l'humain. « *Ce qui était en cause jusqu'au 19^e siècle était au plus l'étrangeté des autres ; désormais il s'agit de l'hétérogénéité. L'étrangeté est la perception d'un particularisme, l'hétérogénéité la perception d'une différence ; l'étrangeté se refond dans le faisceau d'une identité originelle, l'hétérogénéité renvoie à une distinction radicale et une supposition de non-identité. La coupure interne à l'humanité fait désormais partie de la sensibilité culturelle.* » (Guillaumin, [1972] 2002, p. 52). Mais dans le même mouvement, il faut ajouter qu'ils construisent aussi l'humanité comme un tout sur lequel ils peuvent exercer leur système classificatoire.

Ce double mécanisme de description des sous-catégories pour former un tout, sera essentiel pour appréhender les *Psychopathia sexualis*. En effet, les travaux de Krafft-Ebing participent de la même dynamique universaliste que ceux qui traitent des

¹¹¹ Les distinctions en terme de race sont aussi rapprochées des distinctions en terme de classes sociales : « *Il a déjà été établi précédemment que toute société se fondait sur trois classes primitives, représentant chacune une variété ethnique : la noblesse, image plus ou moins ressemblante de la race victorieuse ; la bourgeoisie, composée de métis rapprochés de la grande race ; le peuple, esclave, ou du moins fort déprimé, comme appartenant à une variété humaine inférieure, nègre dans le sud, finnoise dans le nord. Ces notions radicales furent brouillées partout de très bonne heure. Bientôt on connut plus de trois catégories ethniques ; partant, beaucoup plus de trois subdivisions sociales. Cependant l'esprit qui avait fondé cette organisation est toujours resté vivant ; il l'est encore ; il ne s'est jamais donné de démenti à lui-même, et il se montre aujourd'hui aussi sévèrement logique que jamais.* », Joseph-Arthur de Gobineau, *Ibid.*, p. 251.

catégories raciales. Le rapprochement n'est pas uniquement analogique, mais épistémique. Ce n'est pas seulement que le modèle de subdivision raciale est appliqué à la sexualité, ce qui est important est plutôt que la sexualité comme les races devient un mode de subdivision de l'humain. Comme la « *race blanche* » est un étalon non questionné, Krafft-Ebing ne va pas décrire une sexualité non perverse. Il va détailler un ensemble de pratiques qui seront désignées comme déviantes et constitueront la base de ses catégories sexuelles. Comme le modèle racaliste eurocentriste met à jour les valeurs européennes, les catégories sexuelles donnent à lire, par défaut, les normes sexuelles qui se mettent en place sur une sexualité universalisée. « *Car ce ne sont pas les faits réels qui le [le racisme] commandent mais bien l'univers imaginaire dont les exigences peuvent s'enraciner dans la vérité aussi bien que dans l'erreur.* » (Guillaumin, [1972] 2002, p. 69).

Krafft-Ebing utilise à plusieurs reprises dans ses *Psychopathia sexualis*, le terme de race. Il l'utilise pour parler des femmes, Gobineau parle, lui, de « *racés mâles* » pour décrire des peuples plus virils, guerriers que d'autres. Ils renvoient alors à une division naturalisée des sexes/genres. Ceci sera traité plus en avant. Krafft-Ebing utilise le terme aussi dans un sens global, d'humanité, il parlera alors de « *race humaine* », là encore, de la même manière que Gobineau. À partir des pratiques sexuelles, des groupes sont constitués, des figures archétypiques : le masturbateur, l'inverti sexuel, le masochiste, le sadique... Ces figures sont des sortes de « *racés sexuelles* », elles renvoient comme dans les catégories raciales à des degrés de développement des individus et par extension, à des degrés de développement des groupes plus larges dans lesquelles ils vivent, communauté, famille, nation. Comme dans les classifications raciales, une échelle de valeur des individus est constituée, elle est calculée sur un axe linéaire positiviste, les signes de positionnement sont physiques, ils sont « lus » sur les corps et dans leurs pratiques.

Le rapport entre les classifications raciales et sexuelles n'est ni uniquement analogique, ni uniquement épistémique. Ces deux systèmes classificatoires s'articulent en leur propre cœur.

Krafft-Ebing fait mention d'un homme de « *race arabe* » dans le sens que Gobineau donne aux « *racés* » :

Observation 184 (Assassinat par volupté. Imbécillité morale). Homme d'un âge moyen, né en Algérie, prétendant descendre de race arabe. Il servit quelques années dans les troupes coloniales, voyagea ensuite comme matelot entre l'Algérie et le Brésil et est parti plus tard pour l'Amérique du Nord, attiré par l'espoir d'y pouvoir plus facilement gagner sa vie. Il était connu dans son entourage comme un homme paresseux, lâche et brutal. Il a été plusieurs fois condamné pour vagabondage ; on disait que c'était un voleur du plus bas étage, qu'il se promenait avec des femmes de la plus vile espèce et qu'il faisait cause

commune avec elles. On connaissait aussi ses rapports sexuels pervers et ses pratiques dans ce sens. Il avait à plusieurs reprises mordu et battu des femmes avec lesquelles il avait eu des rapports sexuels. D'après son signalement, on croyait tenir en sa personne cet inconnu qui, pendant la nuit, effrayait dans la rue les femmes en les enlaçant de ses bras et en les embrassant et qu'on désignait sous le nom de Jack the Kisser (Jacques l'embrasseur).

Il était de haute taille (plus de 6 pieds), un peu voûté. Le front bas, les pommettes très saillantes, les mâchoires massives, les yeux petits, rapprochés l'un de l'autre, rouges ; le regard perçant, de grands pieds, des mains comme des serres d'oiseau de proie ; en marchant il lançait les pieds. Ses bras et ses mains étaient couverts du nombreux tatouages, entre autres l'image coloriée d'une femme autour de laquelle se trouvait inscrit le nom de « Fatima », fait digne d'être remarqué, car, chez les Arabes des troupes algériennes, le tatouage d'un portrait de femme est une marque de déshonneur, et les prostituées de ce pays ont une croix tatouée sur le corps. Son extérieur faisait l'impression d'un être d'une intelligence très inférieure. (Krafft-Ebing, 1895)

Toute cette observation résulte d'une erreur policière dans la recherche d'un embrasseur en série : « *on croyait tenir en sa personne* ». Le surnom donné au criminel recherché « *Jack l'embrasseur* », renvoie au meurtrier en série anglais Jack l'éventreur (1888), renforçant par cette comparaison la dangerosité du crime. Krafft-Ebing décrit tant les comportements que le physique de cet homme. Ses qualificatifs sont plus moraux que médicaux : « *paresseux, lâche et brutal* ». Le diagnostic importe : « *imbécilité morale* ». Si ces pratiques sexuelles sont peu décrites, elles sont désignées comme déviantes, accentuant le portrait négatif qui est fait de cet homme : « *Il avait à plusieurs reprises mordu et battu des femmes avec lesquelles il avait eu des rapports sexuels.* ».

Krafft-Ebing ne nous donne pas les moyens qu'il a mis en œuvre pour connaître ces détails intimes. Il n'explique pas si les femmes qu'il a mordues et battues se sont plaintes de cet homme. Il faut encore noter la comparaison avec un animal de proie basée sur la forme de ses mains. Les oiseaux de proie ont aussi une connotation négative, une image violente : ils s'emparent violemment d'une proie pour se nourrir. Cet aspect de prédateur inscrit dans son corps renforce le portrait effrayant qui est fait de cet homme. La référence à ses tatouages est encore une inscription supplémentaire dans le domaine de la criminalité, plusieurs scientifiques contemporains de Krafft-Ebing (Cesare Lombroso, Alexandre Lacassagne) font des liens entre tatouage et criminalité¹¹², chez les hommes comme chez les femmes. Dans cette observation de Krafft-Ebing, il est mis à distance à la fois de son sexe et de son peuple, cette pratique serait, dans son pays même, une marque de déshonneur, la comparaison est faite avec les tatouages que portent les prostituées et de plus, les motifs même de ses tatouages sont des portraits de femmes.

¹¹² Anonyme et Philippe Artières, *À fleur de peau : Médecins, tatouages et tatoués*, Allia, 2004.

Ces éléments qui apparaissent comme illogiques dans la démonstration de Krafft-Ebing permettent de le rapprocher des femmes perverses. Il fait « *cause commune* » avec des femmes « *de la plus vile espèce* ». Enfin, après cette description physique très morale, la conclusion de Krafft-Ebing est qu'il possède une « *intelligence très inférieure* », qu'on peut constater à « son extérieur ». Si à un niveau légal, les faits sont très minces, l'observation de cet homme a été très détaillée. La suspicion qui porte sur lui est basée sur des jugements moraux expliquant ainsi le diagnostic plus moral que clinique. Cette mention raciale dans le sens de Gobineau sera la seule des *Psychopathia sexualis*. Mais Krafft-Ebing enchâsse la race dans la sexualité d'une autre manière :

La femme est le bien commun des hommes, la proie temporaire du plus fort, du plus puissant. Celui-ci recherche les plus beaux individus de l'autre sexe et par là il fait instinctivement une sorte de sélection de la race. (Je souligne - Krafft-Ebing, 1886, chapitre un)

Dans cette assertion, Krafft-Ebing mixe à la fois les théories évolutionnistes et les théories raciales. Les hommes sont des sélectionneurs raciaux, par instinct, dans le choix des femmes qu'ils côtoient et avec lesquelles ils vont se reproduire. Les femmes sont essentialisées « la femme », elles n'ont pas de rôle actif dans le choix de leur partenaire, elles sont « *un bien commun* » des hommes, c'est-à-dire un outil au service de la reproduction de la race (Iveković, 2003 - McClintock, 1997). Le rôle des hommes dans la formation des couples est vu comme majeur dans la « *perpétuation de la race* ». Comme Gobineau l'a fait à propos des « *racés* », Krafft-Ebing déplace la sexualité d'une dimension historique à une dimension biologique. Si on reprend une image botanique, dans les *Psychopathia sexualis*, il ne s'agira pas tellement d'envisager la reproduction dans la « limitation des semences » mais plutôt dans la « sélection des semences » :

Le phénomène primitif de toute génération n'est donc pas une reproduction, mais une continuation. Si donc, à mesure que les types deviennent plus grands et plus compliqués, les germes des organismes paraissent, en comparaison de l'organisme-mère, non seulement diminués quantitativement, mais aussi simplifiés qualitativement, morphologiquement et physiologiquement, la conviction que la génération est une continuation et non pas une reproduction nous amène à la supposition générale d'une continuation latente mais ininterrompue de la vie des parents dans leurs descendants. Car, dans l'infiniment petit, il y a place pour tout, et il est aussi faux de se figurer que la réduction du volume progressant à l'infini, déduction qui n'est toujours qu'un rapport comparé à la grandeur du corps de l'être humain qui observe, arrive quelque part à une limite infranchissable pour la différenciation de la matière, qu'il serait erroné de croire que la grandeur illimitée de l'espace de l'univers

arrive quelque part à une limite de remplissage avec des formations individualisées. Ce qui me paraît avoir besoin d'être expliqué, c'est plutôt le fait que ce ne sont pas toutes les qualités des parents, soit morphologiques en volume, soit physiologiques avec le mode des mouvements des particules, qui se manifestent spontanément dans la descendance, après le développement du germe. Ce fait, dis-je, a plutôt besoin d'être expliqué que l'hypothèse d'une différenciation héréditaire de la substance du cerveau qui a des relations fixes avec les représentations qui n'ont pas été perçues par l'individu, hypothèse sans laquelle les instincts restent inexplicables. (Krafft-Ebing, 1896)

Même si Krafft-Ebing parle de « *perpétuation de la race* », il ne va pas se soucier d'eugénisme, ce terme n'est jamais mentionné dans les *Psychopathia sexualis*, ni le nom de Malthus (1766-1834) dont les théories eugénistes sont largement répandues dans cette époque. Il y a ici deux mécanismes qui s'articulent au sein de la sexualité avec la naissance de la science de la sexualité, l'eugénisme s'applique à la « limitation des semences » (reproduction), mais le contrôle sexuel s'applique plutôt à la « sélection des semences » (continuation)¹¹³, il structure les populations vivantes et ne se préoccupe pas matériellement de leur réduction, ou alors pas uniquement, mais de leurs valeurs *per se* au sein de la catégorie plus large de l'humain¹¹⁴. La sexualité chez Krafft-Ebing est une technique d'ingénierie morale des populations au service du maintien des hiérarchies sociales. « *Colonial states were in the business of "engineering morality," both among their agents and those ruled.* » (Stoler, 2008, p. 69).

Ces techniques de gestion des populations se constituent dans un aller-retour entre colonies et métropoles : « *Some proposals had their referents in Europe, others in the Indies, still others in colonial contexts further afield. Together they map circuits of knowledge production of varied scale and unexpected breadth. Colonial officials both created and called up a set of transnational equivalencies between "their" indigent*

¹¹³ « [...] par l'évolution ; il [l'inverti] rend inutile les précautions inspirées par Malthus. La dissolution de l'instinct sexuel paraît le phénomène de dégénérescence le plus propre à mettre en évidence la tendance naturelle à l'élimination des dégénérés. » Charles Ferré, *L'instinct sexuel*, Baillière, 1899. Selon cet auteur, les dégénérés ne peuvent naturellement plus se reproduire, s'éliminant eux-mêmes sans intervention eugéniste.

¹¹⁴ Stoler réunit ces deux modes d'intervention sous le terme d'eugénisme : « *While studies in Europe and the U.S. focused on the inherent propensity of the poor for criminality, in the Indies delinquency among "European" children was biologically linked to the amount of "native blood" among children of poor Indo-Europeans. Eugenics provided not so much a new vocabulary as it did a medical and moral basis for anxiety over white prestige which reopened debates over segregated residence and education, new standards of morality, sexual vigilance and the rights of certain Europeans to rule. Eugenic influence manifested itself, not in the direct importation of metropolitan practices such as sterilization, but in a translation of the political principles and the social values which eugenics implied. In defining what was unacceptable, eugenics also identified what constituted a "valuable life": "a gender-specific work and productivity, described in social, medical and psychiatric terms" (Bock 1984:274). Applied to Europe colonials, eugenic statements pronounced what kind of people should represent Dutch or French rule, how they should bring up their children and with whom they should socialize. Those concerned with issues of racial survival and racial purity invoked moral arguments about the national duty of French, Dutch, British, and Belgian colonial women to stay at home.* », Ann L. Stoler, *Making Empire Respectable: The Politics of Race and Sexual Morality in 20th Century Colonial Cultures*, in *American Ethnologist*, Vol. 16, N° 4, 1989, p. 634. Je pense pour ma part que ce sont deux types d'intervention du pouvoir différents : l'eugénisme dont la technique principale est la stérilisation, est plutôt basée sur la sexualité entendue en terme de reproduction, alors que la sexualité qui émerge à partir de la science de la sexualité et avec la description des pervers a comme technique la hiérarchisation des populations et serait plutôt construite sur la sexualité en terme de gestion d'affinités, d'ingénierie des populations et de détermination de leur valeur.

Europeans and those elsewhere. What was produced was less often viable social policy than anxious efforts to identify an elusive social category available for cross-colonial comparison. » (Stoler, 2008, p. 107)

Si les hiérarchies de statut social opéraient déjà une catégorisation de valeur entre les hommes, les femmes et leurs différentes classes sociales, les catégories sexuelles, sur le modèle des catégories raciales, les copiant, les enchâssant, inscrivent cette hiérarchie au sein même des corps des populations métropolitaines (natives) et la complexifie. Pour articuler le fond théorique qui constitue les *Psychopathia sexualis*, une théorie de la deuxième partie du 19^e siècle reste encore à être réfléchi. En effet, il ne s'agit pas seulement de « *perpétuer la race* » dans le présent pour Krafft-Ebing, il s'agit de réfléchir la sexualité dans une globalité temporelle forgeant le présent dans un aller-retour entre le passé et le futur. Cette inclusion des corps dans un présent fruit du passé et germe du futur passera amplement par les théorisations de l'hérédité. « *Le terme hérédité lui-même se charge en 1842 de son sens biologique après un long passé strictement juridique.* » (Guillaumin, [1972] 2002, p. 32). L'hérédité permettra donc d'investir l'évolution des corps, des transmissions de caractères négatifs pour l'espèce. Elle permettra aussi de théoriser le futur, le devenir des pervers, leurs tares. La théorie de la dégénérescence donnera à ces travaux des fondements solides.

433- De la dégénérescence des populations

La dégénérescence est principalement théorisée par Bénédicte Auguste Morel (1809-1873), dans un ouvrage de 1854, *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine et des causes qui produisent ces variétés maladives*. Ses théories seront reprises par d'autres scientifiques français ou européens, spécialement autour de la notion d'hérédité (Paul Moreau de Tours, 1844-1908). Elles sont l'une des théories largement mobilisées par Krafft-Ebing dans les *Psychopathia sexualis* pour comprendre les perversions sexuelles. Selon cette théorie, certains individus dégènèrent, c'est-à-dire qu'ils naissent avec les tares des générations précédentes et transmettent à leur tour des tares à leurs descendants. Les tares ne font que s'aggraver au fil du temps. Ces tares se voient à des signes physiques (stigmates), des pathologies spécifiques et des comportements moraux dits « *dégénérés* » :

Les conditions de dégénérescence dans lesquelles se trouvent les héritiers de certaines dispositions organiques vicieuses, se révèlent non seulement par des caractères typiques extérieurs plus ou moins faciles à saisir, tels que la petitesse ou la mauvaise conformation de la tête, la prédominance d'un tempérament maladif, des difformités spéciales, des anomalies dans la structure des organes, l'impossibilité de se reproduire ; mais encore par les aberrations

les plus étranges dans l'exercice des facultés intellectuelles et des sentiments moraux. (Morel, 1854, p. 62)

La théorie de la dégénérescence est une théorie de l'évolution, elle se situe sur l'axe du reproductif, du générationnel, de l'héréditaire, celui de la reproduction. Si l'évolutionnisme et les théories de la récapitulation se tournent plus vers le passé, les théories de la dégénérescence envisagent plutôt le futur. Pour Morel, le phénomène de dégénérescence est inéluctable. Le dégénéré :

n'est susceptible que d'une amélioration relative, et des influences héréditaires fatales pèseront sur ses descendants. Il restera toute sa vie ce qu'il est en réalité : un spécimen des dégénérescences de l'espèce humaine, un exemple de la déviation malade du type normal de l'humanité. (Morel, 1854, p. 42)

Si Morel laisse ouverte la possibilité d'une amélioration relative, il parle dans son ouvrage de régénération, c'est pour laisser ouverte la possibilité de continuer à réfléchir, étudier et éventuellement soigner les dégénérés. Il ouvre un champ d'intervention médico-social. Comme avec les théories évolutionnistes, récapitulationnistes et les classifications raciales, cette théorie est normative, elle cherche à décrire et à reproduire « le type normal de l'humanité ». Les populations en haut des catégories raciales, c'est-à-dire celles nées et vivant en Europe sont particulièrement visées par les conceptualisations de la dégénérescence. Les dégénérés métropolitains vont devenir les humains qui, au sein des métropoles, se trouvent tout en bas de la valeur humaine :

Nous avons à peine effleuré l'histoire des dégénérescences malades de l'espèce humaine ; nous n'avons cité que très succinctement une seule cause de dégradation dégénérative, et cependant nous sommes déjà en droit de tirer cette conclusion importante, qu'entre le plus misérable individu de la nation Hottentote¹¹⁵, chez laquelle des naturalistes ont cherché avec complaisance des exemples de dégradation physique, et l'Européen le plus accompli au point de vue de la perfection de son type, il y a bien moins de dissemblance qu'entre ce même Européen et l'être maladivement dégénéré que l'on désigne sous le nom de crétin. (Morel, 1854, p. 34)

¹¹⁵ Il y a beaucoup à dire sur le traitement des Hottentot-es par les scientifiques européens. « Et avec l'idée d'une "échelle des races", on voyait s'élever, échelon par échelon, l'homme, du sauvage à l'homme civilisé, avec, comme on le crut fort longtemps, une étape qui restait à découvrir, celle de ce que l'on appela le "chaînon manquant". » (Sandrel, 2010, p. 60).

Ce « chaînon manquant » est celui qui aurait supposé exister entre les singes et les humains dans les classifications scientifiques. De ce fait, aussi à cause de leur langue, réputée être une langue de gloussement, les Hottentot-es ont été très étudiés par les scientifiques. Les hommes n'auraient eu qu'un testicule, les femmes auraient eu de grandes lèvres extrêmement développées qui auraient formé un « tablier »...

La dégénérescence est une théorie qui trace un lien direct entre les traitements des « races » au sein des espaces coloniaux et celui de tous les déviants qui posent problème dans les sociétés européennes. Elle donne une place de choix à la sexualité dans la sélection de la race : « *That vast theoretical and legislative edifice that was the theory of degeneracy secured the relationship between racism and sexuality. It conferred abnormality on individual bodies, casting certain deviations as both internal dangers to the body politic and as inheritable legacies that threatened the well-being of a race.* » (Stoler, 1995, p. 31). Si dans les colonies l'ensemble de la population est considérée comme inférieure, comme dégénérée, dans le cadre des métropoles les exceptions au sein de la population « blanche » sont des risques pour la « *perpétuation de la race* ». La question des colons et des risques de dégénérescence sous d'autres latitudes que celles de leur naissance ou que celles de la naissance de leurs parents, est aussi abordée. Les « Blancs » se doivent d'avoir du pouvoir dans les sociétés industrielles et coloniales qui se construisent alors. Les « Blancs » qui n'ont pas de pouvoir, les pauvres, doivent être mis à distance, ils sont racialisés par les théories de la dégénérescence. La misère économique devient une cause « naturelle » de dégénérescence, elle a une incidence sur les caractères physiques (tempéraments) des personnes :

Bien que la misère ne soit pas une cause directe de folie, elle n'en constitue pas moins par ses conséquences un des éléments qu'on pourrait appeler naturel. En effet, dans cette accumulation forcée des membres d'une famille dans une même pièce où manque souvent le strict nécessaire, la promiscuité des sexes est fatale. Père, mère, garçons, filles, vivent dans un déplorable rapprochement. Aucune gêne, aucune contrainte, ne règne dans ces intérieurs. Les parents n'ont nul respect, nul soucis de la présence de leurs enfants ; la plus révoltante immoralité est chose habituelle dans ces ménages. Nés dans ce milieu, ayant sans cesse en grandissant de semblables tableaux sous les yeux, les enfants trouvent presque naturelles les tentatives dont ils sont fréquemment l'objet, s'y prêtent même parfois, et se livrent à toutes les manœuvres qui révoltent le plus la nature. (Moreau, 1880, p. 76)

Si l'on joint maintenant à ces mauvaises conditions générales l'influence si profondément démoralisatrice qu'exercent la misère, le défaut d'instruction, le manque de prévoyance, l'abus des boissons alcooliques et les excès vénériens, l'insuffisance de nourriture, on aura une idée des circonstances complexes qui tendent à modifier d'une manière défavorable les tempéraments de la classe pauvre. (Morel, 1857, p. 50)

Les théories de la dégénérescence traitent du cadre familial comme de l'humanité, c'est-à-dire que, comme il y a les races inférieures de l'humanité, il va y avoir les familles

dégénérées de la nation. Après la théorisation d'une histoire linéaire de l'humanité et une hiérarchisation de celle-ci par les classifications raciales, la théorie de la dégénérescence met en place un travail sur l'histoire des familles et son évolution. La famille devient un découpage hiérarchique au service de l'humanité. Et les théories de la dégénérescence permettent de décliner dans les métropoles un nouvel ensemble de valeurs, une hiérarchisation des personnes et de leurs pratiques : certains comportements sont valorisés et déclarés naturels, tandis que d'autres sont des atavismes, des tares, des (risques/preuves de) « *dégénérescence(s) de la race* », des oublis de l'évolution. Cette rhétorique impérialiste réimporte donc au sein de la famille, dans les métropoles, des dynamiques coloniales de gestion des populations.

Les dégénérés se reconnaissent à des stigmates physiques. Ils sont tout ce qui peut être tordu dans le corps (chapitre 5) : « *Les principaux stigmates physiques du dégénéré sont l'implantation vicieuse des dents, le développement exagéré des glandes mammaires, le bassin élargi et l'atrophie des testicules, soit le "féminisme" (dégénération féminine de l'homme). Mais bientôt s'ajoutent le prognathisme, la plagiocéphalie, le strabisme, l'hypospadié, la gynécomastie, le nanisme, le rachitisme, etc.* » (Chaperon, 2001, p. 101)

L'environnement est aussi facteur de dégénérescence. Morel va étudier en détail l'influence du travail, mais aussi la consommation d'alcool, de tabac, d'opium, de la pomme de terre. Tous ces facteurs peuvent entraîner des dégénérescences. La théorie de la dégénérescence est totalisante, elle englobe tout un faisceau de raisons pour expliquer des déviations du « *type normal de l'humanité* ». La compréhension des causes de dégénérescence est une responsabilité pour le maintien du statut des Européens et la civilisation du reste du monde :

Ces rapprochements entre l'action différentielle de l'opium et de l'alcool sont si simples que je n'y insisterais pas, si on ne pouvait les généraliser et les appliquer aux influences climatiques, à tout ce qui constitue en un mot l'hygiène générale des nations, leurs habitudes, leurs industries et leurs mœurs, et j'ajouterais même leurs maladies. C'est pour n'avoir pas compris ces notions si simples en apparence que, dans leurs rapports avec les peuples du nouveau monde, les Européens ont failli, dans la plupart des cas, à leur mission civilisatrice. (Morel, 1857, p. 408)

Morel recommande aux médecins, mais aussi à l'ensemble de la société, d'observer les détails des corps, des familles, des pratiques quotidiennes des individus jugés dégénérés, il faut « *les armer contre eux-mêmes* ».

La société, dans un but de sécurité publique, a fait de la prophylaxie défensive en séquestrant des individus nuisibles, quelle que soit la cause qui constitue leur

état ; elle doit faire de la prophylaxie préservatrice en essayant de modifier les conditions intellectuelles, physiques et morales de ceux qui, à des titres divers, ont été séparés du reste des hommes ; elle doit, avant de les renvoyer dans le milieu social, les armer pour ainsi dire contre eux-mêmes afin d'atténuer le nombre des récidives. (Morel, 1857, p. 691, je souligne.)

L'argument de la dégénérescence est un cercle vicieux : « Réversibilité logique : Qu'est-ce qui permet de déterminer ce qui est un stigmatte pertinent ? La récurrence d'un trait chez les dégénérés. Qu'est-ce qui permet de dire si quelqu'un est un dégénéré? La présence des stigmatte. Ainsi Michéa avait-il montré en 1852 que l'hérédité était ce qui permettait à un médecin (et à lui seul) de faire la distinction entre ce qui est «perversion morbide» et ce qui est simple défaut moral non pathologique. Donc à la question: qu'est-ce qui permet entre deux séries d'actes isomorphes de faire passer le scalpel de l'assignation en pathologie ? la réponse est : l'hérédité. Mais l'hérédité se définit comme la présence des mêmes perversions ou défauts chez les ascendants... L'état morbide se déduit de la présence des stigmatte, mais c'est la présupposition de l'état qui permet de faire fonctionner tel élément comme stigmatte plutôt que comme «simple défaut moral non pathologique». Cette réversibilité correspond à ce que les sceptiques de l'Antiquité nommaient un diallèle. »¹¹⁶. La dégénérescence est auto-justifiée par le statut de médecin de celui qui la repère, de la société qui la reconnaît comme un problème social. Elle est une technique normative de grande ampleur puisqu'elle se base sur les stigmatte physiques des dégénérés, mais aussi sur les tares héritées de leur ascendance corrompue. La théorie de la dégénérescence ouvre vers une analyse minutieuse de l'ensemble des familles et de leurs moindre comportements à la recherche de déviances possibles. À ce titre, elle est aussi une technique de mise en place de normes, d'un dispositif orthonormé, défini comme l'ensemble de ce qui ne dévie pas.

Et, en toute logique, les perversions sexuelles sont au cœur de cette rhétorique puisqu'elles sont à la fois, le signe de tares héritées de la famille et l'indice que la prochaine génération sera elle aussi dégénérée :

Chez les hommes civilisés de notre époque les fonctions sexuelles se manifestent très souvent d'une manière anormale. Cela s'explique en partie par les nombreux abus génitaux, en partie aussi par ce fait que ces anomalies fonctionnelles sont souvent le signe d'une disposition morbide du système nerveux central, disposition résultant, dans la plupart des cas, de l'hérédité. (symptômes fonctionnels de dégénérescence). (Krafft-Ebing, 1895)

¹¹⁶ Stéphane Legrand, *Portraits du dégénéré en fou, en primitif, en enfant et finalement en artiste, Methodos*, 2003, <http://methodos.revues.org/>.

Les théories de la dégénérescence tirent leur puissance du fait qu'elles reportent la responsabilité des difficultés sociales sur les dégénérés eux-mêmes. Par le prisme de l'hérédité, elles insufflent une culpabilité sur les pratiques des personnes puisque si elles dévient des comportements attendus d'elles, leur descendance devra en subir les conséquences. « *La dégénérescence est donc une présomption de culpabilité inscrite dans le moindre des stigmates physiques, et elle introduit corrélativement un soupçon de folie dans la moindre conduite déviante. Un psychiatre dont l'histoire n'a pas conservé le nom remarquait très lucidement, lors de la réunion du 28 juin 1886 à la Société médico-psychologique, que la dégénérescence avait pour avantage d'être une catégorie avec laquelle on pouvait faire cadrer "tout ce qui ne correspond pas exactement aux catégories connues de la pathologie mentale". Elle permet une pathologisation de la foule de ces gens qui "restent toute leur vie dans une situation anormale, qui commettent des actes excentriques, désordonnés [...] sans jamais tomber en démence". C'est ainsi que l'on fera de toutes les marginalités, et de toutes les contestations de l'ordre, des stigmates psychologiques : lorsqu'une société protectrice des animaux entreprendra dans les années 1880 une campagne contre la vivisection, Magnan découvrira dans cette idée fixe le stigmate d'un déséquilibre qui lui permettra d'isoler une pathologie mentale : la folie des anti-vivisectionnistes (tel est le titre qu'il donne à un livre publié en 1884).* »¹¹⁷

La dégénérescence est chez Krafft-Ebing placée au centre même de la sexualité. Elle est un risque puisque la sexualité contient une puissance incontrôlable :

Mais, si la vie sexuelle peut devenir la source des plus grandes vertus et de l'abnégation complète, sa toute-puissance offre aussi le danger de la faire dégénérer en passion puissante et de donner naissance aux plus grands vices.
(Krafft-Ebing, 1895)

Chez Krafft-Ebing, la dégénérescence est entraînée par une sexualité non conforme. Elle peut être une sexualité qui a lieu trop tôt ou trop tard dans la vie. Elle peut encore se manifester dans l'absence de sexualité :

[...] ces vieillards cyniques, qui sont en train de verser dans l'atrophie cérébrale, et dans la dégénérescence psychique. (Krafft-Ebing, 1895)

Ces individus sans sexe, au point de vue fonctionnel, sont très rares. Ce sont des êtres dégénérés chez lesquels on peut rencontrer des troubles cérébraux fonctionnels, des symptômes de dégénérescence psychique et même des stigmates de dégénérescence anatomique. (Krafft-Ebing, 1895)

¹¹⁷ Stéphane Legrand, *Ibid.*

Les perversions sexuelles sont toutes des manifestations de dégénérescence que ce soit les actes sadiques, les comportements masochistes qui pourraient s'être transmis par hérédité ou encore les comportements des invertis :

Les actes sadistes diffèrent selon le degré de leur monstruosité, selon l'empire du penchant pervers sur l'individu qui en est atteint, ou bien selon les éléments de résistance qui existent encore, éléments qui, cependant, peuvent être plus ou moins affaiblis par des déficiences éthiques originelles, par la dégénérescence héréditaire, par la folie morale. (Krafft-Ebing, 1895)

La meilleure explication de l'origine du masochisme complet, perversion toutefois assez rare, serait dans l'hypothèse que cette perversion est née de la servitude sexuelle, anomalie de plus en plus fréquente, qui parfois se transmet par hérédité à un individu psychopathe de façon à dégénérer en perversion. On a démontré plus haut qu'un léger déplacement des éléments psychiques qui jouent ici un rôle, peut amener cette transition. Ce que peut faire, pour les cas possibles de masochisme acquis, l'habitude associative, l'hérédité peut le faire pour les cas bien établis de masochisme congénital. Aucun élément nouveau ne s'ajoute alors à la servitude ; au contraire, un élément disparaît, le raisonnement qui rattache l'amour à la dépendance, et qui constitue la différence entre l'anomalie et la perversion, entre la servitude et le masochisme. Il est tout naturel que ce soit la partie d'instinct seule qui se transmette par hérédité. (Krafft-Ebing, 1895)

Dans la majorité des cas, on rencontre des anomalies psychiques (talents brillants pour les beaux-arts, surtout pour la musique, la poésie, etc.), en même temps que de la faiblesse des facultés intellectuelles (esprits faux, bizarres), et même des états de dégénérescence psychique très prononcée (imbécillité, folie morale). Beaucoup d'uranistes en viennent temporairement ou pour toujours aux délires caractéristiques des dégénérés (états passionnels pathologiques, délires périodiques, paranoïa, etc.). Dans presque tous les cas où il fut possible de rechercher l'état physique et intellectuel des ascendants et des proches parents, on a constaté dans ces familles des névroses, des psychoses, des stigmates de dégénérescence, etc. (Krafft-Ebing, 1895)

Le fétichisme et le vol sont aussi des manifestations de dégénérescence. Dans le contexte scientifique français, après 1887 et les travaux d'Alfred Binet, on aurait parlé de kleptomanie, mais Krafft-Ebing ne fait pas mention de cette perversion dans ses textes :

Observation 82. K., quarante-cinq ans, cordonnier, prétend n'avoir aucune tare héréditaire ; il est d'un caractère bizarre, mal doué intellectuellement, d'habitus viril, sans stigmates de dégénérescence ; d'une conduite généralement sans reproche, il fut pris en flagrant délit le 5 juillet 1876, au soir, emportant du linge volé qu'il avait gardé dans un endroit caché. On trouva chez lui trois cents objets de toilette de femme, entre autres, des chemises de femme, des pantalons de femme, des bonnets de nuit, des jarrettières et même une poupée. Quand on l'arrêta, il avait sur le corps une chemise de femme. Déjà, à l'âge de treize ans, il s'était livré à son impulsion à voler du linge de femme ; puni une première fois, il devint plus prudent ; il commettait ses vols avec ruse et beaucoup d'adresse. Quand cette impulsion lui venait, il avait toujours de l'angoisse et se sentait la tête lourde. Dans de pareils moments, il ne pouvait résister, coûte que coûte. Peu lui importait à qui il enlevait ces objets.

La nuit, quand il était au lit, il mettait les objets de toilette qu'il avait volés, en même temps il évoquait dans son imagination l'image de belles femmes, et il éprouvait une sensation voluptueuse avec écoulement de sperme.

Voilà évidemment le mobile de ses vols ; en tous cas, il n'avait jamais vendu aucun des objets volés, mais il les tenait cachés dans un endroit quelconque. Il déclara qu'il avait eu autrefois des rapports sexuels normaux avec des femmes. Il nie avoir jamais pratiqué l'onanisme ou la pédérastie ou d'autres actes sexuels anormaux. À l'âge de vingt-cinq ans, il fut fiancé, mais l'engagement fut rompu par sa faute. Il n'était pas à même de comprendre que ses actes étaient criminels, et en outre, empreints d'un caractère morbide. (Passow, Vierteljahrsschrift für ger. Medicin. N. F. XXVIII, p. 61 ; Krauss, Psychologie des Verbrechens, 1884, p. 190). (Krafft-Ebing, 1895)

Cette observation est exemplaire de toutes celles qui vont parsemer les textes de Krafft-Ebing. Finalement, toutes les observations de ses patients ou les récits d'autres médecins utilisés par Krafft-Ebing sont traversées par le prisme de la théorie de la dégénérescence. Krafft-Ebing étudie les familles, toutes leurs déviations, l'ensemble de l'environnement des pervers. Il est à la recherche de signes de dégénérescence morale ou encore plus grave de signes de dégénérescence anatomique, de stigmates. Il compile les tares des familles, des pervers, s'il n'y en a pas, il le précise « aucune tare héréditaire » prouvant ainsi qu'il les a cherchées. Elles sont à la base de toutes les maladies mentales, mais aussi toutes les déviations sociales, les mauvais usages des corps. La sexualité de Krafft-Ebing est complètement imbibée des théories de la dégénérescence. Ainsi, si on reprend la critique adressée aux théories de Morel, il est possible d'affirmer que les perversions sexuelles de Krafft-Ebing ne sont des perversions que par auto-justification, sur le mode de la diallèle : ceci est un signe de perversion parce que cet individu est pervers, cet individu est pervers puisqu'il porte des signes de

perversion. Les théories de la dégénérescence permettent une justification scientifique du quadrillage social opéré par la science de la sexualité. Comme les théories de la récapitulation, les classifications raciales, elles enchâssent la sexualité et le contrôle des populations. Elles mettent la science de la sexualité au service du contrôle et de la hiérarchisation des vies. Elles mettent en place une grille orthonormée du social.

44- LA SCIENCE DE LA SEXUALITÉ ET LE RESTE DE LA SOCIÉTÉ

Ce serait une erreur de croire que la science de la sexualité n'a été développée qu'au sein d'un groupe de médecins spécialistes des questions de psychopathologies sexuelles ou encore de médecins-légistes, et qu'elle est restée cantonnée à ces champs-là. Ce serait aussi une erreur de penser que la dissémination de la sexualité comme norme et étalon de l'humain, n'a été mise en place que par la sphère médicale et médico-légale. Des interactions entre différents champs ont peu à peu mis en place la sexualité comme une préoccupation sociale et ont ainsi contribué à sa publicité.

La *scientia sexualis* s'est disséminée dans le social par le biais de la littérature, de la production romanesque. « [...] *le développement de la littérature érotique romanesque et médicale portait sur toutes les classes, tous les âges et les sexes, dans un vaste réseau de significations quant au moi ou à la société.* » (Rosario, 2000, p. 192). Il s'agira ainsi dans un premier temps de voir comment le champ des perversions sexuelles est un aller-retour entre la fiction et la science : « *Les cultures médicales et profanes ont échangé des informations entre elles et dans les deux sens, et par de nombreuses voies. Les confessions érotiques médicales étaient des récits limités, situés aux limites douteuses entre documents scientifiques et littérature populaire licencieuse. D'audacieux avertissements selon lesquels "les ventes de ces livres sont strictement limitées aux médecins et aux psychologues qui portent un intérêt professionnel au sexe" ont probablement fait monter en flèche les ventes illicites. [...] Alors que les "pervers" s'appuyaient sur la littérature médicale pour s'informer et s'exciter, les médecins de leur côté ajoutaient de la couleur à leurs contes médicaux en prenant appui sur des romans populaires. Les romanciers, à leur tour (tout spécialement les réalistes, les naturalistes et les décadents) utilisaient la littérature médicale pour étoffer leurs portraits de toute une variété de personnages "dégénérés" et "psychopathes". Armand Dubarry, par exemple, s'acquit presque une réputation et une fortune avec ses onze romans de "déviation génésiques", qui talonnèrent longtemps les ventes de la traduction française de la Psychopathia sexualis (1895).* » (Rosario, 2000, p. 16).

De plus, la *scientia sexualis* a suscité dans ses débuts et à la publication de chacune de ses parutions des réactions chez une partie des pervers dont elle parlait. Les pervers eux-mêmes ont réagi aux analyses qui étaient faites de leurs pratiques, sur le mode épistolaire et souvent de manière auto-biographique. Il est donc important de voir au plus

près les réactions des pervers pour comprendre la dissémination de la sexualité et de ses normes dans l'ensemble de la société.

Enfin, la sexualité s'est développé dans les champs de la sexologie, de la psychanalyse et de la sociologie, reprenant des éléments de la *scientia sexualis*, en mettant d'autres à distance.

441- Une science de la sexualité littéraire

Le domaine littéraire et la science de la sexualité naissante sont très liés par la question des perversions sexuelles. La littérature de la deuxième partie du 19^e siècle déploie effectivement un ensemble de figures nouvelles caractérisées par leur sexualité. Il peut s'agir de figures symboliques comme celle de la lesbienne, la « saphique » chez Charles Baudelaire¹¹⁸ :

*Lesbos, où les Phrynés l'une l'autre s'attirent,
où jamais un soupir ne resta sans écho,
à l'égal de Paphos les étoiles t'admirent,
et Vénus à bon droit peut jalouser Sapho !
Lesbos, où les Phrynés l'une l'autre s'attirent [...]*¹¹⁹

Cette figure on le voit ici est rattachée à la Grèce antique, à un patrimoine littéraire (la rime saphique est une mesure métrique en poésie), la lesbienne est une image lointaine, embellie. La figure de la lesbienne, la « saphiste », est le plus souvent ainsi érotisée, elle est largement répandue dans la deuxième partie du 19^e siècle et au début du 20^e dans la littérature - (ainsi le roman *La garçonne*¹²⁰), mais aussi dans la peinture, chez Egon Schiele (*Couple saphique*, 1911). Si la lesbienne peut éventuellement faire partie des classes populaires, du domaine de la prostitution (*Nana*, Émile Zola, 1880), elle est rarement représentée comme un personnage en difficultés sociales, comme le sera l'homme inverti sexuel, plus proche de la criminalité, du pathologique et représenté avec un quotidien et une destinée plus dramatiques (Le *Monsieur Auguste*, de Joseph Méry, 1859). L'inverti sexuel sera alors plutôt traité sur le mode autobiographique, comme explicité plus loin.

La tendance naturaliste de la littérature fin-de-siècle s'attache à décrire au plus près les vies quotidiennes et dépeint aussi les mauvais usages des corps ou les perversions sexuelles. Ici, on peut citer tant les péripéties amoureuses de la *Duchesse de Langeais* de

¹¹⁸ Charles Baudelaire a songé dans un premier temps à intituler « *Les fleurs du mal* », « *Les lesbiennes* ». En outre, « *Lors du procès de 1857, deux poèmes consacrés aux gougnottes et tribades (termes plus courants pour désigner les lesbiennes au XIX^e siècle) sont condamnés pour "outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs"* par le tribunal. », Benoit Pivert, préface, in *Cahiers de la Revue d'Art et de Littérature, Musique*, n°10, Dossier spécial : *Homosexualité(s) et littérature*, Le chasseur abstrait, 2009, p. 27.

¹¹⁹ Charles Baudelaire, *Les fleurs du mal*, Poulet-Malassis et de Broise, 1857.

¹²⁰ Victor Margueritte, *La garçonne*, Flammarion, 1922.

Balzac, que les visites chez les prostituées des personnages masculins de Zola ou encore les ravages de la syphilis chez Maupassant (*Le lit 29*), l'adultère de Madame de Bovary... La sexualité devient chez les romanciers un aspect de la vie quotidienne qui mérite d'être raconté et malgré la censure, la littérature contribue amplement à l'extension du champ de la sexualité. Le propos n'est pas ici de faire une analyse littéraire de la question des perversions sexuelles à la fin du 19^e siècle, mais plutôt de voir comment la science de la sexualité et la littérature participent d'un même « régime de vérité » de la sexualité et dans quelle contradictions ou réalités sociales, elles échangent autour des perversions sexuelles (Rosario, 2000).

En effet, les auteurs naturalistes vont s'inspirer des traités médicaux pour créer leurs personnages. Ainsi, ils vont utiliser la justification scientifique pour contourner la censure. Ils décrivent donc des personnages pervers parce que ceux-ci existent dans la société et sont décrits par les médecins et non parce qu'ils sont le fruit de leur imagination, qui pourrait alors être jugée comme perverse par la censure et donc sanctionnée. Les liens entre médical et littérature sont ambigus. En effet, les romans, et plus largement la question de l'imagination (comme cela a été souligné dans la partie sur l'instinct et le *sens sexuel*) sont en soi quelque chose de suspect en cette fin du 19^e siècle : « *L'importance croissante des romans en général et des romans pornographiques en particulier était considérée par les intellectuels de l'époque comme la pollution majeure de l'imagination. Les critiques médicales s'inquiétaient aussi de ce que les romans et la pornographie encourageaient les lecteurs, particulièrement ceux aux « cerveaux impressionnables » (donc les femmes et les enfants), à prendre l'imaginaire pour le vrai, entraînant une hyper-excitation malsaine et impossible à satisfaire, ou encore un « faux plaisir ».* » (Rosario, 2000, p. 36) :

Coffignon [...] rapporte que cette aberration [« amor lesbicus », lesbianisme] est maintenant très à la mode, en partie à cause des romans qui traitent de ce sujet, en partie aussi par suite de l'excitation des parties génitales par un travail excessif avec les machines à coudre, et aussi par le fait que les domestiques féminins couchent souvent dans le même lit, puis par les séductions qui se font dans les pensions par des élèves perverses ou par la séduction des filles de famille par des servantes perverses. (Krafft-Ebing, 1895)

Le terme même de romanesque est un trait de caractère. Il apparaît de nombreuses fois dans les *Psychopathia sexualis* pour décrire des personnalités. On le trouve dans les observations 12, 95, 113, 121, 128, 143, 177. À chaque reprise il sert à décrire une personnalité qui a beaucoup d'imagination et qui a du mal à faire la distinction entre la vérité et la fiction :

L'amour psychique de ces individus [les invertis] est souvent romanesque et exalté. (Krafft-Ebing, 1895)

Cet adjectif peut aussi décrire des vies « peu cohérentes », aventureuses :

Dès son enfance il était excentrique, fantasque, aimait les romans de chevalerie et autres, s'absorbait tout entier dans ces sortes d'histoires et finissait par s'identifier, dans son imagination surchauffée, avec les héros du roman. (Krafft-Ebing, 1895)

« [...] aimait lire des romans » est aussi une caractéristique mise en avant par Krafft-Ebing pour comprendre les personnalités de ses patients. Parfois, certaines personnes sont décrites comme lisant « *clandestinement des romans* » (observation 118). L'introduction du chapitre « *effémination et viraginité* » montre que cette activité est considérée comme féminine :

Il y a, entre le groupe précédent et celui-ci, plusieurs cas intermédiaires qui servent de transition, et qui sont caractérisés par le degré d'influence du penchant sexuel sur la personnalité psychique, spécialement sur les penchants et l'ensemble des sentiments. Dans les cas les plus avancés du troisième groupe, des hommes se sentent femmes devant l'homme, et des femmes se sentent hommes en face de la femme. Cette anomalie dans le développement des sentiments et du caractère se manifeste souvent dès l'enfance. Le garçon aime à passer son temps dans la société de petites filles, à jouer aux poupées, à aider sa maman dans les occupations du ménage ; il aime les travaux de la cuisine, la couture, la broderie, montre du goût dans le choix des toilettes féminines, de sorte que, en cette matière, il pourrait même donner des consultations à ses sœurs. Devenu plus grand, il n'aime pas à fumer, à boire, à se livrer aux sports virils ; il trouve, au contraire, plaisir aux chiffons, aux bijoux, aux arts, aux romans, etc., au point de faire le bel esprit. Quand la femme représente ces tendances, il préfère fréquenter la compagnie des dames. (Je souligne - Krafft-Ebing, 1895)

Alors même que les médecins condamnent la lecture des romans ou au moins s'en méfient largement, ils vont pourtant s'appuyer sur des textes littéraires pour décrire les symptômes des perversions sexuelles et leurs effets dans les vies des pervers. La littérature, les romans réalistes deviennent une source d'observations médicales. « *L'interdépendance entre les médecins et les romanciers dans l'exploration des récits érotiques est particulièrement remarquable. Chacun empruntait du matériel à l'autre, tandis que tous les deux interprétaient le monde caché de l'imagination érotique. Les*

médecins avaient d'abord seulement rapporté les histoires des patients et les avaient prises pour argent comptant. Mais à la fin du dix-neuvième siècle, les sexologues étudiaient de près ces confessions, non seulement pour classer la sexualité, mais pour comprendre les mécanismes psychiques du plaisir érotique. Les pratiques sexuelles qui avaient d'abord paru singulières et folles étaient maintenant interprétées comme des phénomènes psychologiques plus facilement généralisables : masculinité, féminité, amour, passion, consommation, religiosité, création artistique, collectionnisme... Tandis que les médecins et les romanciers enregistraient de nouveaux territoires érotiques, les frontières entre l'éros normal et l'érotisme pathologique devenaient de moins en moins claires. » (Rosario, 2000, p. 186). Si les romans peuvent être parfois une source pour comprendre la société, ils ne sont pas un corpus scientifique, peuvent être imprécis, et à ce titre, doivent être utilisés avec méfiance :

Les cas de viol de cadavres décrits dans la littérature par les poètes et les romanciers, font l'impression de phénomènes pathologiques ; seulement ils ne sont ni exactement observés ni exactement décrits, si l'on veut toutefois excepter le cas du célèbre sergent Bertrand. (Krafft-Ebing, 1895)

Mais à d'autres moments, les intentions avancées par les auteurs ne sont pas mises en doute :

Comparez aussi le roman de Belot La bouche de Madame X... qui, d'après l'assertion de l'auteur, repose sur une observation prise dans la vie réelle. (Krafft-Ebing, 1895)

Et même encore, les romans peuvent aussi être cités comme des preuves pour étayer le propos scientifique ou encore attester que les perversions sont très répandues dans la société puisqu'elles sont des sujets de romans :

L'inversion sexuelle ne doit pas être rare ; la preuve, c'est que c'est un sujet souvent traité dans les romans. Chevalier (op. cit.) indique, dans la littérature française (outre les romans de Balzac qui, dans la Passion au désert, traite de la bestialité, et dans Sarrasine, de l'amour d'une femme pour un eunuque) ; Diderot, La Religieuse (roman d'une femme adonnée à l'amour lesbien) ; Balzac, La Fille aux yeux d'or (Amour lesbiens) ; Th. Gautier, Mademoiselle de Maupin ; Feydeau, La comtesse de Chalis ; Flaubert, Salammbô, etc. Il faut aussi faire mention de Mademoiselle Giraud ma femme, de Belot. Ce qui est intéressant, c'est que les héroïnes de ces romans (lesbiens) se montrent avec le caractère et dans le rôle d'un homme vis-à-vis de la personne de leur propre sexe qu'elles aiment, et que leur amour est très ardent. La base névropathique de cette

perversion sexuelle n'a pas échappé non plus à l'attention de ces romanciers. Dans la littérature allemande, ce sujet a été traité par Wilbrandt dans Fridolins heimliche Ehe et par le comte Emeric Stadion dans Brick und Brack oder Licht im Schatten. Le plus ancien roman uraniste est probablement celui de Pétrone, publié à Rome à l'époque des Césars, sous le titre de Satyricon. (Krafft-Ebing, 1895)

Dans la littérature moderne on trouve des descriptions de scènes de sadisme féminin, dans les romans de Sacher-Masoch, dont il sera question plus loin, dans la Brunhilde de Ernst von Wildenbruch, dans la Marquise de Sade de Rachilde, etc. (Krafft-Ebing, 1895)

Dans la littérature nouvelle, dans les romans et les contes, la perversion psycho-sexuelle qui fait le sujet de ce chapitre, a été traitée par Sacher-Masoch, dont les écrits, plusieurs fois cités, contiennent des descriptions de l'état d'âme morbide de ces individus. Beaucoup de gens atteints de cette perversion signalent les ouvrages de Sacher-Masoch comme une description typique de leur propre état psychique. (Krafft-Ebing, 1895)

Zola a, dans sa Nana, une scène masochiste, de même que dans Eugène Rougon. Le décadentisme littéraire, plus moderne, en France et en Allemagne, s'occupe beaucoup de masochisme et de sadisme. Le roman moderne russe, s'il faut en croire Stefanowski, traite aussi ce sujet ; mais, d'après les communications du voyageur Johann-Georg Forster (en 1751-94), cet état jouait déjà un rôle dans la chanson populaire russe. (Krafft-Ebing, 1895)

Dans les littératures de tous les pays et de toutes les époques, la servitude sexuelle joue un grand rôle. Les phénomènes insolites mais non pervers de la vie de l'âme sont pour le poète des sujets heureux et qu'il lui est permis de traiter. La description la plus célèbre de la «servitude» chez l'homme, est celle de l'abbé Prévost dans sa Manon Lescaut. Une description parfaite de la servitude chez la femme se trouve dans le roman Leone Leoni, de George Sand. Il faut citer ici la Kæthchen von Heilbronn de Kleist, qui lui-même désigne cette pièce comme l'opposé de sa Penthésilée (sadisme), enfin la Griselidis de Halm et beaucoup d'autres poésies analogues. (Krafft-Ebing, 1895)

Enfin, les romans sont aussi une source d'inspiration dans la nomination des perversions sexuelles. Ceci concerne le sadisme et le masochisme chez Krafft-Ebing :

Ainsi nommé d'après le mal famé marquis de Sade, dont les romans obscènes sont ruisselants de volupté et de cruauté. Dans la littérature française « Sadisme » est devenu le mot courant pour désigner cette perversion. (Krafft-Ebing, 1895)

Ainsi nommé d'après Sacher-Masoch, dont les romans et les contes traitent de préférence de ce genre de perversion. (Krafft-Ebing, 1895)

Dans ce cas-là on peut parler d'une forme de collaboration entre la sphère littéraire et la sphère médicale pour décrire la sexualité et faire la publicité de ses perversions. Cette collaboration est évidemment unilatérale dans le cas du Marquis de Sade, puisque l'auteur est mort. La question se pose plus avec le masochisme et le nom de Sacher-Masoch. En effet, d'un côté l'écrivain réfute cette nomination de Krafft-Ebing. Krafft-Ebing considère Sacher-Masoch comme un pervers, comme on peut le lire dans ce court extrait de correspondance entre Krafft-Ebing et Wanda Sacher-Masoch, une des épouses de l'écrivain, qui nous informe sur leurs interactions :

Es wäre allerdings besser, wenn Ihr seliger Mann viele seiner Romane ungeschrieben gelassen hätte, aber wer sie las und dabei Schaden erfuhr, war dazu prädestiniert. [...] Am meisten hat S.-M. sich damit geschädigt, denn er war eine dichterisch reich veranlagte Persönlichkeit und hätte Bedeutendes geschaffen, wenn er nicht sexuell unglücklich veranlagt gewesen wäre. Dafür konnte er nichts! Ihr DR. Krafft-Ebing.¹²¹

Sacher-Masoch ne veut pas que Krafft-Ebing utilise son nom pour désigner une perversion, Krafft-Ebing aurait souhaité que Sacher-Masoch n'écrive pas ses romans. Pourtant, même si les deux auteurs, le médecin-légiste et l'écrivain, n'ont pas à proprement travaillé ensemble, on peut néanmoins considérer que le terme « masochisme » s'est répandu probablement autant par le biais des classifications de Krafft-Ebing que par celui de la popularité des romans de Sacher-Masoch, et encore plus probablement dans l'interaction entre les deux. Il s'agit alors d'une forme de collaboration à leur dépens. Par contre, un autre exemple de collaboration consentie se met en place entre Émile Zola et le docteur Lauppts. L'écrivain reçoit l'autobiographie d'un inverti italien anonyme qui lui demande expressément de parler de son cas. Zola ne le fait pas, soucieux qu'il est de la censure, mais il remet ce récit autobiographique au docteur Lauppts (pseudonyme de Georges Saint-Paul, (1870-1937)). Ce médecin

¹²¹ « Il aurait été mieux, que votre défunt mari n'écrive pas la plupart de ses romans. Ceux qui les ont lu et en ont été blessé/touchés, étaient prédestinés pour cela [...]. C'est à lui-même que S-M a fait le plus de mal, parce qu'il avait des talents poétiques certains et aurait pu créer quelque chose de sensé, si il n'avait pas été malheureusement disposé sexuellement. Mais à cela, il ne pouvait rien. Votre Docteur Krafft-Ebing.», (Wanda von Sacher Masoch, 1908, p. 77), ma traduction.

militaire¹²² publiera alors le texte en plusieurs parties dans *Les archives d'Anthropologie criminelle* dirigées par Lacassagne (il prend un pseudonyme pour échapper à d'éventuelles poursuites de la censure). « *Il s'agit d'une série de lettres à caractère autobiographique dans lesquelles un jeune homme décrit avec détails, tel un autoportrait, l'histoire de ses pratiques sexuelles depuis sa petite enfance. Le texte paraît en plusieurs livraisons et fait immédiatement événement. Lauppts le fait ensuite paraître en librairie en 1896, dans Perversion et perversité (collection Tares & poisons) signé du "Dr Lauppts", et pour lequel Zola rédige une préface.* »¹²³ :

Je ne trouve aucun mal, au contraire, à ce que vous publiiez « le roman d'un inverti », et je suis très heureux que vous puissiez faire, à titre de savant, ce qu'un simple écrivain comme moi n'a point osé. Lorsque j'ai reçu, il y a des années déjà, ce document si curieux, j'ai été frappé du grand intérêt physiologique et social qu'il offrait. Il me toucha par sa sincérité absolue, car on y sent la flamme, je dirai presque l'éloquence de la vérité. [...] J'étais alors aux heures les plus rudes de ma bataille littéraire, la critique me traitait journellement en criminel, capable de tous les vices et de toutes les débauches ; et me voyez-vous me faire à cette époque, l'éditeur responsable de ce « Roman d'un inverti » ? D'abord, on m'aurait accusé d'avoir inventé l'histoire de toutes pièces, par corruption personnelle. Ensuite, j'aurais été dûment condamné pour n'avoir vu, dans l'affaire, qu'une spéculation basse sur les plus répugnants instincts. Et quelle clameur, si je m'étais permis de dire qu'aucun sujet n'est plus sérieux ni plus triste, qu'il y a là une plaie beaucoup plus fréquente et profonde qu'on affecte de le croire, et que le mieux, pour guérir les plaies, est encore de les étudier, de les montrer et de les soigner ! Mais le hasard a voulu, mon cher docteur, que, causant un soir ensemble, nous en vînmes à parler de ce mal humain et social des perversions sexuelles. Et je vous confiai le document qui dormait dans un de mes tiroirs, et voilà comme quoi il peut enfin voir le jour, aux mains d'un médecin, d'un savant, qu'on accusera pas de chercher le scandale. J'espère bien que vous allez apporter ainsi une contribution décisive à la question des invertis-nés, mal connue et particulièrement grave. [...] Un enfant naît : pourquoi un garçon, pourquoi une fille ? On l'ignore. Mais quelle complication d'obscurité et de misère, si la nature a un moment d'incertitude, si le garçon naît à moitié fille, si la fille naît à moitié garçon ! Les faits sont là, quotidiens. L'incertitude peut commencer au simple aspect physique, aux grandes lignes du caractère : l'homme efféminé, délicat, lâche ; la femme masculine, violente, sans tendresse. Et elle va jusqu'à la monstruosité

¹²² La plupart des médecins qui travaillent sur les perversions sexuelles ont été des médecins militaires dans les colonies. C'est le cas de Lauppts, de Lacassagne...

¹²³ Philippe Artières, Lacassagne, *Le professeur et l'inverti*, *Criminocorpus*, revue hypermédia autour des Archives d'anthropologie criminelle, <http://criminocorpus.revues.org/120>, janvier 2005.

constatée, l'hermaphrodisme des organes, les sentiments et les passions contre nature. Mais de quel droit pourtant, si la volonté est en partie abolie ? On ne condamne pas un bossu de naissance, parce qu'il est bossu. Pourquoi mépriser un homme d'agir en femme, s'il est né femme à demi ? Naturellement, mon cher docteur, je n'entends pas même poser le problème. Je me contente d'indiquer les raisons qui m'ont fait souhaiter la publication du « Roman d'un inverti ». [...] Et puis, tout ce qui touche au sexe touche la vie sociale elle-même. Un inverti est un désorganisateur de la famille, de la nation, de l'humanité. L'homme et la femme ne sont certainement ici-bas que pour faire des enfants, et ils tuent la vie le jour où ils ne font plus ce qu'il faut pour en faire. (Laupt, 1896, préface d'Émile Zola)

La collaboration est ici complète et très explicite. Zola n'a pas pu publier telles quelles les lettres de cet inverti, il n'a pas non plus réussi à créer un personnage à partir de ce témoignage, cette confession. Il est plus simple de publier ce texte pour un médecin. Mais on peut tout de même noter que Zola, dans sa préface, soutient le Dr Laupt et tente de justifier de la parution de ce texte par la métaphore de la plaie et la nécessité de l'exposer, de l'étudier, pour pouvoir la soigner. Zola replace aussi rapidement le débat sur l'inversion tel qu'il se pose : l'inversion sexuelle est-elle innée, si oui, il faut assouplir les punitions et la réprobation que subissent les invertis, si l'inversion sexuelle est acquise, se posent de sérieux problèmes d'organisation sociale puisque ce sont les rôles des hommes et des femmes, donc des nations et de l'humanité qui sont alors remis en question. La préface signée par Zola peut faire penser qu'un plus large public extérieur à la sphère médicale s'intéressera à ces réflexions médicales. Zola tout en défendant cette publication médicale l'affirme : « *tout ce qui touche au sexe, touche la vie sociale elle-même.* ». Il appelle ainsi de ses vœux un plus large lectorat que celui des spécialistes de la sphère médicale.

La question du lectorat, à qui s'adressent les travaux sur les perversions sexuelles est en effet encore un point important. Ainsi, les sous-titres successifs des *Psychopathia sexualis*, appellent à un lectorat de spécialistes : „*eine klinische-forensische Studie*“ (une étude clinico-judiciaire), puis „*eine medizinisch-gerichtliche Studie für Ärzte und Juristen*“ (une étude médico-légale pour médecins et juristes). Plus avant Krafft-Ebing précise pour qui il écrit et les difficultés morales qu'il doit surmonter pour le faire :

C'est là le triste privilège de la médecine et surtout de la psychiatrie d'être obligée de ne voir que le revers de la vie : la faiblesse et la misère humaines. Dans sa lourde tâche elle trouve cependant une consolation : elle montre que des dispositions malades ont donné naissance à tous les faits qui pourraient offenser le sens moral et esthétique ; et il y a là de quoi rassurer les moralistes. De plus, elle sauve l'honneur de l'humanité devant le jugement de la morale et

l'honneur des individus traduits devant la justice et l'opinion publique. Enfin, en s'adonnant à ces recherches, elle n'accomplit qu'un devoir : rechercher la vérité, but suprême de toutes les sciences humaines.

L'auteur se rallie entièrement aux paroles de Tardieu (Des attentats aux mœurs) : « Aucune misère physique ou morale, aucune plaie, quelque corrompue qu'elle soit, ne doit effrayer celui qui s'est voué à la science de l'homme, et le ministère sacré du médecin, en l'obligeant à tout voir, lui permet aussi de tout dire. »

Les pages qui vont suivre, s'adressent aux hommes qui tiennent à faire des études approfondies sur les sciences naturelles ou la jurisprudence. Afin de ne pas inciter les profanes à la lecture de cet ouvrage, l'auteur lui a donné un titre compréhensible seulement des savants, et il a cru devoir se servir autant que possible de termes techniques. En outre, il a trouvé bon de n'exprimer qu'en latin certains passages qui auraient été trop choquants si on les avait écrits en langue vulgaire.

Puisse cet essai éclairer le médecin et les hommes de loi sur une fonction importante de la vie. Puisse-t-il trouver un accueil bienveillant et combler une lacune dans la littérature scientifique où, sauf quelques articles et quelques discussions casuistiques, on ne possède jusqu'ici que les ouvrages incomplets de Moreau et de Tarnowsky. (Krafft-Ebing, 1895)

L'auteur semble chercher à se défendre de la censure éventuelle, se protéger contre les lois anti-pornographies¹²⁴ ou l'opprobre de l'Eglise. Il faut aussi rappeler le conflit de Krafft-Ebing avec *the British Medico-Psychological Association* non pas sur le contenu même de ses publications, mais sur la diffusion de ses textes : « *The complaint against Krafft-Ebing was not in publishing his book, but that had not prevented it from being sold indiscriminately.* »¹²⁵. Krafft-Ebing se justifie par rapport à ses pairs et en écrivant quelques passages sexuellement explicites en latin, il garantit ainsi qu'il n'y a pas de risques de voir son ouvrage transformé en récit pornographique et utilisé à des fins sexuelles (donc perverses). Pourtant, se contredisant lui-même dès la deuxième édition des *Psychopathia sexualis*, Krafft-Ebing appelle les « pervers » à lui envoyer des témoignages, il suppose donc bien qu'ils vont lire ses ouvrages. Et effectivement, malgré les indications portées par ses sous-titres, le texte fut plus largement diffusé et lu, comme en témoignent les réactions des pervers qui cherchent à comprendre leur sort, ceux qui disent être tombés par hasard sur le texte, ceux qui l'échangent entre eux ou encore ceux qui le trouve excitant :

¹²⁴ En 1900, la loi Heinze est promulguée en Autriche. Elle punit de prison ferme d'un an maximum ou d'une amende de mille Marks, ceux qui font circuler, mettent en vente des écrits, images ou représentations obscènes, spécialement pour des mineurs de moins de seize ans.

¹²⁵ Henri F. Ellenberger, *The Discovery of the Unconscious, The History and Evolution of Dynamic Psychiatry*, New York, Basic Books, 1970, p. 299.

Observation 49 : *La lecture du chapitre de votre livre sur ce sujet m'a fait, ainsi que vous pouvez vous l'imaginer, une formidable impression. Je crus à une guérison, mais à une guérison par la logique d'après la maxime : tout comprendre, c'est tout guérir. [...] En effet, depuis la lecture de votre livre (au commencement de cette année), je ne me suis pas une seule fois laissé aller aux rêveries, bien que les tendances masochistes se manifestent à intervalles réguliers.* (Krafft-Ebing, 1895)

Observation 94 : *Récit autobiographique, après un échange homosexuel entre un uraniste et un autre homme : Je lui exposai alors ma situation d'une manière détaillée, je lui donnai aussi à lire la Psychopathia sexualis et lui exprimai le ferme espoir que par ma force de volonté j'arriverais à dompter complètement mon penchant contre nature.* (Krafft-Ebing, 1895)

Observation 114 : *Bien que je n'aie jamais rencontré d'autres uranistes, je suis complètement renseigné sur mon état, ayant réussi à me procurer avec le temps tous les ouvrages scientifiques qui traitent de ce sujet. Il n'y a pas longtemps que j'ai eu l'occasion de lire votre livre Psychopathia sexualis.* (Krafft-Ebing, 1895)

Observation 137 : *Il y a deux ou trois semaines, votre livre Psychopathia sexualis m'est tombé entre les mains. Cet ouvrage m'a fait une impression des plus profondes. Je l'ai d'abord lu avec un intérêt indubitablement lascif. La description de la formation des mujerados, par exemple, m'a beaucoup excité.* (Krafft-Ebing, 1895)

Dans le cas des *Psychopathia sexualis*, les pervers ont aussi contribué à diffuser les idées de Krafft-Ebing et le savoir construit sur la sexualité. Plus largement, les travaux scientifiques, même si les médecins s'en défendent, sont largement lus en dehors de la sphère médicale lorsqu'ils concernent la sexualité : « C'est dire que d'emblée elle rencontra une audience qui dépassa le public auquel elle était destinée. Les lecteurs non spécialistes – curieux et inquiets de leur propre vie sexuelle – se ruèrent sur cette somme pour y trouver réponse à leurs interrogations et adressèrent un abondant courrier au docteur ès sexualités, fournissant confidences, autobiographies, informations, commentaires et critiques que Krafft-Ebing utilisera [...]. »¹²⁶

Les publications sur les perversions sexuelles sont un succès populaire, elles se vendent bien. Pour preuve du succès économique de ces publications, nombre d'éditeurs se spécialisent sur ces questions : Carré, Masson, Baillière ainsi que la maison d'édition

¹²⁶ Jean-Pierre Kamieniak, *La construction d'un objet psychopathologique : la perversion sexuelle au XIX^e siècle*, in *Revue française de psychanalyse*, 2003/1 Vol. 67, p. 249, <http://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2003-1-page-249.htm>.

lyonnaise Storck. Par la suite, probablement du fait de ce succès économique, des travaux sur la sexualité plus du tout scientifiques paraîtront. Ils sont basés sur des personnages fictifs. S'ils sont présentés comme des ouvrages de vulgarisation on peut les qualifier de traités médicaux romancés : « *Divers noms de plumes (Dr Alibert, Dr Riolan, Dr Rhazis) signent des collections variées (« Bibliothèque médicale populaire », « Collection d'hygiène et de médecine », « Collection des sciences médicales élémentaires ») qui rassemblent en une dizaine de volumes tous les sujets possibles sur la sexualité. De toute évidence, cette vaste production éditoriale ne s'adresse pas à un public scientifique. L'écriture se veut simple, évite les termes complexes ou prend soin de les définir, quand elle ne tombe pas dans le style romanesque. Les anecdotes et les exemples sont nombreux, les références bibliographiques rares et vagues. Érotisme et médecine du sexe tendent à se confondre dans la littérature fin-de-siècle à laquelle participent des vulgarisateurs attirés.* » (Chaperon, 2007, p. 142).

Plus qu'un domaine qu'on peut rattacher à la littérature, c'est un marché tout entier de la sexualité qui naît autour des perversions sexuelles : « *Au tournant du siècle, le savoir sur les perversions déborde de l'étroit cercle des spécialistes pour se déverser dans le grand public grâce à des ouvrages de vulgarisation qui fraient de plus en plus avec la littérature décadente fin-de-siècle. Plusieurs libraires éditeurs s'emparent de ce marché où se mêlent littérature pornographique, études des mœurs, guide de tourisme sexuel parisiens, traités médicaux de la sexualité, cartes postales érotiques et préservatifs, le tout vendu par correspondance.* » (Chaperon, 2007, p. 141). Le champ nouveau de la sexualité permet d'organiser un commerce clandestin non seulement de textes médico-pornographiques, de manuels de pratiques sexuelles, mais aussi de jouets sexuels, qui après avoir été utilisé par certains médecins comme thérapies sont diffusés pour un plus large public : « *L'un des premiers vibromasseurs électro-mécaniques, le Weiss, est disponible pour un usage médical entre 1870 et 1890. En 1900, un large choix d'appareils, qui sera d'ailleurs l'attraction de l'exposition universelle de 1900 à Paris, sera commercialisé.* » (Preciado, 2000, p. 83). La sexualité devient un marché économique. Alors qu'au début du 20^e siècle, la médecine se remet en question et nuance sa condamnation des perversions sexuelles. La vulgarisation des textes a déjà entraîné la création d'un nouvel épistémé : des notions, des liens, des comportements forment le quadrillage de la sexualité. Les questions de sexualité sont devenues des questions sociales.

442- Les pervers de la science de la sexualité

Un des moyens de diffusion de la science de la sexualité hors de la sphère scientifique a été l'appropriation des théories médico-légales et leur mise en circulation par les pervers eux-mêmes. « *Although Krafft-Ebing's work has been regarded as a cultural defense against the corruption of morals and "decadence" of fin de siècle society, at the*

same time the study helped to make sexual variance imaginable and it enlarged the cultural space allotted to idiosyncratic desires. For many perverts, the book was the impetus to self-awareness and self-expression. » (Oosterhuis, 2002, p. 185). Comme entre le champ de la littérature et celui de la médecine, des allers-retours se mettent en place entre le champ médico-légal et les pervers. Avant de s'attarder sur les productions des échanges entre les pervers et le champ médico-légal – le jeu des autobiographies tant dans leur soutien aux théories médico-légales, que dans les premiers pas d'affirmation et/ou de revendication des modes de vie pervers – il importe de voir qui sont ces pervers dont on parle.

Les distinctions de Krafft-Ebing et de ses collègues dans le traitement des pervers ne se font pas sur les pratiques dont ils sont accusés, mais sur les différents modes de traitement qui leur sont réservés selon leurs personnalités, leurs statuts sociaux, les tares de leurs familles ou encore la présence ou non de stigmates de dégénérescence :

Une justice qui n'apprécie que l'acte, et non l'auteur de l'acte, court toujours le risque de léser les intérêts importants de la société (moralité publique et sécurité) et ceux de l'individu (l'honneur). [...] Les species facti sont très importants, bien que leur analyse ne donne lieu qu'à des suppositions, car suivant que le même acte sexuel est commis, par exemple, par un épileptique, par un paralytique ou par un homme sain d'esprit, il présente un caractère différent ou des particularités dans la manière de procéder. (Krafft-Ebing, 1895)

Les actes sont alors réinterprétés à la lumière des éclairages des médecins-légistes. Les modes de traitement (pénitentiaire, psychiatrique, politique...) ne sont pas étanches les uns aux autres, ils peuvent parfois se combiner, parfois se succéder ou encore dépendre du pays ou du hasard du contexte dans lequel ils prennent place (clémence du tribunal, indulgence de leur entourage, soutien du médecin légiste...).

Un premier type est celui des pervers qui relèvent de la responsabilité du domaine médical. Il s'agit de pervers qui sont considérés par la société comme fous, qui sont internés de force, soit sur dénonciation de leur entourage, soit parce qu'ils sont arrêtés pour des comportements pervers. Ils sont alors jugés comme congénitaux, c'est-à-dire que leurs comportements sont condamnés mais qu'ils n'en sont pas tenus responsables. Dans ce cas précis, comme ils ne sont pas considérés responsables, il n'est pas fait cas de leurs propres justifications, ils ne sont pas pensés comme pouvant faire preuve de raison, expliciter leurs comportements :

Un exemple classique d'hyperesthésie sexuelle pure est le cas suivant que j'emprunte à la Folie lucide de Trélat et qui est très précieux pour l'étude de certaines Messalines, devenues célèbres dans l'histoire. Observation 16. M^{me} V.

souffre depuis sa première jeunesse d'andromanie. De bonne famille, d'un esprit cultivé, bonne de caractère, d'une décence allant jusqu'à la faculté de rougir, elle était, encore jeune fille, la terreur de sa famille. Quandoquidem sola erat cum homine sexus alterius, negligens, utrum infans sit an vir, an senex, utrum pulcher an teter, statim corpus nudavit et vehementer libidines suas satiari rogavit vel vim et manus ei injecit. On essaya de la guérir par le mariage. Maritum quam maxime amavit neque tamen sibi temperare potuit quin a quolibet viro, si solum apprehenderat, seu servo, seu mercenario, seu discipulo coitum exposceret. Rien ne put la guérir de ce penchant. Même lorsqu'elle fut devenue grand-mère, elle resta Messaline. Puerum quondam duodecim annos natum in cubiculum allectum stuprare voluit. Le garçon se défendit et se sauva. Elle reçut une verte correction de son frère. C'était peine perdue. On l'interna dans un couvent. Là, elle fut un modèle de bonne tenue et n'encourut aucun reproche. Aussitôt revenue du couvent, les scandales recommencèrent dans la ville. La famille la chassa et lui servit une petite rente. Elle se mit à travailler et gagnait le nécessaire, ut amantes sibi emere posset. Quiconque aurait vu cette dame, mise proprement, de manières distinguées et agréables, n'aurait pu se douter quels immenses besoins sexuels elle avait encore à l'âge de soixante-cinq ans. Le 17 janvier 1854, sa famille, désespérée par de nouveaux scandales, la fit interner dans une maison de santé. Elle y vécut jusqu'au mois de mai 1858 et y succomba à une apoplexia cerebri à l'âge de soixante-treize ans. Sa conduite, avec la surveillance de l'établissement, était irréprochable. Mais aussitôt qu'on l'abandonnait à elle-même et qu'une occasion favorable se présentait, ses penchants sexuels se faisaient jour, même peu de temps avant sa mort. À l'exception de son anomalie sexuelle, les aliénistes n'ont rien constaté chez elle pendant les quatre années qu'ils la soignèrent. (Krafft-Ebing, 1895)

Dans le cas décrit ci-dessus, le suivi médical vient à la demande de l'entourage, de la famille de cette femme. Parfois, le comportement est repéré dans l'espace public, il s'agit alors d'utiliser l'argument de la folie sous peine pour les pervers de tomber sous le coup de la loi et d'être traités comme coupables de leurs actes. Pour certains pervers jouer de l'argument de la folie peut permettre d'échapper à une condamnation plus sévère. Ils se repentent de leurs actes qu'ils soient persuadés de leur folie ou qu'elle soit feinte pour des raisons stratégiques :

Observation 78. Un coupeur de nattes, P., quarante ans, ouvrier serrurier, célibataire, né d'un père temporairement frappé d'aliénation mentale et d'une mère très nerveuse. Il s'est bien développé dans son enfance, était intelligent, mais de bonne heure, il fut atteint de tics et d'obsessions. Il ne s'est jamais

masturbé ; il aimait platoniquement, avait souvent des projets de mariage, ne coïtait que rarement avec des prostituées, mais ne se sentait jamais satisfait dans ses rapports avec ces dernières : au contraire, il en éprouvait plutôt du dégoût. Il y a trois ans, il eut de gros malheurs (ruine financière) ; en outre, il traversa une affection fébrile, aggravée par des accès de délire. Ces épreuves ont gravement atteint le système nerveux central du malade qui, du reste, est chargé héréditairement. Le soir du 28 août 1889, P. a été arrêté en flagrant délit, place du Trocadéro, à Paris, au moment où, dans la foule, il avait coupé la natte d'une jeune fille. On l'arrêta la natte en main, et une paire de ciseaux en poche. Il alléguait un trouble momentané des sens, une passion funeste et indomptable, et il avoua avoir déjà coupé à dix reprises des nattes qu'il gardait chez lui et qu'il contemplait de temps en temps avec délices. Dans la perquisition à son domicile, on trouva chez lui 65 nattes et queues assorties et mises en paquets. Déjà, le 15 décembre 1886, P. avait été arrêté une fois dans des circonstances analogues, mais on l'avait relâché, faute de preuves suffisantes. P. déclare que, depuis trois ans, il se sent anxieux, ému et pris de vertige toutes les fois qu'il reste le soir seul dans sa chambre ; et c'est alors qu'il est saisi de l'envie de toucher des cheveux de femme. Lorsqu'il a eu l'occasion de tenir effectivement dans la main la natte d'une jeune fille, libidine valde excitatus est neque amplius puella tacta, erectio et ejaculatio evenit. Il s'en étonne d'autant plus qu'autrefois, dans ses relations les plus intimes avec les femmes, il n'avait jamais éprouvé une sensation pareille. Un soir il ne put résister au désir de couper la natte d'une fille. Arrivé chez lui, la natte dans sa main, l'effet voluptueux se renouvela. Il avait le désir de se passer la natte sur le corps et d'en envelopper ses parties génitales. Enfin, après avoir épuisé ces pratiques, il en avait honte, et pendant quelques jours il n'osait plus sortir. Après plusieurs mois de tranquillité, il fut de nouveau poussé à porter la main sur des cheveux de femme, de n'importe quelle femme. Quand il arrivait à son but, il se sentait comme possédé d'un pouvoir surnaturel et hors d'état de lâcher sa proie. S'il ne pouvait atteindre l'objet de sa convoitise, il en devenait profondément triste, rentrait chez lui, fouillait dans sa collection de nattes, les touchait, les palpaient, ce qui lui donnait un violent orgasme qu'il satisfaisait alors par la masturbation. Les nattes exposées dans les vitrines des coiffeurs le laissaient tout à fait froid. Il lui fallait des nattes tombant de la tête d'une femme. Au moment précis où il commettait ses attentats, P. prétend avoir été toujours saisi d'une si vive émotion qu'il n'avait qu'une perception incomplète de tout ce qui se passait autour de lui, et que, par conséquent, il n'en a pu garder qu'un souvenir fort vague. Aussitôt qu'il touchait les nattes avec des ciseaux, il avait de l'érection et, au moment de les couper, il avait une éjaculation. Depuis qu'il a éprouvé, il y a trois ans, des revers de fortune, sa mémoire, prétend-il, s'est

affaiblie ; son esprit se fatigue vite ; il est tourmenté d'insomnies, de soubresauts, quand il dort. P. se repent vivement de ses actes.

On a trouvé chez lui, non seulement des nattes, mais aussi des épingles à cheveux, des rubans et autres objets de toilette féminine qu'il s'était fait donner en cadeaux. De tout temps, il eut une véritable manie à collectionner des objets de ce genre, de même que des feuilles de journaux, des morceaux de bois et autres objets sans aucune valeur, mais dont jamais il n'aurait voulu se dessaisir. Il avait aussi une répugnance étrange et qu'il ne pouvait s'expliquer, à traverser certaines rues ; quand il essayait de le faire, il se sentait tout à fait mal. L'examen des médecins a démontré qu'on avait affaire à un héréditaire, que les actes incriminés avaient un caractère impulsif dénué de tout libre arbitre, et qu'ils lui étaient imposés par une obsession renforcée par des sentiments sexuels anormaux. Acquittement. Internement dans un asile d'aliénés. (Krafft-Ebing, 1895)

Ou encore, certains pervers sont socialement en difficulté et vivent leur perversion comme une sorte de handicap. Il se peut alors qu'ils demandent de l'aide, un traitement, ce sera le cas d'une large partie des patients que Krafft-Ebing reçoit en consultation dans son cabinet privé :

Observation 87. Fétichisme du soulier. M. von P., de vieille noblesse polonaise, trente-deux ans, m'a consulté en 1890, au sujet de sa vita sexualis anormale. Il affirme être issu d'une famille tout à fait saine, mais être nerveux depuis son enfance et avoir souffert à l'âge de onze ans de chorea minor. Depuis l'âge de dix ans, il souffre beaucoup d'insomnie, et de malaises neurasthéniques.

Il prétend n'avoir connu la différenciation des sexes qu'à l'âge de quinze ans ; c'est de cette époque que datent ses penchants sexuels. À l'âge de dix-sept ans, une institutrice française l'a séduit, mais ne lui a pas permis d'accomplir le coït, de sorte que seule une excitation sensuelle (masturbation mutuelle) a pu avoir lieu. Au milieu de cette scène, son regard tomba sur les bottines très élégantes de cette femme. Cette vue lui fit une profonde impression. Ses relations avec cette personne dissolue se continuèrent pendant quatre mois. Durant ces attouchements, les bottines de l'institutrice devenaient un fétiche pour le malheureux jeune homme.

Il commença à s'intéresser aux chaussures de dames, et rôdait afin de rencontrer de belles bottines de dames. Le fétiche soulier prit sur son esprit un ascendant de plus en plus grand. Sicuti calceolus mulieris gallicæ penem tetigit, statim summa cum voluptate sperma ejaculavit. Quand on eut éloigné celle qui l'avait séduit, il dut aller chez les puellas avec lesquelles il avait recours au même procédé. Ordinairement cela suffisait pour le satisfaire. Ce n'est que

rarement et subsidiairement qu'il avait recours au coït. Son penchant pour cet acte disparaissait de plus en plus. Sa vita sexualis se bornait aux pollutions dues à des rêves, où, seules les chaussures de dames jouaient un rôle, et à satisfaire ses sens avec des chaussures de femmes, apposita ad mentulam ; mais il fallait que la puella fit cette manipulation. Dans le commerce avec l'autre sexe, il n'y avait que la bottine qui l'excitât sensuellement, et encore la bottine devait être élégante, de forme française, avec talon d'un noir reluisant comme l'était la première. Avec le temps sont survenues des conditions accessoires : souliers d'une prostituée très élégante, chic, avec des jupons empesés et autant que possible des bas noirs.

Le reste de la femme ne l'intéresse pas. Le pied nu lui est tout à fait indifférent. Aussi au point de vue de l'âme, la femme n'exerce pas le moindre charme sur lui. Il n'a jamais eu des tendances masochistes, comme de vouloir être foulé aux pieds d'une femme. Avec les années son fétichisme a pris un tel empire sur lui que, dans la rue, s'il aperçoit une dame d'un certain extérieur et chaussée d'une certaine façon, il est si violemment excité qu'il est forcé de se masturber. Une légère pression sur le pénis suffit à cet individu très neurasthénique pour provoquer une éjaculation. Des chaussures dans les étalages et, depuis quelque temps, la lecture même d'une simple annonce de magasin de chaussures suffisent pour le mettre dans un état d'émotion violente.

Son libido étant très vif, il se soulageait par la masturbation, quand il ne pouvait se servir de chaussures. Le malade reconnut vite l'inconvénient et le danger de son état, et, bien qu'il se portât physiquement bien, sauf ses malaises neurasthéniques, il éprouvait tout de même une profonde dépression morale. Il consulta plusieurs médecins. L'hydrothérapie, l'hypnotisme furent employés sans aucun résultat. Les médecins les plus célèbres lui conseillaient de se marier et l'assuraient qu'aussitôt qu'il aimerait sérieusement une jeune fille, il serait débarrassé de son fétiche. Le malade n'avait aucune confiance en son avenir ; pourtant il suivit le conseil des médecins.

Il fut cruellement déçu dans cette espérance éveillée par l'autorité des médecins, bien qu'il se soit allié avec une dame que distinguent de grandes qualités physiques et intellectuelles. La première nuit de son mariage fut terrible pour lui ; il se sentit criminel et ne toucha pas à sa femme. Le lendemain il vit une prostituée avec le « certain chic » qu'il aimait. Il eut la faiblesse d'avoir des rapports avec elle, à sa façon accoutumée. Il acheta alors une paire de bottines de femme très élégantes et les cacha dans le lit nuptial ; en les touchant, il put, quelques jours plus tard, remplir ses devoirs conjugaux. L'éjaculation ne venait que tardivement, car il devait se forcer au coït ; au bout de quelques semaines, l'artifice employé n'avait déjà plus d'effet, son imagination ayant perdu de sa vivacité. Le malade se sentait excessivement malheureux, et il aurait autant

aimé mettre immédiatement fin à ses jours. Il ne pouvait plus satisfaire sa femme qui avait sexuellement de grands besoins et qui avait été très excitée par les rapports qu'elle avait eus jusqu'ici avec lui ; il voyait combien elle en souffrait moralement et physiquement. Il ne pouvait ni ne voulait révéler son secret à son épouse. Il éprouvait du dégoût pour les rapports conjugaux ; il avait peur de sa femme, craignait les soirées et les tête-à-tête avec elle. Il arriva à ne plus avoir d'érections.

Il fit de nouveau des essais avec des prostituées ; il se satisfaisait en touchant leurs souliers et ensuite la puella était obligée calceolo mentulam tangere ; il éjaculait ou, si l'éjaculation ne se produisait pas, il essayait le coït avec la femme vénale, mais sans résultat, car alors l'éjaculation se faisait subitement.

Le malade vient à la consultation tout désespéré. Il regrette profondément d'avoir, malgré sa conviction intime, suivi le conseil funeste des médecins, d'avoir rendu malheureuse une très brave femme et de lui avoir causé un préjudice physique et moral. Pouvait-il répondre devant Dieu de continuer une pareille vie? Quand même il se confesserait à sa femme et qu'elle ferait tout ce qu'il désire, cela ne lui servirait à rien, car il lui faudrait encore le « parfum du demi-monde ».

L'extérieur de ce malheureux ne présente rien de frappant, sauf sa douleur morale. Les parties génitales sont tout à fait normales. La prostate est un peu grosse. Il se plaint d'être tellement sous l'obsession des idées de chaussures, qu'il rougit quand il est question de bottines. Toute son imagination ne s'occupe que de ce sujet. Quand il est dans sa propriété à la campagne, il se voit souvent forcé de partir pour la ville la plus proche, qui est encore à dix lieues de distance, afin de pouvoir satisfaire son fétichisme devant les étalages et aussi avec des puellis.

On ne pouvait entreprendre aucun traitement médical chez ce malheureux, car sa confiance dans les médecins était profondément ébranlée. Un essai d'hypnose et de suppression des associations fétichistes par la suggestion a échoué, par suite de l'émotion morale de ce pauvre jeune homme qu'obsède l'idée d'avoir rendu sa femme malheureuse. (Krafft-Ebing, 1895)

Cette première forme de pervers est celle de ceux qui subissent leur état. Il relèvent la plupart du temps du domaine de la folie. Parfois, ils sont en souffrance du fait de leurs perversions sexuelles ou des difficultés sociales que celles-ci entraînent. Ils sont considérés comme incapable de raison, ne peuvent pas arriver à se raisonner eux-mêmes et doivent donc en quelque sorte être protégés d'eux-mêmes et mis à distance du reste de la société, ce qui explique le verdict le plus fréquent, leur internement. Les traitements des pervers considérés comme malades diffèrent amplement selon leur classe sociale. Issus de classe sociale élevée sans plainte de leur entourage, ils vont être

des patients de Krafft-Ebing et bénéficier de liberté en dehors de leurs consultations. Pour les classes sociales les plus défavorisées, ils risquent d'être jugés trop dégénérés (la misère est un facteur aggravant la dégénérescence) pour continuer à vivre en liberté et sont alors systématiquement placés dans des asiles d'aliénés. Krafft-Ebing traite des pervers médicalisés dans l'ensemble des *Psychopathia sexualis*, mais il consacre néanmoins un chapitre entier, le chapitre quatre, à l'étude de ce qu'il nomme *Pathologies spéciales*. Sous cette rubrique, il va ranger des perversions sexuelles combinées à des maladies mentales ou psychologiques, comme les titres des sous-parties le montrent :

Les phénomènes de la vie sexuelle morbide dans les diverses formes et états de l'aliénation mentale.—Entraves psychiques.—Affaiblissement mental aigu.—Faiblesse mentale consécutive à des psychoses, à des attaques d'apoplexie, à une lésion de la tête ou à un lues cerebrialis.—Démence paralytique.—Épilepsie.—Folie périodique.—Psychopathie sexuelle périodique.—Manie.—Symptômes d'excitation sexuelle chez les maniaques.—Satyriasis.—Nymphomanie.—Satyriasis et nymphomanie chroniques.—Mélancolie.—Hystérie.—Paranoïa.
(Krafft-Ebing, 1895)

Deux commentaires sont à faire sur ce chapitre spécifique. Tout d'abord, les liens sont tenus pour Krafft-Ebing entre les maladies psychologiques et les perversions sexuelles. Comme précisé en amont, pour Krafft-Ebing le siège des perversions sexuelles se trouve dans le cerveau, comme celui de la folie. Si on regarde l'ensemble des rééditions des *Psychopathia sexualis*, il semble que l'auteur est de plus en plus enclin à ranger les perversions sexuelles dans les dispositions congénitales, c'est-à-dire à considérer que les pervers ne sont pas atteints de perversité mais bien de perversion et qu'ils peuvent difficilement lutter contre ces prédispositions. Ensuite, dans ce chapitre quatre, Krafft-Ebing parle bien d'aliénations telles qu'elles étaient pensées jusqu'au milieu du 19^e siècle. Il reprend les classifications établies par Philippe Pinel (1745-1826) et reprises par Jean-Étienne Esquirol (1772-1840) : la mélancolie, la manie, la démence, l'idiotisme. Ce modèle est cantonné à un seul chapitre puisqu'il est remplacé, en quelque sorte dépassé par le modèle des perversions. En effet, dans le cas des manies, des mélancolies, des crises de démence et de l'idiotisme, ce sont des constats qui sont faits, des débordements de passion, ils n'ont pas de genèse. Le mode d'appréhension nouveau est celui des perversions, des inversions et des *Psychopathia sexualis* (« *violents mouvements de l'âme produit par le sexe* »), beaucoup plus dynamiques, qui permet de faire une étiologie complète de la vie des pervers et une promotion sociale de la sexualité. Si Krafft-Ebing ne fait pas complètement disparaître cette approche puisqu'il en parle et rattache à ces états des perversions sexuelles, il y porte nettement moins d'intérêt que d'autres psychiatres à la même époque, par exemple Jean-Martin Charcot

(1825-1893) qui va se consacrer au traitement de l'hystérie en tant qu'état attaché à la déficience d'un organe, l'utérus, et non en tant qu'étiologie.

Un deuxième type serait celui des pervers qui sont punis par les lois, l'autre versant du domaine médico-légal :

Les codes de toutes les nations civilisées frappent celui qui commet des actes contraires aux bonnes mœurs. Comme le maintien des bonnes mœurs et de la moralité est une des conditions d'existence les plus importantes pour la communauté publique, l'État ne peut jamais faire trop quand il s'agit de protéger la moralité dans sa lutte contre la sensualité. Mais cette lutte est menée avec des armes inégales ; seuls un certain nombre d'excès sexuels peuvent être poursuivis par la loi ; la menace du châtement n'a pas grande action sur les exubérances d'un instinct naturel si puissant ; enfin il est certain qu'une partie seulement des délits sexuels parvient à la connaissance des autorités. L'action de ces dernières est appuyée par l'opinion publique qui considère ce genre de délits comme infamant.

La statistique criminelle montre ce triste fait que, dans notre civilisation moderne, les délits sexuels ont un accroissement progressif, et particulièrement les actes de débauche avec des individus âgés de moins de quatorze ans.
(Krafft-Ebing, 1895)

Krafft-Ebing consacre un chapitre au rapport entre lois et perversions sexuelles : le chapitre cinq, *La vie sexuelle morbide devant les tribunaux*. Ces pervers-ci relèvent de la catégorie de la criminalité, leurs comportements sont assimilés à un crime ou à un attentat contre la société. Ils sont éventuellement condamnés par les lois.

Les délits sexuels qui ne se commettent pas dans un état de déféctuosité, de dégénérescence ou de maladie psychiques, ne doivent jamais bénéficier de l'excuse de l'irresponsabilité. (Krafft-Ebing, 1895)

Les pervers sont tenus responsables de leurs actes, la société attend d'eux des changements conséquents et les punit. Les actes répréhensibles sont l'exhibitionnisme en tant qu'attentat à la pudeur, le « viol et l'assassinat par volupté », « on rencontre aussi des manifestations plus atténuées des penchants sadistes, telles que les piqûres jusqu'au sang, la flagellation, la souillure des femmes, la flagellation des garçons, les mauvais traitements sur des animaux, etc. », « Le masochisme aussi, peut, dans certaines circonstances, avoir une portée médico-légale, car le droit criminel moderne ne reconnaît plus le principe du *volenti non fit injuria* et le Code pénal autrichien, actuellement en vigueur, dit expressément dans son article 4 : "Des délits sont commis

aussi sur des personnes qui demandent elles-mêmes à être endommagées par l'acte du délit." », le fétichisme qui peut conduire au vol, éventuellement violent, le viol de mineurs de moins de quatorze ans, « l'immoralité contre nature (sodomie)¹²⁷ », les « actes d'impudicité avec les personnes du même sexe (pédéraste, sodomia sensus strictiori) »¹²⁸, l'« amor lesbicus » très peu répandu selon Krafft-Ebing à l'exception des prisonnières, des prostituées et des femmes de l'aristocratie, nécrophilie, inceste et « actes immoraux commis avec des pupilles - séduction ». Cette liste suscite plusieurs commentaires.

En premier lieu, les perversions décrites par Krafft-Ebing se retrouvent calquées sur le droit autrichien et allemand (ancienne loi prussienne de 1794 qui condamne les actes contre nature, *widernatürliche Unzucht*). En effet, l'exhibitionnisme n'est pas puni en tant que tel mais en tant qu'attentat à la pudeur. De même, le sadisme n'est pas seulement une perversion sexuelle mais recoupe les catégories pénales de l'assassinat, de la cruauté, de la torture. Malgré l'unique exemple que Krafft-Ebing cite, le masochisme peut difficilement être puni pénalement et constitue difficilement un risque pour la société. Le vol est puni indépendamment du fétichisme. Par contre, le fait de lier vol et fétichisme permet à la médecine légale de s'insérer dans le domaine juridique pour des actes qui peuvent être très éloignés de la sexualité. Lier vol et fétichisme permet encore d'étudier au plus près les vies de personnes issues des couches sociales les plus défavorisées. Le viol est ici uniquement traité comme une perversion et non comme une violence contre autrui, de plus il est, comme chez Tardieu, poursuivi pénalement uniquement lorsqu'il est commis sur des mineurs. La zoophilie comme la nécrophilie apparaissent comme des catégories de perversions alors qu'elles n'étaient pas présentes dans le reste des *Psychopathia sexualis*. La zoophilie est couplée à la pédérastie, mais dans ce cas là l'auteur parle d'inversion congénitale, il ajoute une catégorie pour décrire l'inversion

¹²⁷ Je reproduis ici la note de Krafft-Ebing qui explicite le double sens de « sodomie » en allemand :

« Je me conforme au langage généralement en usage, en traitant la bestialité et la pédérastie sous la désignation commune de sodomie. Dans la Genèse (chapitre XIX) où ce terme a pris son origine, il désigne exclusivement le vice de pédérastie. Plus tard on a appliqué le mot de sodomie au vice de bestialité. Les théologiens moralistes, comme saint Alphonse de Liguori, Gury et autres, ont toujours judicieusement, c'est-à-dire dans le sens de la Genèse, fait la distinction entre : sodomia i. e. concubitus cum persona a jurem sexus et bestialitas i. e. concubitus cum bestia. (Comparez Olfers, Pastoralmedizin, p. 73.) Les Juristes ont porté la confusion dans la terminologie en admettant une sodomia ratione sexus et une sodomia ratione generis. La science devrait cependant ici se déclarer comme l'ancilla theologiæ, et revenir à l'usage juste des termes. »

¹²⁸ L'auteur précise en début de chapitre les différences de lois entre l'Allemagne et l'Autriche :

« Le Code allemand ne connaît que l'acte d'impudicité entre des personnes masculines. La loi autrichienne va plus loin et vise les actes de ce genre commis entre personnes appartenant au même sexe ; par conséquent, l'impudicité entre femmes peut aussi tomber sous le coup de la loi. » (Krafft-Ebing, 1895)

En ce qui concerne la France, il n'y a pas de loi équivalente, les actes entre personnes de même sexe ne peuvent que tomber sous le coup d'attentat à la pudeur, et d'atteinte aux bonnes mœurs, en cas d'arrestation dans l'espace public ou de dénonciation par l'entourage :

« Il est à remarquer à ce sujet que le Code français laisse la pédérastie impunie tant qu'elle ne constitue pas en même temps un outrage public à la pudeur. Peut-être pour des raisons politiques et sociales le nouveau Code italien aussi passe sous silence le délit d'impudicité contre nature, de même que la législation hollandaise, et autant que je sache les législations belge et espagnole. » (Krafft-Ebing, 1895)

sexuelle acquise. Il rattache le saphisme à la criminalité, à la décadence en le décrivant comme seulement présent chez les prisonnières, les prostituées et l'aristocratie, en cela, il se rapproche des théories de Cesare Lombroso. Enfin, l'inceste et les rapports sexuels avec des personnes sous responsabilité sont traités sans avoir été évoqués dans les pages précédentes.

Dans ce chapitre cinq, Krafft-Ebing cherche à justifier l'intérêt de ses travaux pour les tribunaux. Il met en avant les nuances qu'il peut apporter pour comprendre plus précisément les affaires jugées par les tribunaux. Le rôle de médecin-légiste en est encore à ses débuts. Krafft-Ebing va surtout détailler la partie sur l'inversion sexuelle pour décrire son rôle devant les tribunaux. En effet, l'auteur se prononce pour la suppression de la condamnation systématique de l'inversion sexuelle.

Les raisons que j'invoque moi-même pour la suppression de ce paragraphe du Code sont les suivantes :

1^o Les délits prévus dans la législation prennent d'habitude leur origine dans une prédisposition morbide de l'âme.

2^o Seul un examen médical très minutieux peut différencier les cas de simple perversité de ceux de perversion morbide. Mais du moment où l'on requiert judiciairement contre l'individu, celui-ci est déjà perdu au point de vue social.

3^o La plupart de ces uranistes sont non seulement atteints de perversion, mais ont encore le malheur d'avoir un instinct développé avec une vigueur anormale. En cédant à leur instinct génital, ils se trouvent donc directement sous le coup d'une contrainte physique.

4^o Pour beaucoup d'entre eux, ce genre de satisfaction ne paraît nullement contre nature ; au contraire, pour eux, c'est la façon naturelle, et celle qui est admise par la loi, qui est contre nature. Ils manquent donc de tous les correctifs moraux qui pourraient les empêcher de commettre leur délit sexuel.

5^o À défaut d'une définition exacte de ce qu'il faut entendre par impudicité contre nature, on a laissé une trop grande latitude à l'arbitraire personnel du juge. L'interprétation de plus en plus subtile du § 175¹²⁹, en Allemagne, nous

¹²⁹ En Autriche, le § 129 punit les péchés contre nature avec une personne du même sexe, c'est-à-dire toute relation homosexuelle, homme ou femme entre 1852 et 1971. En Allemagne, le § 175 punit les « actes sexuels contre-nature » entre 1871 et 1994) : « *Die widernatürliche Unzucht, welche zwischen Personen männlichen Geschlechts oder von Menschen mit Thieren begangen wird, ist mit Gefängniß zu bestrafen; auch kann auf Verlust der bürgerlichen Ehrenrechte erkannt werden* » : « *Les actes sexuels contre nature qui sont perpétrés, que ce soit entre personnes de sexe masculin ou entre hommes et animaux, sont passibles de prison ; il peut aussi être prononcé la perte des droits civiques.* » Trad. Florence Tamagne, 2000, p. 628. Dans les années pendant lesquelles Krafft-Ebing écrit les *Psychopathia sexualis*, environ deux cents personnes sont condamnées par an, la plupart du temps à quelques mois d'emprisonnement. Toujours selon Rainer Hoffschiltdt, *140.000 Verurteilungen nach § 175, Invertito*, n° 4, 2002, p. 140, ce sont en tout plus de 140 000 personnes qui seront condamnées sous le coup de ce paragraphe. Ce chiffre ne prend pas en compte tous les invertis qui ont subis d'autres tracasseries. Il faut mentionner la peur d'être dénoncé, la nécessité de rester caché. Dans les années 20-30, des expériences médicales ont été faites sur des invertis sexuels comme par exemple, des castrations, des greffes de testicule humain ou encore de taureau. « *So berichtet Lichtenstern über verschiedene recht interessante Ergebnisse in seinem Buch „die Überpflanzung der männlichen Keimdrüse“ (Verl. Julius Springer). Ferner gab E. Pfeiffer in der Deutschen Medizinischen Wochenschrift (Nr 20, 1922) einen geheilten Fall von Homosexualität durch Hodenüberpflanzung bekannt. Et hatte den Homosexuellen – im gegensatz zu Lichtenstern – nicht kastriert, sondern ihm ohne weiteres einen Hoden eingepflanzt. Von Bedeutung dabei ist,*

montre combien la manière d'envisager juridiquement le cas varie et est peu fixe. Le fait objectif est décisif pour le jugement. (En général on ne s'inquiète jamais du fait subjectif.) Comment peut-on établir le premier? Le délit est toujours commis sans témoins.

6° On ne peut invoquer aucune raison théorique ou juridique pour le maintien de l'article du Code. Il n'a que rarement pour effet d'empêcher le délit par crainte de la punition ; son application ne corrige jamais, car des phénomènes naturels morbides ne peuvent pas être détruits par une punition ; comme châtiment d'un acte punissable qui ne l'est que dans certaines conditions souvent erronées, l'application de cet article peut amener les injustices les plus formidables. Qu'on n'oublie pas que, dans divers pays civilisés, cet article du Code n'existe pas, et qu'en Allemagne il ne représente qu'une concession faite au sentiment de la morale publique qui cependant part d'une supposition fautive et confond la perversion avec la perversité.

7° À mon avis, la jeunesse et la moralité publique sont suffisamment protégées en Allemagne par d'autres articles du Code ; l'article 175 fait plus de mal que de bien, car il favorise une des infamies les plus abominables : le chantage.¹³⁰

dass der Operierte von der Einpflanzung nichts wusste; es wurde ihm nur von der Operation eines Bruches Mitteilung gemacht. Suggestion was also ausgeschlossen. Trotzdem war der Erfolg überraschend; der patient stellt sich sechs Wochen nach der Operation vollständig normal empfindend vor, während er vorher total homosexuell war (er war gegen ihn ein Strafverfahren auf Grund § 175 anhängig). » Geschlecht und Gesellschaft, Illustrierte Monatsschrift für Sexualwissenschaft, Verlag A. Giesecke, München, Dresde, Leipzig, 1926-27, p. 144. « Ainsi Lichtenstern rapporte différents résultats assez intéressants dans son livre "la greffe de la glande génitale mâle" Die Überpflanzung der männlichen Keimdrüse (éditions Julius Springer). Par ailleurs, E. Pfeiffer annonça dans l'hebdomadaire médical allemand Deutsche Medizinische Wochenschrift (n°20, 1922) un cas de guérison de l'homosexualité par transplantation de testicule. Contrairement à Lichtenstern, il n'avait pas castré l'homosexuel, mais lui avait d'emblée greffé un testicule. Ce qui est important dans ce cas, c'est que le patient opéré n'était pas au courant de la transplantation ; il avait seulement connaissance de l'opération d'une hernie. La suggestion était donc exclue. Malgré cela le succès fut stupéfiant ; six semaines après l'opération, le patient se présente avec des sentiments entièrement normaux, alors qu'avant, il était totalement homosexuel (il y avait une instruction en cours contre lui sur la base de l'article 175) ». Traduction d'Inga Frohn.

¹³⁰ Une première lecture peut faire penser que la pratique du chantage autour des relations sexuelles inverties semble avoir été courante à l'époque, elle est aussi dénoncée par Tardieu (1859), par Coffignon (1888, p. 367). Peut-être faut-il y ajouter un élément : celui des différences de classes sociales entre les invertis qui ont des conditions sociales et des revenus inégaux. Dans un premier type de scénario, le chantage peut être un moyen pour des invertis pauvres de gagner de l'argent en menaçant les plus riches de les dénoncer publiquement. Il s'agit alors d'une forme de prostitution. Selon un deuxième type de scénario, invoquer le chantage dont ils ont été l'objet peut aussi être un moyen, pour des personnes avec de l'argent, de classe sociale aisée d'obtenir des services sexuels invertis et de s'en défendre en alléguant le chantage qui les contraint. Par exemple, l'autobiographie d'un médecin racontée dans l'observation 115 :

« Quand je me suis établi comme médecin à la campagne, j'espérais pouvoir me débarrasser de la morphine en prenant de la cocaïne. Ainsi je tombai dans le cocaïnisme qu'on n'a pu supprimer qu'après trois rechutes, il y a un an et neuf mois. Dans ma position, il m'était impossible de trouver des satisfactions sexuelles, et je m'aperçus avec plaisir que l'usage de la cocaïne avait pour conséquence d'éteindre mes désirs. Quand je fus délivré pour la première fois du cocaïnisme, grâce aux soins énergiques de ma tante, je partis en voyage pour quelques semaines afin de me rétablir complètement. Les envies perverses étaient revenues avec toute leur force. Un soir que je m'étais amusé avec un homme en champ libre, dans les environs de la ville, je fus le lendemain mandé au cabinet du procureur royal, qui me dit que j'étais surveillé, qu'on m'avait déjà dénoncé, mais que l'acte dont on m'accusait ne tombait pas sous le coup de la loi, selon la décision de la Cour suprême de l'empire allemand, je devais cependant prendre garde, car le bruit de cette affaire avait déjà pénétré partout. À la suite de cet incident, je me vis dans la nécessité de quitter l'Allemagne et de me chercher une nouvelle patrie dans un pays où les lois et l'opinion publique considèrent que tous les penchants anormaux ne peuvent pas être supprimés par la force de la volonté. Comme je me rendais parfaitement compte que mes penchants étaient en contradiction avec la manière de voir de la société, j'essayai à plusieurs reprises de les maîtriser ; je ne faisais que les attiser davantage, et mes amis disaient qu'ils avaient observé sur eux le même effet. Me sentant exclusivement attiré vers les jeunes gens vigoureux et très virils, et ne trouvant que rarement des complaisances chez ces individus, j'en étais souvent réduit à acheter ce consentement. Comme mes désirs ne visaient

Il est vrai qu'on punit aussi le maître-chanteur qui a dénoncé le fait, mais il a pour lui la chance énorme que sa victime ne laissera pas venir les choses à l'extrême, c'est-à-dire jusqu'à la dénonciation au parquet. Dans les plus mauvais cas, un coquin de cette espèce se laisse nourrir en prison pendant quelque temps, sans qu'il soit compromis dans son existence honteuse, tandis que sa victime est déshonorée, ruinée, et finit souvent par le suicide.

8^o Dans le cas où le législateur allemand croirait que la suppression de l'article 175 compromettrait la protection de la jeunesse, il suffirait d'étendre l'article 176, alinéa 1, aux individus en général, car l'article, dans sa rédaction actuelle, ne punit que les actes d'impudicité commis sur les femmes par violence ou menaces. Le Code pénal français a un paragraphe dans ce sens. Éventuellement, on pourrait songer encore à modifier l'article 176, alinéa 3, en fixant une limite d'âge plus élevée que dix-sept ans, limite à partir de laquelle les actes d'impudicité commis sur de jeunes individus ne seraient plus poursuivables. Cette extension profiterait aussi à bien des individus féminins qui, à l'âge de quinze ans, n'ont qu'exceptionnellement la maturité d'esprit nécessaire et la capacité pour se diriger elles-mêmes et pouvoir se protéger suffisamment. Par là on offrirait aussi aux jeunes individus du sexe masculin (environ jusqu'à l'âge de seize ans) une protection plus efficace que ne saurait le faire l'article 175 qui, comme on sait, ne vise que la pédérastie (et, d'après de nouvelles interprétations, d'autres actes similaires du coït), mais qui laisse impunis l'onanisme et les autres actes d'impudicité. C'est précisément par ces actes d'impudicité que les uranistes deviennent dangereux pour les jeunes gens, et exceptionnellement par la pédérastie. Le législateur n'a ni le droit ni le devoir de menacer de peines des actes immoraux inter mares qui ont lieu portis clausis et avec consentement mutuel, quand les personnes dont il s'agit ont atteint au moins leur seizième année, âge où l'individu dispose déjà d'une somme suffisante de maturité morale et intellectuelle ; ces choses sont l'affaire personnelle de chacun, car aucun intérêt public ou privé n'est lésé. (Krafft-Ebing, 1895)

Il souhaite que les tribunaux observent au plus près les motifs pour lesquels les prévenus sont accusés. Il invoque une différence de dangerosité pour la société si les invertis sont congénitaux, et à ce titre, doivent pouvoir vivre sans poursuites ou s'ils sont devenus des invertis et donc devraient être punis puisqu'ils contreviennent à la morale et par là même mettent en danger son maintien :

que des personnes de la classe inférieure, j'en trouvais toujours qui, pour de l'argent, se prêtaient à mes fantaisies. J'espère que les révélations que je vais faire ne provoqueront pas votre indignation ; j'ai voulu d'abord les passer sous silence, mais il faut que je les ajoute pour rendre ma communication plus complète, puisqu'elles sont destinées à augmenter le nombre des cas que vous avez observés. » (Je souligne, Krafft-Ebing, 1895)

Les études sur l'inversion sexuelle ont mis l'amour homosexuel entre hommes sous un jour tout autre que celui sous lequel se présentaient les délits de mœurs dus à l'inversion, et particulièrement la pédérastie, à l'époque où l'on a élaboré les Codes. Le fait que beaucoup de cas d'inversion sexuelle sont causés par un état psychopathologique, permet d'admettre sans aucun doute que la pédérastie aussi peut être l'acte d'un irresponsable, et c'est pour cette raison qu'on devrait dorénavant, in foro, apprécier non seulement l'acte en lui-même mais aussi tenir compte de l'état mental de l'accusé.

Les idées données au début de ce chapitre peuvent servir ici de règles. Ce n'est pas l'acte, mais seulement le jugement sur l'état anthropologico-clinique de l'auteur qui doit trancher la question de savoir s'il y a perversité criminelle ou perversion morbide de l'esprit et de l'instinct qui, dans certaines circonstances, pourrait exclure toute condamnation.

La première question in foro doit être posée dans ce sens : le penchant sexuel pour les personnes de son propre sexe est-il congénital ou acquis? Et, dans ce dernier cas, il faut examiner si cette tendance représente une perversion morbide ou seulement une aberration morale (perversité). [...]

Malgré cela, la question médico-légale de la responsabilité de l'uraniste n'est pas encore tranchée. L'instinct génital est un des besoins organiques les plus puissants. Aucune législation ne trouve répréhensible en elle-même la satisfaction sexuelle en dehors du mariage ; si l'uraniste a un sentiment pervers, ce n'est pas sa faute, mais celle d'une prédisposition anormale. Son désir sexuel peut être très répugnant au point de vue esthétique ; mais, envisagé au point de vue morbide de l'uraniste, c'est un désir naturel. Au surplus, chez la majorité de ces malheureux, l'instinct sexuel pervers se manifeste avec une force anormale, et leur conscience ne considère pas leur instinct pervers comme une tendance contre nature. Ils n'ont donc point de contrepoids moraux et esthétiques pour contrebalancer leur impulsion. (Krafft-Ebing, 1895)

La pédérastie représente une des pages les plus épouvantables de l'histoire des débauches humaines.

Les motifs qui amènent à la pédérastie un homme qui primitivement a des sentiments sexuels normaux et qui est sain d'esprit, peuvent être très divers. Elle peut temporairement servir de moyen de satisfaction sexuelle, à défaut du moyen normal, de même que, dans des cas rares, il y a bestialité à la suite d'une abstinence forcée des jouissances sexuelles normales.

Ce fait se produit à bord des navires à longue course, dans les prisons, les bagnes, etc. Il est fort probable que, dans ces réunions d'individus, il y en a qui sont d'une moralité très basse et d'une sensualité très puissante, ou bien qu'il y

a de véritables uranistes qui deviennent les séducteurs des autres. La volupté, l'instinct d'imitation, la rapacité font le reste.

Toutefois, preuve bien caractéristique de la puissance de l'instinct génital, ces mobiles suffisent pour vaincre l'horreur de l'acte contre nature.

Une autre catégorie de pédérastes est représentée par ces vieux roués qui sont saturés des jouissances sexuelles normales et qui trouvent dans la pédérastie un moyen de ranimer leur volupté, l'acte ayant pour eux le charme de la nouveauté. Ils stimulent temporairement par ce moyen leur puissance psychique et somatique abaissée. Cette nouvelle situation sexuelle les rend, pour ainsi dire, relativement puissants, et leur donne des jouissances que les rapports sexuels avec la femme ne peuvent plus leur offrir. Avec le temps la puissance pour l'acte pédéraste disparaît aussi. Alors ces individus peuvent en venir à la pédérastie passive comme à un stimulant passager qui les met dans la possibilité d'accomplir la pédérastie active, de même qu'ils ont occasionnellement recours à la flagellation, à la contemplation de scènes lascives. (Cas de bestialité cité par Maschka.)

La fin de l'activité sexuelle chez les individus atteints d'une telle dégradation morale, consiste en faits d'impudicité de toutes sortes avec des enfants, cunnilingus, fellare et autres horreurs.

Cette sorte de pédérastie est la plus dangereuse, car les individus de ce genre poursuivent avant tout et dans la plupart des cas les jeunes garçons, et leur corrompent l'âme et le corps. (Krafft-Ebing, 1895)

Les volontés de modification des lois autrichiennes et allemandes sont pour Krafft-Ebing un moyen de justifier une plus grande prise en compte de la médecine-légale par les tribunaux. En effet, ses propositions supposent une analyse médico-légale de tous les cas d'inversion sexuelle. Les médecins se retrouvent alors investis de beaucoup de pouvoir sur la vie des pervers : « *Les médecins jouissent du privilège professionnel d'enquêter dans les affaires privées sous couvert de confidentialité et de pertinence clinique. Pour parvenir à un diagnostic, un médecin arrache l'histoire d'un patient et tente de la comparer avec l' "histoire naturelle" connue d'une maladie.* » (Rosario, 2000, p. 13). La criminalité sera invoquée plutôt dans les cas des classes inférieures, plus soupçonnées d'illégalité mais aussi plus à même de se mettre hors la loi pour gagner de l'argent (pratique du chantage ou encore prostitution). La distinction que Krafft-Ebing opère entre invertis congénitaux et invertis acquis peut parfois aussi se calquer sur les classes sociales. Suivant les théories de la dégénérescence les individus des classes les plus pauvres devraient être considérées comme congénitalement tarés et donc tenus pour irresponsables. Dans les faits, les classes les plus pauvres sont fréquemment associées à la criminalité, les rencontres se font plus facilement dans des lieux publics, entraînant de

fait plus de condamnations pénales. Une exception doit être faite concernant la noblesse qui va être aussi souvent vue comme dégénérée, décadente, du fait de son oisiveté.

Enfin, il existe une dernière catégorie : les pervers qui se mettent eux-mêmes au service de la compréhension de leur situation. Dans un vocabulaire actuel, ils pourraient être qualifiés de militants. Ce sont ces pervers qui envoient leurs autobiographies à Krafft-Ebing ou à d'autres médecins. Ils cherchent à faire connaître leurs vies pour recevoir un meilleur traitement social ou dans le contexte allemand et autrichien pour faire abolir les paragraphes de la loi qui les punissent ou rendent leurs vies impossibles.

Observation 114. Autobiographie. L'auteur de ces lignes est uraniste de naissance.

Bien que je n'aie jamais rencontré d'autres uranistes, je suis complètement renseigné sur mon état, ayant réussi à me procurer avec le temps tous les ouvrages scientifiques qui traitent de ce sujet. Il n'y a pas longtemps que j'ai eu l'occasion de lire votre livre Psychopathia sexualis.

Je vis que vous examiniez et précisiez les choses sans préjugé, seulement dans l'intérêt de la science et de l'humanité.

Bien que je ne puisse vous communiquer beaucoup de faits nouveaux, je tiens tout de même à vous mentionner certaines choses que vous voudrez bien accepter comme une pierre de plus pour votre édifice ; je les remets en pleine confiance entre vos mains, convaincu que vous vous en servirez pour notre réhabilitation sociale. (Krafft-Ebing, 1895)

Certains restent sous le couvert de l'anonymat, d'autres écrivent sous un pseudonyme ou même sous leur nom propre. Krafft-Ebing ou ses collègues reçoivent ainsi de nombreuses autobiographies de pervers. Pour la huitième édition des *Psychopathia sexualis*, Krafft-Ebing en cite en tout dix-huit : deux de masochistes (observations 44 et 49), deux de fétichistes (observations 60 et 90) et le reste, soit quatorze, concernant différents types d'invertis sexuels (observations 94, 99, 108, 109, 110, 112, 114, 115, 119, 121, 122, 123, 133 et 137). Les aller-retours entre Krafft-Ebing et le pervers se font entre des observations et des autobiographies¹³¹. Krafft-Ebing fait des observations sur des pervers, des pervers les lisent et les complètent par leurs récits autobiographiques qui deviennent alors des observations. Ces deux pratiques, l'observation et l'autobiographie, se développent tout au long du 19^e siècle. Elles ont été largement employées par Tardieu (1859). Dans un premier temps, les observations donnent une importance accrue à la vue comme base de la science de la sexualité. Mais, cette vision est largement biaisée : « À la fin du XVIII^e siècle, voir consiste à laisser à l'expérience sa

¹³¹ Je prends donc ici mes distances avec une analyse qui postulerait que les descriptions des perversions sexuelles sont premières et que les explications médicales ne font que les compléter (Béjin, 2010, p. 13). Il me semble que les deux s'inter-alimentent constamment.

plus grande opacité corporelle ; le solide, l'obscur, la densité des choses sur elles-mêmes ont des pouvoir de vérité qu'ils n'empruntent pas à la lumière, mais à la lenteur du regard qui les parcourt, les contourne et peu à peu les pénètre en ne apportant jamais que sa propre clarté. Le séjour de la vérité dans le noyau sombre des choses est paradoxalement lié à ce pouvoir souverain du regard empirique qui met leur nuit à jour. Toute la lumière est passée du côté du mince flambeau de l'œil qui tourne maintenant autour des volumes et dit, dans ce chemin, leur lieu et leur forme. Le discours rationnel s'appuie moins sur la géométrie de la lumière que sur l'épaisseur insistante, indépassable de l'objet : en sa présence obscure mais préalable à tout savoir, se donnent la source, le domaine et le limite de l'expérience. Le regard est passivement lié à cette passivité première qui le voue à la tâche infinie de la parcourir en son entier et de la maîtriser. » (Foucault, 1963, p. 10). Les observations supposent que les comportements peuvent se lire sur les corps. Plus le champ psychiatrique se développe, et on le voit au fur et à mesure des rééditions des *Psychopathia sexualis*, les observations deviennent des discours sur les détails des vies des patient-es.

La pratique de l'observation justifie une intrusion du domaine médical dans les moindres faits quotidiens, dans tous les replis des corps des pervers, mais aussi des potentiellement pervers, c'est-à-dire de tout le monde. « *Mais c'est vrai : ces procédures ["les procédures réglées de l'aveu du sexe, de la sexualité et des plaisirs sexuels"] ont été profondément bouleversées à certains moments, dans des conditions souvent difficiles à expliquer. On assiste, au 18^e siècle, à un effondrement très net, non pas de la pression ou de l'injonction à l'aveu, mais du raffinement dans les techniques de l'aveu. À cette époque, où la direction de conscience et la confession ont perdu l'essentiel de leur rôle, on voit apparaître des techniques médicales brutales, du genre : allez, vas-y, raconte-nous ton histoire, raconte-la-nous par écrit...* » (Foucault, 2001, p. 317)¹³².

Le lien entre observation et confession est évident, celui entre examen de conscience et autobiographie est aussi facile à faire. Plusieurs textes littéraires constituent à ce titre des modèles d'examen de conscience, ainsi les *Confessions*, de Jean-Jacques Rousseau (1782-1789). Ce texte donne une importance aux expériences de la vie quotidienne. Les expériences d'abandon dans l'enfance, comme les expériences sexuelles de l'auteur (masturbation, masochisme, exhibitionnisme...). Dans ce texte déjà, l'enfance et l'adolescence sont des périodes déterminantes de la vie du philosophe. Le philosophe incite à un examen de soi, il se décrit comme sujet au travers de ses pratiques quotidiennes, du déroulement de sa vie.

¹³² Sur les liens entre autobiographie et direction de conscience, voir aussi le lien que Foucault fait avec le protestantisme : « *Le christianisme a, sinon inventé, du moins mis en place une procédure d'aveu tout à fait singulière dans l'histoire des civilisations, contrainte qui a duré pendant des siècles et des siècles. À partir de la Réforme, le discours d'aveu a, en quelque sorte, éclaté, au lieu de rester localisé à l'intérieur du rituel de la pénitence ; il est devenu un comportement qui pouvait avoir des fonctions simplement, disons, psychologiques, de meilleure connaissance de soi-même, de meilleure maîtrise de soi, de mise au jour de ses propres tendances, de possibilité de gérer sa propre vie - pratiques d'examens de conscience que le protestantisme a si fort encouragées en dehors même de la pénitence et de l'aveu, et de l'aveu au pasteur.* » Ibid. p. 412. Les religions des personnes observées par Krafft-Ebing ne sont pas précisées à quelques exceptions près. On peut néanmoins supposer qu'une partie des récits autobiographiques viennent de personnes de culture protestante, puisqu'elles vivent en Allemagne où la *Landeskirche* (l'Église d'État) est l'Église protestante.

Le jeu des allers-retours entre les observations produites par les scientifiques et les autobiographies du domaine littéraire, ou mises au service de la science comme dans les *Psychopathia sexualis*, constitue un domaine nouveau, proprement moderne de réflexion du sujet sur lui-même et ses comportements. « *He [Krafft-Ebing] did not consider sexuality to be just a biological instinct ; he presented it as something that is inextricably bound up with individual life histories, mediated by experience, and vested with personal meaning. Since sexuality played a core part in the narratives of self and perverse desire was linked to the individual mental makeup, it was burdened with significance. The autobiographical case histories were especially directed toward the discovery of one's authentic personal being. The experience of the self, as narrated by many patients and correspondents, was crucial in the development of Krafft-Ebing's sexual pathology.* » (Oosterhuis, 2002, p. 215). Il est commun dans les analyses de la naissance de la sexualité, et c'est aussi le propos de Michel Foucault de penser que la naissance de l'auto-analyse, de l'introspection, de la subjectivité est une des facettes de la classe bourgeoise se constituant en cette fin du 19^e siècle : « *Medical explanations of sexuality took shape at the same time as sexuality became a subject for introspection and obsessive self-analysis in bourgeois milieu.* » (Oosterhuis, 2002, p. 215).

Cette hypothèse demande d'être plus approfondie au niveau sociologique pour en comprendre les implications. En effet, on peut dire que si les autobiographies sont le fait de personnes éduquées appartenant à la classe bourgeoise, et que les observations sont le plus souvent faites sur des personnes des classes populaires, il se met en place un jeu de je-me-raconte-je-te-raconte qui quadrille non seulement les classes bourgeoises mais aussi, et peut-être surtout, les classes populaires si on pense à des travaux comme ceux de Lombroso ou encore de Lacassagne.

En outre, les observations sont aussi largement développées dans les colonies (Stoler, 1995 et 2008), elles sont alors à mettre en lien avec une autre forme de l'autobiographie alors très répandue, celle des récits de voyage, de mission coloniale. Il est encore possible d'avancer que les utopies socialistes de la fin du 19^e siècle sont aussi à l'origine d'une plus grande importance accordée au soi, à son corps, au bien-être, finalement à la question du sujet politique, qui s'interroge sur ses conditions de vie.

Les transformations dans le travail, notamment la séparation entre le lieu du domicile et celui du travail, la mise en place d'horaires pour le travail, et donc par défaut pour le loisir, matérialisent le développement d'une sphère du privé. Si on croise la constitution spatiale et temporelle de la sphère privée avec la transformation des sociabilités liée aux migrations campagnes-villes, et la large diffusion du romantisme véhiculant l'idée que la société étouffe l'individu et proposant une échappatoire dans le culte de la sensibilité et du soi intérieur, on comprend que l'autobiographie et les observations ne sont que des techniques qui mettent en place non pas seulement des normes bourgeoises d'attention portée au soi, mais plus largement instaurent un contrôle du champ de la maison, du champ de l'intime, de celui du privé.

La sexualité est l'intime au sein de l'intime, ce qui doit être le plus dissimulé, elle a donc une place de choix dans la constitution de la subjectivité, les processus de subjectivation. « *Sexuality became a symbolic territory for debates on the discrepancy between public role and private self, personal identity, and the conflicts between reason and irrationalism.* » (Oosterhuis, 2002, p. 260). Pourtant, et c'est frappant en analysant les *Psychopathia sexualis*, les observations comme les autobiographies sont seulement considérées individuellement et non envisagées comme des techniques de description, de constitution de la sphère privée.

Si les raisons de l'engouement pour les pratiques de l'observation et celle de l'autobiographie sont difficiles à cerner, la technique de pouvoir qui se met en place dans ces aller-retours est plus claire : « *D'une façon générale, je pense qu'il faut plutôt voir comment les grandes stratégies de pouvoir s'incrument, trouvent leurs conditions d'exercice dans de micro-relations de pouvoir. Mais il y a aussi toujours des mouvements de retour, qui font que les stratégies qui coordonnent les relations de pouvoir produisent des effets nouveaux, et avancent dans des domaines qui, jusqu'à présent, n'étaient pas concernés. Ainsi jusqu'au milieu du 16^e siècle, l'Église n'a contrôlé la sexualité que d'une manière assez lointaine : l'obligation à la confession annuelle, avec les aveux des différents péchés, garantissait qu'on n'aurait pas beaucoup d'histoires de cul à raconter à son curé. À partir du concile de Trente, vers le milieu du 16^e siècle, on a vu apparaître, à côté des anciennes techniques de la confession, une série de procédures nouvelles qui ont été mises au point à l'intérieur de l'institution ecclésiastique, à des fins d'épuration et de formation du personnel ecclésiastique : pour les séminaires ou les couvents, on a élaboré des techniques minutieuses de mise en discours de la vie quotidienne, d'examen de soi-même, d'aveu, de direction de conscience, de relations dirigés-dirigeants.* » (Foucault, 1976-88, p. 303).

En effet, la pratique autobiographique, comme les « observations », qui ne sont, malgré leur nom, pas tant des pratiques de la vue que des élaborations de discours, construisent des discours, des manières de penser la « *vie ordinaire* ». Les vies perverses donnent forme au relief qui permettra de penser l'ensemble de la vie et de ses normes.

Finalement, un autre aspect intéressant des allers-retours entre les autobiographies et les observations est leur procédé d'authentification : « *These stories should not be seen merely as (true or false) representations of lived lives. [...] These narratives say more about the inner life at the moment of composition than about the "real" facts of their past lives. What they presented as an intricate process of self-discovery involved to a large degree a specific interpretation of the events and the experiences of the past in order to serve certain needs in the present. In these autobiographical narratives, present preoccupations and memory became so intimately connected that it is difficult to distinguish between the two.* » (Oosterhuis, 2002, p. 223). Elles reprennent toutes deux le récit linéaire d'une vie, elles s'attachent le plus possible à des détails qui sont alors analysés, repris comme des bornes repères qui font du sens.

À ce niveau-là les autobiographies et les observations sont très proches. En effet, il est frappant de constater que les autobiographies reprennent le vocabulaire de Krafft-Ebing, les descriptions scientifiques des perversions et leurs étiologies. « *Consciemment ou non, il [premier patient psychiatrique que l'auteur recevait, « un homme de quarante-sept ans, avec une longue histoire clinique de dépression et de tentative de suicide »] avait répété son histoire plusieurs fois. Elle avait été transformée en une histoire de psychiatrie classique, mais il la ressentait purement et simplement comme la sienne. Et ça l'était.* » (Rosario, 2000, p. 14). Les histoires personnelles sont repensées à la lueur de la *scientia sexualis* et on comprend alors comment les échanges entre les pervers et Krafft-Ebing constituent un régime de véridiction :

Observation 44. Je suis issu d'une famille névropathique dans laquelle, en dehors de toutes sortes de bizarreries de caractère et de conduite, il y a aussi diverses anomalies au point de vue sexuel.

De tout temps, mon imagination fut très vive, et, de bonne heure, elle fut portée vers les choses sexuelles. En même temps, j'étais, autant que je puis me rappeler, adonné à l'onanisme, longtemps avant ma puberté, c'est-à-dire avant d'avoir des éjaculations. À cette époque déjà, mes pensées, dans des rêveries durant des heures entières, s'occupaient des rapports avec le sexe féminin. Mais les rapports dans lesquels je me mettais idéalement avec l'autre sexe étaient d'un genre bien étrange. Je m'imaginai que j'étais en prison et livré au pouvoir absolu d'une femme, et que cette femme profitait de son pouvoir pour m'infliger des peines et des tortures de toutes sortes.

À ce propos, les coups et les flagellations jouaient un grand rôle dans mon imagination, ainsi que d'autres actes et d'autres situations qui, toutes, marquaient une condition de servitude et de soumission. Je me voyais toujours à genoux devant mon idéal, ensuite foulé aux pieds, chargé de fers et jeté en prison. On m'imposait de graves souffrances comme preuve de mon obéissance et pour l'amusement de ma maîtresse. Plus j'étais humilié et maltraité dans mon imagination, plus j'éprouvais de délices en me livrant à ces rêves. En même temps, il se produisit en moi un grand amour pour les velours et les fourrures que j'essayais toujours de toucher et de caresser et qui me causaient aussi des émotions de nature sexuelle.

Je me rappelle bien d'avoir, étant enfant encore, reçu plusieurs corrections de mains de femmes. Je n'en ressentais alors que de la honte et de la douleur, et jamais je n'ai eu l'idée de rattacher les réalités de ce genre à mes rêves. L'intention de me corriger et de me punir m'émouvait douloureusement, tandis que, dans les rêves de mon imagination, je voyais toujours ma «maîtresse» se réjouir de mes souffrances et de mes humiliations, ce qui m'enchantait. [...] De bonne heure, j'ai pu, par la lecture d'ouvrages, apprendre la vérité sur les

rappports normaux des deux sexes ; mais cette révélation me laissa absolument froid. [...] Dans les sentiers solitaires, au milieu des bois, je me flagellais avec les branches tombées des arbres et laissais alors libre cours à mon imagination. Les images de femmes hautaines me causaient de réelles délices, surtout quand ces femmes étaient des reines et portaient des fourrures. Je cherchais de tous côtés les lectures en rapport avec mes idées de prédilection. Les Confessions de Jean-Jacques Rousseau, qui me tombèrent alors sous la main, furent pour moi une grande révélation. J'y ai trouvé la description d'un état qui, dans ses points principaux, ressemblait au mien. Je fus encore plus frappé de retrouver des idées en harmonie avec les miennes, lorsque j'eus appris à connaître les ouvrages de Sacher-Masoch. Je dévorais ces livres avec avidité, bien que les scènes sanguinaires dépassaient souvent mon imagination et me faisaient alors horreur. Toutefois, le désir de réaliser ces scènes ne m'est pas venu, même à l'époque de la puberté.

En présence d'une femme, je n'éprouvais aucune émotion sensuelle, tout au plus la vue d'un pied féminin me donnait passagèrement le désir d'en être foulé. [...] À l'âge de dix-neuf ans, je me laissai conduire par des amis chez des prostituées, bien que, dans mon for intérieur, il me répugnât de les suivre ; je le fis par curiosité. [...] Tout d'abord il m'était impossible de considérer une femme en os et en chair comme objet de la satisfaction sensuelle. Ensuite, je ne pouvais renoncer à des états et à des situations qui, in sexualibus, étaient pour moi la chose essentielle, et sur lesquelles je n'aurais, pour rien au monde, dit un mot à qui que ce soit. L'immissio penis à laquelle je devais procéder me paraissait un acte sale et insensé. [...] Ma puissance sexuelle s'affaiblissait de plus en plus, mais non mes désirs et encore moins l'empire que mes étranges idées sexuelles avaient sur moi.

Tel est, encore aujourd'hui, l'état de ma vita sexualis. Le coït, que je n'ai jamais pu accomplir, me paraît toujours, dans mon idée, comme un de ces actes étranges et malpropres que je connais par la description des aberrations sexuelles. Mes propres idées sexuelles me paraissent naturelles et n'offensent en rien mon goût, d'ailleurs très délicat. Leur réalisation, il est vrai, ne me donne guère de satisfaction complète, pour les raisons que je viens d'exposer plus haut. Je n'ai jamais obtenu, pas même approximativement, une réalisation directe et véritable de mes imaginations sexuelles. Toutes les fois que je suis entré en relation plus intimes avec une femme, j'ai senti que la volonté de la femme était soumise à la mienne, et jamais je n'ai éprouvé le contraire.

Je n'ai jamais rencontré une femme qui, dans les rapports sexuels, aurait manifesté le désir de régner. Les femmes qui veulent régner dans le ménage et, comme on dit, porter la culotte, sont choses tout à fait différentes de mes représentations érotiques. En dehors de la perversion de ma vita sexualis, il y a

encore bien des symptômes d'anomalie dans la totalité de mon individualité : ma disposition névropathique se manifeste par de nombreux symptômes sur le terrain physique et psychique. Je crois, en outre, pouvoir constater des anomalies héréditaires de caractère dans le sens d'un rapprochement vers le type féminin. Du moins je considère comme telle mon immense faiblesse de volonté et mon manque surprenant de courage vis-à-vis des hommes et des animaux, ce qui contraste avec mon sang-froid habituel. Mon extérieur physique est tout à fait viril. [...]

Une de mes préoccupations constantes était de savoir si les idées étranges qui me dominent au point de vue sexuel, se rencontrent aussi chez d'autres hommes, et, depuis les premiers renseignements que j'ai obtenus par hasard, j'ai fait de nombreuses recherches dans ce sens. Il est vrai que les observations sur cette question sont difficiles à faire et ne sont pas toujours sûres, étant donné qu'il s'agit là d'un processus intime de la sphère des représentations.

J'admets l'existence du masochisme là où je trouve des actes pervers dans les rapports sexuels, actes que je ne peux pas m'expliquer autrement que par cette idée dominante. Je crois que cette anomalie est très répandue. Toute une série de prostituées de Berlin, de Paris, de Vienne et d'ailleurs m'ont donné des renseignements sur ce sujet, et j'ai appris de cette manière combien sont nombreux mes compagnons de douleur.

J'eus toujours la précaution de ne pas leur raconter des histoires moi-même ni de leur demander si telle ou telle chose leur était arrivée, mais je les laissais raconter au hasard d'après leur expérience personnelle. Dans toutes ces scènes, la symbolique de la soumission est la principale chose. La femme est habituellement appelée la «maîtresse» (Herrin), l'homme l'«esclave». [...] J'ignore si les rêves masochistes peuvent se réaliser dans une liaison amoureuse. Si par hasard un pareil fait se produit, il doit être bien rare, car un goût conforme chez la femme (sadisme féminin, comme le dépeint Sacher-Masoch) doit se rencontrer bien rarement. La manifestation d'une anomalie sexuelle chez la femme se bute à de plus grands obstacles, entre autres la pudeur, etc., que la manifestation d'une perversion chez l'homme. (Krafft-Ebing, 1895)

Ce témoignage correspond point par point aux explications théoriques de Krafft-Ebing et aussi prend la forme même des analyses du médecin-légiste. Le domaine héréditaire est exploré, la naturalité du développement de la vie sexuelle, les rôles hommes-femmes et leurs rapports entre eux... Les récits autobiographiques qui abondent dans les *Psychopathia sexualis*, sont tous des justifications des théories de Krafft-Ebing. En effet, « Une expérience est toujours une fiction ; c'est quelque chose qu'on se fabrique à soi-même, qui n'existe pas avant et qui se trouvera exister après. » (Foucault, 2001, p. 864).

La situation des pervers est complexe puisqu'ils sont pris entre de fortes stigmatisations et sanctions sociales (éventuellement des poursuites judiciaires) et une catégorisation très précise par la science naissante de la sexualité. La mise en minorité sociale des pervers ne laisse que peu de possibilités de construire un récit autobiographique sincère. Lorsque l'argumentaire développé par les pervers ne suit pas soit le traitement social classique, soit le mode d'appréhension par la *scientia sexualis*, ils sont alors soupçonnés d'être fous :

Observation 125. Le premier mai 1880, les autorités policières amenèrent à la Clinique psychiatrique de Graz un homme de lettres, le docteur en philosophie G. [...] Il trouve abominable de fouiller avec son pénis dans le ventre d'une femme. Comme il l'a entendu dire, c'est de cette manière dégoûtante qu'on pratique le coït. Il n'a jamais eu envie de voir les parties génitales d'une femme ; cela lui répugne. Il ne considère pas comme un vice son genre de satisfaction sexuelle ; c'est une loi de la nature qui l'y force. Il s'agit pour lui de l'instinct de conservation. L'onanisme n'est qu'un expédient misérable, et nuisible encore, tandis que l'amour uraniste relève le moral et retrempe les forces physiques. Avec une indignation morale qui a l'air bien comique à côté de son cynisme ordinaire, il proteste contre la confusion des uranistes avec les pédérastes. Il abhorre le podex, un organe de sécrétion. Les rapports des uranistes ont toujours lieu par devant et consistent dans un système d'onanisme combiné. Telles sont les descriptions de G. dont l'individualité intellectuelle est aussi, en tout cas, primitivement anormale. La preuve en est dans son cynisme, dans sa frivolité incroyable, dans l'application de ses maximes au domaine religieux, terrain sur lequel nous ne pourrions le suivre, sans transgresser les limites tracées même pour une observation scientifique ; dans son raisonnement philosophique entortillé sur les causes de son sentiment sexuel pervers ; dans sa manière retorse d'envisager le monde ; dans sa défectuosité éthique dans tous les sens ; dans sa vie de vagabond ; dans ses manières bizarres et dans son extérieur. G. fait l'effet d'un homme originairement fou. (Krafft-Ebing, 1895)

La possibilité d'écrire et de se raconter est codée, elle dépend du niveau d'éducation, du statut social des pervers et de leur position de force ou non dans leur vie quotidienne. Plusieurs des pervers auteurs d'autobiographies envoyées à Krafft-Ebing font eux-mêmes partie de la sphère médicale (observations 99, 112, 115). Ils affinent les classifications médicales à partir de descriptions personnelles. Ils inventent même des termes, comme par exemple celui de « *pagisme* » pour désigner la perversion consistant en l'envie d'être le page d'une dame, de se mettre à son service, terme utilisé à la place de celui de masochisme dans l'observation 45. Dans son étude de ce cas, Krafft-Ebing met à distance ce terme de « *pagisme* » et conserve celui de masochisme :

Ce que le malade de cette observation désigne sous le nom de « pagisme » n'a rien qui diffère du caractère du masochisme, ainsi que cela résulte de la comparaison des deux cas suivants de masochisme symbolique et d'autres cas encore. (Krafft-Ebing, 1895)

Alors que les homosexuels, les pédérastes, avaient jusque là plutôt été associés à la promiscuité sexuelle et au demi-monde de la prostitution (Tardieu, 1857), on voit émerger à la toute fin du 19^e siècle, dans plusieurs villes européennes, des groupes d'invertis sexuels qui réfléchissent leur condition, théorisent d'autres modèles et créent d'autres images sociales. Les uranistes qui composent ces groupes sont la plupart du temps issus des classes supérieures, éduqués, ils ont des positions sociales de pouvoir. L'argument de l'inversion sexuelle congénitale est très fort au sein des groupes de défense des invertis. En effet, l'argument congénital est un moyen de mettre à distance les pratiques qui sont considérées comme déviantes, dégénérées. Les premiers discours de défense des pervers argumentent donc en faveur d'une homosexualité la plus « respectable » possible, c'est-à-dire correspondant le plus possible aux définitions de la sexualité normale selon la science de la sexualité. Ces invertis sexuels sont alors considérés comme des spécialistes de leurs perversions. Ainsi, Karl Heinrich Ulrichs (1825-1895), aussi connu sous le pseudonyme de Numa Numantius est un avocat allemand qui décida de dédier sa vie à une meilleure acceptation des uranistes, *Urnings*, comme il nomme se nomme lui-même¹³³. Krafft-Ebing reprend ses théories et aura plusieurs échanges épistolaires avec lui :

Vers 1860, un nommé Ulrichs, qui lui-même était atteint de cet instinct perversi, a soutenu dans de nombreux écrits, publiés sous le pseudonyme de Numa Numantius, cette thèse que la vie sexuelle de l'âme est indépendante du sexe physique, et qu'il y a des individus masculins qui, en présence de l'homme, se sentent femmes (anima muliebris in corpore virili inclusa). (Krafft-Ebing, 1895)

De même, lorsque le médecin Magnus Hirschfeld (1868-1935) fonde une revue pour la dépénalisation des relations homosexuelles, *Der Eigene* en 1896, Krafft-Ebing accepte d'y contribuer. Il signe aussi, en 1899, la pétition « *Aufruf an alle gebildeten und edelgesinnten Menschen* » lancée par le *Wissenschaftlich-humanitäres Komitee*, le comité scientifique humanitaire qui s'est monté autour de la revue *Der Eigene* et se donne le même but de dépénaliser les relations homosexuelles selon la maxime « *Per scientiam ad justiciam* », la justice par la science. Si cette pétition n'a pas l'effet escompté au

¹³³ Karl Heinrich Ulrichs, Numa Numantius (pseudonyme), *Forschungen über das Räthsel der mann männlichen Liebe*, Heinrich Mattes, Leipzig, 1864. Le terme d'uraniste renvoie à une relecture du discours de Pausanias dans *Le Banquet* de Platon. Il s'oppose au terme de dionien. Michael Groneberg, *Mythe et Science autour du genre et de la sexualité, Éros et les Trois Sexes dans le Banquet de Platon, Diogène*, 2004/4 n° 208, p. 44.

niveau du parlement et ne permet pas le retrait du paragraphe 175, elle montre qu'un mouvement se met peu à peu en place autour des questions d'inversion sexuelle : « *Although Krafft-Ebing's work has been regarded as a cultural defense against the corruption of morals and "decadence" of fin de siècle society, at the same time the study helped to make sexual variance imaginable and it enlarged the cultural space allotted to idiosyncratic desires. For many perverts, the book was the impetus to self-awareness and self-expression.* » (Oosterhuis, 2002, p. 185). Elisabeth Dauthendey, membre du groupe berlinois pour la reconnaissance d'un troisième sexe avance pour la défense de l'uranisme cinq points qui résonnent avec les travaux de Krafft-Ebing :

1- *Uranianism is no one's fault since it is due to a disorder of empirical natural laws.*

2- *Like all other defformities or fonctionnal disorders, it desserves compassion and not contempt.*

3- *It is definitely compatible with intellectual functioning.*

4- *It is never the result of exterior causes or training but always congenitally conditioned.*

5- *It is not to be perceived as concomitant with the corrupted morality of civilized peoples since... without exception all primitive peoples exhibit this phenomenon.* (Faderman, Erikson, 1980, p. 8)

Ces cinq points donnent à lire les processus de véridiction qui sont déjà à l'œuvre. Ils répondent aux affirmations de Krafft-Ebing point par point. Si le travail de Krafft-Ebing a contribué à former des groupes de pervers, à ouvrir la porte vers une reconnaissance de soi en tant qu'inverti¹³⁴, il l'a fait dans le cadre bien précis de la science de la sexualité et de son « régime de vérité ». Ceci ne concerne pas tous les pervers à l'aube du 20^e siècle, mais simplement les invertis sexuels. Des discussions émergent entre les invertis sexuels

¹³⁴ Ce point est donné à voir très clairement par Marguerite Radclyffe Hall, dans son roman *Le puits de solitude*, Gallimard, 1932. L'héroïne Stephen grandit en se sentant singulière, son père a lu Ulrichs et Krafft-Ebing, il sait que sa fille est invertie. Stephen vit sa jeunesse en se pensant seule dans son « état » jusqu'au jour où elle tombe par hasard sur les livres de son père et comprend qu'elle n'est pas unique en son « genre » :

« Puis elle remarqua qu'il y avait, sur un rayon près du bas, une rangée de livres placés derrière les autres ; un instant après, elle avait l'un d'eux entre les mains et regardait le nom de l'auteur : Krafft-Ebing... elle n'avait jamais entendu parler de lui auparavant. Elle ouvrit tout de même le vieux livre usagé, puis elle regarda attentivement car, en marge, il y avait des annotations de la petite écriture d'érudit de son père, et elle vit que son propre nom apparaissait dans ces notes... Elle se mit à lire, s'asseyant assez brusquement. Elle lut pendant longtemps, puis elle retourna à la bibliothèque et sortit un autre de ces volumes, et un autre encore... Le soleil se couchait maintenant derrière les collines ; le jardin s'assombrissait. Dans le cabinet de travail, il ne lui restait que peu de lumière pour lire, de sorte qu'elle dut emporter son livre près de la fenêtre et pencher son visage plus près de la page, mais elle continua de lire dans la pénombre.

Puis elle se mit soudain sur pied et parla tout haut. Elle parlait à son père : "Vous saviez ! Vous avez toujours su cette chose, mais, à cause de votre pitié, vous vous refusiez à me la dire. Oh père... et nous sommes en si grand nombre... des milliers d'indésirables qui n'avons aucun droit à l'amour, aucun droit à la compassion parce que nous sommes mutilés, hideusement mutilés et laids... Dieu est cruel ; il tolère que nous naissions défectueux." Et puis, avant qu'elle sût ce qu'elle faisait, elle avait saisi la vieille bible fatiguée de son père. Elle se tint là, demandant un signe du ciel... elle ne demandait rien de moins qu'un signe du ciel. La bible s'ouvrit près du début. Elle lut : "Et l'Éternel mit un signe sur Cain..." » p. 269.

de grandes villes européennes pour arriver à décrire au mieux leur état et en quelque sorte choisir le type de reconnaissance sociale demandée qu'il est opportun de demander. À la fin des années 1890, plusieurs groupes homosexuels existent : *Klub der Vernünftigen* à Vienne, le *Club degli ignoranti* à Rome. Des réunions ont aussi lieu à Bruxelles... Ulrichs ou Hirschfeld plaident en faveur de la reconnaissance d'un troisième sexe, qui serait un « sexe » constitué par différents degrés sexuels intermédiaires, « *die sexuelle Zwischenstufen* ». Ils s'appuient donc plutôt sur des arguments biologiques, prolongeant l'idée de nature sexuelle inversée : leur naissance se serait faite en dehors des natures féminines ou masculines. Hirschfeld décrit ainsi cinq stades intermédiaires. La constitution d'un groupe pour la défense d'un troisième sexe donne la place à de nombreuses réflexions. Les pervers, qui s'étaient jusqu'alors pensés comme des exceptions malades, développent des argumentaires, des postures politiques qui créent des dissensions au sein du groupe des pervers eux-même. Une de ces dissensions est illustrée par Elisabeth Krause, qui prend ses distances avec la forme autobiographique :

Autobiography – self-adulation – one should keep one's hands off it. And I'm not going to. Why not? Because I've repeatedly been asked to serve the good cause by telling the truth. Nevertheless – I'm afraid, afraid!

I'm by no means one of those who are unhappy about their condition, who hang their heads and want to tell everyone: "oh! We, poor deviants! Pardon us for existing!" No, I am proud of my exceptional state, I boldly raise up my head, stand up proudly and say: "Look! This is me!" (Krause, 1901, in Faderman, Erikson, 1980, p. 23, je n'ai pas réussi à mettre la main sur le texte original en allemand)

Une relecture attentive de textes écrits non à destination d'un public large, mais à destination des « militant-es » mêmes, donne un aperçu non seulement des débats qui avaient lieu entre militant-es mais aussi des liens qu'elles cherchent à construire avec d'autres mouvements politiques. Ici, il s'agit des liens possibles entre les mouvements des femmes et ceux pour la reconnaissance d'un troisième sexe :

The logic of the enemies of the Women's Movement falls apart because it equates all women under the label "women" without considering that nature never created two persons alike, that the opinion whether an occupation be for a man or a woman is solely a matter of inner, masculine, and feminine character.

From this we may differentiate between a feminine individuality in which feminine characteristics dominate, a masculine one dominated by masculine characteristics, and finally a masculine-feminine or feminine-masculine individuality in which there is an equal mixture of both.

Because nature created different kinds of sexes does not mean to say that there is only one sphere of activity for women-the home-and for the man another-the world; rather, nature's intention was and is without a doubt that each person has the opportunity to reach the goal which one is able to fulfill by one's own means and merits.

The interrelationships of masculine and feminine characteristics in people are so endless that common sense tells us that each child - whether it is male or female is all the same - must reach independence.

The adult will have to decide for itself whether its natural drives lead to home, world, marriage or unmarried life. There must be a freedom for the play of the energies. Then one can make the best and surest decision between becoming one of the women who can and wants to take up an artistic or academic occupation outside the home, or one of those women who does not feel enough energy to do this.

And again it is the responsibility of the parents, who should feel this as their holiest duty, to be just toward each child's individuality and to avoid a make-believe system of education to fit all circumstances. ¹³⁵

Les militant-es pour un troisième sexe argumentent sur l'existence de caractéristiques naturelles chez les hommes, chez les femmes et au sein du troisième sexe. Les points de vue des pervers divergent quand à la justification de leur état, dans l'emploi d'un certain vocabulaire et plus largement de leurs positions politiques. Ainsi, en France, le terme d'unisexualité sera substitué à celui d'uraniste dans la monographie de Marc-André Raffalovich, publiée en 1896. Le terme d'unisexualité désigne en botanique les fleurs qui n'ont qu'un sexe. « *Le 15 janvier 1894, les Archives d'Anthropologie criminelle ouvrirent une enquête sur l'inversion sexuelle.* » (Raffalovich, 1896). Marc-André Raffalovich (1864-1934) est un journaliste, essayiste et poète, lui-même homosexuel. Il affirme son unisexualité virile et cherche une reconnaissance sociale de l'unisexualité en se distanciant des invertis efféminés :

Quand je songe aux invertis efféminés, dégénérés, criminels, aliénés, je m'étonne moins que les médecins en face d'un inverti viril recherchent presque avec désespoir les stigmates de la dégénérescence. (Raffalovich, 1896, p. 429)

Il connaît et cite les travaux de Krafft-Ebing, lui emprunte même certaines de ses observations (*Uranisme et unisexualité*, p. 69)

¹³⁵ Anna Rüling, *What Interest does the Women's Movement have in Solving the Homosexual Movement ?*, traduction en ligne de *Welches Interesse hat die Frauenbewegung an der Lösung des homosexuellen Problems?*, in *Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen unter besonderer Berücksichtigung der Homosexualität* (Annual for Sexual Intermediaries with Special Emphasis on Homosexuality), vol. 7, éd. Magnus Hirschfeld, 1905, p. 131, <http://www.angelfire.com/fl3/uraniamanuscripts/anna.html>.

Krafft-Ebing est le représentant de ceux qui demandent justice pour l'inverti et je ne demande pas mieux. (Raffalovich, 1896, p. 88)

Si l'on avait le droit de généraliser je serais enclin à penser qu'en Angleterre un unisexe serait plus aisément à l'abri des rapports forcés avec les femmes. Ainsi les Anglais de M. Havelock Ellis ne sont pas entraînés par l'opinion publique chez les prostituées comme bien de pauvres Allemands, Autrichiens, Français, Italiens, dont nous avons eu les autobiographies.¹³⁶

Il se met aussi à distance de la pratique de la sodomie qu'il considère comme une déviance des invertis aussi bien que des hétérosexuels :

La sodomie, coït anal actif ou passif, et l'amour sexuel qui se satisfait avec de jeunes garçons, ne sont pas plus du domaine de l'unisexualité que de l'hétérosexualité. (Raffalovich, 1896, p. 42)

Marc-André Raffalovich valorise un type d'amour masculin. Pour cela il se met à distance des autres modes de descriptions de l'inversion sexuelle et de la pratique de la sodomie. Pour lui, elles sont des formes de perversion très loin de l'unisexualité qu'il défend :

En un mot, en Europe, la sodomie est la volupté des ignorants, des violents, des criminels, des cruels, des masochistes, des sadiques, de ceux qui croient que c'est l'acte nécessaire comme de ceux qui le recherchent après avoir tout essayé. Il n'est pas invraisemblable que ces gens représentent le cinquième des unisexuels. [...] Mais à côté de la facilité des rapports, des liaisons, des attachements, ce qu'il y a de plus sensationnel, de plus sérieux dans ces observations, c'est la prépondérance des sentiments mâles, virils, de la recherche du mâle, du semblable par son semblable, de l'homme pour l'homme.¹³⁷

Une note est attachée à ce passage, la voici :

A ce propos je voudrais faire appel à nos romanciers français qui ont tant de lecteurs, et de lecteurs qui ne s'effarouchent pas devant la hardiesse. Je leur dirais : Puisque vos lecteurs, vos admirateurs vous permettent de tout dire, pourquoi ne pas leur livrer de vraies observations ? Vous en avez. Décrivez donc cette passion des forts pour les forts, des hercules pour les colosses, de la chair

¹³⁶ Marc-André Raffalovich, *Unisexualité anglaise*, in Les Archives d'Anthropologie criminelle, 1896, p. 430.

¹³⁷ Ibid, p. 431.

*saine comme ils disent eux-mêmes pour la chair saine ; montrez que ce n'est pas seulement la femme mais aussi le féminin qui ne fait pas l'affaire de ces virils ; écarter les voiles de l'ignorance et ceux du mensonge, pour qu'on n'accuse plus la civilisation, les cerveaux alambiqués, surmenés ; il faut briser les clichés ; il faut savoir voir, il faut vouloir dire. Il faut songer à l'éducation de nos fils, de nos petits-fils.*¹³⁸

Pour Marc-André Raffalovich, le point majeur de son unisexualité est de faire accepter une forme de sociabilité uniquement masculine. Il critique la démarche de certains scientifiques qui justifient de l'amour homme-femme, qu'il nomme hétérosexualité, comme l'une des bases de la civilisation. Il critique ici vraisemblablement la posture de Krafft-Ebing, renvoyant la science qui place la différence sexuelle en son cœur au domaine religieux et replaçant l'unisexualité dans le domaine social plutôt que dans le domaine biologique :

La conservation de l'espèce devient pour les savants d'aujourd'hui presque aussi formidable que le croissez et multipliez, et la différenciation absolue des deux sexes devient le signe de la civilisation. (Raffalovich, 1896, p. 23)

Marc-André Raffalovich écrit à la fin du 19^e siècle, mais cette tension entre d'une part celles et ceux qui se mettent au service de la science de la sexualité et qui recherchent une respectabilité sociale, et d'autre part celles et ceux qui adoptent une posture « décadente », minoritaire, restera présente au sein des questions de sexualité jusqu'à nos jours : « *Il nous faut distinguer entre les bons pervers - hommes estimables et moraux, bien insérés socialement et professionnellement mais inhibés, incompris, tourmentés et coupables quant à leur penchant - et les mauvais pervers, marginaux dangereux, monstrueux, violents et sans culpabilité quant à leur mode de satisfaction.* »¹³⁹. Pour les inverti-es sexuel-les les questions homosexuelles deviennent aussi complexes que les multiples désignations le suggèrent : l'inversion sexuelle est-elle acquise ou congénitale ? L'unisexualité renvoie t-elle à des pratiques sexuelles ou à un mode de sociabilité ? L'homosexualité est-elle liée à des pratiques sexuelles, à la criminalité ou à une homophilie ? Quels sont les liens entre les hommes invertis et les saphistes ? Quels sont les liens entre les hommes invertis, les saphistes et les mouvements féministes ou plus généralement les mouvements d'émancipation ?

Ces questions et leurs corollaires seront déclinées selon les parcours de vie tout au long du 20^e siècle, elles laissent une place importante au récit de soi, elles confortent l'importance de la vie personnelle, du choix individuel. Avec Krafft-Ebing, les pervers sont devenus sociaux et font société. Le 19^e siècle a transformé l'expérience globale de la

¹³⁸ Ibid.

¹³⁹ Jean-Pierre Kamieniak, *La construction d'un objet psychopathologique : la perversion sexuelle au XIX^e siècle*, in *Revue française de psychanalyse*, vol. 67, n°1, 2003, p. 249.

sexualité. Si on peut comprendre les revendications d'une reconnaissance et d'une amélioration des conditions de vie des invertis, leurs affirmations renforcent en même temps les descriptions et points d'ancrage de la *scientia sexualis*. Les pervers seront ainsi durablement tiraillés entre une respectabilité nécessaire pour ne pas être repoussés aux frontières de l'humanité et des pratiques et discours qui permettent de remettre en cause les bases des fonctionnements socio-politiques.

443- Extension de la *scientia sexualis* : sexologie, psychanalyse et sciences sociales

Les *Psychopathia sexualis* – les travaux de Krafft-Ebing et les interactions avec ses collègues contribuent à la fin du 19^e siècle à la constitution d'une science de la sexualité. Les travaux issus de la science de la sexualité prennent leurs références et se prolongent dans le domaine fictionnel, dans la littérature par le biais des romans, des feuilletons et de leurs personnages. Ils sont aussi retravaillés par les pervers eux-mêmes qui, peu à peu, au travers de l'Europe, se rencontrent, se réunissent, débattent, produisent des argumentaires, des écrits, des réseaux de socialisation, formulent leurs différences de traitement en terme de droit et de réhabilitation sociale. La science de la sexualité ne s'institutionnalise pas à proprement parler comme un domaine à part entière selon les directions énoncées par les *Psychopathia sexualis*. Par contre, elle se répand dans différents champs scientifiques : la sexologie, la psychiatrie comme la psychanalyse naissante, mais aussi les sciences sociales, que ce soient les différentes enquêtes sur la sexualité ou encore l'approche sociologique de la sexualité. Cette partie vise à décrire ces différentes ramifications.

La sexologie apparaît de nos jours comme le prolongement évident de la science de la sexualité qui s'est échafaudée à la fin du 19^e siècle. Cette parenté est probante seulement si on considère la sexologie dans la deuxième partie du 20^e siècle. En effet, si, comme le souligne Sylvie Chaperon (2007), les travaux historiques sur cette trans/discipline manquent dans l'espace francophone, il reste néanmoins possible de donner à la sexologie au moins deux origines et donc deux points de vue politiques nettement distincts. Le terme même de sexologie, étude des phénomènes sexuels, commence à être utilisé dans le début des années 1910 et prend des sens et pratiques différents tout au long du 20^e siècle.

Une première orientation de ce terme est celle de réflexion sur la vie sexuelle dans sa globalité. Le terme peut alors être complété par celui de « *sexualisme* », entendu comme une posture politique d'interrogation de la sexualité et ses fonctionnements :

*SEXOLOGIE n. f. (du latin *sexus* : sexe et du grec *logos* : discours ou traité)
Néologisme non encore admis aux dictionnaires en usage courant, employé fort probablement pour la première fois en France par Eugène Lericolais et Eugène*

Humbert en juillet 1912, dans la fondation de leur « Bibliothèque de Sexologie Sociale ». La sexologie est la science qui comprend l'ensemble de nos connaissances anatomiques, physiologiques, biologiques, psychologiques et sociales se rapportant à toutes les manifestations de la sexualité sur les êtres vivants. Elle se divise en quatre grandes branches :

I. La sexologie générale, normale ou biosexologie : Différenciation des sexes. Anatomie et physiologie des organes génitaux, fonctions, morphologie. Ovulation. Spermatogénèse. Fécondation, Embryogénèse, Gonocritie. Endocrinologie et neurologie sexuelles. Impuissance. Stérilité.

II. Sexopsychologie : Manifestations internes et externes de la sexualité dans ses relations de causes à effets. Psychologie sexuelle générale. Besoin génital. L'amour. Erotologie. Virilité et féminité psychiques. Psychanalyse.

III. Sexopathologie : Anomalies et malformations. Hygiène et névrose sexuelles. Onanisme et masturbation. Pédérastie et saphisme. Pédophilie. Zoophilie. Fétichisme. Sadisme et Masochisme. Maladies vénériennes.

IV. Sexologie sociale : Nubilité, virginité, célibat et chasteté. Mariage et union libre. Polygamie et polyandrie. Maraichinage [flirt, pratique courante dans le Marais Poitevin]. Natalité et fécondité. Loi de population. Prolétariat. Prophylaxie anticonceptionnelle et vénérienne. Stérilisation. Avortement et infanticide. Filles-mères et enfants naturels. Prostitution. Dégénérescence et eugénisme. Éducation sexuelle. Lois et morales régissant les actes et les rapports sexuels.¹⁴⁰

SEXUALISME n. m. On se demande pourquoi certains individualistes, dont je suis, se préoccupent de la question sexuelle, insistent sur la libre discussion de tout ce qui a trait au sexualisme. Notre réponse sera brève : Un nombre élevé d'individualistes et moi-même, nous estimons qu'il y a une question sexuelle, comme il y a une question économique ou une question religieuse, etc... N'étant pas marxistes, nous ne pensons pas qu'une transformation économique suffirait à débarrasser l'individu, l'unité sociale, de ses préjugés sociaux. Nous ne pensons pas que l'histoire ou le déplacement évolutif de l'humanité soit uniquement conditionné par les circonstances économiques. Pour nous, l'histoire est ce que la font les individus, avec leurs préjugés, leurs traditions, leur science ou leur ignorance, etc... D'ailleurs, nous sommes en pleine sympathie avec les camarades qui se confinent à n'envisager que le côté économique du problème humain, chaque propagandiste, selon nous, obéissant à son déterminisme personnel.

Ceci entendu, nous ne pensons pas qu'un milieu humain ou un individu puisse se dire anarchiste, tant qu'il n'a pas fait table rase des préjugés d'ordre religieux

¹⁴⁰ Eugène Humbert, in Sébastien Faure, *Encyclopédie anarchiste*, Élise Rivet, Paris, 1934, <http://www.encyclopedie-anarchiste.org/index.html>.

et sexuel, préjugés qui sont, dans une égale mesure, générateurs d'autoritarisme.

Si, pour les préjugés d'ordre religieux, ce point de vue est admis, il en est tout autrement pour ceux d'ordre sexuel. C'est rarement que les hommes qui passent pour être des réformateurs ou des émancipateurs sociaux ou individuels osent aborder sans détours la question des relations sexuelles.¹⁴¹

Cette sexologie est le fait de militants anarchistes qui réfléchissent et mettent en pratique des changements sociaux radicaux à l'échelle de leur vie quotidienne et dans la société. Les questions de sexualité font partie de la vie quotidienne tout comme d'un projet plus large de société. Les mouvements féministes¹⁴² vont aussi s'emparer des questions de sexualité, particulièrement sur les thèmes du choix de ne pas se marier, de l'accès à la contraception, à l'avortement¹⁴³ ou encore de l'amour libre, du naturisme (pratique collective de la nudité)... Les premières orientations de la sexologie ne renvoient donc pas à une discipline scientifique mais plutôt à la sexualité comme une constituante majeure du social. Elle est envisagée alors en terme de transformation des relations sociales dans la vie quotidienne comme dans la construction d'un projet utopiste.

L'institutionnalisation de la sexologie, qui conduit à la forme actuelle de la discipline, est plus tardive : elle date du début des années 1970 et a pris son essor aux États-Unis à partir de l'*Institute for Sex Research* d'Alfred Kinsey (1894-1956) fondé en 1947, des travaux du couple Johnson, *Human Sexual Response* (1966) et de ceux de John Money (1921-2006). Cette discipline rattache la sexualité au domaine médical et la décrit en termes de fonctionnement sain et de problèmes pathologiques. Cette distinction reposant non seulement sur des questions de souffrance personnelle (ou de couple) mais aussi sur des appréciations idéologiques, la sexologie a dès ses débuts connu des détracteurs et différentes approches.

Le *Front homosexuel d'action révolutionnaire* (FHAR), groupe fondé en 1971 à Paris par des militant-es homosexuel-les qui revendiquent une plus large acceptation de l'homosexualité dans la société, dénoncent la sexologie avant même son institutionnalisation en France. Le groupe se rend en 1972 à un congrès européen de sexologie sur « *Les déviations sexuelles et leurs thérapeutiques* » à San Remo en Italie

¹⁴¹ Émile Armand, in Ibid.

¹⁴² L'engagement de Madeleine Pelletier (1874-1939) pour les droits des femmes est marqué par une forme de sexualisme, de sexologie. Christine Bard (dir.), *Madeleine Pelletier. Logiques et infortunes d'un combat pour l'égalité*, Côté-femmes, 1992.

Madeleine Vernet (1878-1949) aussi contribue largement à la construction d'une pensée féministe de la sexualité dans un texte comme *L'Amour libre*, Éd. L'Avenir social, 1920. On peut encore citer Émilie Lamotte (1877-1909) <http://www.infokiosques.net/spip.php?article335>.

¹⁴³ L'association *Maternité heureuse* est fondée en 1956. Elle a pour but de traiter des questions de reproduction. « 8 mars 1956 - Déclaration à la préfecture de police. La Maternité heureuse. But : étude des problèmes de la maternité, de la natalité et de ses répercussions familiales, sociales, nationales ; recherche des informations scientifiques françaises et étrangères relatives à ces problèmes, étude de tout problème pouvant améliorer les conditions de la maternité et de la naissance. Siège social : 77, avenue Paul-Doumer, Paris. » Une association : *La Maternité heureuse*, in *Population*, n°2, 1956 p. 394, http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/pop_0032-4663_1956_num_11_2_4677. Cette association devient le *Mouvement Français pour le Planning Familial* en 1960.

pour dénoncer la normativité des approches sexologiques et particulièrement le traitement réservé à l'homosexualité. Le groupe intervient à nouveau pour saboter la deuxième réunion de la toute jeune *Société française de sexologie clinique* (SFSC) en juin 1974 avec les slogans, « à bas le pouvoir médical » « sexoflics »¹⁴⁴.

Cette *Société Française de Sexologie clinique* (SFSC, <http://www.sfscsexo.com>) vient juste de déposer ses statuts (17 mai 1974). Cette nouvelle association organise une conférence internationale à Paris en juillet 1974, en partenariat avec l'association américaine *Society for the Scientific Study of Sex*. Cette conférence participe d'un mouvement global de lancement de la discipline non seulement en France mais aussi au niveau international. Plusieurs conférences internationales ont déjà eu lieu mais cette conférence constitue un tournant : « *L'ignorance des fondations germaniques de la sexologie est responsable d'une bévue dommageable pour la mémoire de nos prédécesseurs : Paris est certes stricto sensu le premier Congrès international de l'après-guerre, mais d'autres rencontres de cette envergure ont déjà été organisées : par Magnus Hirschfeld en 1921, deux ans après l'ouverture de l'institut de sexologie de Berlin ; par Albert Moll le 10 octobre 1926 au Reichstag de Berlin ; on retrouve ensuite : Copenhague en 1928 (Hirschfeld, August Forel, Havelock Ellis), Londres en 1929, Vienne en 1930 (Hirschfeld) et la même année à Londres (Moll), Brno en 1932 ! Le Congrès de 1974 serait donc le huitième Congrès international, et celui que vient d'organiser la World Association for Sexual Health du 15 au 19 avril 2007 à Sydney... le 25^e !* »¹⁴⁵. En effet, cette conférence fait écho à la définition de « santé sexuelle » énoncée par l'Organisation mondiale de la santé dans les années 1974-75. Selon l'OMS,

*La santé sexuelle est un état de bien-être physique, mental et social dans le domaine de la sexualité. Elle requiert une approche positive et respectueuse de la sexualité et des relations sexuelles, ainsi que la possibilité d'avoir des expériences sexuelles qui soient sources de plaisir et sans risque, libres de toute coercition, discrimination ou violence.*¹⁴⁶

La sexualité prend, là, nettement une dimension, certes médicale, mais aussi géopolitique. La constitution de la discipline montre aussi comment elle est liée à des échanges entre des pays occidentaux (autour de la *World Association for Sexology* (WAS) notamment) et reprise puis déclinée dans les contextes nationaux. Ainsi, l'Institut

¹⁴⁴ Michael Sibalis, *L'arrivée de la libération gay en France. Le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR), Genre, sexualité & société* n°3, Printemps 2010, <http://gss.revues.org/index1428.html>.

¹⁴⁵ Mireille Bonierbale, Jacques Waynberg, *Soixante-dix ans de sexologie française*, 2007, <http://www2.hu-berlin.de/sexology/BIB/SXHST/sexologie.htm#L%E2%80%99entr%C3%A9e>.

¹⁴⁶ http://www.who.int/topics/sexual_health/fr/. Cette définition est très succincte, elle a été complétée en 2002 par un ensemble d'ébauche de définitions de sexe, sexualité, santé sexuelle et droits sexuels. Ces définitions sont polémiques et pas abouties comme le précise l'introduction :

These working definitions were elaborated as a result of a WHO-convened international technical consultation on sexual health in January 2002, and subsequently revised by a group of experts from different parts of the world. They are presented here as a contribution to on-going discussions about sexual health, but do not represent an official WHO position, and should not be used or quoted as WHO definitions., http://www.who.int/reproductivehealth/topics/gender_rights/sexual_health/en/

national de prévention et d'éducation pour la santé, INPES, affirme à l'heure actuelle reprendre la définition de la « *santé sexuelle* » de l'OMS¹⁴⁷. L'OMS recommande aussi en 1974 que la sexologie devienne une discipline médicale et soit donc enseignée à ce titre.

En France, la sexologie commence à être enseignée à l'hôpital Necker, elle deviendra l'*École française de sexologie* en 1976 et formera plusieurs centaines de personnes en trois ans. L'année suivante, 1977, Jacques Waynberg quitte la SFSC et forme l'Institut de sexologie (www.sexologie-fr.com) qui développera aussi un enseignement cette fois en deux ans. Le Diplôme Universitaire (DU) de sexologie est né, il sera ouvert aux étudiant·es dans plusieurs villes de France, au sein des écoles de médecine. Selon les personnes en charge des enseignements, les formations universitaires en sexologie sont très variées. Pour répondre à cette disparité des enseignements, l'*Association interhospitalo-universitaire de sexologie* (AIHUS) est fondée en 1983, permettant une coordination des enseignements entre plusieurs universités françaises et suisses, aboutissant en 1985 à la formation d'un Diplôme InterUniversitaire (DIU).

On trouvera en annexe le programme de la première année du DIU de sexologie proposé par l'université Lyon 1, Claude Bernard, membre de l'AIHUS, en 2007. La sexualité est envisagée globalement. Elle est enseignée dans sa dimension biologique, que ce soit la formation des appareils génitaux, les fonctions endocrinologiques et neurologiques qui influencent la sexualité. La sexualité est aussi envisagée tout au long de la vie, que ce soit le développement de la sexualité infantile puis adolescente, les liens entre sexualité et construction de la personnalité, entre sexualité et reproduction, ou encore les troubles liés au vieillissement.

La formation propose en sus un panorama de la pensée de la sexualité humaine interrogeant l'histoire de la sexualité, mais aussi son anthropologie, sa sociologie, les dimensions légales, religieuses, esthétiques qui la traversent. Enfin, une dimension proprement médicale, et à ce titre uniquement ouverte aux médecins diplômés, complète la formation en insistant pratiquement sur la consultation sexologique et sur les différentes pathologies sexuelles ou autres pathologies qui ont des incidences sur la sexualité. Un dernier volet fait le lien entre la sexualité et les addictions, ce lien pas évident n'a pas été problématisé dans les cours auxquels j'ai assisté. Si le programme apparaît comme assez large et transdisciplinaire, les cours laissaient une place prédominante aux aspects médicaux et biologiques de la sexualité.

Les connaissances plus sociales sur la sexualité étaient, en 2007, apportées par un chercheur non médecin, mais psychologue, Rommel Mendès-Leite. En raison du manque de temps et de connaissances en sciences sociales des participant·es à la formation, les notions et leur épistémologie étaient peu approfondies et donnaient plutôt un aspect de culture générale aux cours de sciences sociales. La sexologie semble avant tout être devenue une discipline médicale traitant de la sexualité en termes de santé et de pathologie. Elle est réservée aux personnes ayant une formation médicale. Malgré les

¹⁴⁷ http://www.inpes.sante.fr/10000/themes/information_sexuelle/index.asp

efforts d'homogénéisation nécessaires à l'institutionnalisation de la discipline, et encore maintenant, les approches divergent entre les écoles et les médecins impliqués. Les principales dissensions apparaissent entre d'un côté ceux qui orientent la sexologie vers le conseil conjugal, l'éducation à la sexualité et une ouverture plus importante vers le monde associatif et ses actrices, et d'un autre côté des médecins qui cherchent à maintenir la discipline dans ses aspects les plus médicaux et avec une moindre réflexion sur les composantes sociales de la sexualité.

Néanmoins et malgré sa disparité, la discipline continue à se construire dans des liens entre les recommandations des grandes institutions internationales, les rencontres des associations internationales de sexologie, les dynamiques de transmission de la discipline au niveau universitaire (mais aussi dans des instituts privés) et les associations de sexologues professionnels.

La sexologie est un des prolongements de la science de la sexualité telle qu'elle se formalise avec Krafft-Ebing. La sexologie du début du 20^e siècle, appelée aussi sexualisme, a commencé par être un ensemble de questionnements dans le quotidien, notamment dans des projets de vie communautaires pour des groupes anarchistes, utopistes. Si la science de la sexualité et de ses perversions est apparue dans les programmes des écoles de médecine dès la fin du 19^e siècle - « *À la fin du siècle, les manuels et les cours comportent désormais des chapitres sur les perversions.* » (Chaperon, 2007, p. 76) - ce n'est qu'à partir de la deuxième moitié du 20^e siècle que la sexologie s'institutionnalise à proprement parler comme discipline médicale. Ses débuts sont contestés par les minorités sexuelles (féministes, homosexuelles) notamment du fait de son approche normative.

À l'heure actuelle, la discipline reste hétérogène et soutient en son sein des postures divergentes tant en ce qui concerne la définition d'un fonctionnement sexuel normal ou pathologique, les modes de traitement, les champs d'application de la sexologie. Les ouvrages de référence internationaux tels que le *Diagnostic and Statistical Manual of mental disorders* (DSM-V)¹⁴⁸ ou européens telle la *Classification Internationale des Maladies* (CIM) sont l'objet de refonte régulière prenant plus ou moins en compte les évolutions des praticiens tout comme celles des normes sociales. La question de la dysphorie de genre (transsexualité, transidentité) en constitue un exemple actuel, certains médecins maintiennent qu'il y a deux sexes-genres et que leurs variations sont pathologiques, alors que d'autres professionnels, personnes concernées ou associations militantes demandent le retrait de la dysphorie de genre comme pathologie du DSM et revendiquent une prise en charge médicale plus souple du système sexe-genre et de ses variations.

¹⁴⁸ Ce texte écrit par l'*American Psychiatric Association* recense depuis 1952 les différents troubles psychiatriques, un chapitre y est spécialement consacré aux troubles sexuels. Sa dernière édition (V) vient juste de sortir (mai 2013).

La science de la sexualité a aussi été en partie réinsufflée dans la psychanalyse et renouvelée par elle. Les proximités entre les deux sont en premier lieu spatio-temporelles. En effet, les docteurs Krafft-Ebing et Sigmund Freud ont vécu et pratiqué dans la même ville, à Vienne. Leurs parcours se chevauchent dans le temps, avec quasi une génération de différence. Les travaux de Krafft-Ebing sont largement repris par Freud, même si ce dernier leur donne une nouvelle portée et les utilise dans de nouvelles perspectives¹⁴⁹.

Les bases de la psychanalyse lancées par Freud prolongent les travaux de Krafft-Ebing à plusieurs niveaux. Tout d'abord, il faut noter l'importance majeure de la sexualité pour les deux médecins, malgré leurs difficultés à en construire une définition claire. Si, pour Krafft-Ebing, elle est capitale pour la « prospérité de la race », elle devient pour Freud essentielle dans le développement de chaque individu.

Dans le texte considéré comme un des textes fondateurs de la psychanalyse, *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905), tout comme dans ses textes suivants, *Introduction à la psychanalyse* (reprise de textes de 1916, principalement des discours scientifiques des années précédentes), Freud se base sur les descriptions des perversions telles qu'elles ont été faites au cours du 19^e siècle et principalement par Krafft-Ebing dans les *Psychopathia sexualis*, ceci sans les questionner. Les perversions décrites par Krafft-Ebing, à savoir, l'inversion sexuelle, le fétichisme, le masochisme et le sadisme, vont être aussi les principales perversions auxquelles Freud va s'intéresser pour échafauder sa théorie psychanalytique. Par contre, il choisit de les remettre en lumière selon un autre système classificatoire.

Pour Freud, il s'agit de distinguer les perversions qui n'ont pas un objet approprié de celles qui n'ont pas le but attendu. Freud décrit l'homosexualité (il parle parfois aussi d'inversion sexuelle mais la plupart du temps, il utilise le terme d'homosexualité), ainsi que le fétichisme comme des déviations d'objet, que ce soit le sexe/genre du partenaire ou la partie du corps qui est sexualisée, dans ces deux perversions, la sexualité ne se porte pas sur l'objet attendu. Le masochisme et le sadisme, tout comme l'exhibitionnisme, le voyeurisme, sur lesquels Freud s'attarde plus longuement que Krafft-Ebing, doivent être envisagés comme des déviations de but. Freud ajoute encore à ce nouveau système de classification une précision que Krafft-Ebing n'avait pas faite. Pour chacune des déviations, qu'elles soient d'objet ou de but, il se demande si elles se jouent dans la vie réelle des personnes ou si elles sont un construit imaginaire :

¹⁴⁹ Davidson, 2005, postule que Freud a fait preuve de beaucoup d'innovations conceptuelles par rapport aux travaux de Krafft-Ebing et à ceux de la science de la sexualité. Si j'entends cette remarque et ai conscience que les travaux de Freud sont nombreux et divergent entre le début et la fin de sa carrière, je préfère mettre en lien dans mon travail les continuités entre ces travaux. Je fais l'hypothèse que les travaux de Freud n'auraient jamais pu se faire sans ceux préalables de la science de la sexualité et qu'il relève du même épistémé. Pour appuyer cet argument, un commentaire de Krafft-Ebing dans les *Psychopathia sexualis* :

Un de mes clients m'a exposé une manière de voir très intéressante et qui pourrait être admise pour expliquer l'inversion congénitale primitive. Il prend comme point de départ la bisexualité réelle telle qu'elle se présente anatomiquement chez tout fœtus jusqu'à un certain âge. (Krafft-Ebing, 1896)

C'est que le contenu de la notion de « sexuel » ne se laisse pas définir facilement. On pourrait dire que tout ce qui se rattache aux différences séparant les sexes est sexuel, mais ce serait là une définition aussi vague que vaste. En tenant principalement compte de l'acte sexuel lui-même, vous pourriez dire qu'est sexuel tout ce qui se rapporte à l'intention de se procurer une jouissance à l'aide du corps, et plus particulièrement des organes génitaux, du sexe opposé, bref tout ce qui se rapporte au désir de l'accouplement et de l'accomplissement de l'acte sexuel.

Par cette définition vous vous rapprocheriez de ceux qui identifient le sexuel avec l'indécemment et vous auriez raison de dire que l'accouchement n'a rien de sexuel. Mais en faisant de la procréation le noyau de la sexualité, vous courez le risque d'exclure de votre définition une foule d'actes qui, tels que la masturbation ou même le baiser, sans avoir la procréation pour but, n'en sont pas moins de nature sexuelle. [...] Une définition tenant compte à la fois de l'opposition des sexes, de la jouissance sexuelle, de la fonction de la procréation et du caractère indécemment d'une série d'actes et d'objets qui doivent rester cachés, - une telle définition disons-nous, peut suffire à tous les besoins pratiques de la vie. Mais la science ne saurait s'en contenter.

Grâce à des recherches minutieuses et qui ont exigé de la part des sujets examinés beaucoup de maîtrise sur eux-mêmes, nous avons pu constater l'existence de groupes entiers d'individus dont la « vie sexuelle » diffère de façon frappante de la représentation moyenne et courante. Quelques uns de ces « pervers » ont, pour ainsi dire, rayé de leur programme la différence sexuelle. Seuls les individus du même sexe qu'eux sont susceptibles d'exciter leurs désirs sexuels ; le sexe opposé, parfois les organes sexuels du sexe opposé, ne présentent à leurs yeux rien de sexuel et constituent, dans des cas extrêmes, un objet d'aversion. Il va sans dire que ces pervers ont renoncé à la procréation. Nous appelons ces personnes homosexuelles ou inverties. Ce sont des hommes et des femmes ayant souvent, pas toujours, reçu une instruction et une éducation irréprochables, d'un niveau moral et intellectuel très élevé, affectés de cette seule et triste anomalie.

Par l'organe de leurs représentants scientifiques, ils se donnent pour une variété humaine particulière, pour un « troisième sexe » pouvant prétendre aux mêmes droits que les deux autres. Nous aurons peut-être l'occasion de faire un examen critique de leurs prétentions. Ils ne forment naturellement pas, ainsi qu'ils seraient tentés de nous le faire croire, une « élite » de l'humanité ; on trouve dans leurs rangs tout autant d'individus sans valeur et inutiles que dans les rangs de ceux qui ont une sexualité normale.

Ces pervers se comportent envers leur objet sexuel à peu près de la même manière que les normaux envers le leur. Mais ensuite vient toute une série

d'anormaux dont l'activité sexuelle s'écarte de plus en plus de ce qu'un homme raisonnable estime désirable. Par leur variété et leur singularité, on ne pourrait les comparer qu'aux monstres difformes et grotesques qui, dans le tableau de P. Breughel, viennent tenter saint Antoine, ou aux dieux et aux croyants depuis longtemps oubliés que G. Flaubert fait défiler dans une longue procession sous les yeux de son pieux pénitent. Leur foule bigarrée appelle une classification, sans laquelle on serait dans l'impossibilité de s'orienter. Nous les divisons en deux groupes : ceux qui, comme les homosexuels, se distinguent des normaux par leur objet sexuel, et ceux qui, avant tout, poursuivent un autre but sexuel que les normaux. Font partie du premier groupe ceux qui ont renoncé à l'accouplement des organes génitaux opposés et qui, dans leur acte sexuel, remplacent chez leur partenaire l'organe sexuel par une autre partie ou région du corps. Peu importe que cette partie ou cette région se prête mal, par sa structure, à l'acte en question : les individus de ce groupe font abstraction de cette considération, ainsi que de l'obstacle que peut opposer la sensation de dégoût (ils remplacent le vagin par la bouche, par l'anus).

Font encore partie du même groupe ceux qui demandent leur satisfaction aux organes génitaux, non à cause de leurs fonctions sexuelles, mais à cause d'autres fonctions auxquelles ces organes prennent part, pour des raisons anatomiques ou de voisinage. Chez ces individus les fonctions d'excrétion que l'éducation s'applique à faire considérer comme indécentes monopolisent à leur profit tout l'intérêt sexuel. Viennent ensuite d'autres individus qui ont totalement renoncé aux organes génitaux comme objet de satisfaction sexuelle et ont élevé à cette dignité des parties du corps tout à fait différentes : le sein ou le pied de la femme, sa natte. D'autres individus encore ne cherchent même pas à satisfaire leur désir sexuel à l'aide d'une partie du corps ; un objet de toilette leur suffit : un soulier, un linge blanc. Ce sont les fétichistes. Citons enfin la catégorie de ceux qui désirent bien l'objet sexuel complet et normal, mais lui demandent des choses déterminées, singulières ou horribles, jusqu'à vouloir transformer le porteur de l'objet sexuel désiré en un cadavre inanimé, et ne sont pas capables d'en jouir tant qu'ils n'ont pas obéi à leur criminelle impulsion. Mais assez de ces horreurs !

L'autre grand groupe de pervers se compose d'individus qui assignent pour but à leurs désirs sexuels ce qui, chez les normaux, ne constitue qu'un acte de préparation ou d'introduction. Ils inspectent, palpent et tâtent la personne du sexe opposé, cherchent à entrevoir les parties cachées et intimes de son corps, ou découvrent leurs propres parties cachées, dans l'espoir secret d'être récompensés par la réciprocité. Viennent ensuite les énigmatiques sadiques qui ne connaissent d'autre plaisir que celui d'infliger à leur objet des douleurs et des souffrances, depuis la simple humiliation jusqu'à de graves lésions corporelles ;

et ils ont leur pendant dans les masochistes dont l'unique plaisir consiste à recevoir de l'objet aimé toutes les humiliations et toutes les souffrances, sous une forme symbolique ou réelle. D'autres encore présentent une association et entrecroisement de plusieurs de ces tendances anormales, mais nous devons ajouter, pour finir, que chacun des deux grands groupes dont nous venons de nous occuper présente deux grandes subdivisions : l'une de celles-ci comprend les individus qui cherchent leur satisfaction sexuelle dans la réalité, tandis que les individus composant l'autre subdivision se contentent de la simple représentation de cette satisfaction et, au lieu de rechercher un objet réel, concentrent tout leur intérêt sur un produit de leur imagination. (Freud, 1916, p. 283)

Freud ne se contente pas de reprendre les catégories de perversion de Krafft-Ebing, il réutilise aussi les théories qui en font les soubassement. Ainsi, il parle de la même manière des perversions comme « *des signes de dégénérescence* ». (Freud, 1916, p. 287). Un autre point de convergence encore entre les deux scientifiques est qu'ils construisent une définition de la « sexualité normale » par défaut, c'est-à-dire par ses perversions. Pour cela, Freud assure que les pervers ne sont pas des cas rares et que la compréhension de leur état est essentielle à la compréhension de la sexualité en général :

[...] on peut découvrir les points sur lesquels ces anomalies se rapprochent de l'état normal et ceux sur lesquels elles s'en écartent. [...] Se réfugier derrière l'affirmation que ce sont des faits rares, de simples curiosités, c'est s'exposer à recevoir un rapide démenti. Les phénomènes dont nous nous occupons sont, au contraire, très fréquents, très répandus. Mais si l'on venait nous dire que ces déviations et perversions de l'instinct sexuel ne doivent pas nous induire en erreur quant à notre manière de concevoir la vie sexuelle en général, notre réponse serait toute prête : tant que nous n'aurons pas compris ces formes morbides de la sexualité, tant que nous n'aurons pas établi leurs rapports avec la vie sexuelle normale, il nous sera également impossible de comprendre cette dernière. Bref, nous nous trouvons devant une tâche théorique urgente, qui consiste à rendre compte des perversions dont nous avons parlé et de leur rapport avec la sexualité dite normale. (Freud, 1916, p. 286)

Mais plus en avant, Freud avance une nouvelle notion qui est celle de latence et qui renforce encore la dangerosité supposée des perversions. Selon l'auteur, la sexualité, si elle ne peut pas suivre ses voies normales, risque de se pervertir :

Vous avez entendu dire qu'on peut contracter une névrose lorsqu'on est privé de satisfaction sexuelle normale. Le besoin emprunte alors les voies de satisfaction anormales. (Freud, 1916, p. 289)

De cette façon, Freud établit une continuité directe entre une sexualité normale et le risque d'une sexualité perverse puisque les perversions peuvent toujours être présentes chez chaque personne à l'état latent, c'est-à-dire cachées :

Ceux qui se nomment eux-mêmes homosexuels ne sont que les invertis conscients et manifestes, et leur nombre est minime à côté de celui des homosexuels latents. (Freud, 1916, p. 287)

Autour de la notion de latence, s'opère un basculement de paradigme scientifique entre Krafft-Ebing et Freud¹⁵⁰. En effet, pour Krafft-Ebing, il s'agissait d'éviter que les perversions se répandent dans la société, ternissent la civilisation et amènent à la dégénérescence. Les perversions étaient visibles, la discussion portait sur leur caractère inné ou acquis, autrement dit elles étaient des tares transmises par les générations précédentes ou des déviations produites par la société. Pour Freud, les perversions sont présentes ou sont latentes. Elles pourraient éventuellement se développer ou elles se sont développées. À partir de là, il importe pour l'auteur de comprendre ce développement actualisé ou latent, au niveau individuel, pour pouvoir les traiter. La question pour Freud n'est pas tant de comprendre d'où viennent les perversions, puisqu'il les considère comme déjà là, mais de comprendre pourquoi elles se développent, ou bien restent à l'état latent. Un déplacement s'est opéré : Krafft-Ebing parlait beaucoup en termes de race, et s'intéressait aux causes prénatales (génétiques, mais le terme est anachronique) des perversions, alors que Freud souligne l'importance des phases du développement individuel vers une sexualité normale. Il décrit ainsi l'enfance comme une phase clef de développement de la sexualité et de ses éventuelles perversions :

Vous venez peut-être d'éprouver l'impression que, loin d'élucider les rapports existants entre la sexualité normale et la sexualité perverse, nous n'avons fait que les embrouiller. Réfléchissez cependant à ceci : s'il est exact que chez les personnes privées de la possibilité d'obtenir une satisfaction sexuelle normale, on voit apparaître des tendances perverses qui, sans cela, ne se seraient jamais manifestées, on doit admettre qu'il existait tout de même chez ces personnes quelque chose qui les prédisposait à ces perversions ; ou si vous aimez mieux, que ces perversions existaient chez elles à l'état latent. Cela admis, nous arrivons à l'autre des faits nouveaux que je vous avais annoncés. La recherche psychanalytique s'est notamment vue obligée de porter aussi son attention sur

¹⁵⁰ Krafft-Ebing a employé dans la dernière édition des *Psychopathia sexualis*, la notion de latence dans le cas bien précis des fétichistes des pieds qu'il suppose aussi victime d'un masochisme latent.

la vie sexuelle de l'enfant, et elle y a été amenée par le fait que les souvenirs et les idées qui surgissent chez les sujets au cours de l'analyse de leurs symptômes ramènent régulièrement l'analyse aux premières années de l'enfance de ces sujets. Toutes les conclusions que nous avons formulées à propos de ce fait ont été vérifiées point par point à la suite d'observations directes sur des enfants. Et nous avons constaté que toutes les tendances perverses plongent par leurs racines dans l'enfance, que les enfants portent en eux toutes les prédispositions à ces tendances qu'ils manifestent dans la mesure compatible avec leur immaturité, bref que la sexualité perverse n'est autre chose que la sexualité infantile grossie et décomposée en ses tendances particulières. Cette fois vous apercevez les perversions sous un tout autre jour et vous ne pourrez plus méconnaître leurs rapports avec la vie sexuelle de l'homme. (Freud, 1916, p. 289)

La théorie de la récapitulation d'Ernst Haeckel semble sous-tendre ce déplacement opéré par Freud. « Pour parvenir à cette conclusion [« Sa théorie de la "perversité polymorphe" supposait que la perversité n'était pas seulement en continuité avec la sexualité normale, mais bien le premier magma érotique primordial d'où provenait le sexe reproductif, hétérosexuel et "normal". »], Freud s'appuyait cependant sur des analogies bateaux du dix-neuvième siècle entre l'évolution de l'espèce humaine, le progrès des races et des civilisations, la hiérarchie des classes économiques et le développement des enfants. Pour lui l'évolution sexuelle de l'individu trouvait son équivalent dans les stades sexuels de l'évolution phylogénique partant des êtres unicellulaires vers les êtres bisexuels ou unisexuels. » (Rosario, 2000, p. 203). Alors que Krafft-Ebing a argumenté que les perversions étaient des dégénérescences de l'espèce qui se développaient au niveau de la sexualité et constituait un sous-groupe, les pervers, Freud va garder ces conclusions et prendre la théorie à rebours et considérer que dans chaque phase de l'évolution individuelle se trouve le risque de perversion.

Finalement, Krafft-Ebing a cherché à comprendre l'origine des perversions au niveau de l'espèce (de la race) pour construire sa conception de la sexualité, Freud se tourne vers l'enfance pour comprendre le développement des perversions et les fonctionnements généraux de la sexualité, ramenant par là-même les travaux sur la sexualité à un niveau plus individuel. La posture théorique de Freud ne fonctionne que si on admet que l'enfance est un stade forcément moins développé que l'âge adulte, de la même manière qu'Haeckel qui distingue les espèces les moins évoluées, au stade de l'enfance, des plus évoluées, arrivées au stade adulte. Freud suit les propositions du biologiste et se concentre ainsi sur l'ontogénèse des perversions alors que les *Psychopathia sexualis* (Krafft-Ebing, et particulièrement Kaan) en avaient proposé une approche plus phylogénétique. Ce glissement oblige Freud à décrire ce que seraient le

but et l'objet de la sexualité, ce que Krafft-Ebing n'a pas fait¹⁵¹. Pour Freud, la sexualité normale est une sexualité vouée à la procréation, elle passe par les usages des organes génitaux : tout autre type de sexualité est pervers :

Je ne vois aucun inconvénient à ce que vous trouviez étonnante l'affinité que je postule entre l'activité sexuelle infantile et les perversions sexuelles. Il s'agit pourtant là d'une relation tout à fait naturelle, car si l'enfant possède une vie sexuelle, celle-ci ne peut être que de nature perverse, attendu que, sauf quelques vagues indications, il lui manque tout ce qui fait de la sexualité une fonction de procréation. Ce qui caractérise, d'autre part, toutes les perversions, c'est qu'elles méconnaissent le but essentiel de la sexualité, c'est-à-dire la procréation. Nous qualifions en effet de perverse toute activité sexuelle qui, ayant renoncé à la procréation, recherche le plaisir comme un but indépendant de celle-ci. Vous comprenez ainsi que la ligne de rupture et le tournant du développement de la vie sexuelle doivent être cherchés dans sa subordination aux fins de la procréation. Tout ce qui se produit avant ce tournant, tout ce qui s'y soustrait, tout ce qui sert uniquement à procurer de la jouissance, reçoit la dénomination peu recommandable de « pervers » et est, comme tel, voué au mépris. (Freud, 1916, p. 296)

Et le déplacement se poursuit. Krafft-Ebing lisait dans les déviances physiques, physiologiques, des preuves de la dégénérescence – chaque corps incorporait et donnait à voir les tares de ses ascendants – et donc des explications possibles des causes de perversions. Freud va au contraire investir le corps dans chacune de ses parties et de ses fonctions de significations sexuelles et/ou théoriser les usages sexuelo-pervers de certaines parties du corps :

C'est précisément grâce à la symptomatologie de l'hystérie que nous sommes arrivés à la conception selon laquelle tous les organes du corps, en plus de leur fonction normale, joueraient aussi un rôle sexuel, érogène, qui devient parfois dominant au point de troubler le fonctionnement normal. D'innombrables sensations et innervations qui, à titre de symptômes de l'hystérie, se localisent sur des organes n'ayant en apparence aucun rapport avec la sexualité, nous révèlent ainsi leur nature véritable : elles constituent autant de satisfactions de désirs sexuels pervers en vue desquelles d'autres organes ont assumé le rôle d'organes sexuels. Nous avons alors l'occasion de constater la fréquence avec

¹⁵¹ Chez Krafft-Ebing, le coït semble être le but de la sexualité et donc un rempart contre la perversion/perversité. En effet, dans les *Psychopathia sexualis*, le recours à des services prostitutionnels est thérapeutique, même s'il n'a évidemment pas de visée reproductive. De même, lorsque l'auteur parle de l'abstinence religieuse, il semble s'inquiéter du manque de sexualité mais à aucun moment ne parle de reproduction.

laquelle les organes d'absorption d'aliments et les organes d'excrétion deviennent les porteurs des excitations sexuelles. (Freud, 1916, p. 288)

Pourquoi ne sauriez-vous pas que chez de nombreux adultes, tant homosexuels qu'hétérosexuels, l'anus remplace réellement le vagin dans les rapports sexuels ? Et pourquoi ne sauriez-vous pas qu'il y a des individus pour lesquels la défécation reste, toute leur vie durant, une source de volupté qu'ils sont loin de dédaigner ? (Freud, 1916, p. 295)

Les usages des corps que Freud va étudier ne sont pas ceux des pervers, pour cela, il s'en remet aux études qui ont déjà été faites (Voir partie 5 infra). Freud va plutôt se concentrer sur les usages des corps des enfants, et particulièrement ceux des nourrissons, pour échafauder ses théories :

C'est ainsi que le sein maternel forme le premier objet de l'instinct sexuel ; et je ne saurais vous donner une idée assez exacte de l'importance de ce premier objet pour toute recherche ultérieure d'objets sexuels, de l'influence profonde qu'il exerce, dans toutes ses transformations et substitutions, jusque dans les domaines les plus éloignés de notre vie psychique. Mais bientôt l'enfant cesse de sucer le sein qu'il remplace par une partie de son propre corps. L'enfant se met à sucer son pouce, sa langue. Il se procure ainsi du plaisir, sans avoir besoin du consentement du monde extérieur, et l'appel à une deuxième zone du corps renforce en outre le stimulant de l'excitation. [...] En faisant ressortir l'importance de l'acte de sucer, nous avons dégagé deux caractères essentiels de la sexualité infantile. Celle-ci se rattache notamment à la satisfaction des grands besoins organiques et elle se comporte, en outre, d'une façon auto-érotique, c'est-à-dire qu'elle trouve ses objets sur son propre corps. Ce qui est apparu avec la plus grande netteté à propos de l'absorption d'aliments, se renouvelle en partie à propos des excréments. Nous en concluons que l'élimination de l'urine et du contenu intestinal est pour le nourrisson une source de jouissance et qu'il s'efforce bientôt d'organiser ces actions de façon qu'elles lui procurent le maximum de plaisir, grâce à des excitations correspondantes des zones érogènes des muqueuses. (Freud, 1916, p. 294)

Pour Freud la sexualité se rattache à un besoin, il introduit le terme de *libido*¹⁵² en complément de celui d'instinct sexuel, ainsi il justifie l'importance majeure du but de procréation dans la sexualité normale, mais aussi il introduit deux notions : l'auto-érotisme et les zones érogènes. Alors que chez Krafft-Ebing, la sexualité était naturellement saine et pour des causes héréditaires ou sociales, elle déviait de ses voies, pour Freud la sexualité infantile est forcément perverse et ce n'est que son développement qui se fait normalement ou dans la déviance. La sexualité des enfants est donc décrite sur le modèle de celle des pervers. Ils sont animés par un instinct, une *libido* incontrôlable qui envahit toutes leurs fonctions physiologiques. Ils prennent du plaisir avec leur propre corps sur un mode quasi masturbatoire à la différence prêt que l'auto-érotisme ne s'exerce pas sur les organes génitaux mais sur de nouvelles zones appelées érogènes et liées aux fonctions physiologiques. Freud décrit aussi la découverte et prise en compte des différences sexuelles chez les enfants. Les différences sexuelles sont, tout d'abord, localisées au niveau des organes génitaux : le pénis, le clitoris et le vagin. Les rôles sexuels différenciés sont ensuite décrits dans leur fonction reproductive :

La curiosité sexuelle de l'enfant commence de bonne heure, parfois avant la troisième année. Elle n'a pas pour point de départ les différences qui séparent les sexes, ces différences n'existant pas pour les enfants, lesquels (les garçons notamment) attribuent aux deux sexes les mêmes organes génitaux, ceux du sexe masculin. Lorsqu'un garçon découvre chez sa sœur ou chez une camarade de jeux l'existence du vagin, il commence par nier le témoignage de ses sens, car il ne peut pas se figurer qu'un être humain soit dépourvu d'un organe auquel il attribue une si grande valeur. Plus tard, il recule effrayé devant la possibilité qui se révèle à lui et il commence à éprouver l'action de certaines menaces qui lui ont été adressées antérieurement à l'occasion de l'excessive attention qu'il accordait à son petit membre. Il tombe sous la domination de ce que nous appelons le « complexe de castration », dont la forme influe sur son caractère, lorsqu'il reste bien portant, sur sa névrose, lorsqu'il tombe malade, sur ses résistances, lorsqu'il subit un traitement analytique. En ce qui concerne la petite fille, nous savons qu'elle considère comme un signe de son infériorité l'absence d'un pénis long et visible, qu'elle envie le garçon parce qu'il possède cet organe, que de cette envie naît chez elle le désir d'être un homme et que ce désir se trouve plus tard impliqué dans la névrose provoquée par les échecs qu'elle a

¹⁵² La description de la *libido* reprend la métaphore de la faim déjà amplement utilisée pour décrire l'instinct sexuel, voir supra :

Et maintenant, je vais vous exposer ce qui apparaît avec le plus de netteté lorsque l'on étudie la vie sexuelle de l'enfant. Pour plus de clarté, je vous demanderai la permission d'introduire à cet effet la notion de libido. Analogie à la faim en général, la libido désigne la force avec laquelle se manifeste l'instinct sexuel, comme la faim désigne la force avec laquelle se manifeste l'instinct d'absorption de nourriture. (Freud, 1916, p. 292)

Les liens entre instinct sexuel, *libido* et pulsion sexuelle seraient à étudier plus en détail pour comprendre les nuances que Freud fait entre ces termes qui restent très proches au niveau sémantique.

éprouvés dans l'accomplissement de sa mission de femme. Le clitoris joue d'ailleurs chez la toute petite fille le rôle de pénis, il est le siège d'une excitabilité particulière, l'organe qui procure la satisfaction auto-érotique. La transformation de la petite fille en femme est caractérisée principalement par le fait que cette sensibilité se déplace en temps voulu et totalement du clitoris à l'entrée du vagin. Dans les cas d'anesthésie dite sexuelle des femmes le clitoris conserve intacte sa sensibilité. (Freud, 1916, p. 296)

Devenu un peu plus grand, l'enfant se rend compte que le père joue un certain rôle dans l'apparition de nouveaux enfants, mais il est encore incapable de définir ce rôle. S'il lui arrive de surprendre par hasard un acte sexuel, il y voit une tentative de violence, un corps à corps brutal : fausse conception sadique du coït. Toutefois, il n'établit pas immédiatement un rapport entre cet acte et la venue de nouveaux enfants. Et alors même qu'il aperçoit des traces de sang dans le lit et sur le linge de sa mère, il y voit seulement une preuve des violences auxquelles se serait livré son père. Plus tard encore, il commence bien à soupçonner que l'organe génital de l'homme joue un rôle essentiel dans l'apparition de nouveaux enfants, mais il persiste à ne pas pouvoir assigner à cet organe d'autre fonction que celle d'évacuation d'urine. (Freud, 1916, p. 298)

En conclusion, Freud s'est appuyé sur les travaux de Krafft-Ebing qui universalisaient la sexualité. Il a repris le savoir produit sur les pervers pour chercher une nouvelle ontologie des perversions, cette fois pas au niveau de la race et des fonctionnements sociaux, mais à celui de l'individu et de son développement, de son évolution. La posture de Freud est ambiguë puisqu'il définit le but de la sexualité normale comme étant la procréation, tout en souhaitant voir élargie la définition de la sexualité à l'enfance et aux pervers, c'est-à-dire envisager la sexualité plus largement :

Vous tombez dans l'erreur qui consiste à confondre sexualité et reproduction, et par cette erreur vous vous fermez l'accès à la compréhension de la sexualité, des perversions et des névroses. (Freud, 1916, p. 291)

À partir de Freud une autre orientation est donnée à la science de la sexualité au sein même de la psychanalyse. La sexualité est toujours envisagée de manière globale, Freud le revendique, mais les dimensions de gestion des populations qui habitaient la science de la sexualité chez Krafft-Ebing sont mises de côté au profit du développement individuel :

Vous avez sans doute entendu dire que, pour maintenir ses propositions concernant la causalité sexuelle des névroses et l'importance sexuelle des symptômes, la psychanalyse imprime à la notion du sexuel une extension exagérée. Vous êtes maintenant à même de juger si cette extension est vraiment injustifiée. Nous n'avons étendu la notion de sexualité que juste assez pour y faire entrer aussi la vie sexuelle des pervers et celle des enfants. Autrement dit, nous n'avons fait que lui restituer l'ampleur qui lui appartient. Ce qu'on entend par sexualité en dehors de la psychanalyse, est une sexualité tout à fait restreinte, une sexualité mise au service de la seule procréation, bref ce qu'on appelle la vie sexuelle normale. (Freud, 1916, p. 298)

On se souvient que Krafft-Ebing, lui, se demandait si l'inversion sexuelle congénitale devait trouver une place dans la sexualité et arrêter d'être punie par la loi. Les conclusions de Freud sont nettement plus normatives en ce qu'elles définissent uniquement la procréation comme une sexualité normale contenue en germe en chaque personne, les autres formes de sexualité sont des erreurs ou des retards de développement.

La sexualité psychanalytique fait émerger la sphère de la construction de soi, celle de la subjectivation sexuelle. Elle pose les jalons de ce que serait l'évolution pour un sujet sexuel abouti, homme ou femme, dédié-e à la procréation. Les plaisirs charnels sont des restes de l'enfance, liés à des fonctions physiologiques, leurs déviations ou leurs prolongements à l'âge adulte sont les preuves d'un développement inaccompli et donc pervers. La sexualité psychanalytique raconte une nouvelle histoire, elle trace de nouveaux liens, assoit des évidences, elle construit de nouveaux régimes de vérité. Elle n'a pu le faire qu'en s'appuyant sur les travaux déjà aboutis de la science de la sexualité. En 1896, Krafft-Ebing dit à propos d'une présentation de Freud sur l'étiologie de l'hystérie : « *Es klingt wie ein wissenschaftliches Märchen.* »¹⁵³. Ce « conte » a connu tout au long du 20^e siècle de nombreux prolongements théoriques, thérapeutiques et politiques. La discipline s'est largement étoffée même si Freud en reste un personnage fondateur. La psychanalyse a connu ses heures de gloire en tant que science de la subjectivité. Elle a largement contribué à placer la sexualité et ses identités au cœur des processus de subjectivation.

Un dernier champ disciplinaire voit se déployer des ramifications de la science de la sexualité, il s'agit de celui de la sociologie de la sexualité, et plus particulièrement de ses grandes enquêtes sur la sexualité conduites depuis les années 1950 dans les pays occidentaux.

¹⁵³ Anecdote rapportée au musée Freud à Vienne (Autriche). « *Ça ressemble à un conte de fées scientifique.* » Ma traduction. Malgré cette première approche critique de Krafft-Ebing envers son jeune collègue, il le soutient en 1897 pour l'obtention d'un poste de professeur associé, qu'il n'obtiendra pas finalement. En effet, le climat très antisémite du début de siècle à Vienne rend difficile les débuts de carrière de Freud.

Les enquêtes qui ouvrent la voie d'une nouvelle approche de la sexualité sont les rapports Kinsey écrits par le médecin du même nom, *Sexual Behavior in the Human Male* (1948, *Le comportement sexuel de l'homme*, traduction française la même année, éditions du Pavois) et *Sexual Behavior in the Human Female* (1953, *Le comportement sexuel de la femme*, traduction française 1954, éditions Amiot-Dumont). Alfred Kinsey (1894-1956) est un zoologue spécialisé dans l'étude des insectes (entomologue). Il fonde en 1947 l'*Institute for Sex Research*, et mène une large enquête sur les comportements sexuels des Américains, dans un premier temps ceux des hommes, puis ceux des femmes.

Son approche est behavioriste, il cherche à observer scientifiquement les comportements sexuels pour ensuite pouvoir les décrire, par là-même, il conteste les postures théoriques, projectives de la psychanalyse qui ne se base pas sur des observations mais sur des constructions hypothético-déductives. Ainsi, Kinsey développe une méthode qui lui permet d'amasser des observations. Sa démarche peut rappeler celles de Tardieu ou de Krafft-Ebing en ce qui concerne la collecte d'observations, mais Kinsey pose moins de jugements moraux *a priori*, et peut donc laisser plus de place aux réalités vécues par ses interviewé-es. Ces recherches seront très diffusées aux Etats-Unis, en Europe mais aussi dans le reste du monde, comme le montre ce commentaire de l'intellectuel égyptien Sayyid Qutb : « *For in Europe and America, there was no longer a single obstacle to total sexual mixing between every male and every female - just like in the world of beasts ! - and the rate of this deviant abomination increases, rather than decreases, as a result of mixing ! Thus, it is not limited to deviance among men but goes beyond it to deviance among women. He who is not convinced by this evidence must read Sexual Behavior among Men and Sexual Behavior among Women in the American Kinsey Report.* »¹⁵⁴. Il mène de nombreux entretiens auprès d'un échantillon qu'il essaie de construire comme représentatif de la population américaine :

*5300 white males and 5940 white females provided almost all the data, with the majority of participants being younger white adults with some college education. (This part of the sample is referred to as the "College Sample.") Kinsey tried to compensate for volunteer bias in his sample by interviewing 100% of the individuals available in a given organization or group. Approximately 25% of the sex histories came from these 100% groups.*¹⁵⁵

Nombre de critiques lui ont été faites sur la construction de son échantillon puisqu'il comprend selon ses détracteurs trop de prisonniers et de prostitués, respectivement 25% et 5%, par rapport aux réalités socio-économiques de la population américaine, et que

¹⁵⁴ Sayyid Qutb, *Fi Zihal al-Qur'an [In the Shadow of the Qu'ran]*, 25th printing (1952, 1972 ; Cairo : Dar al-Shuruq, 1996, vol.2, p. 1316, in Joseph A. Massad, *Desiring Arabs* (University of Chicago Press, 2007). Pour tous les noms arabes je choisis la transcription anglaise qui est la plupart du temps utilisée dans le monde globalisé.

¹⁵⁵ <http://www.kinseyinstitute.org/resources/ak-data.html>

son échantillon ne rendrait pas correctement compte des rapports de classes sociales. De plus, certaines conclusions ne sont basées que sur très peu de témoignages et des témoignages biaisés, comme celui d'un pédophile qui permet à Kinsey de faire des extrapolations sur la sexualité infantile. Les questions qu'il pose concernent la sexualité dans son sens charnel, la description des pratiques sexuelles des personnes interrogées. Il pose des questions sur le sexe anal, le coït, les zones érogènes, les fantasmes, les préliminaires, la masturbation, le sexe oral, les orgasmes, les rapports sadomasochistes..., mais aussi plus largement les questions de rapport social et intime à la sexualité, les rapports bisexuels ou homosexuels, la sexualité extra-maritale ou pré-maritale, l'importance ou non de l'activité sexuelle, la sexualité prostitutionnelle (des professionnel-le et des clients) :

*Kinsey used in-depth, face-to-face interviews by highly trained interviewers. In each history a subject would be questioned on up to 521 items, depending on his/her specific experience (the average in each case being near 300). Histories covered social and economic data, physical and physiologic data, marital histories, sexual outlets, heterosexual histories, and homosexual histories.*¹⁵⁶

Les conclusions de Kinsey ne sont alors pas du tout d'ordre médico-sexologique comme elles l'étaient chez Krafft-Ebing mais plutôt d'ordre sociologique. Elles dressent un panorama, bien sûr plus ou moins représentatif, de ce qu'est la sexualité des Américain-es au sortir de la deuxième guerre mondiale. Les rapports Kinsey restent célèbres pour l'échelle mise en place pour comprendre le phénomène homosexuel. En effet, Kinsey construit et interroge les personnes à partir d'une échelle de sept degrés qui va du degré zéro, tout à fait hétérosexuel, au degré six, tout à fait homosexuel. Les degrés intermédiaires permettent de rendre compte de pratiques plus ou moins occasionnelles, mais aussi d'éventuels désirs, caresses furtives... Ainsi, Kinsey met en valeur les pratiques homosexuelles qui ne relèvent pas d'une identité homosexuelle et en conclut qu'un continuum existe entre les pratiques hétérosexuelles et homosexuelles, et qu'avec cette approche une plus large partie de la population est concernée par l'homosexualité. L'approche de Kinsey est novatrice dans sa dimension descriptive et se veut peu normative. Les conclusions du chercheur vont parfois à l'encontre de la morale, mais aussi à l'encontre des idées reçues sur la sexualité. Les rapports Kinsey constituent un nouveau tournant dans l'approche de la sexualité puisque les pratiques qui jusque là étaient uniquement lues comme perverses par le corps scientifique, se mettent à être pensées comme des comportements sociaux comme les autres. Les rapports Kinsey mettent l'accent sur la variété des comportements sexuels. Ces études déplacent la norme sexuelle vers une norme de la variété sexuelle. Pourtant, si les rapports Kinsey

¹⁵⁶ <http://www.kinseyinstitute.org/resources/ak-data.html>

constituent un renouveau des approches scientifiques de la sexualité, ils ne partent pas de rien, mais recyclent constats, conclusions et méthodes de la science de la sexualité.

La sexualité des rapports Kinsey est pensée en termes de « comportement sexuel ». Cette expression va devenir le nouveau paradigme scientifique des grandes études sur la sexualité. Ce paradigme est largement polysémique et donc ambigu. En effet, il renvoie en premier lieu aux sciences naturelles en supposant un comportement physique qui fait du sens et peut être observé et interprété. *« Kinsey fait entrer la sexualité dans le champ des sciences naturelles en tirant son argumentation de la zoologie, de la biologie, et de la physiologie et en ayant recours à la statistique et à des facteurs d'ordre sociologique. Il se situe cependant dans le droit fil de la modernité sexuelle fondée sur la reconnaissance du caractère positif de l'activité sexuelle (Robinson, 1976) dont il veut élaborer une connaissance essentiellement descriptive des pratiques effectives dépourvue de toute connotation morale et de tout jugement a priori. »*¹⁵⁷. Les médecins du 19^e siècle cherchaient à observer, sur le modèle des sciences naturelles, les comportements sexuels pervers pour les éradiquer et protéger la sexualité normale. Cette politique justifiait leurs observations. Les rapports Kinsey ne mettent pas en avant cette portée normative mais ils s'appuient de fait sur ce cadre de pensée pour légitimer la pertinence des observations et circonscrire ce qui est sexualité et ce qui ne l'est pas.

Le but est différent mais l'approche reste la même. *« Amplement employé, le concept de comportement sexuel apportait à sa façon une garantie de scientificité à ces investigations : emprunté au champ de la biologie, de la physiologie et de la psychologie expérimentale, il apparaissait en effet exempt de toutes variations, puisque relevant des sciences de la nature. »*¹⁵⁸ Le concept de comportement semble alors problématique : *« Ce concept est caractérisé par l'extériorité et l'observabilité qui contribuent à une spécification minimale de l'activité humaine ainsi qu'à la réduction des explications et des significations qu'elle pourrait revêtir. Il renvoie à un ensemble de réactions de l'organisme dont "la conscience" est exclue, y compris en tant que réaction de l'organisme. Il faut donc s'interroger sur la spécification, la réduction et l'extension qu'impose au champ du sexuel son association avec le concept de comportement. »*¹⁵⁹. De plus, le concept même de « comportement sexuel » requiert un étalon qui permet de structurer l'approche scientifique. Dans le cas de la *scientia sexualis*, l'étalon avait été la pratique du coït, pour la psychanalyse il était devenu la reproduction, à partir des rapports Kinsey, « le comportement sexuel » va être mesuré par l'orgasme :

L'orgasme est un phénomène distinct et particulier que l'on peut généralement reconnaître aussi facilement chez l'homme que chez la femme. Nous l'avons

¹⁵⁷ Alain Giami, *De Kinsey au sida : l'évolution de la construction du comportement sexuel dans les enquêtes quantitatives*, in *Sciences sociales et santé*, Volume 9, n°4, 1991. pp. 23-55, http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/sosan_0294-0337_1991_num_9_4_1207.

¹⁵⁸ Didier Le Gall, *Pré-constructions sociales et constructions scientifiques de la sexualité, Les questionnaires des enquêtes quantitatives, Sociétés contemporaines* 1/2001, n° 41-42, p. 65.

¹⁵⁹ Ibid.

donc pris comme unité concrète pour déterminer à la fois les incidences et les fréquences. L'emploi d'une telle unité est justifié par le fait que l'orgasme qu'il provienne de la masturbation, du coït conjugal, des caresses ou de toute autre source permet au sujet de se libérer physiologiquement de son excitation sexuelle ; cependant la signification sociale de l'orgasme peut varier selon le type d'activité qui l'a provoqué ; aussi l'emploi de ce phénomène comme unité de mesure a-t-il soulevé quelques objections. » (Kinsey, 1954, p. 60)

Le choix de l'orgasme reflète une volonté de trouver un commun qui ne soit pas normatif, comme l'étaient le coït ou la reproduction. Kinsey s'inspire des travaux¹⁶⁰ de Wilhem Reich (1897-1957) dans son choix de l'orgasme comme étalon dans la sexualité. Reich attribue une puissance sexuelle spécifique à l'orgasme qui selon l'auteur concentre une circulation d'orgone, énergie sexuelle cosmique : « *Le concept d'énergie englobe la sexualité, mais la dépasse largement. Reich avait une vision cosmique. Il considérait que cette énergie est partout. Elle est à l'origine du cosmos et elle s'exprime dans l'attraction des planètes, des astres, dans la vie des végétaux, des animaux et donc de l'homme.* »¹⁶¹. Pourtant, le passage des analyses psychanalytiques de Reich aux travaux sociologiques de Kinsey n'est pas évident, construire une approche de la sexualité sur son nombre d'orgasmes ou encore sur la qualité de ceux-ci est problématique à plusieurs niveaux. « *La quantité explique et produit la quantité et la quantité reste l'indicateur de la qualité (satisfaction). La catégorie de la quantité fonctionne dans le système de Kinsey comme "facteur" déterminant. À l'inverse, c'est le même critère qui est utilisé pour justifier l'absence de certaines activités dans le décompte de l'activité sexuelle totale.* »¹⁶². Kinsey va considérer l'éjaculation comme la preuve de l'orgasme des hommes, pour les femmes l'absence ou la moindre fréquence de l'orgasme dans la sexualité conjugale, mènera Kinsey à conclure à une moindre activité sexuelle des femmes et enfin, la non conscience ou rareté de l'orgasme chez les enfants, le fera les exclure presque totalement de son étude. À un autre niveau, cette approche sociologique donne un nouveau but à la sexualité : l'orgasme, qui « *permet au sujet de se libérer physiologiquement de son excitation sexuelle* ». Alors que la science moderne de la sexualité s'attachait au contrôle de l'instinct sexuel afin de produire une sexualité normale, Kinsey indexe la sexualité à l'orgasme, produisant une norme de consommation de la sexualité. De la naturalisation à la socialisation de la sexualité, la corrélation est maintenue entre pratiques physico-sexuelles et interprétations sociales, la sexualité

¹⁶⁰ Wilhem Reich, *Die Funktion des Orgasmus, Zur Psychopathologie und zur Soziologie des Geschlechtslebens*, Internationaler Psychoanalytischer Verlag, 1927, <http://archive.org/details/FunktionDesOrgasmus>.

L'original de 1927 est publié en français sous le titre *La Génitalité dans la théorie et la thérapie des névroses*, (Reich, 1982). Le texte publié en français en 1952 sous le titre *La Fonction de l'orgasme*, Payot, date en fait de 1942 et ne reprend presque rien de l'original. L'ouvrage a été traduit en anglais et publié en 1942.

¹⁶¹ Jacques Lesage de La Haye, *Une psychopolitique du corps analyse reichienne*, ACL, 1996, p. 27.

¹⁶² Alain Giami, *De Kinsey au sida : l'évolution de la construction du comportement sexuel dans les enquêtes quantitatives*, op. cit.

continue à être construite comme un discours au service de divers projets socio-politiques.

Kinsey ou des militants de la libération sexuelle s'appuieront sur ces rapports, pour revendiquer des changements ou des assouplissements de la loi, dans le contexte états-unien, où dans certains États, concernant des pratiques sexuelles anales, orales, sadomasochistes ou encore homosexuelles sont pénalisées. Pourtant, si la volonté de Kinsey est de produire des rapports descriptifs et donc peu normatifs, il faut noter l'impossibilité de l'objectivité dans ce domaine et donc son échec et ses exclusions. Kinsey base toute son étude sur la distinction entre homme et femme, entérinant ainsi au niveau sociologique les différences sexuelles dans la sexualité. Il est possible que, s'il n'avait pas fait ce choix méthodologique, les différences de comportement qu'il a pu relever dans la sexualité entre les hommes et les femmes auraient été moindres. Ce choix met aussi de côté une partie des invertis sexuels que décrivait Krafft-Ebing et qui vont commencer dans la décennie suivante à se nommer transsexuel-les¹⁶³, en présupposant une différence sexuelle première, il oblitère complètement les dimensions de genre.

Plus en avant, et concernant les personnes mises à l'écart de la sexualité que construit Kinsey, il faut noter que ses entretiens n'ont été menés qu'avec des personnes blanches, la dimension de la race dans la sexualité est donc complètement occultée ou plutôt la sexualité que construit Kinsey est blanche, *White Anglo-Saxon Protestant*, implicitement. Finalement, les rapports Kinsey décrivent une sexualité tout en la forgeant, c'est-à-dire qu'après le rapport Kinsey l'idée de ce qu'est la sexualité n'est pas plus exacte ou exhaustive qu'avant, elle est juste tout autant tributaire des questions qu'il a posées que des réponses qui lui ont été données. Kinsey ne prend pas en compte cette dimension partielle de son étude, il prétend au contraire avoir une approche globalisante de la sexualité, neutre, objective, travailler pour la science en premier lieu, afin de produire un savoir scientifique et d'en conserver les données et les archives :

The beginnings of The Kinsey Institute can be traced to 1938 when the Association of Women Students petitioned Indiana University for a course for students who were married or contemplating marriage. Dr. Alfred C. Kinsey, a Harvard-trained professor of zoology, was asked to coordinate the course. In preparing for the course, Dr. Kinsey discovered that few scientific data existed on human sexual behavior. What studies did exist were in general either extremely value-laden or based on very small numbers of clinical patients, so Dr. Kinsey began collecting his own data. Eventually he and his research associates obtained more than 18,000 sexual histories based on in-depth, face-

¹⁶³ Agnès, personne transsexuelle étudiée par Harold Grafinkel en 1967, est souvent présentée à la fois comme un cas d'école classique et comme le point de départ d'un mouvement transidentitaire. À propos de l'histoire d'Agnès et de son traitement différentialiste en termes de sexe/genre voir Beatriz Preciado, *Biopolitique du genre*, in Hélène Rouch et al., *Le corps, entre sexe et genre*, L'Harmattan, 2005, p. 61.

*to-face interviews. By 1941, Kinsey's pioneering work had earned the financial support of the National Research Council, at that time funded by the Rockefeller Foundation. This support continued until 1954. In 1947, in order to guarantee absolute confidentiality to individuals interviewed and to provide a secure, permanent location for the growing collection of interview data and other materials Dr. Kinsey was collecting on human sexuality, the institute was established as a not-for-profit corporation affiliated with Indiana University. [...] The purposes of the Institute listed in the incorporation were: ...to continue research on human sexual behavior; to accept, hold, use, and administer research materials, a library, case histories, and other materials relating to the project.*¹⁶⁴

Les travaux du Dr Kinsey initient une forme de sociologie de la sexualité, qui construit des enquêtes qui se présentent systématiquement comme exhaustives. Leur prétention d'exhaustivité les fait devenir référence pour décrire ce qu'est ou non la sexualité, mais aussi ce que sont des « comportements sexuels » appropriés ou non, générateurs de satisfaction ou d'ostracisme social. Ces enquêtes mettent de côté les dimensions relationnelles qui sont aussi à l'œuvre dans la sexualité spécifiquement sur les rapports sexe/genre¹⁶⁵ ou encore la place laissée aux minorités nationales dans la construction de ce qu'est la sexualité, ses pratiques et ses normes. De plus, le choix de l'orgasme comme étalon, la définition de la sexualité comme un « comportement » devant produire de la satisfaction et l'engouement pour les méthodes de traitement comportementalistes entraîne vers un nouveau type de rationalisation de la sexualité et de ses plaisirs dont les travaux de William Master et Virginia Johnson seront une application¹⁶⁶. À partir des rapports Kinsey, la sexualité est indexée au plaisir, ou plutôt à la preuve de sa manifestation physique, l'orgasme. La sexualité est présentée dans la variété des comportements sexuels. Le choix est laissé à chacun-e de décider des « comportements sexuels » qui produiront un maximum de satisfaction personnelle. Le défaut de plaisir sexuel devient pathologique. Ces enquêtes auront une large descendance.

En France, trois grandes enquêtes sur la sexualité ont été menées à ce jour. La première date de 1970 (Simon, 1972), elle a été conduite par le docteur Pierre Simon (1925-2008), gynécologue et endocrinologue, en collaboration avec l'*Institut français d'opinion publique*. Le rapport Simon sur le comportement sexuel des Français a été

¹⁶⁴ <http://www.kinseyinstitute.org/about/origins.html>

¹⁶⁵ Le rapport Hite publiée en 1976 se concentre uniquement sur la sexualité des femmes. L'enquête est menée par une sexologue. Les méthodes d'enquête, les questions posées et les conclusions se veulent plus féministes et notamment en terme de description de la variété des plaisirs non indexés à l'orgasme vaginal. Ce texte met aussi en lumière le vécu de violences sexuelles et son incidence sur la sexualité, Shere Hite, *Le Rapport Hite*, Laffont, 1977.

¹⁶⁶ Ce couple de chercheuses travaille pour la *Reproductive Biology Research Foundation* de Saint-Louis aux États-Unis. Ils publient de nombreux ouvrages et mettent au point des thérapies sexuelles : *Les réactions sexuelles*, Paris, Robert Laffont, 1968 [1966], Virginia Johnson, William Masters, *Les mésaventures sexuelles et leur traitement*, Robert Laffont, 1975.

qualifié de « *Kinsey français* » dans sa réception scientifique. Pourtant, même si son auteur connaît le rapport Kinsey, il s'est plutôt inspiré d'une enquête sur la sexualité conduite en Suède. « *Le Rapport sur le comportement sexuel des Français publié en 1972 sous la direction de Pierre Simon reste, à notre connaissance, le seul document comparable (toutes proportions gardées), sur le plan de son ambition globale, aux Rapports Kinsey. Le projet peut être considéré comme l'une des retombées du Mouvement de Mai 68 et du développement de l'utilisation de masse de la contraception orale. En revendiquant le droit au plaisir, il se situe dans la lignée de Kinsey comme l'expression d'un certain optimisme sexuel (Béjin, 1982). Par contre, il développe une conception de la sexualité qui articule le comportement sexuel avec des systèmes d'attitudes et de représentations idéologiques ; il valorise très fortement la dimension de l'amour et du couple et la maîtrise de la procréation.* »¹⁶⁷.

L'enquête de Simon est menée sur un groupe de 2625 personnes de plus de vingt ans (1150 hommes, 1375 femmes). « *Le rapport Kinsey ne résultait pas d'un sondage probabiliste ; seuls des volontaires avaient été retenus. L'enquête suédoise est qualifiée, par les auteurs, de "représentative" de la population suédoise de 18 ans et plus, mais ils ne nous donnent aucun détail permettant de juger de cette représentativité. Reste l'enquête française. Elle a été menée par la méthode des quotas, on laisse le soin aux enquêteurs de choisir les enquêtés, pourvu qu'un certain nombre de critères d'ensemble soient respectés. Le risque de voir les enquêteurs influencés pour le choix des enquêtés par les idées préconçues qu'ils ont sur le sujet de l'enquête, est un reproche, d'ailleurs justifié, souvent fait à la méthode des quotas. Le risque était particulièrement grand pour ce sujet. Pour l'éviter au moins partiellement, l'échantillon a été tiré au sort parmi plusieurs échantillons obtenus par la méthode des quotas à propos d'enquêtes précédentes, n'ayant aucun rapport avec l'enquête sur la sexualité. Si donc l'échantillon est biaisé, du fait du choix des enquêteurs, ce biais est indépendant du sujet de l'enquête. C'est une amélioration considérable sur la simple méthode des quotas.* »¹⁶⁸.

Le questionnaire se divise en deux parties, une dans laquelle les interviewé-es répondent à des questions, une deuxième dans laquelle les personnes doivent par écrit décrire leurs rapports sexuels.

La collecte des données, le déroulement des entretiens, tant les entretiens que la collecte des témoignages écrits, se font dans une stricte confidentialité. La première partie du rapport Simon revient de manière détaillée sur ces choix de méthode et sur l'importance de la confidentialité. Le choix de faire écrire les pratiques sexuelles, plutôt que de les raconter en entretien, est la marque la plus forte de cette recherche de confidentialité. La stricte confidentialité, l'importance d'un cadre méthodologique rassurant pour les interviewé-es sont présentées comme une méthode choisie pour faciliter, libérer la parole des interviewé-es. Cette notion est nouvelle, mais restera dans

¹⁶⁷ Alain Giarni, *De Kinsey au sida : l'évolution de la construction du comportement sexuel dans les enquêtes quantitatives*, op. cit.

¹⁶⁸ B-P J, *Le comportement sexuel des Français*, *Population*, 28^e année, n°3, 1973, p. 665.

le champ de la sociologie de la sexualité ; la sexualité est présentée comme un sujet très difficile à aborder pour les interviewé-es comme pour les scientifiques qui mènent les entretiens.

Ces précautions scientifiques pourraient aussi être lues comme « *un raffinement dans les techniques de l'aveu* » si on en fait une lecture foucauldienne : « *Depuis le Moyen-âge au moins, les sociétés occidentales ont placé l'aveu parmi les rituels majeurs dont on attend la production de vérité : réglementation du sacrement de pénitence par le Concile de Latran, en 1215, développement des techniques de confession qui s'en est suivi, recul dans la justice criminelle des procédures accusatoires, disparition des épreuves de culpabilité (serments, duels, jugements de Dieu) et développement des méthodes d'interrogation et d'enquête, part de plus en plus grande prise par l'administration royale dans la poursuite des infractions, et ceci au dépend des procédés de transaction privée, mise en place des tribunaux d'inquisition, tout cela a contribué à donner à l'aveu un rôle central dans l'ordre des pouvoirs civils et religieux. [...] L'aveu de la vérité s'est inscrit au cœur des procédures d'individualisation par le pouvoir. [...] Nous sommes devenus, depuis lors, une société singulièrement avouante. L'aveu a diffusé loin ses effets : dans la justice, dans la médecine, dans la pédagogie, dans les rapports familiaux, dans les relations amoureuses, dans l'ordre le plus quotidien et dans les rites les plus solennels ; on avoue ses crimes, on avoue ses péchés, on avoue ses pensées et ses désirs, on avoue son passé et ses rêves, on avoue son enfance ; on avoue ses maladies et ses misères ; on s'emploie avec la plus grande exactitude à dire ce qu'il y a de plus difficile à dire ; on avoue en public et en privé, à ses parents, à ses éducateurs, à son médecin, à ceux qu'on aime ; on se fait à soi-même, dans le plaisir et la peine, des aveux impossibles à tout autre, et dont on fait des livres. On avoue - ou on est forcé d'avouer. [...] L'obligation de l'aveu nous est maintenant renvoyée à partir de tant de points différents, elle nous est désormais si profondément incorporée que nous ne la percevons plus comme l'effet d'un pouvoir qui nous contraint ; il nous semble au contraire que la vérité, au plus secret de nous-même, ne "demande" qu'à se faire jour ; que si elle n'y accède pas, c'est qu'une contrainte la retient, que la violence d'un pouvoir pèse sur elle, et qu'elle ne pourra s'articuler enfin qu'au prix d'une sorte de libération. L'aveu affranchit, le pouvoir réduit au silence ; la vérité n'appartient pas à l'ordre du pouvoir, mais elle est dans une parenté originaire avec la liberté : autant de thèmes traditionnels dans la philosophie, qu'une "histoire politique de la vérité" devrait retourner en montrant que la vérité n'est pas libre par nature, ni l'erreur serve, mais que sa production est toute entière traversée des rapports de pouvoir.* » (Foucault, 1976, p. 78). En effet, nombre de sujets peuvent être délicats à étudier et risquer de blesser les personnes interrogées (sociologie des accidents du travail, sociologie de la mort, enquête sur les suicides des jeunes...) mais il en est rarement fait cas d'une manière aussi tonitruante que dans les études sur la sexualité. Il y a sur la sexualité, ses discours et les cadres dans lesquels elle se parle, une forme de mystification.

L'intention du docteur Simon est de produire des informations complémentaires sur la contraception. Cette enquête est à replacer dans son contexte social. La contraception a été légalisée en France en 1967 par la loi Neuwirth, du nom du député qui la proposa à l'assemblée nationale. Pourtant, elle n'est véritablement disponible, et les moyens de contraception remboursés par la Sécurité sociale, qu'en 1974. Le professeur Simon est militant dans le Mouvement français pour le Planning Familial. Il cherche à faire légaliser les pratiques contraceptives et l'avortement. Ce positionnement oriente considérablement son étude sur la sexualité. Il met en lumière les pratiques sexuelles non fécondes, qu'il nomme la « *sexualité contraceptée* », des Français et cherche à démontrer que la contraception ne changerait pas considérablement la sexualité mais continuerait un mouvement déjà amorcé dans les pratiques sexuelles.

Du fait de son choix, politico-scientifique, le rapport Simon se centre surtout sur les « *rapports sexuels complets* » et « *le déroulement habituel des rapports sexuels* ». Ses conclusions sont que la société française est prête pour la légalisation de la contraception puisque les Français ont déjà une « *sexualité contraceptée* » (pratiques contraceptives déjà mises en place dans les couples, les usages des méthodes de retrait - coït interrompu - , du contrôle des températures ainsi que les pratiques sexuelles qui ne risquent pas d'entraîner de grossesses). Cette étude met donc particulièrement l'accent sur les pratiques sexuelles au sein des couples, sur l'âge et la manière d'entrer dans la sexualité, sur les conceptions de vie des personnes interrogées, leurs rapports au religieux. À partir du croisement de tous ces thèmes, Simon dresse une typologie des attitudes par rapport à la sexualité, « *Pour les hommes, on distingue : "les vierges" ; "les pudiques" ; "les peu informés, peu expérimentés, de formation stricte" ; "les mieux informés" et "les plus expérimentés". Pour les femmes : "les vierges" ; "les pudiques" ; "les vertueuses ignorantes" ; "les vertueuses informées" ; "les mieux informées".* »¹⁶⁹. Cette typologie axe la sexualité dans le domaine du savoir à acquérir, avec Simon la vie sexuelle devient un apprentissage, une activité de la vie du couple qui nécessite une éducation sexuelle et des garde-fous (contraception, avortement). La sexualité est posée en termes de libération, sexuelle mais aussi psychologique et sociale. Avoir une sexualité satisfaisante et être capable de la choisir, d'en parler est un gage d'évolution, de modernité et de plus grande libération. Cette libération est pensée à l'intérieur du couple et par l'épanouissement de celui-ci dans la sexualité.

« *Si son enquête [celle de Pierre Simon] inscrit l'activité sexuelle dans son contexte psychologique et social, largement ignoré de Kinsey, sa préoccupation pour la "sexualité contraceptée" le conduit en revanche à se focaliser principalement sur le coït hétérosexuel (Giami, 1991). Mais ce n'est que dans la seconde moitié de la décennie 80, avec l'apparition de l'épidémie de sida et la connaissance progressive de ses modes de transmission, que de grandes enquêtes quantitatives vont être mises en œuvre dans la*

¹⁶⁹ Alain Giami, *De Kinsey au sida : l'évolution de la construction du comportement sexuel dans les enquêtes quantitatives*, op. cit.

plupart des pays développés. Du contexte dit de "libération sexuelle", qui a rendu possible l'enquête Simon, nous sommes passés à un contexte de "sexualité à risque" qui, lui, impose que l'on sorte de l'état de méconnaissance dans lequel nous sommes à l'égard de l'activité sexuelle de nos contemporains. »¹⁷⁰. Ce revirement s'actualise dans la deuxième grande étude, « *Analyse des comportements sexuels en France* » (ACSF) menée en France, en 1992. Sur le site Internet de l'*Institut national d'études démographiques* (INED) se trouve une présentation de l'enquête et de ses buts :

Le projet d'Analyse des comportements sexuels en France (ACSF) a rassemblé une équipe formée d'épidémiologistes, de sociologues, de psychosociologues, de psychologues, de psychanalystes, d'économistes, de démographes... appartenant à des institutions variées : INSERM, INED, CNRS, Universités de l'Île-de-France. Les objectifs prioritaires de l'étude incluaient la mesure de la fréquence de certains types de comportements estimés « à risque » dans le contexte du Sida : il s'agit essentiellement des relations homosexuelles, du multipartenariat, du recours à la prostitution et de l'usage de drogues (par voie intraveineuse) ; les risques liés aux transfusions sanguines ne pouvaient pas être abordés dans cette étude...¹⁷¹

L'étude est, dans ses motivations de départ, plus pragmatique que le rapport Simon puisque, malgré son titre, elle ne prévoit pas cette fois de donner une représentation exhaustive de la sexualité, mais elle cherche plutôt à mieux comprendre les comportements sexuels, jugés dangereux, « risqués » en terme de transmission du vih/sida. L'enquête est commanditée par l'Agence nationale de recherche sur le sida et les hépatites virales (ANRS).

La sexualité est envisagée, à nouveau, en termes sanitaires, de santé publique, un nouveau concept voit le jour, celui de « *sexualité à risque* ». Deux raisons à cela : la première, c'est que comme je l'ai précisé plus haut, l'*Organisation mondiale de la santé* (OMS) a élaboré et incité à des politiques publiques en terme de « *santé sexuelle* » (1974-75) partout dans le monde. La deuxième, c'est l'apparition alarmante de l'épidémie du sida au début des années 80. Les premiers cas sont constatés surtout chez les personnes homosexuelles : « *Un fait majeur de l'épidémie du sida est le repérage rapide de la spécificité homosexuelle des premiers cas. Ce constat précoce a été rendu possible grâce à la plus grande visibilité des homosexuels au début des années 1980 et à la forte médicalisation de cette population (notamment aux États-Unis où il existait des cliniques spécifiquement gaies). On peut supposer que si l'épidémie était apparue antérieurement, son lien avec les pratiques homosexuelles n'aurait pas été décelé aussi rapidement. On a constaté, après coup, que les toxicomanes new-yorkais avaient montré en 1981 les*

¹⁷⁰ Didier Le Gall, *Pré-constructions sociales et constructions scientifiques de la sexualité, Les questionnaires des enquêtes quantitatives, Sociétés contemporaines*, 1/2001, n°41-42, p. 65.

¹⁷¹ http://www.ined.fr/enquetes/Presentations/fr/IE0178P_fr.pdf

mêmes symptômes, mais, davantage marginalisés et moins médicalisés, ils n'ont été repérés qu'un peu plus tard (après l'été 1982) » (Martel, 1996, p. 327). Les pouvoirs publics commanditent des enquêtes pour mieux cerner les risques de transmission de l'épidémie vih/sida.

Cette enquête a pour objectif de recueillir les informations de base sur les comportements sexuels de la population afin de redéfinir avec adéquation les stratégies de prévention du sida et d'élaborer des modèles prévisionnels d'évolution de la maladie. En outre, elle mesure la fréquence de certains types de comportements estimés « à risque » dans le contexte du Sida : il s'agit essentiellement des relations homosexuelles, du multipartenariat, du recours à la prostitution et de l'usage de drogues (par voie intraveineuse). L'échantillon se compose 20 255 individus âgés de 18 à 69 ans interrogés par entretien téléphonique. Le dispositif mis en place comporte trois axes : le premier concerne la population adulte (18-69 ans) résidant en France métropolitaine, le second la population adulte de la région des Antilles-Guyane, le dernier les jeunes (15-18 ans), en métropole.¹⁷²

S'il est vrai que ces quatre groupes ont été particulièrement touchés par l'épidémie dans les années 80, on peut néanmoins se demander pourquoi l'enquête forge sans les questionner ces catégories. De même, au milieu des années 80, les pouvoirs publics américains, s'appuyant sur les premiers cas de contamination au vih/sida, désignent des « populations à risque » par les « quatre H : Homosexuel, Haïtien, Hémophile et Héroïnomane ». Construire des catégories « à risque », donc spécifiques, entérine la peur dans les groupes désignés et peut entraîner de la stigmatisation. Pourquoi ne pas expliciter les pratiques sexuelles les plus risquées au niveau de la contamination et s'adresser alors à l'ensemble des personnes ayant une sexualité ?¹⁷³

En effet, depuis 1987 sont connus les principaux modes de transmission de l'épidémie et les moyens de s'en prévenir. En effet, les homosexuels ont été très touchés par le vih/sida dans les années 80, notamment du fait de l'existence des backrooms¹⁷⁴ et d'un grand nombre d'échanges sexuels dans ces espaces. Pourtant, dès les débuts des backrooms, il est aussi clair que ce ne sont pas uniquement des homosexuels qui les fréquentent : « *Le phénomène backroom prend, à la fin des années 1970, une ampleur inattendue à Paris et son développement en province est tout aussi spectaculaire. Au*

¹⁷² <http://enquetes-shs.tge-adonis.fr/db/Survey?ID=184>

¹⁷³ La catégorisation de « population à risque » est un obstacle à la prévention vih/sida que j'ai pu noter sur le terrain lors de mon travail pour l'association Couples contre le sida (CCS) entre 2004 et 2008. Les personnes ayant des pratiques sexuelles non protégées tendent parfois à se rassurer en se disant que ce n'est pas dangereux pour elles puisqu'elles sont dans des groupes qui ne sont pas touchés par l'épidémie puisque pas désignés comme catégories « à risque ».

¹⁷⁴ Les backrooms, littéralement salle de derrière, sont des lieux permettant à des hommes de rencontrer d'autres hommes pour avoir des rapports sexuels sur place, immédiatement et avec des inconnus. Le mot semble d'origine anglaise pourtant, sa traduction anglaise est *darkroom*, littéralement, pièce sombre. Les deux termes peuvent être utilisés comme synonymes en français.

début des années 1980, chaque ville de plus de 50 000 habitants compte un sauna, à l'apparence discrète ou négligée, rarement identifié comme homosexuel et autour duquel se constitue une clientèle multiforme. » (Martel, 1996, p. 295) « Le succès des backrooms illustre une demande de sexualité immédiate qui marque un moment précis de la libération sexuelle. [...] En maintenant le secret, en écourtant la phase de séduction et les préliminaires, elles permettent à un public important, souvent provincial ou d'hommes mariés, d'éviter la visibilité, la drague dans les lieux publics, tout en accroissant la "rentabilité sexuelle". L'obscurité permet d'autre part une sexualité qui ne fonctionne plus selon l'attirance physique mais selon la démarche, le toucher, les formes... ce qui offre le plaisir à ceux qui, à cause de l'âge ou de l'apparence physique en sont privés. » (Martel, 1996, p. 293). La catégorie « homosexuel » ne recoupe pas tous les risques de transmission vih/sida qui peuvent être pris par les hommes. Les homosexuels ne prennent pas tous des risques dans leur sexualité, ne fréquentent pas tous les backrooms. La catégorie « homosexuel » englobe, de fait, les lesbiennes qui ne sont pourtant pas une catégorie « à risque » de la même manière¹⁷⁵.

Le problème est le même avec la catégorie « multipartenaire ». Selon la Haute Autorité de Santé (HAS), sont dites multipartenaires les « personnes qui ont eu plus d'une partenaire sexuelle dans les douze derniers mois »¹⁷⁶. Cette catégorie décrit une large population, pas seulement une population qui a un nombre élevé de relations sexuelles avec différents partenaires, comme les personnes fréquentant les backrooms ou encore les personnes échangistes, mais aussi plus largement toutes les personnes qui ne sont ni dans un cadre conjugal stable et basé sur la fidélité, ni dans l'abstinence. Dans le cas des personnes ayant recours à la prostitution, là encore cette catégorie est vaste puisqu'elle renvoie aux personnes prostituées, qui du fait de leur travail risquent fréquemment d'être en contact avec le virus, mais aussi et surtout les clients, qui s'ils ne se protègent pas lors de leurs rapports prostitutionnels et ensuite, lors d'éventuels rapports sexuels au sein de leur couple, risquent de transmettre le virus à leur partenaire habituel-le¹⁷⁷.

¹⁷⁵ « La circulaire de 1983 concerne l'interdiction de don du sang qui touche "les personnes homosexuelles ou bisexuelles ayant des partenaires multiples". En fait, à l'époque, le Pr Roux visait uniquement les gays (majoritairement touchés par le VIH à l'époque), même si la formulation n'est pas très heureuse (assimilation "personne homosexuelle"=gay). Cependant, de façon abusive, des médecins de l'EFS se référant à cette circulaire en sont venus à l'interdire également aux lesbiennes. En 2002, l'EFS a publié de nouvelles recommandations se rendant compte du statut potentiellement discriminatoire de cette directive et a précisé le motif d'exclusion qui n'est plus d'être "une personne homosexuelle ou bisexuelle" mais d'avoir eu "des relations homosexuelles masculines", ce qui revient sensiblement au même quant à la motivation originale de la circulaire, mais qui a l'avantage de sous-entendre clairement que les lesbiennes peuvent donner leur sang. », <http://www.sos-homophobie.org/campagne-de-promesse-de-don-du-sang-citoyen/et-les-lesbiennes>

¹⁷⁶ http://www.has-sante.fr/portail/upload/docs/application/pdf/2009-10/synthese_depistage_vih_volet_2_vfv_2009-10-21_16-48-3_460.pdf

¹⁷⁷ Ainsi les années 2005-2006 connaîtront plusieurs affaires dites de « contamination volontaire ». Chaque cas est particulier, mais il s'agit en général d'hommes au fait de leur séropositivité qui ont délibérément eu des rapports sexuels non protégés avec des femmes, cela sans les prévenir. C'est au moment l'annonce de leur séroconversion que des femmes ont commencé à s'organiser et à tenter des actions en justice contre leurs partenaires. Certaines de ces femmes ont co-fondé l'association *Femmes positives* en 2005. Certaines associations soutiennent ces femmes dans leur parcours judiciaire (*Aides*). D'autres dénoncent une judiciarisation de la transmission du sida qui pourrait nuire au dépistage (*Act up*), les personnes préférant ignorer leur statut sérologique plutôt que de connaître leur séropositivité et donc de devoir en informer systématiquement tous leurs partenaires sous peine d'être condamnées par la justice. Les questions de vih/sida et de prostitution, les politiques publiques qui ont été mises en place, et celles qui le sont actuellement, sont très complexes, pour plus d'informations consulter les rapports d'activité de l'association Cabiria : <http://cabiria.asso.fr/mot/nos-rapports-d-activite>.

Le choix de ces catégories pose des questions puisque si elles correspondent bien à des groupes sociologiques plus vulnérables au vih/sida, théoriquement, elles laissent croire que seules ces catégories sont vulnérables et disculpent des pans entiers de la population qui pourrait être contaminée par le vih/sida : les hommes qui ne se pensent pas homosexuels mais qui fréquentent des espaces de sexualité avec d'autres hommes (à partir du milieu des années 2000, l'abréviation *Homme qui ont du Sexe avec des Hommes* apparaît pour parer à ce défaut - HSH), les partenaires d'hommes qui ont des relations prostitutionnelles et/ou multipartenaires secrètement. La méthodologie de l'enquête est donc assez contradictoire dans ses intentions même, d'un côté elle cherche à comprendre la sexualité de tous les Français mais d'un autre côté, pour des raisons pragmatiques de mise en place de programmes de prévention, elle cible plus précisément des populations qu'elle a sociologiquement définies à risque. En effet, le formulaire d'enquête est un :

système à deux niveaux : si toutes les personnes présentant un comportement potentiellement à risque (multipartenariat, relations homosexuelles, recours à la prostitution, consommation de drogue) sont soumises à un questionnaire approfondi, les autres ne font l'objet que d'une interrogation succincte (questionnaire court). Toutefois, un échantillon « témoin » de personnes non à risque répond aussi au questionnaire long, ce qui permet de reconstituer un échantillon représentatif de la population à partir des personnes qui ont répondu au questionnaire approfondi. La « carte-filtre » qui permet de décider de la passation du questionnaire long ou court intervient après les questions visant à cerner les caractéristiques du répondant. Par la suite, bien que non structuré en sections clairement identifiables, le questionnaire s'efforce d'apprécier les représentations de l'enquêté à l'égard de l'amour et de la sexualité et d'évaluer ses prédispositions pour les situations à risque ainsi que son rapport à la mort ; puis il s'intéresse à son entourage immédiat, notamment aux personnes avec lesquelles il parle d'aventures amoureuses, de problèmes sexuels ou de sa vie de couple, avant de passer concrètement à sa vie amoureuse et sexuelle, une attention toute particulière étant accordée au dernier et à l'avant-dernier partenaire ainsi qu'au dernier rapport avec ceux-ci. Le questionnaire se termine par un ensemble de questions portant sur les M.S.T., l'injection de drogues, le degré de connaissance des risques de transmission du virus du sida, les abus sexuels, les problèmes sexuels et les fantasmes.¹⁷⁸

L'intention paraît donc être double, avoir une image globale de la sexualité en France et avoir une vision plus précise des comportements « à risque » et du nombre de personnes qui s'y engagent.

¹⁷⁸ Didier Le Gall, *Pré-constructions sociales et constructions scientifiques de la sexualité, Les questionnaires des enquêtes quantitatives*, op. cit.

*Il semble plus important de garder à l'esprit qu'aucune enquête en « population générale » ne peut rendre compte, d'une manière satisfaisante, des comportements des personnes se situant aux marges de la société, ou vivant certaines expériences de façon quasi clandestine : l'enquête ACSF, par exemple, n'inclut sûrement pas un nombre suffisant d'utilisateurs des drogues dures, ou de prostituées. Il est donc clair que l'observation de ces groupes particuliers et la définition d'une prévention adaptée à leurs comportements doit passer par d'autres voies. Mais pour la grande majorité de la population française (au moins 90%), l'enquête a sûrement apporté des données plus fiables et plus riches que toutes les études disponibles actuellement.*¹⁷⁹

Pourtant, et au regard des remarques précédemment faites, le biais semble être le suivant : les personnes interrogées qui ne pensent pas être « à risque », puisqu'elles n'entrent pas dans les catégories prédéfinies, sont orientées vers le questionnaire court. Or, une partie de ces personnes peut en réalité, mais à son insu, être placée dans un groupe à risque : les personnes dont les partenaires sexuels ont des pratiques à risque sans le dire, ou les personnes qui ont pris des risques mais ne se reconnaissent pas dans les catégories prédéfinies. Ces personnes là ne sont donc pas réellement interrogées dans l'enquête. Ce biais est problématique dans une enquête destinée à comprendre les risques encourus par les personnes pour élaborer des programmes de prévention efficaces, puisque d'autres études ont montré que « *La perception du risque et la proximité subjective avec la maladie sont aussi des facteurs liés à l'utilisation des préservatifs.* »¹⁸⁰.

4 820 personnes ont répondu à un questionnaire « long », dont 2 271 ont déclaré l'un des comportements définis ci-dessus comme « à risque » pour la transmission du Sida. Rappelons aussi que certains modules n'étaient posés qu'à une moitié de ce sous-échantillon des questionnaires longs (soit 2 400 personnes environ).[...] En pratique, on procédait de la manière suivante : à la fin du questionnaire « court », la personne interrogée se voyait proposer une liste de comportements dont on lui demandait d'indiquer si elle était concernée par au moins l'un d'entre eux, sans préciser lequel (rapports avec un partenaire du même sexe ou recours à la prostitution depuis 5 ans, rapports avec plus d'un partenaire depuis 12 mois, consommation de drogue - dure ou douce - depuis 12 mois). À cette liste avait été ajouté un item « neutre » permettant de constituer un échantillon témoin : le fait d'être né le 4, le 17 ou le 20 d'un mois quelconque '7'. Ainsi, la personne répondant « oui » était sélectionnée pour le

¹⁷⁹ L. H., B. M., *L'enquête ACSF : présentation générale*, *Population*, 48^e année, n°5, 1993, p. 1197.

¹⁸⁰ William Dab, *La sexualité française questionnée*, *Transcriptase*, Revue critique de l'actualité scientifique internationale sur le VIH et les virus des hépatites, n°14, 1993, http://www.pistes.fr/transcriptases/14_713.htm

*questionnaire plus approfondi, sans que l'enquêteur sache à quel titre et sans que l'enquêté ait eu à déclarer un comportement à risque spécifique. Finalement, 2 271 personnes ont été classées dans la catégorie des comportements à risque au vu de leurs réponses aux questions - plus directes - du questionnaire long.*¹⁸¹

Les personnes interrogées sont averties que cette étude vise à enrayer la propagation de l'épidémie de sida. Cette entrée en matière permet de les mettre directement à contribution, et aussi justifie d'une telle enquête sur les pratiques et les représentations les plus personnelles : celles de l'amour et désir sexuel (questions 52-53), les caractéristiques et comportements des trois principaux confidents sexuels (question 70), le fait de parler de sexualité ou non avec ses partenaires (questions 201-202), mais aussi sur la prise de risque plus globalement dans la vie quotidienne, par le biais du port de la ceinture en voiture, du casque en moto et mobylette (questions 25-26), le rapport à la mort (questions 59-62-63), « *Actuellement, vous considérez que vous menez une vie : Très heureuse... Très malheureuse* » (question 61)... Cette enquête donne alors un panorama assez large des pratiques sexuelles en France, tout en isolant une partie de la population comme « à risque ». Comme l'indique l'ouvrage d'analyse qui sera publié en 1998 (Bajos N., Bozon M., Ferrand A., Giami A., Spira A. et le groupe ACSF) *La sexualité aux temps du Sida*, Paris, PUF, le sida ne sera pas pensé dans la sexualité, mais plutôt l'ensemble de la sexualité sera repensée à la lumière du sida comme un terrain de potentiel contamination et donc de danger : « *L'introduction de la notion de risque dans le champ du comportement sexuel laisse à son tour entrevoir les prémises d'un redécoupage idéologique de l'activité sexuelle en fonction de la relation avec le risque de contamination. En d'autres termes, le risque semble être en passe de devenir l'un des critères permettant de déclarer qu'une pratique sexuelle est "normale" ou pas. Ce redécoupage ne s'effectue bien évidemment pas sur un terrain vierge. Il se surajoute aux classifications déjà existantes et empruntées à d'autres registres: moral, juridique, psychanalytique.* »¹⁸².

Si l'enquête ACSF ne s'annonce pas comme une enquête morale, elle véhicule néanmoins des normes en matière de sexualité par le biais de la notion de « risque », de « comportements à risque » et de « population à risque ». Les catégories ainsi installées sont ensuite utilisées comme références par d'autres études sociologiques sur la sexualité et par des associations de prévention des Infections sexuellement transmissibles et particulièrement le vih/sida. En cela, la sociologie de la sexualité produit un panorama de la sexualité, supposé exhaustif, mais qui renforce une norme non questionnée et des minorités (potentiellement) dangereuses.

¹⁸¹ L H., B M, *L'enquête ACSF : présentation générale*, op. cit.

¹⁸² Alain Giami, *De Kinsey au sida : l'évolution de la construction du comportement sexuel dans les enquêtes quantitatives*, op. cit.

Une troisième enquête sur la sexualité a été menée en France en 2006, par l'Institut national d'études démographiques (INED), l'Agence nationale de recherche sur le sida et les hépatites virales (ANRS) et l'Institut national de la santé et de la recherche médicale (INSERM). Intitulée *Enquête CSF* (Contexte de la sexualité en France), elle part de l'enquête ACSF et cherche à l'améliorer :

L'enquête sur le contexte de la sexualité en France (CSF) de 2006 s'appuie largement sur le protocole de l'enquête ACSF sur les comportements sexuels en France réalisée en 1992, mais des aménagements ont du être apportés pour tenir compte des enseignements des enquêtes précédentes, des modifications de la couverture téléphonique en France et de l'évolution du contexte social. (Bajos, Bozon, 2008, p. 27)

Il faut préciser que la progression de l'épidémie du vih/sida s'est entre temps stabilisée, et que les personnes séropositives meurent moins en France, du fait de l'arrivée des antirétroviraux depuis le début des années 90. La sexualité est alors globalement envisagée dans une dimension sanitaire mais pas spécifiquement par rapport au vih/sida :

Dans l'examen des conditions et des conséquences de l'activité sexuelle, une approche de type « Santé et sexualité » a été privilégiée, qui envisage l'infection au VIH mais aussi la contraception, les IVG, les IST (infections sexuellement transmissibles), les violences sexuelles, les dysfonctionnements et autres problèmes sexuels. L'enquête comprend en outre une extension épidémiologique visant à étudier, pour la première fois en France, la prévalence de l'infection à chlamydia trachomatis et les facteurs de risque de la contamination. (Bajos, Bozon, 2008, p. 24)

La démarche de l'enquête est toujours de mieux comprendre les « pratiques à risque », mais aussi d'investir d'autres champs sociaux :

Pour guider les politiques de prévention, il était important de disposer de données scientifiques sur les pratiques sexuelles et sur les nouvelles conditions sociales d'exercice de la sexualité et de prise de risque, en tenant compte des modifications sociales qu'a connu la société française, en particulier celles qui renvoient aux rapports sociaux entre les femmes et les hommes et aux liens entre sexualité et conditions de vie. (Bajos, Bozon, 2008, p. 21)

Ainsi la représentation de la sexualité et ses pratiques sont largement élargies dans cette nouvelle enquête :

Trois hypothèses centrales ont organisé la recherche. La première hypothèse réfère l'évolution des comportements sexuels et la transformation des contextes préventifs à la diversification des trajectoires affectives et conjugales (période de jeunesse plus longue, augmentation de la mobilité conjugale, allongement de la vie sexuelle) et à une individualisation croissante des normes relatives à la sexualité. Une seconde hypothèse explore la manière dont les éléments qui structurent les rapports entre hommes et femmes, en particulier tout ce qui construit une différence de pouvoir entre eux, contribuent à établir un style d'interaction sexuelle et un contexte de gestion du risque et de la prévention qui ne placent pas les partenaires à égalité. Enfin, le degré de maîtrise que les individus ont de leurs conditions de vie (conditions matérielles, niveau de vie, sociabilité, état de santé) est posé comme un facteur déterminant de leur expérience de la sexualité et de leur aptitude à adopter des pratiques préventives. (Bajos, Bozon, 2008, p. 22)

La sexualité est véritablement présentée comme une composante essentielle tout au long de la vie, dépendante des interactions sociales et de leur qualité, mais aussi plus largement des conditions de vie de chaque personne. L'enquête CSF, comme l'enquête Simon, cherche à dresser un panorama global de la sexualité inclusif de toutes ses composantes. Par contre cette fois, il ne s'agit pas de décrire les comportements des couples, de décrire une société par sa sexualité, mais de comprendre les trajectoires et les places de chacun-e dans la sexualité. La sexualité est envisagée comme une somme de pratiques individuelles et non comme un domaine politique.

La question des rapports homme/femme est largement développée dans l'enquête CSF. Ce rapport est exprimé principalement dans sa différence : le vécu des premiers rapports sexuels, le rapport à la conjugalité, nombre de partenaires...

Les premiers résultats de l'enquête CSF étonnent. La diffusion de pratiques de moins en moins différenciées entre femmes et hommes dans le domaine de la sexualité, comme on l'a vu dans les chapitres précédents, va apparemment de pair avec une persistance des différences hommes/femmes dans les représentations sur la sexualité. Comme si la révolution que représentent l'essor des scolarités féminines et l'entrée massive des femmes sur le marché du travail salarié, ou celle de la diffusion de la contraception médicale, avaient peu influencé la vision dominante d'une différence des sexes, liée à leur place spécifique dans la sphère de la reproduction. (Bajos, Bozon, 2008, p. 546)

Les catégories « hommes » et « femmes » sont systématiquement mobilisées par l'étude CSF sans être interrogées. Aucune question ne cherche à comprendre ce que les personnes interviewées entendent pas être femme ou homme. Seule la politique relationnelle entre homme-femme est questionnée¹⁸³. De ce fait, les personnes transidentitaires, qu'elles soient transsexuelles, transgenres ou encore intersexes, et les pratiques de travestissement, ne sont à aucun moment évoquées dans toute la recherche CSF. L'étude s'appuyant sur des catégories homme et femme présumées stables, on peut alors imaginer que les résultats ont été redressés et interprétés à la lumière des constructions sociales de genre et de sexualité des personnes analysant les statistiques¹⁸⁴.

Les conclusions de l'enquête vont donc vers l'observation d'une structure sexe/genre « *différentialiste au cœur d'un modèle procréatif* ». Toutes les questions sont déclinées sous cette forme binaire homme-femme, provoquant régulièrement des incompréhensions. Par exemple, le tableau décrivant les « *pratiques sexuelles déclarées par sexe et par âge* » p. 275, ne permet pas de savoir si les hommes, dans le cas des pénétrations anales avec des femmes, sont donneurs ou récepteurs. Ce type d'imprécision sous-entend une évidence problématique - les hommes pénètrent les femmes analement, et pas vice-versa. Ce point de départ n'est pourtant pas pertinent en terme de prévention vih/sida, puisque les hommes hétérosexuels cherchent aussi à se faire pénétrer analement. Ce fait se vérifie par leur fréquentation des backrooms ou autres lieux de sexualité gay (cf supra)¹⁸⁵. Les hommes ne cherchent pas seulement à se

¹⁸³ Un encadré méthodologique vise à « *appréhender les distorsions entre les pratiques et les représentations dans les sphères du travail et du privé, afin de mettre en perspective avec les représentations de la sexualité. On distingue 4 modalités : modèle égalitaire : pratiques et représentations égalitaires, représentations inégalitaires : pratiques égalitaires et représentation inégalitaires, pratiques inégalitaires : pratiques inégalitaires et représentations égalitaires, modèle inégalitaire : pratiques et représentations inégalitaires.* » Les indicateurs choisis sont pour les pratiques : la répartition des tâches domestiques, les revenus de l'homme et de la femme, la dépendance financière ou non ; pour les représentations : « *la personne considère que c'est une bonne chose d'élever les filles et les garçons de la même manière (tout à fait d'accord ou plutôt pas d'accord), la personne considère que tous les métiers peuvent être exercés aussi bien par les femmes que par les hommes (tout à fait d'accord ou plutôt pas d'accord).* », (Bajos, Bozon, 2008, p. 564)

¹⁸⁴ Leur point de vue transparait dans cette remarque : « *Si les pratiques ont été marquées par un mouvement général vers l'égalité, l'idée égalitaire en matière de sexualité reste encore largement conçue comme une menace pour la construction des identités sexuées. La prétendue confusion du masculin et du féminin entraînerait un risque de mort du désir. Mais n'est-ce pas un épouvantail ? L'autre est toujours un-e autre* » (Bajos, Bozon, 2008, p. 565)

¹⁸⁵ « *Les hommes ayant des rapports sexuels avec des partenaires des deux sexes sont peu touchés par la prévention. Ils sont à la fois moins souvent usagers des espaces associatifs ou commerciaux, ne se définissent pas forcément comme homosexuels. Ces personnes, perçues comme "périphériques" présentent une extrême vulnérabilité face au VIH. Leur non-fréquentation du milieu homosexuel les fragilise en ce sens qu'ils sont moins informés et qu'ils n'ont pas le même sentiment de proximité avec la maladie. Ils sont moins imprégnés du risque potentiel de contamination.*

En France, les homosexuels présentent la particularité d'avoir adapté leurs comportements sexuels avant que des messages de prévention ne leur soient adressés par les pouvoirs publics. C'est en grande partie grâce aux initiatives communautaires et en raison de l'expérience collective de l'épidémie que les gays ont su adopter très vite de nouveaux comportements. La notion d'Hommes ayant des relations Sexuelles avec des Hommes est née de la volonté de prendre en compte toutes les personnes ayant des rapports sexuels avec des personnes du même sexe et non plus uniquement celles se définissant d'emblée comme homosexuelles et/ou ayant une vie sociale « gay » assumée. Dès le début des années 1990 une stratégie de prévention s'élabore pour prendre en compte les hommes bisexuels. Il s'agit de leur permettre progressivement de s'approprier les messages adressés à la communauté homosexuelle. Aujourd'hui, tous les partenaires sexuels doivent être pris en compte dans les actions de prévention auprès des HSH. », La prévention en direction des hommes ayant des relations sexuelles avec des hommes, Dossier de synthèse documentaire et bibliographique du Centre Régional d'Information et de Prévention Sida (CRIPS) de la région Paca, mai 2009, http://paca.lecrips.net/IMG/pdf/prevention_en_direction_des_HSH_mai_2009.pdf. Ce comportement est propre

faire pénétrer analement par d'autres hommes, mais aussi par des femmes, comme j'ai pu le vérifier dans les entretiens que j'ai menés en 2007 avec des dominatrices professionnelles sm, une des demandes les plus fréquentes des clients est la pénétration anale. Toujours selon les entretiens menés alors, cette pratique est difficile pour les hommes à négocier avec leurs partenaires habituelles du fait des représentations sociales qui lui sont attachées. Finalement, et c'est le problème d'une enquête qui prend comme cadre l'espace national, les représentations spécifiques ne sont pas à proprement parler intégrées dans la construction sociologique qui est faite de la sexualité en France. Les données collectées auprès de catégories considérées comme spécifiques, minoritaires, le restent. L'image générale de la sexualité donnée par l'enquête prend en compte les pratiques et représentations majoritaires, c'est-à-dire à la fois celles de la majorité des personnes interviewées et celles qui sont hégémoniques.

Peut-être, dans cet exemple sur l'homosexualité, une approche moins hégémonique pourrait partir des besoins et risques de personnes dites « homosexuelles »¹⁸⁶ qui le restent ou qui le sont malgré un ou des rapports sexuels de type hétérosexuel¹⁸⁷ (les autres pouvant trouver plus facilement des informations qui relèvent des conduites hétérosexuelles). L'approche de l'enquête CSF ne permet pas d'aborder des thèmes tels que la stigmatisation sociale des non-hétérosexuel-es et la prise de risque, la consommation abusive de psychotropes qui peut aussi donner lieu à la stigmatisation sociale ou à des vies précarisées (exclusion familiale, manque d'entourage amical, difficultés de sociabilisation) ou encore le plus grand nombre de partenaires dits « *extra-conjugaux* » dans l'enquête CSF et appelés selon les cas par les personnes concernées, des relations de type multiples, poly-fidèles, poly-amoureuses, non-exclusives...

Une telle prise en compte des parcours sexuels des personnes dites « *homosexuelles* » aurait donné à l'enquête CSF d'autres types de résultats, elle aurait aussi entraîné une redéfinition plus précise des catégories et des questions posées, elle aurait enfin pu déplacer l'approche hégémonique, « *la tolérance de principe* » de l'homosexualité. Si la volonté de l'enquête CSF est de prendre en compte toutes les composantes de la

aux hommes et aux fortes réticences sociales des hétérosexuels à s'identifier aux gays, même s'ils ont des pratiques qui les en rapprochent. Les femmes n'ont pas les mêmes réticences, la distinction entre les lesbiennes identitaires et les femmes ayant du sexe avec des femmes (FSF) est possible, mais elle n'est pas aussi pertinente et donc moins développée dans le domaine de la prévention sida. Ceci est énoncé dans les définitions du *Plan national de lutte contre le sida 2010-14*, pour décrire une des populations prioritaire dans le domaine de la prévention des ist dont le vih/sida : « *hommes ayant des rapports sexuels avec les hommes (HSH) et lesbiennes, bi et transsexuel(les) (HSH et LBT)* », http://www.sante.gouv.fr/IMG/pdf/plan_national_lutte_contre_le_VIH-SIDA_et_les_IST_2010-2014.pdf.

¹⁸⁶ Les personnes homosexuelles dans cette étude sont celles : « *ayant déclaré soit une expérience homosexuelle avant 18 ans (« avant 18 ans avez-vous eu des expériences sexuelles avec une personne du sexe masculin/féminin ? »), soit avoir déjà eu au moins une partenaire du même sexe au cours de la vie (« Au cours de votre vie, combien de partenaire de sexe masculin/féminin avez-vous eu ? »), soit ayant déclaré que leur premier ou dernier rapport était avec une personne de même sexe.* » (Bajos, Bozon, 2008, p. 246). La définition n'est donc pas identitaire, basée sur l'auto-définition que les personnes font d'elles-mêmes, mais le rapport sexuel avec personnes du même sexe (la question des genres différents n'est pas évoquée).

¹⁸⁷ J'entends « *rapport sexuels de type hétérosexuel* » dans un sens charnel : la possibilité (pas forcément actualisée) d'avoir des échanges avec des organes génitaux mâles et femelles. Les rapports peuvent être entre gays et lesbiennes, avec des personnes hétérosexuelles ou encore transidentitaires. Ces rapports sexuels ne se rapportent donc pas forcément au système hétérosexuel en tant qu'organisation sociale ou définition identitaire. Le vocable, « *personne de l'autre sexe* » semble ici trop imprécis pour rendre compte de réalités protéiformes. Il contribue à replacer les pratiques homosexuelles dans le système hégémonique hétérosexuel.

sexualité en France, on voit que certaines catégories de population sont traitées comme spécifiques, particulières : « *les homosexuels* », mais aussi « *les femmes non diplômées, de milieu populaire* » et les « *jeunes musulmans affirmés* ». Leurs expériences ont du mal à être intégrées dans la description de la sexualité construite par l'enquête autrement que comme minoritaires : « *Le corps d'exception, enveloppe instituée qui recouvre tout un groupe que l'on n'admet pas dans la citoyenneté et auquel on attribue de manière arbitraire une homogénéité ethnique ou raciale (le statut personnel joue le rôle d'un opérateur de conversion permettant de réduire de façon imaginaire l'ensemble des colonisés à une seule entité), est encore un membre de la nation française. En effet, ce corps considéré comme indigne de la citoyenneté possède la qualité de français, de sorte qu'il est contenu dans cette société, inclus en tant qu'exclu.* » (Barkat, 2005, p. 72). En cela, l'enquête CSF affiche des volontés exhaustives et inclusives, continue à véhiculer une image normative et donc probablement normalisatrice de la sexualité.

Plus qu'un panorama de ce qu'est la sexualité et de ses possibles approches sociologiques et politiques, ces enquêtes sociologiques sur la sexualité donnent à lire de multiples « *biographies sexuelles de l'individu* » (Bajos, Bozon, 2008, p. 384), pour les plus récentes, des états des lieux du couple pour celles de Kinsey et de Simon. Ces enquêtes cherchent à obtenir un maximum de données pour pouvoir être factuelles. Le champ de la sexualité est pourtant tellement investi de politique, que la neutralité du point de vue semble impossible. De ce fait, les études sociologiques de la sexualité prolongent la science de la sexualité telle qu'elle s'est constituée à la fin du 19^e siècle. Elles cherchent à produire un savoir moins moral et plus constatatif, mais néanmoins, dans leurs postulats de départ, elles reconduisent des formes de naturalisation des pratiques sociales. Ainsi, les rapports Kinsey, Simon, ACSF et CSF reprennent à leur compte, et sans problématisation, les différences homme-femme. Ces études construisent aussi une approche spécifique des catégories « *hétérosexuels* » et « *homosexuels* », entérinant cette binarité à un niveau sociologique sans l'utiliser pour reformuler le champ tout entier. Enfin, les enquêtes sur la sexualité tracent de nouveaux liens entre sexualité et prise de risque tout d'abord puis entre sexualité, maladies et violences. La sexualité apparaît alors comme un champ du danger, justifiant là encore une approche extérieure pour la réguler ou en réguler les excès. On peut noter que peu de place est faite aux anciennes perversions sexuelles à l'exception de l'inversion sexuelle : les catégories du sadisme, du masochisme et du fétichisme ne sont que très rapidement mentionnées.

De façon globale, il est possible d'avancer que ces enquêtes ne prennent pas assez en compte leur potentiel performatif, c'est-à-dire les dimensions normatives qu'elles véhiculent dans le choix des questions, dans la non-interrogation des limites et binarités constitutives du champ de la sexualité et dans la prise en compte des dimensions

majoritaires en termes de nombre, mais aussi hégémoniques en terme de « *disproportion d'être* », des pratiques et discours sexuels.

La sexualité telle qu'elle est actuellement entendue n'est pas une donnée de fait. Elle est une production typique de la modernité européenne, au niveau spatio-temporel et dans son mode d'appréhension scientifique. Avant de prendre « *le sens courant de vie sexuelle* » (cf. supra, Rey, 1998), la sexualité a été travaillée : des disciplines scientifiques l'ont élaborée, des techniques de pouvoir ont été déployées, des territoires sociaux ont été investis. L'ensemble de cette analyse vise à tracer les contours d'un fond de carte de la science de la sexualité sur lequel vont se superposer des niveaux qu'elle investit, qui la redéploient.

La science de la sexualité a construit des champs d'action de la sexualité que je choisis de représenter comme des plans qui se superposent à son fond de carte. Les corps, les affects et les pratiques physico-sexuelles sont traversés par les flux de pouvoir de la science de la sexualité. Je les figure comme des catalyseurs de la sexualité.

Les flux de pouvoir de la science de la sexualité passent aussi par la gestion des populations. La sexualité hiérarchise. Les perversions sexuelles norment par l'exception. Les perversions sexuelles décrivent certes les pervers, mais par défaut elles tracent des vecteurs de circulation du pouvoir, des possibles orientations sexuelles.

L'investissement biopolitique et géopolitique de la science de la sexualité construit la sexualité comme un champ sociopolitique majeur. Elle est relayée par de nombreuses institutions et prend une place de premier plan dans le *vivre ensemble*. Elle est l'une des articulations principale de la subjectivité et de ses techniques aux niveaux hégémonique et minoritaires (zones de sédimentation).

Cette brève transition vise à articuler (déliier, lier et relier) les territoires de la science de la sexualité, son fond de carte, avec les différents plans qui s'y superposent. Les plans seront au fur et à mesure de leur déploiement aussi liés entre eux (chapitres suivants).

L'émergence de la sexualité moderne implique une distanciation des valeurs et des morales religieuses, un investissement des corps comme des pensées par les scientifiques, médecins en tête. Ces premiers pas de la sexualité sont attachés aux « *croisades* » (Foucault, 1976) médicales contre la masturbation. Le pouvoir médical combat les mauvaises pratiques du corps, mais aussi les mauvaises pensées. Là où la morale chrétienne supposait un contrôle de la chair par l'âme, les médecins décrivent des pensées et des pratiques nuisibles aux corps de chacun-e mais aussi au corps social dans son ensemble. Les pratiques sexuelles, au premier rang desquelles la masturbation, doivent être contenues par le pouvoir médical. Cette lutte contre les mauvaises pensées et les mauvaises pratiques sera relayée par les institutions, les familles, tous les services sociaux naissants, et l'ensemble des lieux dans lesquelles une sexualité est supposée possible (les dortoirs des collèges et lycées, ceux des casernes, ceux des usines...).

Les corps, les affects et les pratiques sexuelles deviennent des catalyseurs de la science de la sexualité. Des symptômes physiques et des apparences du corps sont des révélateurs de mauvaises pensées ou de mauvaises pratiques. À partir de là chacun doit devenir responsable de sa sexualité et de sa conformation à ses voies naturelles (zones de sédimentation). La science de la sexualité naissante se distancie de la religion chrétienne, mais en définissant une seule sexualité comme bonne et naturelle, elle reprend à son compte les modes de prescription morale de type religieux.

Le domaine médical et le domaine médico-légal dans ses débuts, avec des médecins comme Tardieu, élaborent à partir de la sexualité un « *champ de l'anormalité* ». Les pratiques sexuelles déviantes sont présentées comme un risque pour la société, elles sont rapprochées de la criminalité. Là où la religion chrétienne édictait des règles à suivre, la science de la sexualité par le jeu théorisation-observations avance des preuves de ses conclusions et se donne les moyens de les appliquer à l'échelle de la société. La science de la sexualité construit un régime de vérité dans lequel toute anomalie sexuelle est un potentiel danger, raison pour laquelle le pouvoir médical et médico-légal se doivent d'investir ce champ dans ses moindres détails (vecteur de gestion des populations).

Par ailleurs, la sexualité est pensée comme étalon de l'humanité par Kaan, sur le modèle des classifications naturelles des animaux, des végétaux qui ont pour étalon la reproduction. Chez Kaan, apparaît la notion d'instinct sexuel, là encore il est un pouvoir qui dépasse le contrôle de l'individu et justifie une intervention extérieure de la science, des médecins et des légistes pour en contrôler les effets. Les corps sont compris, sur le modèle des classifications dites « naturelles », comme quelque chose qui requiert une observation et une interprétation scientifiques. Chaque corps dans ce qu'il donne à voir et dans ses mécanismes est garant du fonctionnement de l'ensemble de l'espèce, de la nation, de la famille. La sphère médicale ne s'intéresse pas à la sexualité dans ce qui ferait souffrir le corps individuel, elle énonce et décrit ce qui relève d'un fonctionnement « anormal » de la sexualité et donc peut potentiellement mettre en danger l'ensemble du groupe (vecteur de classification-hiérarchisation de l'humain).

L'instinct sexuel est chez Krafft-Ebing complexifié dans le concept de « *sens sexuel* ». Le « *sens sexuel* » est l'instinct sexuel mais comprend aussi l'imagination sexuelle, la satisfaction sexuelle et la *libido*. Pour Krafft-Ebing, ce « *sens sexuel* » doit être conforme dans toutes ses étapes, l'instinct sexuel ne doit pas être pervers. Ainsi, il produira une imagination non déviée et permettra à la *libido* de s'exprimer pour aller vers une satisfaction naturelle. Là où Kaan privilégiait l'instinct sexuel, Krafft-Ebing avance un processus de déroulement de la sexualité qui se doit d'être conforme et non seulement un état. Plus en avant, dans les *Psychopathia sexualis*, le « *sens sexuel* » est à rapprocher des autres sens, la vue, le toucher, l'ouïe, le goût, l'odorat. Krafft-Ebing cherche ainsi à localiser le « *sens sexuel* » dans le corps, comme les autres sens sont attachés à des

parties du corps. Il situe le « *sens sexuel* » au niveau cérébral, justifiant les liens entre les maladies psychologiques, psychiatriques et les perversions sexuelles. De plus, Krafft-Ebing travaille à comprendre les liens physiologiques entre le complexe cérébral et les organes sexuels. Enfin, chez Krafft-Ebing le « *sens sexuel* » renvoie aussi à un axe de développement. La sexualité est investie d'un pouvoir civilisationnel, les perversions sexuelles sont un risque de dégénérescence, alors que la sexualité telle qu'elle est définie par Krafft-Ebing est censée être mise au service de la « *prospérité de la race* » (vecteur de développement de l'humain).

En effet, la deuxième partie du 19^e siècle est un moment de recomposition de la sphère scientifique. Des travaux majeurs impulsent de nouvelles directions aux sciences et permettent l'élaboration des sciences humaines, sociales. La sexualité se constitue comme une notion à usages sociaux multiples (biologiques, médicaux, moraux, légaux) qui va être élaborée comme science (ensemble de connaissances) par une méthode et des techniques, par un jeu de chevauchements disciplinaires et par des re/compositions épistémologiques.

Les théories évolutionniste et récapitulacionniste, les classifications raciales, les théories de la dégénérescence constituent les ancrages théoriques de tous ces travaux sur la sexualité. Il les justifient tout autant qu'ils permettent leur production. Si les études sur la sexualité sont très répandues à la fin du 19^e siècle, les *Psychopathia sexualis* de Krafft-Ebing sont le premier recueil qui synthétise les divers travaux et fait système à partir de l'ensemble des perversions sexuelles. À partir des *Psychopathia sexualis*, la sexualité peut se lire comme une technique de gestion des populations. Cette technique a été employée dans les espaces coloniaux pour déterminer qui avait le droit ou non de se reproduire, d'être légitime... Par le biais des perversions sexuelles et des pervers sexuels, ces techniques s'appliquent alors au sein même de l'espace métropolitain : les pervers sexuels deviennent les sauvages des métropoles et les sous-développés des familles (vecteur de gestion des populations).

La sexualité telle qu'elle est construite par les *Psychopathia sexualis*, est un territoire privilégié de circulation de l'impérialisme. Elle est un lieu majeur d'articulation biopolitique, géopolitique et sociopolitique (cartographie de la sexualité). Par articulation, il faut entendre le croisement d'éléments isolables, mais qui mis ensemble créent autre chose (Laclau, Mouffe, 1985). La sexualité articule les questions de reproduction à celles d'affinités, d'alliances. Elle articule le corps à la subjectivité. Elle articule les niveaux individuels, familiaux, inter/nationaux. Elle articule le biologique au social, le médical au légal, le particulier au général ou le spécifique à l'universel. L'impérialisme sexuel peut alors se greffer sur tous ces niveaux.

Le docteur Krafft-Ebing a repris et systématisé les travaux sur la sexualité au 19^e siècle. L'étude de ses travaux permet de cerner les premiers pas de la science de la

sexualité. Ce champ de la sexualité a été remanié, et sans être questionné dans ses fondements même, il s'est disséminé dans l'ensemble de la société (promotion et diffusion de la sexualité).

En effet, dans le domaine littéraire et avec le large développement des romans à la toute fin du 19^e siècle et au début du 20^e, la fiction et la science s'auto-alimentent dans un jeu d'allers-retours : les écrivains donnent vie à des personnages pervers en s'inspirant des théories de la science de la sexualité, les médecins reprennent des personnages ou des auteurs de romans pour expliciter leurs théories. Ces allers-retours contribuent à attester de la véracité des discours médicaux, à les mettre en circulation pour un large public. Ils donnent aussi une assise aux médecins qui voient dans ce thème largement présent dans les romans une justification de leurs activités pour éviter la perversion et la dégénérescence de la société.

Les pervers, dans leurs premiers groupes de revendication d'un meilleur traitement social, ont aussi un rôle clef dans la dispersion de la science de la sexualité et de son régime de vérité. Ils sont utilisés comme point d'ancrage des théories médicales notamment par le biais des observations. Ils reprennent les théories à leur compte et les répandent à leur tour, particulièrement sur le modèle du récit autobiographique. La différence faite par les médecins entre perversion et perversité, c'est-à-dire entre des déviations congénitales ou acquises met en place une hiérarchie de traitement entre les pervers (flux catalyseurs, vecteurs de gestion des population et zones de sédimentation). Les argumentaires des premiers pervers sexuels cherchent à définir cette limite au sein même du groupe et la question de la différence de valeur s'implante durablement chez les pervers sexuels.

Enfin, ce sont aussi les sciences sociales qui s'emparent de la sexualité : sexologie, psychanalyse et sociologie deviendront des domaines majeurs de diffusion de la science de la sexualité. La sexologie est d'abord un synonyme de sexualisme, ou de questions de sexualité. Elle est reprise par des mouvements anarchistes utopistes qui travaillent et encouragent à questionner les pratiques sociales dans leur quotidien. Les questions de sexualité, éventuellement appelées sexologie, sont l'ensemble de ce champ politique créé par la science de la sexualité et qu'il s'agit alors de questionner dans le quotidien. Ces réflexions semblent disparaître dans la deuxième partie du 20^e siècle, la sexologie devient alors l'institutionnelle science de la sexualité. Elle commence à se structurer en France et dans plusieurs pays occidentaux après les années soixante-dix. Suite à des directives de l'OMS, la sexualité devient une préoccupation sanitaire mondiale.

La psychanalyse contribue aussi à faire circuler la science de la sexualité telle qu'elle s'est constituée au tournant du siècle. Les travaux de Freud reprennent une partie des conclusions de Krafft-Ebing mais les ramènent à de simples questions de développement individuel. Là où Krafft-Ebing avait plutôt eu des intentions civilisationnelles : il parlait du postulat d'un plus grand développement des sociétés européennes et voulait contrôler les

pervers sexuels pour éviter la dégénérescence de ces sociétés. Freud, lui va établir qu'un axe de développement correct est situé au sein même de chaque individu. Pour lui, et par le prisme des théories de la récapitulation, chaque enfant est pervers, sa sociabilisation constitue sa maturation, la sexualité devient un index du bon ou de mauvais développement de soi. À partir de Freud, la sexualité devient une technique de subjectivation puissante (chapitre 7).

La sociologie, enfin, travaille aussi la sexualité en reprenant les contours et parfois les orientations de la science de la sexualité. La sociologie de la sexualité est surtout composée d'études nationales cherchant à brosser des tableaux des pratiques sexuelles des personnes. Pourtant, qu'il s'agisse du rapport Kinsey ou des trois rapports publiés en France dans les cinquante dernières années, les politiques de recherche des scientifiques, leurs intentions, forment largement les études qu'ils mènent sur la sexualité. Kinsey remplace l'instinct sexuel et le « *sens sexuel* » par le calcul de l'orgasme. Le rapport Simon cherche à montrer la nécessité de rendre disponible à un grand nombre des moyens de contrôler les naissances. L'enquête ACSF envisage la sexualité comme un risque sanitaire et pour cela élabore des normes de conduite « à risque » ou « sûres ». Enfin, la dernière enquête affirme vouloir travailler à l'égalité homme - femme mais se base sur les catégories même qu'elle souhaite interroger, rendant difficile, voire impossible, une articulation de la problématique. Des groupes issus des minorités sexuelles sont eux aussi étudiés sans remise en question des catégories d'appréhension de la sexualité. Ces recherches ne donnent pas à comprendre la sexualité comme politique mais contribuent à exotiser des discours et pratiques minoritaires.

De la sexualité en tant que péril social (masturbation, condamnation de l'esprit, hiérarchies des humeurs, corps individualisés) en passant par la sexualité classification - hiérarchisation (famille, espèce, race, alliances-affinités-coalitions), par la sexualité criminalité (pédérastes de la médecine-légale, décadence de la civilisation, perversion des pratiques, danger de propagation des pervers), par la sexualité danger sanitaire (masturbation, dégénérescence, « à risque »), la sexualité normée (perversion, perversité, instinct, « *sens sexuel* », coït, comportement sexuel), la sexualité étalon (classifications naturelles, distinction humains/animaux, catégorisations et hiérarchisations raciales), la sexualité disciplinaire (sciences, médecine, médecine-légale, juridique, psychanalyse, psychiatrie, sociologie, sexologie, biologie), la sexualité morale (prescriptions religieuses, évolutionnisme, darwinisme social, théorie de la récapitulation, théorie de la dégénérescence, civilisation, nature), à la sexualité des perversions (masturbation, normalité sexuelle, inversion sexuelle, fétichisme, masochisme, sadisme) un quadrillage du social par la sexualité s'est mis en place. Il est une partie du dispositif de sexualité, celle que je nomme « fond de carte de la sexualité ». Il est le terreau sur lequel les perversions peuvent être élaborées, faire vérité et être diffusées. Il est le plan qui constitue la possibilité d'un investissement biopolitique des corps, des affects et des

pratiques physico-sexuelles. Il est encore le plan qui rend possible la notion même d'orientation sexuelle (vecteur de la gestion des populations). Cette transversalité de la sexualité, sa biopolitique et sa géopolitique, la désigne comme incontournable à toute approche sociopolitique. Elle aide à comprendre aussi l'importance de la sexualité en termes de subjectivation (zones de sédimentation).

5- FLUX CATALYSEURS : LE CORPS, SES AFFECTS ET SES PRATIQUES PHYSICO-SEXUELLES

Pleasures open bodies to worlds through an opening up of the body to others. As such, pleasures can allow bodies to take up more space. (Ahmed, 2004, p. 165)

Faire la cartographie des déploiements de la science de la sexualité impose un passage par les corps, les affects et les pratiques physico-sexuelles. J'appelle catalyseurs, les corps, les affects et les pratiques physico-sexuelles, entendus comme des lieux d'ancrage, des flux et des interfaces de la science de la sexualité. Le dictionnaire Larousse en ligne décrit un catalyseur, comme 1-, une « *substance qui augmente la vitesse d'une réaction chimique sans paraître participer à cette réaction* », et/ou encore, comme 2- un « *élément qui provoque une réaction par sa seule présence ou par son intervention* ». Je fais l'hypothèse que cette double définition correspond tout à fait aux rôles qui sont donnés/pris par les corps, les affects et les pratiques physico-sexuelles dans les *Psychopathia sexualis*. Ils sont des territoires dont la science de la sexualité étudie les irrégularités pour élaborer ses théories (2- la seule présence ou description des corps, des pratiques physico-sexuelles justifient les théories de la science de la sexualité). D'un côté, ils sont des lieux de circulation puisqu'en les étudiant la science de la sexualité les forge, les codifie, les programme. De l'autre côté, ces catalyseurs deviennent les interfaces de la science de la sexualité (1- les corps, les affects et les pratiques physico-sexuelles mettent en circulation sans les nommer les théories de la science de la sexualité).

Les corps ne doivent pas être simplement compris comme des éléments isolés, qui auraient une nature. Tout corps est hybride, c'est-à-dire issu de croisements dans ses trois dimensions (longueur, largeur et profondeur). Les coordonnées de ses dimensions sont charnelles, biologiques, mais elles sont aussi sociales. Les corps ne doivent pas seulement être pensés comme des corps organiques (Carroll Smith-Rosenberg). En effet, les corps sont aussi économiques, éco-technologiques (Donna Haraway, 2009). Ils sont des effets de postures, de styles/choix vestimentaires, ils sont aussi des assemblages complexes plus ou moins prosthétiques (Preciado, 2000). En outre, ils sont faits de chair, mais aussi de discours, les deux s'inter-alimentant (Hart, 2003). Enfin, les corps sont aussi comme les catalyseurs d'un ensemble plus large, le corps social, comme image de la société. Je fais l'hypothèse qu'il y a une forme de fétichisme des corps (voyeurisme - exhibitionnisme) dans la science de la sexualité : ils sont forgés par les approches scientifiques (flux de pouvoir) et, en retour, ces conceptions les mettent en circulation dans le social d'une manière particulière (interfaces). L'étude des corps est ainsi une étude de leur spatialité, de l'espace que leur donne le social, qu'ils prennent dans le social, tout comme de leur mobilité dans la société.

Une compréhension de la spatialité des corps passe aussi par une étude de la circulation des affects dans la science de la sexualité. Dans cette partie, les affects tels qu'ils sont quadrillés par les *Psychopathia sexualis* seront interrogés. L'hypothèse est que la science de la sexualité élabore une « grille normative des affects »¹⁸⁸, une logique implacable de l'intime des corps, pour eux-mêmes et dans leurs contacts et leurs ressentis. L'intime renvoie à la fois à ce qui est proche et à ce qui est familier, il invoque la force des liens entre les personnes ou encore leur spatialité proche. L'intime n'est pas anodin, il n'est pas situé en dehors de ce qui peut être pensé et contrôlé, au contraire, il est un des lieux clef d'investissement du pouvoir par la sexualité. Les affects, les émotions, les sensations et les sentiments ne seront pas abordés dans ce travail comme des constances psychologiques mais plutôt telles que les produit et les met en circulation la science de la sexualité : les affects seront étudiés comme des flux sociaux circulant entre les corps, et par là même les délimitant.

Enfin, la sexualité, les pratiques physico-sexuelles sont les lieux privilégiés de contacts entre les corps et de « *partage* ». Elles créent et sont des espaces dans lesquels les corps interagissent, se rencontrent. La science de la sexualité fige les pratiques physico-sexuelles, là encore elle les codifie et en contrôle les potentiels.

L'étude de l'investissement des corps, des émotions et des pratiques physico-sexuelles, dans les *Psychopathia sexualis*, invite à sortir des oppositions entre biologique et social, entre matérialité des corps et discours sur les corps, entre le corps individuel/individualisé et le corps social. Les corps, les émotions, les pratiques physico-sexuelles seront décrites comme des catalyseurs de ces oppositions. Ils aideront à comprendre ces oppositions et peut-être à les déplacer.

Dans une première partie, on verra comment les *Psychopathia sexualis*, principalement par le biais des observations, investissent les corps dans leurs dimensions les plus charnelles, les plus intimes et les plus personnelles. La science de la sexualité installe dans les corps l'idée de mesure, dans le sens de modération mais aussi dans celle de métrage. La sexualité des *Psychopathia sexualis* découpe les corps en morceaux. Elle donne à chaque partie du corps une valeur différentielle. Plus en avant, les *Psychopathia sexualis* dessinent un corps et le mettent en mouvement. Les affects ne sont pas laissés de côté par la science de la sexualité que ce soit en termes de sens, d'émotion ou de sentiment. La science de la sexualité codifie les affects, elle leur laisse une place ou la leur retire. La deuxième partie portera sur la circulation des affects. De la même manière,

¹⁸⁸ Ann Stoler parle d'« *affective grid* », Stoler, *La chair de l'empire : Savoirs intimes et pouvoirs raciaux en régime colonial*, p. 22. Le terme est traduit par « *logique affective* ». Je préfère une reformulation en terme de « *grille normative des affects* ». Le terme « *grid* » renvoie à l'idée d'un quadrillage, d'une sorte de grille ayant sa logique interne propre. Par ailleurs, le terme « *affective* » en anglais comme en français renvoie à la notion d'affect comme à celui d'affection. L'emploi du terme « *affect* » me semble plus proche de ce que Stoler cherche à décrire. En tout cas, en ce qui concerne le mode de contrôle qui se met en place à partir de la science de la sexualité, il s'agit d'une grille normative des affections, c'est-à-dire des modes de plaisir et de relations entre des personnes, mais plus encore d'une grille normative des affects, c'est-à-dire de façon générale comment ressent-on, comment est-on affecté (influencé/modifié) par des personnes (des corps, des discours, des positions sociales), des environnements, des plaisirs, des interdits... Mon approche sociologique interroge ce que les affects font aux corps sociaux (corps individualisés et sociétés) et vice-versa.

les pratiques physico-sexuelles sont très codifiées, elles ne doivent pas déborder du cadre prévu par la science de la sexualité sous peine de réprobation, d'ostracisme social ou encore d'enfermement (pénal ou psychiatrique). La troisième partie interrogera les pratiques physico-sexuelles et étudiera la manière dont elles sont figées par la science de la sexualité.

51- DES CORPS QUI PASSENT

Dans mon mémoire de Master 2, *Questions de sexualité entre pouvoir et résistance*, j'avais interviewé des personnes qui questionnaient le *passing* en terme de genre. Quelles sont celles qui « passent », mais sont discordant-es au niveau de l'état civil, celles qui ne « passent » pas, celles qui « passent » pas comme elles le souhaiteraient ou qui ne « passent » pas toujours. Une des personnes interrogées, Fred, avançait dans un entretien en 2007 :

Moi socialement je passe pour un gars 50% du temps, mais 50% du temps je passe pour une meuf, dès que je me mets à parler de toute manière les gens ils tiltent.

Je crois que c'est ça que je recherche être inintelligible, même si ça va me mettre en danger et que je vais être obligé de le dealer, mais je ne me sens pas un gars, je ne serai jamais un gars.

J'affirmais alors que le genre avant de se parler se donne à voir. J'avais eu conscience qu'il était difficile dans un travail de sociologie de rendre compte de cela. Et pour essayer de le faire quand même, j'avais demandé aux personnes rencontrées en entretien de se décrire physiquement. Je reprends ici deux des descriptions faites d'eux-mêmes par les interviewé-es :

Y'a qu'à dire que je mesure 1m74, 65 kg, avec un corps en cours de transition, les cheveux longs et de couleur auburn, les yeux noisette (c'est plus sexy que marron), totalement épilée, parfois assez mal... on dira un physique assez normé. Pour les défauts, un peu maigre, avec une bedaine naissante, voûtée, des vieilles traces de barbe persistante... (Kora2)

Alors je suis grand (rires), musclé. Comment je pourrais me définir ? Je ressemble à un petit Gollum, tout minus. [...] Non je ressemble à un ptit garçon non pas à un petit garçon à un jeune homme de 17 ans qui sort du collège. Je ressemble vraiment à ça quoi. (Pascal)

Ces extraits donnent à voir le mouvement de construction de genre des actrices à partir de leur propre regard. Il m'avait alors paru intéressant de les confronter avec des descriptions anecdotiques de leur vie quotidienne :

Oui quand tu vas à la banque, non là c'est plus par rapport à l'identité queer mais quand tu vas à la CAF c'est la situation d'y a deux jours où le mec il était trop content, il était tout..., j'étais avec C. (prénom et apparence féminine) il nous regardait style mademoiselle et monsieur et je sais pas il trouvait C. hyper jolie et moi il avait l'air de se dire que j'étais un jeune homme je sais pas quoi donc il nous servait des mademoiselle et monsieur tout le temps jusqu'à ce qu'il voit mon chèque et ma carte d'identité et là il était hyper plus jovial du tout (rires) c'est hyper drôle et ça m'arrive tout le temps les gens ils sont hyper jovials avec moi en plus quand je suis avec C. ils sont là oh un petit couple hétérosexuel (rires) et là je donne ma carte d'identité et je regarde la tête qu'ils font. En plus ils font trop la gueule dans le truc de ils m'ont appelé monsieur ou jeune homme et moi je leur ai rien dit et après avec ma carte d'identité ils captent que je, enfin, ils captent que je suis une fille avec des guillemets et là ils comprennent plus rien et ils disent disons ça c'est hyper drôle souvent, parce que pour le coup c'est même pas méchant, c'est juste... Après, c'est eux qui sont hyper déstabilisés. (Pascal)

En tout cas au niveau purement administratif, dans mon exemple quotidien, j'ai une assistante sociale, justement parce que je suis au rmi, qui est convaincue qu'on est un couple de lesbiennes, qu'on est deux femmes etc. donc à chaque fois qu'elle parle de moi, quand elle passe un coup de fil à la CAF par exemple pour mon dossier par exemple elle dit j'ai Mme B devant moi, elle est là, elle a amené les papiers. Ses interlocuteurs ne doivent pas tout comprendre, tu vois pour moi, vu que la première fois qu'elle m'a vu elle « c'était une fille » y'a pas de soucis. Elle a été hyper choquée au bout de dix minutes de discussions quand je lui ai dit, mais non je pensais que vous aviez capté mais en fait je suis un garçon, elle était sur le cul, et du coup, ça c'est fait hyper facilement à titre individuel, mais quand elle remplit les dossiers c'est toujours Mr B et le numéro de carte vitale, et ça elle peut pas faire autrement parce que sinon je toucherai pas mes droits, et puis après le quotidien de chercher du taf, tu restes un mec et pourtant t'es maquillée t'as pas de barbe, t'as les cheveux longs tu ressembles à une femme, mais tu restes un mec parce que dans tous les cas il faut à un moment sortir une pièce d'identité, une carte vitale ou des choses comme ça. (Kora2)

Je suis quelqu'un d'apparence assez normale, j'ai des piercings mais ils sont bien cachés, j'ai préféré jouer le caméléonisme pour ça, parce que ça me permet d'être à l'aise un peu partout et justement de jouer des rôles. C'est toujours la même histoire et pourtant, je suis quelqu'un de queer mais personne le soupçonnerait parce que je le porte pas sur la figure. (Léïa)

Cette notion de *passing* me semble clef pour comprendre l'investissement normatif des corps. Il s'agit ici de ne pas uniquement le comprendre pour les questions de genre mais plus largement en ce qui concerne toutes les techniques de gestion des populations qui ont produit certaines personnes dans leurs corps-mêmes comme « Autres » de la modernité (race, sexe, sexualité, certains handicaps notamment sensoriels...). Le *passing* révèle avant tout l'existence d'une grille de référence qui permet de voir ce qui passe et ce qui ne passe pas, pour reprendre l'expression de Fred, ce qui permet de se rendre intelligible. Passer pour un corps, n'est pas anodin, cela permet de circuler dans une société, si on ne passe pas, on est exposé à des abus de pouvoir et des formes diverses d'intrusion dans les détails de l'intimité et des corps. Sara Ahmed souligne les liens entre *passing* et identité : « *Passing functions here as a technology, which relates physical movement with identity formation: to pass through a space requires passing as a particular kind of subject, one whose difference is unmarked and unremarkable* »¹⁸⁹.

Avant d'interroger les questions de *passing* et celles d'identité, il en sera à nouveau question dans les chapitres 6 et 7, je veux revenir sur la grille préalable au *passing*, selon quels critères on passe ou on ne passe pas ou pas toujours. Le *passing* suppose effectivement une grille normative préalable qui re/marque des corps comme pervers et, par défaut, d'autres comme normaux, alors qu'ils sont uniquement normalisés, naturalisés, dans ce domaine rien ne préexiste à sa socialisation. Je postule que la sexualité est un territoire de quadrillage, de marquage des corps et de mise en circulation de leurs normes. Les observations consignées dans les *Psychopathia sexualis* en rendent compte.

Dans un premier temps, je décrirai comment les corps présentés dans les *Psychopathia sexualis* se doivent d'être mesurés. Dans un deuxième temps, je reviendrai sur la hiérarchie des morceaux de corps, de la sexualisation, hiérarchisation ou mise à distance qui est faite de certaines parties du corps.

511- Questions de mesure

Les questions de mesure sont très présentes dans les *Psychopathia sexualis*. La mesure renvoie à deux choses distinctes, mais qui se recoupent. Elle renvoie à l'idée de modération et à celle de corps mathématiquement et socialement mesurés, dans un langage contemporain on pourrait parler d'une évaluation des corps.

¹⁸⁹ Sara Ahmed, *Affective Economies, Social Text*, volume 22, n° 2, été 2004, p. 122.

L'idée de modération est tout d'abord située dans le temps (paradoxe) et dans la fréquence des pratiques sexuelles (anesthésie et hyperesthésie) :

1^o Paradoxe, c'est-à-dire émotions sexuelles produites en dehors de l'époque des processus anatomico-physiologiques dans la zone des parties génitales.

2^o Anesthésie (manque de penchant sexuel). Ici toutes les impulsions organiques données par les parties génitales, de même que toutes les représentations, toutes les impressions optiques, auditives et olfactives, laissent l'individu dans l'indifférence sexuelle. Physiologiquement ce phénomène se produit dans l'enfance et dans la vieillesse.

3^o Hyperesthésie (penchant augmenté jusqu'au satyriasis). Ici, il y a une aspiration anormalement vive pour la vie sexuelle, désir qui est provoqué par des excitations organiques, psychiques et sensorielles. (Acuité anormale du libido, lubricité insatiable.) L'excitation peut être centrale (nymphomanie, satyriasis), périphérique, fonctionnelle, organique.

4^o Paresthésie (perversion de l'instinct sexuel), c'est-à-dire excitation du sens sexuel par des objets inadéquats.

Ces anomalies cérébrales tombent dans le domaine de la psychopathologie. Les anomalies spinales et périphériques peuvent se combiner avec celles-ci. Ordinairement elles se rencontrent chez des individus non atteints de maladies mentales. Elles peuvent se présenter sous diverses combinaisons et devenir le mobile de délits sexuels. C'est pour cette raison qu'elles demandent à être traitées à fond dans l'exposé qui va suivre. L'intérêt principal, cependant, doit revenir aux anomalies causées par le cerveau, ces anomalies poussant souvent à des actes pervers et même criminels. (Krafft-Ebing, 1895)

Avec la science de la sexualité, la sexualité non perverse se doit d'être ni trop, ni trop peu, et d'avoir lieu au bon moment de la vie. Le cycle de la sexualité est calqué sur celui de la reproduction. Krafft-Ebing en dresse un panorama, selon une logique aussi présente dans les classifications raciales, indexé aux différents climats et différencié pour les hommes et les femmes :

La durée des processus anatomico-physiologiques dans les organes sexuels, ainsi que la durée de la puissance de l'instinct génésique, diffèrent selon les individus et les peuples. Race, climat, conditions héréditaires et sociales, exercent une influence décisive. On sait que les Méridionaux présentent une sensualité bien plus grande que les gens du Nord. Le développement sexuel a lieu bien plus tôt chez les habitants du Midi que chez ceux des pays septentrionaux. Chez la femme des pays du Nord, l'ovulation, qui se manifeste par le développement du corps et les hémorragies périodiques des parties

génitales (menstruation), ne se montre qu'entre treize et quinze ans ; chez l'homme, le développement de la puberté (qui se manifeste par la mue de la voix, le développement des poils sur la figure et sur le mont de Vénus, les pollutions périodiques, etc.), ne se montre qu'à partir de quinze ans. Au contraire, chez les habitants des pays chauds, le développement sexuel s'effectue plusieurs années plus tôt, chez la femme quelquefois même à l'âge de huit ans. Il est à remarquer que les filles des villes se développent à peu près un an plus tôt que les filles de la campagne, et que plus la ville est grande, plus le développement, cæteris paribus, est précoce.

Les conditions héréditaires n'exercent pas une influence moins grande sur le libido et la puissance virile. Il y a des familles où, à côté d'une grande force physique et d'une grande longévité, le libido et une puissance virile intense se conservent jusqu'à un âge très avancé. Il y en a d'autres où la vita sexualis éclot tard et s'éteint bien avant le temps.

Chez la femme, la période d'activité des glandes génitales est plus limitée que chez l'homme, chez qui la production du sperme peut se prolonger jusqu'à l'âge le plus avancé.

Chez la femme, l'ovulation cesse trente ans après le début de la nubilité. Cette période de stérilité des ovaires s'appelle la ménopause. Cette phase biologique ne représente pas seulement une mise hors fonction et une atrophie définitive des organes génitaux, mais un processus de transformation de tout l'organisme. Dans l'Europe centrale, la maturité sexuelle de l'homme commence vers l'âge de dix-huit ans ; sa puissance génésique atteint son maximum vers l'âge de quarante ans. À partir de cette époque, elle baisse lentement.

La potentia generandi s'éteint ordinairement vers l'âge de soixante-deux ans ; la potentia coeundi peut se conserver jusqu'à l'âge le plus avancé. L'instinct sexuel existe sans discontinuer pendant toute la période de la vie sexuelle ; il n'y a que son intensité qui change. Il ne se manifeste jamais d'une façon intermittente ou périodique, sous certaines conditions physiologiques, comme c'est le cas chez les animaux.

Chez l'homme, l'intensité de l'instinct a des fluctuations, des hauts et des bas, selon l'accumulation et la dépense du sperme ; chez la femme, l'instinct sexuel augmente d'intensité au moment de l'ovulation, de sorte que, post menstua, le libido sexualis est plus accentué. (Krafft-Ebing, 1895)

Le temps dans lequel la sexualité doit avoir lieu est normé. La sexualité jugée trop précoce est un signe de perversion en elle-même mais aussi un indice d'un terrain favorable au développement de nouvelles perversions ou de problèmes psychiatriques :

Dans ces cas de libido précoce, les enfants sont amenés à la masturbation, et, comme ils sont fortement tarés, ils aboutissent souvent à l'idiotie ou aux formes graves des névroses ou psychoses dégénératives. (Krafft-Ebing, 1895)

Nombre d'observations décrivent ainsi les débuts sexuels des personnes comme ayant eu lieu trop tôt dans leur développement. Cet élément contribue à expliquer le développement des perversions :

Observation 12. M^{me} E..., quarante-sept ans [...] Dès son enfance, la malade était nerveuse, excentrique, romanesque, et manifestait, à peine sortie de l'enfance, un penchant sexuel excessif. Elle s'adonna, dès l'âge de dix ans, aux jouissances sexuelles. (Krafft-Ebing, 1895)

Observation 15. Le 11 juillet 1884, R..., trente-trois ans [...]. Dès son enfance, il eut un instinct sexuel très puissant dont il prit pleine conscience à l'âge de six ans. Depuis cette époque, masturbation ; à partir de quinze ans, pédérastie, faute de mieux ; quelquefois tendances à la sodomie. (Krafft-Ebing, 1895)

Observation 88. X..., vingt-quatre ans [...]. À l'âge de sept ans, il fut entraîné à l'onanisme par une bonne. La première fois, X... trouva plaisir à ces manipulations cum illa puella fortuito pede calceolo tecto penem tetigit. Ce fait a suffi pour créer chez l'enfant taré une association d'idées, grâce à laquelle, dorénavant, le seul aspect d'un soulier de femme et ensuite le rappel d'un souvenir dans ce sens pouvaient provoquer de l'érection et de l'éjaculation. (Krafft-Ebing, 1895)

La précocité sexuelle est considérée comme un signe d'infériorité intellectuelle, mais influence aussi le reste du développement de la sexualité et de la personnalité selon la théorie des associations que Krafft-Ebing emprunte à Binet. La science de la sexualité commence à faire des biographies linéaires des personnes, ce travail sera prolongé par la psychanalyse. L'enfance devient un stade qui attire spécialement l'attention, puisqu'elle est garante d'un développement adulte « normal ». Comme le précise Krafft-Ebing, cette thèse n'est pas seulement développée dans les *Psychopathia sexualis*, on la retrouve aussi dans les travaux de Cesare Lombroso qui l'inscrit directement dans les théories évolutionnistes :

Or, la précocité, on le sait, est un signe d'infériorité, elle est atavique. (Lombroso, 1887, p. 182)

On sait que la précocité est un caractère atavique des animaux et des sauvages.
(Lombroso, 1887, p. 365)

Le contrôle de l'accès à la sexualité des plus jeunes est vu comme un trait de civilisation, d'humanité. L'accès trop jeune à la sexualité démontre pour ces deux scientifiques un instinct sexuel incontrôlé, « atavique », précivilisationnel et donc « sauvage » ou « animal ».

La sexualité des personnes âgées, au contraire, n'est pas considérée en soi comme pathologique chez Krafft-Ebing. Par contre, si elle change dans sa nature, elle devient un signe de démence sénile :

Observation 2. M. X..., quatre-vingts ans, d'une haute position sociale, issu d'une famille tarée, cynique, a toujours eu de grands besoins sexuels. Selon son propre aveu, il préférait, étant encore jeune homme, la masturbation au coït. [...] Depuis des années, le caractère du patient qui était bizarre et sujet à des explosions violentes de colère, est devenu de plus en plus excentrique. Il est devenu méfiant et la moindre contrariété dans ses désirs le met dans un état qui peut provoquer des accès de rage pendant lesquels il lève même la main sur son épouse.

Depuis un an, on a remarqué chez lui des symptômes nets de dementia senilis incipiens. La mémoire s'est affaiblie ; il se trompe sur les faits du passé et parfois ne sait plus s'y reconnaître. Depuis quatorze mois, on constate chez ce vieillard de véritables explosions d'amour pour certains de ses domestiques hommes, particulièrement pour un garçon jardinier. D'habitude tranchant et hautain envers ses subalternes, il comble ce favori de faveurs et de cadeaux, et ordonne à sa famille ainsi qu'aux employés de sa maison de montrer la plus grande déférence à ce garçon. Il attend, dans un état de véritable rut, les heures de rendez-vous. Il éloigne de la maison sa famille pour pouvoir rester seul et sans gêne avec son favori ; il s'enferme avec lui pendant des heures entières et, quand les portes se rouvrent, on trouve le vieillard tout épuisé, couché sur son lit. En dehors de cet amant, ce vieillard a encore périodiquement des rapports avec d'autres domestiques mâles. Hoc constat amatos eum ad se trahere, ab iis oscula concupiscere, genitalia sua tangi jubere itaque masturbationem mutuam fieri. Ces manies produisent chez lui une véritable démoralisation. Il n'a plus conscience de la perversité de ses actes sexuels, de sorte que son honorable famille est désolée et n'a d'autre recours que de le mettre sous tutelle, de le placer dans une maison de santé. On a pu constater chez lui d'excitation érotique pour l'autre sexe, bien qu'il partage encore avec sa femme la chambre à coucher commune. En ce qui concerne la sexualité perversie et le complet affaissement du sens moral de ce malheureux, il est à remarquer, comme fait curieux, qu'il questionne les servantes de sa belle-fille pour savoir si cette dernière n'a pas d'amant. (Krafft-Ebing, 1895)

La sexualité chez Krafft-Ebing doit donc avoir lieu dans les bonnes périodes de la vie, sinon elle est signe de perversion, de démence ou entraîne vers les perversions et donc comporte en germe le risque de la dégénérescence des personnes concernées et/ou de leurs descendances.

De même, la sexualité se doit d'être mesurée dans la quantité, c'est-à-dire qu'elle ne doit pas être trop fréquente (hyperesthésie), ni trop rare (anesthésie). L'hyperesthésie ne se caractérise pas seulement par une sexualité trop fréquente mais plutôt par un rapport à la sexualité qui dépasse la génitalité, une place considérée trop grande lui est accordée dans la vie quotidienne :

Quand l'écorce cérébrale et le centre psychosexuel se trouvent dans un état d'hyperesthésie (sensibilité anormale de l'imagination, facilité des associations d'idées), non seulement les sensations visuelles et tactiles, mais encore les sensations auditives et olfactives peuvent suffire pour évoquer des idées lascives. (Krafft-Ebing, 1895)

Une trop grande importance donnée à la sexualité et/ou une trop grande fréquence des rapports sexuels, sont supposées entraîner d'autres types de perversions (paresthésie). Un lien est fait avec le sadisme principalement, parce que là, Krafft-Ebing situe un instinct sexuel impérieux (sauvage) qui peut être satisfait de n'importe quelle manière :

L'hyperesthésie sexuelle doit toujours être considérée comme la base des penchants sadistes. (Krafft-Ebing, 1895)

C'est probablement pour pouvoir parler de gradation dans l'hyperesthésie et aussi pour pouvoir la mettre en lien avec d'autres perversions que Krafft-Ebing met à distance les autres pathologies sexuelle de l'excès que sont la nymphomanie et le satyriasis.

Ainsi, Krafft-Ebing place l'hyperesthésie au niveau psychique alors que la nymphomanie ou le satyriasis sont considérés comme des troubles des organes génitaux, respectivement des ovaires/utérus et du pénis (priapisme). Krafft-Ebing classe la nymphomanie et le satyriasis dans les « *pathologies spéciales* ». Se rencontrent là deux modes de pensée scientifiques, les manies et les perversions sexuelles : la manie est un état, elle relève de la pensée aliéniste (Esquirol) et s'inscrit dans les corps, alors que la perversion, l'hyperesthésie a une genèse, un développement et un devenir psychiatrique, son siège est le psychisme. L'hyperesthésie implique un besoin de contrôle de l'extérieur ; elle mobilise ainsi la rhétorique de l'hypersexualité qui a déjà une généalogie notamment dans les espaces coloniaux (Stoler, 1995 ; McClintock, 1995 ; Dorlin, 2009).

L'hyperesthésie se situe du côté du sauvage, de l'animal, de l'incontrôlé, de l'incivilisable et, pour cette raison précise, Krafft-Ebing la rapproche du sadisme.

Dans les *Psychopathia sexualis*, le contrôle de la sexualité est toujours présenté comme un signe de civilisation qui distingue les humains rationnels de ceux qui ne le sont pas : les femmes, particulièrement les prostituées, les non-européens (sauvages, primitifs), les enfants, les animaux, les fous. L'idée de mesure dans le sens de modération est à comprendre comme une volonté de rationalisation de la sexualité par la science. Elle procède aussi d'une hiérarchisation entre ceux qui sont capables de raison sexuelle et ceux qui ne le sont pas ou plus précisément à qui ce pouvoir est retiré.

L'anesthésie sexuelle, enfin, est aussi désignée comme une perversion de la *vita sexualis*¹⁹⁰. Krafft-Ebing envisage celle-ci comme innée ou acquise. L'anesthésie sexuelle temporaire, résultant de maladies, d'un état de surmenage n'est pas considérée comme pathologique. Krafft-Ebing la décrit encore comme pouvant résulter d'un manque d'excitation par rapport aux partenaires. Certains hommes n'arrivent pas à accomplir le coït avec leurs femmes mais le font avec des prostituées. Dans ces cas-là, elle n'est pas pathologique. Par contre, lorsqu'elle est établie à l'échelle d'une longue période, voire de la vie, elle est alors considérée comme problématique :

On ne peut considérer comme exemples incontestables d'absence du sens sexuel, occasionnée par des causes cérébrales, que les cas dans lesquels, malgré le développement et le fonctionnement normal des parties génitales (production du sperme, menstruation), tout penchant pour la vie sexuelle manque absolument ou a manqué de tout temps. Ces individus sans sexe, au point de vue fonctionnel, sont très rares. Ce sont des êtres dégénérés chez lesquels on peut rencontrer des troubles cérébraux fonctionnels, des symptômes de dégénérescence psychique et même des stigmates de dégénérescence anatomique. (Krafft-Ebing, 1895)

Le manque d'intérêt pour la sexualité et le manque de pratiques physico-sexuelles, est pour Krafft-Ebing un symptôme de troubles plus importants innés ou produits par d'autres perversions qui auraient « desséchées » la vie sexuelle :

Ainsi s'expliqueraient les cas intermédiaires entre l'anesthésie sexuelle (psychique) congénitale et l'anesthésie acquise. Celle-ci menace nombre de masturbateurs tarés. Au point de vue psychologique, il est intéressant de constater que, lorsque la vie sexuelle se dessèche trop vite, il se produit aussi une défectuosité éthique. (Krafft-Ebing, 1895)

¹⁹⁰ À deux reprises l'auteur utilise le terme de « frigidité » pour décrire une anesthésie sexuelle temporaire.

La mesure de la sexualité est ainsi envisagée à l'échelle de la vie. La sexualité doit être pratiquée avec parcimonie sinon le risque est pris qu'elle s'épuise. Reste à comparer le traitement différentiel de l'anesthésie sexuelle chez les hommes et les femmes. Dans le cadre légal, et dans une relation conjugale, les époux sont en effet tenus d'avoir des rapports sexuels régulièrement : le « devoir conjugal »¹⁹¹. Deux observations témoignent de cette situation dans les *Psychopathia sexualis*. Une différence est à noter entre l'observation 7 d'une femme et l'observation suivante 10 d'un homme, cette femme qui n'a aucun plaisir dans la sexualité, se force pour conserver une sexualité minimale dans son couple :

Observation 7. M^{me} O..., d'une constitution normale, bien portante, bien réglée, âgée de trente-cinq ans, mariée depuis quinze ans, n'a jamais éprouvé de libido, et n'a jamais ressenti de sensation érotique dans le commerce sexuel avec son mari. Elle n'avait pas d'aversion pour le coït, et il paraît que parfois elle le trouvait agréable, mais elle n'avait jamais le désir de répéter la cohabitation.
(Krafft-Ebing, 1895)

Cet homme, par contre, ne veut pas avoir de sexualité et n'en a pas du tout, comme le souligne la citation suivante, même si cela peut-être un motif légal d'annulation du mariage :

Observation 10. La plaignante demande le divorce à cause de l'impuissance de son mari qui n'a encore jamais accompli avec elle l'acte sexuel. Elle a trente et un ans et elle est vierge. L'homme est un peu faible d'esprit ; au physique il est fort ; les parties génitales extérieures sont bien constituées. Il prétend n'avoir jamais eu d'érection complète ni d'éjaculation, et il dit que les rapports avec les femmes le laissent absolument indifférent. (Krafft-Ebing, 1895)

L'idée de mesure est modération, elle est aussi mathématique dans les *Psychopathia sexualis*. Les corps sont mesurés sous tous les angles, puisque certaines caractéristiques physiques sont la preuve des comportements des individus ou de leurs dégénérescence. Krafft-Ebing observe, mesure les corps dans ses différentes parties. Les modes de transmission de l'hérédité n'ont pas été établis, la sexualité est située entre le cerveau et

¹⁹¹ Comme le montre ce texte, la question du devoir conjugal n'est pas inscrite dans le Code civil, elle est plutôt affaire de jurisprudence : « La loi sur le mariage prévoit seulement que les époux "se doivent mutuellement respect, fidélité, secours, assistance" ([article 212 du Code Civil](#)), et qu'ils "s'obligent mutuellement à une communauté de vie" ([article 215 du Code Civil](#)). Il n'y a aucune obligation explicite d'entretenir des relations sexuelles. Ce sont les juges qui ont affirmé historiquement que les époux ont l'obligation d'entretenir une sexualité régulière, non seulement au début de leur mariage qui doit être "consommé", mais encore de manière renouvelée pendant toute la durée du mariage. », <http://www.decayeux-avocat.com/2011/06/devoir-conjugal-et-viol-entre-epoux-font-ils-un-bon-menage/>

les organes génitaux. Alors, à l'instar de Cesare Lombroso¹⁹², qu'il cite fréquemment, Krafft-Ebing mesure les crânes :

Le crâne est rachitique, un peu hydrocéphale, avec des os pariétaux convexes.

Le diamètre longitudinal du crâne était de 175, le diamètre en largeur de 148 millimètres. Le poids total du cerveau œdématisé, mais non atrophié, était de 1,175 grammes.

Crâne dolichocéphale de 59 centimètres de circonférence, avec bosses frontales très proéminentes (cette observation n° 108 a été envoyée à Krafft-Ebing, la personne, inverti sexuel, se mesure elle-même.)

Le crâne est légèrement oxycéphale et reste dans toutes ses dimensions d'un centimètre au-dessous du volume moyen du crâne féminin. La circonférence du crâne est de 32 centimètres, la ligne de l'oreille à la pointe postérieure du crâne de 24, la ligne de l'oreille à l'occiput de 23, celle de l'oreille au front de 26,5 ; la circonférence longitudinale est de 30, la ligne de l'oreille au menton de 20,5, le diamètre longitudinal de 17, le plus grand diamètre en largeur de 13, la distance des conduits auditifs de 12, la ligne des jugulaires de 11,2 centimètres. La mâchoire supérieure dépasse la mâchoire inférieure de 0,5 centimètre.

Son crâne a une circonférence d'à peine 53 centimètres ; il est rhombiquement déformé et la partie postérieure est abrupte. (Krafft-Ebing, 1895)

Les crânes sont particulièrement importants parce qu'ils renferment les cerveaux : « Le médecin viennois Franz-Josef Gall est l'inventeur de la phrénologie, qui prétend que la forme du crâne reflète les fonctions du cerveau » (Sandrel, 2010). Les tailles du crâne sont sensées donner des informations sur le psychisme des personnes, sur l'éventuelle altération de leurs facultés mentales. Ceci explique l'attention portée aux crânes ainsi que la grande variété des qualificatifs employés pour les décrire : « Le crâne est microcéphale », « crâne volumineux, de forme rhomboïde, et déformé ; la partie gauche du front est plus plate que la partie droite », « Le crâne est, dans sa partie frontale, étroit et un peu fuyant », « son crâne est de grandeur moyenne, asymétrique », « Crâne un peu progeneum », « L'extérieur physique du malade, notamment son crâne plagiocéphale, ses grandes oreilles écartées, l'innervation du côté droit de la bouche, l'expression

¹⁹² Cesara Lombroso (*L'homme criminel*, 1887) a mesuré plus de trois cents quatre-vingt crânes pour mettre à jour les liens entre taille du crâne et criminalité. Il compare ainsi les tailles de crâne des assassins et des voleurs, des hommes et des femmes criminels (voleurs, assassins, infanticides, prostituées, voleuses), des européens normaux et des autres (« Antiques, Étrusques et Égyptiens, Nègres, Américains, Sémites, Paponas, Péruviens »), des « préhistoriques », des « sauvages » et des « modernes »... L'influence sur Krafft-Ebing est évidente. Le vocabulaire qui permet de qualifier les tailles des crânes vient probablement en grande partie des travaux de Lombroso.

névropathique des yeux, indiquent un névropathe dégénéré », « Le malade a un crâne hydrocéphale, enfoncé au niveau de la fontanelle droite ; l'œil est névropathique. », « Le crâne est pointu, la face est longue et étroite ; bosses pariétales proéminentes. », « Le crâne est tout à fait anormal et a la forme d'une boule : preuve que le cerveau était déjà malade dans la période fœtale ou du moins dans les premières années du développement. », « Le crâne est sub-microcéphale. ». La mention de crâne normal montre que les crânes des patients sont systématiquement observés, mesurés : « Le crâne a une conformation normale ; les stigmates de dégénérescence manquent absolument ; seulement son œil, particulièrement nerveux, rappelle la névropathie. ».

Toujours selon la même logique, celle de lire dans les corps leurs anomalies ou déviations de fonctionnement, Krafft-Ebing observe méticuleusement les parties génitales¹⁹³ : « aucune anomalie génitale », « manque un testicule », « atrophie des testicules », « Le pénis et les testicules sont très fortement développés. », « pénis très gros », « mons Veneris très poilu », « le testicule droit descend plus bas que le gauche », « Les parties génitales sont flasques, les testicules très mous et très petits. », « Le pénis est court et incurvé à sa base, très peu apte à l'érection. ». Les observations des parties génitales sont parfois encore plus développées :

Il s'agissait d'un homme de quarante-cinq ans, bien fait, dont les testicules avaient le volume d'une fève, étaient dépourvus de canaux déférents et dont le larynx avait des dimensions féminines. (Krafft-Ebing, 1895)

Peu après ma naissance, mon pénis était déjà extraordinairement grand ; à l'heure qu'il est, il a en statu erectionis 21 centimètres de longueur et une circonférence de 14 centimètres. (Krafft-Ebing, 1895, extrait d'une autobiographie d'un inverti sexuel, observation 112)

Le pénis est grand, bien développé ; le système pileux sur les parties génitales et sur le corps en général est très bien fourni. (Krafft-Ebing, 1895)

¹⁹³ À ce propos, et encore à l'heure actuelle, en France, dans les cas d'intersexualité résultant d'un déficit en 5 alpha réductase, les médecins mesurent le clitoris - pénis pour décider si la personne doit être réassignée comme homme ou femme. Cette réassignation est faite dans l'enfance, se révèle parfois insatisfaisante pour les personnes à la puberté. Elle est très polémique comme le soulignent les associations de personnes intersexes :

« Les termes "intersexe" ou "intersexualité" renvoient à certaines variations du développement génital dit "normal" :

- Une personne disposant d'un génotype (chromosomes) mâle (XY) pourra avoir, à la naissance, des organes génitaux qui ne sont pas complètement masculinisés. Très étendues, les variations morphologiques et anatomiques peuvent aller jusqu'à des organes génitaux qui ne sont pas du tout masculinisés.
- Une personne disposant d'un génotype femelle (XX) pourra naître avec des organes génitaux qui ne sont pas complètement féminisés. Étendues également, les variations peuvent faire apparaître des organes génitaux d'apparence masculine.

Ces variations congénitales se retrouvent le plus souvent classifiées dans le cadre des "malformations" ou "anomalies" génitales ; des "désordres" du développement sexuel, des "maladies" face auxquelles la médecine propose divers traitements regroupés dans le domaine de la chirurgie et de l'endocrinologie. La plupart des personnes intersexes et intergenres ne sont pas et ne se considèrent pas comme "malades". En d'autres mots, la classification binaire "mâle/femelle", "homme/femme" est trop réductrice et les variations bien plus vastes que l'on ne le pense. », Organisation Internationale des Intersexes, <http://oii-europe.blogspot.fr/>.

Pour les femmes, les mesures des organes génitaux et reproductifs sont moins nombreuses, du fait que moins de femmes que d'hommes sont observées dans les *Psychopathia sexualis*, mais elles apparaissent quand même quelques fois¹⁹⁴ :

Les parties génitales sont développées d'une façon tout à fait normale, et sans changements, sauf un descensus uteri avec hypertrophie de la portion vaginale. (Krafft-Ebing, 1895)

Les parties génitales sont tout à fait féminines, sans aucune trace de phénomènes d'hermaphrodisme, mais leur développement s'est arrêté ; elles ont le type enfantin d'une fille de dix ans. Les labia majora se touchent presque complètement, les minora ont la forme d'une crête de coq et proéminent au-dessus des grandes. Le clitoris est petit et très sensible. Le frenulum est tendre, le perineum très étroit, introitus vaginæ étroit, avec muqueuse normale. L'hymen manque (probablement absence congénitale), de même les carunculæ myrtiformes. La vagina est tellement étroite que l'introduction d'un membrum virile serait impossible ; d'ailleurs très sensible. Il est évident que jusqu'ici le coït n'a pas eu lieu. L'utérus est senti à travers le rectum gros comme une noix ; il est immobile et en rétroflexion. (Krafft-Ebing, 1895)

Les mesures des crânes et des organes génitaux viennent de l'interrogation sur la cause d'un développement sexuel pervers, est-ce sous l'influence du cerveau ou des organes génitaux que les perversions se développent ?

¹⁹⁴ Ailleurs que dans les *Psychopathia sexualis*, de nombreux scientifiques ont observé les organes génitaux des femmes (Charcot, Cuvier, Lacassagne...). Lombroso, dans son texte sur la femme prostituée, avance que les prostituées ont des lèvres plus développées que les autres femmes. Les études ethno-anthropologiques sur les femmes colonisées sont aussi nombreuses, qu'elles parlent du tablier des Hottentotes, de la stéatopygie des femmes africaines ou de leurs clitoris surdéveloppés (Dorlin, 2009). Chez les scientifiques modernes, il semble que la taille des organes génitaux des femmes est proportionnelle à leur intérêt pour la sexualité. Là encore l'argument est circulaire, une sexualité débordante entraîne un développement des organes sexuels (clitoris, lèvres), la grande taille des organes sexuels est la preuve d'une hyperesthésie sexuelle. Il faut encore noter que la sexualité des femmes étant vue sous l'angle de la reproduction, l'utérus est aussi considéré dans le rapport à la sexualité. Ceci renvoie à tout le traitement de l'hystérie, notamment en France par le docteur Charcot. Dans les *Psychopathia sexualis*, l'hystérie est traitée dans le chapitre « *pathologies spéciales* ». L'hystérie était une maladie attachée à l'utérus, dans la médecine anatomo-pathologique. Krafft-Ebing s'attachant à décrire les perversions sexuelles d'une manière neurologique, l'hystérie est reléguée dans un chapitre à part, au même titre que les manies. L'hystérie devient une maladie qui peut toucher les hommes comme les femmes, Krafft-Ebing parle alors d'*hysteria virilis* : « *Un homme hystérique - la juxtaposition semble anodine vu l'usage habituel du mot hystérique qui qualifie la souffrance venue de la psychonévrose nommée hystérie, ou qui exprime une émotivité excessive. Le terme hystérie reste cependant sexué du fait de son étymologie et de son histoire. En tant que maladie attribuée par Hippocrate à l'asphyxie de la matrice, ou par la matrice (hustera en grec), l'hystérie avait longtemps été considérée comme une maladie presque exclusivement féminine. Le sexe de la maladie changea pour de bon au dix-neuvième siècle, quand les médecins insistèrent de plus en plus sur le fait qu'il s'agissait d'un trouble neurologique, qui pouvait donc affecter aussi bien les hommes [...]. Dans le public et la majeure partie de la littérature médicale, l'hystérie restait néanmoins (et probablement reste encore) un trouble sexuellement associé à la femme parce que sa symptomatologie représente une caricature de "féminité".* » (Rosario, 2000, p. 94). D'autres médecins encore ont travaillé à l'étude de l'hystérie masculine, comme Émile Batault, *Contribution à l'étude de l'hystérie chez l'homme*, Steinheil, 1885.

Une question très intéressante et très importante pour la matière que nous allons traiter est de savoir si c'est l'influence périphérique des glandes génitales (testicules et ovaires) ou si ce sont les conditions cérébrales centrales qui sont décisives pour le développement psycho-sexuel. Un fait qui plaide en faveur de l'importance des glandes génitales est que l'absence congénitale de celles-ci ou leur enlèvement avant la puberté ont une influence puissante sur le développement du corps et sur le développement psycho-sexuel, de sorte que ce dernier est arrêté et prend une direction dans le sens du sexe contraire (eunuques, viragines, etc.). Toutefois les processus physiques qui se passent dans les organes génitaux ne sont que des facteurs auxiliaires, mais non pas les facteurs exclusifs de la formation d'une individualité psycho-sexuelle ; cela ressort du fait que, malgré une constitution normale au point de vue physiologique et anatomique, il peut se développer un sentiment sexuel contraire au caractère du sexe que l'individu représente. (Krafft-Ebing, 1895)

Toute anomalie du corps est la preuve visuelle d'une perversion, d'une déviance. De façon générale, ce qui est grand est plutôt un bon signe pour les scientifiques (à l'exception du pénis qui de trop grande taille révèle des besoins sexuels trop importants) : « *Le corps est grand, bien fait* », « *de grandeur moyenne* », « *grand, musculeux, bien portant* ». Il faut tout de même noter que les hommes qui cherchent à rencontrer des femmes grandes, surtout plus grandes qu'eux, sont chez Krafft-Ebing soupçonnés d'être des masochistes (observation 52). L'autobiographie d'un masochiste, reprise dans l'observation quarante-neuf, atteste aussi de ce lien :

À partir de l'âge de 21 ans, les représentations commencèrent à « s'objectiver » ; il s'y ajoutait une chose « essentielle », c'est que la « maîtresse » devait être une personne grande, forte, et d'au moins quarante ans. À partir de ce moment, je fus toujours soumis à mes idées ; ma maîtresse était une femme brutale qui m'exploitait à tous les points de vue, même au point de vue sexuel, qui m'attelait devant sa voiture et faisait ainsi ses promenades, une femme que je devais suivre comme un chien et aux pieds de laquelle je devais me coucher nu pour être battu et fouetté. (Krafft-Ebing, 1895)

À l'inverse, tout ce qui est petit dans le corps est signe de manque ou de retard de développement, de faiblesse ou de malignité (« *les yeux petits, rapprochés l'un de l'autre, rouges ; le regard perçant* »). Le corps ou ses parties seront alors décrites comme « *rachitiques* », c'est-à-dire trop maigres, pas assez développées même si elles ne relèvent pas du rachitisme (maladie qui résulte de sous-alimentation dans le plus jeune âge). Elles peuvent aussi être décrites comme « *atrophées* » :

« testicules atrophiés », « pénis petit ; le testicule gauche est atrophié. »

Les parties génitales sont, dans ce cas, petites, atrophiées, les menstrues ne se produisent que tard ou pas du tout. (Krafft-Ebing, 1895)

Le bassin est aminci dans tous les sens (rabougri). (Krafft-Ebing, 1895)

Finalement, tout ce qui est asymétrique dans les corps est relevé comme un indice de perversion. On l'a vu précédemment pour les crânes et les organes génitaux, ceci est aussi vrai pour les oreilles, la bouche. L'asymétrie est le signe d'un développement non proportionnel et devient en elle-même le signe de perversion ou de son risque. À l'asymétrie correspond aussi l'irrégularité présentée comme douteuse et révélatrice de perversions :

La première menstruation eut lieu sans malaises à l'âge de quinze ans ; plus tard les menses furent irrégulières et anormalement fortes. (Krafft-Ebing, 1895)

K... est un imbécile ; il est aussi rabougri au physique, il a à peine 1,5m de taille ; crâne rachitique, hydrocéphale, avec des dents écartées l'une de l'autre, défectueuses, irrégulières. (Krafft-Ebing, 1895)

Selon la science de la sexualité et dans le contexte scientifique général de l'époque moderne, les corps et la sexualité se doivent d'être mesurés. Il s'agit tout d'abord de mesure, dans le sens de modération, la sexualité doit se faire dans les bons âges (paradoxe) et elle ne doit pas être trop fréquente (hyperesthésie), ni trop rare (anesthésie). La mesure est ensuite à comprendre dans son sens mathématique. Les corps sont mesurés, les tailles des différents organes doivent être standard, le trop grand peut rapidement être un signe d'excès, le trop petit celui d'un retard ou manque de développement. Enfin, l'asymétrie constitue l'évidence d'une perversion, d'un développement anormal. La démesure, le hors-standard des corps sont des tares, des stigmates de dégénérescence. Les corps pervers sont ainsi véritablement disséqués par la science de la sexualité, leurs différentes parties sont investies de valeurs et de significations sociales spécifiques.

512- Du fétichisme des morceaux de corps à la naturalisation des hiérarchies sociales

« J// découvert sur tes bras sur tes épaules sur le haut de ton dos sur tes reins sur ton thorax les marques violettes tout en ordre sur la peau de ton corps. » (Wittig, 1973, p. 105). Cette phrase de Monique Wittig décrit peut être des varices ou des vergetures, mais elle donne aussi à lire un processus de réappropriation « tout en ordre » des

codages des corps. En effet, le violet, est une couleur symbolique pour les lesbiennes. Sans chercher à remonter aux origines du lien, il semble important de remarquer sa fréquence : le groupe activiste lesbien - *Lavender Menace*, aux États-Unis dans les années 1970, des périodiques lesbiens - *Lavender Sheets*, *Lavender Times*, *Lavender Visions*, *Purple Rage*, *Purple Stars* (Amérique du Nord), *Violet Pulse* (Pologne), *Lila Schriften* (Autriche)... Pour la France, il suffit de relever le nom de la librairie lesbienne parisienne *Violette and co* : « *c'est une librairie de 80 m² consacrée aux textes et aux images qui mettent en valeur les femmes et les homosexualités sous toutes leurs formes.* » (<http://www.violetteandco.com/>). Il s'agit ici de voir décrire un peu plus en avant les processus de codage des corps dans les *Psychopathia sexualis*.

Dans les *Psychopathia sexualis*, aucune partie du corps n'échappe au quadrillage scientifique : le visage, les hanches, le cou, les mains, chacune des parties du corps, mais aussi, leurs accessoires, leurs mises et leurs gestes sont investis d'une signification sociale. Le mouvement est double les corps sont codés et en même temps les significations sociales sont naturalisées par les corps. Le codage est étendu aux accessoires vestimentaires, aux goûts, aux postures des corps. Le découpage du corps par la science de la sexualité semble procéder d'une forme de fétichisme. Le corps est disséqué de son vivant, des significations sont attribuées à chacune des parties du corps, mais ces justifications semblent la plupart du temps relever de l'ordre du fétiche plus que des faits. Le fétichisme particulier de la science de la sexualité passe par un voyeurisme assumé qui observe les corps nus dans leur intimité. La photographie, dès ses débuts, constitue l'outil qui rend possible et rend compte de ce voyeurisme. Elle est une technique, mais elle permet aussi de garder des preuves, de conserver un modèle (de faire collection), en cela, elle permet une production de réel : « *With photography, Western knowledge and Western authority became synonymous with the real.* » (McClintock, 1995, p. 123)

Toutes les parties du corps sont importantes pour la science de la sexualité, mais certaines retiennent plus l'attention que d'autres. De ce fait, elles jouent plus encore un rôle de fétiches et sont remplies de significations toujours plus complexes et de justifications de leur normalité toujours plus précises, au fur et à mesure des théorisations scientifiques.

Le bassin revient très fréquemment dans les descriptions des *Psychopathia sexualis*. La largeur du bassin et sa forme constituent pour le docteur, comme pour les patients qui lui envoient des autobiographies, un indice de féminité ou de masculinité :

Au premier aspect, l'extérieur physique du malade n'offre rien d'étrange ; mais son bassin est excessivement large avec des hanches étalées ; il est

anormalement oblique et a le caractère féminin très prononcé. (Krafft-Ebing, 1895)

« Le bassin est viril », « Le bassin est masculin », « conformation féminine du bassin » (Krafft-Ebing, 1895)

La malade, dans son extérieur, ne présente rien d'extraordinaire : elle est gracieusement bâtie, d'une musculature faible. Le bassin est tout à fait féminin, mais les bras et les jambes sont étonnamment grands et d'une conformation masculine très prononcée. (Krafft-Ebing, 1895)

Sa démarche et sa voix ont un caractère tout à fait viril, de même que son squelette et son bassin. (Krafft-Ebing, 1895)

Ce qui est surprenant, c'est que la largeur de mon bassin soit égale exactement à celle de mes épaules. (Krafft-Ebing, 1895, extrait d'une autobiographie rapportée en observation 119)

Le bassin est aminci dans tous les sens (rabougri), avec un type masculin très prononcé. La distance entre les pointes de l'os iliaque antérieur est de 22,3 (au lieu de 26,9), celle des crêtes iliaques 26,5 (au lieu de 29,3) celle des trochanter de 27,7 (31), les conjungata externes ont 17,2 (19-20), et les internes ont 7,7 (au lieu de 10,8). En raison du peu de largeur du bassin, les cuisses ne sont pas convergentes comme c'est le cas chez la femme, mais leur position est tout à fait droite. (Krafft-Ebing, 1895)

À travers ces citations, on remarque qu'il ne s'agit pas à proprement parlé d'observations qui sont faites sur les bassins, mais d'un investissement de sens dans cette partie du corps. Autrement dit, certaines femmes ont des bassins plus étroits que des hommes, comme on peut le voir, même sans formation médico-scientifique. Les normes mises en place et réinsufflées dans la société par les *Psychopathia sexualis* et la science de la sexualité sédimentent la différence homme - femme dans la largeur des hanches, celle du bassin. Les rôles différenciés dans la reproduction peuvent alors servir de justification : les hanches larges des femmes devraient pouvoir faciliter l'accouchement. Mais le procédé théorique en place est surtout de type normatif, décrire ce qu'est une femme « normale » et un homme « normal », quels sont les corps qui correspondent à ces catégories et en naturalisent les différences. En ce qui concerne le bassin, il a aussi été considéré comme une partie du corps qui pouvait rapprocher les humains des animaux précisément les « Noir-es » des animaux :

Camper et d'autres anatomistes avaient reconnu, depuis longtemps, que le bassin du nègre présentait quelques particularités. Le docteur Vrolik, étendant plus loin ses recherches, a observé que, pour les Européens, les différences entre le bassin de l'homme et celui de la femme sont beaucoup moins marquées, et dans la race nègre il voit, chez les deux sexes, un caractère très saillant d'animalité. (Gobineau, 1853-55, p. 125)

Les allers-retours des scientifiques entre les classifications sexuelles et les classifications raciales, se lisent aussi dans leur fétichisme de certaines parties du corps. Le bassin est codé par la différence sexuelle, par les hiérarchies raciales et par les hiérarchies humains - animaux. Ceci est vrai du bassin, mais se retrouve aussi pour d'autres parties du corps, la peau est chez Krafft-Ebing masculine ou féminine, blanche et douce, sombre et calleuse, humaine ou animale :

S'il m'eût fallu dire pourquoi j'aurais préféré être habillé en femme, je n'aurais pu dire autre chose que c'était une force impulsive qui m'attirait ; peut-être en étais-je venu, à cause de la douceur peu fréquente de ma peau, à me figurer que j'étais une fille. Ma peau était surtout très sensible à la figure et aux mains. [...] Tout d'un coup je me vis femme du bout des pieds jusqu'à la poitrine ; je sentis, comme auparavant dans le bain, que mes parties génitales s'étaient retirées dans l'intérieur de mon corps, que mon bassin s'élargissait, que les mamelles poussaient sur ma poitrine, et une volupté indicible s'empara de moi. [...] Je sens mon bassin comme s'il était féminin, de même du derrière et des nates ; au début j'étais troublé aussi par l'idée féminine de mon ventre qui ne voulait pas entrer dans les pantalons ; maintenant ce sentiment de féminité du ventre persiste. J'ai aussi l'idée obsédante d'une taille féminine. Il me semble qu'on m'a dérobé ma peau pour me mettre dans celle d'une femme, une peau qui se prête à tout, mais qui sent tout comme si elle était d'une femme, qui fait pénétrer tous ses sentiments dans le corps masculin renfermé sous cette enveloppe et en chasse les sentiments masculins. (Krafft-Ebing, 1895, extrait de l'autobiographie d'un inverti sexuel, reprise dans l'observation 99)

La peau de tout mon corps me semble féminine ; elle perçoit toutes les impressions, soit les attouchements, soit la chaleur, soit les effets contraires, comme une femme, et j'ai les sensations d'une femme ; je ne peux pas sortir les mains dégantées, car la chaleur et le froid me font également mal ; quand la saison où il est permis même aux messieurs de porter des ombrelles est passée, je suis en grande peine à l'idée que la peau de ma figure pourrait souffrir jusqu'à la prochaine saison. (Krafft-Ebing, 1895)

Les descriptions et détails des corps sont très nombreuses dans les observations. Les *Psychopathia sexualis* sont un texte de codage des corps, d'inscription des différences sociales dans chacune des parties du corps. En ce qui concerne la différence sexuelle, jusqu'au milieu du 20^e siècle le modèle théorique pensait les sexes comme inversés sur le modèle des organes génitaux qui auraient été intérieurs pour les femmes et extérieurs pour les hommes (Viennot, Laqueur). Dans les *Psychopathia sexualis*, ce qui est affirmé est une stricte différence entre homme et femme qui se situe à tous les niveaux du corps. Cette naturalisation des différences participe d'un régime de vérité parfois au-delà même du bon sens. Par exemple, en ce qui concerne la pilosité, la présence ou l'absence de barbe va déterminer le degré de masculinité des hommes comme des femmes, pour Krafft-Ebing, comme pour les pervers qui lui envoient des autobiographies :

Observation 124 : Le malade est délicat, a une barbe et une moustache peu fournies ; ce n'est qu'à l'âge de vingt-cinq ans que sa figure est devenue barbue. Son extérieur, sauf sa démarche dandinante et légère, ne présente rien qui puisse indiquer un naturel féminin. Il affirme qu'on a déjà souvent ridiculisé sa démarche féminine. Les parties génitales sont fortes, bien développées, tout à fait normales, couvertes de poils touffus ; le bassin est masculin. Le crâne est rachitique, un peu hydrocéphale, avec des os pariétaux convexes. La face surprend par son exigüité. Le malade prétend qu'il est facile à irriter et enclin aux emportements et à la colère. (Krafft-Ebing, 1895)

La malade, dont l'extérieur est tout à fait féminin et très décent, dit qu'elle ne s'est jamais sentie dans un rôle particulier vis-à-vis de ses amies, pas même dans ses rêves de bonheur. Le bassin est de conformation féminine, les mamelles sont fortes ; aucune trace de barbe sur la figure. (Krafft-Ebing, 1895)

Je cherche aussi à me rapprocher extérieurement davantage du type féminin, en donnant à mes cheveux une coiffure correspondant à ce caractère et en rasant ma barbe que j'aimerais mieux voir arrachée. (Krafft-Ebing, 1895)

Le texte suppose que les femmes n'ont pas de pilosité faciale, ce qui n'est pas tant une évidence biologique qu'une convention sociale qui fait que les poils faciaux (mais aussi du reste du corps) se doivent d'être dissimulés ou épilés¹⁹⁵. La pilosité est aussi rapprochée de l'animalité. De ce fait, les poils ou une pilosité excessive peuvent être considérés comme l'indice d'un retard de développement, d'un manque d'hygiène, d'une

¹⁹⁵ À propos des normes sociales sur la pilosité faciale des femmes, voir les performances de Jennifer Miller, une femme à barbe qui, dans le cadre circassien, subvertit les anciennes exhibitions de monstres : *Juggling gender*, produit et réalisé par Tamy Gold, 1992 et *Un cirque à New-York*, Frédérique Pressman, INA, 2002. Des extraits de ce dernier film sont disponibles : http://www.dailymotion.com/video/xf92u9_un-cirque-a-new-york_news#.UXUHEEqvO4o. Voir aussi les récits autobiographiques de femmes qui choisissent de ne pas épiler leurs corps, *Mon corps est un champ de bataille*, tome 1 et 2, éditions Ma colère, 2004, 2009.

tare héritée des mauvaises pratiques des générations précédentes. Comme le montre Davidson, l'animalité supposée de certaines personnes pouvait être lue comme un indice de pratique de bestialité : « *Comme je l'ai déjà montré, la bestialité, c'est-à-dire le pire des péchés contre nature, manifestait son vice dans la structure même du corps humain, dans les créatures produites par la violation délibérée de la loi naturelle de Dieu.* » (Davidson, 2005, p. 205).

Sans continuer à énumérer toutes les parties du corps et leur codage, il faut voir que ces codages sont aussi prolongés dans les attitudes des corps. Dans les *Psychopathia sexualis*, la démarche prend une grande importance dans la description des postures, masculines ou féminines, de leur « *maintien* » :

Quant à moi, je suis de grande taille et j'ai tout à fait le caractère viril dans mon langage, ma démarche et mon maintien. (Krafft-Ebing, 1895)

Elle était de grande taille, maigre ; sa voix était profonde et rauque ; la pomme d'Adam anguleuse et proéminente ; son maintien était raide, sa démarche et ses mouvements pesants sans être lourds. Elle avait l'air d'un homme déguisé en femme. (Krafft-Ebing, 1895)

Souvent, il fait des efforts pour se donner une allure féminine par sa démarche, par son maintien, par la coupe de ses vêtements. (Krafft-Ebing, 1895)

Une non-conformité des gestes, des mouvements et des postures devient le signe de la présence d'une ou plusieurs perversions sexuelles. Les mouvements sont regardés comme les reflets d'un état d'esprit pervers.

Les accessoires vestimentaires sont aussi associés à des perversions sexuelles. La fourrure est un *topos* lié au masochisme probablement à la suite de la publication et large diffusion du roman *La vénus à la fourrure*. Krafft-Ebing rajoute d'autres étoffes produisant un fétichisme selon ses sources : le velours et la soie.

Mais bien d'autres accessoires sont codés socialement, et éventuellement rendus sources de perversions. Les chaussures ont une grande importance dans le marquage des classes sociales et des sexes. Un intérêt trop marqué pour les chaussures apporte la preuve d'un fétichisme pathologique :

Observation 50 : Le patient aime surtout les bottines boutonnées très haut ou lacées très haut, avec des talons très hauts ; mais les bottines moins élégantes, même avec des talons bas, excitent le malade si la femme est très riche, de haute position, et surtout si elle est fière. (Krafft-Ebing, 1895)

Comme aucune chaussure féminine ne va à son pied et qu'elle ne veut pas pourtant se faire remarquer, elle serre ses pieds dans des bottines de femme, de sorte qu'ils en ont été déformés. (Krafft-Ebing, 1895)

Il faut encore rappeler à ce propos le cas d'un individu atteint d'inversion sexuelle et dont la sexualité n'était préoccupée que de bottines de domestiques masculins. Il aurait voulu se laisser piétiner sur le corps par eux, etc. (Krafft-Ebing, 1895)

Les bas, tablier, gants, les mains gantées ou non, les mains calleuses, les mouchoirs, le linge de corps, toutes ces parties du corps et tous ces accessoires sont rendus significatifs ou symboliques d'une position sociale. Comme le montre McClintock (chapitre 2), ils sont placés comme des icônes et des symboles de la civilisation. En cela, les objets font relais des parties du corps et deviennent ainsi des catalyseurs. Krafft-Ebing ne questionne pas cette « socialité » des objets, son travail renforce leur codification et il se contente de pathologiser celles et ceux qui les affectionnent et qui cherchent à se les procurer y compris par des modes illégaux :

Il ressort du chapitre de pathologie générale qui est consacré au fétichisme, que le fétichisme pathologique peut devenir quelquefois la cause de délits. Jusqu'ici on connaît, comme délits de ce genre : le fait de couper les nattes de cheveux (observations 78, 79, 80) ; le vol à main armée ou le simple vol de linges de femmes, mouchoirs, tabliers (observations 82, 83, 85, 86), souliers de femmes (observations 67, 87, 88), étoffes de soie (observation 93). Il n'y a pas à douter que les auteurs de ces actes soient psychiquement tarés. Mais pour pouvoir admettre le manque de libre arbitre et, par conséquent, l'irresponsabilité, il est absolument nécessaire de fournir la preuve qu'il y a une contrainte irrésistible soit dans le sens d'un acte impulsif, soit par une débilité d'esprit qui a mis l'individu dans l'impossibilité de dompter son penchant pervers et criminel. (Krafft-Ebing, 1895)

Les théories de l'hérédité permettent d'individualiser les histoires, de les forclure au sein de chaque personne et dans sa famille. Les corps mesurés de chacun-e deviennent des lieux d'inscription de ces nouvelles « natures sociales », les accessoires sont aussi « socialisés » par la science de la sexualité. Ils ont des caractéristiques sociologiques, leurs usages sont normés et toutes les déviations de leur but de départ sont jugées pathologiques. Cette « socialité » des objets et des parties du corps s'inscrit dans cette époque des débuts d'une production de masse (et de la consommation de masse) et d'un travail mécanique qui demande une rationalisation des corps.

La science de la sexualité dans ses modes de codification procède du même fétichisme qu'elle cherche à décrire et à pathologiser. Cette lecture des *Psychopathia sexualis* aide à comprendre comment et pourquoi certains corps « passent », toujours ou parfois, alors que d'autres, ne « passent » pas. Elle permet aussi de comprendre l'importance plus matérielle que symbolique de certains objets, de postures, de mouvements des corps. Tout ceci donne à voir les effets contraignants, « constricteurs » des codages scientifiques des corps, mais ouvre aussi la porte à une resignification subversive des corps¹⁹⁶.

Les corps ne sont pas seulement faits de chair, mais aussi de codifications sociales, de gestes qui les rendent visibles ou non, d'objets qui les prolongent et les actualisent. Comme le donne à lire les marques violettes sur *Le corps lesbien* dans la citation de Wittig en début de partie, les corps sont des catalyseurs : flux de codes de la science de la sexualité, ils deviennent aussi des territoires de recodage, des interfaces d'autres imaginaires, priorités, alliances, coalitions et modes de vie moins normalisants et/ou stigmatisants : « *Dans le dernier quart du 20^e siècle, les politiques gay et lesbiennes ont embrassé sur un mode ironique et critique les corps marqués construits par les sexologies et les médecines du 19^e et 20^e siècles, afin de susciter un discours humaniste complexe à propos de la libération sexuelle. La négritude, l'écriture féminine, les divers séparatismes et autres mouvements culturels contemporains ont repris en la subvertissant la logique de naturalisation au cœur du discours biomédical sur la race et le genre des histoires de la colonisation et de la suprématie masculine* » (Haraway, 1984, p. 367). Les théories de la science de la sexualité s'incarnent dans les corps et s'incorporent à leurs accessoires. La démonstration est circulaire, elle place une valeur sur les différences et ensuite elle s'appuie sur cette même valeur pour distinguer normal et pathologique, ou vice versa. Cette diallèle fait des corps et de leurs accessoires des catalyseurs. Elle permet d'asseoir les évidences naturalisées de la différence des sexes, de la nature/culture, de animalité/humanité, du primitif/civilisé, et enfin, du normal et du pathologique.

52- DES AFFECTS QUI CIRCULENT

Tout comme les corps et les accessoires, les affects sont codés par la science de la sexualité. Par « affects », je décris à la fois les sensations, émotions et sentiments, tout

¹⁹⁶ La pratique drag peut être un exemple de relocalisation subversive des corps dans la cartographie de la sexualité : des corps qui passent autrement. Le « drag » consiste à imiter, parodier un genre différent de celui dans lequel on vit habituellement. On peut parler de « drag king » pour des travestissements dans la masculinité, de « drag queen » pour des travestissements dans la féminité. Ces travestissements se croisent avec des apparences de race et de classe. Il en sera plus amplement question autour de la notion de genre (voir infra 6- *contrôle des populations*). Par contre, le travestissement en lui-même n'est pas subversif, tout dépend de ce qu'il re/signifie : « *En soi, la parodie n'est pas subversive il faut encore chercher à comprendre comment certaines répétitions parodiques sont vraiment perturbantes, sèment réellement le trouble, et lesquelles finissent par être domestiquées et circuler de nouveau comme des instruments de la domination culturelle* », (Butler, 2005, p. 262)

ce qui trouble, qui é/meut les corps et fait circuler de l'affectif, du ressenti, du sensible. Les affects ne sont pas des constantes psychologiques hors contexte social, ils sont travaillés par les corps, par les sociétés dans lesquelles ils circulent et, en retour, ils travaillent ces corps et sociétés : « *In such affective economies, emotions do things, and they align individuals with communities—or bodily space with social space—through the very intensity of their attachments. Rather than seeing emotions as psychological dispositions, we need to consider how they work, in concrete and particular ways, to mediate the relationship between the psychic and the social, and between the individual and the collective.* »¹⁹⁷. Les sensations, les émotions et les sentiments traversent les *Psychopathia sexualis*. Les affects sont eux aussi observés, travaillés par la science de la sexualité. Les *Psychopathia sexualis* rentrent dans la formation d'une économie des émotions, elles sont un des territoires d'élaboration d'une grille normative des affects.

Dans un premier temps, je reviendrai sur le traitement des sensations dans les *Psychopathia sexualis*. Puis, je décrirai ce que la science de la sexualité fait des émotions et comment les émotions font la sexualité. La dernière sous-partie portera sur les sentiments.

521- Du trouble des sens

On considère communément que les sensations sont produites par les cinq sens : le toucher, le goût, l'odorat, l'ouïe et la vue. Elles ne sont pas des effets naturels des corps, mais des formes de médiations entre les corps (physiologiques) et leur environnement (social). Comme précisé plus haut (chapitre 4), Krafft-Ebing a voulu intégrer cette médiation entre les corps et la sexualité dans sa description de la sexualité. Il a forgé un sens propre à la sexualité : *le sens sexuel*, les sensations seraient alors directement produites par les organes génitaux et amèneraient à la volupté sexuelle.

La vie sexuelle se manifeste d'abord par des sensations parties des organes sexuels en voie de développement. Ces sensations éveillent l'attention de l'individu. (Krafft-Ebing, 1895)

Pour autant, selon Krafft-Ebing, les cinq sens jouent aussi un rôle clef dans la sexualité. Ils font partie du centre « *psycho-sexuel* » que Krafft-Ebing décrit, et auquel il cherche une place dans le corps (hypothèse de l'écorce cérébrale). Dans ce complexe « *psycho-sexuel* », les sens sont des *stimuli* physiologiques du « *sens sexuel* » :

Des excitations centrales peuvent se produire par suite d'irritations organiques dues à des maladies de la périphérie du cerveau. Elles se produisent

¹⁹⁷ Sara Ahmed, *Affective Economies*, op. cit.

physiologiquement par des excitations psychiques (représentations de la mémoire ou perceptions des sens). Dans les conditions physiologiques, il s'agit surtout de perceptions visuelles et d'images évoquées par la mémoire (par exemple, par une lecture lascive) ; puis d'impressions tactiles (attouchements, serremments de mains, accolade, etc.). Par contre le sens auditif et le sens olfactif ne jouent qu'un rôle secondaire dans le domaine physiologique. Mais, dans certaines circonstances pathologiques, ce dernier a une grande importance pour l'excitation sexuelle. (Krafft-Ebing, 1895)

Quand la partie du corps féminin qui constitue le fétiche peut être détachée, les actes les plus extravagants peuvent se produire à la suite de cette circonstance. Aussi les fétichistes des cheveux constituent-ils une catégorie très intéressante et en outre importante au point de vue médico-légal. Comme ces admirateurs des cheveux de la femme se rencontrent fréquemment aussi sur le terrain physiologique, et que probablement, les différents sens (l'œil, l'odorat, l'ouïe par les froissements, et même le sens tactile chez les fétichistes du velours et de la soie), perçoivent aussi dans les conditions physiologiques des émotions qui se traduisent par une sensation voluptueuse, on a constaté par contre toute une série de cas pathologiques de forme semblable, et on a vu, sous l'impulsion puissante du fétichisme des cheveux, des individus se laisser entraîner à commettre des délits. C'est le groupe des coupeurs de nattes. (Krafft-Ebing, 1895)

Pour Krafft-Ebing, les sens stimulés et stimulant la sexualité sont en premier lieu la vue et le toucher. Les *stimuli* produits par les autres sens sont plutôt présents dans des cas pathologiques. Dans les *Psychopathia sexualis*, les sens traversent les corps, ils sont tant des points de départ que des points d'arrivée : les émotions viennent par rapport à un objet mais elles sont aussi forgées par des objets. Les sens, en tant que médiations entre les corps et leurs environnements, ont une place essentielle dans la sexualité. Ils peuvent s'ils ne sont pas assez ou trop réactifs, être les moteurs de l'« anesthésie sexuelle » ou de l'« hyperesthésie sexuelle ». Comme précisé plus haut, les sens peuvent être le lieu de formation du fétichisme et entraîner vers d'autres formes de perversion. Dans les *Psychopathia sexualis*, le sens le plus suspect, en termes de *stimuli* risquant de conduire à des perversions est celui de l'odorat. Il est mentionné comme tel à plusieurs reprises :

La prédilection de certains libertins et de certaines femmes sensuelles pour les parfums prouve également la connexité qui existe entre le sens olfactif et le sens sexuel. (Krafft-Ebing, 1895)

Il gardait dans un endroit spécial les mouchoirs de dames qui lui étaient particulièrement sympathiques ; il était heureux de les contempler et éprouvait alors un sentiment de bien-être. Leur odeur aussi lui causait une sensation délicieuse ; mais, dit-il, c'était l'odeur particulière à la lingerie et non pas celle des parfums artificiels qui excitait ses sens. Il prétend ne s'être masturbé que rarement. (Krafft-Ebing, 1895)

Dès l'âge de douze ans jusqu'à seize ans, je me figurais toujours, pendant l'acte de la masturbation, qu'on me forçait de porter des bottines de fille. La vue d'une bottine élégante au pied d'une fille un tant soit peu belle me grisait, et je reniflais avec avidité l'odeur du cuir. Afin de pouvoir sentir du cuir pendant l'acte de la masturbation, je m'achetai des manchettes en cuir que je reniflais en me masturbant. (Krafft-Ebing, 1895)

Krafft-Ebing suspecte plus particulièrement l'odorat en tant que sens qui rapproche le plus les humains des animaux, la sexualité humaine de la sexualité animale. Il est persuadé que le rôle de l'odorat est important dans la reproduction animale :

Chez les animaux, l'influence des perceptions olfactives sur le sens génésique est de toute évidence. (Krafft-Ebing, 1895)

De ce fait, l'odorat ne peut jouer un rôle sexuel chez les individus normaux, il importe pour l'auteur de distinguer la sexualité humaine de la reproduction animale :

Je mets en doute cependant que, chez les individus normaux, les sensations olfactives jouent, comme chez les animaux, un grand rôle dans l'excitation du centre sexuel. (Krafft-Ebing, 1895)

Par contre, dans les descriptions de pervers et du lien qu'elles entretiennent avec l'odorat, les métaphores rappellent l'animalité et font verser les pervers de ce côté :

Ce qui est très remarquable et ce qui prouve l'importance du sens olfactif dans sa vita sexualis, c'est qu'elle nous dit que, après le départ de Marie, elle avait cherché et reniflé les endroits du canapé où la tête de Marie s'était posée, pour respirer avec volupté le parfum de ses cheveux. (Krafft-Ebing, 1895)

On notera dans cette citation, et dans une de celle qui la précède, l'emploi du verbe « renifler » qui renvoie dans l'intensité du mouvement des narines à un comportement animal. Le propos de Krafft-Ebing est encore plus précis sur le lien entre l'odorat et les

perversions sexuelles. Il le suspecte également car le nez, comme les organes sexuels, est une zone érectile :

Il y a, à côté de ces rapports physiologiques, un fait intéressant à noter : c'est qu'il existe une certaine analogie histologique entre le nez et les organes génitaux, puisque tous deux (y compris le mamelon) contiennent un tissu érectile. (Krafft-Ebing, 1895)

Krafft-Ebing propose une anatomo-pathologie de l'odorat. Les dysfonctionnements du sens olfactif sont alors des indices d'un dysfonctionnement sexuel ou vice-versa, cela que le sens olfactif soit diminué ou au contraire que les personnes accordent trop d'importance à l'odorat comme influence sur leur vie sexuelle :

Il rappelle aussi ce fait d'expérience que les masturbateurs sont ordinairement atteints de maladies du nez et souffrent souvent d'impressions olfactives anormales, de même que de rhinorrhagies. D'après les expériences de Mackenzie, il y a des maladies du nez qui résistent à tout traitement tant qu'on n'a pas supprimé les maladies génitales qui existent en même temps chez le malade et qui, peut-être, sont la cause de la maladie nasale. (Krafft-Ebing, 1895)

Comme le laisse entendre la citation précédente : « *En plus d'être alignée sur les plus « primitifs » des sens, l'odeur était aussi associée avec la putréfaction, l'ordure et la maladie.* » (Rosario, 2000, p. 161). En tant que médiations entre les corps et leurs environnements les sens sont le lieu du potentiel danger, ils peuvent trahir la présence d'une perversion ou encore la perversion du corps lui-même : « *L'emploi métaphorique de l'odeur pour représenter la corruption morale et culturelle était étroitement relié au souci des odeurs physiques.* » (Rosario, 2000, p. 162). Dans le cas de fétichisme de certains matériaux (fourrure, soie, velours), le toucher serait le premier danger :

L'odeur pénétrante de la fourrure m'est indifférente, plutôt désagréable, et je ne la supporte, qu'à cause de son association avec des sensations agréables de la vue et du tact. Je languis du plaisir de pouvoir toucher ces étoffes sur le corps d'une femme, de les caresser, de les embrasser et d'y mettre ma figure. Mon plus grand plaisir est de voir et de sentir inter actum mon fétiche sur les épaules de la femme. (Krafft-Ebing, 1895)

La science de la sexualité invite à prendre des distances par rapport aux sensations. Si certains ressentis sont normaux, d'autres sont pathologiques. Dans tous les cas, ils sont de potentiels dangers parce qu'ils peuvent être attisés par le « *sens sexuel* », certains dysfonctionnements des sens, étant supposément causés par des perversions sexuelles,

mais aussi parce qu'ils peuvent réveiller ou exciter le « *sens sexuel* » de manière perverse, dans les cas d'*anesthésie* ou d'*hyperesthésie sexuelles*. Pour Krafft-Ebing, les sens sont parties prenantes du centre « *psycho-sexuel* » qui conditionne l'ensemble de la sexualité. Les sens sont tant des révélateurs que des traîtres de la « *grille normative des affects* » de chacun-e. Leur dangerosité supposée implique leur contrôle et leur examen systématique par la science de la sexualité.

522- De la trahison des émotions

Les émotions peuvent être définies comme un mouvement (du latin *movere*) dans le corps résultant d'un événement extérieur ou encore d'une sensation corporelle. L'idée principale contenue dans les émotions est qu'elles remuent quelque chose, qu'elles secouent les corps. Les émotions peuvent être lues en termes physiologiques, psychologiques ou sociaux. Dans cette partie, et à la lecture des *Psychopathia sexualis*, il s'agit de voir que ces éléments sont imbriqués et que les émotions se trouvent aussi prises au cœur de la science de la sexualité¹⁹⁸. Le terrain émotif comme lieu de développement des perversions, la socialisation de certaines émotions, mais aussi la restriction physique que provoquent certaines émotions seront décrits dans cette partie.

Krafft-Ebing avance que la sexualité même est une émotion. Plusieurs substantifs décrivent ainsi ce mouvement : « *émotion sexuelle* », « *émotion voluptueuse* », « *émotions de nature sexuelle* », « *émotion sensuelle* », « *émotivité sexuelle* », on trouve même un participe passé qui rend compte de l'état dans lequel une personne se trouve : « *émotionné* ». Ce qui est souligné par l'auteur est le débordement occasionné par la sexualité, les réactions incontrôlées et incontrôlables qu'elle entraîne. En effet, les émotions sont chez Krafft-Ebing un danger en ce qu'elles révèlent un manque de contrôle sur soi et ses instincts. Le terme même d'« *émotif* » se retrouve au masculin ou au féminin dans de nombreuses observations (101, 113, 136, 138, 141, 118). Il renvoie systématiquement à un état trouble, à une fragilité des personnes, il rend compte de leur caractère influençable. Pour Krafft-Ebing, l'émotivité, si elle n'est pas le signe évident d'une pathologie, constitue dans tous les cas un terrain favorable au développement des perversions. Le traitement des émotions est ici à rapprocher de l'ancienne théorie des humeurs : des émotions excessives transforment les corps et pervertissent les pensées.

¹⁹⁸ Les émotions et leurs fonctionnements sont un sujet important dans la science *fin-de-siècle*. Darwin dans un texte de 1872, *The expression of the Emotions in Man and Animals*, John Murray, 1872, postule que les émotions sont innées et universelles. Il les décrit par les expressions physiques qu'elles produisent sur/dans les corps. Les émotions présentées dans cet ouvrage sont nombreuses. Certaines des émotions sont isolées dans des chapitres particuliers (les pleurs, la souffrance ; analyse de soi, pratique méditative, attitudes grincheuses, boudeuses, détermination ; haine et colère ; mépris, dédain, dégoût, culpabilité, fierté, impuissance, patience, affirmation et négativité ; surprise, étonnement, peur, horreur ; attention à soi, honte, timidité, modestie - intégrant le fait de rougir). Les autres sont hiérarchisées entre celles relevant d'un bon moral (joie, amour, sentiments tendres, dévotions) et celles relevant d'un moral bas (l'anxiété, le chagrin, le découragement, le désespoir). Les nombreuses références qui jalonnent le texte montrent que de nombreux scientifiques de l'époque se penchaient sur la question des émotions, domaine à raisonner, par excellence .

Krafft-Ebing ne se contente pas de décrire les émotions sexuelles et l'émotivité. Dans les *Psychopathia sexualis*, se déploie une « économie des émotions » (Ahmed, 2004). Aux émotions sont attribuées des valeurs, certaines émotions sont mises en avant plus que d'autres, en suivant Sara Ahmed, on peut parler d'une certaine fétichisation des émotions sur le modèle marxien du fétichisme de la marchandise : « *Another way to theorize this process would be to describe "feelings" via an analogy with "commodity fetishism": feelings appear in objects, or indeed as objects with a life of their own, only by the concealment of how they are shaped by histories, including histories of production (labor and labor time), as well as circulation or exchange.* » (Ahmed, 2004, p. 120). Les émotions deviennent des preuves de comportements sociaux et contribuent à créer des personnages sexuels types : l'inverti sexuel, le fétichiste, le masochiste, le sadique. « *It is not difficult to see how emotions are bound up with the securing of social hierarchy : emotions become attributes of bodies as a way of transforming what is 'lower' or 'higher' into bodily traits.* » (Ahmed, 2004, p. 4). Les *Psychopathia sexualis* montrent que cette « économie des émotions » se met en place dans les allers-retours entre observations et autobiographies : Krafft-Ebing comme les pervers qui lui envoient des autobiographies décrivent les émotions comme des états donnés, dans chaque corps individualisé. Ainsi, les personnages pervers sont aussi faits d'émotions présentées comme stables. Elles sont dites productrice d'une forme de nature particulièrement sensible :

Observation 98, autobiographie d'inverti sexuel : *Les occupations d'homme ne me sont pas agréables. Ce que j'aime le mieux faire, c'est lire des romans, aller au théâtre, etc. Je suis sensible, doux, facile à toucher, aussi facile à froisser, nerveux. Un bruit subit fait tressaillir tout mon corps, et il faut alors que je me retienne pour ne pas crier.* (Krafft-Ebing, 1895)

Extrait de l'observation 99 décrite comme un cas de *transmutatio sexus*, transition sexuelle : *Depuis, tous mes sens ont des perceptions féminines, de même que leurs rapports. Après le système cérébral ce fut presque immédiatement le système végétatif, de sorte que tous mes malaises se manifestent sous une forme féminine. La sensibilité des nerfs, surtout celle des nerfs auditif, optique et trijumeau, s'est accrue jusqu'à la névrose. Quand une fenêtre se ferme avec bruit, j'ai un soubresaut, un soubresaut intérieur, car pareille chose n'est pas permise à un homme. Si un met n'est pas frais, j'ai immédiatement une odeur de cadavre dans le nez. Je n'aurais jamais cru que les douleurs causées par le trijumeau sautent avec tant de caprice d'une branche à l'autre, d'une dent dans l'œil. Depuis ma métamorphose, je supporte avec plus de calme les maux de dents et la migraine ; j'éprouve aussi moins d'angoisse de la sténocardie. Une observation qui me semble bien curieuse, c'est que maintenant je me sens devenu un être timide et faible, et qu'au moment d'un*

danger imminent j'ai plus de sang-froid et de calme, de même dans les opérations très difficiles. Mon estomac se venge du moindre croc-en-jambe donné au régime (régime de femme) d'une manière inexorable, par des malaises féminins, soit par des éructations, soit par d'autres sensations. C'est surtout l'abus de l'alcool qui se fait sentir ; le mal aux cheveux chez un homme qui se sent femme est bien plus atroce que le plus formidable mal de cheveux que jamais un étudiant ait pu ressentir après ses libations. Il me semble presque que, quand on se sent femme, on est tout à fait sous le règne du système végétatif. (Krafft-Ebing, 1895)

La sensibilité est une caractéristique des invertis, des masochistes, en ce qu'elle renvoie « au féminin », à la passivité. Elle est opposée à la « bravoure », à la virilité. Les pervers invoquent eux-mêmes cette sensibilité, mais, plus en avant, elle peut être utilisée, non seulement par les médecins pour décrire des états pathologiques ou favorables au développement de perversion, mais aussi comme un élément pouvant faire preuve d'inversion sexuelle devant des tribunaux. Le cas de pédérastie supposée mais finalement non prouvée, décrit dans l'observation 198, le montre :

Il ne saurait expliquer son affection pour G. que par le fait qu'il est un homme nerveux, sentimental, d'un cœur facile à toucher, et très sensible aux prévenances aimables. [...] Il a la même tendresse et le même attachement pour les bêtes. Ainsi il a eu un chien qui est mort il y a quelque temps, et qu'il a pleuré comme si c'était un membre de sa famille ; il embrassait souvent cet animal. (En évoquant ce souvenir, S... a les larmes aux yeux.). (Krafft-Ebing, 1895)

Dans ce cas précis, les preuves avancées ne seront pas considérées comme valides, et le non lieu est prononcé :

La supposition sur laquelle se fonde le verdict est, au point de vue de la psychologie légale, insoutenable. On pourrait, pour la même raison, prendre tout homme pour un pédéraste. Reste encore à examiner si, au point de vue psychologique, les explications fournies par S., et G., sur leur amitié au moins étrange, tiennent debout. Au point de vue psychologique, ce n'est pas un fait sans analogie qu'un homme excentrique et sentimental comme S., conclue une amitié transcendante sans aucune émotion sexuelle. Il suffit de rappeler à ce propos les amitiés intimes qui se lient dans les pensionnats de filles, l'amitié pleine de dévouement de jeunes gens sentimentaux en général, la tendresse que l'homme de cœur sensible montre même envers un animal domestique,

sans que personne l'interprète comme une tendance sodomiste. (Krafft-Ebing, 1895)

La description de cette observation 198, n'est pas seulement intéressante pour la compréhension de ce cas lui-même, elle révèle deux éléments importants du déploiement médico-légal de la science de la sexualité : d'un côté, les émotions sont investies comme les corps, elles sont des révélateurs des comportements pervers, d'un autre côté, l'attention portée aux émotions par la science de la sexualité, sédimentent leurs valeurs, leur légitimité et normalisent leurs circulations. Pourtant, en reprenant la thèse développée par Sara Ahmed, si les émotions sont comprises comme une économie, c'est-à-dire dans leur dimension de production, de distribution, d'échange et de consommation, l'approche pourrait être plus complexifiée et mieux rendre compte de ce qu'il se passe dans et autour des corps pervers.

Plus qu'un état de peur permanent pathologique, individualisé, il s'agit de comprendre les difficultés sociales dans lesquelles les invertis et les masochistes se trouvent, et qui sont aussi racontées dans certaines des autobiographies publiées dans les *Psychopathia sexualis* : la « *peur d'être découvert* » ou encore, le témoignage d'une personne décrite par Krafft-Ebing comme uraniste de naissance dans l'observation 114 :

Il n'y a pas d'écrits ni de paroles qui puissent dépeindre toute notre misère, toutes nos situations malheureuses, la peur continuelle d'être découverts dans notre anomalie et d'être mis au ban de la société. (Krafft-Ebing, 1895)

ou encore le cas d'*effeminatio* dont l'autobiographie est rapportée dans l'observation 121 :

Voir tous les jours, presque à chaque heure, de beaux hommes auxquels on ne peut se révéler, être forcé de se priver pendant des semaines, des mois même, de l'ami dont nous aurions tellement besoin, et par-dessus tout la peur terrible et continuelle de se trahir devant les hommes, d'être couvert de honte et d'opprobre ! Vraiment, il ne faut pas s'étonner que la plupart d'entre nous soient incapables de tout travail sérieux, car la lutte avec notre triste destinée absorbe toute notre force de volonté et notre persévérance. (Krafft-Ebing, 1895)

Les émotions passent par les corps, sans pour autant être des réflexes. Elles sont aussi attribuées aux corps, relevées spécialement pour rendre Autres certains corps, pour enfermer dans l'émotionnel, l'incontrôlé, le spontané. Une fois que la vérité des émotions et de leur interprétation est attestée, toute déviation est suspecte. Une femme non émotive sera ainsi jugée suspecte, non femme puisque non émotive :

Observation 120. M^{lle} Z..., trente et un ans, artiste, est venue à la consultation pour des malaises neurasthéniques. Elle attire l'attention par les traits grossiers et virils de sa figure, sa voix creuse, ses cheveux courts, ses vêtements à coupe masculine, sa démarche virile et son aplomb. Pour le reste, elle est tout à fait femme ; elle a des seins assez développés ; le bassin est féminin ; pas de poils sur la figure. [...] Déjà à l'âge de quatre ans, son plus grand plaisir était de s'habiller en garçon. Elle a décidément un caractère viril : aussi n'a-t-elle jamais pleuré de sa vie. (Krafft-Ebing, 1895)

Les *Psychopathia sexualis* donnent à voir que l'enfermement dans les émotions est valable pour les pervers des deux sexes. Les émotions ne sont pas décrites ou comprises comme des flux qui circulent entre les corps et transforment leurs présences au monde, mais comme des états-types révélateurs de l'intériorité des pervers. La science de la sexualité se demande ce que sont les émotions et comment elles trahissent et révèlent les pervers. Une question pertinente en termes minoritaires, pervers, serait plutôt : qu'est-ce que les émotions font aux corps ? « *In other words, emotions are not 'in' either the individual or the social, but produce the very surfaces and boundaries that allow the individual and the social to be delineated as if they are objects.* » (Ahmed, 2004, p. 10). Il n'est alors pas seulement question de l'émotion mais aussi de la relation entretenue avec cette émotion, de l'importance qu'on lui donne et qui lui est donnée socialement. L'examen du traitement de la honte dans les *Psychopathia sexualis* permettra de mieux comprendre l'argument avancé. La honte est une émotion ressentie par certains des pervers étudiés par Krafft-Ebing, plusieurs autobiographies en parlent. Cette émotion est double puisque tout en constituant une allégeance au modèle normatif, les perversions sont pathologiques et donc leur pratique mauvaise, la honte enferme les pervers dans une situation sans espoir. Elle est une manière pour les pervers de s'auto-punir selon les normes de la science de la sexualité. Les pervers qui n'éprouvent pas de honte sont alors supposés être encore plus atteints par la perversion que ceux qui en ressentent. La honte dans les *Psychopathia sexualis* rend compte de l'espace que les pervers se laissent pour vivre. L'observation 131 en témoigne, il s'agit de l'observation du Comte Sandor, aussi appelée la comtesse Sarolta. Le récit avance que cette personne a été élevée comme un homme. Après avoir falsifié des papiers, elle s'est mariée avec une femme, Marie, qui, selon les récits, ne s'est douté de rien. Sandor fut dénoncé par son beau-père :

Après tant de honte, elle ne désire qu'échanger sa cellule contre la tombe. La douleur la plus amère, c'est l'idée que maintenant Marie aussi la haïra. Elle a versé des larmes brûlantes sur son bonheur perdu, des larmes si abondantes qu'elle pourrait s'y noyer. Des feuilles entières sont consacrées à la glorification de cet amour, aux souvenirs du temps de son premier amour et de sa première connaissance. S... se plaint de son cœur qui ne se laisse pas dominer par la

raison ; elle manifeste des explosions de sentiments, qu'on ne peut que sentir dans la réalité, et qu'on ne peut feindre. Puis de nouveau, des explosions de la passion la plus folle avec la déclaration de ne pouvoir plus vivre sans Marie.
(Krafft-Ebing, 1895)

Dans ce cas, il est évident que la honte n'est pas une production réflexe du corps de Sarolta-Sandor, mais qu'elle est la seule posture possible pour cette personne sous le coup de poursuites judiciaires. « *The story of moral developments is bound up with the reproduction of social norms, in particular, with norms of sexual conduct. Shame can work as a deterrent : in order to avoid shame, subjects must enter the 'contract' of the social bond, by seeking to approximate a social ideal. Shame can also be experienced as the affective cost of not following the scripts of normative existence. Loves that depart from the scripts of normative existence can be seen as a 'source' of shame. One may be shamed, for example, by queer desires, which depart from the 'form' of the loving nuclear family. Queer desires become an injury to the family, and to the bodily form of the social norm ; something to be concealed from the view of others. Shame becomes both a domesticating feeling and a feeling of domestication.* » (Ahmed, 2004, p. 107).

Dans cette observation comme dans d'autres, la honte éprouvée est une forme de repentir des pervers : « *In experiences of shame, the 'bad feeling' is attributed to oneself, rather than to an object or other (although the other who witnesses my shame may anger or hurt me, I cannot attribute the other as the cause of bad feeling). The subject, in turning away from another and back into itself, is consumed by a feeling of badness that cannot simply be given away or attributed to another. [...] In shame, the subject's movement back into itself is simultaneously a turning away from itself. In shame, the subject may have nowhere to turn.* » (Ahmed, 2004, p. 104). La posture de Krafft-Ebing est ambiguë dans les *Psychopathia sexualis* ; en effet, dans la description qu'il fait des émotions perverses, il les normalise, les décrit comme des preuves supplémentaires de la perversion des individus. Il attend des pervers qu'ils comprennent pourquoi leurs émotions ne sont pas possibles, sont des déviations. Pourtant, dans son plaidoyer final pour l'abolition des paragraphes 175 et 179, il reconnaît lui-même les vies pénibles dans lesquelles les invertis sont cantonnés :

La plupart des uranistes se trouvent dans une situation pénible. D'un côté, ils ont un penchant anormalement fort pour leur propre sexe, penchant qu'ils sentent comme une loi naturelle et dont la satisfaction leur paraît bienfaisante ; d'autre part, il y a l'opinion publique qui flétrit leurs procédés, et la loi qui les menace de condamnations infamantes. D'un côté, des états d'âme tourmentants pouvant aller jusqu'à l'hypocondrie et au suicide, ou au moins conduire à des maladies de nerfs ; de l'autre côté, la honte, la perte de leur position sociale, etc. On ne peut contester que cette malheureuse prédisposition

morbide crée des cas de contrainte et de force majeure. La société et la loi devraient tenir compte de ces faits : la première, en plaignant ces malheureux au lieu de les mépriser ; la dernière, en ne les punissant pas, tant qu'ils restent dans les limites tracées en général pour la manifestation de l'instinct génital. (Krafft-Ebing, 1895)

Une approche sociologique de la sexualité doit intégrer l'étude de l' « économie des émotions » qui se met en place autour de la sexualité. Elle permet de déplacer les émotions de l'état de réflexe du corps individualisé vers une compréhension en termes de circulation de flux de pouvoir et de place laissée à certains corps, certaines émotions et pas à d'autres, c'est-à-dire en termes de politique des émotions.

523- Du respect des sentiments

Un dernier volet des affects doit être envisagé, il s'agit de celui des sentiments. Ils sont à comprendre avec les sensations et les émotions. À certaines émotions, à certaines sensations sont attachées des sentiments. La première ligne de la préface établit un lien fort entre la sexualité et les sentiments :

Peu de personnes se rendent un compte exact de la puissante influence que la vie sexuelle exerce sur les sentiments, les pensées et les actes de la vie intellectuelle et sociale. (Krafft-Ebing, 1895)

Le domaine des sentiments est opposé par l'auteur à celui de la mesure, du raisonnement, de la réflexion :

Au sentiment brutal du besoin sexuel se joignent déjà des sentiments éthiques. (Krafft-Ebing, 1895)

Les idées qui arrêtent les désirs sexuels doivent être à la portée de l'homme civilisé, chose importante pour lui. La liberté morale de l'individu dépend, d'une part, de la puissance des désirs et des sentiments organiques qui accompagnent la poussée sexuelle ; d'autre part, des idées qui lui opposent un frein. (Krafft-Ebing, 1895)

Cette opposition conditionne l'approche des sentiments tout au long des *Psychopathia sexualis*. D'un côté, les sentiments sont le domaine privilégié de l'irrationnel, de tout ce qui peut dépasser les personnes et donc être un terrain fertile pour le développement des perversions, de la sentimentalité. D'un autre côté, les *Psychopathia sexualis* sont un

traité pour la civilisation des sentiments, leur rationalisation au service de la science et de la « *prospérité de la race* ».

Une partie du premier chapitre des *Psychopathia sexualis* est proprement consacrée aux sentiments. Elle aborde cette question sous l'angle de la dépendance en comparant l'amour religieux et l'amour « sentimental ». La puberté est vue comme le temps de l'émergence de l'amour qui, comme l'amour religieux, doit ensuite être correctement domestiqué pour ne pas entraîner vers des comportements pathologiques :

Ces désirs d'abord obscurs et incompris, naissent de sensations que des organes qui viennent de se développer ont éveillé ; ils produisent en même temps une vive agitation dans le monde des sentiments. La réaction psychologique de la vie sexuelle se manifeste dans la période de la puberté par des phénomènes multiples, mais tous mettent l'âme dans un état passionnel et tous éveillent le désir ardent d'exprimer sous une forme quelconque cet état d'âme étrange, de l'objectiver pour ainsi dire. [...] La poésie et la religion s'offrent d'elles-mêmes pour satisfaire ce besoin ; elles reçoivent un stimulant de la vie sexuelle elle-même, lorsque la période de développement du sens génésique est passée et que les désirs incompris et obscurs sont précisés. Qu'on songe combien fréquente est l'extase religieuse à l'âge de la puberté, combien de fois des tentations sexuelles se sont produites dans la vie des Saints et en quelles scènes répugnantes, en quelles orgies ont dégénéré les fêtes religieuses de l'antiquité, de même que les meetings de certaines sectes modernes, sans parler du mysticisme voluptueux qui se trouve dans les cultes des peuples de l'antiquité. [...] La connexité entre le sens sexuel et religieux se montre aussi dans le domaine psychopathologique. Il suffit de rappeler à ce propos la puissante sensualité que manifestent beaucoup d'individus atteints de monomanie religieuse ; la confusion bizarre du délire religieux et sexuel, comme on le constate si souvent dans les psychoses, par exemple chez les femmes maniaques qui s'imaginent être la mère de Dieu, mais surtout dans les psychoses produites par la masturbation ; enfin les flagellations cruelles et voluptueuses, les mutilations, les castrations et même le crucifiement, tous actes inspirés par un sentiment maladif d'origine religieuse et génitale en même temps. (Krafft-Ebing, 1895)

Pour l'auteur, l'amour est le sentiment le plus corrélé à la sexualité¹⁹⁹. La sexualité peut être vue comme une des bases de l'amour :

¹⁹⁹ Je choisis ici le point de vue hégémonique en envisageant sans problématisation l'amour comme un sentiment. Une approche plus précise devrait décortiquer les sentiments de l'amour et voir leurs rôles dans la circulation et les interactions des corps. Il faudrait notamment revenir sur l'éducation à l'amour sexuellement différenciée. Des détours pourraient être faits par la culture populaire et la circulation de masse du mythe de l'amour comme source de bonheur. Ce travail est lié aux développements de la sexualité, mais ne sera pas étoffé dans ce travail.

L'amour platonique est une absurdité, une duperie de soi-même, une fausse interprétation d'un sentiment. Quand l'amour a pour cause le désir sexuel, il ne peut se comprendre qu'entre individus de sexe différent et capables de rapports sexuels. Si ces conditions manquent ou si elles disparaissent, l'amour est remplacé par l'amitié. (Krafft-Ebing, 1895)

Si cet amour ne se développe pas correctement, il peut devenir pathologique et entraîner vers la cruauté :

Pour le sens sexuel, c'est l'amour, l'espoir d'une félicité sans bornes, qui est l'élément primaire. En second lieu apparaît le sentiment de la dépendance. Ce sentiment existe en germe chez les deux êtres ; pourtant il est plus développé chez la femme, étant donné la position sociale de cette dernière et son rôle passif dans la procréation ; par exception, il peut prévaloir chez des hommes dont le caractère psychique tend vers le féminisme. Dans le domaine religieux aussi bien que dans le domaine sexuel, l'amour est mystique et transcendantal. Dans l'amour sexuel, on n'a pas conscience du vrai but de l'instinct, la propagation de la race, et la force de l'impulsion est si puissante qu'on ne saurait l'expliquer par une connaissance nette de la satisfaction. Dans le domaine religieux, le bonheur désiré et l'être aimé sont d'une nature telle qu'on ne peut pas en avoir une conception empirique. Ces deux états d'âme ouvrent donc à l'imagination le champ le plus vaste. Tous les deux ont un objet illimité : le bonheur, tel que le mirage de l'instinct sexuel le présente, paraît incomparable et incommensurable à côté de toutes les autres sensations de plaisir ; on peut en dire autant des félicités promises par la foi religieuse et qu'on se représente comme infinies en temps et en qualité. L'infini étant commun aux deux états d'âme que nous venons de décrire, il s'ensuit que ces deux sentiments se développent avec une puissance irrésistible et renversent tous les obstacles qui s'opposent à leur manifestation. Leur similitude en ce qui concerne la nature inconcevable de leur objet, fait que ces deux états d'âme sont susceptibles de passer à l'état d'une vague extase où la vivacité du sentiment l'emporte sur la netteté et la stabilité des idées. Dans ce délire l'espoir d'un bonheur inconcevable ainsi que le besoin d'une soumission illimitée jouent un rôle également important. Les points communs qui existent entre les deux extases, points que nous venons d'établir, expliquent comment, lorsqu'elles sont poussées à un degré très élevé, l'une peut être la conséquence de l'autre, ou bien l'une et l'autre peuvent surgir en même temps, car toute émotion forte d'une fibre vivante de l'âme peut exciter les autres. La sensation qui agit d'une manière continue et égale évoque tantôt l'une, tantôt l'autre de

ces deux sphères imaginatives. Ces deux états d'âme peuvent aussi dégénérer en un penchant à la cruauté active ou passive. (Krafft-Ebing, 1895)

Cette explication sera répétée pour expliquer des cas de sadisme. Comme on peut le lire, l'amour des hommes et celui des femmes sont distingués : les femmes sont considérées comme plus portées à la dépendance dans l'amour, les hommes sont moins sentimentaux et restent donc plus réfléchis. L'auteur ajoute à cela des considérations physiologiques :

M. Gyurkovechky (Männl. Impotenz. Vienne, 1889) fait justement remarquer que les vieillards et les jeunes gens diffèrent psychiquement surtout par leur degré de puissance génitale, car l'impuissance porte une grave atteinte à la gaieté, à la vie intellectuelle, à l'énergie et au courage. Plus l'homme qui a perdu sa puissance génitale est jeune et plus il était porté aux choses sensuelles, plus cette atteinte est grave. Une perte subite de la puissance génitale peut, dans ces conditions, produire une grave mélancolie et pousser même au suicide ; car, pour de pareilles natures, la vie sans amour est insupportable. [...] La perte de la virilité se manifeste d'une manière bien plus frappante encore chez certains individus, chez qui elle produit une véritable effémination.

Au point de vue psychologique, la femme, à la fin de sa vie sexuelle, après la ménopause, tout en étant moins bouleversée, présente néanmoins un changement assez notable. Si la vie sexuelle qu'elle vient de traverser a été heureuse, si des enfants sont venus réjouir le cœur de la mère au seuil de la vieillesse, le changement de son individualité biologique échappe à son attention. La situation est toute autre quand la stérilité ou une abstinence imposée par des conditions particulières ont empêché la femme de goûter les joies de la maternité.

Ces faits mettent bien en relief la différence qui existe entre la psychologie sexuelle de l'homme et celle de la femme, entre leurs sentiments et leurs désirs sexuels. Chez l'homme, sans doute, l'instinct sexuel est plus vif que chez la femme. Sous le coup d'une forte poussée de la nature, il désire, quand il arrive à un certain âge, la possession de la femme. Il aime sensuellement, et son choix est déterminé par des qualités physiques. Poussé par un instinct puissant, il devient agressif et violent dans sa recherche de l'amour. Pourtant, ce besoin de la nature ne remplit pas toute son existence psychique. Son désir satisfait, l'amour, chez lui, fait temporairement place aux intérêts vitaux et sociaux.

Tel n'est pas le cas de la femme. Si son esprit est normalement développé, si elle est bien élevée, son sens sexuel est peu intense. S'il en était autrement, le monde entier ne serait qu'un vaste bordel où le mariage et la famille seraient impossibles. Dans tous les cas, l'homme qui a horreur de la femme et la femme

qui court après les plaisirs sexuels sont des phénomènes anormaux. La femme se fait prier pour accorder ses faveurs. Elle garde une attitude passive. Ce rôle s'impose à elle autant par l'organisation sexuelle qui lui est particulière que par les exigences des bonnes mœurs.

Toutefois, chez la femme, le côté sexuel a plus d'importance que chez l'homme. Le besoin d'aimer est plus fort chez elle ; il est continu et non pas épisodique ; mais cet amour est plutôt psychique que sensuel. L'homme, en aimant, ne voit d'abord que l'être féminin ; ce n'est qu'en second lieu qu'il aime la mère de ses enfants ; dans l'imagination de la femme, au contraire, c'est le père de son enfant qui tient le premier rang ; l'homme, comme époux, ne vient qu'après. Dans le choix d'un époux, la femme est déterminée plutôt par les qualités intellectuelles que par les qualités physiques. Après être devenue mère, elle partage son amour entre l'enfant et l'époux. Devant l'amour maternel, la sensualité s'éclipse. Aussi, dans les rapports conjugaux qui suivent sa maternité, la femme voit plutôt une marque d'affection de l'époux qu'une satisfaction des sens.

La femme aime de toute son âme. Pour la femme, l'amour c'est la vie ; pour l'homme, c'est le plaisir de la vie. L'amour malheureux blesse l'homme ; pour la femme, c'est la mort ou au moins la perte du bonheur de la vie. (Krafft-Ebing, 1895)

L'amour est valorisé par l'auteur, mais pour cela, il est décrit plus comme un mode d'organisation sociale que comme un sentiment. L'amour semble être un moyen de parfaire la civilisation, de la développer. Krafft-Ebing forge ainsi l'expression de « *sentiments sociaux* » qui renvoie à un mélange entre l'amour et le modèle social développé et promeut une forme de morale, d'éthique. Pour l'auteur « *le sentiment sexuel est la base du développement des sentiments sociaux* ». Il décrit, à la suite, ce que recourent ces « *sentiments sociaux* » :

En tout cas la vie sexuelle est le facteur le plus puissant de l'existence individuelle et sociale, l'impulsion la plus forte pour le déploiement des forces, l'acquisition de la propriété, la fondation d'un foyer, l'inspiration des sentiments altruistes qui se manifestent d'abord pour une personne de l'autre sexe, ensuite pour les enfants et qui enfin s'étendent à toute la société humaine. Ainsi toute l'éthique et peut-être en grande partie l'esthétique et la religion sont la résultante du sens sexuel. (Krafft-Ebing, 1895)

Les *Psychopathia sexualis* décrivent un amour policé qui doit se fondre dans l'institution du mariage. Les règles de l'amour sont les mêmes que celles de la civilisation : l'amour se doit d'être pudique et monogame (chapitre 6). Les rôles sexuels

se doivent d'être différenciés. Les sentiments, plus particulièrement l'amour, ne doivent pas contrevenir à l'organisation sociale. Au contraire, les sentiments doivent être mis au service du développement de la civilisation. À ce titre, on peut avancer que, dans les *Psychopathia sexualis*, l'amour est aussi de raison, les sentiments se doivent d'être raisonnables et raisonnés, là encore la science de la sexualité s'octroie un large pouvoir de définition de ce qui importe dans une société donnée.

Les affects – les sensations, les émotions et les sentiments, sont investis par la science de la sexualité moderne de la même manière que les corps. Ils sont associés à la sexualité et dans ce cas-là, déclencheurs, stimulants ou passions, ils sont le territoire du risque de déviance et de démesure. Ou encore, ils sont considérés comme des révélateurs des états intérieurs des personnes, un indice, une preuve d'un état pathologique ou d'un terrain facilitant le développement de perversions. Flux de codes ou interfaces, les affects catalysent les pensées hégémoniques et les réappropriations minoritaires. Les affects sont individualisés par le jeu des observations et autobiographies. Ils portent et font circuler des questions de frontières et de limites entre des ressentis autorisés (normés, valorisés) et d'autres qui ne le sont pas. « *Car l'affect n'est pas un sentiment personnel, ce n'est pas non plus un caractère, c'est l'effectuation d'une puissance de meute, qui soulève et fait vaciller le moi.* » (Deleuze, Guattari, 1980, p. 294). Les affects sont liés à l'espace attribué à chaque corps, ils produisent la surface des corps. Comprendre la sexualité passe par une attention à la politique de circulation des affects dans un groupe donné.

53- DES PRATIQUES PHYSICO-SEXUELLES QUI FIGENT

Circulation : passage simultané de chaleur et d'électricité à travers deux corps qui se mélangent. Si on prend deux corps pleins de chaleur et d'électricité qui sortent de la peau par les pores, et que ces deux corps s'étreignent, virent et commencent à se mêler, il se produit une réaction de conduction et de circulation qui fait que chaque pore absorbe l'énergie qu'il a exhalé précédemment mais sous une autre forme. La rapidité de ce phénomène, la transformation de la chaleur et de l'électricité en énergie produisent une irradiation intense des corps qui pratiquent la circulation. C'est ce que les amantes veulent dire quand elles disent, "je te circule", "tu me circules". (Wittig, Zeig, 1976, p. 59).

J'emploie le verbe figer, dans le sens de geler comme dans « *un, deux, trois, soleil* », ce jeu d'enfant dans lequel les participant-es courent et, au signal, tout le monde gèle, fige, glace. Il s'agit de montrer, dans cette partie, comment la science de la sexualité a figé les corps et les affects dans les pratiques physico-sexuelles. Les pratiques de la sexualité sont habituellement décrites comme des pratiques sexuelles. Une définition de ce qu'elles sont, n'est pas si évidente à donner. L'enquête « *Analyse des comportements*

sexuels des français » a cherché à cerner ce que sont les pratiques sexuelles « nationale » :

Nous allons maintenant aborder des questions plus intimes qui vous sont posées car les chercheurs ont besoin de ces informations. Je vous rappelle que ce questionnaire s'adresse à 20 000 personnes pouvant avoir des comportements très divers. Certaines questions sont donc susceptibles de ne pas vous concerner. Vos réponses restent absolument anonymes. (Bajos, Bozon, 2008)

L'entrée en matière des chercheurs est très réservée, pudique. Quatre rubriques portent précisément sur les pratiques sexuelles : deux s'adressent aux femmes et deux aux hommes leur demandant quels types de pratiques illes ont eu respectivement avec des hommes ou des femmes. Exceptées les premières questions des quatre rubriques : « *Vous vous êtes caressés les corps tendrement* » toutes les autres questions impliquent des contacts entre le-s sexe-s et l'anūs. Dans l'ensemble de ce questionnaire aucune allusion n'est faite aux pratiques sm ou à des pratiques physiques qui concerneraient d'autres parties du corps que les organes génitaux/anūs. Ce questionnaire permet de supposer que la sexualité correspond à la génitalité et à la tendresse réciproque, ou tout au moins que seules les pratiques génitales ou tendres importent dans une enquête qui s'affiche comme base à l'amélioration des campagnes de prévention sida. Pourtant, si on prend la sexualité dans toutes ses composantes y compris perverses, on voit qu'elle porte sur l'ensemble du corps et pas seulement sur les organes génitaux. L'expression « pratiques physico-sexuelles » rend compte de cela. Je fais l'hypothèse que la science de la sexualité a codé les corps et défini des parties sexuelles, les contacts et leur supposée sexualisation ou non.

Dans une première partie, je reviendrai sur la pudeur comme condition *sine qua non* à la sexualité, je détaillerai ensuite le codage binaire des zones dignes de sexualité et des zones impropres. Une deuxième partie reviendra sur les « bonnes manières » de la sexualité énoncées par la science de la sexualité.

531- De la pudeur au codage des zones corporelles :

Les pratiques physico-sexuelles qu'évoque Krafft-Ebing doivent en premier lieu être abordées avec pudeur. « *Ces incitations circulaires ont aménagé autour des sexes et des corps, non pas des frontières à ne pas franchir, mais les spirales perpétuelles du pouvoir et du plaisir.* » (Foucault, 1976, p. 62). C'est l'une des nombreuses contradictions de ce texte qui se consacre à la description de ce qu'est la sexualité, l'auteur avance que la sexualité pour être morale doit être cachée de la société et faire l'objet de retenue :

Le relèvement moral de la vie sexuelle commence aussitôt que la pudeur entre dans les mœurs, que la manifestation et l'accomplissement de la sexualité se cachent devant la société, et qu'il y a plus de retenue dans les rapports entre les deux sexes. C'est de là qu'est venue l'habitude de se couvrir les parties génitales—« ils se sont aperçu qu'ils étaient nus »—et de faire en secret l'acte sexuel. (Krafft-Ebing, 1895)

La pudeur est, dans le texte, un élément déterminant dans le développement de la morale sexuelle. Il faut distinguer cependant la pudeur, telle qu'en parle Krafft-Ebing de la chasteté. La pudeur est une forme de laïcisation de la chasteté. La chasteté est décrite par Krafft-Ebing dans les *Psychopathia sexualis*, puisqu'elle peut être le lieu du développement des perversions. Elle relève du domaine religieux et comme on l'a déjà vu l'abstinence des membres du clergé n'est pas une valeur mais plutôt un danger de perversion. En effet, « *La chasteté et la virginité sont des catégories morales qui dénotent une relation entre la volonté et la chair, non des catégories de la sexualité.* » (Davidson, 2005, p. 110). Avec le concept de pudeur, Krafft-Ebing avance un élément civilisationnel, de l'ordre du social et non du religieux, du moral. Selon l'auteur, les pays froids ont connu un développement plus rapide de la pudeur que les pays chauds :

La marche vers ce degré de civilisation a été favorisée par le froid du climat qui fait naître le besoin de se couvrir le corps. Ce qui explique en partie ce fait, résultant des recherches anthropologiques, que la pudeur s'est manifestée plus tôt chez les peuples du Nord que chez les Méridionaux. (Krafft-Ebing, 1895)

Ainsi, il différencie les pays qui auraient atteint un degré supérieur de civilisation, d'autres, qui resteraient à civiliser. La climatologie a effectivement joué un rôle dans la construction scientifique des « races » et de leurs civilisations. Les civilisations les plus morales sont placées en haut de la hiérarchie :

Parmi les peuples d'Orient les anciens Égyptiens, les Israélites et les Grecs, parmi les nations de l'Occident les Germains, ont atteint dans l'antiquité ce degré de civilisation. Aussi trouve-t-on chez eux l'appréciation de la virginité, de la chasteté, de la pudeur et de la fidélité conjugale, tandis que chez les autres peuples plus primitifs on offrait sa compagne à l'hôte pour qu'il en jouisse charnellement. (Krafft-Ebing, 1895)

Avec cette thèse Krafft-Ebing, conformément à la pensée de son époque, rappelle l'influence du climat, souvent utilisée pour justifier les catégories raciales. Elle lui permet d'avancer des thèses universelles sur les différences humaines. Par la pudeur, Krafft-Ebing replace la sexualité dans un environnement et cherche à en comprendre les effets.

Au sentiment brutal du besoin sexuel se joignent déjà des sentiments éthiques. L'instinct se spiritualise, s'idéalise. La communauté des femmes cesse d'exister. Les individus des deux sexes se sentent attirés l'un vers l'autre par des qualités physiques et intellectuelles, et seuls deux individus sympathiques s'accordent mutuellement leurs faveurs. Arrivée à ce degré, la femme sent que ses charmes ne doivent appartenir qu'à l'homme qu'elle aime ; elle a donc tout intérêt à les cacher aux autres. Ainsi, avec la pudeur apparaissent les premiers principes de la chasteté et de la fidélité conjugale, pendant la durée du pacte d'amour. La femme arrive plus tôt à ce niveau social, quand les hommes, abandonnant la vie nomade, se fixent à un endroit, créent pour la femme un foyer, une demeure. Alors, naît en même temps le besoin de trouver dans l'épouse une compagne pour le ménage, une maîtresse pour la maison. (Krafft-Ebing, 1895)

La pudeur est une condition *sine qua non* de la sexualité civilisée, mais elle est aussi replacée au niveau des individus. Pour Krafft-Ebing, la pudeur est liée à l'image de soi :

[...] la pudeur paraît au jeune homme et à la vierge comme une obligation impérieuse de l'estime de soi-même. (Krafft-Ebing, 1895)

De ce fait, le défaut de pudeur fait supposer un état pathologique et constitue en soi un terrain favorable au développement des perversions. Ainsi, le défaut de pudeur est lié pour l'auteur directement à l'exhibitionnisme.

La pudeur est dans la vie civilisée de l'homme moderne un trait de caractère et un principe tellement enracinés par l'éducation des siècles qu'il faut bien supposer de prime abord l'existence d'un état psycho-pathologique chez ceux qui outragent grossièrement la décence publique. On supposera, avec juste raison, qu'un individu qui blesse d'une telle façon le sentiment moral des hommes et en même temps sa propre dignité, n'a jamais pu acquérir de principes moraux (idiots), ou les a perdus (faiblesse mentale acquise), ou qu'il a agi dans un moment de trouble de sa conscience (folie transitoire, troubles de l'esprit). Un acte très singulier et qui rentre dans cette catégorie est l'exhibitionnisme. Les cas observés jusqu'ici nous montrent que ce sont exclusivement des hommes qui découvrent avec ostentation leurs parties génitales devant des personnes de l'autre sexe, et qui ont éventuellement poursuivi ces dernières, mais sans devenir agressifs. (Krafft-Ebing, 1895)

L'exhibitionnisme est peu traité par Krafft-Ebing, même s'il est souvent évoqué dans ses observations. La partie le concernant se réduit en nombre de pages au fur et à

mesure des éditions, elle était la plus développée dans la troisième édition (1887, p. 59). Krafft-Ebing cite cette perversion dans le dernier chapitre, *La vie sexuelle morbide devant les tribunaux*, et renvoie aux travaux de Lassègue²⁰⁰. Pour Krafft-Ebing, l'exhibitionnisme relève de la manie, il rapproche ainsi ce comportement de la débilité mentale, de la sénilité ou encore de l'épilepsie. Par contre, Krafft-Ebing mobilise plusieurs fois le concept d' « *impudicité* ». Ce terme rend compte d'une extension du terme de pudeur puisqu'il renvoie au respect de la pudeur des autres. Dans les *Psychopathia sexualis*, il est employé comme équivalent à ce qu'on désignerait actuellement comme des « *attouchements* », parfois il devient synonyme de pratiques perverses. L'exhibition ne concerne que les hommes puisque les femmes ont un devoir de montrer leurs corps dans certains contextes :

Ce qui forme un contraste bien curieux avec elle, c'est l'étalage occasionnel des charmes physiques, sanctionné par la loi de la mode et la convention sociale, et auquel la vierge, même la plus chaste, se prête dans les soirées de bal. Les mobiles qui président à cette exhibition se comprennent. Heureusement la fille chaste ne s'en rend pas compte, de même qu'elle ne comprend pas les raisons de certaines modes qui reviennent périodiquement et qui ont pour but de faire mieux ressortir certaines parties plastiques du corps, comme les fesses, sans parler du corsage, etc. De tout temps et chez tous les peuples, le monde féminin a manifesté de la tendance à se parer et à mettre en évidence ses charmes. Dans le monde des animaux la nature a distingué le mâle par une plus grande beauté. Les hommes, au contraire, désignent les femmes sous le nom de beau sexe. Évidemment cette galanterie est le produit de la sensualité masculine. Tant que les femmes s'attifent uniquement dans le but d'être parées, tant qu'elles ne se rendent pas clairement compte de la cause physiologique de ce désir de plaire, il n'y a rien à redire. Aussitôt qu'elles le font en pleine connaissance de cause, cette tendance dégénère en manie de plaire. L'homme qui a la manie de s'attifer, se rend ridicule toujours. Chez la femme on est habitué à cette petite faiblesse, on n'y trouve rien de répréhensible tant qu'elle

²⁰⁰ Ernest-Charles Lassègue (1819-1883) est un médecin qui se consacra à renouveler la pensée aliéniste en faisant connaître l'école psychologique allemande en France (avec l'aide de Bénédicte Augustin Morel). Il est décrit comme « *novateur* » dans son travail en ce qu'il cherche « *dans les faits pathologiques, une démonstration à ses idées en psychologie* ». Après une mission d'observation des développements du choléra en Russie, il est nommé inspecteur général adjoint des établissements d'aliénés. Lassègue fait partie des premiers psychiatres français. Il a surtout travaillé dans le domaine médico-légal. « *Pendant plus de trente ans, il a observé dans ce service les formes de folie les plus diverses, les aberrations mentales les plus bizarres, les déviations morales les plus extravagantes, et il en a fait profiter la science qui lui est redevable d'une série de découvertes qui ont contribué à élargir le cadre de notre spécialité.* ». Il travailla sur le délire de persécution, sur la paralysie générale, « *Les exhibitionnistes, le vol à l'étalage, les délires par accès* », l'alcoolisme..., Antoine Ritti, *Éloge du Professeur Ch. Lassègue*, éd. Doin, 1885. Dans son texte *Les Exhibitionnistes, Études médicales du Professeur Charles Lassègue*, Tome I, Éd. Asselin et Cie, Paris, 1884, p. 691, il décrit un certain nombre de cas dans lesquels des hommes montrent en public leurs parties génitales. Le but de cette recherche est pour Lassègue de montrer que la folie n'est pas forcément un état permanent mais qu'elle peut être intermittente : « *Déclarer que la continuité est l'élément obligé de l'aliénation serait, aujourd'hui plus que jamais, une erreur inadmissible.* ». Il restera néanmoins connu pour avoir décrit et nommé l'exhibitionnisme. Les travaux sur l'exhibitionnisme peuvent aussi être lus comme des déviations de partition entre les sphères privées et publiques.

n'est pas l'accessoire d'une tendance pour laquelle les Français ont trouvé le mot de coquetterie. (Krafft-Ebing, 1895)

La pudeur est avancée comme plus importante pour les femmes que pour les hommes dans le cas d'une sexualité normale. Les femmes sont vues comme naturellement pudiques, la pudeur fait partie de leur constitution. Le défaut de pudeur chez les femmes est selon l'auteur une des raisons qui amènent les femmes vers la prostitution. Il s'agit alors pour les femmes de trouver un équilibre entre montrer assez pour plaire et pas trop pour ne pas être « *indécentes* »²⁰¹ :

Dans ses aspirations vers l'unique but digne d'elle, la femme se sert de la pudeur, cuirasse et ornement de l'être féminin. Mantegazza dit avec beaucoup de finesse que « c'est une des formes physiques de l'estime de soi-même chez la femme ». (Krafft-Ebing, 1895)

La pudeur naturalise chez les femmes à la fois, la nécessité de plaire et celle de garder caché des parties de leurs corps. Par défaut, les hommes qui se rapprochent de ces comportements sont des pervers. Comme consigné plus haut, les hommes qui portent de l'attention à leur apparence sont « *ridicules* ». Ceux qui ont trop de pudeur sont invertis. Ainsi, l'observation 99, est une autobiographie d'un inverti. Il décrit qu'enfant, il a des difficultés à se déshabiller devant les autres garçon. Cette pudeur considéré par Krafft-Ebing comme excessive, lui fait conclure à une *metamorphosis sexualis*, cet homme se change en femme puisque enfant déjà il avait la pudeur d'une femme.

La pudeur chez Krafft-Ebing est une constituante nécessaire de la sexualité. Elle garantit la moralité de la sexualité, mais aussi celle des personnes. Ses déviations sont rapprochées de pathologies mentales. La pudeur des femmes naturalise à la fois leur devoir de cacher des parties de leurs corps, mais aussi d'en montrer certaines, dans des contextes précis et dans l'intention de plaire.

Après avoir décrit la pudeur comme une manière indispensable d'aborder les contacts physico-sexuels, Krafft-Ebing décrit aussi quels sont les parties du corps stimulées dans la sexualité :

La sphère sexuelle de l'écorce cérébrale peut être excitée par des phénomènes produits dans les organes génitaux et dans le sens des désirs et des représentations sexuelles. Cet effet peut être produit par tous les éléments qui, par une action centripète, excitent le centre d'érection (excitation des vésicules

²⁰¹ Ceci constitue l'un des *double-bind* structurant de l'identité « femme ». Il rejoint la construction sociale opposant la mère à la putain (Pheterson, 2003). Il pourrait aussi être mobilisé pour comprendre l'opposition entre les « femmes sexy » et les « femmes voilées », pour cela voir les déclarations récentes des Femen en France sur leur site.

séminales quand elles sont remplies ; gonflement des follicules de Graf ; excitation sensible quelconque, produite dans le voisinage des parties génitales ; hyperhémie et turgescence des parties génitales, particulièrement des organes érectiles, des corps caverneux du pénis, du clitoris ; vie sédentaire et luxueuse ; plethora abdominalis ; température élevée ; lit chaud ; vêtements chauds ; usage de cantharide, de poivre et d'autres épices). Le libido sexualis peut être aussi éveillé par l'excitation des nerfs du siège (flagellation). Ce fait est très important pour la compréhension de certains phénomènes physiologiques. (Krafft-Ebing, 1895)

La sexualité est pour Krafft-Ebing surtout génitale²⁰², elle relève d'une érection des organes génitaux : pénis et clitoris. De plus, tout ce qui produit de la chaleur peut aussi amener vers la sexualité. L'auteur précise que les fesses peuvent aussi être une partie du corps stimulée dans la sexualité. Il s'oppose de ce fait à toute punition des enfants du type fessée puisqu'elle serait un risque d'éveiller précocement leur instinct sexuel. De même, il signale plusieurs exemples d'excès dans la sexualité résultant de la flagellation ou même y conduisant. Pourtant, à la suite de ces mises en garde contre les dangers de la flagellation, de la stimulation des fesses, il précise que cette pratique est un trait de culture des Russes et des Perses : les femmes slaves aimeraient particulièrement être fouettées par leur mari.

Krafft-Ebing décrit encore d'autres zones comme des zones périphériques de la sexualité. Il les nomme les zones érogènes. Ce terme est souvent attaché à la psychanalyse et à Freud, pourtant, « *En réalité, c'est un français Ernest Chambard, élève de Charcot qui utilisa le premier l'expression "zone érogène" (En 1881, dans son ouvrage Du somnambulisme en général, Paris, Parent).* »²⁰³. Ce terme appartient clairement au vocabulaire de la science de la sexualité. En effet, lorsqu'il est forgé par Chambard c'est pour distinguer certaines zones du corps des zones hystérogènes²⁰⁴. Krafft-Ebing ne dit

²⁰² La psychanalyse renforcera encore l'importance de la génitalité dans la définition d'une sexualité normale :

« Cette vie sexuelle de l'enfant, décousue, complexe, mais dissociée, dans laquelle l'instinct seul tend à procurer des jouissances, cette vie se condense et s'organise dans deux directions principales, si bien que la plupart du temps, à la fin de la puberté, le caractère sexuel de l'individu est formé. D'une part, les tendances se soumettent à la suprématie de la « zone génitale », processus par lequel toute la vie sexuelle entre au service de la reproduction, et la satisfaction des premières tendances n'a plus d'importance qu'en tant qu'elle prépare et favorise le véritable acte sexuel. D'autre part, le désir d'une personne étrangère chasse l'auto-érotisme, de sorte que, dans la vie amoureuse, toutes les composantes de l'instinct sexuel tendent à trouver leur satisfaction auprès de la personne aimée. [...] Il peut arriver que les instincts partiels ne se soumettent pas tous à la domination des « zones génitales » ; un instinct qui reste indépendant forme ce que l'on appelle une perversion et substitue au but sexuel normal sa finalité particulière. Comme nous l'avons déjà signalé, il arrive très souvent que l'auto-érotisme ne soit pas complètement surmonté, ce que démontrent les troubles les plus divers qu'on peut voir apparaître au cours de la vie. L'équivalence primitive des sexes comme objets sexuels peut persister, d'où il résultera dans la vie de l'homme adulte un penchant à l'homosexualité, qui, à l'occasion, pourra aller jusqu'à l'homosexualité exclusive. Cette série de troubles correspond à un arrêt du développement des fonctions sexuelles ; elle comprend les perversions et l'infantilisme général, assez fréquent, de la vie sexuelle. » (Freud, 1905, p. 52)

²⁰³ Jacques Van Rillaer, *Les illusions de la psychanalyse*, Mardaga, 1980, p. 284.

²⁰⁴ Ce sont des zones du corps qui seraient propres à déclencher des crises d'hystérie. Ces zones sont décrites par Charcot, il les dessinait sur les corps de ces patientes « hystériques ». Elles étaient sensées être le lieu de production de la crise d'hystérie. Il les localisait autour des ovaires, sous les seins ou encore au sommet de la

pas clairement de qui ou de quel contexte il reprend ce terme, mais par contre il mentionne la thèse de doctorat de Chambard dans ce même chapitre. L'emploi de ce terme par Krafft-Ebing n'est pas simplement l'usage habituel d'un terme attesté mais plutôt contribue à sa définition même, définition qui sera reprise et prolongée par Freud et la psychanalyse²⁰⁵. Dans les *Psychopathia sexualis* que recourent donc les zones érogènes ?

Une partie est consacrée aux zones érogènes dans le chapitre deux, les *faits physiologiques* des *Psychopathia sexualis*. Les zones érogènes participent d'une anatomie du plaisir sexuel. Elles hiérarchisent les zones du corps propres à susciter du plaisir et celles qui sont indignes d'attention puisque normalement elles ne doivent (essentialisation) ou ne devraient (moralisation/civilisation) pas procurer de plaisirs.

Les zones érogènes sont des zones périphériques aux organes sexuels, décrites comme différentes chez les hommes et chez les femmes :

Il y a, chez la femme ainsi que chez l'homme, d'autres régions et organes érectiles qui peuvent produire l'érection, l'orgasme et même l'éjaculation. Ces « zones érogènes » sont chez la femme, tant qu'elle est virgo, le clitoris, et, après la défloration, le vagin et le col de l'utérus. Le mamelon surtout semble avoir un effet érogène chez la femme. [...] avec quel zèle la mère qui nourrit elle-même son nourrisson, s'occupe de faire téter l'enfant. Elle le fait, dit-il, « par amour pour l'être faible, incomplet, impuissant ». Il est tout indiqué de supposer, qu'en dehors des mobiles éthiques dont nous venons de faire mention, que le fait de donner à téter à l'enfant produit peut-être une sensation de plaisir charnel et joue un rôle assez important. Ce qui plaide en faveur de cette hypothèse, c'est une observation de Brunn, observation très juste en elle-même, bien que mal interprétée. Il rappelle que, d'après les observations de Houzeau, chez la plupart des animaux, la tendresse intime entre la mère et l'enfant n'existe que pendant la période de l'allaitement et qu'elle fait place, plus tard, à une indifférence complète. Le même fait (l'affaiblissement de l'affection pour l'enfant après le sevrage) a été observé par Bastian chez certains peuples sauvages. (Krafft-Ebing, 1895)

Ainsi, selon l'auteur les zones dites érogènes correspondent pour les femmes au vagin et au col de l'utérus, c'est-à-dire qu'elles correspondent tout à fait aux parties du corps sollicitées pour la reproduction. Dix ans avant Freud, l'idée de développement sexuel commence à être avancée avec différents stades attachés à diverses parties du corps, le clitoris, puis le vagin, le col de l'utérus. Avant même les descriptions freudiennes, Krafft-Ebing prépare le terrain, les femmes qui auront encore des sensations sexuelles au

tête (vertex).

²⁰⁵ « endroit de la peau ou des muqueuses dans lequel des stimulations d'un certain type suscitent une sensation de plaisir d'une qualité déterminée. », (Freud, 1905, p. 107)

niveau de leur clitoris seront immatures. En effet, la sexualité des femmes est particulièrement envisagée dans sa dimension reproductive et non en terme de plaisir. Les parties érogènes complémentaires des organes génitaux sont les tétons. Ils sont directement décrits pour leur fonction dans l'allaitement, renvoyant pour la deuxième fois la sexualité des femmes à la reproduction. De plus, Krafft-Ebing avance presque l'idée d'une perversité des femmes puisqu'elles prennent du plaisir dans l'allaitement. Les pratiques de l'allaitement ont fait l'objet de beaucoup de recherches, de jugements et de contrôle sur les corps des femmes, comme le montrent les commentaires de Krafft-Ebing sur l'allaitement chez les animaux et les « *peuples sauvages* » (Dorlin, 2009).

Chez l'homme, la seule zone érogène, au point de vue physiologique, c'est le gland et peut-être aussi la peau des parties extérieures des organes génitaux. Dans certains cas pathologiques, l'anus peut devenir érogène—cela expliquerait l'auto-masturbation anale, cas très fréquent, et la pédérastie passive. (Krafft-Ebing, 1895)

Là encore le pénis est zone érogène principale. L'anus est cité, alors qu'il ne l'est pas pour les femmes, laissant envisager une nature différente des anus. Par contre, s'il est cité c'est tout de même seulement dans des cas dits pathologiques. Krafft-Ebing ne précise pas non plus que les hommes pourraient avoir des sensations érotiques à partir de leurs tétons, là encore, les plaisirs physico-sexuels sont sexués différenciellement.

Restent encore quelques parties du corps qui sont citées par Krafft-Ebing comme participant de la sexualité, principalement les cheveux, les mains, les pieds et le regard :

Parmi les phénomènes physiologiques du fétichisme il me reste encore à parler de ce fait très intéressant que, parmi le grand nombre d'objets susceptibles de devenir fétiches, il y en a quelques-uns qui sont particulièrement choisis par un grand nombre de personnes. Les objets particulièrement attractifs pour l'homme sont : les cheveux, la main, le pied de la femme, l'expression du regard. Quelques-uns d'entre eux ont, dans la pathologie du fétichisme, une importance particulière. Tous ces faits remplissent évidemment dans l'âme de la femme un rôle dont quelquefois elle ne se doute pas ; d'autres fois c'est préméditation de sa part. Une des principales préoccupations de la femme, c'est de soigner ses cheveux, et elle y consacre souvent plus de temps et d'argent qu'il ne faudrait. Avec quel soin la mère ne soigne-t-elle pas déjà la chevelure de sa petite fille ! Quel rôle important pour le coiffeur ! La perte d'une partie des cheveux fait le désespoir des jeunes femmes. Je me rappelle le cas d'une femme coquette qui en était devenue mélancolique et qui a fini par le suicide. Les femmes aiment à parler coiffure ; elles portent envie à toutes celles qui ont une belle chevelure. De beaux cheveux constituent un puissant fétiche pour beaucoup d'hommes.

Déjà, dans la légende de la Lorelei, sirène qui attire les hommes dans l'abîme, on voit figurer comme fétiche ses « cheveux dorés » qu'elle lisse avec un peigne d'or. Une attraction non moins grande est exercée par la main et le pied ; mais alors, souvent, — pas toujours cependant, — des sentiments masochistes et sadiques contribuent à créer un fétiche d'un caractère particulier. (Krafft-Ebing, 1895)

Ces parties du corps peuvent être utilisées dans la séduction, il s'agit alors d'une forme de fétichisme, selon l'auteur, il n'est pas en soi pathologique. C'est un trop grand intérêt dans ces parties du corps ou leur utilisation dans les pratiques physico-sexuelles qui pourraient devenir pathologiques²⁰⁶. Krafft-Ebing précise que l'amour contient en soi une dimension fétichiste puisqu'il relève d'une idéalisation de la personne aimée :

Le cas le plus simple est celui où une émotion sensuelle coïncide avec le moment où l'on aperçoit une personne de l'autre sexe et quand cette vue augmente l'excitation sensuelle. L'impression optique et l'impression du sentiment s'associent, et cette liaison devient plus forte à mesure que la réapparition du sentiment évoque le souvenir de l'image optique ou que la réapparition de l'image éveille de nouveau une émotion sexuelle qui peut aller jusqu'à l'orgasme ou à la pollution, comme dans les songes. Dans ce cas la vue de l'ensemble du corps produit l'effet d'un fétiche. [...] Ce fait physiologique du fétichisme explique les sympathies individuelles entre homme et femme, la préférence qu'on donne à une personne déterminée sur toutes les autres du même sexe. Comme le fétiche ne représente qu'un symbole individuel, il est évident que son impression ne peut se produire que sur un individu déterminé. Il évoque de très fortes sensations de plaisir; par suite il fait, par un trompe-l'œil, disparaître les défauts de l'objet aimé — (l'amour rend aveugle) — et provoque une exaltation fondée sur l'impression individuelle, exaltation qui paraît aux autres inexplicable et même ridicule. On s'explique ainsi que l'homme calme ne puisse pas comprendre l'amoureux qui idolâtre la personne aimée, en fait un véritable culte et lui attribue des qualités que celle-ci, vue objectivement, ne possède nullement. Ainsi s'explique également le fait que l'amour devient plus qu'une passion, qu'il se présente comme un état psychique exceptionnel dans lequel l'impossible paraît possible, le laid semble beau, le vulgaire sublime, état dans lequel tout autre intérêt et tout autre devoir disparaissent. (Krafft-Ebing, 1895)

²⁰⁶ À propos du fétichisme des cheveux, l'auteur donne l'exemple des « coupeurs de nattes », des hommes qui coupent les nattes des jeunes filles, ou encore des hommes qui coupent des mèches de cheveux à des femmes dans l'espace public (cf. chapitre 5, observation 78).

Les *Psychopathia sexualis*, définissent des zones du corps et l'attention qui doit leur être portée. La pudeur est une condition indispensable à une sexualité civilisée, normale pour les hommes comme pour les femmes. Elle est tout de même renforcée comme valeur pour les femmes pour qui elle est une forme de *double-bind* puisque les femmes se doivent d'être pudiques tout en sachant au bon moment « *exhiber leurs charmes* ». La science de la sexualité en forgeant l'expression de « zones érogènes » participe d'un zonage des corps. Des valeurs différentes sont attribuées à diverses parties du corps qui peuvent relever du sexuel. Ces parties si elles sont reconnues comme jouant dans le processus de séduction ne doivent pas faire l'objet de trop d'attention dans la sexualité, sinon elles peuvent être considérées comme une source de fétichisme pathologique. Il reste à noter que dans le travail de séduction seuls les corps des femmes sont avancés comme objet de séduction. L'investissement des corps se prolonge dans les pratiques physico-sexuelles.

532- Les bonnes manières des pratiques physico-sexuelles :

Ce n'est pas un fantasme, c'est un programme. (Deleuze, Guattari, 1980, p. 188)

Krafft-Ebing ne définit à aucun moment ce qu'est une sexualité normale. Certes, il parle du « *coït normal dans les circonstances ordinaires* », mais il ne décrit pas ce que cela signifie clairement. Pourtant, il avance quelques précisions sur avec qui une sexualité est possible et comment elle doit se dérouler. La question du « avec qui » de la sexualité sera traitée de manière plus complète dans le prochain chapitre (6), ici, il s'agit de voir comment doit se pratiquer la sexualité, même si le « avec qui » a toujours son importance.

Les pratiques physico-sexuelles commencent pour Krafft-Ebing dans l'imagination. Autrement dit, les pratiques perverses sont tout aussi perverses et réprouvées si elles sont seulement fantasmées. Krafft-Ebing parle de « *masturbation psychique* » et lui attribue les mêmes conséquences qu'à la « *masturbation manuelle* » :

Observation 37 : *À l'âge de huit ans, il fut témoin, à l'école, des corrections que le maître appliquait aux garçons, leur prenant la tête entre ses genoux et leur fouettant ensuite le derrière. [...] il se masturba fréquemment, en évoquant toujours le souvenir des garçons qu'il avait vu fouetter. Il continua ces pratiques jusqu'à l'âge de vingt ans. Alors il apprit quelle est la portée de l'onanisme, il s'en effraya et essaya d'enrayer son penchant à la masturbation ; mais il avait recours à la masturbation psychique qu'il croyait inoffensive et justifiable au point de vue de la morale ; à cet effet, il évoquait le souvenir des enfants fouettés. Le malade devint neurasthénique, souffrit de pollutions, essaya de se guérir par la fréquentation des maisons publiques, mais il n'arriva jamais à avoir*

une érection. Il fit alors des efforts pour acquérir des sentiments sexuels normaux en recherchant la société des dames convenables. Mais il reconnut bientôt qu'il était insensible aux charmes du beau sexe. [...] Mon ordonnance médicale consista en préceptes pour combattre la neurasthénie et pour arrêter les pollutions. Je lui défendis la masturbation psychique et manuelle, je l'engageai à se tenir à l'écart de toute excitation sexuelle, et je lui fis prévoir un traitement hypnotique pour le ramener tout doucement à la vita sexualis normale. (Krafft-Ebing, 1895)

Le cerveau étant considéré comme le siège des perversions sexuelles, on comprend que toute forme d'imagination sexuelle soit liée au domaine de la perversion. Le fait même de penser trop à la sexualité est en soi considéré comme pervers ou entraîne des perversions, comme le montre le début de cette observation consignante l'autobiographie d'un masochiste :

Observation 44. Je suis issu d'une famille névropathique dans laquelle, en dehors de toutes sortes de bizarreries de caractère et de conduite, il y a aussi diverses anomalies au point de vue sexuel. De tout temps, mon imagination fut très vive, et, de bonne heure, elle fut portée vers les choses sexuelles. (Krafft-Ebing, 1895)

Dans le cas présenté, l'imagination est aussi vue comme le lieu de naissance de la perversion. Les pratiques de l'imagination sont condamnées même si elles ne sont pas matérialisées par des actes, ainsi une partie du troisième chapitre des *Psychopathia sexualis* porte sur le « *masochisme d'imagination* » :

Chez le masochiste aussi il y a une gradation dans les actes, depuis les faits les plus répugnants et les plus monstrueux jusqu'aux plus puérils et aux plus ineptes, selon le degré d'intensité des penchants pervers et l'intensité de la force de réaction morale et esthétique. Mais ce qui empêche d'aller jusqu'aux conséquences extrêmes du masochisme, c'est l'instinct de la conservation. Voilà pourquoi l'assassinat et les blessures graves qui peuvent se commettre sous l'influence de la passion sadique, ne trouvent pas, autant qu'on sait, leur pendant masochiste dans la réalité. Il est cependant possible que les désirs pervers des masochistes puissent, dans leur imagination, aller jusqu'à ces conséquences extrêmes. (Krafft-Ebing, 1895)

De même, le sadisme est décrit comme se déployant dans l'imagination :

Peu d'années suffirent pour rendre le malade neurasthénique. Alors le sang et les scènes sanguinaires évoqués par son imagination, ne suffisaient plus pour arriver à l'éjaculation. Afin de se délivrer de son vice et de ses rêves de cruauté, le malade eut des rapports sexuels avec des femmes. Le coït n'était possible que lorsque le malade s'imaginait que la fille saignait des doigts. Il ne pouvait avoir d'érection sans avoir présente cette image dans son idée. L'idée cruelle de blesser n'avait alors pour objectif que la main de la femme. Dans les moments de plus grande excitation sexuelle, le seul aspect d'une main de femme sympathique était capable de lui donner les érections les plus violentes.
(Krafft-Ebing, 1895)

La perversion sexuelle n'est pas seulement une question d'actes physico-sexuels. Elle peut aussi être située au niveau de l'imagination. La science de la sexualité investie tout autant les pensées que les corps.

Comme expliqué dans le quatrième chapitre, les citations qui décrivent explicitement des pratiques physico-sexuelles sont toujours en latin. Il s'agit de voir que les pratiques physico-sexuelles ne sont pas porteuses de sens en elles-mêmes mais que la science de la sexualité contribue largement à leur attribuer des significations sociales : « *Sexuality illustrates the iconography of rule, not its pragmatics ; sexual assymetries are tropes to depict other centers of power.* »²⁰⁷.

Krafft-Ebing porte un jugement de type moral sur les pratiques oralo-génitales. Elles ne sont pas pathologiques si elles ont lieu entre un homme et une femme. Néanmoins, elles sont, comme la sodomie, une marque de la débauche de leurs adeptes :

Le cunnilingus de même que le fellare (penem in os mulieris arrigere) n'ont pas présenté jusqu'ici des symptômes psycho-pathologiques. Ces horreurs sexuelles ne semblent se rencontrer que chez les débauchés qui, rassasiés des jouissances sexuelles naturelles, ont vu en même temps s'affaiblir leur puissance. La pædicatio mulierum ne paraît pas être de nature psychopathique, mais une pratique d'époux d'un niveau moral très bas qui ont peur de faire des enfants, ou, on dehors du mariage, de cyniques rassasiés de jouissances sexuelles. (Krafft-Ebing, 1895)

La sodomie est l'une des pratiques physico-sexuelle les plus décriée dans les *Psychopathia sexualis*. Pourtant, Krafft-Ebing ne lui donne pas toujours la même signification. Entre un homme et une femme la sodomie est condamnable moralement mais elle ne relève pas du pathologique (la sodomie pratiquée par une femme sur un homme ou entre femmes n'est pas envisagée). Il est d'ailleurs à noter que le vocabulaire

²⁰⁷ Ann L. Stoler, *Making Empire Respectable: The Politics of Race and Sexual Morality in 20th-Century Colonial Cultures*, op. cit., p. 635.

employé pour décrire la même pratique de la sodomie diverge selon qu'elle est pratiquée par un homme sur une femme ou entre hommes. Dans le premier cas, Krafft-Ebing la nomme « pædicatio mulierum », dans le deuxième cas, l'expression est plus descriptive : « immissio penis in anum (*pédérastie*) », ou encore « immissio membri in anum » :

Parmi les actes immoraux commis entre individus masculins, la pédérastie (immissio penis in anum) tient le premier rang comme intérêt. La législation a évidemment pensé exclusivement à ce genre de perversité des actes sexuels ; d'après les développements des commentateurs les plus autorisés du Code (Oppenhoff, Stgsb, Berlin, 1872, p. 324 et Rudolf et Stenglein, D. Strafgesb f. das Deutsche Reich, 1881, p. 423), l'immissio penis in corpus vivum est un fait requis pour pouvoir établir le crime prévu dans l'article 175. D'après cette manière de voir, il n'y a pas lieu de poursuivre les autres actes d'impudicité commis entre hommes, à moins que ces actes ne soient compliqués d'une offense publique à la pudeur, ou de l'emploi de la violence, ou du fait qu'ils ont été accomplis sur des garçons au-dessous de quatorze ans. On est revenu ces temps derniers sur cette manière de voir, et on considère que le fait de délit contre nature entre individus de sexe masculin existe quand même il n'y aurait que des actes similaires du coït. (Krafft-Ebing, 1895)

La pratique de la sodomie entre hommes est ainsi non seulement condamnable moralement, mais elle est, en plus, pénalement preuve de l'inversion sexuelle de deux hommes. La science de la sexualité va de ce fait porter une grande attention à l'anus et à sa santé. Les observations de Krafft-Ebing consignant des sodomies s'attachent toujours à décrire tout autant la personne qui est pénétrée que celle qui pénètre. Il ne hiérarchise pas les positions dans la pratique de la sodomie, toutes deux sont jugées problématiques socialement, médicalement et judiciairement.

Les pratiques physico-sexuelles pathologiques sont en outre celles qui « souillent », c'est-à-dire les pratiques qui impliquent l'usage des sécrétions corporelles de manière impropre, par exemple Krafft-Ebing condamne une éjaculation qui a lieu en dehors du vagin, que ce soit sur une femme ou sur une statue, ou encore, l'usage de liquides corporels sur le corps d'autres personnes :

Observation 32. J'ai connu un malade qui s'est couché avec une femme en toilette de soirée et fortement décolletée, sur un divan bas, dans une chambre très éclairée. Ipse apud janum alius cubiculi obscurati constitit adspiciendo aliquantulum feminam, excitatus in eam insiluit excrementa in sinus ejus deposuit. Hæc faciens ejaculationem quamdam se sentire confessus est. Un journaliste viennois me communique le fait que des hommes, en payant des prix

exorbitants, décident des prostituées à tolérer, ut illi viri in ora earum spuerent, et fæces et urinas in ora explerent. (Krafft-Ebing, 1895)

De pareils faits arrivent partout et ne sont pas rares. Toutes les sécrétions possibles, la salive, la mucosité nasale et même le cérumen des oreilles sont employés dans ce but et avalés avec avidité, oscula ad nates et même ad anum. [...] Le désir pervers très répandu de pratiquer le cunnilingus provient peut-être souvent de vellétés masochistes. (Krafft-Ebing, 1895)

Ces pratiques relèvent soit du sadisme pour les personnes qui utilisent leurs liquides à mauvais escients, soit du masochisme pour celles qui laissent d'autres utiliser leurs corps pour ces usages « impropres ». Le terme de « souillure » renvoie à un vocabulaire très moral, pourtant la science de la sexualité reprend à son compte ces pratiques, elle les traite, certes, avec une dimension morale, mais surtout elle les déplace dans le domaine du pathologique. Les pratiques physico-sexuelles deviennent avec la science de la sexualité des interfaces entre le social et l'individuel, le corps national/civilisé et le corps individualisé/policé. *« Il s'agit donc de prendre ces dispositions au sérieux, et d'inverser la direction de l'analyse : plutôt que d'une répression généralement admise, et d'une ignorance mesurée à ce que nous supposons savoir, il faut partir de ces mécanismes positifs, producteurs de savoir, multiplicateur de discours, inducteurs de plaisir, et générateur de pouvoir, les suivre dans leurs conditions d'apparition et de fonctionnement, et chercher comment se distribuent par rapport à eux les faits d'interdiction ou d'occultation qui leur sont liés. Il s'agit en somme de définir les stratégies de pouvoir qui sont immanentes à cette volonté de savoir. Sur le cas précis de la sexualité, constituer l'« économie politique » d'une volonté de savoir. » (Foucault, 1976, p. 98).*

La science de la sexualité investie les pratiques physico-sexuelles dans leurs aspects les plus anodins, elle rapproche des pratiques de torture (femmes éventrées, viols d'enfants...), de simples jeux d'exploration des corps (cunnilingus, jeux avec de l'urine...) sans envisager de degrés. Il n'est jamais évoqué le plaisir ou l'inconfort des personnes dans leurs pratiques physico-sexuelles. Ces pratiques servent pour Krafft-Ebing de bases à des typologies de pervers : invertis, masochiste, sadique, fétichiste qu'il faut soigner ou isoler (enfermements pénitentiaires ou psychiatriques). Les seuls affects qui transparaissent dans les observations, concernant les pervers sont la honte et le regret. La science de la sexualité agit sur l'image que les personnes ont d'elles-mêmes, les espaces sociaux dans lesquels elles peuvent se déplacer et la place qu'elles peuvent y prendre. En cela, les pratiques physico-sexuelles sont des catalyseurs : récepteurs de flux de codes et interfaces de leurs resignifications subversive.

L'investissement des corps, des émotions et des pratiques sexuelles par la science de la sexualité est totalisant, pas en ce qu'il structure et hiérarchise les corps et leurs pratiques, mais plutôt en ce qu'il embrasse les moindres plis et replis des corps, les vagues et creux des émotions, les détails les plus insignifiants des comportements sexuels. Chacun des éléments constitutifs des corps, des émotions et des pratiques sexuelles sont surinvestis de sens, saturés de significations sociales. « *Notre corps, nous-mêmes ; le corps est une carte du pouvoir et de l'identité* » (Haraway, 2009, p. 319). La politique qui sous-tend cette épistémologie est gommée par le poids de l'évidence, qu'elle soit présentée comme naturelle, morale ou sociale, la logique normative semble implacable quand elle s'approche des corps, des émotions et de leur mise en mouvements.

Autrement dit, les corps sont des lieux d'ancrage des normes sociales, ils sont mesurés, étalonnés par la science de la sexualité. En retour, ils diffusent ces normes qui les ont constitués. C'est cela que je décris comme un catalyseur. On voit parfois dans les boucheries, le dessin d'un cochon ou d'une vache transformés en instance de production de viande, toutes les parties de son corps sont renommées et détachées les unes des autres. De la même manière, chacune des parties du corps catalyse des prescriptions ou des proscriptions sociales, elles deviennent des instances de « *propagation de la race* ».

Les affects aussi sont mesurés : ils se doivent d'être tempérés puisqu'ils sont considérés comme le lieu de l'irrationnel. Certains ont droit d'expression mais pas d'autres. Les Autres de la modernité, les femmes en tête, sont présentés comme irrationnels dans leur nature même. En même temps qu'elle les décrit comme incapables de maîtrise dans leurs affects, la science de la sexualité justifie brillamment la nécessité de son intervention.

Les pratiques physico-sexuelles ne sont pas lues comme des espaces de plaisirs et de rencontres charnelles. Qu'elles relèvent de l'imagination ou de la matérialité, elles déplacent la moralité sexuelle religieuse dans des prescriptions scientifiques. Si l'approche reste morale, à plusieurs niveaux, on l'a vu, elle se détache des préceptes de la religion chrétienne ou de ce qui est appelé la culture judéo-chrétienne.

C'est un nouveau mode de compréhension des corps, des affects et des pratiques physico-sexuelles qui se disperse et est dispersé dans et par tous les territoires du fond de carte.

La science de la sexualité s'est catalysée au sein des corps, des affects et des pratiques physico-sexuelles, en retour elle les diffuse et elles deviennent des interfaces de la stabilité sociale. Ceci procède d'un fétichisme des corps, des affects et des pratiques physico-sexuelles. Le fétichisme est un mode de distribution de valeur, de dispersion d'intensité (chapitre 6). Ce fétichisme attribue à beaucoup de pratiques physico-sexuelles des caractéristiques négatives, sales, honteuses. Elles ont été

déplacées sur les personnes mêmes, entraînant des parcours biographiques dans la souffrance et la honte.

Les mouvements sexuels qui émergent dans la deuxième partie du 20^e siècle procèdent aussi du fétichisme dans la réappropriation des pratiques physico-sexuelles, des affects et des corps pervers. Ils réinsufflent d'autres valeurs dans les catalyseurs : « *La construction de contours corporels stables dépend de points fixes de perméabilité et d'imperméabilité corporelles. Les pratiques sexuelles qui, dans des contextes tant homosexuels qu'hétérosexuels, ouvrent des surfaces et des orifices à la signification érotique ou en ferment d'autres réinscrivent les frontières du corps le long de nouvelles lignes culturelles. Le sexe anal entre hommes en est un exemple, comme le remembrement du corps dans le Corps lesbien de Wittig.* » (Butler, 2005, p. 253).

Les corps, les affects, les pratiques physico-sexuelles sursignifiés et investis par le pouvoir, deviennent des lieux de subversions possibles (pouvoir = résistance). Ils peuvent être compris comme des territoires de resignification par les minorités sexuelles, afin que plus de corps passent, que des affects ne fassent pas que se contenir et que les pratiques physico-sexuelles deviennent des domaines d'exploration des plaisirs (cf annexes cartes des pratiques sexuelles). À partir de là, il devient possible de suivre Maria Puig de la Bellacasa : « *Porter l'attention sur ce que cela signifie de toucher et d'être touché-e peut sensibiliser au caractère incorporé (embodied) de la perception, de l'affect et de la pensée. Comprendre le contact comme un toucher permet de mieux saisir les effets co-transformateurs des rapports entre les êtres en chair et en os. Il est significatif de voir que le fait de toucher, en évoquant presque inévitablement une relationalité étroite, est aussi invoqué comme le parfait exemple d'une expérience au sein de laquelle les limites entre le moi et l'autre s'estompent.* »²⁰⁸.

La sexualité dans son sens charnel, est bien plus que des rapports de corps, d'affects et de pratiques physico-sexuelles, elle constitue une forme de rapports sociaux entre des corps, avec des émotions, des subjectivités et des conditions sociales et géopolitiques.

²⁰⁸ Maria Puig de la Bellacasa, *Technologies touchantes, visions touchantes. La récupération de l'expérience sensorielle et la politique de la pensée spéculative*, in (Dorlin, Rodriguez, 2012, p. 65)

6- VECTEURS DE LA GESTION SEXUELLE DES POPULATIONS

Le pouvoir ne produit pas toujours quelque chose conformément à un but ; bien plutôt, sa production est telle qu'elle excède ou modifie souvent ses propres buts. (Butler, 2002, p. 25)

Cette partie vise à décrire l'investissement géopolitique de la sexualité. La science de la sexualité de la fin du 19^e siècle a été mise en place dans un ensemble de techniques de gestion des populations, en fonction de territoires et de valeurs. « *Tout en faisant la promotion de leurs colonies en les présentant comme des lieux où les hommes colonisateurs pouvaient assouvir leurs fantasmes sexuels, les élites coloniales étaient néanmoins déterminées à fixer des limites à la population colonisatrice, à empêcher ces hommes de "s'indigéniser", à contenir la prolifération d'un métissage qui discréditait leurs prétentions à la supériorité et donc la légitimité de la domination blanche. En Europe comme dans les colonies, la "survie raciale" était souvent perçue comme reposant de manière précaire sur une stricte observation de prescriptions culturelles – essentiellement sexuelles.* » (Ann Stoler, Frederic Cooper, 2013, p. 19). Ces techniques sont biopolitiques comme l'a montré Foucault et comme on l'a vu dans le chapitre précédent. Elles s'appliquent aux corps, à la circulation des affects et se figent dans les pratiques sexuelles.

Je fais l'hypothèse que la sexualité est aussi une technique géopolitique en ce qu'elle exerce un contrôle sur les populations dans leur spatialité et leurs affinités possibles. Pour cela je représente, dans le sens de « donner une image », ces techniques de gestion des populations, d'ingénierie sociale comme des vecteurs sur la cartographie de la sexualité. Le vecteur implique l'idée de transporter, de véhiculer quelque chose. Dans le cadre de la sexualité, les vecteurs symbolisent les valeurs qui attachent la sexualité à la gestion des populations. Ils symbolisent les déplacements de valeur entre les normes et les orientations sexuelles divergentes.

Bien sûr, le mode de gestion des populations n'est pas direct, Krafft-Ebing et ses collègues n'ont que peu de pouvoir politique effectif (ils ont néanmoins le pouvoir de décider si les personnes qu'ils traitent sont coupables ou malades). Le mode de gestion des populations construit par la science de la sexualité est un modèle théorique, il est ensuite actualisé par différentes institutions : médicales, religieuses, juridiques, sociales²⁰⁹, mais aussi par les administrations coloniales, les associations de défense des droits sexuels, les administrations internationales.

La sexualité comme mode de gestion des populations se retrouve dans des imaginaires, des impensés et des stéréotypes du quotidien. Voici un exemple tiré de mon

²⁰⁹ La mise en place à partir du début du 20^e siècle des États-providence permet un contrôle des pratiques de l'intime. Ainsi, la *Sécurité sociale* pose un certain nombre de règles concernant la santé. De même, la *Caisse d'allocations familiales* (CAF) pose des limites de ce que sont les familles possibles, les modes d'habitat convenables... Ces institutions correspondent ainsi à ces « *contrôles sociaux qui filtrent la sexualité des couples, des parents et des enfants* », (Foucault, 1976, p. 43).

expérience de conseillère conjugale pour le Planning Familial. J'ai participé à une formation de deux jours qui visait à mieux comprendre l'interculturalité et à l'appliquer dans notre pratique professionnelle. Cette formation rassemblait une trentaine de conseillères conjugales. Plusieurs d'entre elles décrivaient les difficultés qu'elles avaient à établir un dialogue avec des jeunes filles de culture/religion musulmane qui venaient en consultation, du fait de leur attachement à la virginité. Les conseillères ne comprenaient pas les choix de ces jeunes filles. Elles les soupçonnaient de se mettre en difficulté dans leurs relations amoureuses en négociant de ne pas avoir de sexualité avant le mariage ou encore d'être victimes de violence de la part de leurs petits copains, parce que si elles avaient des rapports sexuels pénétratifs, ils étaient anaux (pour préserver l'intégrité de l'hymen).

Cette violence n'était pas exprimée par les jeunes filles (bien sûr, des cas existent aussi), mais était l'interprétation des conseillères conjugales. Cette interprétation faisait sens commun pour presque toutes les participantes à la formation. Elle repose sur des vecteurs faits sens commun, naturels, improblématisables : la virginité n'est plus une valeur actuelle, les jeunes filles doivent commencer leur vie sexuelle par des rapports pénétratifs vaginaux, les rapports sexuels anaux sont violents, ils sont synonymes de basse moralité (dans certains des témoignages des conseillères présentes, les jeunes hommes qui avaient ces rapports étaient décrits comme des sauvages incapables de respecter leurs copines). Ils deviennent des modalités de gestion des populations puisque suite à quelques consultations, les conseillères conjugales généralisaient le propos à la violence dont sont victimes les jeunes filles de culture/religion musulmane de la part de leurs partenaires. Ces vecteurs deviennent des traits culturels. Toute jeune fille de culture/religion musulmane venant en consultation dans un centre de planification²¹⁰ était rencontrée, écoutée et comprise par ce prisme.

Il est difficile de déplacer l'évidence des vecteurs de la gestion des populations puisque la sexualité n'est que rarement comprise dans un sens politique²¹¹ et particulièrement géopolitique.

Pour dessiner ces vecteurs, j'interrogerai d'abord les modes de classification qui ressortent des *Psychopathia sexualis*. Je montrerai comment ces modes de classification n'opèrent pas seulement sur les pervers, mais sur l'ensemble des populations : « *S'il arrive que l'on interroge à nouveau la sexualité régulière, c'est, par un mouvement de reflux, à partir de ces sexualités périphériques.* » (Foucault, 1976, p. 54).

²¹⁰ La dénomination même de ces centres rappellent la gestion des populations. Ils ont pour but de diffuser de l'information sur la sexualité en général mais plus particulièrement toute sa dimension reproductive (contraception, avortement, stérilité...). Les conseillères de ces centres font aussi des interventions d'éducation à la sexualité dans des établissements scolaires ou de formation.

²¹¹ Le travail de conseillère conjugale apprend quand même beaucoup sur la biopolitique de la sexualité. L'expérience acquise dans les entretiens avec les usagers et usagères montre bien l'importance des corps, des affects et des pratiques physico-sexuelles dans le déroulé d'une vie. La large majorité d'usagères et de travailleuses sociales souligne encore que ces questions sont largement portées par des femmes.

En décrivant le modèle du « *coût normal dans les circonstances ordinaires* », Krafft-Ebing aborde rapidement ce que j'appelle la socialisation hétérosexuelle qui s'y attache et la lie avec des questions civilisation. Ceci constituera la deuxième partie et décrira aussi l'importance du couple et de la famille. Enfin, dans une troisième partie, je détaillerai une à une les perversions sexuelles, dans leur production et dans les éléments du social qu'elles mettent en lien. Cette partie constituera une carte possible de l'orientation sexuelle.

61- CLASSER : DIVISER, QUANTIFIER, COUPLER, NOMMER...

Le corps du texte des *Psychopathia sexualis* constitue, excepté le premier chapitre, un ensemble d'opérations de classification : diviser, quantifier, coupler, nommer. Elles rendent compte des modes de gestion proposés pour les pervers sexuels. « *Les catégorisations sociales ont des effets sur le monde réel, qu'elles soient ou non le reflet direct de qualités ou pulsions innées, que leurs généalogies puissent ou non être retracées dans une histoire trouble de pouvoir et de résistance* »²¹². Si on considère que la mise au ban des pervers sexuels ne concerne pas seulement les pervers mais quadrille l'ensemble de la société, les modes de classification sont des modes de fonctionnement de la sexualité en tant qu'ingénierie sociale. Ce processus aura des conséquences majeures : une structuration/classification de la sexualité (la sexualité est envisagée comme matière et disséquée), une dissémination de la sexualité (la sexualité est dans tout et partout). « *Le système catégoriel n'est pas le résultat d'un contact entre pures hétérogénéités, que seul le hasard géographique mettrait en présence, mais l'expression d'un ordre symbolique qui recouvre l'ensemble.* » (Guillaumin, 1972, p. 126). Je ne rentrerai pas dans les significations de ces opérations de classement, elles ont été détaillées dans la quatrième partie, ce qui importe ici est de voir la matérialité des opérations de classement et comment elles sont jusqu'à aujourd'hui attachées à la sexualité et en font une technique d'ingénierie sociale.

611- Classifier : diviser

Diviser renvoie à l'idée d'un découpage de quelque chose qui serait d'abord entier et qui devrait être fractionné. Les *Psychopathia sexualis* reposent sur plusieurs divisions qui permettent à l'auteur d'élaborer son système de classification de la sexualité. Le sommaire des *Psychopathia sexualis* (voir annexe) permet de mettre en avant plusieurs divisions majeures opérées par Krafft-Ebing dans son approche de la sexualité.

²¹² Jeffrey Weeks, *Le « rôle homosexuel » trente ans plus tard : retour sur le travail de Mary McIntosh, Genre, sexualité & société* n° Hors-série 1, *La construction sociale de l'homosexualité*, éd. et trad. par Christophe Broqua avec la collaboration de Nathalie Paulme, 2011, <http://gss.revues.org/index1839.html>.

Tout d'abord, l'auteur divise la sexualité entre les « *faits physiologiques* », comment la sexualité fonctionne « *normalement* » dans les corps et les « *neuropathologie et psychopathologie générales de la vie sexuelle* », comment la sexualité dévie dans les corps du fait des dysfonctionnements du cerveau et de la pensée²¹³. Cette division reprend une opposition majeure des sciences modernes, comme de la religion chrétienne, celle entre le corps et l'esprit. Comme montré dans le quatrième chapitre, aucun n'est garant d'une sexualité « normale », mais cette division est constituante de ce qu'est la sexualité. Elle est largement mobilisée par exemple dans les cas de personnes transsexuelles qui affirment se sentir femme dans un corps d'homme ou vice versa.

Krafft-Ebing divise ensuite la sexualité entre civilisée et primitive/sauvage. Cette division montre en premier lieu la vision universelle constitutive de la sexualité. L'humanité est faite une, et ensuite, fractionnée selon des valeurs. Cette division ramène le sauvage, le primitif, au sein de la sexualité. Pourtant, seuls quelques exemples ethnologiques servent à justifier les théories de l'auteur. On peut avancer que le sauvage, le primitif doit plutôt être lu comme repoussoir que exemple informant la recherche. En effet, Krafft-Ebing affirme se consacrer à l'étude de la sexualité chez les « hommes civilisés » :

Chez les hommes civilisés de notre époque les fonctions sexuelles se manifestent très souvent d'une manière anormale. (Krafft-Ebing, 1895)

La sexualité est ensuite divisée entre pathologique et légale, division qui se rapproche et se combine avec une autre, celle entre folie et normalité. Il s'agit pour l'auteur à la fois de voir les liens entre folie et perversions sexuelles, cela dans le chapitre « *pathologies spéciales* », mais aussi entre perversions sexuelles, folie et illégalité. Le chapitre sur « *La vie sexuelle morbide devant les tribunaux* » concerne les crimes et délits sexuels punis par les lois. Les mêmes déviances que dans « *neuropathologie et psychopathologie générales de la vie sexuelle* » sont énumérées à trois exceptions près : l'exhibitionnisme, la bestialité et l'inceste, uniquement présents dans ce chapitre. Là encore, le pouvoir de la science de la sexualité est très fort dans la classification des personnes, puisque les médecins médico-légaux ont le devoir d'apprécier les comportements et de voir s'ils relèvent du pathologique, les pervers n'étaient pas responsables de leurs actes, ou du judiciaire, ils étaient responsables et pour cette raison, ils doivent être punis (chapitre 4).

Ces trois divisions : corps/esprit, sauvage - primitif/civilisé, pathologique/normal, donnent à voir les multiples frontières de la sexualité, les limites que la science lui a attribuées. Elles sont mobiles selon les cas comme l'auteur le montre. Pourtant, et même

²¹³ À partir de 1898, l'auteur intercale une partie entre les « *Faits physiologiques* » et les « *Neuropathologie et psychopathologie générales de la vie sexuelle* », les « *Faits biologiques* » (ma traduction), « *Biologischen Tatsachen* ». Il y explique l'influence des gonades sur l'ensemble du corps et de la sexualité. Il détaille notamment l'apparition des caractères sexuels secondaires qui déterminent le mâle et la femelle (sensations sexuelles, attirance pour les qualités physiques et psychiques du sexe opposé, instinct sexuel qui pousse aux rapports sexuels avec le sexe opposé). Ces caractères sexuels sont tant physiques (seins, poils, formes des cuisses) que sociaux (occupations favorites). Ces caractères sexuels secondaires sont dits d'autant plus distancés entre mâle et femelle, que la race est développée et vice versa.

si elles sont mobiles, elles sont parties prenantes de ce qu'est la sexualité et à ce titre méritent d'être soulignées. Finalement, aucune définition de la « *sexualité normale* » n'est donnée par Krafft-Ebing. Selon le principe majeur du classement par division à la base des classifications des perversions, ce sont les déviations qui limitent, informent, actualisent la « *sexualité normale* » : ce qui n'est pas déviant est normal. Il paraît alors évident, lorsqu'on retrace le raisonnement de Krafft-Ebing, que la perversion sur laquelle il s'est le plus arrêté, soit l'inversion sexuelle. Elle reprend aussi ce modèle, classer par division, ce qui n'est pas masculin est féminin et vice versa, comme le montre l'extrait de cette observation 124 :

Le malade affirme qu'avec les hommes il s'est toujours senti dans le rôle de la femme, même dans les rapports sexuels. Il a toujours pensé que sa perversion sexuelle avait pour cause originaire le fait que son père, en le procréant, avait voulu faire une fille. Ses frères et ses sœurs l'avaient toujours raillé à cause de ses manières féminines. Balayer la chambre, laver la vaisselle étaient pour lui des occupations agréables. On a souvent admiré ses aptitudes pour ce genre de travaux, et on a trouvé qu'il y était plus adroit que bien des filles. Quand il pouvait le faire, il se déguisait en fille. Pendant le carnaval, il allait dans les bals, déguisé en femme. Dans ces occasions, il réussissait parfaitement à imiter les minauderies et les coquetteries des femmes, parce qu'il a un naturel féminin.
(Krafft-Ebing, 1895)

L'inversion sexuelle est la perversion caractéristique du classement par division, par fragmentation dans lequel l'un des termes sert de repoussoir.

612- Classer : quantifier

Un autre des modes de classement de Krafft-Ebing est la mesure de l'instinct sexuel. Le terme de mesure doit être ici compris dans ses deux acceptions : celle qui renvoie à la modération et celle qui renvoie à la comptabilité (chapitre 5). Il va sans dire que l'expression de mesure de l'instinct est avant tout antithétique, il semble important de le souligner puisque le contrôle de l'instinct sexuel, sa mesure est la justification fondamentale de la science de la sexualité. L'activité sexuelle est perverse si elle a lieu trop tôt ou trop tard dans la vie. L'enfance n'est pas supposée connaître l'activité sexuelle, et celle-ci se doit de décroître avec l'avancée de la vie. Ces entorses à la norme exposée par Krafft-Ebing sont regroupées sous le terme générique de « *paradoxia* ». Les « *instincts sexuels* » eux-mêmes ne doivent pas être excessifs, « *hyperesthesia* », ni réduits au minimum, « *anesthesia* ». Ce mode de classement souligne la nécessité de rationalisation comptable d'un concept irrationnel par essence : l'instinct. Ce mode de classement ouvre vers une double prise de pouvoir sur la sexualité. En effet, celle-ci est

ramenée à quelque chose qui dépasse la rationalité humaine, la possibilité de la raisonner, elle est un instinct, donc par définition incontrôlable (chapitre 4). En même temps, elle est comptabilisée et des normes quantitatives lui sont attribuées.

On peut lire dans cette approche-là un traitement mathématique quasi monétaire de la sexualité : « *Steven Marcuse has shown that “the imagery in which sexuality was represented in consciousness was largely drawn from the spheres of socio-economic activity and had to do with concerns and anxieties about problems of accumulation, production and excessive expenditure.” This connection is partly because, as Foucault has suggested, the middle class lacked a mean and therefore had to invent one, for defining itself as a class. Sexuality (one’s relation to one’s body and the bodies of others) became the language for expressing one’s relation to class (one’s relation to labor and the labor of others). The middle class thus defined itself as different from the aristocracy and the working classes, who spent, sexually and economically, without moderation and who preferred not to work. It differed by virtue of its sexual restraint, its monogamy (for women only, as Engels note) and its economic restraint or thrift. Hence the obsessive power of the relation between sex and money in Victorian minds. By the late nineteenth century treatises against sexuality referred specifically to the way masturbation interfered with a person’s ability to work. In 1891, for example, Dr. Remondino attacked the unfortunate foreskin in his history of circumcision and compared circumcision to a well secured life annuity and a better saving investment, that would promote a greater capacity to labor and to save.* » (McClintock, 1995, p. 100). Dans ce mode de classification, le pouvoir scientifique est totalisant sur la sexualité, le seul à même de la décrire en même temps comme sauvage et de la rationaliser²¹⁴.

Alors que la fin du 19^e siècle connaît une explosion des traitements statistiques des populations, les médecins de la science de la sexualité ne semblent pas avoir produit de statistiques sur le nombre de pervers des différentes sortes²¹⁵. Cet élément contribue à argumenter en faveur de la théorie d'une science de la sexualité qui ne quadrille pas seulement les pervers mais l'ensemble de la société.

613- Classer : coupler

Plusieurs concepts développés par Krafft-Ebing prennent forme parce qu'ils font couple. Ils sont alors toujours mis en regard pour préciser le classement. C'est le cas du couple perversité, perversion :

²¹⁴ Il serait peut-être intéressant à ce propos de faire des liens avec les théories économiques néo-classiques qui sont développées aussi dans cette fin de siècle.

²¹⁵ Krafft-Ebing a cherché à se renseigner sur la fréquence de certaines pratiques, telles que la flagellation, il a interrogé des travailleuses du sexe pour connaître les habitudes les plus fréquentes ou originales de leurs clients. En outre, certaines autobiographies rendent compte de groupes de pervers, plus ou moins importants dans des grandes villes européennes.

La perversion de l'instinct sexuel, comme je le démontrerai plus loin, ne doit pas être confondue avec la perversité des actes sexuels. Celle-ci peut se produire sans être provoquée par des causes psychopathologiques. L'acte pervers concret, quelque monstrueux qu'il soit, n'est pas une preuve. Pour distinguer entre maladie (perversion) et vice (perversité), il faut remonter à l'examen complet de l'individu et du mobile de ses actes pervers. Voilà la clef du diagnostic. (Krafft-Ebing, 1895)

La perversion est généralement décrite comme un défaut dans la constitution même de l'individu. La perversité est une entorse à la norme qui n'aura pas forcément de conséquences sur l'ensemble de la vie de la personne concernée. Pour reprendre un exemple développé par Krafft-Ebing, si une personne ne peut pas avoir de rapports sexuels « normaux » parce qu'elle est détenue sur un bateau, dans une prison, dans une quelconque institution où elle ne peut pas rencontrer de personne de l'autre sexe et qu'elle s'adonne à des rapports sexuels avec une personne de son sexe, il s'agit alors de perversité et non de perversion de son instinct sexuel. Il parle de perversion si une personne alors que toutes les conditions sont possibles pour avoir des relations avec l'autre sexe en a avec une personne du même sexe. Cette description reste schématique puisque dans ses diagnostics mêmes, Krafft-Ebing soit se contredit, soit complexifie son approche. En effet, la perversité (« *aberration morale* ») peut elle aussi être soit acquise soit congénitale. Si elle est congénitale elle n'est néanmoins pas « *primitive ni altérable* ». De même, la perversion est supposée congénitale, « *impulsive reposant sur des mobiles obscurs* », mais elle peut aussi être acquise, par exemple, dans le fétichisme. Dans ce cas-là, Krafft-Ebing la fait reposer sur des « *prédispositions congénitales* ». Bien entendu, une même personne peut « avoir » plusieurs perversions, acquises ou congénitales. Elle peut aussi « avoir » une ou plusieurs perversions et une ou plusieurs perversités, et ainsi de suite. Par ce subtil jeu entre perversion et perversité, acquis et congénital, Krafft-Ebing complexifie encore le classement : coupler. Ce principe de classement permettra soit de renvoyer les concepts l'un à l'autre pour en disséquer les détails comme dans le cas du couple perversion/perversité ou acquis/congénital, soit encore de les monter l'un par rapport à l'autre comme dans le cas du sadisme/masochisme. Les subdivisions de sa classification se déclinent avec précision, dessinant une sexualité à tiroirs multiples. Et certains de ces tiroirs seront nommés...

614- Classer : nommer

« *Le geste initial de la signification dans le langage est la désignation. Il y a un consensus sociologique du « nom ». Ce qui est désigné pour « tel » est « tel » pour les parties en présence dans le système social.* » (Guillaumin, 1972, p. 221). Les nominations cernent des traits, attachent des significations, construisent des imaginaires. C'est le cas

du couple de perversions, sadisme/masochisme. Ces deux déviances sont toujours mises en relation (elles auraient donc pu être décrites sous le chapitre « *Classer : coupler* ») :

L'exaltation du délire religieux peut amener à trouver de la joie dans le sacrifice des autres, si la notion du bonheur religieux est plus forte que la pitié que nous inspire la douleur d'autrui. Des phénomènes analogues peuvent se produire dans le domaine de la vie sexuelle ainsi que le prouvent le Sadisme et particulièrement le Masochisme. (Krafft-Ebing, 1895)

Leur couplage permet de renforcer la dangerosité du masochisme. Comme sous la rubrique sadisme sont décrits des crimes, des tortures, des viols sanglants, il est évidemment socialement inacceptable et problématique. Krafft-Ebing le renvoie au primitif :

La cruauté naît de sources différentes, et elle est naturelle chez l'homme primitif. (Krafft-Ebing, 1895)

Son couplage avec le masochisme permet, de fait, de placer ces deux perversions sur un même niveau, donc, le masochisme devient une pratique extrêmement dangereuse pour la société.

Néanmoins, les nominations même de ces pratiques doivent être interrogées :

Sadisme : Ainsi nommé d'après le mal famé marquis de Sade, dont les romans obscènes sont ruisselants de volupté et de cruauté. Dans la littérature française « Sadisme » est devenu le mot courant pour désigner cette perversion. (Krafft-Ebing, 1895)

Masochisme : Ainsi nommé d'après Sacher-Masoch, dont les romans et les contes traitent de préférence de ce genre de perversion. (Krafft-Ebing, 1895)

Plus que ces deux termes, toute une taxinomie des déviances sexuelles est développée en Europe en cette fin du 19^e siècle : algolagnie, passivisme, « *Il y aura les mixoscopophiles, les gynécomastes, les presbyophiles, les invertis sexoesthétiques et les femmes dyspareunistes.* » (Foucault, 1976, p. 60). Ces catégories décrivent la sexualité telle qu'elle est forgée par un nombre restreint de scientifiques. Elles ouvrent la voie vers une médicalisation de la sexualité, tout en conférant à la psychiatrie naissante un statut de discipline médico-scientifique. Ces nosographies prennent néanmoins une tout autre valeur lorsqu'elles quittent le champ psycho-médical et se répandent dans l'ensemble de la société. En cela, le recours à la littérature permet de donner une consistance aux tiroirs créés par les scientifiques pour décrire la sexualité, facilitant par là-même la

dissémination des catégories sexuelles dans l'ensemble de la société. Concernant le masochisme, il est difficile de dire si le terme a été diffusé par les classifications de Krafft-Ebing ou par la popularité des romans de Sacher-Masoch, probablement dans l'interaction entre les deux. Alors que les romans de Sacher-Masoch sont renvoyés à de la fiction qui aurait pu ne pas exister (cf. supra), Krafft-Ebing présente sa catégorisation comme une nature inscrite profondément dans la personnalité de l'écrivain et ayant entraîné son malheur. Les catégories de Krafft-Ebing ne sont, pourtant, pas moins fictionnelles que les écrits de Sacher-Masoch, que ce soit le masochisme ou les autres principales catégories qu'il utilise : sadisme, fétichisme, et inversion sexuelle/sens sexuel contraire (invertis, uranistes, homosexuels, lesbienne, saphisme, éviration, pédérast(i)e, effémination). Si certaines de ces catégories restent aujourd'hui inscrites dans le champ médical (DSM 5, CIM), elles ont pris une valeur, une signification en dehors de la sphère psycho-médicale : « *Several taxonomies were developed, but the one designed in Krafft-Ebing's Psychopathia sexualis eventually set the tone, not only in medical circles but also in everyday life.* » (Oosterhuis, 2000, p. 46).

Classer : diviser, quantifier, coupler, nommer... ces différents modes de classements s'enchevêtrent, se répondent, se déclinent les uns les autres. Ils créent au sein même de la sexualité un système finalement complexe de limites et de degrés. Les *Psychopathia sexualis* sont plus qu'une liste, « *Sammelbegriff* », elles sont le tronc, à partir duquel les manifestations contre-nature de l'instinct sexuel dites nuisibles pour l'organisation sociale, sont classifiées. « *Students of colonialism have focused on those features of statecraft that measured, classified, and controlled the movements of colonized populations—on those features that could place them in a hierarchy of human kinds. We have come to see censuses, cartography, ethnological surveys, and statistics as forms of knowledge collection that epistomized state commitments to large-scale rationalized reform based on predictive and comprehensive scientific knowledge. Such technologies are seen to emphasize the rationality of human behavior and the efficacy of precision tools used to measure expectations and probabilities about who could be counted on to follow social norms. But statistics enjoyed its “distinctive reputation” as the “science of the state” not only because it claimed this authority. Its force also resided in its principal subject—the study of deviance, abnormal behavior, mœurs, and mental states. Referred to as “the mental science” and the “moral science,” respectively, in late-eighteenth and early nineteenth-century Britain and France, its practitioners sought “ratios of deviancy” (much as they did “laws of mortality”) that would both describe and prescribe thought and action.* » (Stoler, 2008, p. 100). Ces opérations mathématiques distribuent des valeurs au sein de la sexualité. Elles ont donc leur importance pas seulement dans leur signification, mais dans leurs opération de classement même :

Après Krafft-Ebing et Moll, il ne reste plus à décrire, mais il semble que l'on puisse classer un peu. (Laupts, 1896, p. 189)

« La catégorisation est enceinte de la connaissance comme de l'oppression. [...] Car toute désignation catégorielle éclate de son contenu connotatif. Lorsque je prononce juif ou nègre (noir), femme ou ouvrier, en même temps je tire sur le fil de l'imaginaire que la majoritaire a enroulé sur le réel. » (Guillaumin, 1972, p. 252). Ce système de classification, le fait même de classer est l'un des vecteurs de la gestion des populations issue du champ moderne de la sexualité. Si ses justifications, ses limites se déplacent, ses formes ne changent pas, il reste inséparable de la pensée de la sexualité et constitue ses méthodes de base d'ingénierie des populations.

62- UNE SEXUALITÉ, AVEC QUI ? ET POUR QUOI ?

Les *Psychopathia sexualis* sont un traité qui détermine et classe des types de pervers, mais aussi précise avec qui doit se pratiquer la sexualité. La science de la sexualité a échafaudé la sexualité comme un domaine de l'affinité. Comme explicité plus haut, Krafft-Ebing construit un modèle de société en élaborant sa définition de la sexualité et de ses perversions. Les hommes, les femmes, l'attraction mutuelle, le mariage sont des données incontournables du projet de société de Krafft-Ebing. La famille, découlant d'une sexualité « normale » est posée comme la base de la société humaine. Il s'agira dans un premier temps de revenir sur l'idée d'une sexualité reproductive, puis dans une deuxième sous-partie, de voir les limites que l'auteur pose aux personnes avec qui on peut avoir une sexualité.

621- *Coïtus maritalis* :

Contrairement à un lieu commun souvent relevé, la sexualité de la science de la sexualité n'est pas forcément une sexualité reproductive qui doit avoir lieu à l'intérieur du cadre conjugal « *coïtus maritalis* ». La science de la sexualité ne reprend pas exactement les prescriptions chrétiennes mais elle les déplace. On l'a vu, l'auteur considère que les femmes ne peuvent pas être sexuellement satisfaites si elles n'ont pas d'enfants. Pour les femmes, la reproduction semble donc mise en avant comme but ultime de la sexualité. La sexualité des femmes en dehors du « *coïtus maritalis* » amène, en outre, le risque d'une paternité inconnue ou douteuse, ce que l'auteur avance comme un problème moral qui devrait être puni sévèrement pénalement :

L'adultère chez la femme est, au point de vue moral, plus grave et devrait être jugé devant la loi plus sévèrement que l'adultère commis par l'homme. La femme adultère comble son propre déshonneur par celui de l'époux et de la famille, sans tenir compte de la maxime : Pater incertus. (Krafft-Ebing, 1895)

Par contre, pour les hommes, ce qui est important c'est la pratique du coït, que ce soit dans le cadre conjugal et pour faire des enfants, ou encore dans le cadre prostitutionnel²¹⁶. Krafft-Ebing recommande à plusieurs de ses patients de pratiquer le coït avec des prostituées pour s'entraîner à le pratiquer de manière normale :

Observation 29, patient de Krafft-Ebing, sadique : *Le traitement du malade eut essentiellement pour but d'amener chez lui un coït normal, autant que possible avec penchant normal, car il était à supposer que si l'on réussissait à rendre normale sa vie sexuelle, il perdrait aussi son caractère farouche et craintif qui le gêne beaucoup. Dans le traitement que j'ai employé, pendant trois mois et demi, j'ai usé des trois moyens suivants :*

1^o J'ai défendu expressément au malade qui désire vivement être guéri, de s'abandonner avec plaisir à ses idées perverses. Il va de soi que je ne lui donnai pas le conseil absurde de ne plus penser du tout à la flagellation. Un pareil conseil ne pourrait être suivi par le malade, car ces idées lui viennent indépendamment de sa volonté et apparaissent rien qu'en lisant par hasard le mot « frapper ». Ce que je lui défendis expressément, c'était d'évoquer lui-même de pareilles idées et de s'y abandonner volontairement. Au contraire, je lui recommandai de faire tout pour concentrer ses idées sur un autre sujet.

2^o J'ai permis, j'ai même recommandé au malade, puisqu'il s'intéresse aux femmes nues, de se représenter dans son imagination des femmes dans cet état. Je lui fis cette recommandation bien qu'il prétende que ce n'est pas au point de vue sexuel que les femmes nues l'intéressent.

3^o J'ai essayé par l'hypnose, qui était très difficile à obtenir, et par la suggestion, d'aider le malade dans cette nouvelle voie. Pour le moment, toute tentative de coït lui a été interdite afin d'éviter qu'il se décourage par un échec éventuel.

Au bout de deux mois et demi, ce traitement eut pour résultat que, d'après les affirmations du patient du moins, les idées perverses venaient plus rarement et étaient de plus en plus reléguées au second rang ; l'image des femmes nues lui donnait des érections qui devenaient de plus en plus fréquentes et qui l'amenaient souvent à se masturber avec l'idée du coït sans qu'il s'y mêle l'idée de battre une femme. Pendant son sommeil, il n'avait que rarement des rêves érotiques ; ceux-ci avaient comme sujet, tantôt le coït normal, tantôt les coups

²¹⁶ Le recours à la prostitution n'est encouragé qu'avec des femmes : « Dans tous les cas, la prostitution masculine est de beaucoup plus dangereuse pour la société que la prostitution féminine : c'est la plus grande des hontes dans l'histoire de l'humanité. », (Krafft-Ebing, 1895)

donnés aux femmes. Deux mois et demi après le début de mon traitement, j'ai conseillé au malade d'essayer le coït. Il l'a fait depuis quatre fois. Je lui recommandai de choisir toujours une femme qui lui fût sympathique, et j'essayai, avant le coït, d'augmenter son excitation sexuelle par de la tinctura cantharidum. (Krafft-Ebing, 1895)

Krafft-Ebing fait de la rééducation sexuelle auprès de ses patients, il les oriente sur ce qu'il considère comme une sexualité « normale » avec une personne de l'autre sexe. L'hypnose est un traitement prescriptif, le coït est le but à atteindre à tout prix, comme on peut le lire dans le traitement qu'il propose à un inverti sexuel dans l'observation 139 :

Comme il y avait là des rudiments de sentiment hétérosexuel et que le cas ne pouvait être considéré comme désespéré, un essai thérapeutique me sembla opportun. Les indications étaient très claires, mais on ne pouvait compter sur la volonté de ce malade amolli, qui n'avait nullement la conscience nette de sa situation. Il était donc tout indiqué de chercher dans l'hypnose un appui pour l'influence morale du médecin. [...] Toutefois, il fallait répéter les essais, à cause des intérêts sociaux importants du malade. [...] On fait, en outre, un traitement moral et hydrothérapique. Les suggestions faites pendant l'hypnose sont les suivantes:

1^o Je déteste l'onanisme, car il rend malade et misérable ;

2^o Je n'ai plus d'affection pour l'homme, car l'amour pour un être masculin est contraire à la religion, à la nature et à la loi ;

3^o J'éprouve du penchant pour la femme, car la femme est un être aimable et désirable ; elle est créée pour l'homme.

Dans les séances, le malade répète ces suggestions sur mon ordre. Après la quatrième séance on est surpris de constater déjà que, dans les cercles où il est présenté, le malade commence à faire la cour aux dames. Peu de temps après, quand une célèbre cantatrice passe sur la scène, il est tout feu et flamme pour elle. Quelques jours plus tard, le malade s'informe de l'adresse d'un lupanar. Toutefois, il cherche encore de préférence la compagnie des jeunes messieurs, mais, malgré une surveillance très étroite, on n'a pu constater rien de suspect à ce sujet. 17 février. Le malade demande la permission de faire le coït et il est très satisfait de son début avec une dame du demi-monde. (Krafft-Ebing, 1895)

Dans l'ensemble des *Psychopathia sexualis*, il n'est question de contraception que dans une seule observation, bien qu'à l'époque déjà des pratiques soient répandues ; la transition démographique étant largement amorcée en Europe à la fin du 19^e siècle. Dans cette autobiographie consignée dans l'observation 110, l'inverti compare les pratiques sexuelles non reproductives entre homme et femme aux pratiques inverties :

Mais je ne vois pas comment ni pourquoi l'amour pour les hommes serait contraire à la morale. Une activité sexuelle sans but — (si l'on voit l'immoralité dans l'absence du but, dans le fait contre nature) — existe aussi dans les rapports avec les prostituées, même dans les mariages où l'on se sert de préservatifs contre la procréation des enfants. Voilà pourquoi les rapports sexuels avec des hommes doivent, à mon avis, être placés au même niveau que tout rapport sexuel qui n'a pas pour but de faire des enfants. Mais, il me paraît bien douteux qu'une satisfaction sexuelle doive être considérée comme morale, parce qu'elle se propose le but sus-indiqué. Il est vrai qu'une satisfaction sexuelle qui ne vise pas la procréation, est contraire à la nature ; mais nous ne savons pas si elle ne sert pas à d'autres buts qui sont encore pour nous un mystère ; et quand même elle serait sans but, on n'en pourrait point conclure qu'il faut la réprouver, car il n'est pas prouvé que la mesure d'après laquelle on doit juger une action morale soit son utilité. (Krafft-Ebing, 1895)

La nécessité d'arriver à faire le coït n'est pas une finalité pour Krafft-Ebing. Son but n'est pas d'amener les hommes à une sexualité reproductive. La pratique du coït est le début d'un programme social, et même civilisationnel : commencer par avoir du désir sexuel pour des femmes, en choisir une, se marier et faire une famille.

Même quand l'homme est arrivé au faite de la civilisation, on ne peut pas lui faire un reproche de voir dans la femme avant tout un objet de satisfaction pour son instinct naturel. Mais il lui incombe l'obligation de n'appartenir qu'à la femme de son choix. Dans les États civilisés il en résulte un traité normal et obligatoire, le mariage ; et, comme la femme a besoin de protection et d'aide pour elle et ses enfants, il en résulte un code matrimonial. (Krafft-Ebing, 1895)

Par l'institution du mariage, Krafft-Ebing justifie des rôles masculins et féminins. Dans une approche très fonctionnelle, il va décrire la complémentarité homme-femme comme un trait civilisationnel et social essentiel.

622- De la complémentarité hétérosexuelle civilisée

Les caractéristiques de ce que sont un homme et une femme ne sont jamais clairement énoncées dans les *Psychopathia sexualis* puisqu'elles relèvent de l'évidence pour l'auteur. Les caractéristiques des hommes et des femmes se retrouvent par défaut dans la description des perversions sexuelles, elles seront traitées dans la prochaine partie. Les hommes « normaux » et les femmes « normales » sont en premier lieu présentés par leurs différentes positions dans la sexualité :

Comme la nature a attribué à l'homme le rôle de provocateur dans la vie sexuelle, il court le risque de transgresser les limites tracées par la loi et les mœurs. (Krafft-Ebing, 1895)

La femme se fait prier pour accorder ses faveurs. Elle garde une attitude passive. Ce rôle s'impose à elle autant par l'organisation sexuelle qui lui est particulière que par les exigences des bonnes mœurs. (Krafft-Ebing, 1895)

L'ensemble des *Psychopathia sexualis* constitue un encouragement à la complémentarité sexuelle des hommes et des femmes. Cette complémentarité est un gage de civilisation. Le terme de civilisation renvoie à une aptitude à vivre en société, mais comme déjà avancé dans le quatrième chapitre, la notion de civilisation chez Krafft-Ebing est politique. En effet, elle est toujours perçue en opposition au primitif, au sauvage, et de ce fait, elle fait référence à une supériorité civilisationnelle supposée de l'Europe sur le reste du monde. La notion de civilisation reprend les hiérarchies mises en place par les classifications raciales. Si les femmes sont liées à la reproduction, les hommes sont responsables de la sélection sexuelle (chapitre 4). Le mariage est ainsi avancé comme le lieu de l'union entre un homme et une femme. La famille est le lieu de la stabilisation de leur relation et de la production des enfants (« *les mariages sans enfants* » sont soulignés par Krafft-Ebing, ils constituent des anomalies). Le mariage, comme la famille sont posés comme les bases de la société et de la civilisation :

Dans la vie des peuples les périodes de décadence morale coïncident toujours avec les époques de mollesse et de luxe. Ces phénomènes ne peuvent se produire que lorsqu'on demande trop au système nerveux qui doit satisfaire à l'excédent des besoins. Plus la nervosité augmente, plus la sensualité s'accroît, poussant les masses populaires aux excès et à la débauche, détruisant les bases de la société : la moralité et la pureté de la vie de famille. Et quand la débauche, l'adultère et le luxe ont rongé ces bases, l'écroulement de l'État, la ruine politique et morale devient inévitable. (Krafft-Ebing, 1895)

Krafft-Ebing décrit la sexualité comme un processus linéaire qui tendrait à aller vers toujours plus de moralisation, condition *sine qua non* pour aller vers plus de civilisation. Ce processus de moralisation de la vie sexuelle passe par un changement de condition de « la femme » :

Un autre résultat du développement psychique de la vie sexuelle, c'est que la femme cesse d'être une propriété mobilière. Elle devient une personne, et, bien que pendant longtemps encore sa position sociale soit de beaucoup inférieure à

celle de l'homme, l'idée que la femme a le droit de disposer de sa personne et de ses faveurs, commence à être adoptée et gagne sans cesse du terrain. Alors la femme devient l'objet des sollicitations de l'homme. Au sentiment brutal du besoin sexuel se joignent déjà des sentiments éthiques. L'instinct se spiritualise, s'idéalise. La communauté des femmes cesse d'exister. Les individus des deux sexes se sentent attirés l'un vers l'autre par des qualités physiques et intellectuelles, et seuls deux individus sympathiques s'accordent mutuellement leurs faveurs. (Krafft-Ebing, 1895)

Les femmes se doivent d'être respectées en tant que femme. Comme l'auteur le précise, les femmes sont cantonnées à une « *position sociale inférieure* », mais, quand même, chacune des femmes « *devient une personne* ». Ce statut de personne est tout relatif puisqu'elle est une personne qui se doit de composer avec des hommes et leurs sollicitations. « *La communauté des femmes cesse d'exister* » est une phrase difficile à comprendre. Est-ce qu'il est ici fait référence à des groupes de femmes dans des arrangements polygames (le harem par exemple) ? Est-ce qu'en eux-mêmes les groupes de femmes sont un obstacle à la civilisation ?²¹⁷ Si cette deuxième proposition est valide, la relation entre homme et femme est là-encore posée comme une condition indispensable à l'accroissement des sentiments éthiques. Il semble quand même que le propos soit aussi par cette description, de mettre à distance d'autres traitements de la différence sexuelle comme barbares :

Nous ne citerons que les Japonais chez qui l'on a l'habitude de n'épouser une femme qu'après qu'elle a vécu pendant des années dans les maisons de thé qui là-bas jouent le même rôle que les maisons de prostitution européennes. Chez les Japonais, on ne trouve pas du tout choquant que les femmes se montrent nues. Toute femme non mariée peut se prostituer sans perdre de sa valeur comme future épouse. Il en ressort que, chez ce peuple curieux, la femme, dans le mariage, n'est qu'un instrument de plaisir, de procréation et de travail, mais qu'elle ne représente aucune valeur éthique. (Krafft-Ebing, 1895)

Bien que Mahomet ait eu l'intention de donner à la femme comme épouse et membre de la société, une position plus élevée que celle d'esclave et d'instrument de plaisir, elle est restée, dans le monde de l'Islam, bien au-dessous de l'homme, qui seul peut demander le divorce et qui l'obtient

²¹⁷ Là encore, la socialisation de la complémentarité sexuelle n'est pas symétrique pour les hommes et pour les femmes : la sociabilité entre hommes ou entre femmes n'a pas la même valeur et la même marge de manœuvre. Alors que des espaces sociaux divers, y compris l'espace public permettent une sociabilité masculine, les espaces sociaux entre femmes sont rares en dehors des espaces domestiques, de soin du corps et aux autres. La difficulté de créer des espaces-temps féministes (réservés aux femmes et lesbiennes, ou encore femme, gouine, trans) dans des cadres politiques plus larges en témoigne : « *Non-mixte, ou je veux quand je veux !* », <http://1libertaire.free.fr/NonMixite01.html>.

facilement²¹⁸. En tout cas, l'Islam a exclu la femme de toute participation aux affaires publiques et, par là, il a empêché son développement intellectuel et moral. Aussi, la femme musulmane est restée un instrument pour satisfaire les sens et perpétuer la race, tandis que les vertus de la femme chrétienne, comme maîtresse de maison, éducatrice des enfants et compagne de l'homme, ont pu se développer dans toute leur splendeur. (Krafft-Ebing, 1895)

Avec Krafft-Ebing, la différence sexuelle est directement posée dans sa dimension « complémentaire », hétérosexuelle pourrait-on dire aujourd'hui, le terme émergeant justement à cette époque²¹⁹. Les hommes et les femmes sont « *fondamentalement* » différents et s'attirent « *naturellement* » entre eux pour la « *propagation de la race* ». La femme comme personne qui était décrite dans la citation sus-citée, n'est finalement une personne que comme complément de l'homme à travers un contrat, le mariage :

Avec la civilisation et la vie sociale de nos temps la femme ne peut servir, au point de vue sexuel, les intérêts sociaux et moraux qu'en tant qu'elle est épouse. (Krafft-Ebing, 1895)

Ce point est important et ne doit pas, à mon sens, être seulement ramené à une question de droits des femmes, mais plus globalement au modèle de fonctionnement social proposé. Krafft-Ebing ne se contente pas ici d'assigner les femmes au rôle d'épouses, il s'agit bien de proposer un modèle social, civilisationnel :

[...] l'inspiration des sentiments altruistes qui se manifestent d'abord pour une personne de l'autre sexe, ensuite pour les enfants et qui enfin s'étendent à toute la société humaine. (Krafft-Ebing, 1895)

Cette attirance « *naturelle* » entre homme et femme, est nommée amour. Comme on l'a vu dans le chapitre précédent, là encore cet amour est amplement codé par l'auteur dans ses modalités.

Le but et l'idéal de la femme, même de celle qui est tombée dans la fange et dans le vice, est et sera toujours le mariage. La femme, comme le dit fort justement Mantegazza, ne demande pas seulement à satisfaire son instinct sexuel, mais elle recherche aussi protection et aide pour elle et pour ses

²¹⁸ En France, le divorce par consentement mutuel, est autorisé de 1792 à 1804, il est ensuite réinstauré en 1975. Le droit au divorce pour faute est instauré en 1875 en Allemagne et en Autriche, il est autorisé par consentement mutuel respectivement en 1976 et 1977. En Autriche, les législations concernant les mariages et les divorces étaient dépendantes des religions des personnes concernées.

²¹⁹ Le terme hétérosexuel est forgé par Karl-Maria Kertbeny en allemand dans les années 1880, sur le modèle d'homosexuel. En français, son emploi est attesté dès 1891. La chronologie de la formation des termes appuie encore la démonstration selon laquelle les perversions (homosexuel ici) informent et constituent la norme (hétérosexuel).

enfants. L'homme animé de bons sentiments, fût-il des plus sensuels, recherche pour épouse une femme qui a été chaste et qui l'est encore. (Krafft-Ebing, 1895)

Il ne faut pas se tromper et croire en une plus large diffusion de l'hétérosexualité à l'époque moderne. En Europe, à la fin du 19^e siècle, les questions de sexualité – d'alliances, d'affinités et de reproduction sont beaucoup plus complexes qu'il n'y paraît à la lecture de Krafft-Ebing. Par exemple, entre 1850 et 1880, la population de Vienne (où vit Krafft-Ebing lorsqu'il publie les *Psychopathia sexualis*) passe de 500 000 habitants à plus d'un million d'habitant-es, elle triple entre 1850 et 1890. Ces chiffres montrent que pas mal de personnes se déplacent de tout l'empire Austro-hongrois, principalement pour des raisons économiques. Ces déplacements de population importants peuvent faire penser que des arrangements familiaux ou conjugaux plus complexes voient le jour, en dehors du contrôle social et religieux des milieux sociaux et régions d'origine. Mary Pepchinski argumente aussi dans ce sens, en avançant que Vienne est la ville dans laquelle plus d'enfants naissent en dehors de mariages, ainsi que la ville dans laquelle le plus d'enfants sont abandonnés : « *Vienna boasted the largest number of illegitimate urban births in Europe (more children were born out of wedlock than as legitimate births) and one of the largest foundling homes on the continent* »²²⁰. Des naissances ont lieu à l'extérieur des mariages, en outre, une partie des mariages ne sont pas contractés par amour mais pour des raisons économiques (circulation de biens) et/ou de statut social (circulation de prestige). La défense du mariage, de l'amour au nom de la civilisation semble donc plus un programme politique de l'auteur qu'une observation de ce qu'il se passe dans la matérialité des affinités. Le mariage et l'amour comme programmes politiques ont été largement repris par d'autres auteurs, comme une métaphore des liens entre nations :

Et si d'autres pays, plus récemment acquis par les armes ou par la politique de nos ascendants et nos chefs, sont devenus français, ce n'est pas par le fait de l'annexion. Ce qui les a francisés, c'est, avec l'aptitude naturelle qui vient de l'affinité de race, l'adhérence volontaire de leurs populations, leur ambition de fusion dans notre famille politique, leur adoption du même idéal que le nôtre. Mariage forcé ou de raison d'abord, cette union pour se consommer, a dû devenir mariage d'inclination et de réciproque confiance, cimenté par le cœur plus encore que par l'intérêt et fondé sur l'égalité mentale et morale des participants. (Harmand, 1910, p. 19)

Cette citation confirme le rôle stratégique de l'amour dans le vécu du mariage, comme dans les stratégies géopolitiques entre les nations. Les relations intimes sont tout autant

²²⁰ Mary Pepchinski, *The Woman's Building and the World Exhibitions: Exhibition Architecture and Conflicting Feminine Ideals at European and American World Exhibitions, 1873 -1915*, <http://www.tucottbus.de/theoriederarchitektur/wolke/eng/Subjects/001/Pepchinski/pepchinski.htm>.

régulées par les pouvoirs publics que les relations internationales : « *Afin de comprendre le système militaire des territoires colonisés, nous devons étudier l'utilisation de l'histoire d'amour dans la gouvernamentalité coloniale. N'oublions pas qu'en même temps, le rapport de pouvoir colonial peut toujours être exprimé par le trope du viol, et cette possibilité existe toujours comme antonyme de l'amour romantique. Dans les situations coloniales, l'amour romantique est toujours une alternative disjonctive dans le sens de la logique formelle : s'il s'agit d'amour romantique, il ne peut pas s'agir de viol ; ou inversement, s'il s'agit de viol, il ne peut pas s'agir d'une histoire d'amour romantique. Ainsi, les hommes colonisateurs supposent généralement que la représentation d'une histoire d'amour romantique suffit à témoigner de l'absence de viol. En théorie, le viol peut être commis par les hommes à l'encontre des hommes ou même par les femmes à l'encontre des hommes. Mais, pour ce qui est en jeu dans la représentation de l'amour romantique dans les situations coloniales, c'est surtout la violence exercée par les hommes à l'encontre des femmes qui structure de manière inverse l'amour romantique dans la figure rhétorique de l'hétérosexualité. Le viol est d'abord la violation de la volonté d'une femme, mais il peut aussi être interprété comme une atteinte au droit de propriété d'un homme - un père, un frère, un époux ou la nation des hommes - auquel cette femme est sensée appartenir. Il ne faut jamais oublier que, dans la représentation nationaliste de l'amour romantique, le rapport de pouvoir des situations coloniales opère toujours - et au moins - à deux niveaux : la domination de la femme par l'homme, et la domination d'un groupe d'hommes par un autre groupe d'hommes.* » (Sakai, in Devreux et al., 2011, p. 54).

Il faut encore rappeler qu'un grand nombre de mariages ne sont pas conclus « *par inclination* », mais dans des buts socio-économiques. Ils réunissent alors deux personnes, mais surtout des capitaux économiques et symboliques. Ceci est décrit par exemple dans l'observation 136 :

À l'âge de vingt-six ans, mariage par raison d'argent et pour sa position sociale.
(Krafft-Ebing, 1895)

La complémentarité hétérosexuelle n'est tellement pas évidente que finalement les *Psychopathia sexualis*, la décrivent très peu, elle est le modèle original dans lequel chacun et chacune, dans ses positions respectives, doit se fondre. Ces politiques des unions, ces politiques de l'amour et du mariage ne sont pas laissées au hasard, ni dans les métropoles, ni dans les colonies : « *Who bedded and wedded with whom in the colonies of France, England, Holland and Iberia was never left to chance. Unions between Annamite women and French men, between Javanese women and Dutch men, between Spanish men and Inca women produced offspring with claims to privilege, whose rights*

and status had to be determined and prescribed. »²²¹. Krafft-Ebing en posant les bases de ce qu'il appelle la sexualité cherche à faire coïncider plusieurs éléments qui ne sont alors pas évidemment liés entre eux : la complémentarité sexuelle, le mariage et l'amour. Dans une confusion propre à la modernité, il réussit à justifier la civilisation (le mariage) par la nature (l'amour homme-femme, chacun étant entendu dans sa spécificité (chapitre 5), un paragraphe de ce chapitre porte exactement sur la « *Différence entre l'amour de l'homme et celui de la femme* ») et vice versa la nature (l'instinct sexuel sous contrôle) qui amène vers la civilisation (moralisation de la vie sexuelle).

La religion chrétienne est aussi un point d'imbrication entre civilisation et sexualité. La religion chrétienne est dite avoir fait évoluer le statut des femmes par l'institution du mariage, elle sert aussi de modèle pour décrire l'amour.

La moralisation de la vie sexuelle a reçu son impulsion la plus puissante du christianisme, qui a élevé la femme au niveau social de l'homme et qui a transformé le pacte d'amour entre l'homme et la femme en une institution religieuse et morale. (Krafft-Ebing, 1895)

Le premier chapitre des *Psychopathia sexualis* permet de comprendre les postulats théoriques qui déterminent l'approche de la sexualité par Krafft-Ebing. Alors même qu'il place la sexualité au cœur du social, il la lie intrinsèquement à la notion de civilisation lui octroyant d'emblée une dimension à la fois universelle et impérialiste. Ses bases morales ne sont plus chrétiennes, même si une place importante leur est laissée. La sexualité est mise au service de la « *progression de l'humanité* » : ses vecteurs passeront, d'un côté, par la différence sexuelle et le statut spécifique des femmes, de l'autre par l'amour entre homme et femme comme modèle des relations sociales, du rapport à l'autre.

Quelques pervers proposent des alternatives au mariage hétérosexuel dans leurs autobiographies. Ainsi, un inverti s'imagine conclure un mariage arrangé avec une autre invertie, observation 119 :

Lorsqu'il y a quelques mois, les journaux rapportèrent l'histoire d'une comtesse hongroise qui, déguisée en homme, avait contracté un mariage et qui se sentait homme, je songeai sérieusement à me présenter à elle pour conclure un mariage inverti où j'aurais été la femme et elle l'homme... Je n'ai jamais essayé le coït et je n'en ai jamais eu envie. (Krafft-Ebing, 1895)

Il est bien sûr, question du mariage de Sandor/Sarolta, qualifié de « *simulacre de mariage* » par l'auteur. D'autres invertis envisagent des unions entre invertis du même sexe. Des semblants de mariage sont aussi organisés entre invertis si on en croit les descriptions probablement un peu fantasmées de Coffignon :

²²¹ Ann L. Stoler, *Making Empire Respectable: The Politics of Race and Sexual Morality in 20th-Century Colonial Cultures*, *American Ethnologist*, op. cit., p. 637.

Souvent ils vivent ensemble par bandes ; chacun remplit selon ses goûts actifs ou passifs le rôle d'homme ou de femme. Dans ces bandes, il y a de véritables noces, des mariages, des bénédictions nuptiales, avec banquets et accompagnement des nouveaux mariés dans leurs chambres. (Coffignon, 1888, p. 327)

623- Des familles comme base de la société et de la civilisation :

La famille est traitée de manière ambiguë dans les *Psychopathia sexualis*. Elle est présentée théoriquement comme un des relais majeurs de l'État, du « *développement de la civilisation* » et l'un des fondements principaux de la société. Les individus se doivent de fonder des familles par l'institution du mariage. Pourtant, très peu d'exemples montrent ces vertus de la famille. Au contraire, les familles sont régulièrement citées comme des espaces de dépravation, le lieu de transmission de tares, mais aussi de défauts moraux. Des familles sont décrites par leur consanguinité :

Dans la famille du côté paternel, des mariages entre cousins ont eu lieu depuis trois générations. (Krafft-Ebing, 1895)

Les descriptions des familles sont en général détaillées, elles prennent en compte des membres assez éloignés dans la parenté, comme le montre cette description consignée dans l'observation 131 :

S... est originaire d'une famille de vieille noblesse, très considérée en Hongrie, famille particulièrement excentrique. Une sœur de la grand-mère du côté maternel était hystérique, somnambule, et resta pendant dix-sept ans au lit pour une paralysie imaginaire. Une deuxième grand-tante a passé sept ans au lit, s'imaginant qu'elle était malade à mourir, ce qui ne l'empêchait point de donner des bals. Une troisième avait le spleen et l'idée qu'une console de son salon était maudite. Si quelqu'un mettait un objet sur cette console, la dame en avait la plus vive émotion, criait sans cesse: « c'est maudit, c'est maudit ! ». Elle portait l'objet dans une pièce qu'elle appelait la « chambre noire », et dont elle gardait sur elle la clef. Après la mort de cette dame, on trouva dans la soi-disant « chambre noire » un grand nombre de châles, de bijoux, de billets de banque, etc. Une quatrième grand-tante n'a pas laissé balayer sa chambre pendant deux ans ; elle ne se débarbouillait ni ne se peignait. Elle ne se montra qu'après ces deux ans expirés. Toutes ces femmes étaient en même temps très instruites, spirituelles et aimables. La mère de S... était nerveuse et ne pouvait supporter le clair de lune. On prétend que la famille du côté paternel avait une vis de trop

dans ses rouages. Une branche de la famille s'occupe presque exclusivement de spiritisme. Deux parents proches du côté paternel se sont brûlé la cervelle. La majorité des descendants masculins sont des gens de grand talent. Les descendants féminins sont tous des êtres bornés et terre à terre. Le père de S... occupait un poste élevé qu'il a cependant dû quitter à cause de son excentricité et de sa prodigalité (il a mangé plus d'un million et demi de florins). Une des manies du père fut de faire élever S... tout à fait en garçon ; il la faisait monter à cheval, conduire des chevaux, chasser ; il admirait son énergie virile et l'appelait Sàndor. Par contre, ce père maniaque a fait habiller de vêtements féminins son fils cadet, et l'a fait élever en fille. La farce cessa à l'âge de seize ans, quand ce garçon dut entrer dans un lycée, pour faire ses études. Sarolta Sàndor, cependant, resta sous l'influence de son père jusqu'à l'âge de douze ans ; alors on l'envoya chez sa grand-mère maternelle, femme excentrique qui vivait à Dresde, mais qui la mit dans une pension de demoiselles, lorsque les goûts virils de la petite commencèrent à devenir trop exagérés. (Krafft-Ebing, 1895)

Ce n'est que dans la partie sur l'inceste que Krafft-Ebing rappellera la pureté morale supposée de la famille :

La conservation de la pureté morale de la vie de famille est due au développement de la civilisation ; chez l'homme civilisé qui est encore intact au point de vue éthique, un sentiment pénible se fait toujours sentir quand il lui vient une idée libidineuse concernant un membre de sa famille. Une sensualité très puissante jointe à des idées morales et juridiques très défectueuses est seule capable d'amener un individu à l'inceste.

Ces deux conditions peuvent se rencontrer dans des familles chargées de tares. L'ivrognerie et l'ivresse chez les individus du sexe masculin, l'idiotie qui a arrêté le développement de la pudeur et qui, selon les circonstances, se trouve alliée à l'érotisme chez des individus de sexe féminin, sont les éléments qui facilitent les actes incestueux. Les conditions extérieures qui facilitent le développement de cette aberration sont la promiscuité des sexes dans les familles prolétaires. (Krafft-Ebing, 1895)

L'inceste est considéré dans le complexe d'œdipe comme structurant le désir par Freud (1900), comme un interdit universel par Claude Lévi-Strauss (1949). à partir de ces travaux autour de l'inceste va se déployer un large corpus de texte en sciences sociales. Ceci est étonnant, mais la thématique de l'inceste reste très peu développée chez Krafft-Ebing. Elle est uniquement mentionnée dans le chapitre, « *la vie sexuelle morbide devant les tribunaux* ». Il faut dire qu'en France « *L'inceste fait son entrée dans le Code Pénal de 1863, non en tant que tel, mais comme circonstance aggravante de l'attentat à la pudeur*

ou du viol. » (Chaperon, 2005, p. 65). L'interdit de l'inceste correspond plus à un interdit religieux, qu'à un interdit de la science de la sexualité, de ce fait Krafft-Ebing ne le décrit pas dans la longue liste des perversions, mais le mentionne seulement dans le chapitre sur sexualité et droit. Pour l'auteur, l'inceste n'est problématique ni en terme de droit, ni pour les personnes qui le subissent, il est plutôt un important défaut de moralité pour la famille tout entière. Krafft-Ebing l'estime être un risque supérieur dans les classes sociales les plus modestes. Là, il reprend des conclusions issues de la théorie de la dégénérescence et qui lui permettent de lier à l'inceste alcool, classes sociales inférieures, tares et manque de civilisation.

Ainsi, malgré l'investissement civilisationnel que Krafft-Ebing met dans le mariage et dans le fait de constituer une famille, on voit qu'il ne décrit peu ce que devrait être la famille correcte de la science de la sexualité. Les familles apparaissent avant tout comme un lieu de transmission de tares et de défauts moraux. Les descriptions de ce que Krafft-Ebing considère comme une sexualité normale sont très brèves. Même, s'il importe pour le médecin de rééduquer sexuellement les patients, de les entraîner au coït par tous les moyens possibles. Le coït est catalyseur de la complémentarité homme/femme. De ce fait, la sexualité recommandée par Krafft-Ebing est une sexualité hétérosexuelle, mais pas seulement reproductive : le recours à la prostitution pour les hommes ne semble pas poser problème, il est même parfois encouragé comme entraînement au coït dans un cadre marital.

Krafft-Ebing présente l'institution du mariage comme un des jalons de la civilisation. Plus que le mariage et ses fondements chrétiens, c'est l'hétérosexualité, la complémentarité homme-femme qui est avancée comme un des vecteurs principal de la civilisation, et l'une des bases essentielles de la société. Les *Psychopathia sexualis* s'attachent beaucoup plus à décrire les perversions que les normes. Comme nous allons le voir dans la partie suivante, les perversions sont forgées à partir des normes et nous permettent donc de lire, les prescriptions sexuelles de la science de la sexualité, par défaut.

63- DE L'ORIENTATION SEXUELLE

« *Il ne va pas de soi que le sadisme, le masochisme, le fétichisme et l'homosexualité doivent être traités comme des espèces de la même maladie, car elles semblent n'avoir aucun trait essentiel en commun.* » (Davidson, 2005, p. 50). Pourtant, les quatre principales perversions décrites dans les *Psychopathia sexualis*, le fétichisme, l'inversion sexuelle, le sadisme et le masochisme, fournissent des indications, par défaut, de ce que doit être une sexualité normale, un homme normal, une femme normale. Elles sont mises au service de la « prospérité de la race » comme décrit dans le quatrième chapitre et je

postule qu'elles sont les points cardinaux de la gestion des populations par la science de la sexualité. Je prends alors des distances avec l'explication de Davidson. Pour lui, les perversions sexuelles sont des moyens d'individualiser les individus et expliquent l'engouement de la psychiatrie pour les perversions sexuelles (Davidson, 2005, p. 61). Je crois plutôt que la sexualité ouvre une forme d'investissement du pouvoir qui ne se joue ni au niveau individuel ni au niveau collectif, mais qu'elle exerce exactement ce pouvoir qui permet de passer de l'intime au social et vice versa.

La sexualité telle qu'elle est échafaudée par les sciences de la fin du 19^e, est par excellence le pouvoir sur le *vivre ensemble*. « *Ce pouvoir justement n'a ni la forme de la loi ni les effets de l'interdit. Il procède au contraire par démultiplication des sexualités singulières. Il ne fixe pas de frontières à la sexualité ; il en prolonge les formes diverses, en les poursuivant selon des lignes de pénétrations infinies. Il ne l'exclut pas, il inclut dans le corps comme mode de spécification des individus. Il ne cherche pas à l'esquiver : il attire ses variétés par des spirales où plaisir et pouvoir se renforcent ; il n'établit pas de barrage ; il aménage des lieux de saturation maximale. Il produit et fixe le disparate sexuel. La société moderne est perverse, non point en dépit de son puritanisme ou comme par le contre-coup de son hypocrisie ; elle est perverse réellement et directement.* » (Foucault, 1976, p. 64).

En partant de l'idée que les quatre perversions sexuelles isolées par Krafft-Ebing constituent les points cardinaux de la sexualité et de ce *vivre ensemble*, il importe de tenir ensemble ces quatre formes de perversions. N'en garder qu'une ou deux sur quatre rendrait difficile la compréhension du système politique de la sexualité, l'ensemble fait sens et permet la resignification. De même, dans une perspective féministe, et toujours en opposition avec Davidson, je pense qu'il importe de maintenir ensemble le sexe et la sexualité, à savoir la dite différence ou complémentarité sexuelle et la sexualité, le commerce entre les sexes. Les uns informent les autres et rien de ce que la science de la sexualité a échafaudé ne fonctionnerait sans un modèle figé des sexes. Ce point de vue est féministe, c'est-à-dire qu'il comprend la sexualité comme des politiques de restriction de la spatialité des corps et des alliances/affinités possibles. Ceci concerne aussi la différence des sexes et plus particulièrement les femmes. Là encore, quels sont les corps qui « passent » dans le sens de quels corps se reproduisent et sont confortés par les normes dans leurs devenirs ? « *Bodies take the shape of norms that are repeated over time with force. The work of repetition involves the concealment of labour under the sign of nature. [...] Through repeating some gestures and not others, or through being orientated in some directions and not others, bodies become contorted ; they get twisted into shapes that enable some action only insofar as they restrict for other kinds of action. [...] Compulsory heterosexuality shapes bodies by the assumption that a body 'must' orient itself towards some objects and not others, objects that are secured as ideal through the fantasy of difference. [...] In shaping one's approach to others, compulsory heterosexuality also shapes one's own body, as a congealed history of past approaches.*

Sexual orientation is not then simply about the direction one takes towards an object of desire, as if this direction does not affect other things that we do. Sexual orientation involves bodies that leak into worlds ; it involves a way of orientating the body towards and away from others, which affects how one can enter different kinds of social spaces (which presumes certain bodies, certain directions, certain way of loving and living), even if it does not lead bodies to the same places. To make a simple but important point : orientations affect what it is that bodies can do. » (Ahmed, 2004, p. 145).

Dans une première partie, j'expliciterai en quoi chaque perversion peut être lue comme un point cardinal. Il ne s'agira pas de les opposer entre elles mais de les comprendre comme des directions de déplacement possibles au sein du territoire de la sexualité.

La deuxième partie, reprendra les problématiques de la catégorisation moderne et cherchera à proposer aux résistances identitaires un déplacement cartographique. Le déplacement est formulé comme une critique de la notion d'identité lorsqu'elle est assignée. Il est effectivement possible de penser l'identité comme une technique de gestion des populations, attribution de valeur, de signification. Comme ce sera explicité dans le septième chapitre, l'identité peut aussi être envisagée en termes de subjectivation.

631- Cartographie des perversions :

Les perversions sexuelles avant d'être tenues ensembles doivent être décrites une par une (séparer pour relier). *« Most characteristic of Krafft-Ebing's new psychological understanding of sexuality, was the model of sadism and masochism (and the broadening of the definition of fetishism) which he introduced into medical literature in 1890 and understood as exaggerated male (sadistic) or exaggerated female (masochistic) behaviour. Masochism was clinically more important than sadism and accordingly was given more attention. Not only were these new terms seen as extremes on a graded scale of health and illness (rather than as categories, as in the earlier model) but they were also diagnosed on the grounds of the inner feelings instead of the behaviour of the patient. »*²²². Je commencerai par l'inversion sexuelle parce qu'en tant que garante de la différence des sexes et de la complémentarité homme/femme, elle est le point-repère de la sexualité (Nord-magnétique) à partir duquel peuvent être élaborées les autres perversions. Elle est aussi la perversion qui est la plus mise en avant dans les *Psychopathia sexualis*, comme le souligne le titre : *« avec recherches spéciales sur l'inversion sexuelle »* et le nombre de page qui lui est consacré.

²²² Renate Hauser, *Krafft-Ebing's Psychological Understanding of Sexual Behaviour*, in Roy Porter, Mikulas Teich (Dir.), *Sexual Knowledge, Sexual Science*, Cambridge University Press, 1994, p. 211.

Nous devons à Westphal (Archiv f. Psychiatrie, II, p. 73) le premier essai sur le phénomène qu'il appelle « inversion sexuelle congénitale, avec conscience du caractère morbide de ce phénomène ». Il a ouvert la discussion : le nombre des cas a atteint jusqu'ici le chiffre de 107, sans compter ceux qui sont rapportés dans notre monographie. (Krafft-Ebing, 1895)

L'inversion sexuelle est lorsqu'on reprend les *Psychopathia sexualis*, un mélange de ce qu'on appellerait maintenant homosexualité et transidentités. « *Comment est-on parvenu à cette condamnation de deux phénomènes parfaitement distincts, celui de l'hermaphrodisme et celui de l'homosexualité ?* » (Foucault, 2001, p. 625). L'idée d'inversion renvoie à l'idée de prendre à l'envers, de retourner, de renverser. Elle s'applique tant à une inversion des sexes : un homme qui se comporterait comme une femme et vice-versa, qu'à une inversion de la préférence sexuelle : un homme qui serait attiré par un homme et une femme par une femme. Plusieurs évidences permettent donc d'échafauder cette perversion. Elle implique une définition claire et stable de ce que serait un homme et une femme²²³. « *L'homosexualité est apparue comme une des figures de la sexualité lorsqu'elle a été rabattue de la pratique de la sodomie sur une sorte d'androgynie intérieure, un hermaphrodisme de l'âme.* » (Foucault, 1976, p. 59). L'inversion sexuelle n'est pas seulement un fait individuel mais aussi relationnel. Elle permet d'argumenter et de sous-entendre une naturalité des préférences amoureuses et sexuelles pour une personne du sexe opposé :

Une des parties constitutives les plus solides de la conscience du moi, à l'époque de la pleine maturité sexuelle, c'est d'avoir la conviction de représenter une individualité sexuelle bien déterminée, et d'éprouver le besoin, pendant les processus physiologiques (formation de la semence et de l'œuf), d'accomplir des actes sexuels conformes à l'individualité sexuelle, actes qui consciemment ont pour but la conservation de la race. (Krafft-Ebing, 1896)

Ces deux mouvements de l'inversion sont localisés par Krafft-Ebing dans les organes génitaux :

Si la disposition primitive est favorable, normale, si les facteurs nuisibles au développement psycho-sexuel restent hors de jeu, il se forme une individualité psycho-sexuelle si harmonique, si solidement construite et si conforme au sexe

²²³ Krafft-Ebing affirme lui-même que des hommes et des femmes sont exclu-es de sa description, ceci est un choix politique :

Tout observateur expérimenté se rappelle sans doute avoir rencontré des individus masculins dont la manière d'être féminine (hanches larges, formes rondes avec abondance de graisse, barbe totalement absente ou très faiblement développée ; traits de la figure féminins, teint délicat, voix de fausset, etc.) était surprenante, et vice versa des êtres féminins qui, par la charpente des os, le bassin, la démarche, les attitudes, leurs traits grossiers et nettement virils, leur voix grave et rauque, etc., l'ont fait douter de l' « éternel féminin ». (Krafft-Ebing, 1895)

représenté par l'individu, que même la perte des organes génitaux, à une époque ultérieure (par la castration, par exemple), ou bien le climax ou le senium ne la peuvent plus changer dans son essence. Cela ne veut pas dire que l'homme émasculé, la femme châtrée, le jeune homme et le vieillard, la vierge et la matrone, l'homme puissant et l'homme impuissant, ne diffèrent pas l'un de l'autre dans leur état d'âme. (Krafft-Ebing, 1896)

Ce qu'on appellerait maintenant transidentités et homosexualité n'est pour Krafft-Ebing qu'une question de degré de l'inversion :

On trouve, dans les limites de l'inversion sexuelle, des gradations diverses du phénomène, gradations qui correspondent presque complètement au degré de tare héréditaire de l'individu, de sorte que, dans les cas peu prononcés, on ne trouve qu'un hermaphroditisme psychique ; dans les cas un peu plus graves, les sentiments et les penchants homosexuels sont limités à la vita sexualis ; dans les cas plus graves, toute la personnalité morale, et même les sensations physiques sont transformées dans le sens de la perversion sexuelle ; enfin, dans les cas tout à fait graves, l'habitus physique même paraît transformé conformément à la perversion. (Krafft-Ebing, 1896)

L'auteur précise bien qu'il range dans cette rubrique les cas de perversion et non de perversité. Le premier degré est celui de « *l'inversion simple du sens sexuel* ». Il correspond à ce qu'on entend actuellement par homosexualité : une attirance pour une personne de « son propre sexe ». Le deuxième degré est nommé « *Eviratio et defeminatio* », mais peut aussi se rapprocher de ce que Krafft-Ebing décrit par « *effémination et viraginité* ». Les nuances sont ténues entre ce deuxième degré et les troisième et quatrième, celui-ci semble renvoyer à une palette de genres au sein même de l'homosexualité qu'on nommerait maintenant : butch, fem, folle, bear²²⁴...

Le processus qui s'accomplit alors peut être désigné sous le simple mot d'eviratio. Le malade éprouve un changement profond de caractère, spécialement dans ses sentiments et ses penchants, qui deviennent ceux d'une personne de sentiments féminins. À partir de ce moment, il se sent aussi femme pendant l'acte sexuel ; il n'a plus de goût que pour le rôle passif et peut, suivant

²²⁴ Ces termes décrivent des appropriations des domaines masculins ou féminins dans les pratiques et identités homosexuelles, (Feinberg, 2004), (Lemoine, Renard, et Collectif, 2001), (Le Talec, 2008)... Ils sont aussi racialisés : « *Dans ce groupe de femmes noires ou métisses qui ont des boulots, des intérêts, des activités hors de la sphère universitaire, nous nous empaillons sérieusement, rigolons beaucoup, échangeons toujours, des tas de potins, exprimons à l'occasion des revendications politiques justifiées sur la politique intraraciale et sur le désir. Ensemble, nous discutons de cette erreur d'interprétation réitérée qui exclut des définitions de la féminité les lesbiennes fems noires de peau, parce que le corps lesbien est automatiquement catégorisé butch. Les fems noires disent les contradiction du désir et la frustration qu'il y a à revendiquer cette identité, forgée précisément, par les définitions sexuelles négatives qui étiquettent non féminins, non femme, hypersexués et agressifs les corps noirs féminins.* » (Harris, Laura, Alexandra, in Dorlin, 2008, p. 183).

les circonstances, tomber au niveau d'une courtisane. Dans cette transformation psycho-sexuelle, profonde et durable, l'individu ressemble parfaitement à l'uraniste (congénital) d'un degré plus avancé. La possibilité de rétablir l'ancienne individualité intellectuelle et sexuelle paraît, dans ce cas, absolument impossible. (Krafft-Ebing, 1896)

L'explication formulée ne parle que des hommes mais, Krafft-Ebing considère que cette perversion peut se développer chez les hommes et les femmes. Les troisième et quatrième degrés, « *transition vers la metamorphosis sexualis paranoïca* » et « *metamorphosis sexualis paranoïca* » impliquent des transformations mentales et physiques en direction de « l'autre sexe » : « *effémination et viraginité* » ou encore « *androgynie et gynandrie* » :

Il y a, entre le groupe précédent et celui-ci, plusieurs cas intermédiaires qui servent de transition, et qui sont caractérisés par le degré d'influence du penchant sexuel sur la personnalité psychique, spécialement sur les penchants et l'ensemble des sentiments. Dans les cas les plus avancés du troisième groupe, des hommes se sentent femmes devant l'homme, et des femmes se sentent hommes en face de la femme. (Krafft-Ebing, 1896)

Les troisième et quatrième degrés recourent ce qui serait actuellement rangé sous l'appellation de transidentités, c'est-à-dire les identités sexuelles qu'on désigne comme MtoF, FtoM et autres variations sexuelles/genrées, M/FtoT²²⁵ impliquant ou non des opérations de changement de sexe. Ces dispositions relèvent pour l'auteur d'un hermaphrodisme intellectuel. Il ne considère pas que l'hermaphrodisme existe réellement, il le renvoie plutôt au domaine du monstrueux, et ne mentionne aucun cas de personnes qu'on appellerait maintenant intersexes (Herculine Barbin, Foucault, 1978, par exemple) :

Cette déviation est basée sur des conditions tout autres que les phénomènes tératologiques de l'hermaphrodisme envisagé au sens anatomique. Cela ressort clairement du fait que jusqu'ici on n'a jamais rencontré sur le terrain de l'inversion sexuelle, de tendance aux malformations hermaphroditiques des parties génitales. On a toujours établi que les parties génitales de ces individus étaient, au point de vue sexuel, complètement différenciées, bien que souvent atteintes de stigmates de dégénérescence anatomique (épi- ou hypospadias,

²²⁵ Ces appellations anglophones renvoient à des hommes (male) qui déploient des identités féminines (female), des femmes qui composent avec des identités masculines ou encore des hommes ou des femmes qui construisent une identité sexuelle transgenre, qui relève à la fois du masculin et du féminin et du coup plus ni de l'un ni de l'autre.

etc.), qui entravaient le développement des organes qui étaient du reste bien différenciés au point de vue sexuel. (Krafft-Ebing, 1896)

Krafft-Ebing ne croit pas en l'existence des hermaphrodites, puisque sinon il aurait la preuve anatomique que les catégories hommes et femmes ne sont pas aussi compartimentées qu'il le décrit. En effet, à partir du moment où l'on prend en compte les intersexes autrement que comme exceptions (éventuellement monstrueuses), il faut reconnaître que les processus et résultats biologiques de la différenciation sexuelle sont plutôt un continuum qu'une stricte différence femelle/mâle (Kraus). Ce continuum peut être pensé dans la sexualisation biologique. Au niveau social, le genre ne se base pas seulement sur le sexe (chapitre 7), de ce fait il ne peut pas être envisagé comme continuum, mais plutôt décrit dans sa dimension de dispersion idiosyncratique.

On le voit, l'inversion sexuelle renforce les normes de ce que sont les hommes, les femmes et les comportements relationnels qui sont attendus d'elles et d'eux. Le modèle est totalitaire et non descriptif, il implique que ce qui ne correspond pas au modèle normatif est décrit comme une exception non pas monstrueuse mais dangereuse. Ce n'est pas seulement un modèle théorique qui produit de l'exclusion et qui construit des personnages objets de curiosité scientifique ou sociale plus largement. L'inversion sexuelle produit de l'exclusion qui assure le maintien de la structure des sexes, de la sexualité *orthosexiste* et contribue à la perpétuation du cadre inter/national. Structure des sexes et sexualité *orthosexiste* sont établies comme des fondements de civilisation. Le modèle de la « *famille de l'homme* » permet de comprendre pourquoi « *L' "inversion", depuis l'époque de sa découverte médicale au milieu du dix-neuvième siècle, se trouvait mêlée aux affaires complexes du genre et des politiques nationalistes.* » (Rosario, 2000, p. 82).

En outre, les descriptions genrées féminines ou masculines sont des techniques de hiérarchisations *per se* : « *By feminizing the masculine crowd, the language of gender became a regulatory discourse for the management of class.* » (McClintock, 1995, p. 119). Toutes ces normes vont informer aussi les autres perversions²²⁶. L'ensemble qu'elles forment constitue un des points cardinaux de la sexualité.

Le masochisme est la deuxième perversion la plus détaillée par Krafft-Ebing. La nomination de cette perversion a entraîné des tracas juridiques entre Krafft-Ebing et Stefanovsky qui l'avait nommé le « *passivisme* »²²⁷ :

²²⁶ Krafft-Ebing précise que « *Chez les individus atteints d'inversion sexuelle, le sentiment et la tendance sexuels pervers peuvent aussi se compliquer d'autres phénomènes de perversion.* », il fait ensuite des liens entre inversion sexuelle, sadisme, masochisme et fétichisme.

²²⁷ « *C'est à cause de cela [les pratiques décrites dans la Vénus à la fourrure] que le célèbre professeur viennois, M. de Krafft-Ebing, a donné à cette perversion le nom étrange de Masochisme. Mais, sans préjudice aucun de découvertes scientifiques du célèbre maître, je crois que ce nom bizarre ne dit rien et n'a aucun sens intrinsèque ; en outre, il couvre d'ignominie le malheureux auteur autrichien, et, de son vivant, M. Krafft-Ebing me dit dans une lettre qu'une pareille nomination ne saurait être attentatoire à l'honneur de M. Sacher-Masoch, de même que le nom d'une certaine anomalie de la vue, le daltonisme, ne porte aucun préjudice au célèbre physicien Dalton, qui l'avait découverte. Mais je crois que la différence énorme, parce que l'anomalie dont il est question, c'est-à-dire le passivisme, se rapporte à des fonctions sexuelles qui constituent la partie la plus intime*

*Selon moi le passivisme consiste en une complète et absolue abdication de la volonté d'une personne au profit d'une autre personne, dans un but érotique. Dans cette étude je ne parlerai que du passivisme chez l'homme. Alors je puis le définir comme abdication volontaire de sa volonté faite par un homme au profit d'une femme, avec le désir immense d'être abusé et maltraité par elle. [...] J'ai déjà dit que le passivisme est le contraire et l'opposé du sadisme. Ce sont deux extrêmes qui se touchent. Le sadique aime infliger la douleur, le passiviste jouit quand il éprouve cette douleur. La volupté du premier, c'est la volupté d'un bourreau ; la volupté du second, c'est la volupté d'un martyr. Qu'on ne s'étonne pas de telle volupté, certes elle existe et nous en avons des milliers d'exemples.*²²⁸

Les deux notions se recourent effectivement. Elles décrivent une forme de passivité, d'abandon de la volonté, de volonté de « *subjugation* ». Comme je l'ai déjà expliqué en début de ce chapitre, Krafft-Ebing oppose le masochisme au sadisme (De même Stefanovsky oppose le « *passivisme* » au « *tyrannisme* ») :

*Le masochiste est le contraire du sadiste*²²⁹. *Celui-ci veut causer de la douleur et exercer des violences ; celui-là, au contraire, tient à souffrir et à se sentir subjugué avec violence.* (Krafft-Ebing, 1896)

Pourtant, je ne crois pas que cette opposition soit très tenable (cf. supra), mais plutôt que ces deux perversions constituent les deux points cardinaux (est-ouest) du rapport de la circulation du pouvoir et du plaisir dans la sexualité. « *It is significant that the word "passion" and the word "passive" share the same root in the Latin word for "suffering" (passio). To be passive is to be enacted upon, as a negation that is already felt as suffering. The fear of passivity is tied to the fear of emotionality, in which weakness is defined in terms of a tendency to be shaped by others. Softness is narrated as a*

d'une existence humaine. Voilà pourquoi je propose le nom de passivisme, d'autant plus que je suis le premier qui ait fait attention à cette étrange perversion, après M. Binet, qui avait fait mention de ce thème seulement en passant, dans son excellente étude du fétichisme. C'est en novembre 1888 que j'ai prononcé un discours dans la Société juridique à Moscou ; je voulais décrire une certaine perversion morale, que j'ai nommé tyrannisme, et dont le sadisme n'est qu'une variété, parce que sous le nom de tyrannisme je comprends tous les phénomènes de la cruauté pathologique sans but et sens quelconque. Alors le sadisme ne saurait être que la forme érotique du tyrannisme. Pendant les débats dans la Société, j'avais fait attention à une autre perversion, le passivisme. Tout ceci est imprimé dans les protocoles de la Société (séance du 28 novembre 1888). C'est seulement deux ans plus tard, en octobre 1890, que M. Krafft-Ebing a publié ses Recherches nouvelles dans le domaine de la psychopathologie sexuelle. Quant à moi, je n'ai pu faire publier mon étude sur le passivisme que cette année. (Voir Archives de psychiatrie du prof. Kowalewsky-Charkow, 1892, n°1 sq.). Je ne prétends nullement rivaliser avec le grand maître viennois, d'autant plus que je ne suis qu'un simple psychologue amateur, mais je crois que mon terme de passivisme a une meilleure raison d'être que le terme inventé par M. Krafft-Ebing. », Dimitry Stefanowsky, in Richard Von Krafft-Ebing, *Les Formes du masochisme*, Payot, 2010, p. 216.

²²⁸ Dimitry Stefanowsky, in Richard Von Krafft-Ebing, *Les Formes du masochisme*, op. cit., p. 212.

²²⁹ Alternativement, Krafft-Ebing utilise les substantifs « *sadistes* » ou « *sadiques* » pour décrire les personnes qui pratiquent le sadisme. Ces deux termes sont conservés actuellement « *sadist* » est utilisé en anglais, « *sadique* » en français.

proneness to injury. The association between passion and passivity is instructive. It works as a reminder of how 'emotion' has been viewed as "beneath" the faculties of thought and reason. To be emotional is to have one's judgement affected : it is to be reactive rather than active, dependant rather than autonomous. » (Ahmed, 2004, p. 3).

Le masochisme tel qu'il est décrit par Krafft-Ebing n'est pas tant un problème qui concerne les hommes et les femmes, mais plutôt une perversion spécifiquement problématique chez les hommes : « *Women and men were not measured by the same yardstick ; rather, behaviour which would undoubtedly be labelled masochistic in a man was seen as normal when displayed by a woman.* »²³⁰. Il affirme que les femmes sont naturellement masochistes, même s'il reconnaît que cet état peut parfois avoir des dérivés. Le masochisme est problématique même s'il accompagne le coït :

Les actes auxquels se livrent certains masochistes se pratiquent en même temps que le coït, c'est-à-dire qu'ils servent de préparatifs. Chez d'autres, ces actes servent d'équivalent au coït. Cela dépend seulement de l'état de la puissance sexuelle qui chez la plupart est psychiquement ou physiquement atteinte par suite de la perversion des représentations sexuelles. (Krafft-Ebing, 1896)

Le masochisme n'est pas un problème de pratique, il n'est pas pervers parce qu'il passe par des mauvais traitements, des pratiques de flagellation par exemple, mais parce qu'il est une mauvaise posture sexuelle, celle de soumission d'hommes à des femmes :

Or la flagellation passive, comme on sait, peut, par l'irritation mécanique des nerfs du séant, produire des érections réflexes. Les débauchés affaiblis ont recours à ces effets de la flagellation pour stimuler leur puissance génitale amoindrie ; et cette perversité — et non perversion — est très fréquente. Il convient donc d'examiner quels rapports il y a entre la flagellation passive des masochistes et celle des débauchés qui, bien que physiquement affaiblis, ne sont pas psychiquement pervers. Il ressort déjà des renseignements fournis par des individus atteints de masochisme, que cette perversion est bien autre chose et quelque chose de plus grand que la simple flagellation. Pour le masochiste, c'est la soumission à la femme qui constitue le point le plus important ; le mauvais traitement n'est qu'une manière d'exprimer cette condition et, il faut ajouter, la manière la plus expressive. L'action a pour lui une valeur symbolique ; c'est un moyen pour arriver à la satisfaction de son état d'âme et de ses désirs particuliers. (Krafft-Ebing, 1896)

²³⁰ Renate Hauser, *Krafft-Ebing's Psychological Understanding of Sexual Behaviour*, op. cit., p. 212.

La « *flagellation passive* » (Krafft-Ebing ne fait pas explicitement référence aux personnes qui flagellent) n'est qu'une technique du masochisme même si Krafft-Ebing la considère presque toujours présente « *ab origine* » dans le masochisme, elle n'est pas à elle seule la preuve d'un comportement masochiste. Les mauvais traitements ne sont qu'une conséquence, une matérialisation du masochisme. Krafft-Ebing les décrit comme potentiellement dangereux pour les protagonistes n'ayant comme limite que « *l'instinct de conservation* », ils iraient jusqu'à se laisser tuer par soumission. Pourtant, ce ne sont pas les douleurs et mauvais traitements qui importent le plus dans le cas du masochisme. Celui-ci est plutôt défini par la mise en « *servitude sexuelle* »²³¹ ou en « *esclavage sexuel* » :

Nous évitons ici les expressions « esclave » et « esclavage » (bien qu'on en fasse usage au figuré pour de telles situations), parce que ce sont les expressions favorites du masochisme, dont la « servitude » ne doit pas être confondue avec la « servitude de la femme » de John Stuart Mill. Celui-ci désigne ainsi les lois et coutumes, des phénomènes sociaux et historiques. Or, nous parlons ici de faits chaque fois individuellement motivés, et en contradiction avec les mœurs et lois en vigueur. (Krafft-Ebing, 1896, la note est d'Albert Moll)

Krafft-Ebing insiste sur le fait que le masochisme vécu ou « *psychologique, idéalisé* » est plus répandu qu'on ne le croit. Pour avancer cela, il se base sur des autobiographies et des discussions qu'il dit avoir eu avec des travailleuses du sexe (cf note supra). Décrire le masochisme, le fait d'abandonner le pouvoir pour les hommes comme une perversion sexuelle revient à justifier par l'exception les systèmes sociaux de domination masculine : *la famille de l'homme* dans son acception patriarcale.

Chez la femme, la soumission volontaire à l'autre sexe est un phénomène physiologique. Par suite de son rôle passif dans l'acte de la procréation, par suite des mœurs des sociétés de tous les temps, chez la femme l'idée des rapports sexuels se rattache en général à l'idée de soumission. C'est pour ainsi dire le diapason qui règle la tonalité des sentiments féminins. (Krafft-Ebing, 1896)

Le masochisme de l'homme est contre nature, pervers, puisque la nature de la femme est d'être passive et soumise. On peut noter la contradiction avec une citation précédente qui parlait de l'égalité des femmes dans la civilisation : la position des

²³¹ L'expression allemande originale est celle de « *Geschlechtliche Hörigkeit* », elle signifie « servitude sexuelle », mais aussi « servage ». Elle contient en germe l'idée de « sujétion », de « subjugation », se mettre au dessous de quelqu'un sous son pouvoir. Ses développements psychologiques la rapproche aussi de dépendance affective pathologique.

femmes dans l'égalité est *per se* toujours subalterne (Iveković, 2003). La soumission des femmes est naturelle, elle est renvoyée au physiologique. Le masochisme dépasse le cadre patriarcal de *la famille de l'homme*, et replace la sexualité à un niveau global refermant la boucle de *la famille de l'homme*.

On se rappelle que Krafft-Ebing forge le terme de masochisme à partir du nom du romancier Sacher-Masoch. Le roman le plus connu de Sacher-Masoch est *la Vénus à la fourrure*²³² qui décrit la fascination du narrateur pour les femmes puissantes. Sacher-Masoch est aussi historien, il décrit la vie en Galice, une région d'Autriche-Hongrie maintenant ukrainienne. Le servage y est encore à l'époque un système social répandu. Inventer le masochisme et le condamner comme perversion sexuelle est aussi une manière de rendre un certain type de pouvoir archaïque, de l'exclure de la modernité et de déployer un projet social dans lequel les hiérarchies doivent être respectées. Je cite le masochiste qui se raconte dans l'observation 49 :

Cependant les rapports avec la « Souveraine », ne sont pas les mêmes que ceux qui existent entre femme et homme ; mais c'est la condition de l'esclave vis-à-vis du maître, de l'animal domestique vis-à-vis de son propriétaire. En tirant les conséquences extrêmes du masochisme, on ne peut conclure autrement qu'en disant que l'idéal du masochiste c'est d'avoir une situation analogue à celle du chien ou du cheval. Ces deux animaux sont la propriété d'un maître qui les maltraite à sa guise sans qu'il doive en rendre compte à qui que ce soit. C'est précisément ce pouvoir absolu sur la vie et sur la mort, comme on ne le possède que sur l'esclave et sur l'animal domestique, qui constitue l'alpha et l'oméga de toutes les représentations masochistes. (Krafft-Ebing, 1896)

Le masochisme est une manière, par défaut, de sécuriser les hiérarchies entre animaux et humains, entre races, entre souverains et vassaux, entre hommes et femmes, mais aussi entre classes sociales :

Si Wanda de Dounaïeff - ainsi se nommait désormais la femme de Sacher-Masoch - présente les choses comme si elle ne faisait que céder à ses désirs, on est pourtant gagné par la conviction qu'elle n'a rien fait pour le délivrer de ses instincts morbides, comme aurait pu le faire une femme de son intelligence. On finit plutôt par être persuadé que, sortie d'une classe inférieure, elle aimait, par raisons égoïstes, à le voir faire l'esclave, et elle le poussait toujours plus loin dans cette existence servile.²³³

²³² Leopold von Sacher-Masoch, *La vénus à la fourrure*, Rivage poche, Paris, 2009, première édition en langue allemande 1870. L'auteur, outre des romans dans lesquels les héroïnes sont des femmes prenant volontiers le pouvoir : *Die geschiedene Frau* (1870), *Falscher Hermelin* (1873), *Die Messalinen* (1874), a aussi écrit un grand nombre de romans historiques sur le servage et sa fin en Galice, sa province d'origine, *Galizische Geschichten* (1877-1881), mais aussi sur des parcours de vies de Juifs : *Judengeschichten* (1878), *Neue Judengeschichten* (1881).

²³³ André Béjin, *Les Formes du masochisme*, op. cit. Le texte est de Moll et date de 1931.

Le masochisme vise à assurer une seule direction au pouvoir. Les personnes qui ne respectent pas la prétendue naturalité des hiérarchies sociales sont renvoyées au domaine du pervers, du non-accompli comme le montre encore cette critique faite à Sacher-Masoch :

Sacher-Masoch, un écrivain, dont le talent ne peut et ne doit être renié, si on ne veut pas fournir des armes à ses amis, un écrivain donc, dont les descriptions détaillées déploient un charme immense. Il était notoirement Galicien et - en dépit des affirmations contradictoires de Schlichtergroll qui défend ses origines espagnoles - peut-être aussi Juif, il vient à nous d'un monde mi-oriental, mi-barbare, un étranger, non pas venu pour nous comprendre ou apprendre chez nous, mais pour nous convertir, avec son impertinence hébraïque, et nous imposer sa vision du monde, qu'il a formé chez les Ruthènes, les Polonais, l'aristocratie de la République des deux nations, la Magnateria²³⁴, les paysans misérables, les petits-bourgeois russes, les Israélites moroses, oui, pour nous l'imposer.²³⁵

Le masochisme articule la *famille de l'homme* : ce qui ne respecte pas les flux de pouvoir, normatifs, est renvoyé au barbare, tant l'étranger, l'extérieur de l'Occident que le sordide, le violent, le pervers. Il me semble qu'une approche politique de la sexualité passe par la compréhension des usages sociaux des perversions et non par leur psychologisation²³⁶. Les perversions sécurisent des fonctionnements sociaux tout autant si ce n'est plus que ce qu'elles décrivent des comportements individuels.

Le point cardinal opposé au masochisme est celui de sadisme (Est). Le terme de sadisme est utilisé pour la première fois par un critique littéraire en 1850 en référence à Flaubert et Baudelaire et leurs thèmes décadents (Chaperon, 2007). Il est ensuite commun avec la redécouverte des travaux du Marquis de Sade dans les années 1880 :

²³⁴ Mot utilisé pour décrire la riche paysannerie polonaise.

²³⁵ « *Sacher-Masoch, ein Schriftsteller, dessen Begabung nicht geleugnet werden kann und darf, soll man nicht seinen Freunden Waffen in die Hände drücken, dessen Schilderungen im Einzelnen einen sehr große Reiz entfalten, war bekanntlich Galizier, vielleicht auch, trotz der Gegenversicherungen Schlichtergroll's, der für eine spanische Abstammung eintritt, Jude und kam aus einer halb orientalischen, halb barbarischen Welt zu uns, ein Fremder, nicht um uns zu verstehen und bei uns zu lernen, sondern mit hebräischer Aufdringlichkeit uns zu seiner Weltanschauung, die er sich bei Ruthenen, Polen, Schlachtizen, Magnaten, elenden Bauern, russischen Kleinbürgern, gedrückten Israeliten gebildet hatte, zu bekehren, ja uns dieselbe aufzudrängen. Der „frumbe teutsche Leser (S. 79)“ soll gewandelt werden. Hören wir gleich ein paar Proben.* », Rezensionen und Reaktionen Dossier, Julius Riffert, *Wider den Masochismus*, in Carl Felix von Schlichtegroll, *Sacher-Masoch und der Masochismus, Wanda Ohne Maske und Pelz*, Belleville, München 2003, p. 385. La traduction a amicalement été faite par Inga Frohn, je la remercie.

²³⁶ « *Plus précisément nous allons voir comment le masochiste parvient à rendre excitante son anxiété, à faire de sa culpabilité une condition de sa jouissance sexuelle, et, enfin, à transformer son auto-dénigrement en source de fierté.* », André Béjin dans l'introduction à Richard Von Krafft-Ebing, *Les Formes du masochisme*, op. cit., p. 23. Ce livre, dirigé par André Béjin, est une compilation de courts extraits sur le masochisme tirés de la traduction de 1895 des *Psychopathia sexualis*, avec traduction des passages en latin, suit une traduction des *Psychopathia sexualis* de 1931, texte de Krafft-Ebing remanié par Albert Moll et enfin, un texte de Dimitry Stefanowsky de 1892, « *le passivisme* ». Il est parfois difficile de savoir à qui attribuer les écrits de ces trois médecins. Officiellement, le livre apparaît être écrit par Krafft-Ebing, il est bel et bien fait par Béjin.

« *The literary notion of sadism referred to a cultivated libertinism and decadence, and it included an elitist disdain for conventional bourgeois society. However, the men whom psychiatrists first labelled as sadists were for the most part lower-class sexual delinquents. Their crude and violent sexual behaviour was considered compulsive, and it clearly transgressed the boundaries of normal masculine sexual aggressiveness. New notions of civilized and restrained masculinity placed restrictions on male aggression. Bourgeois masculinity was not only defined by aggressiveness but also by self-control, reason, and willpower, qualities that lower-class compulsive sadists failed to possess.* », (Oosterhuis, 2002, p. 205).

Contrairement au terme de « masochisme » celui de « sadisme » existe avant que Krafft-Ebing ne s'en empare : « *Les termes sadisme et masochisme apparurent d'abord en 1890, dans un bref supplément à la Psychopathia sexualis (5^e édition, 1890) intitulé Neue Forschungen auf dem Gebiet der Psychopathia sexualis. Ceci fut intégré dans la sixième édition en 1891. Azar (1975, 1986) retrace attentivement l'histoire de ces deux termes et fait remarquer les erreurs accumulées dans le traitement médical et historique de la Psychopathia sexualis. Azar établit que, contrairement à de nombreuses idées, Krafft-Ebing n'inventa pas le mot sadisme, mais que ce dernier était déjà d'un usage courant dans le français du premier tiers du dix-neuvième siècle.* » (Rosario, 2000, p. 248). Il construit néanmoins le sadisme qu'il décrit. Cette perversion, dans les exemples donnés, est attachée à la violence, à la cruauté, aux pratiques de torture qui ont plus ou moins à voir avec la sexualité :

Quand on veut expliquer la connexité existant entre la volupté et la cruauté, il faut remonter à ces cas qui sont encore presque physiologiques où, au moment de la volupté suprême, des individus, normaux d'ailleurs mais très excitables, commettent des actes, comme mordre ou égratigner, qui habituellement ne sont inspirés que par la colère. Il faut, en outre, rappeler que l'amour et la colère sont non seulement les deux plus fortes passions, mais encore les deux uniques formes possibles de la passion forte (sthénique). Toutes les deux cherchent leur objet, veulent s'en emparer, et se manifestent par une action physique sur l'objet ; toutes les deux mettent la sphère psycho-motrice dans la plus grande agitation et arrivent par cette agitation même à leur manifestation normale.
(Krafft-Ebing, 1896)

Le sadisme n'est pas présent de la même manière chez les hommes et chez les femmes. Pour l'auteur, cette perversion est une exagération du rôle masculin actif et agressif :

Ces actes sadiques monstrueux ont, chez l'homme, chez lequel ils se produisent plus fréquemment que chez la femme, encore une autre cause puissante due

aux conditions physiologiques. Dans le rapport des deux sexes, c'est à l'homme qu'échoit le rôle actif et même agressif, tandis que la femme se borne au rôle passif et défensif. Chez les animaux aussi c'est ordinairement le mâle qui poursuit la femelle de ses propositions d'amour. On peut aussi souvent remarquer que la femelle prend la fuite ou feint de la prendre. Alors il s'engage une scène semblable à celle qui a lieu entre l'oiseau de proie et l'oiseau auquel il fait la chasse. Pour l'homme, il y a un grand charme à conquérir la femme, à la vaincre ; et, dans l'Ars amandi, la décence de la femme qui reste sur la défensive jusqu'au moment où elle a cédé, est d'une grande importance psychologique²³⁷. Dans les conditions normales, l'homme se voit en présence d'une résistance qu'il a pour tâche de vaincre, et c'est pour cette lutte que la nature lui a donné un caractère agressif. Mais ce caractère agressif peut, dans des conditions pathologiques, dépasser toute mesure et dégénérer en une tendance à subjuguier complètement l'objet de ses désirs jusqu'à l'anéantissement et même à le tuer. (Krafft-Ebing, 1896)

Finalement, le sadisme est une perversion qui dit trois choses principales. D'une part elle révèle les usages de la violence en combinaison avec la sexualité²³⁸. Krafft-Ebing décrit des viols, des attouchements sexuels, des mutilations, des meurtres. Le sadisme est la perversion de ceux qui abusent de leur pouvoir contre des personnes plus faibles qu'il s'agisse d'animaux, de femmes, d'enfants ou encore de cadavres²³⁹. Comme je l'ai

²³⁷ Notons au passage, que cet argumentaire décrit des schémas de sexualité qui peuvent justifier et légitimer les violences sexuelles. Il montre les liens entre constructions sociales hétérosexuelle et violences sexuelles. Les violences sexuelles sont une réalité à prendre en compte à plusieurs niveaux tant pratiques que symboliques. Je n'ai l'espace ici que de lancer quelques pistes.

À des degrés divers (du simple commentaire sur l'apparence vestimentaire dans l'espace public au viol) très peu de femmes échappent aux violences sexuelles au cours de leur vie (Gaspard, 2006). Elles sont aussi un risque pour les personnes plus largement non conformes à la binarité des sexes/genres : hommes jugés trop efféminés, femmes trop masculines, personnes transidentitaires ou encore personnes jugées trop sexuelles (elles peuvent alors être nommées homophobie, transphobie, lesbophobie). Les violences sexuelles peuvent sanctionner encore des personnes qui sont socialement mises en marge, du fait de différents types de précarité économique, physique et/ou de leur groupe d'appartenance.

Du fait de cette importance sociale des violences sexuelles, leur dangerosité et leurs dégâts sont à envisager aussi au niveau des imaginaires et des restrictions des possibles dans les vies quotidiennes. Ceci est à considérer pour les femmes mais aussi pour certains homosexuels ou personnes transidentitaires. « *La proportion des agressions au sein de la famille d'origine tend à baisser, tandis que les agressions par des personnes connues augmentent. Les agressions sexuelles commises par des amis ou copains sont également en forte progression. À signaler que les inconnus restent toujours une minorité (17%), dont la progression décroît dans les générations les plus récentes.* » (Bajos, Bozon, 2008, p. 389).

Alors que les viols par des inconnus sont les moins fréquents, les femmes sont, jeunes, éduquées à avoir peur du viol et donc plus largement de la sexualité irrépressible des hommes. De ce fait, les femmes ont plus peur de sortir la nuit, elles hésitent à garer leur voiture dans des parkings souterrains (en Suisse, en Allemagne, des places éclairées près des sorties de parkings sont réservées aux femmes), elles évitent d'entreprendre des grands voyages seules, de parler à des hommes qu'elles ne connaissent pas, de se défendre en cas d'agression...

Les violences sexuelles peuvent alors être comprise comme une stratégie de répression des comportements jugés transgressifs et de limitation des déplacements des minorités sexuelles dans l'espace. Elles sont à rapprocher du stigmatisé de « prostituée » ou de « putain », (Pheterson, 2001, p. 41)

²³⁸ Les violences sexuelles sont aussi une arme de guerre. Elles peuvent être utilisées dans des vues de purification ethnique, d'humiliation, de distraction pour les soldats... Cette note mériterait un plus large développement. Pour un aperçu des violences sexuelles en lien avec des conflits territoriaux : <http://www.viol-tactique-de-guerre.org/>.

²³⁹ Dans les *Psychopathia sexualis*, la bestialité est mentionnée dans la rubrique sadisme. Le sadisme sur les animaux est alors soit utiliser des tortures sur des animaux à des fins d'excitation sexuelle soit avoir des relations sexuelles avec les animaux. La bestialité est encore mentionnée dans le chapitre sur « *La vie sexuelle devant les tribunaux* » puisqu'elle est punie par la loi. L'interdiction de la bestialité sécurise une distinction entre

souligné dans le quatrième chapitre à propos du sergent Bertrand, il arrive parfois que les liens entre la violence et la sexualité soient peu fournis, mais que les médecins légistes insistent sur ces liens pour pouvoir faire des études approfondies des personnalités des criminels.

D'autre part, le sadisme est placé du côté de l'agir, de l'action, d'une naturelle agressivité supposée contingente de la virilité : « *Sadisme et masochisme occupent une position particulière au sein des perversions, dans la mesure où l'opposition entre activité et passivité qui en constitue le fondement fait partie des caractères généraux de la vie sexuelle.* » (Freud, 1905, p. 70).

Enfin, le sadisme repousse les usages de la violence du côté de l'animalité, le manque de civilisation, le primitif, les classes populaires, la souillure (morale et hygiénique) :

La cruauté naît de sources différentes, et elle est naturelle chez l'homme primitif. La pitié est un phénomène secondaire, c'est un sentiment acquis assez tard. L'instinct de combativité et de destruction qui, dans l'état préhistorique, était une arme si précieuse, continue toujours à produire son effet, prenant une nouvelle incarnation dans notre société civilisée contre le criminel, pendant que son objectif primitif, « l'ennemi », existe toujours. Qu'on ne se contente pas de la mort simple, mais qu'on exige aussi la torture du vaincu, cela s'explique en partie par le sentiment de puissance qui veut être satisfait par ce moyen et, d'autre part, par l'immensité de l'instinct de revanche. (Krafft-Ebing, 1896)

Quelquefois l'instinct pervers qui pousse le sadique à blesser les femmes, à les traiter d'une manière humiliante et avilissante, peut se manifester par une tendance à les barbouiller avec des matières dégoûtantes ou salissantes. (Krafft-Ebing, 1896)

La dénonciation du sadisme peut être aussi lue comme une marche vers la civilité et le respect des normes de conduite bourgeoises. Le lien entre saleté et sadisme est à ce titre parlant. Comme le montre McClintock, à propos de la diffusion de masse du savon, la saleté est un combat de la bourgeoisie pour policer les classes dangereuses et les races les moins blanches : « *Soap and cleaning rituals became central to the demarcation of body boundaries and the policing of social hierarchies.* » (McClintock, 1995, p. 33).

Sadisme est utilisé pour décrire tour à tour des pratiques d'extrême violence, des meurtres sordides et, des pratiques de l'intime, des hommes qui piquent les fesses des femmes avec qui ils ont des pratiques sexuelles, par exemple. Aucun degré de gravité ne sont envisagés par Krafft-Ebing, qui construit simplement un prototype : le sadique.

La vue du sang qui coule est associée au sadisme, comme la flagellation est associée au masochisme. Dans un entretien que j'ai réalisé en 2005 sur les femmes qui font des les humains et les animaux. Si on peut supposer que ces pratiques n'ont pas complètement disparu on peut noter qu'il n'en est jamais question dans les études contemporaines sur la sexualité.

modifications corporelles et leur rapport à la douleur, l'une des interviewées renouait ce lien entre sang et sadisme : « *J'aime la chair, j'aime bien le sang. Pourtant, je suis pas sadique, mais j'y trouve quand même une certaine excitation* », plus loin elle précise : « *Ce que j'aime c'est la chair en fait. Moi j'aurai voulu être médecin légiste à la base. Bon j'ai pas fait les études pour parce que je kiffais pas l'école, mais moi j'adore le corps humain* ». Le sang déborde du corps et évoque directement la douleur, le risque de mort, pour cette raison, il est associé au sadisme.

L'auteur parle de plus de « *sadisme symbolique* », il s'agit alors de pratiques d'humiliation ou de contrôle sur le corps des autres :

Observation 34 : (D^r Pascal, Igiene dell' Amore). Un homme avait l'habitude d'aller une fois par mois, à une date fixe, chez sa maîtresse et de lui couper alors, avec une paire de ciseaux, les mèches qui lui tombaient sur le front. Cet acte lui procurait le plus grand plaisir. Il n'exigeait jamais autre chose de la fille. (Krafft-Ebing, 1895)

Observation 35 : Un homme, habitant Vienne, fréquente régulièrement plusieurs prostituées, rien que pour leur savonner la figure et y passer ensuite un rasoir comme s'il voulait leur faire la barbe. Numquam puellas lædit, sed hæc faciens valde excitatur libidine et sperma ejaculat. (Krafft-Ebing, 1895)

L'auteur termine en disant qu'il n'existe que très rarement des femmes sadiques :

On s'explique facilement que le sadisme, perversion fréquente chez l'homme, ainsi que nous l'avons constaté, soit de beaucoup plus rare chez la femme. D'abord, le sadisme dont un des éléments constitutifs est précisément la subjugation de l'autre sexe, n'est, en réalité, qu'une accentuation pathologique de la virilité du caractère sexuel ; ensuite, les puissants obstacles qui s'opposent à la manifestation de ce penchant monstrueux sont évidemment encore plus difficiles à surmonter pour la femme que pour l'homme. (Krafft-Ebing, 1895)

Les exemples qu'ils donnent ensuite sont tous des figures de femmes autoritaires qui ont eu des responsabilités politiques : nobles, femmes de souverain... Krafft-Ebing les nomme « *les Messalines* », en référence à la troisième épouse de l'empereur romain Claude.

La description du sadisme et les observations qui y sont relatives sont beaucoup plus brèves que pour toutes les autres perversions.

Le fétichisme est le dernier des points cardinaux de l'orientation sexuelle (Sud). Là encore le terme n'est pas créé par Krafft-Ebing mais a une généalogie complexe. Charles de Brosses (1709-1777), en 1760, utilise le premier « fétichisme » forgé à partir du

portugais « fetisso » (artificiel, par extension sortilège), pour décrire les cultes des religions « primitives » : « *In this way fetishism was primarily a discourse about cultural conflicts in value, which allowed Europeans to do two things. First, they could draw the unfamiliar and unaccountable cultures of the world into a systemic universe of negative values; second, they could represent this universe as deviant and thereby undervalue and negate it. Against this belated, lapsed universe of error, the Enlightenment took illuminated shape. In this way, the discourse on fetishism enabled Enlightenment thinkers to invent new borders between the time of modernity and anachronistic space, becoming in the process a formative element of the Enlightenment project.* » (McClintock, 1995, p. 188).

En 1867, Marx reprend le terme pour « *fétichisme de la marchandise* », c'est-à-dire la valeur attribuée à un objet en plus de son coût réel de production : « *C'est seulement dans leur échange que les produits du travail acquièrent comme valeurs une existence sociale identique et uniforme, distinctes de leur existence matérielle et multiforme comme objets d'utilité. Cette scission du produit du travail en objet utile et en objet de valeur, s'élargit dans la pratique dès que l'échange a acquis assez d'étendue et d'importance pour que des objets utiles soient produits en vue de l'échange, de sorte que le caractère de valeur de ces objets est déjà pris en considération dans leur production même. [...] La valeur ne porte donc pas écrit sur le front ce qu'elle est. Elle fait bien plutôt de chaque produit du travail un hiéroglyphe. Ce n'est qu'avec le temps que l'homme cherche à déchiffrer le sens du hiéroglyphe, à pénétrer les secrets de l'œuvre sociale à laquelle il contribue, et la transformation des objets utiles en valeurs est un produit de la société tout aussi bien que le langage.* »²⁴⁰. La théorie marxienne souligne que les objets n'ont pas seulement une matérialité mais aussi une valeur produite dans l'échange, une socialité.

Exactement vingt ans plus tard, en 1887, Alfred Binet écrit un ouvrage sur le fétichisme dans lequel il élabore la théorie des associations. À partir de là, le terme fait son entrée dans le domaine de la sexualité : « *In the 1880's, Alfred Binet marked a critical shift in the anthropological discourse on fetishism by transferring the term fetish to types of sexual "perversion". The term fetishism, he believed, was well suited to certain forms of sexual deviance, in which "the adoration of the savage or negro for fish bones or shiny pebbles" is replaced by the "sexual adoration" of inanimate objects such as nightcaps and high heels. With Binet, a critical transition occurred as fetishism became a switchboard term, mediating between race and sexuality, colony and metropolis.* » (McClintock, 1995, p. 189).

Freud, en 1905 prolongera encore ce terme l'utilisant comme Krafft-Ebing pour décrire toute excitation sexuelle relevant d'autres parties du corps ou d'autres objets que des organes génitaux et du coït.

Krafft-Ebing compile des informations sur ce que cette perversion recouvre :

²⁴⁰ Karl Marx, *Le capital*, Flammarion, 1985, trad. de l'allemand par J. Roy, p. 70.

On parle aussi du soi-disant fétichisme. Par fétiche on entend ordinairement des objets, des parties ou des qualités d'objets qui, par leurs rapports et leur association, forment un ensemble ou une personnalité capable de produire sur nous un vif intérêt ou un sentiment, d'exercer une sorte de charme, (fetisso en portugais), ou du moins une impression très profonde et particulièrement personnelle que n'explique nullement la valeur ni la qualité intrinsèque de l'objet symbolique. (Krafft-Ebing, 1896)

Il l'article aussi aux autres perversions qu'il décrit. Être attiré par un certain type d'échanges sexuels peut être une forme de fétichisme :

Il ressort des faits pathologiques du masochisme et du sadisme que des particularités de l'âme peuvent aussi agir comme fétiche, au sens le plus large du mot. (Krafft-Ebing, 1896)

Ce terme apparaît dans la quatrième édition des *Psychopathia sexualis* : « *In 1889, in the 4th edition of the Psychopathia sexualis, Krafft-Ebing first introduced the term 'fetishism' into his work, acknowledging Cesare Lombroso as his immediate source. Lombroso had used the phenomenon of fetishism as an explanatory model in his introduction to the Italian translation of the Psychopathia sexualis (1889). In later editions of the Psychopathia sexualis, Krafft-Ebing also quoted the French man Binet in this context. Before fetishism acquired its new medical meaning, the word had referred to the religious worship of relics and holy objects. Krafft-Ebing modified this meaning as the worship of objects belonging to a beloved person (such as shoe), or sometimes parts of the body (hair), and a sexual desire directed exclusively towards these objects.* »²⁴¹. À partir de la sixième édition, il établit une distinction entre le fétichisme physiologique et le fétichisme pathologique.

Pour l'auteur, le fétichisme physiologique est tout à fait normal, il est ce qui permet une attirance et/ou de l'amour entre homme et femme. Le fétichisme se doit néanmoins, même entre un homme et une femme de porter sur les parties du corps appropriées, comme précisé dans le chapitre précédent. Le fétichisme est une forme de distributeur de valeur et de mode de dispersion d'intensité. Comme McClintock l'a montré à partir de l'histoire d'amour entre Cullwick et Munby, le fétichisme implique aussi des objets, des saletés, des personnages qui sont joués²⁴² et ont un rôle de fétiche. Les objets sont codés par le social de manière fétichiste, ainsi, l'observation 111 :

Chez l'homme, ce sont surtout les bottes qui l'intéressent, et encore faut-il que le porteur de ce genre de chaussures appartienne à la classe domestique et soit

²⁴¹ Renate Hauser, *Krafft-Ebing's Psychological Understanding of Sexual Behaviour*, op. cit, p. 221.

²⁴² « *Cross dressing is not only a personal fetish, it is also a historical phenomenon.* » (McClintock, 1995,p. 174)

un bel homme. Ses égaux, quand même ils porteraient les plus belles bottes, lui sont absolument indifférents. (Krafft-Ebing, 1896)

Dans les *Psychopathia sexualis* de nombreux objets deviennent fétiches : les chaussures, les bottes, les toilettes, les gants, les odeurs, les mouchoirs. Le fétichisme est la perversion qui assure une continuité entre les corps et les objets. Cette perversion ouvre vers la diffusion de la consommation de masse, les objets n'échapperont pas à un étalonnage socio-économique : « *From this perspective, fetishism could be seen as the sexual equivalent of the new consumer behaviour: fetishism was an idiosyncratic sexual desire that could only be satisfied by the possession of bodily or material objects, but that refrained from reproduction or even emotional investment in and involvement with a partner. In fetishism, lust was disconnected from social needs, just like in the emerging consumer culture "useless" spending was separated from constructive production and investment.* » (Oostehuis, 2000, p. 240). Pour cette raison, la généalogie du terme « fétichisme » doit être gardée en tête pour comprendre les flux qui codent cette perversion sexuelle. « *Religion (the ordering of time and the transcendent), money (the ordering of the economy) and sexuality (the ordering of the body) were arranged around the social idea of racial fetishism, displacing what the modern imagination could not incorporate onto the invented domain of the primitive. Imperialism returned to haunt the enterprise of modernity as its concealed but central logic.* » (McClintock, 1995, p. 182)

Les quatre perversions sexuelles mobilisées par Krafft-Ebing peuvent être mises en lien et peuvent être figurées comme les quatre points cardinaux d'une cartographie de la sexualité. Si on considère que les perversions sont par défaut un moyen de décrire la sexualité, l'orientation sexuelle n'est que déplacement au sein de cette carte. Travailler les perversions ne vise pas tant à comprendre une nature des pervers, mais plutôt à voir quels vecteurs partent des perversions et codent la sexualité. L'idée est de dégager à partir de là des « *lignes de fuite* ». Il ne s'agit pas de voir quelles sont les positions extrêmes dans ces types de perversion, mais plutôt de reformuler ces perversions comme des directions possibles au sein du dispositif de sexualité. L'orientation sexuelle est alors tant une affaire de positionnement par les vecteurs de la science de la sexualité, que de localisation minoritaire.

Cette cartographie de l'orientation sexuelle maintient les quatre perversions ensembles, alors qu'il est commun de proposer une reconnaissance de l'homosexualité uniquement. Cette partie de l'inversion sexuelle a acquis une certaine forme de reconnaissance sociale au cours du 20^e siècle. Une histoire des luttes autour de l'homosexualité pourrait être faite, elle devrait montrer les différent-es acteurs sociaux qui font « sortir l'homosexualité du placard »²⁴³, ce n'est pas le propos ici. Elle a été

²⁴³ L'expression sortir du placard renvoie au fait de parler clairement de son homosexualité, de son orientation sexuelle à son entourage. Elle sous-entend arrêter d'avoir honte. L'expression anglophone *coming out* est aussi alternativement utilisée : « *Si sortir du placard est bien le geste par lequel on se délivre soi-même d'un état de*

dépénalisée et même dépsychiatisée dans certains pays²⁴⁴. En même temps, les transidentités, autre versant de l'inversion sexuelle, ont des devenirs différents selon les contextes. Certains pays semblent préférer le maintien absolu de l'hétérosexualité et facilitent les changements de sexe, alors que d'autres préfèrent encourager les unions homosexuelles et rendre plus difficiles des changements de sexe. Ces différentes politiques de l'homosexualité et des transidentités pourraient être mises en lien. Ceci permettrait de comprendre différents dispositifs de la sexualité : est-ce que ce qui est important est la sociabilité hétérosexuelle ? Les individualités construites autour de l'essentielle différence des sexes ? Une stricte compartimentation des sexes ? Ou leur complémentarité inquestionnable ? Tout cela n'est pas à mettre en opposition mais plutôt affaire de degré et de mesure dans les choix politiques hégémoniques et les résistances possibles.

Concernant l'homosexualité, plusieurs niveaux sont à lire derrière les lois en sa faveur et sa promotion hégémonique. Tout d'abord, on n'assiste pas ou peu à un requestionnement des normes sexuelles, mais plutôt à l'instauration d'une binarité : homosexualité/hétérosexualité (Massad, 2007). Cette binarité n'est pas questionnée dans sa production même (contexte social, science de la sexualité), elle est naturalisée. *« L'identité gay est à la fois politiquement nécessaire et politiquement catastrophique. C'est une identité nécessaire, essentielle, indispensable, parce que toujours menacée d'effacement et d' "invisibilisation". C'est une identité qu'il faut à tout prix affirmer, sans relâche, et ce d'autant plus qu'elle est toujours et encore désignée comme honteuse, pathologique et déviante. Mais c'est aussi une identité dangereuse et même traîtresse, une identité qu'il est nécessaire de rejeter et à laquelle il faut toujours résister, parce qu'elle joue un rôle normalisateur et même policier dans la société mais aussi dans la culture gay. C'est une identité politiquement catastrophique car elle permet à la société de gérer tranquillement la différence sexuelle et elle fonctionne comme un moyen de stabiliser l'identité hétérosexuelle. L'identité gay, en somme, est à la fois une identité homophobe en tant que totalisante et normalisatrice et une identité dont toute négation et tout refus ne sont pas moins homophobes. »* (Halperin, 1998, p. 117). L'homosexualité devient une question de déterminisme et/ou de choix individuel, sachant que dans les termes même du choix, les deux occurrences ne sont pas symétriques : l'hétérosexualité reste hégémonique et l'homosexualité l'exception. D'autre part, cette binarité ne rend pas compte de l'ensemble de la production de la sexualité comme domaine de la gestion des populations puisqu'elle est isolée des autres perversions qui pourtant, au départ, l'informent. Les autres perversions sexuelles, masochisme, sadisme et fétichisme n'ont que peu d'échos politiques en dehors des cercles avertis de leurs pratiquant-es. Les

non liberté, ce n'est pas parce que cela permettrait d'échapper à l'emprise du pouvoir pour s'installer dans un lieu extérieur à celui-ci. Mais c'est plutôt parce que cela définit un nouvel état des relations de pouvoir et transforme la dynamique des luttes personnelles et politiques. Sortir du placard est un acte de liberté, non pas dans le sens d'une libération, mais dans le sens d'une résistance. », (Halperin, 2000, p. 46)

²⁴⁴ Pour un aperçu des lois en faveur ou en défaveur de l'homosexualité masculine ou féminine, voir le site de l'International Lesbian and Gay Association (ILGA) : <http://ilga.org/>.

perversions ne sont pas intéressantes à étudier en elles-même, mais plutôt ce qu'elles disent lorsqu'on regarde leur production sociale.

Pour pouvoir « exciter »²⁴⁵ la sexualité d'une manière plus politique, il me semble que les quatre perversions sexuelles décrites dans les *Psychopathia sexualis* devraient être mises en tension. D'où leur représentation en points cardinaux de la circulation du pouvoir dans la sexualité. Il s'agit à partir de là de voir les territoires sociaux traversés par la sexualité. Ce type de cartographie vise à déplacer les catégories de la Modernité et à les resignifier. Il s'agit d'un dépassement de limites pas dans un sens psychologique mais dans un sens sociologique.

632- Des catégories de la Modernité et de leurs résistances, pour une critique de l'identité comme réponse à la réprobation sociale

Une série de mots terminés par le suffixe « -isme » a pu servir à rendre compte des inégalités de position dans « l'humain ». Ce suffixe « joint à un nom ou à un adjectif, -iste forme des termes politiques et sociaux avec la valeur de « systèmes d'opinions », « attitude, tendance [...] ; -isme dénote une attitude positive par rapport à la croyance, etc. représentée par la base » (Rey, 1998). On peut faire l'hypothèse, sans que j'en ai trouvé une confirmation étymologique, que le terme d'antisémitisme (Édouard Drumont, *La France juive*, 1886)²⁴⁶ a inauguré une liste de vocables formés sur le même modèle : racisme²⁴⁷ (1902), sexisme (1970)²⁴⁸, et encore plus récemment, à la fin du 20^e siècle, âgisme, validisme, spécisme... Si ces termes ont tous été formés après « antisémitisme », ils sont la plupart du temps explicités en filiation directe avec celui de racisme. Cela se retrouvera dans la plupart des définitions sur un mode analogique, le sexisme est comme le racisme appliqué aux femmes... Ces définitions analogiques posent des problèmes particulièrement dans leurs articulations : lorsque des personnes subissent plusieurs de ces hiérarchisations ou lorsque certaines de ces hiérarchies s'informent les unes les autres.

²⁴⁵ « Le verbe latin est un fréquentatif de *cier* "mettre en mouvement" d'où "faire venir à soi", "provoquer". » (Rey, 1998)

²⁴⁶ « Chez les propagandistes de l'époque, l'antisémitisme prétend combattre le "sémitisme" attribué aux juifs et supposé être nuisible à la civilisation dite "aryenne" ; cette interprétation pseudo-historique n'est plus retenue, et les mots antisémite, antisémitisme ne concernent plus aujourd'hui que le racisme antijuif. », (Rey, 1998)

²⁴⁷ « À l'époque de l'exploitation politique de la notion de "race" ont été créés racisme n. m. (1902), "théorie sur la hiérarchie des races" et, couramment, "hostilité envers un groupe racial", cette valeur se développant probablement dans les années 1930-40. Raciste adj. Semble un peu antérieur (1892, puis 1895, Maurras). Il signifie "relatif au racisme" et "partisan du racisme", et il est employé aussi comme nom. Cet emploi substantif n'est attesté qu'en 1924. Racisme et raciste ont pris une valeur forte, pour "hostilité envers les représentants de race différentes", et raciste peut servir de terme d'invective, pour dénoncer cette attitude. Pour ces deux mots, la caractérisation par la race a fait place à l'hostilité pour un groupe humain, la notion de race faisant place à celles de nationalité (racisme alors employé de manière abusive pour xénophobie), d'appartenance religieuse ou culturelle - l'ambiguïté étant présente dès l'origine dans le "racisme" antisémite -, voire de sexe (racisme anti-femme) ou d'âge. » Ibid.

²⁴⁸ « n. m. a désigné ce qui se rattache à la dyade des types vivants. Le mot a été repris (1960), comme sexiste n. et adj. (1970), à l'anglo-américain sexist (1965) et sexism (1968) pour parler d'une attitude de discrimination à l'égard des femmes ; les deux mots sont courants. » Ibid.

Ces termes renvoient aux catégories scientifiques, aux pratiques et imaginaires du quotidien qui hiérarchisent les populations, ils renvoient donc à des réalités politiques qui font système, qui sont sédimentées. « *Au cœur même de ces plis sédimentés, ont émergé de nouveaux plans et de nouvelles surfaces.* » (Stoler, 2013, p. 217). Il y a des flux de pouvoir et des résistances qui partent de ces sédimentations.

Les institutions françaises emploient le terme de discriminations pour renvoyer à ces différences de traitement des personnes, de nombreuses discriminations sont illégales, certaines correspondent à des choix politiques étatiques²⁴⁹. Ce terme reste imprécis, puisqu'il évoque étymologiquement l'idée de séparer, d'éloigner un groupe d'un autre, il ne rend alors pas compte d'un système asymétrique entre des groupes envisagés et/ou constitués comme différents. Les hiérarchisations mises en place avec la sexualité pour départ n'ont pas été décrites sur le même registre de vocabulaire, on aurait pu imaginer, *invertisme*, ou encore *homosexuelisme*²⁵⁰.

Les termes qui décrivent les discriminations sexuelles (à l'exception de sexisme) sont construits avec le suffixe « -phobe » défini comme « *les seconds éléments faits sur le modèle des composés grecs en -phobos adj. et -phobia n., tirés du radical de phobos n. Celui-ci désigne une fuite (due à la panique), d'où un effroi, une peur intense et irraisonnée. Phobos fournit le nom d'action de phebesthai « fuir » (avec une idée de précipitation ou de désordre), [...]. -phobe exprime l'aversion instinctive, l'hostilité irraisonnée ou, parfois, l'absence d'affinité vis-à-vis de quelqu'un ou de quelque chose. Les mots construits (noms et adjectifs) appartiennent essentiellement à la psychologie – ils s'opposent souvent à des composés en -phile – et à la psychopathologie. L'élément -phobie sert à former un nom féminin correspondant au mot en -phobe et exprimant*

²⁴⁹ « *Catégories de discrimination interdite : Est interdit tout traitement inégal fondé sur : l'origine géographique, l'appartenance ou non-appartenance, réelle ou supposée, à un ensemble de personnes défini comme "ethnie" ou comme "race", les caractéristiques génétiques, le handicap, l'état de santé, la religion, les convictions politiques ou activités syndicales, le sexe ou l'identité sexuelle, l'âge, l'état de grossesse ou de maternité, l'orientation sexuelle, les mœurs, la situation de famille, le nom de famille, l'apparence physique. Est également interdite toute discrimination touchant une personne qui, dans le cadre du travail, a subi ou refusé de subir un harcèlement moral ou un harcèlement sexuel. Cette interdiction vaut même si l'inégalité de traitement discriminante est favorable à la victime. Les personnes dénonçant ou luttant contre des discriminations, sans les subir pour autant elles-mêmes, ne peuvent pas faire l'objet de mesures les sanctionnant ou les défavorisant.*

Catégories de discrimination légale : Des discriminations sont autorisées lorsqu'elles poursuivent un but de rééquilibrage social et que les moyens utilisés sont proportionnés et nécessaires. C'est le cas par exemple : des dispositifs en faveur de la formation des jeunes, des contrats de travail aidés, des dispositifs réservés aux personnes en situation de handicap. Sont également autorisés des recrutements réservés à certains profils, quand cette limitation ne peut logiquement être levée (par exemple afin d'embaucher une actrice appelée à tenir un rôle de personnage féminin, ou une personne assurant l'accueil dans un établissement fréquenté exclusivement par l'un ou l'autre sexe). Les restrictions relatives à la nationalité pour intégrer la fonction publique comptent parmi les discriminations légales. D'autres mesures discriminatoires peuvent être admises, si la situation l'exige, notamment dans le cadre du travail. Formes de discrimination : la discrimination peut être directe lorsqu'elle est nettement visible, voire affichée ou revendiquée. Mais elle peut être aussi indirecte, quand des mesures ou des comportements apparemment neutres favorisent ou défavorisent, de fait, de façon importante, une personne ou un groupe.

La discrimination directe ou indirecte s'exerce dans les domaines les plus divers au travail : accès à l'emploi, à la formation professionnelle, aux organisations professionnelles ou syndicales, détermination des conditions de travail ou de promotion professionnelle, dans l'Éducation : conditions d'inscription, d'admission, d'évaluation, dans le domaine de la protection sociale : santé, avantages sociaux, pour l'accès et la fourniture de biens et services : accès au logement ou à une boîte de nuit, conditions de bail, de crédit, de souscription d'assurance.... », <http://vosdroits.service-public.fr/F19448.xhtml>, mis à jour le 02-10-2012.

²⁵⁰ Seul le terme « *lesbianisme* » suit le même modèle mais paradoxalement il ne décrit pas la haine ou mise à distance des lesbiennes, mais seulement le fait d'être lesbienne.

l'aversion, une peur morbide. -phobie par ses nombreux composés, s'est lexicalisé en phobie n. f. (v. 1880), isolé des nombreux composés en -phobie (l'anglais phobia existe depuis 1786). Le mot s'emploie d'abord comme terme de psychopathologie et, par extension, dans l'usage courant au sens de peur ou aversion intense » (déb. 20^e s.). » (Rey, 1998). Les termes de « -phobie » et l'adjectif correspondant « -phobe » sont ainsi couramment utilisés : homophobie²⁵¹, lesbophobie, transphobie. Ils renvoient à un terme plus ancien celui de xénophobie²⁵², mais permet aussi la formation de mots récents comme celui d'islamophobie²⁵³... Ces mots semblent poser problème en ce qu'ils cachent, invisibilisent, psychologisent (individualisent) les éléments politiques qui conditionnent leur apparition : la phobie dont il est question ici n'est pas psychologique mais socio-politique. Il ne s'agit pas de phobie mais de non connaissance ou de haine.

Dans le cas de la haine, comme le montre Sara Ahmed (2004), ce qui est à l'œuvre n'est pas un dégoût psychologique, mais plutôt le fait de tracer une ligne de fracture et de décider qui est admis à l'intérieur d'un monde ou non. Ce n'est pas l'apparition d'un homosexuel, d'une trans ou d'une femme voilée qui déclenche un mouvement de rejet, voire d'hostilité, ce sont les positionnements socio-politiques mêmes qu'incarnent ces personnes ou ces groupes, qui sont mis à distance ou dont on veut éventuellement se débarrasser par tous les moyens. Ces phobies ne sont pas des processus psychologiques individuels, mais plutôt des incarnations individuelles de structures sociales et des réponses plus ou moins violentes au fait que certain-es ne font pas parties de ces structures sociales et le portent sur leurs corps ou l'expriment dans leurs attitudes et comportements, ou encore en sont soupçonné-es. Ces « phobies » actualisent le fait que la société (l'hégémonie) est hétérosexuelle ou chrétienne et que d'autres comportements ou croyances ne sont que des exceptions qui créent un inconfort résultant des forces sociales en jeu.

L'inconfort deviendrait psychologique parce que certaines personnes ne supporteraient pas la vue de personnes agissant de manière différente ou questionnant la structure sociale et ses normes. Un de entretien que j'ai mené en 2007 rend compte de

²⁵¹ Il est très difficile de faire une étymologie de ce terme. Il n'apparaît dans aucun des dictionnaires étymologiques en ligne que ce soit le *Trésor de la Langue Française* ou le *Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales*. Pas non plus de trace dans *Le Robert historique* d'Alain Rey. Les dictionnaires usuels du type Larousse et Robert ne donne qu'une définition sans référer à l'étymologie. Finalement, seul Wikipédia propose une piste : « *Le terme est issu de l'anglais homophobia, néologisme, apparu pour la première fois en 1971, dans Homophobia: a tentative personality profile du psychologue Kenneth Smith. Il a été transposé en français canadien par Yvon Thivierge dans sa traduction pour l'association Gays of Ottawa/Gais de l'Outaouais du fascicule de Ron Dayman et Marie Robertson, Understanding Homophobia, Pink Triangle Press, Toronto, 1975, et, plus tard et indépendamment, en français hexagonal par Claude Courouve dans son ouvrage, Les Homosexuels et les autres, Athanor, Paris, 1977, suivi par Dominique Fernandez dans son roman, L'étoile rose, Grasset, Paris, 1978.* ». Les dictionnaires Oxford, pour l'anglais britannique comme pour l'anglais états-unien, restent imprécis, ils datent le terme des années 60, un composé de homosexual et phobia. Je n'ai trouvé aucune information sur les premières apparitions des termes lesbophobie et transphobie mais ils sont probablement formés sur le modèle d'homophobie et donc lui sont postérieurs.

²⁵² « *xénophobie n. f. (fin 19^e s., selon Bloch et Wartburg ; puis 1904), qui a pour contraire xénophilie n. f. (1906). xénophobe et xénophobie "crainte, peur", puis "hostilité aux étrangers" ont pris de l'importance, en relation avec la notion de racisme (souvent confondue).* » (Rey, 1998)

²⁵³ Le Comité Contre l'Islamophobie en France (CCIF) a été fondé en 2003. Le néologisme « islamophobie » s'est constitué et répandu dans les toutes premières années 2000. Le site compile des faits divers ou des prises de positions de personnes publiques (politique, culture) discriminantes par rapport à l'Islam et/ou aux Musulmans, <http://www.islamophobie.net/>.

cette situation d'un point de vue minoritaire. Par ce qu'il est, les choix qu'il fait et les comportements qu'il a, il met l'hégémonie en danger :

Juste le fait d'exister et de vivre je mets déjà en danger, genre des codes et des normes et des structures straight déjà, même sans rien faire. Déjà rien que le fait d'être visible et de le revendiquer et de poser les trucs et après c'est moi ma façon d'envisager le truc mais j'ai l'impression que même si je faisais rien et que juste je prendrais une pancarte et j'allais dans la rue en disant je suis trans et je fais du bdsm, je suis queer et voilà je suis là, j'ai l'impression que juste ça mettrait des gens en danger, disons symboliquement. (Pascal)

L'inconfort hégémonique peut aussi être exprimé par des métaphores hygiénistes, par du dégoût. Krafft-Ebing parle des « *conditions anti-hygiéniques de la vita sexualis* ». Pour certain-es les vies homosexuelles ou plutôt certaines des pratiques attachées à ces vies telles la sodomie sont considérées comme sales. Bien sûr, il ne s'agit pas de saleté objective, qui sent mauvais, qui contient des microbes, mais d'un mode de mise à distance qui renvoie à l'impureté des pratiques dans une société donnée : « *Lower regions of the body - that which is below - are clearly associated both with sexuality and with the 'waste' that is literally expelled by the body. It is not that what is low is necessarily disgusting, nor is sexuality necessarily disgusting. Lowness becomes associated with lower regions of the body and it becomes associated with other bodies and other spaces. The spatial distinction of 'above' from 'below' functions metaphorically to separate one body from another, as well as to differentiate between higher and lower bodies, or more or less advanced bodies. As a result, disgust at 'that which is below' functions to maintain the power relations between above and below, through which 'aboveness' and 'belowness' become properties of particular bodies, objects and spaces.* » (Ahmed, 2004, p. 89). La notion de dégoût doit ici être rapprochée de celle d'abjection (chapitre 7) : « *L'abjection, au sens où Genet l'entendait, décrit un processus social dynamique constitutif de la subjectivité des gays et de bien d'autres groupes sociaux infériorisés.* » (Halperin, 2010, p. 85).

Pourtant, insister sur l'inconfort psychologique des personnes en situation hégémonique occulte les « régimes de vérité » qui font passer des sédimentations du pouvoir et des choix politiques pour des peurs et des rejets individuels. Je choisis plutôt de parler de « réprobation sociale », selon le mot de Radclyffe Hall, pour décrire la limitation des déplacements des corps pervers (ceux qui le sont déjà et ceux qui pourraient le devenir). La réprobation sociale est affaire de discours, mais a aussi des effets matériels. Dans un premier temps, il convient plutôt de prendre en compte les différentes dimensions qui font passer du rejet (exclusion, insulte...) à l'agression physique pouvant entraîner des blessures ou la mort dans les cas les plus graves : « *So hate crime as a category can show us that violence against others involves forms of*

power that are visceral and bodily, as well as social and structural. » (Ahmed, 2004, p. 56). L'objet de la phobie est surdéterminé, il ne fait pas vraiment peur, mais plutôt suscite de la haine : « *The 'doing' of hate is not simply 'done' in the moment of its articulation. A chain of effects (which are at once affects) are in circulation. The circulation of objects of hate is not free. In this instance, bodies that are attributed as being hateful – as the origin of feelings of hate – are (temporarily) sealed in their skins. Such bodies assume the character of the negative. That transformation of this body into the body of the hated, in other words, leads to the enclosure or sealing of the other's body within a figure of hate. [...] Some bodies move precisely by sealing others as objects of hate. [...] Hate has effects on the bodies of those who are made into its objects ; such bodies are affected by the hate that it is directed towards them by others. Hate is not simply a means by which the identity of the subject and community is established (through alignment) ; hate also works to unmake the world of the other through pain.* » (Ahmed, 2004, p. 57). La peur n'est pas seulement une question d'un acte à un moment donné, elle est incorporée par les personnes concernées : « *I want to suggest that fear is felt differently by different bodies, in the sense that there is a relationship to space and mobility at stake in the differential organisation of fear itself. [...] Fear involves shrinking the body ; it restricts the body's mobility precisely insofar as it seems to prepare the body for flight. Such shrinkage is significant : fear works to contain some bodies such that they take up less space. In this way, emotions work to align bodily space with social space. [...] In other words, fear works to restrict some bodies through the movement or expansion of others.* » (Ahmed, 2004, p. 67). Les hiérarchisations modernes s'actualisent dans les corps et leurs politiques spatiales, relationnelles.

Par delà les mots, les « -ismes » et les « -phobes » qui ont été nommés en résistance s'appuient directement sur les catégories de la Modernité. Ceci pose un certain nombre de problèmes. Même si l'intention est de combattre la stigmatisation et la réprobation émanant de ces catégories, elles sont forcément répétées et donc par là-même renforcées : « *Considérons les deux manière d'entendre et de dire « femme » (il y a « femme » et « femme »), qui dépendent de la mise en scène et de l'abord de leur performance, « pédé (queer) » et « pédé » (il y a « pédé » et « pédé »), qui dépendent de modes stigmatisants ou contestataires. Ces deux exemples ne marquent pas une opposition entre un usage réactionnaire et un usage progressif des mêmes mots. Ils mettent plutôt en scène un usage progressif qui requiert et répète l'usage réactionnaire afin d'opérer une re-territorialisation subversive.* » (Butler, 2002, p. 157)²⁵⁴. Effectivement, ces catégories peuvent être resignifiées, subverties. Mais, et encore par rapport à cet exemple, qu'est-ce qui permet de dépasser l'identité « femme » et l'identité « pédé » ? Est-ce que subvertir ces identités veut dire les garder aussi indépendantes les unes des autres que la Modernité les a construites, et donc de parler, pour les rapports de

²⁵⁴ Pour une critique radicale du sujet et de son ontologie voir aussi Audre Lorde (2002), Teresa de Lauretis (2003), Donna Haraway (2009, 2013), Gloria Andalzua (1987).

pouvoir qui s'exercent sur elles, respectivement de sexisme et d'homophobie ? Ou serait-ce possible de se concentrer sur les flux de pouvoir communs aux différentes catégories de la Modernité ?

Ce problème est d'autant plus compliqué que les catégories de la Modernité se sont inter-alimentées. Leur subversion passe donc aussi par leur réarticulation. Cette réarticulation est très complexe pour au moins trois raisons : les identités ont considérablement évolué depuis leur production moderne, en tracer les généalogies n'est pas toujours simple. Les identités se sont aussi développées comme des formes de cultures. Les oppositions entre les différentes identités sont parfois des chocs des cultures et des compétitions victimaire qui font obstacle à leurs réarticulations. Il est aussi bien sûr dans l'intérêt hégémonique de jouer sur la compétition entre les différentes catégories d'Autres (identités), comme on le voit, par exemple, avec cette déclaration de Le Pen dans son discours du premier mai 2010 : « *J'entends de plus en plus de témoignages sur le fait que, dans certains quartiers, il ne fait pas bon être femme, ni homosexuel, ni juif, ni même français ou blanc.* », mais aussi dans la déclaration de Brice Hortefeux alors membre du gouvernement (chapitre 3).

Au moment où j'écris de larges manifestations défendent « la famille » sur un programme politique très proche de celui prôné par la Modernité. Les questions sexuelles se retrouvent traversées régulièrement par la question des identités nationales (« homonationalisme » Puar, 2001), les droits donnés aux minorités sexuelles servent parfois de cache-misère à des politiques violentes, excluantes, comme le décrit le « *pinkwashing* »²⁵⁵.

En terme de gestion des populations, la sexualité apparaît comme un champ d'action dont il faut poursuivre les cheminements et déplacer les évidences modernes naturalisées. « *Le problème n'est pas de découvrir en soi la vérité de son sexe, mais c'est plutôt d'user désormais de sa sexualité pour arriver à des multiplicités de relations. Et c'est sans doute là la vraie raison pour laquelle l'homosexualité n'est pas une forme de désir mais quelque chose de désirable. Nous avons donc à nous acharner à devenir désirable et non pas à nous obstiner à reconnaître que nous le sommes. Ce vers quoi vont les développements du problème de l'homosexualité, c'est le problème de l'amitié.* » (Foucault, 2001, p. 982). Il me semble que le problème est plus productif encore, que celui proposé par Foucault et qui s'articule surtout aux questions d'amour et de couples²⁵⁶.

²⁵⁵ *Pinkwashing* est forgé sur le modèle de *whitewashing* : blanchir, dans ce cas-là, il s'agit de se blanchir par des arguments ou politiques en faveur des minorités sexuelles tout en ayant d'autres politiques ou arguments excluants. L'exemple le plus couramment donné est celui de la politique d'Israël qui se proclame terre de tourisme gay, tout en occupant militairement la Cis-Jordanie et en créant des difficultés de déplacement des Palestiniens. Ce terme se décline dans d'autres domaines *greenwashing* lorsqu'il est question de lois en faveur de l'environnement mais qui ont d'autres conséquences socialement ou politiquement excluantes.

²⁵⁶ Pour comprendre en profondeur le déroulé de la pensée de Foucault sur les liens entre homosexualité et amitié voir, *De l'amitié comme mode de vie*, entretien avec René de Ceccaty, Jean Danet et Jean Le Bitoux, *Gai Pied*, n° 25, avril 1981, p. 38, <http://1libertaire.free.fr/MFoucault174.html>.

En tenant ensemble les quatre perversions sexuelles et en prenant en compte leurs dimensions biopolitiques et géopolitiques, la sexualité produite par la science de la sexualité pose la question de l'affinité. L'affinité ici doit être comprise comme de l'amitié, certes, mais elle englobe aussi un rapport général à l'autre, l'autre de la Modernité, l'autre comme distant du soi. La question de l'affinité se pose en termes de frontières, de zones laissées ouvertes à la rencontre, de territoires défendus à tout prix, de réseaux de solidarité construits ou en construction. *« Personne n'a de mal à citer des discours féministes, anti-racistes ou anti-coloniaux qui reproduisent l'autre et le soi en sources de discours clos, qui ne savent pas comment s'y prendre pour tisser des affinités mais savent très bien bâtir des oppositions. Cela étant, « nos » textes résonnent aussi de l'espoir qu'un jour nous finirons par apprendre à construire non plus des identités, mais des affinités. »* (Haraway, 2009, p. 198). Les perversions sexuelles dans la globalité qui a permis leur production peuvent alors être le lieu d'un retournement minoritaire.

7- ZONES DE SÉDIMENTATION DE LA SEXUALITÉ

« *Can we keep our senses open to emergent and unknown forms of belonging, connectivity, intimacy, the unintentional and indeterminate slippages and productivities of domination, to signal futurity of affective politics?* » (Puar, 2007, p. XXVIII)

Ce chapitre vise à donner quelques exemples d'une approche sociopolitique de la sexualité, informée par sa biopolitique (chapitre 5) et sa géopolitique (chapitre 6). Foucault a décrit que la sexualité permettait de dire quel était son soi le plus profond : « *C'est par le sexe en effet, point imaginaire fixé par le dispositif de sexualité, que chacun doit passer pour avoir accès à sa propre intelligibilité (puisqu'il est à la fois l'élément caché et le principe producteur de sens), à la totalité de son corps (puisqu'il en est une partie réelle et menacée et qu'il en constitue symboliquement le tout), à son identité (puisqu'il joint à la force d'une pulsion la singularité d'une histoire).* » (Foucault, 1976, p. 205).

À partir des éléments que j'ai avancé jusque-là, je postule que le soi dont il est question derrière la sexualité n'est pas un point fixe, une identité stable mais plutôt affaire de positionnement, d'affinités et de re/mise en circulation du pouvoir. C'est à cela que je fais référence lorsque je parle de subjectivité (qui suis-je ?) et de processus de subjectivation (qu'est-ce qui me traverse et m'oriente?).

Sans passer par le vaste corpus psychanalytique qui aborde ces questions, je décris la subjectivité comme une zone de sédimentation. La sédimentation renvoie à un processus dans lequel des « *particules de matière quelconque cessent progressivement de se déplacer et se réunissent en couche* » (Rey, 1998). Cette métaphore permet de souligner l'impossibilité, lorsqu'on parle de subjectivité, de clairement distinguer ce qui relève du collectif et de l'individuel. Elle permet de comprendre des modes de subjectivation d'une manière plus collective qu'individuelle. La subjectivité peut ainsi être envisagée comme une question de politique et de poétique, c'est-à-dire qu'est-ce qui est fait sien dans la circulation du pouvoir et comment on construit « *sa vie comme une œuvre d'art* » ? (Foucault, 2001, p. 392). Comment se positionne-t-on dans la cartographie de la sexualité ? Mais aussi, par ces décisions, ces répétitions ou ces refus quel est ce soi (collectif et individuel) que je deviens ? (« Comment je passe ? » est la même question) Quelles en sont ses limites et ses techniques ? Comment penser des subjectivités en termes relationnels et les relations qui forment les subjectivités ?

Je reviendrai dans un premier temps sur les questions d'identité appliquées à la sexualité. Je donnerai quelques exemples de négociation et de déplacements au sein de la carte de la sexualité. Je reprendrai enfin l'exemple de la sm comme technique de subversion de l'identité sexuelle, mais aussi de réinscription du pouvoir et de sa circulation, au niveau intime comme au niveau social.

71- DES GENRES ET DES AFFINITÉS DE LA SEXUALITÉ, ÉPISTÉMOLOGIES MINORITAIRES

Quand on parle de genre qu'est-ce qu'un homme ? Qu'est-ce qu'une femme ? Qu'est-ce qu'une ou un trans ? Genre c'est des choses qui veulent pas dire grand-chose sauf pour justement une société hyper normative où c'est complètement binaire, où on a pas le choix, où beaucoup de gens en souffrent. (Léïa)

À partir de la carte de l'orientation sexuelle précédente, il me semble qu'on peut avancer qu'une lecture de la sexualité en terme de gestion des populations, est toujours une circulation entre ces différents points cardinaux : quelle souplesse dans les sexes et leurs affinités ? Quelles prises de pouvoir ? Quelle subjugation ? Quelle place pour la circulation du pouvoir, la réversibilité des situations ? Les identités sexuelles comme top (cf. infra), bottom²⁵⁷, switch²⁵⁸, gouine... affirment des positionnements, des localisations et des relationnalités dans une cartographie de la sexualité. L'existence de ces identités sexuelles en résistance force à réinterroger la notion de genre et celle de subjectivité. Elles donnent à voir quelques pistes sur les potentiels subversifs de la sm.

711- Des assignations du genre à sa resignification

La science de la sexualité a formé des types à partir de la sexualité, Krafft-Ebing parle même de « *prototypes* » : inverti, masochiste, sadique, fétichiste. Le type a une nature, son sens est en lui-même. Mon approche essaie de voir plutôt quels genres sont produits par la sexualité (et/ou réinsufflés dans la sexualité par la Modernité). Le genre a une relationalité, une sociabilité, c'est-à-dire qu'il renvoie à des territoires sociaux. Stoler définit le genre comme une « *assignation de sensibilités particulières à des types sociaux* » (Stoler, 2013, p. 275). Cette définition permet de dépasser l'habituelle conception du genre²⁵⁹ qui le cantonne à être le social d'un sexe qui ne serait que biologique. J'avance ici que le sexe est tout autant social que biologique (Haraway, 2009), et qu'il importe de déplacer la notion de genre qui tend à devenir sociologiquement et politiquement tout aussi figée et binaire que celle de sexe.

²⁵⁷ Position basse dans les pratiques bdsm, ce terme peut être traduit par dominé, mais ne renvoie pas au concept de domination tel qu'il a pu être construit par la sociologie notamment matérialiste : « *Top, j'aime pas tellement la terminologie dominant dominé, à cause de la connotation négative qu'il peut y avoir sur dominé, je préfère la terminologie anglaise qui est top bottom.* » (Brenda).

²⁵⁸ Prise de position top ou bottom selon les moments, relations et situations.

²⁵⁹ Dans les années 1960, le psychiatre et psychanalyste Robert Stoller utilise le premier le paradigme de l'identité de genre. « *Il rapportait ce concept à la distinction biologie/culture, en associant le sexe à la biologie (hormones, gènes, système nerveux, morphologie) et le genre à la culture (psychologie, sociologie).* » (Haraway, 2009, p. 229). Son travail est poursuivi par John Money, qui en élabore une définition plus interactionniste, (Preciado, 2000). Pourtant, le genre est toujours compris comme une définition individuelle figée alors qu'il me semble plus relever de mécanismes sociaux dynamiques. Les différents genres possibles forment un paysage dont les limites sont celles de l'acceptation sociale.

Le genre me semble être plutôt un produit de la sexualité que du sexe en lui-même. Le genre est assignation, mais il est aussi une prise de position dans des paysages complexes du relationnel. À partir de là et si on accepte l'hypothèse de considérer le genre comme une production de la sexualité et pas seulement du sexe, il correspond à des assignations, des codages et des resignifications, des zones de sédimentation : « *Nation, community, race, class, religion, gender, sexuality - each names a site for the enactment of the great drama of origins, loyalty, belonging, betrayal ; in short, of identity and identification.* » (McClintock, 1997, p. 2)

La science de la sexualité code les personnes par leurs sexualités, ce faisant elle code aussi les races et les classes sociales qui sont articulées au sein même de la sexualité. On l'a vu la sexualité est liée à des questions de race et de civilisation : elle met à distance ce qui relèverait du primitif, de l'animal pour faire « prospérer la race » (chapitre 4 et 6).

La sexualité est aussi codée par les classes sociales. Les uranistes sont souvent issus des classes supérieures et déclarent avoir une préférence pour les contacts sexuels avec des hommes des classes inférieures. Ces choix sexuels montrent que le genre des partenaires est aussi constitué par leur classe sociale d'appartenance :

Les personnes de mon monde ne m'excitaient pas du tout ; mais, à l'aspect d'un fils du peuple, vigoureux et énergique, j'avais une émotion sexuelle bien prononcée. Toucher ces pantalons, les ouvrir, saisir le pénis, puis embrasser le garçon, voilà ce qui me paraissait le plus grand bonheur. Je préférais ceux qui étaient barbus, grands, d'âges moyens, et capables de bien jouer le rôle actif. (Krafft-Ebing, 1895)

Je cherche de préférence mes amants parmi les cavaliers, les marins, éventuellement parmi les ouvriers, surtout les bouchers et les forgerons. Les hommes robustes, à la figure colorée, m'attirent particulièrement. Les culottes de peau ordinaire des cavaliers ont pour moi un charme particulier. Je n'ai pas de prédilection ni pour les baisers ni pour d'autres accessoires. J'aime aussi les grandes mains dures et rendues calleuses par le travail. (Krafft-Ebing, 1895)

On l'a vu le masochisme peut être lu comme le fait de ne pas arriver pour certains hommes à se maintenir au niveau attendu pour leur classe sociale. Le sadisme peut être une mise à distance de pratiques des personnes issues des classes populaires considérées comme violentes. Des rencontres sexuelles ont lieu entre différentes classes sociales que ce soit par la domesticité²⁶⁰ ou encore dans les échanges prostitutionnels.

²⁶⁰ Les domestiques sont souvent présentés par Krafft-Ebing comme des personnes entraînant vers la perversion :

Observation 88, X..., vingt-quatre ans, de famille chargée (frère de sa mère et grand-père maternel fous, sœur épileptique, autre sœur souffrant de migraines, parents d'un tempérament très irritable), a eu à l'époque de sa dentition quelques accès de convulsions. À l'âge de sept ans, il fut entraîné à l'onanisme par une bonne. (Krafft-Ebing, 1895)

Les relations entre les employeurs et les domestiques peuvent être le lieu d'abus sexuels :

Comme le montrent aussi les analyses de McClintock des relations entre Hannah Cullwick et Arthur Munby (1995), les relations sociales entre les classes sociales sont rendues difficiles et/ou ne peuvent pas se prolonger sous peine d'opprobre sociale :

Observation 68. H.-R. G..., propriétaire, major en retraite, qui est mort à l'âge de soixante ans, est issu d'une famille où la légèreté, les dettes et le relâchement des idées éthiques sont héréditaires. Dès sa jeunesse, il s'adonna aux débauches les plus folles. Il était connu comme organisateur des « bals de nu ». D'un caractère brutal et cynique, mais sévère et exact dans son service militaire qu'il a dû quitter pour une affaire malpropre qui n'a jamais été divulguée, il vécut en particulier pendant dix-sept ans. Insouciant de l'administration de sa fortune, il s'introduisait partout comme viveur ; mais on l'évitait à cause de sa lascivité. Malgré sa brusquerie, on lui fit sentir qu'il était mis au ban de la bonne société. Voilà ce qui le décida à fréquenter ensuite de préférence le monde commun des cochers, des ouvriers et le « zinc » des cabarets. On n'a pu établir s'il avait des rapports sexuels avec des hommes ; mais il est bien certain que, même à un âge avancé, il organisait avec un monde très mélangé des symposies, et, jusqu'à la fin de ses jours, il garda la réputation d'un débauché. Dans les dernières années de sa vie, il avait pris l'habitude de stationner le soir, près des maisons en construction; il choisissait, parmi les ouvriers qui quittaient le bâtiment, les plus sales et les invitait à l'accompagner. Il est bien établi qu'il faisait déshabiller ces journaliers, qu'il leur suçait ensuite l'orteil, et que, par ce procédé, il réveillait son libido qu'il satisfaisait ensuite. (Krafft-Ebing, 1896)

Dans cet exemple, la perversion relève surtout du contact rapproché avec des personnes qui ne sont pas de la classe sociale de départ du concerné. Dans presque toutes ses observations, Krafft-Ebing commente les classes sociales des pervers qu'il étudie. Il semble que la question des identités sexuelles, celle du genre passe forcément par la classe sociale : « *Sexual identities of upper class men and women were shaped and informed by the female working-class workers in their midst. In short gender is not a separate dimension of identity to which one adds, accumulatively, the dimension of class. Rather, gender is an articulated category, constructed through and by class.* » (McClintock, 1995, p. 94).

Extrait de l'autobiographie 108 : Étant petit garçon, j'arrivai par hasard au moment où ma sœur aînée changeait de bas. En la voyant vite cacher ses pieds, mon attention fut éveillée, et bientôt la vue de ses pieds nus jusqu'aux chevilles devint l'idéal de mes désirs. Bien entendu, cela fit que ma sœur redoubla de précautions ; et c'est ainsi qu'il s'engagea une lutte continuelle où j'employais toutes les armes : la ruse, la flatterie et les explosions de colère, et que je soutins jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Pour le reste, ma sœur m'était indifférente ; les baisers qu'elle me donnait m'étaient même désagréables. Faute de mieux, je me contentais des pieds de nos bonnes ; mais les pieds masculins me laissaient froid. (Krafft-Ebing, 1895)

La condition même des domestiques, la promiscuité à laquelle leurs conditions précaires de logement les oblige est aussi avancée comme un risque de perversion. Comme cité infra le travail avec des machines à coudre ou le fait de dormir dans le même lit contribue à développer des tendances lesbiennes.

Les pervers sont traversés par ces catégories de gestion des populations de la Modernité, race et classe : « *L'identité de genre et l'orientation sexuelle sont en fait deux systèmes distincts, quoique liés : en témoigne la profusion des variations genrées (profondément inscrites dans la race, dans la classe et dans l'ethnicité) que l'on observe aujourd'hui dans la communauté lesbienne. Si beaucoup de lesbiennes sont masculines, la plupart ont un style mixte et nombre d'entre elles ont une féminité marquée. La notoriété de Stephen Gordon a éclipsé des images plus ésotériques, moins typiquement britanniques, plus féminines de la lesbienne, telles la décadente de Renée Vivien, la bisexuelle de Colette ou l'amazone de Natalie Barney. L'idée que la lesbienne puisse être féminine contredisait la théorie congénitale à laquelle souscrivaient maintes homosexuel-les de l'époque de Hall, car elle leur donnait des arguments pour refuser de suivre des 'thérapies' punitives.* »²⁶¹. Les catégories de la sexualité incorporent et maintiennent en constante tension les vecteurs de pouvoir qui soutiennent les classifications de la Modernité²⁶².

Les catégories de la modernité ont créé des hiérarchies de population qui sont durablement inscrites dans les institutions (macro) comme dans les pratiques de la vie quotidienne (micro). Ces hiérarchisations peuvent avoir pour conséquence du simple mépris comme de l'agression physique violente en passant par tout un tas mise à l'écart ou de stratégies d'infériorisation. Elles s'inscrivent aussi au niveau de la construction des imaginaires et des places qui sont laissés à chacun-e dans les vies quotidiennes, jusque dans le traitement de la mort comme le détaille Judith Butler : « *Certaines vies sont sous haute protection, et l'abolition de leurs prétentions à l'invulnérabilité est une raison suffisante pour mobiliser l'effort de guerre. D'autres vies ne trouvent pas de soutien si empressé ni si acharné et ne sont même pas jugées "dignes d'être pleurées". On peut sans aucun doute discerner une hiérarchie dans le deuil. On peut déjà la voir à l'œuvre dans ce genre à part que constitue la nécrologie, où les vies sont vite rangées et résumées, rendues humaines, généralement mariées ou en passe de l'être, hétérosexuelles, heureuses, monogames. Cette pratique témoigne d'un traitement différentiel de la vie ; nous entendons rarement, sinon jamais, les noms des milliers de Palestiniens tués par l'armée israélienne avec le soutien des États-Unis, ni d'aucun enfant ou adulte afghan. Ont-ils des noms et des visages, des histoires personnelles, une famille, des passe-temps favoris, des mots d'ordre qui les font vivre ? [...] Comment les peuples arabes, dont la majorité pratiquent l'Islam ont pu choir hors de l' "humain" tel qu'il a été naturalisé dans le modèle "occidental" par les usages qui sont aujourd'hui faits de l'humanisme ? Quels contours culturels selon lesquels nous pensons l'humain tracer-ils la frontière séparant les pertes reconnues comme telles des pertes tenues pour*

²⁶¹ Esther Newton, *Le mythe de la lesbienne masculine : Radcliffe Hall et la nouvelle femme*, in Marie-Hélène Bourcier et al., *Cahiers du genre*, n° 45 : *Les fleurs du mâle : Masculinités sans hommes ?*, L'Harmattan, 2008, p. 38.

²⁶² Les classifications de films pornographiques (en sex-shop ou sur les sites spécialisés) rendent bien compte de cela : les catégories raciales, sexuelles et de classes sont tout autant mobilisées, pour décrire des genres sexuels, que les pratiques sexuelles en elles-mêmes.

négligeables ? Car, après tout, si celui qui est perdu n'est personne, en quoi est-ce une perte et pourquoi faudrait-il en faire le deuil ? C'est bien la question qu'en sont venues à poser les études lesbiennes, gays et bisexuelles face aux harcèlements et parfois aux meurtres dont ils sont tout particulièrement victimes, ou encore les intersexués face à la violence non désirée dont leur corps était si souvent l'objet durant leurs années de formation, au nom d'une notion normative de l'humain, de ce que doit être le corps humain. C'est sans doute aussi sur cette question que se rejoignent les mouvements centrés sur le genre et la sexualité et ceux qui contestent les normes en vigueur en matière de morphologie et d'aptitudes physiologiques, normes qui condamnent ou dissimulent les individus qui, par leur seule existence physique, les remettent en question. Si ces mouvements rencontrent les luttes antiracistes, c'est aussi en partie autour de cette question, étant donné la différenciation raciale qui sous-tend les représentations culturelles de l'humain, représentations qui sont aujourd'hui mises en pratique de manière terrifiante dans l'arène mondiale. Je ne me réfère pas ici seulement aux êtres humains qui ne sont pas considérés comme humains, et donc à une conception restrictive de l'humain qui se fonde sur leur exclusion. Il ne s'agit pas simplement de réintégrer les exclus dans une ontologie établie, mais d'appeler à une insurrection contre l'ontologie elle-même, en l'ouvrant à un questionnement critique. » (Butler, 2005, p. 59).

Les pratiques sociales et les imaginaires ne sont pas séparables, mais s'entretiennent dans des allers-retours sans fin et, ceci, au niveau géopolitique globalisé comme dans les détails infinitésimaux de la vie quotidienne. À partir de là, et lorsqu'on fait mention du genre, il serait possible de le penser pas seulement comme lié au sexe, mais aussi à la race et à la classe. Ou peut-être faudrait-il inventer un autre terme qui articule les catégories de la modernité et décrit la mise en circulation des minoritaires dans l'espace hégémonique ?

712- Processus de subjectivation

À partir des éléments avancés jusque-là, il semble que « *le soi* » dont il est question derrière la sexualité n'est pas un point fixe, une identité stable mais plutôt affaire de positionnement, d'affinités et de re/mise en circulation du pouvoir. C'est à ces processus de resignification que je fais référence lorsque je parle de subjectivité et de processus de subjectivation. « *Et bien si l'identité n'est qu'un jeu, si elle n'est qu'un procédé pour favoriser des rapports, des rapports sociaux et des rapports de plaisir sexuel qui créeront de nouvelles amitiés, alors elle est utile. Mais si l'identité devient le problème majeur de l'existence sexuelle, si les gens pensent qu'ils doivent "dévoiler" leur "identité propre" et que cette identité doit devenir la loi, le principe, le code de leur existence ; si la question qu'ils posent perpétuellement est : "cette chose est-elle conforme à mon identité ? ", alors je pense qu'ils feront retour à une sorte d'éthique très proche de la virilité hétérosexuelle traditionnelle. Si nous devons nous situer par rapport à la question de*

l'identité, ce doit être en tant que nous sommes des êtres uniques. Mais les rapports que nous devons entretenir avec nous-mêmes ne sont pas des rapports d'identité ; ils doivent être plutôt des rapports de différenciation, de création, d'innovation. C'est très fastidieux d'être toujours le même. » (Foucault, 2001, p. 1558).

Butler, elle, part des discours pour amorcer sa réflexion sur les identités. Elle propose de voir les identités comme des valeurs mouvantes et d'en dépasser les bicatégorisations évidentes (homme-femme, hétérosexuel-homosexuel, noir-blanc) : « *Qu'est-ce qui nous fait croire que les identités sont identiques à elles-mêmes, qu'elles le restent dans le temps, dans leur unité et leur cohérence interne ?* » (Butler, 2005, p. 83). Cette conceptualisation des identités permet de les envisager non comme des données naturalisantes et enfermantes, mais comme des stratégies politiques multi-faces d'expression de soi et des autres dans le social à un moment donné. Cette conceptualisation des identités permet de penser les subjectivités minoritaires. *Vie précaire* (Butler, 2005), permet aussi de réfléchir plus en avant la place dans l'espace public des subjectivités (individuelles ou collectives) minoritaires.

Il reste à rajouter qu'il n'y a jamais de position politique pure, innocente comme le précise Haraway (2013) à propos de « *oncomouse*[®] », souris commercialisée avec un corps modifié aux oncogènes pouvant servir directement à la recherche médicale contre le cancer du sein. Autrement dit, bien sûr qu'il est problématique de faire des recherches médicales sur les souris, mais il reste important de comprendre les manifestations du cancer du sein pour sauver la vie de femmes atteintes de cette maladie. À partir de là, Haraway nous invite à nous positionner, pas dans un extérieur au pouvoir, position impossible, mais dans un positionnement réfléchi, dans lequel chacun-e est responsable et/ou capable d'*accountability*, notion mal aisément traduisible par « prendre ses responsabilités », « rendre des comptes » ou « assumer » sa position. S'il n'y a pas de position politique innocente, il y a néanmoins des positions plus ou moins proches du pouvoir hégémonique.

La subjectivité est une sédimentation résultant de processus de déplacements, assignations et resignifications, dans le fond de carte de la sexualité. Wittig et Zeig, en choisissant le terme « amantes », plutôt que celui de lesbiennes, dans le *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*, donnent un exemple de subjectivation *ek-centrique*, c'est-à-dire qui rend compte des flux de pouvoir qui la traversent, femme, impossibilité du pluriel féminin, couple donc forcément masculin : « *Par exemple, si vous manque l'imagination de ce que peuvent être les amantes dont parle ce dictionnaire, il vous suffit d'y rechercher le terme. N'hésitez pas à en recopier la définition comme je le fais ici : "Les amantes sont celles qui éprouvant un violent désir les unes pour les autres, vivent/aiment dans des peuples, suivant les vers de saphro, "en beauté je chanterai mes amantes". Il serait difficile de faire plus clair, plus concis et plus élégant. Quelque chose pourtant vous chiffonne [...] : la définition que vous venez de lire est subtilement circulaire et pleinement plurielle. Littré, Larousse, Robert ne procèdent pas ainsi : lexicographes*

positifs, ils nous enseignent entre autres choses positives, qu'une amante est une femme attachée à un homme par des sentiments tendres ; qu'au pluriel, le terme, dès lors nécessairement masculin (les amants), désigne un couple s'aimant d'amour réciproque. Hors, les amantes de Wittig et Zeig éprouvent "un violent désir les unes pour les autres", et non pas l'une pour l'autre. De là vient sans doute qu'elles vivent non en couple, mais en formation immédiatement politique (des peuples) et plurielle. Enfin, notez que si les amantes sont simplement celles qui aiment des amantes, alors, contrairement à ce que lexicographes et féministes d'obédience déridéo-lacanienne ont pu prétendre vous faire accroire, les amantes ne sont pas des femmes et encore moins des femmes qui aiment des femmes. » (Garréta, in préface Wittig, Zeig, 2011, p. 7).

La subjectivation est un processus de construction de soi par la mise en circulation des hiérarchies sociales : *« Voué à rechercher la reconnaissance de sa propre existence selon des catégories, des termes et des noms qu'il n'a pas lui-même conçu, le sujet cherche le signe de sa propre existence en dehors de lui-même, dans un discours qui est à la fois dominant et indifférent. Les catégories sociales signifient tout à la fois subordination et existence. »* (Butler, 2002, p. 47). Elle est question de localisation sociale prédéfinie, mais aussi de choix par rapport à cette position sociale. La subjectivité peut être décrite comme une zone de sédimentation. Cette métaphore permet de souligner l'impossibilité à propos de subjectivité, de clairement distinguer ce qui relève du collectif et de l'individuel : *« Lorde's refusal to employ the prefix auto as the single, authoritative, engendering voice of the text. Instead, her lifestory is the collective, transcribed life of a community of women - not so much a perfect record of the past as a fabulated strategy for community survival. »* (McClintock, 1995, p. 315, elle fait référence à Audre Lorde, cf. bibliographie). Les travaux de Gloria Anzaldúa insistent sur ces subjectivités complexes, frontalières, de « *mestiza* » résultats de territoires sociaux que tout oppose : *« Borders are set up to define the places that are safe and unsafe, to distinguish us from them. A border is a dividing line, a narrow strip along a steep edge. A borderland is a vague undetermined place created by the emotional residue of an unnatural boundary. It is in a constant state of transition. The prohibited and forbidden are its inhabitants. Los atravesados live here: the squint-eyed, the perverse, the queer, the troublesome, the mongrel, the mulato, the half-breed, the half dead; in short, those who cross over, pass over, or go through the confines of the "normal". »* (Anzaldúa, 2007, p. 25). Dans une exposition parisienne du 23 janvier au 13 avril 2013, *Fais un effort pour te souvenir. Ou, à défaut, invente*, étaient exposés un : *« tapuscrit inédit d'Anzaldúa, Ethnic Autohistorias-teorías. Writing the History of the Subject (1989), qui déploie un concept peu étudié, celui d'autohistoria-teoria ("autohistoire-théorie"). Ce concept lui servait à qualifier son historiographie non linéaire des paysages géographiques et psychiques des zones frontalières, désignant un nouveau genre auto-narratif qu'elle convoquait, identifiait et appelait de ses vœux tout à la fois. Ce nouveau genre (Historiographique ? Poétique ?) disloquait, dans un geste volontariste, les frontières entre récit personnel et écriture*

théorique, entrelaçant divers registres - témoignage, conte, théorie, poésie. Il relève d'un genre sans ontologie stable, entre vérité, imaginaire et fiction. [...] À l'unisson des théoriciennes chicanas et décoloniales, Anzaldúa s'inscrit dans un courant de révision des savoirs et des disciplines, qui vise à leur décolonisation épistémologique. »²⁶³. Ces tapuscrits sont des exemples de processus de subjectivation. Ils sont fiction et théorie comme toute forme de subjectivité. Pour Anzaldúa : « *Identity is a process not a fixed state of being, the more clear we are about identity the more control we have on our lifes.* » (Tapuscrit exposé).

Comme le précise encore Butler, les processus de subjectivation sont à la fois individuels et collectifs, mais plus précisément, ils mettent à mal cette dichotomie et chacun de ces deux termes : « *Traiter l' "individu" comme une entité intelligible a peu de sens si l'on dit que les individus acquièrent leur intelligibilité en devenant sujets.* » (Butler, 2002, p. 34). L'extrait autobiographique de Dorothy Allison permet de comprendre comment la sexualité joue dans la subjectivation, pas seulement au niveau sexuel mais au niveau plus large des choix de vie. Il montre comment ses fantasmes sexuels (individuels) dépendent du contexte familial et social (collectif) dans lequel elle évolue : « *Alors j'aime les femmes dures, les femmes-meecs, grandes, sûres d'elles, fortes. J'aime tortiller, tourner et rouler mes doigts le long de leurs hanches, attirer leur vulve ouverte à ma bouche et la travailler, l'art et la manière de leur plaire. [...] Satisfaction déterminée et adulte qui refuse le silence de mon enfance, le refus d'une enfant lesbienne qui normalement n'aurait jamais dû survivre.*

J'ai grandi dans une maison pleine de contrastes. [...] Mes cousines, comme mes tantes, tombaient enceintes avec une remarquable régularité. Elles avaient quitté l'école à quatorze ou quinze ans pour s'asseoir sous le porche avec leurs ventres qui grossissaient, et offraient leurs conseils aux plus jeunes. "Tu vas avoir à le payer, crois-moi, disaient-elles, alors tu ferais bien d'un profiter pendant que tu peux."

Je ne voulais pas m'en priver, je voulais en profiter et ne payer que ma part, dans la tradition familiale. Mais je ne m'intéressais pas aux parties pendantes que mes cousins étaient si fiers d'exposer. J'ai su très tôt que j'étais particulière, lorsque j'ai mouillé quand une de mes cousines a mis sa main à l'intérieur de ma cuisse et m'a caressée en rigolant. J'en ai rêvé des jours après, mouillant encore plus à chaque fois. [...]

Mais personne n'avait besoin de me dire pourquoi je ne devais pas mouiller en pensant à mes cousines. C'était connu. J'avais trouvé les mots dans les livres que mon beau-père cachait entre le matelas et le sommier. Les mots étaient là avec les images et la terreur. Gouines, homos, sexe. Elles me battraient et me laisseraient, me baiseraient et me détesteraient. Je finirai dans un hôpital psychiatrique, n'obtiendrais jamais de travail, serai à la charge de ma famille tout le reste du temps, et de toute façon, ne

²⁶³ Entretien réalisé par Manuel Billi, Sylvia Duverger et Nicole Rechsteiner avec Kantuta Quirós et Aliocha Imhoff (*Le peuple qui manque*), à l'occasion de l'exposition *Fais un effort pour te souvenir. Ou, à défaut, invente*, <http://feministesentousgenres.blogs.nouvelobs.com/archive/2013/03/15/quand-gloria-anzaldua-et-les-autres-parias-reinventent-l-his.html>, mars 2013.

voudrais jamais, jamais rien. Je voulais grandir et être intelligente, riche, avoir de l'éducation et être indépendante. Je voulais m'éloigner le plus possible de la vraie saleté qui marquait les jardins de toutes les maisons dans lesquelles nous avons vécu. Maman hochait la tête, m'encourageait, et d'une certaine manière, le long du chemin, le sexe et les jardins à l'abandon se sont confondus. Mortellement confondus. [...]

Le sexe était dangereux, un piège, la même connerie que de boire du whisky dans un gobelet en carton ou de murmurer des histoires cochonnes à trop haute voix. Le sexe était le signe le plus sûr que l'on avait rien de mieux à espérer. "Tu es différente", disait ma maman, les mains à l'arrière de ma tête, pleine d'amour, mais la voix suffisamment triste pour me briser le cœur. [...] Je ne ferai pas ça, avais-je décidé fermement.

Lorsque mes jeunes sœurs ont commencé à balancer et faire boucler leurs cheveux, je suis sortie, je me suis procurée une carte de la bibliothèque, et j'ai attaché mes cheveux en arrière, lissés contre mon crâne. Je n'étais jamais sans un livre au point que cela en est devenu un sujet de plaisanterie dans la famille. Quand mes tantes racontaient des choses cochonnes sous le porche, elles chassaient les autres enfants mais me gardaient. [...] Parfois, elles parlaient de femmes comme moi.

J'avais une tante assez sauvage qui n'avait jamais eu d'enfants, qui conduisait un camion, donnait un coup de main à mes oncles dans les hauts fourneaux, et travaillait parfois comme mécano à la base aérienne. Elle portait des bleus de travail et plaçait ses cheveux sous une casquette de paysan. Des fois mes autres tantes racontaient des histoires à son sujet, et plaisantaient sur le fait qu'elle se "déssechait". [...]

J'en profitais tout le temps, au moins quatre fois par jour, une fois au réveil, deux fois avant de m'endormir, et dès que je pouvais être seule dans l'après-midi. J'inventais des histoires pour m'accompagner - des aventures de voyages en mer, de résistance, où j'étais attrapée et attachée en attendant mon exécution parce que je ne voulais pas trahir ma meilleure amie. J'étais membre d'une organisation secrète de jeunes filles qui vivaient dans un réseau de caves et de corridors souterrains. Il y avait une entrée creusée sous mon placard. Nous avions de merveilleuses bibliothèques, des gymnases et des piscines où nous nagions nues pour développer notre endurance. Nous faisions l'amour sur des rayonnages au-dessus de la piscine, pas les ébats rudes et gauches de mes cousins, mais de longs baisers et de soudaines accélérations qui me laissaient tremblante de bonheur dans mes draps humides.

Je me réveillais tous les matins terrifiée à l'idée que quelqu'un puisse se douter de ce que j'avais imaginé. Que m'arriverait-il à cause de ces rêves éveillés de filles entre elles ? J'ai grandi de plus en plus terrorisée. Pourtant, j'ai écrit l'une de ces aventures et je l'ai donnée à lire à une fille en classe qui disait qu'elle adorait mes histoires. Elle avait un visage maigre, mais ses yeux étaient d'un marron si doux que j'ai pensé pouvoir lui faire confiance. Elle a fait circuler l'histoire pendant le déjeuner, et au début de l'après-midi des élèves me riaient au nez. Mon épopée incluait un combat d'épée, une fuite, des acrobaties, et finalement nous nous enfuyions en direction du bassin de l'Amazonie pour

nous y bâtir une retraite. En classe de sciences, un garçon a pris la grande règle utilisée pour les cartes géographiques et a fait semblant de me transpercer le ventre. "Eh, mec !" a-t-il hurlé, et tout le monde a rigolé. Ils l'avaient tous lue. [...]

J'étais différente. J'étais différente. Je n'en avais pas besoin. Je ne me suis rien fait pendant un an. Froide, sèche, ne me touchant pas. [...] Je lisais plus que jamais, j'ai développé ce que maman appelait un langage châtié, j'ai été prise d'insomnies aussi. Si je ne pouvais pas dormir sans, alors je ne dormirai pas.

C'est l'année où grand-mère m'a dit que quelqu'un avait tué ma tante excentrique. On avait retrouvé son camion sorti de la route, et elle dans le fossé, sans son bleu de travail. L'histoire ne s'arrêtait pas là, mais grand-mère n'a rien voulu dire de plus, même pas à moi. Pas à moi en particulier ? Je me suis posée la question. Mais bien sûr, j'ai su. Elle avait été violée. Mes oncles n'étaient pas aussi prévenants que grand-mère, et quelque part je savais que l'histoire contenait plus d'éléments que cela, qu'elle était plus qu'un simple meurtre. Si tu ne le faisais pas avec les garçons, ils te le feraient, d'une façon si terrible que les hommes hésitaient à en répéter les détails.

Pas juste décalée, non, le mal. J'étais le mal, dangereuse pour moi-même et pour tout le monde. Alors j'ai amassé tout ce que je trouvais sur des femmes qui étaient le mal, des histoires, des livres, l'histoire aussi. Je suis tombée amoureuse d'Elisabeth I^{ère} qui brûlait ses ennemis, de la sombre reine de France qui les empoisonnait, de la gitane dans l'histoire de la Reine Neige qui portait un couteau et savait s'en servir, et d'une cousine grande gueule qui avait une ligne de cicatrices à chaque poignet. Des sorcières, des mares noires et obscures, de la résistance. Dans une histoire imaginaire, des filles apaches sortaient dans le désert pour s'étendre, leurs vulves exposées face à la lune. J'ai ouvert toutes les fenêtres et je me suis allongée sur le sol en bois, là où mes sœurs ne pouvaient pas me voir, et m'en souciant peu. [...]

Je me suis baissée et j'ai entouré mon sexe de mes mains, mes doigts se déplaçaient là où ils n'étaient pas allés depuis longtemps, un petit cri de douleur a résonné dans mon ventre.

Du sexe là, sans souci du danger. Du sexe maintenant, à n'importe quel prix. Plus jamais, me suis-je promis, je ne laisserai quelqu'un me conduire à me priver de moi-même. Je me suis retournée de façon que mes hanches puissent se balancer contre le bois rugueux, pour que mes articulations râpent et appuient, et que ma bouche respire la chaleur de la terre et du bois. Je me suis racontée une histoire qui commençait avec ma tante, derrière la porte, partant pour le bassin d'Amazonie, et se retournant pour m'appeler d'une voix forte. » (Allison, 1999, p. 137). Cet exemple donne un aperçu des sédimentations constitutives de la subjectivité. Dans ce cas présent, les grossesses à répétition et le manque de perspectives pour les femmes de la famille de l'auteure, son désintérêt pour les garçons, son émotion sexuelle et ses fantasmes pour d'autres filles (ses cousines ou camarades de classe), sa tante excentrique victime de la violence normative de son environnement, les histoires qui la font rêver, les femmes fortes, les

sentiments et expériences du danger d'être différente. Cet exemple donne à voir que les questions de subjectivité sont affaire de soi, mais aussi de mise en relation, de localisation par rapport à un environnement et à des relations sociales.

Foucault insiste plus particulièrement sur la relationnalité des modes de subjectivation : « *L'attitude de l'individu à l'égard de lui-même, la manière dont il assure sa propre liberté à l'égard de ses désirs, la forme de souveraineté qu'il exerce sur soi sont un élément constitutif du bonheur et du bon ordre de la cité.* » (Foucault, 1984, p. 107). Il décrit la subjectivation comme un ensemble de techniques de soi, « *les procédures comme il en existe sans doute dans toute civilisation, qui sont proposées ou prescrites aux individus pour fixer leur identité, la maintenir ou la transformer en fonction d'un certain nombre de fins, et cela grâce à des rapports de maîtrise de soi sur soi ou de connaissance de soi par soi.* » (Foucault, 2001, p. 1052). Là encore, Allison en faisant le lien entre son lesbianisme, le mouvement des femmes et la sexualité rend compte de la dimension sociale de sa subjectivité : « *Comment était-ce d'être lesbienne avant le mouvement pour les femmes ? C'était avoir le penchant le plus dangereux, risquer sa perte, braver les plus terribles conséquences. La lune ne suffisait pas, trop d'entre nous se haïssaient et avaient peur de leur désir. Mais lorsque nous nous sommes trouvées les unes et les autres, nous avons accompli des miracles - miracles d'espoir, de défi et d'amour. Voilà l'histoire qui met des années à être racontée, ma main dans les siennes et ses yeux confiants, défaire ses cheveux et apprendre à danser à trente ans, emprunter et traduire toutes les vieilles histoires de mes tantes, ne pas parler en code, juste mettre à terre ces filles butch.*

Tout est si sexuel pour moi. Tout tient du miracle. J'ai quarante-quatre ans, j'ai vieilli à l'image de ce que je voulais être - pressante, saisissante, sexuelle et surprenante. J'aime utiliser contre moi-même les gros mots que mes tantes utilisaient sous leurs porches. J'aime faire scandale et le raconter après, faire rire les femmes nerveuses et rendre nerveuses les femmes qui rient. Je ne suis jamais discrète, je ne suis jamais celle que l'on attend. J'ai toujours aimé ces filles dures, ces femmes qui allient silence et puissance, mais j'en suis encore à m'épanouir, encore à ma longue adolescence attardée, à ma période passive, et seulement cinquante pour cent de mon esprit pour dire ce que je sais. [...] Dis, le sexe c'est délicieux. Le sexe c'est le pouvoir. Ne prétends jamais que tu ne veux pas de pouvoir dans ta vie. Le sexe. » (Allison, 1999, p. 145).

La subjectivité peut ainsi être envisagée comme une question de politique et de poétique, autrement dit : qu'est-ce qu'on fait sien des flux du pouvoir ? Quel est le social dans lequel je vis et que je projette (interface) ? Comment se positionne t-on et se localise t-on sur la carte de la sexualité ? Mais aussi, par ces décisions, ces répétitions ou ces refus quel est ce soi (collectif et individuel) que je deviens dans quel contexte politique ? (« *Comment je passe ?* » est la même question.) Quelles en sont ses limites et ses techniques ?

L'hypothèse avancée dans cette partie est que la sexualité et ses zones de sédimentation passent par des techniques de soi, qu'elles sont mises en jeu dans les positionnements et re/localisations de chacun et de chacune. L'exhaustivité des possibles rend difficile de décrire cela, je prendrai simplement quelques exemples de déplacements au sein du dispositif de sexualité. Ils passeront par le choix de localisations infamantes, de techniques de négociation et de pratiques tirés de la sm.

721- Localisations infamantes

Comme cela a été montré, la science de la sexualité a mis en place un quadrillage du social qui assigne des places hiérarchisées selon les positions dans le dispositif de sexualité. La science de la sexualité attribue des positions aux personnes, construit des territoires sexuels plus ou moins valorisés (cf annexe). Certaines pratiques, discours, alliances, coalitions, processus de subjectivation cherchent à se relocaliser dans ces cartes de la sexualité. La localisation est difficile puisqu'elle implique de partir de la position donnée par le dispositif, c'est-à-dire d'opter pour une position infamante, pour la subvertir ensuite. La localisation peut se faire par la réappropriation d'insultes (transpédégouines cf. supra) ou de domaines du social fortement stigmatisés : « *Je suis sadique. Le terme soft est "top" (dominant sexuel) mais je n'aime pas l'employer. Cela édulcorerait mon image et mon message. Si quelqu'un veut connaître ma sexualité, je tiens à en parler avec mes propres termes. Faciliter les choses ne m'intéresse pas particulièrement. Le SM est effrayant. Cela représente 50% de son sens. Nous sélectionnons les activités les plus atroces, dégoûtantes ou inacceptables pour les transformer en plaisir. Nous utilisons tous les symboles interdits et toutes les émotions désavouées. Le SM est un blasphème délibéré, prémédité et érotique. C'est une forme d'extrémisme et de désaccord sexuel.* » (Califia, 2008, p. 25). Dans ces cas-là, il s'agit d'opérations de recodages des réprobations et de leurs terrains. Ces subversions passent par des solidarités de groupe, des pratiques communautaires. Les normes de subjectivation deviennent alors minoritaires, elles se relocalisent.

La subversion peut aussi se faire par la réappropriation, le détournement d'objets, de dynamiques sociales, la fétichisation d'accessoires... Halperin donne un exemple de cela en citant un texte de Jean Genet pour montrer les processus de relocalisation dans l'abject : « *Genet prend comme exemple le récit d'une rafle qui le conduisit en prison. En vidant ses poches, les policiers qui l'avaient arrêté trouvèrent un tube de vaseline à*

moitié entamé - de la vaseline mentholée, qui plus est. "Alors, comme ça tu la prends dans le nez ?", se moque l'officier de police, qui déclenche aussitôt un rire général auquel Genet se voit douloureusement prendre part lui-même. Et c'est là qu'il écrit cette phrase décisive : "Au milieu des objets élégants retirés des hommes pris dans cette rafle, [le tube de vaseline] était le signe de l'abjection même, de celle qui se dissimule avec le plus grand soin, mais le signe encore d'une grâce secrète qui allait bientôt me sauver du mépris." [...] Le tube de vaseline et les vicissitudes de son exposition publique illustrent à la perfection la position intenable qu'occupe le sexe gay dans un contexte social d'hétéronormativité. La sexualité de Genet - son homosexualité, son obscénité, son statut de prostitué, sa pauvreté, sa jeunesse, sa situation d'infériorité, sa vulnérabilité, sa réceptivité anale, sa passivité sexuelle, son émascation - , tout cela est cruellement mis en valeur par ce tube de vaseline, devenant ainsi l'objet d'un mépris et d'une raillerie générale. Mais au même moment, le tube de vaseline devient le signe visible de ses "joies secrètes" et indestructibles, le soubassement matériel et le symbole manifeste d'une expérience de plaisir intense et de bonheur interdit que le monde hétérosexuel peut à peine imaginer, et qu'il ne connaîtra jamais. À ce titre, le tube de vaseline n'est pas seulement le "signe de l'abjection même", mais le signe du sexe gay dans toute sa splendeur antisociale [...]. » (Halperin, 2010, p. 88)

Les pratiques de pénétration sexuelle, les dynamiques de couple butch/fem, les usages de godemichés (Hart, 2003, p. 162) peuvent être comprises comme des techniques de soi de la sexualité lesbienne. Alors que les lesbiennes sont représentées comme non sexuelles puisque sensées ne pas pratiquer le coït, Mona Sammoun montre que certaines pratiques physico-sexuelles constituent une resexualisation de l'identité lesbienne : « *Quelle serait la pratique extrême ? être pénétrée par un doigt, un fist, un godemiché ; être tenue avec fermeté, maintenue à terre, ligotée, attachée par des menottes ou enchaînée ; être persuadée, séduite ou contrainte. La règle qui consiste à situer la frontière de l'identité lesbienne à la pénétration par un homme est dépassée par les sadomasochistes. Elles sont clairement des perturbatrices de l'ordre identitaire.* » (Sammoun, 2004, p. 193). L'usage ou non d'un godemiché a été un thème récurrent et polémique au sein du mouvement lesbien et féministe. Son usage ou non mettait en cause ce que peut-être une sexualité de femmes.

La sexualité elle-même peut devenir le lieu de l'abject, du sordide pour permettre un renversement des codages de la science de la sexualité. Ce point de vue minoritaire est difficilement compréhensible et entendable du point de vue hégémonique : « *Lorsque la culture hétérosexuelle insiste avec une telle présomption sur l'idée qu'on ne saurait échapper à la puissance du social, elle exclut en fait la possibilité d'un renversement productif du rapport de forces - et d'un empowerment corrélatif chez les individus infériorisés qui, d'une certaine façon, s'emparent de la substance même de l'humiliation pour en faire le matériau d'une exaltation paradoxale.* » (Halperin, 2010, p. 87). Le point de vue hégémonique ne peut comprendre ces propositions socio-politiques que comme

des provocations, des expositions publiques de l'intime et des processus de destruction de soi : « *Le plaisir que j'ai à sucer, c'est toujours une humiliation consentie.* » (Recherches n°12, octobre 2002 [1973]). Les pratiques de l'intime de l'hégémonie ont de fait déjà un espace de discours et de visibilité, elles ne sont pas dérangeantes, c'est une question de privilèges²⁶⁴. Les pratiques minoritaires d'un point de vue hégémonique ne peuvent être qu'infamantes.

722- Techniques de négociation

Si la sexualité est question de déplacements et de relocalisations individualisées éventuellement infamantes, elle passe aussi par des techniques de négociation d'autres pratiques, d'autres discours et d'autres modes relationnels.

La subjectivation, les zones de sédimentation sont alors à envisager comme des reformulations de cadre : « *Le cadre, cherchant à contenir, à véhiculer et à déterminer ce qui est vu (et qui y parvient parfois pour une certaine durée), dépend pour y parvenir des conditions de reproductibilité. Mais cette reproductibilité même implique une constante rupture avec le contexte et la constante délimitation d'un nouveau contexte, ce qui signifie que le "cadre" ne contient pas, à proprement parler, ce qu'il véhicule, mais se disjoint chaque fois qu'il cherche à donner une organisation définitive à son contenu. En d'autres termes, le cadre ne fait rien tenir ensemble à un endroit, mais devient lui-même une espèce de perpétuelle rupture assujettie à une logique temporelle en vertu de laquelle il se déplace d'un endroit à un autre. Comme le cadre est en constante rupture par rapport à son contexte, cette auto-rupture devient partie de sa définition même. Cela nous conduit à comprendre autrement à la fois l'efficace du cadre et sa vulnérabilité à l'inversion, à la subversion, voire à l'instrumentalisation critique.* » (Butler, 2010, p. 16). La reformulation de cadre joue au niveau interindividuel dans l'intime de la sexualité, mais aussi dans des perspectives politiques de relationnalité de la sexualité : « *Les cadres à travers lesquels nous pensons la gauche doivent être reformulés au vu des nouvelles formes de violence d'État, et plus particulièrement de celles de ces formes qui cherchent à suspendre les contraintes légales au nom de la souveraineté ou qui fabriquent des systèmes de pseudo-légalité au nom de la sécurité nationale. Bien souvent, on ne voit pas que les problèmes apparemment "intérieurs" sont infléchis par les questions de politique étrangère et que l'orientation se fonde sur un "cadre" similaire dans ces deux domaines. On ne s'interroge pas toujours non plus sur cette manière de cadrer les divisions entre questions intérieures et questions étrangères. Quel type de*

²⁶⁴ Pour la notion de privilèges sociaux voir Kebabza, Horia. *L'universel lave-t-il plus blanc ? « Race », racisme et système de privilèges*, in *Les cahiers du CEDREF*, n°14, (Ré)articulation des rapports sociaux de sexe, classe et « race », 2006. Voir aussi McIntosh, Peggy. *White Privilege: Unpacking the Invisible Knapsack*, <http://www.amptoons.com/blog/files/mcintosh.html>. Elle propose une liste de privilèges liés à la blancheur. Cette liste pourrait être aussi faite par rapport à l'hégémonie sexuelle, une partie des propositions se retrouveraient être les mêmes : « 4. *I can be pretty sure that my neighbors in such a location will be neutral or pleasant to me.* », « 17. *I can talk with my mouth full and not have people put this down to my color.* », « 27. *I can go home from most meetings of organizations I belong to feeling somewhat tied in, rather than isolated, out-of-place, outnumbered, unheard, held at a distance or feared.* »...

politique résulterait de la mise en contact critique de ces cadres ? Peut-être y trouverions-nous un moyen de militer contre la mobilisation des agendas intérieurs "progressistes" (féminisme, libertés sexuelles) en faveur de la guerre, de la politique anti-immigratoire ou même pour justifier les tortures sexuelles. Cela impliquerait de repenser la politique sexuelle avec la politique de l'immigration et de prendre en considération l'exposition différentielle des populations à des conditions qui compromettent leurs possibilités de persistance et d'épanouissement. » (Butler, 2010, p. 32).

La négociation ici reformule ce que dans l'hégémonie on nomme le consentement. L'idée même de consentement suppose un cadre prédéfini duquel il suffit d'accepter les modalités sans même les connaître très bien (Mathieu, 1985). Dans le cas de processus de subjectivation minoritaire, et de ses déplacements l'ensemble du cadre et des règles du jeu sont à reformuler, raison pour laquelle il me paraît plus clair de parler de négociation plutôt que de consentement. Je vais reprendre cette idée au travers de deux exemples de film : *Wild Side* et *Portier de nuit*.

Le film *Wild Side* (Lifshitz, Sébastien, Maïa production, 2004) est une illustration de ces techniques de négociation dans l'intime comme dans le politique. Ce film montre les alliances qui se font entre trois personnes minoritaires : une trans (Stéphanie Michelini), Stéphanie qui fut Pierre et le reste pour sa mère, un migrant russe qui parle plus en anglais qu'en français, Mikhail (Édouard Mikitin) et un jeune arabe, Djamel (Yasmine Belmadi). Il donne à voir quelques uns des territoires sociaux « mouillés » par la sexualité, des négociations et déplacements minoritaires qui s'y opèrent.

Les trois protagonistes se retrouvent ensemble autour de la mort de la mère (Josiane Stoléru) de Stéphanie. Stéphanie et Djamel partagent la même activité : le travail du sexe. Tous deux renégocient des évidences des pratiques physico-sexuelles : elle, en se laissant pénétrer et en pénétrant des hommes hétérosexuels, lui en se prostituant pour des hommes, mais aussi pour des femmes rencontrés au hasard dans des espaces publics et à qui il impose de payer l'échange sexuel qu'elles ont cru gratuit (une femme : « *je te dois cinquante euros ?* » Djamel : « *et la baise tu crois que c'est gratuit* »).

Ils vivent ensemble tous les trois dans un petit appartement. « Stéphanie : « *où on va ?* » Djamel : « *comme tu veux.* » Stéphanie : « *vous faites chier c'est toujours moi qui décide.* » sont les premières phrases échangées entre les personnages. Un coup de téléphone annonce que la mère de Stéphanie est mourante, elle et Mikhail partent à son chevet. Puis, Mikhail retourne à Paris et revient avec Djamel. Toutes les trois sont chez la mère, alliance improbable.

Les *flashbacks* dans l'enfance de Stéphanie, les échanges avec sa mère qui ne l'accepte pas telle qu'elle est devenue, « *Je suis quand même contente que ton père ne te voit pas comme ça.* », donnent à voir tout au long du film ses déplacements minoritaires, ses zones de sédimentation.

Le film déroule leurs arrangements à trois. Elles ont différents niveaux d'intimité ensemble, beaucoup de tendresse mutuelle, des difficultés à communiquer parce qu'elles sont entrain de se créer une langue commune, des difficultés personnelles qu'elles ne peuvent pas partager. Elles jouent ensemble, se câlinent. La première nuit chez la mère, elles s'installent pour dormir et marquent des distances par rapport à leurs habitudes : « Djamel : « *C'est fou on dort pas ensemble* », Stéphanie : « *pas ici Djamel* », Djamel : « *on peut rapprocher les lits après* », Stéphanie : « *non* », Djamel : « *pourquoi ?* », Stéphanie : « *d'après toi.* ». Elles négocient entre elleux, leurs envies et les limites posées par l'hégémonie.

Le film montre encore Stéphanie dans l'espace public avec d'autres amies trans, les échanges sans compréhension (langue) mais avec bienveillance (soutien) entre Mikhail et Djamel : Mikhail : « *I miss them* ». Djamel : « *quoi ?* ». Stéphanie : « *manquer* ». Djamel : « *ah ses parents lui manquent* ». Mikhail : « *I miss* ». Djamel : « *ben quoi nous on est là* », phrase qu'il ponctue d'un signe marquant l'attachement et après lequel il embrasse Mikhail sur la bouche et Stéphanie sur la main.

Tout n'est pas facile et sujet à renégociation. Leur alliance est renégociée : Djamel : « *il est plus beau que moi tu l'as dit* ». Stéphanie : « *dis pas ça, vous êtes beaux tous les deux* ». Djamel : « *qu'est-ce que t'en penses ? Toi, moi, lui. Nous trois à trois* ». Stéphanie : « *ça peut être bien* ». Djamel : « *Attends, c'est un truc de ouf.* ». Mais aussi, leur rapport au travail du sexe est rediscuté ainsi que les choix de chacun-e.

Le film se clôt sur un plan fixe des trois dans les bras les unes des autres, ils sont en mouvement dans un train. Image de déplacement qui finit bien.

Le film italien *Il portiere de notte* de Liliana Cavani, sorti en 1974²⁶⁵, offre une représentation périlleuse, de déplacement qui finit par la mort, de négociation impossible. Ce film a connu un assez grand succès en France mais, malgré les acteurs prestigieux (Charlotte Rampling et Dirk Bogarde) qui jouent les premiers rôles, il a été, dès sa sortie, classé X aux États-Unis et censuré en Italie pour obscénité. Il faut noter le choix de la langue. Ce film bien que tourné en Italie, avec un titre original en italien, et une boîte de production italienne (Ital-Noleggio Cinematografico) est en anglais. Peut-être est-ce lié au choix des acteurs ? Peut-être aussi la réalisatrice a délibérément tourné ce film pour un public européen et États-unien ? (voir les différentes affiches du film en annexe).

Ce film met en scène la difficile négociation entre cruauté, violence et sadisme consensuel. Il pose la question de l'érotique sadique, de l'esthétisation de la contrainte et de la fascination pour la violence.

Le film se déroule à Vienne (Autriche) en 1957. Dans l'hôtel de l'opéra, Max (Dirk Bogarde) travaille comme portier du nuit. Il a des contacts physiques proches avec plusieurs personnes de l'hôtel, une comtesse et Bert, homosexuel insomniaque et

²⁶⁵ Le DVD du film est sorti en France pour la première fois en 2011.

dépressif, dont on se rendra compte dans un des *flashbacks* qu'il était un déporté juif, violé par un officier nazi. Max s'occupe d'eux, la première est malade, il la soigne, le deuxième est danseur, un *flashback* le met en scène dansant devant un groupe d'officiers nazis dans un camp, puis dans l'hôtel viennois, dansant seulement pour Max. Dans cette séquence le corps est sexualisé par la danse, mais aussi par la visible et dite homosexualité du personnage, qui aimerait séduire Max, lui touche la main avec une tendresse amoureuse.

Rapidement, on découvre que Max, comme Bert, font partie d'un groupe d'anciens nazis qui mettent en place, entre eux, des « procès » cathartiques pour se blanchir et continuer des vies sociales normales : « *The war is not over. We want back the ranks we had. So, we have never given up.* » Il s'agit pour eux, d'un côté, de se débarrasser des archives et des témoins oculaires dérangeants. D'un autre côté, ils travaillent en groupe solidaire à se défaire de la culpabilité de leurs actions en tant que responsables nazis : « *We have decided to deal together to the very bottom of our personal stories. We have decided to go front of them speaking without reserve without fear, remember. We must try to understand if we are victims of guilt complexes or not. If so we must be free of them.* »

L'arrivée dans l'hôtel d'une femme, Lucia (Charlotte Rampling) accompagnée de son mari, chef d'orchestre, suscite beaucoup de troubles chez Max. Par un jeu de *flashbacks*, dans une lumière bleutée, une succession d'images grises, on comprend que cette jeune femme faisait partie d'un groupe de juifs déportés dans un camp dans lequel Max était photographe-médecin. Il avait alors, dès le début, remarqué cette jeune fille, qu'il appelait « *my little girl* ».

Lucia, lorsqu'elle découvre Max, comme portier de son hôtel, cherche à se cacher, elle paraît effrayée, prise aussi dans les *flashbacks* de la déportation. Elle se remémore le visage de Max, nazi. Elle se rappelle de l'horreur des mises en scène nazies. Un *flashbacks* donne à voir des jeunes filles sur un manège-balançoire : alors que le manège est en mouvement, des officiers nazis leur tirent dessus. Chaque tir est ponctué de cris. Un autre lui rappelle le jeu inventé par Max, qui lui tire dessus dans une pièce vide, elle essaye de lui échapper tel un animal pris au piège.

Le présent colle au passé : la tension monte dans le film, une réunion des anciens nazis a lieu dans l'hôtel, ils ont une photographie de Lucia, ils cherchent à savoir si elle vit encore, elle serait le dernier témoin vivant des exactions de Max et donc de l'ensemble du groupe. Ils veulent la tuer pour ne pas prendre le risque d'être dénoncés, pour cela, ils vont chercher à la retrouver. Lucia hésite à partir, rentrer aux États-Unis, partir en tournée avec son mari.

Une scène majeure annonce un renversement dans le film et dans l'histoire des deux protagonistes. Max et Lucia se retrouvent dans le même public, ils assistent à l'opéra, *Die Zauberflöte*. Max fixe du regard Lucia, elle le sent se retourner, le voit. Leurs *flashbacks* se répondent : il voit la première fois qu'il est venu la chercher dans son lit, au milieu de lits

à barreaux, à côté d'un surveillant SS qui violait Bert. Elle se rappelle, une fois où il l'avait enchaîné et lui pénétrait la bouche de ses doigts. Lorsqu'une deuxième fois Lucia se retourne, Max a disparu, la caméra zoome sur son siège vide et s'arrête sur le numéro du fauteuil, le 8. La caméra revient alors en gros plan sur le visage de Lucia, il se détend. Max est devenu un numéro, la relation bascule.

Lucia décide de rester dans l'hôtel plutôt que de partir avec son mari, ses hésitations sont montrées mais elle reste. Max tue le dernier témoin permettant au groupe des anciens nazis d'obtenir des informations sur Lucia. À partir de là, encore par le jeu des *flashbacks* on comprend que Lucia et Max ont développé une relation privilégiée à l'intérieur même du camp de concentration. On la voit blessée, il la soigne, elle sourit. Les plans se succèdent, elle flâne dans les rues de Vienne, elle est libre de se rappeler de ses sentiments de l'époque, de reconstruire ses sentiments de maintenant. On la voit décider de ne pas acheter des objets chez un antiquaire. Elle est montrée libre maintenant de choisir le cours de sa vie.

Max reste pris par le passé, il prépare son « procès ». Le groupe des anciens nazis essaye de faire disparaître toutes les preuves de culpabilité. Ils veulent tuer Lucia dernier témoin vivant « *and Max can remain in the shadow it's what he wants* ». Pourtant, Max fait un autre choix, il demande au groupe de laisser en paix les témoins restants, « *I want to be left alone. I want to live in peace, just like a church mouse.* ». Il est déjà clair que le groupe recherchera Lucia. Max se tait.

Finalement, les deux protagonistes se rencontrent dans la chambre d'hôtel de Lucia. Max arrive avec pour seule question « *Why did you come ?* ». La rencontre est violente, il hurle, la frappe, lui demande pourquoi elle est venue, si elle compte le dénoncer. Lucia demande qu'il la laisse partir, mais rapidement, ils s'enlacent, s'étreignent brutalement, heureux de se revoir. L'inversion des rôles est alors claire, Max est pris au piège, il ne peut qu'hurler et répéter plusieurs fois une deuxième question : « *Tell me what to do ?* ». La réponse de Lucia sera « *no* ». Cette rencontre est immédiatement dénoncée par un employé de l'hôtel au groupe des anciens nazis.

Après cette nuit de retrouvailles, Lucia s'installe dans l'appartement de Max. Elle regarde son ancien uniforme nazi, toujours rangé dans la penderie. Elle a rapporté la robe qu'il lui avait mise pendant sa déportation. Il lui donne à boire à la petite cuillère, lui essuie la bouche. Ils apparaissent comme un jeune couple, nouvellement amoureux, même s'ils sont toujours poursuivis par les *flashbacks* de leur relation particulière à l'intérieur du camp de concentration. On revoit une scène dans laquelle il la force à lui faire une fellation.

Max se confie à la comtesse malade, il avoue qu'il aime Lucia. La romance est instantanément replacée dans son cadre : « *No it's not a romantic story. It's a biblical story. It's a story from the bible. It's not really pleasant. It was a long time ago.* ». Un *flashback* montre une scène de cabaret, Lucia alors déportée reprend une chanson de Marlène Dietrich, torse nu, coiffée d'une casquette SS, devant des officiers nazis, dont

Max, qui sourit. À la fin de la chanson, il lui offre une boîte comme cadeau. À l'intérieur de cette boîte se trouve la tête d'un détenu, qui avait tourmenté Lucia. Elle avait demandé à Max de le transférer ailleurs. Max conclut : « *I don't know why but the story came up to my head, I couldn't resist, so you see, it was a biblical story.* ». Cette scène montre que Lucia avait développée une relation privilégiée avec Max à l'intérieur du camp de concentration, et de cette manière, a été mêlé à des exactions. Mais cette scène rappelle aussi la cruauté de Max à un moment où il avoue son amour pour Lucia, moment dans lequel il annonce sa vulnérabilité dans la situation présente. La comtesse le dira alors fou. Plusieurs des anciens nazis répéteront cette sentence.

Dans l'appartement de Max, leur relation continue mais, sa dynamique change. Lucia initie des scènes que Max subit : elle le fait marcher sur les verres d'un flacon de parfum qu'elle a cassé. Le groupe des anciens nazis les surveille. Max est pris au piège soit il laisse le groupe tuer Lucia, soit ils seront tous les deux tués. Il refuse de livrer son amante et l'enchaîne à l'intérieur de l'appartement pour que les autres ne puissent pas la prendre. Elle en rit. Max ne supporte pas ce rire. Lors d'une visite d'un ancien nazi dans l'appartement de Max, pendant l'absence de celui-ci, Lucia affirme son choix. Alors que le nazi prétend être « *soigné* » du passé et accuse Lucia de ne pas l'être « *otherwise you will not be with somebody who did...* », elle l'interrompt et rétorque : « *that's my affair [...] Max is more than just the past* ». Puis, alors que l'ancien nazi lui demande si c'est son propre choix de se mettre dans cette situation, elle répond : « *I'm alright here [...] I'm here of my own free will. This chain is because of you so none of you can take me away.* ».

Max continue dans le choix qu'il a fait, il quitte son emploi à l'hôtel et déclare son amour à Lucia. Il retrouve une dernière fois son groupe, refuse encore de laisser tuer Lucia : « *I'm rotten and I stay rotten. [...] If I choose to live like a church mouse, I have a reason for that, I have a reason for working at night, it's the light. I have a sense of shame in the light.* ». Les autres affirment alors qu'il sont fiers d'avoir été des officiers nazis et qu'ils referaient ce qu'ils ont fait. En conclusion, ils font un salut nazi.

Max et Lucia se retrouvent seuls dans l'appartement. Max rapporte beaucoup de provisions. Le siège commence. Lucia demande : « *Are you afraid ? How long is it going to last ?* » Max répond, avouant explicitement qu'il n'a plus le contrôle : « *It depends on you if you tell it to the police.* ». Lucia sourit, détendue.

Ils se retrouvent alors sans nourriture, surveillés jour et nuit, menacés. Traqués, ils se comportent de manière de plus en plus animale. Max s'inquiète, essaye de trouver des solutions, de l'aide ou des améliorations à leur conditions. Lucia reste stoïque. Alors que Max est blessé par balle, qu'il essaye de bloquer les entrées de l'appartement en poussant des meubles devant les portes et les fenêtres, de manger les maigres restes de nourriture, elle grimpera sur lui pour avoir des relations sexuelles (cette scène vaudra la censure du film en Italie, « *pour obscénité, vulgarité excessive des scènes montrant des rapports sexuels, atteinte aux bonnes mœurs. Ce film, doublement pernicieux parce que*

réalisé par une femme, montre une scène ignoble où l'on voit l'interprète féminine prendre l'initiative dans les rapports amoureux »²⁶⁶).

Leur état ne fait que se détériorer, ils sont physiquement très faibles. Max habille Lucia de la robe qu'elle portait dans le camp de concentration. Il revêt son uniforme nazi. Ainsi vêtus, ils sortent de l'appartement. Il fait nuit, ils s'enlacent et sourient. Puis, le jour se lève, ils marchent sur un pont au dessus du Danube, tout est romantique, mais, on leur tire dans le dos, la première balle abat Max, la seconde Lucia. Image de déplacement impossible.

Qu'est-ce que ce film donne à voir de la négociation entre cruauté et sadisme ? Il faudra ici bien faire la différence entre la cruauté, c'est-à-dire des situations de domination poussées à l'extrême qui marquent l'ensemble des corps, que ce soit de l'humiliation de la nudité collective, par exemple, des tortures ou même des mises à mort, et le sadisme mis en scène de manière consensuelle. Ce film est troublant parce qu'il se situe sur le tranchant de ces deux comportements. Ainsi, la réalisatrice crée une tension qui parcourt tout le film. C'est aussi pour cette raison qu'il constitue un exemple intéressant et plutôt une parabole « biblique » qu'un exemple romantique comme le déclare le héros lui-même. Je crois qu'il faut entendre biblique dans le sens de morale ou encore dans celui d'enseignement.

Plusieurs critiques à l'époque de la sortie du film ou plus récemment vont parler du problème d'amoindrir l'horreur nazie en la ramenant à une histoire inter-individuelle, une dynamique sadomasochiste dépolitisant la réalité de l'Holocauste (Roger Ebert²⁶⁷, Susan Sontag²⁶⁸, Rebecca Scherr²⁶⁹). Ce film nierait les dynamiques de pouvoir entre bourreau et victime et les transformeraient en une histoire d'amour apolitique, une morale de type « l'amour soigne tout ». Cette interprétation paraît trop rapide. En effet, les images du nazisme déroulées dans les *flashbacks* tout au long du film sont extrêmement dures elles ne minorent pas les pratiques nazies dans les camps de concentration, elles ne font pas une place confortable aux bourreaux mais déroulent crûment leur cruauté²⁷⁰.

Le film pose aussi la question de ce que deviennent les nazis douze ans plus tard, il est critique de l'effacement de leurs crimes et de leur réintégration dans la société sans aucune condamnation de leurs actes. Il met encore en scène les multiples relations que les anciens nazis continuent à avoir et qui leur permettent tant de faire table rase de leur passé que de se construire de nouvelles positions sociales. En cela, il constitue une critique appliquée à l'ensemble de la société qui n'a pas opérée de dénazification

²⁶⁶ <http://www.critikat.com/Portier-de-nuit.html#nh3>

²⁶⁷ <http://rogerebert.suntimes.com/apps/pbcs.dll/article?AID=/19750210/REVIEWS/502100301/1023>, 1975.

²⁶⁸ Sontag Susan. *Fascinating Fascism*, *New York Review of Books*, 1975,

<http://www.history.ucsb.edu/faculty/marcuse/classes/33d/33dTexts/SontagFascinFascism75.htm>, 1974.

²⁶⁹ *The Uses of Memory and the Abuses of Fiction: Sexuality in Holocaust Fiction and Memoir*, <http://www.othervoices.org/2.1/scherr/sexuality.php#1b>, 2000.

²⁷⁰ Je m'oppose ici à des critiques qui affirment que le film ne montre pas la cruauté du nazisme. « *The anguish of the prisoners in the camps is exploited simply for the sake of sensationalism—given the serial motifs of the film, their suffering is almost made to seem chic.* » Sayre, Nora. *The Night Porter, Portrait of Abuse*, stars Bogarde, <http://movies.nytimes.com/movie/review?res=9B02E7D71E38EF3ABC4A53DFB667838F669EDE>, 1974.

systématique²⁷¹. De plus, ce film ne peut pas être résumé à une simple histoire d'amour. Il n'est pas romantique ou alors seulement les dernières secondes du film, lorsque les deux protagonistes marchent sur ce pont. Mais là encore, l'uniforme nazi que porte Max rappelle que quelque chose de plus doit être dit.

D'autres sources vont parler du transfert au sens psychanalytique, du *syndrome de Stockholm* ou encore dire que « *Charlotte Rampling, ancienne déportée, recrée des rapports masochistes avec celui qui fut son bourreau dans les camps nazis* » (Streff, 1978) pour décrire le comportement de Lucia dans le film. Cette interprétation paraît encore réductrice. Elle met de côté toute l'épaisseur des personnages de Max, comme de Lucia. Elle aplanit les choix qu'ils font, les sentiments que leurs mimiques faciales expriment. Cette interprétation serait trop liée à une destinée irréversible, une fatalité qui dégage les personnages de toute marge de manœuvre, une victime reste victime, un bourreau reste naturellement cruel. Je ne crois pas que cette lecture reprenne le propos de la réalisatrice. Les flâneries de Lucia dans Vienne, ses hésitations, son franc sourire lorsque Max lui avoue qu'elle a maintenant le pouvoir d'aller voir la police pour arrêter leur traque, sont la preuve que cette lecture n'est pas possible. De même concernant Max, sa demande à Lucia restée sans réponse « *dis-moi quoi faire maintenant ?* », la peur qui s'imprime sur son visage et se lit dans tous ses gestes lorsqu'il se sent traqué, sont les signes qu'il a perdu le contrôle et que s'il y a encore une situation masochiste ici, le bourreau ou le top si on reprend le vocabulaire sm, ce n'est plus Max mais la réalisatrice même du film qui donne à voir l'agonie de ses personnages dans une situation d'impossible négociation.

À mon sens donc, *Portier de nuit* ne procède ni d'un négationnisme du nazisme et de ces atrocités, ni d'un réductionnisme de faits historiques à une romance, ni d'un transfert psychanalytique. Son cadre, le nazisme est bien relaté sans atténuation, mais le film va plus loin.

Roger Ebert commence la critique du film par cette phrase : « *"The Night Porter" is as nasty as it is lubricious, a despicable attempt to titillate us by exploiting memories of persecution and suffering.* »²⁷². Pourquoi ce film est-il si « dégoûtant » ? Comment un film peut-il être à la fois dégoûtant et lubrique ? Quel est ce sentiment gênant qu'il fait naître chez les spectateurs ?

L'aspect dérangent du film tient probablement au fait qu'il se construit entre l'évocation de la cruauté et le choix de jouer de cette même cruauté. Ce lien est entretenu par la biographie des deux personnages Max et Lucia. Ils se sont rencontrés dans un camp de concentration, il était médecin-photographe, elle était détenue. Il avait

²⁷¹ Le processus de dénazification est instauré par les Alliés à la fin de la guerre. Il vise à condamner les personnes impliquées dans le troisième Reich. Le procès de Nuremberg (1945-46) en sera le volet le plus visible. Certains dirigeants nazis vont pourtant réussir à s'enfuir, ils seront soit jugés plus tard par d'autres états comme Adolf Eichmann (1961) en Israël ou Klaus Barbie (1987) en France, soit disparaîtront dans d'autres pays. Il faut imaginer l'impossibilité à l'échelle de pays de changer tous les fonctionnaires qui ont participé au Troisième Reich, ainsi certains des dirigeants continueront à avoir des positions de pouvoir en Allemagne ou en Autriche.

²⁷² <http://rogerebert.suntimes.com/apps/pbcs.dll/article?AID=/19750210/REVIEWS/502100301/1023>, 1975.

le pouvoir de tuer, elle avait le risque de mourir. Cette histoire se lit dans les *flashbacks*, mais elle n'est plus le présent du film. Du côté de Lucia, elle vit aux États-Unis, elle est libre de choisir ses déplacements, elle a poursuivi sa vie, elle s'est mariée. Le film ne dira pas si elle a délibérément choisi de venir rejoindre Max, mais il montrera sa décision de rester en toute connaissance de cause. Max, lui, est encore aux prises avec son passé, il doit faire son « procès », il est menacé d'être reconnu ou dénoncé pour ses exactions nazies, il doit vivre avec sa culpabilité, qu'il dit lourde à porter. Évidemment la délicate position de Max dans le présent n'atténue pas son passé de bourreau. Le passé concentrationnaire a été cruel, ceci n'est pas caché, mais c'est un présent qui se joue dans le film.

Dans les cinq premières minutes du film, la rupture est montrée. Max s'occupe d'une comtesse malade. Elle est exigeante. Il lui donne ses pilules, elle demande de l'eau. Il lui refuse. Cet échange, *a priori* secondaire, marque la rupture. La comtesse a le pouvoir de demander de l'eau. Max peut lui refuser, refus sadique (la comtesse le dit clairement, les cachets vont coller à sa gorge), mais il n'est plus en position de tout pouvoir, position qui lui autoriserait la cruauté.

De même, une autre scène de soin corporel montre le changement de pouvoir de Max. Après s'être enquis de ce qu'il doit faire, Max s'apprête à faire une injection de lithium dans la fesse de Bert. Alors que Max lui désinfecte la fesse, le danseur requiert, « *Be careful* ». Max entend, il marque une pose. Il fait l'injection, puis le danseur commente « *You're very good at it, you never hurt.* » et il pose sa main tendrement sur celle de Max. Cette scène est évidemment homo/érotisée. Elle l'est parce que le danseur est homosexuel, qu'il vient de danser devant Max, qu'un *flashback* l'a montré dansant devant un groupe de nazis. C'est une scène d'érotisme sm qui commence par un échange de négociation formelle, puisque, même si sur l'image, Max est déjà entrain de préparer une seringue, il demande au danseur ce qu'il doit lui faire. Le commentaire du danseur laisse entendre que Max est expérimenté, il ne fait jamais mal. Cela rappelle son passé de médecin-nazi, mais la situation n'est plus la même, ici il prodigue des soins de manière négociée.

La dernière séquence montrant le changement de pouvoir de Max se déroule autour de la chaîne avec laquelle il enchaîne Lucia, une fois qu'elle se trouve dans son appartement. Il précise dès le début que cette chaîne n'est pas pour lui, mais contre les autres anciens nazis. Il affirme par cette réplique leur pouvoir et la déliquescence du sien. Lorsque la chaîne blesse Lucia, elle demande la clef à Max, il la lui donne, il n'est plus en position de mettre des chaînes. Un *flashback* nous a montré que plus tôt dans le camp de concentration, il avait enchaîné Lucia pour la violer. Mais maintenant, Lucia décide si elle reste ou non. La chaîne joue comme symbole pas entre Max et Lucia, mais elle les unit ensemble contre le reste du groupe d'anciens nazis.

Si le film met en avant la cruauté de Max à l'époque nazie, il montre aussi qu'il est déchu de ce pouvoir. Lucia ne vient pas se remettre dans une position de victime. Elle

vient prolonger des échanges qu'elle a eu avec Max pendant sa détention. Ce n'est pas la souffrance (revers de cruauté) qu'elle recherche c'est une forme de douleur, un mode de traitement brutal, une violence érotisée (revers de sadisme). La négociation n'est pas possible, les protagonistes meurent. Portier de nuit constitue un puissant exemple des questions que la sm pose à la négociation au niveau individuel comme au niveau politique.

723- La sm

Déplaçant les catégories mêmes des perversions la sm permet aussi une conscience particulière du pouvoir et un jeu sur les processus de subjectivation et de relations : « *Finale­ment, ce que procure le fantasme lesbien s/m est moins une ouverture sur la perversion qu'une "entrée dans une conversation sociale" sur les valeurs féministes, la sexualité, le désir, la culpabilité et la punition, la violence et l'autopréservation.* » (De Lauretis, 2007, p. 121). La pratique négociée²⁷³ de la sm est un exemple de forme de travail des techniques de soi et de jeu avec le pouvoir et sa circulation : « *Le S/M est l'érotisation du pouvoir, l'érotisation de rapports stratégiques. [...] Le jeu S/M est très intéressant parce que, bien qu'étant un rapport stratégique, il est toujours fluide. Il y a des rôles, bien entendu, mais chacun sait très bien que ces rôles peuvent être inversés. [...] Ou même lorsque les rôles sont stables, les protagonistes savent très bien qu'il s'agit toujours d'un jeu : soit les règles sont transgressées, soit il y a un accord, explicite et tacite, qui définit certaines frontières. Ce jeu stratégique est très intéressant en tant que source de plaisir physique. Mais je ne dirai pas qu'il constitue une reproduction à l'intérieur de la relation érotique, de la structure du pouvoir. C'est une mise en scène des structures du pouvoir par un jeu stratégique capable de procurer un plaisir sexuel ou physique.[...]*

La pratique du S/M débouche sur la création de plaisir, et il y a une identité qui va avec cette création. C'est la raison pour laquelle le S/M est vraiment une sous-culture. C'est un processus d'invention. Ce qui est intéressant, c'est que, dans la vie hétérosexuelle, ces rapports stratégiques précèdent le sexe. Ils existent à seule fin d'obtenir le sexe. Dans le S/M, en revanche, les rapports stratégiques sont partie du sexe, comme une convention de plaisir à l'intérieur d'une situation particulière. » (Foucault, 2001, p. 1562).

²⁷³ Les pratiques sm si elles peuvent parfois reprendre des techniques de torture, mettre en scène des scènes de violence, restreindre les mouvements ou encore créer de la douleur ne peuvent pas être rapprochées de la violence comme cela a été fait par certains courants du féminisme aux États-Unis particulièrement dans les années 1990 (Samois (collectif), 1983) : « *Je ne pense pas que ce mouvement de pratiques sexuelles ait quoi que ce soit à voir avec la mise à jour ou la découverte de tendances sado-masochistes profondément enfouies dans notre inconscient. Je pense que le S/M est beaucoup plus que cela ; c'est la création réelle de nouvelles possibilités de plaisir, que l'on n'avait pas imaginées auparavant. L'idée que le S/M est lié à une violence profonde que sa pratique est un moyen de libérer cette violence, de donner libre cours à l'agression est une idée stupide. Nous savons très bien que ce que ces gens font n'est pas agressif ; qu'ils inventent de nouvelles possibilités de plaisir en utilisant certaines parties bizarres de leur corps - en érotisant ce corps.* » (Foucault, 2001, p. 1556).

Dans les entretiens que j'ai mené en 2007, les adeptes de la sm la décrivait comme un cadre dans lequel tout est affaire de réappropriation du pouvoir, de négociation, de règles du jeu et de dépassement de soi. Illes donnent des illustrations de leurs usages de la sm :

C'est utiliser les jeux de pouvoir qui sont existants dans la vie au quotidien pour les gens et un moment être clair sur c'est quoi ces jeux de pouvoir et lesquels on accepte, lesquels on n'accepte pas et comment est ce que ça va s'articuler au quotidien (Fred)

Moi je sais que je suis sm tous les jours avec tous les gens et dans tous mes rapports. La sm m'aide à me faire une espèce de conscience pour me dire, laisse la place à l'échange, mais je le vois très bien que dans la vie de tous les jours, je voudrais ne décider que moi être toujours dans un rapport de confrontation perpétuel avec l'autre, comme un rapport de force, genre je lâche pas l'affaire, je vais voir où tu vas aller, je vais aller là, je vais aller encore plus haut, je vais te mettre à l'épreuve. (Souhila)

Disons la grille de lecture sm sur ma sexualité, je peux la poser sur ma relation quotidienne avec mon amante et sur ma relation avec les gens autour de moi (Brenda)

Ça me fait penser à la phrase de R. qui dit l'anarchisme c'est la théorie et le bdsm c'est la pratique. Je pense qu'y a quelque chose dans politiser le bdsm, je pense qu'y a un truc hyper important de réfléchir à soi-même comment on se positionne par rapport aux autres, quelle place on a parce que de toute façon on a pas toujours la même place. » (Pascal)

Sur la question du pouvoir c'est intéressant parce qu'à un moment donné en tant qu'anarchiste ou radical finalement t'es complètement dépendant du pouvoir. Tu luttas contre le pouvoir mais ton idéal n'existe pas. Dans le sm y'a une similarité aussi en tant qu'anar tu vas défier la loi avec le sm tu vas la défier aussi ou tu la recrée quoi y'a toujours quelque chose qui est lié à la question de la loi ou du pouvoir. Le jour où j'ai vu ce fanzine italien qui s'appelle je sais plus comment qui était un fanzine²⁷⁴ porn queer, c'était tout un délire sur les riot cops²⁷⁵, « oui je te vois tourner l'œil à travers ton machine gun, vas-y frappe moi plus fort ma véracité va t'absorber », tu vois un espèce de retournement la personne qui prend des coups, en tant que maso va récupérer tout le pouvoir parce que c'est la personne la plus forte, et c'était mis en scène avec un

²⁷⁴ Sorte de magazine non commercial, généralement photocopié, qui circule dans les réseaux queer, anarchistes, punk...

²⁷⁵ Policiers anti-émeutes équivalent anglais des CRS français.

affrontement entre les black blocs²⁷⁶ et les CRS. Et j'ai trouvé ça génial quoi, comme à un moment donné aussi lutter contre le pouvoir, en tout cas faire des actions contre le pouvoir, c'est pas simplement être à côté, pour moi, c'est autre chose, c'est prendre du pouvoir. (Jeff)

As a professional: I help men quit smoking, practice integrity, find a spirituality, reconcile their pasts with their futures, learn humility and the art of the apology, teach them how to have better communication with their loved ones, how to support the women in their lives, how to become aware of their straight/white/middleclass/temporarily able-bodied/male privilege. I feel like the work that I do is good for women, I feel like women and queers can benefit from these things. Would it be better if I isolated myself in a lesbian feminist utopia and never interacted with others? I prefer to use my power to effect change in the world. (Miss Violette, dominatrice professionnelle, San Francisco)

Ces différentes analyses des pratiquant-es sm/queer rendent compte de la mise en circulation de leur pouvoir et des déplacements qu'ils ont opéré de l'hégémonie vers des techniques de soi minoritaires. Les déplacements épistémologiques passant par la réappropriation des perversions, les processus de subjectivation et les techniques de soi permettent de mieux expliquer les sédimentations des flux de codage et des vecteurs de la science de la sexualité : « *A singular identity (whether gender, race, class or sexual preference) cannot guarantee political correctness. Feminist agency should be sought not in a homogeneous psychology of identity alone (the lesbian, woman of colour, working-class female life) but through a politics of organization and strategy which takes into account the myriad differences and loyalties that crisscross women's lives with conflicting passions.* » (McClintock, 1995, p. 312).

Ce chapitre a tenté d'aborder les questions de subjectivité (qui suis-je?) et processus de subjectivation (qu'est-ce qui me traverse et m'oriente?) à un niveau minoritaire. Ces processus ont un caractère tant individuel que collectif, mettant à mal cette dichotomie même.

Penser la subjectivation permet de déplacer des résistances identitaires qui se voudraient pures. Comme Haraway l'avance, il n'y a pas de position politique innocente.

J'ai essayé de montrer que le genre ne se rapporte pas seulement au sexe, et que si on le considère comme une production de la sexualité et non du sexe, il est au moins informé tout autant par la race et la classe sociale. Les vecteurs de la sexualité positionnent, assignent à un genre. Les corps, les affects et les pratiques physico-

²⁷⁶ Groupe de manifestant-es souvent anarchistes, alter mondialistes ou anti-fascistes. Ces groupes, inspirés des mouvements autonomes allemands des années quatre-vingt, sont apparus notamment dans les contre sommets du G8 (Seattle, Prague, Gènes...). Ils font des actions directes contre des biens symboliques du capitalisme (banque, institutions internationales telles l'OMC, le FMI...). Les membres de ces groupes sont habillés de noir et masqués.

sexuelles catalysent des flux et les réarticulent dans les subjectivités et les processus de subjectivation.

Si l'on admet une carte de l'orientation sexuelle dans laquelle les perversions font points cardinaux, les zones de sédimentation symbolisent ces subjectivités, ces processus de subjectivation en termes de localisations, d'assignations et de relocalisations qui déplacent et reconstruisent les cartes *ek-centriques* de la sexualité et des possibles politiques du *vivre ensemble*.

Les processus de subjectivation minoritaires passent par des resignifications de l'insulte, de l'abject, du sale, du honteux. Ces resignifications permettent de déplacer les zones d'ombre de l'hégémonie et donc de construire à partir de l'infâme des possibles zones de sédimentation minoritaire.

Les processus de subjectivation, les techniques de soi sont affaire de relationnalité. Anzaldúa montre que les subjectivités sont complexes, qu'elles peuvent avoir pour image les zones frontalières, elles sont toujours un mélange de fiction et de réalité. Comment se fictionne-t-on, c'est-à-dire comment se négocient les rapports du minoritaire à l'hégémonique ? Les processus de subjectivation, mais aussi les rapports entre subjectivités minoritaires ?

Trois exemples sont pris pour donner quelques pistes de zones de sédimentation et de « *lignes de fuite* » possibles : un récit autobiographique d'Allison, ainsi que deux films, *Wild Side* et *Portier de nuit*. Ces trois exemples donnent un aperçu des difficultés de vivre des choix minoritaires en contexte hégémonique, des déplacements possibles dans l'orientation sexuelle, des négociations du *vivre ensemble* et de la spatialité des corps.

Ces exemples de processus de subjectivation montrent l'imbrication pour certain-es des questions biopolitiques, géopolitiques au sein de la politique de la sexualité.

CONCLUSION

Cette thèse a pris comme points de départ les travaux de Michel Foucault sur la sexualité. Le changement d'époque ainsi que certaines critiques qui ont été formulées (Preciado, Spivak, Stoler) obligent à reformuler les ancrages du dispositif de sexualité décrit par Foucault, précisément l'impensé colonial et la faiblesse des propositions de résistance, de déplacements minoritaires.

Les travaux de Monique Wittig permettent d'aborder la constitution de sujets minoritaires. Ses sujets sont meute, tribus, groupe. Illes sont *ek-centriques* non pas parce que leur identité sont farfelues, mais parce qu'elles ont opéré un déplacement au sein de l'institution *orthosexiste* et restent en mouvement, là où illes sont arrivés. Je me reconnais dans ces sujets minoritaires et ainsi situe ma recherche.

En effet, comme le propose Donna Haraway, aucune lecture ne peut être neutre. Elle se fait dans des champs sociaux et dans des rapports de pouvoir. Elle parle de lecture mais étend ceci à toute la production scientifique, puisqu'elle considère que la recherche scientifique n'est qu'une pratique sociale parmi d'autres. Elle argumente qu'une recherche située, c'est-à-dire qui donne le lieu de sa production et ses conditions de production est une recherche de plus grande qualité puisqu'elle donne son point de vue et ainsi aide à la lecture de ses zones d'ombre.

Une préoccupation théorique a soutenu l'ensemble de ce travail, tant dans son rendu que dans sa problématisation, c'est le souci de lier, délier et relier. Cette démarche m'a été inspiré par plusieurs auteures. Ann Stoler a été fondatrice dans l'idée qu'il faut penser ensemble les métropoles et les colonies, l'espace colonial et ses effets multilatéraux. « *If students of the colonial are now more ready to accept the argument that metropole and colony should be treated as one analytic field, there is far less consensus on what those contingencies look like on any specific historical ground. We remain confounded by the direct and indirect ways in which metropolitan practices shaped the face of empire and the other way around. But the conundrum is not ours alone. Working out those contingencies of confluence and commensurability, scope and scale, what bound a "community of sentiment" and what did not, were the very dilemmas of rule and what the tools of statecraft were designed to, but could only poorly, assess.* » (Stoler, 2008, p. 88). Elle recompose aussi les liens entre espaces intimes et politiques coloniales, entre le contrôle de la chair et les techniques de gestion des populations. Elle met en avant les liens entre les différentes métropoles européennes dans les échanges de techniques sur la gestion des populations métropolitaines ou colonisées.

Anne McClintock articule les questions de sexualité, de race, de classe, de sexe. Elle forge des concepts entre histoire sociale et psychanalyse. Elle poursuit un travail de recherche dans des archives, mais ce sont des archives des pratiques du quotidien, comme le montre ses analyses du journal intime d'Hannah Cullwick.

Enfin, je mobilise Georg Simmel pour sa métaphore du pont et de la porte. Elle souligne les opérations de « *partage* » : mise en commun et séparation inhérente à toute réflexion.

Mon parcours théorique s'inscrit dans la sociologie pourtant, comme le montre les auteures que je mobilise, je ne me situe pas dans le champ de la sociologie de la sexualité classique. Ma démarche est plutôt animée par des préoccupations épistémologiques, ce qui explique l'hétérogénéité des auteures mobilisés.

Ma matrice documentaire n'était pas circonscrite au départ. Les recherches commencées m'ont fait envisager de nouvelles recherches. Cette matrice comprend des entretiens faits entre 2006 et 2007 avec des personnes pratiquant la sm. Elle reprend des considérations, des questionnements des personnes avec qui j'avais mené des entretiens pour chercher à les prolonger et à montrer le rôle qu'elles ont joué dans la poursuite de mes recherche.

Le plus gros de mon corpus est constitué de textes scientifiques sur la sexualité dans la deuxième partie du 19^e siècle. Je me suis particulièrement centrée sur les travaux du docteur Krafft-Ebing, ses *Psychopathia sexualis* publiées entre 1886 et 1903. Son travail reprend beaucoup des théories éparses de son époque et constituent un des premiers systèmes de classement des personnes par la sexualité. Ces textes ont valeur heuristique plus qu'historique.

Des documents minoritaires divers, terrain nomade, m'ont aussi servi de support à la construction de cette thèse. Il peut s'agir de romans qui contribuent à illustrer mon propos. Mais aussi de films (fictions et documentaires) ou encore de récits d'actions politiques, d'expériences professionnelles lors de mes emplois de pierceuse, de conseillère conjugale ou d'agent de prévention VIH-SIDA.

Pour pouvoir développer le rendu de mes recherches et mettre en lien tous les éléments qui me semblaient faire sens pour décrire la sexualité. J'ai développé la méthode cartographique. Dans les perspectives de Deleuze et de Guattari, j'ai essayé de travailler ensemble fond et forme, critique de la production moderne de la sexualité et proposition d'une cartographie minoritaire de la sexualité.

Ce travail cartographique est un mode possible d'articulation. Ici, il articule les perversions, telles qu'elles ont été produites et peuvent être réappropriées pour permettre une meilleure compréhension de la sexualité sur différents plans. La méthode cartographique ramène la dimension spatiale dans la sexualité. Il s'agit alors de plusieurs niveaux de compréhension de l'espace et de la sexualité : la sexualité est maintenue dans l'invisibilité par des rapports de force sociaux. Ce n'est pas qu'elle soit taboue mais plutôt que ces conditions de production, de diffusion et ses actualisations ne sont pas considérées comme politiques, mais renvoyées à l'individuel, à l'intime ou à une qualité des minoritaires qui restent enfermés dans le sexuel. La cartographie donne un espace à

la sexualité pour être comprise et parlée. « Aussi repenser le genre et la sexualité comme des pratiques consiste-t-il à les réinscrire dans un espace polarisé de possibles, en un mot, à les réinscrire dans le politique : “Le privé est politique.” Nos identités - de genre, de sexualité - sont politiques. Elles sont tout autant les effets d'un ordre social contraignant, violent (ce dont témoignent les violences sexistes, homophobes, lesbophobes ou transphobes), que le champ de subjectivations politiques : ce à partir de quoi je suis assujettie (interpellée comme “femelle”, “homosexuelle”, “transsexuelle”...), et ce à partir de quoi je deviens le sujet de ma propre existence, par l'intermédiaire de multiples processus de conscientisation et de politisation individuels et/ou collectifs d'une expérience de domination. D'où l'émergence de Sujets politiques, contestataires, revendicatifs et porteurs d'utopies - déplaçant, perturbant, troublant, résistant à l'ordre social établi : “Nous les femmes”, “Nous, les pédés”, “Nous les gouines”, “Nous les trans”...

Pour autant, cela ne signifie pas que les pratiques dites minoritaires jouissent d'une sorte de “prime à la subversion”. Encore une fois, ce serait essentialiser ; tout autant que romantiser la minorité, de la même façon que les pratiques majoritaires, en matière de normes de genre et de sexualité, s'octroient un pouvoir de définition de ce qui est “normal” ou “déviant”. En outre, comme nous avons tenté de le montrer dans ce volume, les pratiques minoritaires sont non seulement multiples, mais politiquement antagoniques. Les débats sont nombreux au sein des mouvements féministes et/ou LGBTI, et entre eux. En restituer les termes comme les enjeux semble indispensable pour comprendre, non seulement la richesse des postures théoriques qui s'y élaborent, mais aussi les lignes de clivages politiques qui s'y affrontent. Les problématiques de genre et de sexualité et les modalités de leur politisation sont ainsi l'occasion d'une réflexion toujours ouverte sur les conditions de coalition au sein des luttes sociales, de solidarité entre les “minorités”, sur l'efficace et la portée du répertoire des actions militantes, mais aussi sur la dimension subversive de vies individuellement et/ou collectivement politisées et expérimentées. » (Dorlin, Fassin, 2009, p. 231). Il s'agit de donner un véritable espace à la sexualité pour faire émerger ses affinités, ses alliances possibles et ses coalitions improbables.

La cartographie permet aussi de penser les corps dans une spatialité et les affects comme des flux agissant sur la spatialité des corps. Sara Ahmed trace des liens entre traitements sociaux, circulation des émotions et spatialité des corps. Cette cartographie permet de rendre un peu plus compte de ces corps et affects qui sont codés par le social et en deviennent des interfaces : « *To be comfortable is to be so at ease with one's environment that it is hard to distinguish where one's body ends and the world begins. One fits, and by fitting, the surfaces of bodies disappear from view. The disappearance of the surface is instructive : in feelings of comfort, bodies extend into spaces, and spaces extend into bodies.* » (Ahmed, 2004, p. 148).

La cartographie est une technique qui permet de mettre en lien des éléments hétérogènes que ce soit des textes tirés d'archive et des films contemporains, des témoignages de pervers de la fin du 19^e siècle et des processus de subjectivation minoritaire de l'époque actuelle.

La cartographie que je propose est un essai de représentation (donner une image), elle a été un brouillon pour réfléchir avant de devenir une technique d'exposition de ma recherche, de ses déroulés et de ses conclusions. Ma cartographie de la sexualité s'élabore sur un fond de carte auquel se superpose des flux, des catalyseurs, des vecteurs, des zones de sédimentation.

Le fond de carte reprend un ensemble de travaux menés sur la sexualité par des spécialistes dans le domaine médical, médico-légal, juridique et psychiatrique naissant. Il intègre aussi les prolongements des théories de la sexualité dans la littérature, chez les pervers eux-mêmes, dans la psychanalyse puis dans les sciences sociales, particulièrement la sociologie.

Tissot dès la deuxième moitié du 18^e siècle, décrit la pratique de la masturbation comme un danger sanitaire et social, inscrivant par là-même la sexualité dans la gestion des populations. D'une part, dès les premières campagnes médicales contre la masturbation il s'agit d'individualiser les corps, de faire porter à chacun et à chacune la responsabilité de sa santé. D'autre part, et par le truisme de la médecine des humeurs, l'auteur indexe la santé du corps à celle de la nation. Les corps deviennent des garants des hiérarchies sociales, de leur maintien et de leur fonctionnement.

Tardieu, en France, institutionnalise en quelque sorte les préoccupations sanitaires et sociales autour de la sexualité ébauchées par les campagnes contre la masturbation. Son texte *Étude médico-légale sur les attentats aux mœurs*, initie un champ et une méthodologie : la médecine-légale. Les médecins se retrouvent investis du pouvoir de décider si quelqu'un a commis des actes répréhensibles par folie ou par réelle culpabilité. Le champ de la médecine légale quadrille le social. Les parcours de vie de chacun-e dans leurs moindres détails deviennent des objets de préoccupations sanitaires et sociales. La sexualité est au cœur de ce nouveau domaine, ses déviances et ses pervers commencent à devenir des dangers sociaux.

Avec les travaux de Kaan c'est une véritable *scientia sexualis* qui voit le jour. Il écrit la première *Psychopathia sexualis* qui pose le cadre de la *scientia sexualis*. Tout d'abord, alors que dans la religion chrétienne, la raison peut dominer la chair, avec Kaan c'est toute la sexualité qui a besoin d'être contrôlée, raisonnée pas par chacun-e mais par la science. S'il reprend des principes moraux issus de la religion chrétienne, ses écrits participent néanmoins de la laïcisation de la sexualité, de sa scientification.

Kaan se base sur les systèmes de classification des plantes et des animaux pour penser un système de classification de la sexualité. Dans les classifications végétales et

animales, la reproduction joue le rôle d'étalon, d'élément de classification. La sexualité va jouer le même rôle dans la classification de l'humain. Pour cela, Kaan utilise un concept naissant dans les sciences médicales, celui d'instinct.

Le concept d'instinct sexuel est à la base même des *Psychopathia sexualis* de Kaan, mais aussi de celles de Krafft-Ebing publiées quarante ans plus tard. L'instinct sexuel est un concept flou, ses usages dépendent des choix politiques des auteurs qui le mobilisent. L'instinct sexuel peut être considéré comme naturel, mais ses déviations sont forcément contre-nature. L'instinct sexuel est une notion qui est dite basée sur des observations, pourtant, l'étude de ce qu'il décrit montre les multiples significations qui lui sont données.

Krafft-Ebing complexifie la notion d'instinct sexuel en développant celle de *sens sexuel*. Le *sens sexuel* chez Krafft-Ebing est synonyme d'instinct, mais il renvoie aussi à un processus, un développement sexuel normal. Il est encore un moyen de donner un sens à la sexualité (comme les cinq autres sens), son extension physique en est l'écorce cérébrale. Le *sens sexuel* est enfin, une politique normative de la sexualité, une ingénierie de la race, un sens dans lequel une société doit aller pour ne pas dégénérer.

Cette science de la sexualité dans ses fondements mêmes est une politique d'ingénierie de la race. Elle s'inscrit dans le contexte scientifique de son époque. Ainsi, les travaux évolutionnistes et particulièrement les développements du darwinisme social se retrouvent au cœur même des *Psychopathia sexualis*. Krafft-Ebing voit certaines perversions comme des atavismes au sein d'une société civilisée. Il justifie ainsi ses vues normatives sur les détails de la sexualité de chacune et de chacun.

Le système de classification de la sexualité est un moyen de hiérarchisation de l'humain. Le rapport entre les classifications raciales et sexuelles n'est ni uniquement analogique ni uniquement épistémique. Ces deux systèmes s'articulent en leur propre cœur. Il s'agit pour Krafft-Ebing de perpétuer une race, une race européenne non perverse. Les races non européennes, comme les classes sociales les plus inférieures sont les territoires même de la perversion.

La question des classes sociales en lien avec les catégories raciales s'articulent particulièrement autour des théories de la dégénérescence. Ces théories renouvellent les classifications raciales et les inscrivent dans les sociétés métropolitaines. Les pervers sexuels sont lus comme des risques de faire dégénérer la civilisation. Le risque de dégénérescence justifie le contrôle de chacun-e pour le développement du groupe. L'argument de la dégénérescence est présenté sous forme de diallèle : tout signe de perversion justifie la dégénérescence d'une personne, la dégénérescence d'une personne est justifiée par sa perversion. Les théories de la dégénérescence constituent un support à de nombreuses normes sociales.

La *scientia sexualis* est une approche scientifico-médicale de la sexualité. Pourtant, elle n'est pas un domaine isolé, extérieur au social. Elle s'y est dispersée à plusieurs niveaux, ce que je désigne comme la science de la sexualité.

Tout d'abord, la littérature joue un rôle à la fois d'inspiration et de promotion des théories de la science de la sexualité. Nombre de médecins se basent sur des fictions littéraires comme observations médicales. La littérature réaliste s'inspire largement des études médico-légales pour construire des personnages. Les romans sont vus comme une source de perversion, puisqu'ils développent l'imagination et risquent ainsi de corrompre des personnalités fragiles. À partir de là, il est possible de parler d'allers-retours entre la littérature et la *scientia sexualis*, même si celui-ci n'est pas problématisé par ses actrices.

Un jeu se met en place entre fiction et théories scientifiques. D'un côté, les médecins produisent des observations au service de leurs théories, de l'autre, les pervers écrivent leurs autobiographies pour aider à comprendre leurs problématiques et à améliorer leurs conditions de vies. Ces deux versants du récit de soi ou de l'autre rend compte des processus de véridiction, de ce qui fait « régime de vérité », des niveaux hégémoniques et minoritaires lorsqu'on parle de sexualité.

Les pervers sont en effet aussi un flux de circulation de la science de la sexualité. Il faut distinguer au moins trois catégories de pervers. Les pervers qui sont jugés non responsables de leurs actes, ils seront placés dans des institutions psychiatriques. Les pervers qui sont jugés responsables de leurs actes et seront traités par la justice et éventuellement punis. Les pervers qui défendent leur posture et l'argumentent dans le contexte socio-scientifique de leur époque. On retrouve chez ses premiers militant-es les argumentaires de la science de la sexualité point par point. Ceci s'explique par le régime de vérité dans lequel les perversions sexuelles sont prises. Les actrices ne peuvent pas exprimer leur état en dehors du cadre qui leur est donné pour le faire. De plus, dans les discours des pervers, on retrouve comme dans la science de la sexualité, une hiérarchisation des pratiques et des valeurs de chacun-e selon ses pratiques. Les pervers entre elleux-mêmes reprennent les hiérarchies de valeur de la science de la sexualité.

La *scientia sexualis* ne s'institutionnalise pas en tant que telle mais se retrouve dans différents champs scientifiques à savoir la sexologie, la psychanalyse et les sciences sociales. La sexologie, aussi appelée dans ses débuts sexologisme, est une préoccupation pour des groupes utopiques, libertaires, féministes qui revendiquent la prise en compte de la sexualité comme un domaine à part entière du politique. Elle ne s'institutionnalise en France qu'à partir des années soixante-dix et sous la recommandation d'institutions internationales, telles que l'*Organisation mondiale de la santé*. La sexualité semble alors prendre une tournure géopolitique nette. La sexologie est alors et jusqu'à maintenant traversée de différents courants parfois largement contradictoires.

La science de la sexualité se retrouve encore dans la psychanalyse. Plusieurs des développements freudiens prolongent en effet les théories de Krafft-Ebing. Freud s'appuie sur les travaux de la *scientia sexualis* comme des faits pour pouvoir élaborer ses théories. Les perversions sont encore lues comme un signe de dégénérescence, la sexualité normale est informée par ses perversions. Simplement, chez Freud et par le

concept de latence, les perversions sont présentes chez chacun-e. Si chez Krafft-Ebing il s'agissait de faire que les perversions ne se développent pas dans les sociétés, chez Freud, la lutte contre les perversions doit se faire au sein de chaque personne. Ce déplacement peut se comprendre par les théories de la récapitulation et explique ainsi l'engouement freudien pour l'enfance et ses développements.

Enfin, la sociologie va aussi prolonger la *scientia sexualis*. À partir des années cinquante, de grandes études nationales sur la sexualité vont être menées. La première d'entre elles, l'étude Kinsey vise à cerner la sexualité états-unienne. L'instinct sexuel n'y est pas mis en avant, mais est plutôt remplacé par la mesure de l'orgasme. Si les buts avancés pour les recherches sont différents de ceux de la *scientia sexualis*, les cadres de pensée ne sont pas complètement dépassés et entraînent un certain nombre de biais (exclusion de certaines catégories de la population, impossibilité de comprendre la sexualité à un niveau aussi large...). Avec Kinsey naît la notion de « comportement sexuel ». Si les cadres de pensée de la science de la sexualité moderne restent présents dans cette nouvelle approche, la sexualité sera néanmoins appréhendée dans une démarche individualisante et non civilisationnelle.

En France, trois grandes enquêtes sur la sexualité prolongent aussi les cadres de pensée de la science de la sexualité : le rapport Simon, les enquêtes CSF et ACSF. Ces trois enquêtes sont menées dans des buts différents même si elles sont toutes les trois présentées comme des études neutres et exhaustives de la sexualité en France. La première a pour but de comprendre les pratiques sexuelles des couples en vue de la réduction de fécondité. Elle s'inscrit dans un contexte de dépénalisation des pratiques contraceptives et abortives. Cette étude se préoccupe particulièrement de la satisfaction sexuelle des couples. La deuxième enquête arrive dans le contexte d'épidémie du VIH-SIDA. Elle réinscrit la sexualité dans des préoccupations sanitaires. Il s'agit pour les pouvoirs publics qui financent l'étude, de mieux comprendre les pratiques sexuelles des Français-es pour mettre en place des programmes de prévention du VIH-SIDA le plus efficacement possible. Pourtant, les catégories mêmes dans lesquelles les actrices sont interrogées reproduisent une vision normative de ce qu'est une sexualité « à risque » ou sûre (saine). Enfin, la dernière enquête sur la sexualité (2006) met en avant une volonté de comprendre la sexualité dans toute sa complexité et diversité sociale. Elle interroge largement les rapports entre hommes et femmes, ainsi que la question de violences sexuelles. Les conclusions cherchent à être les moins normatives possibles pourtant, là-encore les catégories de la *scientia sexualis* sont mobilisées sans être interrogées, il en résulte que des groupes minoritaires sont décrits dans les conclusions de l'enquête mais que leurs places restent minoritaires et ne permettent pas de réinterroger cet objet appelé sexualité.

La *scientia sexualis* s'est construite sur l'instinct sexuel, sur les perversions. Elle a mis en place un régime de vérité qu'il est difficile de déplacer, un fond de carte. À partir de ce fond de carte, il paraît intéressant de voir comment la science de la sexualité et ses

vérités se déploient dans le social. Quelles sont les différentes techniques du pouvoir passant par la sexualité ? J'ai montré cela par superposition de plans comme dans la réalisation d'une carte topographique. Trois niveaux d'action de la sexualité se retrouvent illustrés par ces différents plans : un niveau biopolitique, géopolitique et sociopolitique.

La sexualité se catalyse dans les corps, les affects et les pratiques physico-sexuelles. Les corps sont investis par la science de la sexualité, ils se doivent d'être mesurés, métrés et contrôlés. Les différentes parties du corps sont disséquées, des sens sociaux leurs sont appliqués. Ces corps codés ont une spatialité, un mode de déplacement, une marge de manœuvre, ils deviennent alors interfaces de la sexualité.

Les sens, les émotions et les sentiments sont aussi mobilisés dans les *Psychopathia sexualis* pour quadriller la sexualité. Krafft-Ebing cherche à décrire un « *sens sexuel* ». Il met en valeur l'importance des sens dans la stimulation sexuelle, si la vue et le toucher sont désignés comme les premiers sens mobilisés dans la sexualité, l'odorat est longuement décrit comme entraînant vers les perversions.

Les émotions sont le lieu possible de l'irraisonnable, le danger du développement des perversions. L'émotivité est décrite comme terreau du pathologique ou même comme signe avéré de la présence d'une perversion. Les observations donnent ici des informations sur les difficultés qui font les vies des pervers.

Les sentiments, et particulièrement l'amour, sont aussi rapprochés de la sexualité et des perversions. L'amour est décrit conformément à l'institution du mariage comme l'union d'un homme et d'une femme pour la production d'enfants.

Les pratiques physico-sexuelles sont codées par les *Psychopathia sexualis*, mais plus largement la science de la sexualité. La pudeur est tout d'abord une valeur importante mobilisée pour le rapport général aux pratiques physico-sexuelles. La science de la sexualité participe à un codage sexuel ou non des zones corporelles, certaines sont décrites comme érogènes, c'est-à-dire pouvant ou devant être impliquées dans la sexualité, d'autres sont sales, objets de dégoût ou d'abjection. Les pratiques physico-sexuelles ont leurs bonnes manières.

La sexualité se diffuse aussi sous forme de vecteurs de gestion des populations. En premier lieu, les *Psychopathia sexualis* sont un mode de classification en elles-mêmes. Ce mode de classement se fait par division, par quantification, par couplage et par nomination. Il installe durablement un mode de pensée de la sexualité et de ses perversions. La gestion des populations par la sexualité attribue des valeurs différenciées de l'humain selon ses activités et son « être ».

La science de la sexualité détermine encore avec qui doit se faire la sexualité. Il n'est pas tant question d'une sexualité reproductive (les hommes peuvent même avoir une sexualité extra-maritale, parfois Krafft-Ebing la conseille comme thérapie) mais d'une sexualité coïtale (position dite du missionnaire), hétérosexuelle. La sexualité entre

homme et femme est décrite comme une avancée de la civilisation. Les liens qui sont faits entre amour et sexualité constituent une géopolitique de la sexualité aussi métaphoriquement entre les nations.

La proposition est de déplacer de l'hégémonique les quatre perversions principales décrites par Krafft-Ebing : inversion sexuelle, fétichisme, masochisme et sadisme, et de les placer comme les points cardinaux d'une carte minoritaire de l'orientation sexuelle. Cette carte ouvre à la critique de l'identité lorsqu'elle s'appuie sur les catégories modernes sans les problématiser. Elle propose de déplacer les catégories de la Modernité plutôt que de les reprendre comme bases de résistance.

Enfin, le dernier chapitre de cette recherche décrit une sociopolitique de la sexualité. Il s'attarde sur les subjectivités et les processus de subjectivation en passant par des exemples de déplacement minoritaires. La subjectivité peut en partie être décrite comme une zone de sédimentation des territoires, des flux catalyseurs (corps, affects, pratiques physico-sexuelles) et des vecteurs de gestion des populations de la science de la sexualité. Les techniques de soi des subjectivations minoritaires passent par des réappropriations de l'infame, de l'insulte. Ils passent par des pratiques de négociation de l'hégémonique au minoritaire, du minoritaire au minoritaire. Les pratiques sm qui en premier lieu m'avaient conduites à cette recherche sur pouvoir et sexualité sont des formes de techniques de soi, tout autant que des manières de faire lien, de sédimer des affinités.

Cette recherche a cherché à montrer que la sexualité est un domaine transversal du social qui a besoin d'un espace pour être pensé non pas en termes identitaires, communautaires, mais en termes politiques de circulation et de techniques du pouvoir. Le rendu cartographique contient en germe cette intention, montrer que la sexualité n'est pas perverse polymorphe mais seulement polymorphe. Le projet cartographique laisse aussi la place de superposer des niveaux supplémentaires au fond de carte de la sexualité.

Ainsi, j'aurai souhaité regarder d'un peu plus près les rapports entre sexualité et développements du capitalisme. Une « sociabilité » des objets et des parties du corps s'inscrit dans cette époque des débuts d'une production de masse et d'un travail mécanique qui demande une rationalisation des corps. Une recherche plus approfondie pourrait être menée pour voir comment les objets deviennent, dès les débuts du 20^e siècle, les relais symboliques et matériels des catégories raciales, de classes et sexuelles. Le rôle majeur de la publicité dans la création d'imaginaires sociaux autour des objets devrait alors aussi être pris en compte. Cette recherche donnerait à lire les liens entre le fétichisme de la marchandise tel qu'il est décrit par Marx et le fétichisme sexuel de Krafft-

Ebing ou de Binet. Elle ouvrirait aussi vers une réflexion plus poussée sur la notion de valeur, sur la prédominance des logiques entremêlées de croissance et de consommation.

Il manque aussi un niveau essentiel sur la question du rapport à la beauté, à ce qui est beau et, par là-même, fait du bien. Ce plan s'il se déployait reviendrait aussi probablement sur la question du plaisir. Probablement, que le beau, le bien et le plaisir amèneraient à se poser aussi des questions sur les pratiques d'entretien du corps, les notions de santé, de maladie, de bien-être et de handicap. Ces axes constituent des directions possibles pour prolonger cette description-fiction de la sexualité.

J'ai été plutôt elliptique sur la question de la sexualité et des violences, il faudrait reprendre quelque chose à ce niveau-là. Le sujet est complexe, j'ai eu du mal à l'appréhender en regard avec la production moderne de la sexualité dans laquelle il apparaît peu. Je souhaiterais travailler cette question par d'autres biais que celui de la sexualité, peut-être en décortiquant la notion de « victime » en termes de violences sexuelles, mais aussi en termes nationalistes. Les déplacements entre cruauté et sadisme, entre contextes politiques et désirs individuels, l'érotisation des abus de pouvoir tels qu'ils sont décrits dans *Portier de nuit*, pourraient constituer l'un de mes points de départ.

Donna Haraway a proposé la figure du cyborg pour déplacer le concept de « femme » et les politiques féministes. Tout au long de cette recherche, mon cyborg était pirate. J'étais pirate parce que je partais à l'aventure dans les territoires modernes de la sexualité et leurs resignifications minoritaires.

Simplement, j'étais ce pirate qui est parti avec une page blanche et dont les déplacements constituent peu à peu les contours et les « *lignes de fuite* » d'une cartographie de la sexualité.

Le but n'a jamais de trouver un trésor, juste de faire des cartes et voir où cela me conduit.

BIBLIOGRAPHIE :

- Ahmed, Sara. *The Cultural Politics of Emotion*. Edinburgh University Press, 2004.
- Acham, Karl. *Naturwissenschaft, Medizin und Technik aus Graz*, Böhlau Verlag, 2007.
- Allgemeine Zeitschrift für Psychiatrie*, les volumes 43 à 76, de 1890 à 1900, Wien.
- Allison, Dorothy. *Peau*. Balland, 1999 [1994]. Trad. Nicolas Milon.
- Anderson, Benedict. *L'imaginaire national : Réflexion sur l'origine et l'essor du nationalisme*. La découverte, 2006 [1991]. Trad. Pierre-Emmanuel Dauzat.
- Arbeiten aus dem Gesamtgebiet de Psychiatrie und Neuropathologie*, volume 4, Wien, p. 117-189, 1899.
- Anzaldúa, Gloria. *Borderlands, la Frontera, the New Mestiza*. Aunt Lute, 2007 [1987].
- Artières, Philippe. *À fleur de peau : Médecins, tatouages et tatoués*. Allia, 2004.
- . *Lacassagne : Le professeur et l'inverti*. *Criminocorpus*, revue hypermédia autour des *Archives d'anthropologie criminelle*. <http://criminocorpus.revues.org/120>, 2005.
- Bajos, Nathalie, Michel Bozon, et Nathalie Beltzer. *Enquête sur la sexualité en France : Pratiques, genre et santé*. La Découverte, 2008.
- Bard, Christine. *Les garconnes*. Flammarion, 1998.
- Barkat, Sidi Mohammed, *Le corps d'exception, Les artifices du pouvoir colonial et la destruction de la vie*. éd. Amsterdam, 2005.
- Beauvoir, Simone de. *Le Deuxième Sexe*, tome 1 : *Les faits et les mythes*. Gallimard, 1949.
- . *Le Deuxième Sexe*, tome 2 : *Les faits et les mythes*. Gallimard, 1949.
- Becker, Howard Saul. *Les ficelles du métier*. La Découverte, 2003 [1998]. Trad. Jacques Mailhos.
- Béjin, André. *Les Formes du masochisme*. Payot, 2010.
- Binet, Alfred. *Le Fétichisme dans l'amour*. Payot, 2001 [1887].
- Bourcier, Marie-Hélène. *Queer zones*. Balland, 2001.
- . *Queer Zones : Tome 3, Identités, cultures et politiques*. éd. Amsterdam, 2011.
- . *Sexpolitiques : Queer Zones 2*. La Fabrique éd., 2005.
- Bourcier, Marie-Hélène, Pascale Molinier, et Collectif. *Cahiers du genre*, n° 45 : *Les fleurs du mâle : Masculinités sans hommes ?* L'Harmattan, 2008.
- Bourcier, Marie-Hélène, Suzette Robichon, et Collectif. *Parce que les lesbiennes ne sont pas des femmes... : Autour de l'œuvre politique, théorique et littéraire de Monique Wittig*, Actes du colloque des 16-17 juin 2001, *Columbia University, Paris*. éd. Gaies et Lesbiennes, 2002.
- Bozon, Michel. *Sociologie de la sexualité*. Armand Colin, 2009 [2002].
- Broqua, Christophe. *L'homosexualité comme construction sociale : sur le tournant constructionniste et ses prémices*. In *Genre, sexualité & société* Hors-série n° 1. *La construction sociale de l'homosexualité*. <http://gss.revues.org/index1722.html>, 2011.
- Butler, Judith. *Ce qui fait une vie : Essai sur la violence, la guerre et le deuil*. Zones, 2010 [2009]. Trad. Joëlle Marelli.
- . *Ces corps qui comptent, de la matérialité et des limites discursives du « sexe »*. éd. Amsterdam, 2009 [1993]. Trad. Charlotte Nordmann.
- . *Défaire le genre*. éd. Amsterdam, 2006 [2004]. Trad. Maxime Cervulle.

———. *Humain, inhumain : Le Travail critique des normes - Entretiens*. éd. Amsterdam, 2005 [1994, 2001, 2005]. Trad. Jérôme Vidal et Christine Vivier.

———. *La Vie psychique du pouvoir*. Léo Scheer éd., 2002 [1997]. Trad. Brice Matthieussent

———. *Le pouvoir des mots*. éd. Amsterdam, 2004 [1997]. Trad. Charlotte Nordmann.

———. *Trouble dans le genre : Le féminisme et la subversion de l'identité*. La Découverte, 2006 [1990]. Trad. Cynthia Kraus.

———. *Vie précaire : Les pouvoirs du deuil et de la violence après le 11 septembre 2001*. éd. Amsterdam, 2005 [2004]. Trad. Jérôme Rosanvallon et Jérôme Vidal.

Califia, Pat. *Macho Sluts*, Arsenal Press, 1988.

———. *Le mouvement transgenre : changer de sexe*. EPEL, 2003 [1997]. Trad. Patrick Ythier.

———. *Sapphistry : The Book of Lesbian Sexuality*, Naiad Press, 1980.

———. *Sexe et utopie*. La Musardine, 2008 [1994]. Trad. Patrick Ythier.

Cardon, Patrick. *Discours littéraires et scientifiques fin-de-siècle : La discussion sur les homosexualités dans la revue Archives d'anthropologie criminelle (1886-1914) autour de Marc-André Raffalovitch*. Orizons, 2008.

Castel, Pierre-Henri. *Sexologie et théories savantes du sexe*. In *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, n° 17, 2007.

Chakrabarty, Dipesh. *Provincializing Europe : Postcolonial Thought and Historical Difference*. Princeton University Press, 2000.

Chaperon, Sylvie. *La sexologie française contemporaine : un premier bilan historiographique* ». In *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, n° 17, 2007.

———. *Les origines de la sexologie (1850-1900)*. Payot, 2007.

Chetcuti, Natacha et Michard, Claire. *Lesbianisme et féminisme : Histoires politiques*.

Chetcuti, Natacha. *Se dire lesbienne. Vie de couple, sexualité, représentation de soi*. L'Harmattan, 2003.

Chouder, Ismahane, Latrèche, Malika, Tévanian, Pierre, *Les filles voilées parlent*. La Fabrique, 2008.

Cleugh, James. *The First Masochist - A Life Of Count Leopold von Sacher Masoch*. Anthony Blond, 1967.

Coffignon, Jules Gustave Ali. *La corruption à Paris*. Librairie illustrée, 1888.

Daniel, Guérin. *Kinsey et la sexualité*. Julliard, 1954.

Darwin, Charles-Robert. *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*. Schleicher frères éd., 1876 [1869]. Trad. Edmond Barbier.

———. *The Expression of the Emotions in Man and Animals*. éd. John Murray, 1872.

Davidson, Arnold I. *L'émergence de la sexualité, épistémologie historique et formation des concepts*. Albin Michel, 2005 [2001]. Trad. Pierre-Emmanuel Dauzat.

Deleuze, Gilles. *Foucault*. éd. de Minuit, 1986.

———. *Présentation de Sacher-Masoch : Le froid et le cruel*. éd. de Minuit, 2007.

Deleuze, Gilles et Guattari, Félix. *Capitalisme et schizophrénie, tome 1 : L'anti-Oedipe*. éd. de Minuit, 1972.

———. *Capitalisme et Schizophrénie, tome 2 : Mille Plateaux*. éd. de Minuit, 1980.

Delphy, Christine. *Classer, dominer : Qui sont les autres ?* La Fabrique, 2008.

———. *L'ennemi principal*. Tome 1, L'économie politique du patriarcat, Syllepse, 1998.

———. *L'ennemi principal*. Tome 2, *Penser le genre*, Syllepse, 2001.

Delphy, Christine, Monique Plaza, Emmanuelle de Lesseps, et Collectif. *Questions féministes*. Syllepse, 2012.

Devreux, Anne-Marie, Eleni Varikas, Maria Eleonora Sanna, et Collectif. *Genre Modernité et Colonialité du Pouvoir*. L'Harmattan, 2011.

Dorlin, Elsa. *La matrice de la race : Généalogie sexuelle et coloniale de la Nation française*. Paris: Éditions La Découverte, 2009.

———, sous la direction. *Black feminism*. L'harmattan, 2008.

Dorlin, Elsa, Annie Bidet-Mordrel, et Collectif. *Sexe, race, classe : Pour une épistémologie de la domination*. PUF, 2009.

Dorlin, Elsa, Eric Fassin, et Collectif. *Genres et sexualités*. Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou, 2009.

Dorlin, Elsa, et Eva Rodriguez. *Penser avec Donna Haraway*. PUF, 2012.

Faderman Lilian et Erikson Brigitte. *Lesbian-feminism in turn-of-the-century Germany*. Naiad Press, 1980.

Fanon, Frantz. *Les damnés de la terre*. La découverte, 2002 [1961].

———. *L'An V de la révolution algérienne*. La découverte, 2011 [1959].

———. *Peau noire masques blancs*. Seuil, 1952.

Fassin, Éric. *L'inversion de la question homosexuelle*. éd. Amsterdam, 2008.

Feinberg, Leslie. *Trans Liberation, Beyond Pink or Blue*, Beacon Press. 1998.

———. *Stone Butch Blues*. Alyson Books, 1993.

Féré, Charles. *L'instinct sexuel, évolution et dissolution*. Alcan, 1899.

Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR), *Rapport contre la normalité*. éd. Gaykitchcamp, 2013 [1971].

Foucault, Michel. *Dits et écrits*, tome 2 : 1976 - 1988. Gallimard, 2001.

———. *Herculin Barbin dite Alexina B*. Gallimard, 1978.

———. *Histoire de la sexualité*, tome 1 : *La Volonté de savoir*. Gallimard, 1976.

———. *Histoire de la sexualité*, tome 2 : *L'usage des plaisirs*. Gallimard, 1984.

———. *Histoire de la sexualité*, tome 3 : *Le souci de soi*. Gallimard, 1984.

———. *L'archéologie du savoir*. Gallimard, 1969.

———. *Les Anormaux. Cours au collège de France*. Seuil, 1999.

———. *Les Mots et les choses*. Gallimard, 1966.

———. *Naissance de la clinique*. PUF, 1963.

———. *Naissance de la biopolitique. Cours au collège de France*. Seuil, 2004.

Freud, Sigmund. *Introduction à la psychanalyse*. Payot, 1970.

———. *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Gallimard, 1989 [1905].

Friedrichs Blätter für gerichtliche Medizin und Sanitätspolizei, volumes 47 et 48, Wien, 1892-93.

Garréta, Anne. *Sphinx*. Grasset, 1986.

Genet, Jean. *Pompes funèbres*. Gallimard, 1953.

Gide, André. *Corydon*. Gallimard, 1924.

Giese, Hans. *Die sexuelle Perversion*. Akademische Verlags, 1967.

Guillaumin, Colette. *L'idéologie raciste*. Gallimard, 2002 [1972].

———. *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de Nature*. Côté-femmes, 1992

Hall, Marguerite Radclyffe. *Le puits de solitude*. Gallimard, 1932.

Halperin, David. *Saint Foucault*. Epel, 2000.

———. *Que veulent les gays ? Essai sur le sexe, le risque et la subjectivité*. éd. Amsterdam, 2010 [2007]. Trad. Matthieu Dupas et William Bishop.

Haraway, Donna. *Des singes, des cyborgs et des femmes : La réinvention de la nature*. Actes Sud, 2009.

Harmand, Jules. *Domination et colonisation*, Flammarion, 1910.

Hart, Lynda. *La performance sadomasochiste*. EPEL, 2003.

Harvey, David. *Géographie et capital : Vers un matérialisme historico-géographique*. Syllepse, 2010.

Hite, Shere. *Le Rapport Hite*. Laffont, 1977. Trad. Théo Carlier.

Hoeg, Peter. *Borderliners*. Picador USA, 1994.

Iveković, Rada. *Dame nation. Nation et différences des sexes*, Longo Editore, 2003.

———. *Le sexe de la nation*. Léo Scheer, 2003.

Kaan, Heinrich. *Psychopathia Sexualis*. Voss, 1844.

Kinsey, Alfred Charles. *Le comportement sexuel de la femme*. Amiot - Dumont, 1954.

———. *Le comportement sexuel chez l'homme*. éd. du Pavois, 1948.

Koschorke, Albrecht. *Leopold von Sacher-Masoch. Die Inszenierung einer Perversion*. Piper Verlag, 1991.

Krafft-Ebing, Richard Freiherr von. *Neue Forschungen auf dem Gebiet der Psychopathia Sexualis*. Ferdinand Enke, 1890.

———. *Neue Forschungen auf dem Gebiet der Psychopathia Sexualis*. Ferdinand Enke, 1891.

———. *Psychopathia sexualis mit besonderer Berücksichtigung der conträren Sexualempfindung. Eine Klinisch-forensische Studie*. Ferdinand Enke, 1886.

———. *Psychopathia sexualis mit besonderer Berücksichtigung der conträren Sexualempfindung. Eine Klinisch-forensische Studie*. Ferdinand Enke, 1888.

———. *Psychopathia sexualis mit besonderer Berücksichtigung der conträren Sexualempfindung. Eine Klinisch-forensische Studie*. Ferdinand Enke, 1889.

———. *Psychopathia sexualis mit besonderer Berücksichtigung der conträren Sexualempfindung. Eine Klinisch-forensische Studie*. Ferdinand Enke, 1890.

———. *Psychopathia sexualis mit besonderer Berücksichtigung der conträren Sexualempfindung. Eine Klinisch-forensische Studie*. Ferdinand Enke, 1891.

———. *Psychopathia sexualis mit besonderer Berücksichtigung der conträren Sexualempfindung. Eine Klinisch-forensische Studie*. Ferdinand Enke, 1892.

———. *Psychopathia sexualis mit besonderer Berücksichtigung der conträren Sexualempfindung. Eine Klinisch-forensische Studie*. Ferdinand Enke, 1893.

———. *Psychopathia sexualis mit besonderer Berücksichtigung der conträren Sexualempfindung. Eine Klinisch-forensische Studie*. Ferdinand Enke, 1898.

———. *Psychopathia sexualis mit besonderer Berücksichtigung der conträren Sexualempfindung. Eine Klinisch-forensische Studie*. Ferdinand Enke, 1903.

Neue Forschungen Auf Dem Gebiete Der Psychopathia Sexualis. Eine Medicinisch-Psychologische Studie. 2. Umgearb. U. Verm. Aufl. Stuttgart: Enke, 1891.

———. *Psychopathia sexualis, Étude médico-légale avec recherches spéciales sur l'inversion sexuelle*. Georges Carré, 1895 [1893]. Trad. Émile Laurent et Sigismond Csapo. <http://www.gutenberg.org/files/24766/24766-h/24766-h.htm>

———. *Psychopathia sexualis*. Tome 1, 2 et 3, Pocket, 1999 [1950], Édition refondue par le Dr Albert Moll, Trad. de René Lobstein.

Labrosse, Céline. *Pour une langue française non sexiste*. Les Intouchables, 1996.

Laclau, Ernesto, et Chantal Mouffe. *Hégémonie et stratégie socialiste : Vers une politique démocratique radicale*. Les Solitaires Intempestifs, 2009.

Lauptz, Dr. *Perversion et perversité sexuelles : tares et poisons*. Georges Carré, 1896.

Lauretis, Teresa de. *Figures of Resistance: Essays in Feminist Theory*. University of Illinois Press, 2007.

———. *Théorie queer et cultures populaires, De Foucault à Cronenberg*, La dispute, 2007 [1990]. Trad. Marie-Hélène Bourcier.

Lemoine, Christine, Ingrid Renard, et Collectif. *Attirances : lesbiennes fems/Lesbiennes butchs*. éd. Gaies et lesbiennes, 2001.

Lombroso, Cesare. *L'homme criminel : étude anthropologique et médico-légale*. Félix Alcan, 1887 [1876]. Trad. de la quatrième édition, M. Régnier, Albert Bournet.

Londeix, Pauline. *Le Manifeste lesbien*. L'Altiplano, 2008.

Loroux, Nicole. *Grâce au féminin*. Les Belles Lettres, 2003.

Lorde, Audre. *Sister outsider : essais et propos d'Audre Lorde : sur la poésie, l'érotisme, le racisme, le sexisme*. Mamamélis, 2003.

———. *Zami - Une nouvelle façon d'écrire mon nom*. Mamamélis, 2001 [1982]. Trad. Frédérique Pressman.

Martel, Frédéric. *Le rose et le noir*. Seuil, 1996.

Massad, Joseph Andoni. *Desiring Arabs*. University of Chicago Press, 2007.

McClintock, Anne. *Imperial Leather: Race, Gender, and Sexuality in the Colonial Contest*. Routledge, 1995.

McClintock, Anne et collectif. *Dangerous Liaisons: Gender, Nation, and Postcolonial Perspectives*. University of Minnesota Press, 1997.

McIntosh, Mary. Le rôle homosexuel. *Genre, sexualité & société* Hors-série n° 1. *La construction sociale de l'homosexualité*, <http://gss.revues.org/index1820.html>, 2011 [1968]. Trad. Christophe Broqua et Nathalie Paulme.

Meyer, Philippe. *L'enfant et la raison d'État*. Seuil, 1977.

Michelle, Le Doeuff. *Le sexe du savoir*. Aubier Montaigne, 1998.

Mills, Charles Wright. *L'imagination sociologique*. La Découverte, 1959.

Mitchell, Juliet. *Psychoanalyse et féminisme*. éd. des Femmes, 1978.

———. *Psychoanalyse et féminisme*, tome 2. éd. des Femmes, 1978.

Moreau, Paul. *Des aberrations du sens génésique*. Asselin et cie, 1887.

Morel, Bénédicte August. *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine et des causes qui produisent ces variétés maladives*. éd. Baillière, 1857.

Ndiaye, Pap. *La condition noire : Essai sur une minorité française*. Gallimard, 2008.

Nicot, Stéphanie et Alexandra Augst-Merelle. *Changer de sexe : Identités transsexuelles*. Le Cavalier Bleu, 2006.

Notéris, Émilie, *Fétichisme postmoderne*, La Musardine, 2010.

Ogien, Ruwen. *La liberté d'offenser : Le sexe, l'art et la morale*. La Musardine, 2007.

Oosterhuis, Harry. *Stepchildren of Nature: Krafft-Ebing, Psychiatry, and the Making of Sexual Identity*. University of Chicago Press, 2000.

Pateman, Carole. *Le contrat sexuel*. La Découverte, 2010.

Pheterson, Gail. *Femmes en flagrant délit d'indépendance*. Tahin Party, 2010.

———. *Le prisme de la prostitution*. L'Harmattan, 2003 [1996].

Pierre, Simon. *Rapport Simon sur le comportement sexuel des français*. éd. Pierre Charron/René Julliard, 1972.

Preciado, Beatriz. *Manifeste contra-sexuel*. Balland, 2000.

Puar, Jasbir K. *Terrorist assemblages: homonationalism in queer times*. Duke University Press, 2007.

Raffalovich, Marc André. *Uranisme et unisexualité : étude sur différentes manifestations de l'instinct sexuel*. Masson, 1896.

Reich, Wilhem. *La Fonction de l'orgasme*. éd. L'Arche, 1970.

Révenin, Régis. *Homosexualité et prostitution masculines à Paris : 1870-1918*. L'Harmattan, 2005.

Rey Alain. *Le Robert, dictionnaire historique de la langue française*. Robert, 1998.

Rosario, Vernon. *Irrésistible ascension du pervers, entre littérature et psychiatrie*. Epel, 2000 [1997]. Trad. Guy le Gaufey.

Rouch, Hélène, Dorlin, Elsa, Fougeyrollas-Schwebel, Dominique et Collectif. *Le corps, entre sexe et genre*. L'Harmattan, 2005.

Rouleau, Bernard. *Méthode de la cartographie*. Nouvelle. éd. CNRS, 2000.

Rubin, Gayle. *Surveiller et jouir : Anthropologie politique du sexe*. Epel, 2010. Trad. Rostom Mesli, Flora Bolter, Christophe Broqua et Nicole-Claude Mathieu.

Rubin, Gayle et Butler, Judith. *Marché au sexe*. Epel, 2002. Trad. Éliane Sokol.

Sacher-Masoch, Leopold von. *Textes autobiographiques et autres textes*. Léo Scheer, 2004. trad. Michel-François Demet.

Sacher-Masoch, Wanda von, et Wanda von Sacher- Masoch. *Lebensbeichte. Masochismus und Masochisten*. Hermann Seemann, 1906.

Sáez, Javier. *Théorie queer et psychanalyse*. EPEL, 2005.

Said, Edward. *Culture et Impérialisme*. Fayard, 2000 [1993]. Trad. Paul Chemla.

———. *Freud et le monde extra-européen*. Le Serpent à plumes, 2004 [2003]. Trad. Philippe Babo.

———. *L'orientalisme : L'Orient créé par l'Occident*. Seuil, 2005 [1978]. Trad. Paul Chemla.

Salvetti Markus Ernst, *Gefässpsychopathologie bei Richard von Krafft-Ebing (1840-1902)*. Hans Huber. 1984.

Samois (collectif). *Coming to Power: Writings and Graphics on Lesbian S/M*. Alyson, 1983.

Sammoun, Mona. *Tendance SM, Essai sur la représentation sadomasochiste*. La Musardine, 2004.

Sandrel, Carole. *Vénus Hottentote, Sarah Bartman*. Perrin, 2010.

Sezgin, Fuat. *Mathematical geography and cartography in Islam and their continuation in the Occident*. Institute for the History of Arabic-Islamic Science Goethe University, 2000.

Sigusch, Volkmar. *Geschichte der Sexualwissenschaft*. Campus Verlag, 2008.

Sigusch, Volkmar, et Grau Günter. *Personenlexikon der Sexualforschung*. Campus Verlag, 2009.

Simmel, Georg. *Pont et porte in La tragédie de la culture et autres essais*. Rivages, 1993 [1909].

Smouts, Marie-Claude, dir. *La situation postcoloniale, Les postcolonial studies dans le débat français*. Presses de Science po, 2007.

Spivak, Gayatri Chakravorty. *Les subalternes peuvent-elles parler ?* éd. Amsterdam, 2009 [1988].

Sprinkle, Annie, *Post-Porn Modernist, My 25 Years as a Multimedia Whore*, Cleis Press, 1998.

Stoler, Ann Laura. *Along the Archival Grain: Epistemic Anxieties and Colonial Common Sense*. Princeton University Press, 2008.

———. *La chair de l'empire : Savoirs intimes et pouvoirs raciaux en régime colonial*. La Découverte, 2013. Trad. Sébastien Roux et Massimo Prearo.

———. *Race and the Education of Desire: Foucault's History of Sexuality and the Colonial Order of Things*. Duke University Press, 1995.

Stoler, Ann Laura, et Cooper, Frederick. *Repenser le colonialisme*. Payot, 2013. Trad. Christian Jeanmougin.

Streff, Jean. *Le masochisme au cinéma*. Henry Veyrier, 1978.

Tabet, Paola. *La construction sociale de l'inégalité des sexes : Des outils et des corps*. L'Harmattan, 2000.

———. *La grande arnaque : sexualité des femmes et échange économique-sexuel*. Paris: Harmattan, 2004.

Talec, Jean-Yves Le. *Folles de France : Repenser l'homosexualité masculine*. La Découverte, 2008.

Tamagne, Florence. La Ligue mondiale pour la réforme sexuelle : La science au service de l'émancipation sexuelle ? In *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* n° 22 *Utopies sexuelles*. 2005.

Tardieu, Ambroise. *Étude médico-légale sur les attentats aux mœurs*. J.-B. Baillière, 1857.

Theweleit, Klaus, *Männerphantasien*, Tome 1 et 2, Piper, 2009 [1977 et 1978].

Tissot, Samuel. *L' onanisme ou dissertation physique sur les maladies produites par la Masturbation*. Chapuis, 1759.

Traimond, Jean-Manuel. *Dissection du sadomasochisme organisé, approches anarchistes*. ACL, 2005.

Trois millions de pervers. Grande encyclopédie des Homosexualité, in *Tout, Recherches*, n°12, Mars 1973. <http://www.criticalsecret.com/n8/quer/4per/> (La revue a été censurée rapidement après sa sortie, cf FHAR, *Rapport contre la normalité*. Actuellement, l'accès en ligne à la revue est restreint par un mot de passe en raison de son contenu).

Triton Suzette, dir. de publication. *Vlasta, fictions/utopies amazoniennes, numéro spécial Monique Wittig*. Collectif Mémoires/utopies. n°4. 1985.

Valcke, Bruno. *Lire une carte et s'orienter en randonnée : Savoir utiliser carte et boussole*. Rando, 2005.

Vandenberghé, Frédéric. *La sociologie de Georg Simmel*. La Découverte, 2001.

- Varikas, Eleni. *Penser le sexe et le genre*. PUF, 2006.
- Verdrager, Pierre. *L'homosexualité dans tous ses états*. Empêcheurs de Penser en Rond, 2007.
- Volcano, Del Lagrace, Halberstam Judith « Jack ». *The Drag King Book*. Serpent's Tail, 1999.
- William Masters, Virginia Johnson. *Les mésaventures sexuelles et leur traitement*. Robert Laffont, 1975. Trad. Françoise Chazelas et Serge Zolotoukhine.
- Wiener Medizinische Blätter*, I volumes 13 à 16, des années 1890 à 1893.
- Wittig, Monique. *L'opoponax*. éd. de Minuit, 1983.
- . *La Pensée Straight*. Balland, 2001.
- . *Le Corps lesbien*. éd. de Minuit, 1973.
- . *Les guérillères*. éd. de Minuit, 1969.
- . *Paris-la-politique et autres contes*. P.O.L., 1999.
- Wittig, Monique, et Zeig, Sande. *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*. Grasset, 1976.
- Zeitschrift für Psychiatrie*, volume 58, Wien, 1891.

DOCUMENTS ANNEXES :

Liste des documents annexes, chercher les références dans le corps du texte et les indexer.

Grille des entretiens master 2

Liste des éditions en langue allemande de *Psychopathia sexualis*

Table des matières de la première édition des *Psychopathia sexualis*

Table des matières de la huitième éditions des *Psychopathia sexualis*

Table des matières de la quatorzième édition des *Psychopathia sexualis*

Arbres raciaux de Haeckel

Programme du Diu de sexologie

Affiches du film *Portier de nuit*

Carte des pratiques sexuelles sur le fond de carte des États-Unis

DOCUMENTS ANNEXES :

Liste des documents annexes, chercher les références dans le corps du texte et les indexer.

Grille des entretiens master 2

Liste des éditions en langue allemande de Psychopathia sexualis

Table des matières de la première édition des Psychopathia sexualis

Table des matières de la huitième éditions des Psychopathia sexualis

Table des matières de la quatorzième édition des Psychopathia sexualis

Arbres raciaux de Haeckel

Programme du Diu de sexologie

Affiches du film Portier de nuit

Carte des pratiques sexuelles sur le fond de carte des États-Unis

Annexe 1 :

GRILLE D'ENTRETIEN MASTER 2 :

Situation sociale :

Origine sociale et situation socio-économique actuelle

Lieu de vie, âge, validité

Autodéfinition genre et orientation sexuelle

Description physique des personnes : (« capital esthétique »). Je trouve ça intéressant de demander aux personnes comment elles se perçoivent dans le cadre d'un travail sur le corps.

Sm et queer en général discours des intéressés :

Sm qu'est ce que ça signifie pour toi ? Queer ? Rapport entre les deux ?

Sexualités, mode de vie, identités ?

Parcours perso dans la sm ? Le queer ?

Rôles dans les jeux, la vie (positions) ?

Type de pratiques sm et queer (privées, publiques, professionnelles, militantes ?)

Réseau ou hors réseau ?

Rapport entre dominations quotidiennes et mises en scène de la domination (notamment genre) ?

Pistes :

Négociation, safeword, limites début et fin contractualisation

Rapport au corps à la douleur (avoir mal, faire mal, vouloir avoir mal)

Marques corporelles, modifications corporelles

Type de pratique (génitales ou non)

Utilisation d'objet, travestissement, jeux de rôles : performativité dans la sm

Cadre, décor, mise en scène

Humiliation

Rapport à la prévention des IST

Femme, féminisme et sm ?

Domination masculine et sm ?

Travestissement ? Transgendérisme et sm ?

Annexe 2 :

LISTE DES ÉDITIONS EN LANGUE ALLEMANDE DE *PSYCHOPATHIA SEXUALIS*

- Première édition 1886, 110 pages, 45 cas sont analysés ou illustrent le texte. 1250 exemplaires.
- Deuxième édition 1887, différence entre les sentiments sexuels contraires acquis ou innés. Dans sa préface, il encourage les homosexuels à le contacter pour lui raconter leurs vies.
- Troisième édition, 1888. Biographie d'un uraniste belge qui se plaint de souffrir de troubles psychologiques du fait de devoir toujours se cacher et cacher ses sentiments.
- Quatrième édition, 1889, introduction de subdivisions supplémentaires avec quatre degrés d'inversion. Ces différentes subdivisions constituent différents stades de dégénérescence. Apparition de fétichisme sous l'influence de Lombroso ou de Binet (il le cite dans un article de WMB n° 14, de 1891 en référence au fétichisme), 1887. Apparition du terme « *hétérosexualité* » dans la rubrique fétichisme (personnes qui ne semblent pas intéressées par le coïtus, même si elles le pratiquent). Les cas de fétichisme recensés dans la quatrième édition étant pour la plupart empruntés à Lombroso (une seule observation provient d'un patient de Krafft-Ebing). Selon Harry Oosterhuis, la plupart des cas de fétichisme auxquels Krafft-Ebing fera référence, seront empruntés : sur une totalité de 35 malades diagnostiqués comme fétichistes, 31 ne sont pas ses patients (Oosterhuis, 2000, p. 153).
- Cinquième édition, 1890.
- 1890 : *Neue Forschungen auf dem Gebiet der Psychopathia Sexualis*, apparition du couple sadisme et masochisme. Ces comportements apparaissent avant sous les termes de flagellation active et passive.
- Sixième édition, 1891 : beaucoup d'informations sur le masochisme.
- 1891 : *Neue Forschungen auf dem Gebiet der Psychopathia Sexualis*, deuxième édition.
- Septième édition, 1892 : dangers avec les nourrices qui masturbent les enfants qu'elles sont en charge d'élever.
- Huitième édition, 1893.
- Neuvième édition, 1894 : zoophilia erotica, zooerastie, stercoracisme (scatologie et obsession pour la saleté).
- Dixième édition, 1898 : 2500 exemplaires KE reçoit 3000 Mark alors que la plupart de ses publications ne lui rapportent que 100 DM.
- Onzième édition, 1901

- Douzième édition 1903, finie en décembre 1902, 437 pages, plus de 238 cas.
- Treizième édition : 1907, Albert Fuchs, 10 nouvelles observations manuscrites de KE et encore non publiée.
- Quatorzième édition : 1912, Albert Fuchs, 2 nouvelles observations, puis nouvelle réédition en 1918
- Edition par Albert Moll, 1924 (17^e édition)
- 1937 une version adaptée de Hartwich *Die Verirrungen des Geschlechtslebens*, cette édition est republiée 12 fois entre 1937 et 1962.
- 1984, 1997 la 14^e édition est republiée avec une préface de Georges Bataille, Salvador Dali et Julia Kristeva entre autres.
- Dernière réédition août 2010.

...Et des traductions :

Traduction en anglais 1893, 1965, au moins 32 éditions existent, la dernière date de 1999.

Traduction en français à partir de la 8^e édition, 1895, traduction de la version refondue (c'est-à-dire largement modifiée) par Dr Albert Moll, 1950.

Du vivant de Krafft-Ebing, traductions en sept langues : russe, japonais, italien, français, hongrois, hollandais et anglais.

Annexe 3 :

PREMIÈRE ÉDITION DES *PSYCHOPATHIA SEXUALIS*, 1886, TABLE DES MATIÈRES

- **Fragmente einer Psychologie des Sexuallebens**

Mächtigkeit sexueller Triebe,
Sexueller Trieb als Grundlage ethischer Gefühle,
Liebe als Leidenschaft,
Kulturgeschichtliche Entwicklung des Sexuallebens,
Schamhaftigkeit,
Christentum,
Monogamie,
Stellung des Weibs im Islam,
Sinnlichkeit und Sittlichkeit,
Culturrelle Versittlichung des Sexuallebens,
Episoden sittlichen Niedergangs im Völkerleben,
Entwicklung sexueller Gefühle beim Individuum. Pubertät,
Sinnlichkeit und religiöse Schwärmerei,
Sinnlichkeit und Kunst,
Idealisierender Zug der ersten Liebe,
Wahre Liebe,
Sentimentalität,
Platonische Liebe,
Liebe und Freundschaft,
Verschiedenheit der Liebe von Mann und Weib
Cölibat
Ehebruch
Ehe
Putzsucht

- **Physiologische Thatsachen:**

Geschlechtsreife
Zeitliche Begränzung des Sexuallebens
Geschlechtsinn. Lokalisation ?
Physiologische Entwicklung des Sexuallebens
Erection. Erectionszentrum.
Geschlechtssphäre und Geruchssinn
Beherrschung des Sexualtriebs
Cohabitation
Ejaculation

- **Allgemeine Neuro- und Psychopathologie des Sexuallebens:**

Häufigkeit und Wichtigkeit pathologischer Erscheinungen
Schema der sexuellen Neurosen
Reizzustände des Erectionszentrums
Lähmung desselben
Hemmungsvorgänge im Erectionszentrum
Reizbare Schwäche desselben
Neurosen des Erectionszentrums

Cerebral bedingte Neurosen
 Paradoxie d. h. Sexualtrieb ausserhalb der Zeit anatomisch-physiologischer Vorgänge
 Im Kindesalter auftretender Geschlechtstrieb
 Im Greisenalter wieder erwachender Trieb
 Sexuelle Verirrungen bei Greisen erklärt durch Impotenz und Demenz
 Anaesthesia sexualis d. h. fehlender Geschlechtstrieb,
 als angeborene Anomalie,
 als erworbene
 Hyperästhesie d. h. krankhaft gesteigerter Trieb
 Bedingungen und Erscheinungen diese Anomalie
 Parästhesie der Sexualempfindung oder Perversion des Geschlechtstriebes
 Perversion und Perversität
 Perverse sexuelle Akte aus kombinierte Hyper- und Parästhesie
 Lustmord. Mordlust
 Wollust. Grausamkeit.
 Anthropophagie
 Anderweitige grausame Handlungen als Aequivalente des Geschlechtsakts bei Impotentia coeundi
 Mädchenstecher
 Anderweitige paradoxe Handlungen
 Exhibitionisten
 Leichenschändung
 Conträre Sexualempfindung als angeborene krankhafte Erscheinung
 Anthropologische Merkmale
 Klinische Kennzeichen
 Aeusserungen dieser Paradoxen Sexualempfindung beim Mann
 Beim Weib
 Erklärungsversuche der conträren Sexualempfindung
 Sexuelle Handlungen solcher Entarteter
 Häufigkeit dieser Anomalie
 Die Erworbene conträre krankhafte Sexualempfindung
 Anderweitige Erscheinungen sexueller perversion bei conträre Sexualempfindung

- **Specielle Pathologie:**

Die Erscheinungen krankhaften Sexuallebens in der verschiedenen Formen und Zuständen geistiger Störung
 Erworbene geistige Schwächezustände
 Consecutive Geistesschwäche nach Psychosen
 Nach Apoplexien
 Nach Kopfverletzung
 Auf Grund von Lues cerebri
 Dementia paralytica
 Epilepsie
 Periodische Geistsstörung
 Psychopathia sexualis periodica
 Manie
 Zeichen sexueller Erregung bei Manischen
 Satyriasis
 Nymphomanie
 Chronische Satyriasis und Nymphomanie
 Melancholie
 Hysterie

Paranoia

- **Das Krankhafte Sexualeben vor dem Criminalforum:**

Gefahr sexueller Delikte für die allgemeine Wohlfahrt

Zunehmende Häufigkeit derselben

Muthmassliche Ursachen

Klinische Forschungen

Mangelhafte Würdigung solchen Seitens der Juristen

Anhaltspunkte für die forensische Beurtheilung sexueller Delikte

Bedingungen der Aufhebung der Zurechnungsfähigkeit

Indicien für die psychopathologische Bedeutung sexueller Delikte

Die einzelnen sexuellen Delikte. Nothzucht und Lust Mord.

Unzucht mit Individuen unter 14 Jahren. Schändung

Unzucht wider die Natur

Thierschändung s. sodomie

Unzucht mit Personen desselben Geschlechts

Päderastie

Die Päderastie im Lichte der Forschungen über conträre Sexualempfindung

Nothwendigkeit der Unterscheidung krankhafter und nicht krankhaft bedingter Päderastie

Forensische Beurtheilung der veranlagten conträren Sexualempfindung, sowie der erworbenen krankhaften

Die gezüchtete, nicht krankhafte Päderastie

Ursachen des Lasters

Art der sexuellen Triebrichtung bei den verschiedenen Categorien conträrer Sexualempfindung

Paedicatorio mulierum

Amor lesbicus

Necrophilie

Incest

Unsittliche Handlungen mit Pflegebefohlenen

Annexe 4 :

TABLE DES MATIÈRES 8^e ÉDITIONS, TRADUCTION D'EMILE LAURENT ET SIGISMOND CSAPO :

• Fragments d'une psychologie de la vie sexuelle :

L'instinct sexuel comme base des sentiments éthiques
L'amour comme passion
La vie sexuelle aux diverses époques de la civilisation
La pudeur
Le Christianisme
La monogamie
La situation de la femme dans l'Islam
Sensualité et moralité
La vie sexuelle se moralise avec les progrès de la civilisation
Périodes de décadence morale dans la vie des peuples
Le développement des sentiments sexuels chez l'individu
La puberté
Sensualité et extase religieuse
Rapports entre la vie sexuelle et la vie religieuse
La sensualité et l'art
Caractère idéaliste du premier amour
Le véritable amour
La sentimentalité
L'amour platonique
L'amour et l'amitié
Différence entre l'amour de l'homme et celui de la femme
Célibat
Adultère
Mariage
Coquetterie
Le fétichisme physiologique
Fétichisme religieux et érotique
Les cheveux, les mains, les pieds de la femme comme fétiches
L'œil, les odeurs, la voix, les caractères psychiques comme fétiches

• Faits physiologiques :

Maturité sexuelle
La limite d'âge de la vie sexuelle
Le sens sexuel
Localisation
Le développement physiologique de la vie sexuelle
Érection
Le centre d'érection
La sphère sexuelle et le sens olfactif
La flagellation comme excitant des sens
La secte des flagellants
Le *Flagellum salutis* de Paullini
Zones érogènes

L'empire sur l'instinct sexuel
Cohabitation
Éjaculation

- **Neuropathologie et psychopathologie générales de la vie sexuelle :**

Fréquence et importance des symptômes pathologiques
Tableau des névroses sexuelles
Irritation du centre d'érection
Son atrophie
Arrêts dans le centre d'érection
Faiblesse et irritabilité du centre
Les névroses du centre d'éjaculation
Névroses cérébrales
Paradoxe ou instinct sexuel hors de la période normale
Éveil de l'instinct sexuel dans l'enfance
Renaissance de cet instinct dans la vieillesse
Aberration sexuelle chez les vieillards expliquée par l'impuissance et la démence
Anesthésie sexuelle ou manque d'instinct sexuel
Anesthésie congénitale ; anesthésie acquise
Hyperesthésie ou exagération morbide de l'instinct
Causes et particularités de cette anomalie
Paresthésie du sens sexuel ou perversion de l'instinct sexuel
Le sadisme
Essai d'explication du sadisme
Assassinat par volupté sadique
Anthropophagie
Outrages aux cadavres
Brutalités contre les femmes ; la manie de les faire saigner ou de les fouetter
La manie de souiller les femmes
Sadisme symbolique
Autres actes de violence contre les femmes
Sadisme sur des animaux
Sadisme sur n'importe quel objet
Les fouetteurs d'enfants
Le sadisme de la femme
La *Penthésilée* de Kleist
Le masochisme
Nature et symptômes du masochisme
Désir d'être brutalisé ou humilié dans le but de satisfaire le sens sexuel
La flagellation passive dans ses rapports avec le masochisme
La fréquence du masochisme et ses divers modes
Masochisme symbolique
Masochisme d'imagination
Jean-Jacques Rousseau
Le masochisme chez les romanciers et dans les écrits scientifiques
Masochisme déguisé
Les fétichistes du soulier et du pied
Masochisme déguisé ou actes malpropres commis dans le but de s'humilier et de se procurer une satisfaction sexuelle
Masochisme chez la femme

Essai d'explication du masochisme
 La servitude sexuelle
 Masochisme et sadisme
 Le basme ; explication de son origine
 Cas où le fétiche est une partie du corps féminin
 Le fétichisme de la main
 Les difformités comme fétiches
 Le fétichisme des nattes de cheveux ; les coupeurs de nattes
 Le vêtement de la femme comme fétiche
 Amateurs ou voleurs de mouchoirs de femmes
 Les fétichistes du soulier
 Une étoffe comme fétiche
 Les fétichistes de la fourrure, de la soie et du velours
 L'inversion sexuelle
 Comment on contracte cette disposition
 La névrose comme cause de l'inversion sexuelle acquise
 Degrés de la dégénérescence acquise
 Simple inversion du sens sexuel
 Éviration et défémination
 La folie des Scythes
 Les mujerados
 Les transitions à la métamorphose sexuelle
 Métamorphose sexuelle paranoïque
 L'inversion sexuelle congénitale
 Diverses formes de cette maladie
 Symptômes généraux
 Essai d'explication de cette maladie
 L'hermaphrodisme psychique
 Homosexuels ou uranistes
 Effémination et viraginité
 Androgynie et gynandrie
 Autres phénomènes de perversion sexuelle chez les individus atteints d'inversion sexuelle
 Diagnostic, pronostic et thérapeutique de l'inversion sexuelle

4- Pathologie spéciale :

Les phénomènes de la vie sexuelle morbide dans les diverses formes et états de
 l'aliénation mentale
 Entraves psychiques
 Affaiblissement mental acquis
 Faiblesse mentale consécutive à des psychoses, à des attaques d'apoplexie, à une lésion
 de la tête ou à un *lues cerebrialis*
 Démence paralytique
 Epilepsie
 Folie périodique
 Psychopathie sexuelle périodique
 Manie
 Symptômes d'exaltation sexuelle chez les maniaques
 Satyriasis
 Nymphomanie
 Satyriasis et nymphomanie chroniques

Mélancolie
Hystérie
Paranoïa

5- La vie sexuelle morbide devant les tribunaux :

Dangers des délits sexuels pour le salut public
Augmentation du nombre de ces délits
Causes probables
Recherches cliniques
Les juristes en tiennent peu de compte
Points d'appui pour le jugement des délits sexuels
Conditions de l'irresponsabilité
Indications pour comprendre la signification psycho-pathologique des délits sexuels
Les délits sexuels
Exhibitionnistes
Frotteurs
Souilleurs de statues
Viol ; assassinat par volupté
Coups et blessures, dégâts, mauvais traitements sur des animaux par sadisme
Masochisme et servitude sexuelle
Coups et blessures, vol par fétichisme
Débauche avec des enfants au-dessous de quatorze ans
Prostitution
Débauche contre nature
Souillure d'animaux
Débauche avec des personnes du même sexe
Pédérastie
La pédérastie examinée au point de vue de l'inversion sexuelle
Différence entre la pédérastie morbide et non morbide
Appréciation judiciaire de l'inversion sexuelle congénitale et de l'inversion acquise
Mémoire d'un uraniste
Raisons pour mettre hors des poursuites judiciaires les faits d'amour homosexuel
Origine de ce vice
Vie sociale des pédérastes
Un bal de mysogines à Berlin
Forme de l'instinct sexuel dans les diverses catégories de l'inversion sexuelle
Pædicatio mulierum
L'amour lesbien
Nécrophilie
Inceste
Actes immoraux avec des pupilles

Annexe 5 :

TABLES DES MATIÈRES 14^e ÉDITION :

En violet apparaissent les changements ou ajouts par rapport à la table des matières de la première édition (je ne note pas les différences orthographiques résultants des réformes orthographiques fréquentes en langue allemande). En vert apparaissent les changements par rapport à la 8^e édition.

- **Fragmente einer Psychologie des Sexuallebens**

Mächtigkeit sexueller Triebe,
Sexueller Trieb als Grundlage ethischer Gefühle,
Liebe als Leidenschaft,
Kulturgeschichtliche Entwicklung des Sexuallebens,
Schamhaftigkeit,
Christentum,
Monogamie,
Stellung des Weibs im Islam,
Sinnlichkeit und Sittlichkeit,
Kulturelle Versittlichung des Sexuallebens,
Episoden sittlichen Niedergangs im Völkerleben,
Entwicklung sexueller Gefühle beim Individuum. Pubertät,
Sinnlichkeit und religiöse Schwärmerei,
Beziehungen zwischen religiösem und sexuellem Gebiete
Sinnlichkeit und Kunst,
Idealisierender Zug der ersten Liebe,
Wahre Liebe,
Sentimentalität,
Platonische Liebe,
Liebe und Freundschaft,
Verschiedenheit der Liebe von Mann und Weib
Zölibat
Ehebruch
Ehe
Putzsucht
Tatsachen des physiologischen Fetischismus
Religiöser und erotischer Fetischismus
Haar, Hand, Fuß des Weibes als Fetisch

- **Physiologische Tatsachen:**

Geschlechtsreife
Zeitliche Begrenzung des Sexuallebens
Geschlechtssinn.
Lokalisation (était suivi d'un point d'interrogation et rattaché à la partie d'avant ce n'est plus le cas)
Physiologische Entwicklung des Sexuallebens
Erektion. Erektionszentrum.
Geschlechtssphäre und Geruchssinn
Geißelung ein das Sexualleben erregender Eingriff
Flagellantensekte

Paullinis Flagellum salutis

Erogene Zonen

Beherrschung des Sexualtriebs

Kohabitation

Ejakulation

- **Biologischen Tatsachen :** (n'existe pas dans la 8e édition)

Geschlechtsmerkmale

Konträre

Gynäkomastie

Abhängigkeit der psychischen Geschlechtsmerkmale von den inneren Blutdrüsen

Folgen des Untergangs der Geschlechtsdrüsen

Erfahrungen bei den Eunuchen

Innere Sekretion und Hormonwirkung

- **Allgemeine Neuro- und Psychopathologie des Sexuallebens:**

Häufigkeit und Wichtigkeit pathologischer Erscheinungen

Schema der sexuellen Neurosen

Reizzustände des Erektionszentrums

Lähmung desselben

Hemmungsvorgänge im Erektionszentrum

Reizbare Schwäche desselben

Neurosen des Erektionszentrums

Zerebral bedingte Neurosen

Paradoxie d. h. Sexualtrieb außerhalb der Zeit anatomisch-physiologischer Vorgänge

Im Kindesalter auftretender Geschlechtstrieb

Im Greisenalter wieder erwachender Trieb

Sexuelle Verirrungen bei Greisen erklärt durch Impotenz und Demenz

Anaesthesia sexualis d. h. fehlender Geschlechtstrieb,

als angeborene Anomalie,

als erworbene

Hyperästhesie d. h. krankhaft gesteigerter Trieb

Bedingungen und Erscheinungen diese Anomalie

Parästhesie der Sexualempfindung oder Perversion des Geschlechtstriebes

Perversion und Perversität (disparaît dans la 8e édition)

Sadismus

Versuch einer Erklärung des Sadismus

Sadistischer Lustmord

Anthropophagie (placé dans sadisme en 1886 après cruauté)

Leichenschänder (Leichenschändung, en 1886)

Misshandeln von Weibern, Blutigstechen, Flagellieren derselben

Besudelung weiblicher Personen

Symbolischer Sadismus, d. h. sonstige Ausübung von Gewalt gegen weibliche Personen

Ideeller (apparu depuis la 8e édition)

Sadismus an beliebigem Objekt

Knabengeißler

Sadistische Akte an Tieren

Sadismus des Weibes

Kleists Penthesilea

Masochismus

Wesen und klinische Erscheinungen des Masochismus

Aufsuchen von Misshandlungen und Demütigungen zum Zweck sexueller Befriedigung

Passive Flagellation in ihren Beziehungen zum Masochismus

Häufigkeit und Praktiken des Masochismus

Symbolischer Masochismus

Ideeller Masochismus

Jean Jacques Rousseau

Der Masochismus in der wissenschaftlichen und belletristischen Literatur

Larvierter Masochismus

Schuh- und Fußfetischisten

Koprolagnie (appellation apparue depuis la 8e édition, avant masochisme déguisé ou actes malpropres commis dans le but de s'humilier et de se procurer une satisfaction sexuelle)

Masochismus des Weibes

Versuch einer Erklärung des Masochismus

Geschlechtliche Hörigkeit

Masochismus und Sadismus

Fetischismus. Erklärung des Fetischismus

Fälle, in welchen der Fetisch ein Teil des weiblichen Körpers ist

Handfetischismus

Körperfehler als Fetisch

Zopffetischismus

Zopfab Schneider

Der Fetisch ist ein Stück der weiblichen Kleidung

Liebhaber resp. Diebe weiblicher Taschentücher

Schuhfetischisten

Altweiberliebe (Gerontophilie)

Der Fetisch ist ein bestimmter Stoff

Pelz-, Seide-, und Samtfetischisten

Handschuhfetischismus (apparu depuis la 8e édition)

Rosenfetischismus (apparu depuis la 8e édition)

Tierfetischismus (apparu depuis la 8e édition)

Konträre Sexualempfindung

Erworbene konträre Sexualempfindung bei beiden Geschlechtern

Die homosexuale Empfindung als erworbene Entartung

Einfache Verkehrung der Geschlechtsempfindung

Eviratio und effeminatio

Wahnsinn der Skythen

Mujerados

Uebergangsstufe zur metamorphosis sexualis

Metamorphosis sexualis paranoïca

Angeborene konträre Sexualempfindung

Verschiedene klinische Formen derselben

Allgemeine Merkmale

Erklärungsversuche der Anomalie

Die angeborene konträre Sexualempfindung beim Manne (apparu depuis la 8e édition)

Psychische Hermaphrodisie

Homosexuale oder Urninge

Effeminatio

Androgynie

Die angeborene konträre Sexualempfindung beim Weibe (apparu depuis la 8e édition)

Komplikationen bei konträrer Sexualempfindung

Diagnose, Prognose und Therapie der konträren Sexualempfindung

- **Spezielle Pathologie:**

Die Erscheinungen krankhaften Sexuallebens in den verschiedenen Formen und

Zuständen geistiger Störung

Psychische Entwicklungshemmungen

Erworbene geistige Schwächezustände

Konsekutive Geisteschwäche nach Psychosen, nach Apoplexien, nach Kopfverletzung,
auf Grund von Lues cerebialis

Dementia paralytica

Epilepsie

Periodische Irresein (Geistsstörung, 1886)

Psychopathia sexualis periodica

Manie

Zeichen sexueller Erregung bei Manischen

Nymphomanie und Satyriasis (les deux étaient séparés dans l'édition de 1886)

Chronische Satyriasis und Nymphomanie

Melancholie

Hysterie

Paranoia

- **Das Krankhafte Sexualleben vor dem Kriminalforum:**

Gefahr sexueller Delikte für die allgemeine Wohlfahrt

Zunehmende Häufigkeit derselben

Mutmaßliche Ursachen

Klinische Forschungen

Mangelhafte Würdigung solcher Seitens der Juristen

Anhaltspunkte für die forensische Beurteilung sexueller Delikte

Bedingungen der Aufhebung der Zurechnungsfähigkeit

Indizien für die psychopathologische Bedeutung sexueller Delikte

Die einzelnen sexuellen Delikte.

Exhibitionieren.

Frotteurs

Statuenschänder

Notzucht und Lustmord

Körperverletzung, Sachbeschädigung, Tierquälerei auf Grund von Sadismus

Masochismus und Geschlechtliche Hörigkeit

Körperverletzung, Raub, Diebstahl auf Grund von Fetischismus

Zurechnungsfähigkeit s. D. auf Grund von Zwangsvorstellung (apparu depuis la 8e
édition)

Unzucht mit Individuen unter 14 Jahren

Schändung (1886 lié à Unzucht mit Individuen unter 14 Jahren)

Unzucht wider die Natur

Tierschändung

Zoerastie (1886 lié à Tierschändung)

Unzucht mit Personen desselben Geschlechts

Päderastie

Die Päderastie im Lichte der Forschungen über konträre Sexualempfindung

Notwendigkeit der Unterscheidung krankhafter und nicht krankhaft bedingter Päderastie
Forensische Beurteilung der veranlagten konträren Sexualempfindung, sowie der erworbenen krankhaften

Denkschrift eines Urnings

Gründe für die Unterlassung der strafrechtlichen Verfolgung homosexueller Liebesakte

Die gezüchtete, nicht krankhafte Päderastie

Ursachen des Lasters

Soziales Leben der Päderasten

Ein Ball der Weiberfeinde in Berlin

Art der sexuellen Triebrichtung bei den verschiedenen Kategorien konträrer Sexualempfindung

Paedicatorum mulierum

Amor lesbicus

Nekrophilie

Inzest

Unsittliche Handlungen mit Pflegebefohlenen

Annexe 7 :

PROGRAMME DU DIU DE SEXOLOGIE - 1ÈRE ANNÉE - 60 H :

I. BASES SEXOLOGIES - 28h

1. Biosexologie - 10h

Développement (ontogénèse) des appareils génitaux (2h)

Anatomie et Physiologie des réactions sexuelles chez l'homme et chez la femme (4h)

Psycho neuro endocrinologie du désir et du plaisir (2h)

Comportement sexuel (2h)

2. Développement de la Sexualité et Identité Sexuelle - 10h

Développement psychosexuel de l'enfant (2h)

Construction de la personnalité (2h)

Identité sexuelle, orientation sexuelle (2h)

Rôles sexuels (2h)

Désir, Séduction, Sentiment amoureux (1h)

Imaginaire et Erotisme (1h)

3. Sexualité et Cycles de vie - 8h

Adolescence et Sexualité

Reproduction et Sexualité

Ménopause, Andropause

Vieillesse

II. FONDEMENT DE LA SEXUALITE HUMAINE - 16h

1. Histoire de la pensée sexologique - 2h

2. Anthropologie et sexualité - 2h

3. Phylogénèse et ethologie - 2h

4. Sociologie et Sexualité - 4h (Normalité Sexuelle - Contrôle Social)

5. Lois et Sexualité - 2h

6. Religion et Sexualité - 2h

7. Art, Esthétique et sexualité - 2h

III. LA CONSULTATION EN SEXOLOGIE ET L'ETABLISSEMENT D'UN DIAGNOSTIC - 5h

1. La plainte sexologique - La Demande et le Symptôme sexuel

2. L'anamnèse

3. L'examen clinique. Place du bilan organique

4. Relation Médecin-Malade

5. Ethique en Sexologie

IV. EXPLORATIONS PARACLINIQUES DE LA PATHOLOGIE SEXUELLE- 2h

Neuro-vasculo-endocrinologique - 2h

V. ASPECTS ORGANIQUES DE LA PATHOLOGIE SEXUELLE - 8h

1. Interaction de la pathologie organique avec le comportement sexuel - 2h

2. Anomalies organiques et anatomiques - 2h

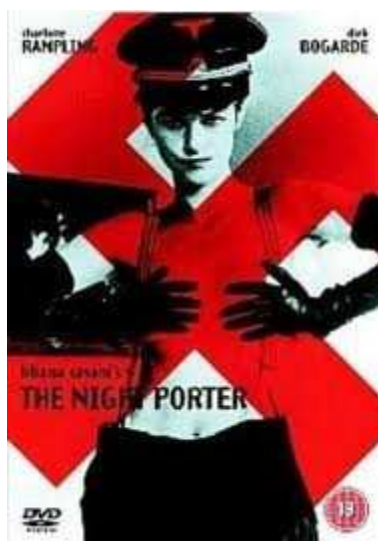
3. Itrogénicité : retentissement sexuel des traitements médicaux et chirurgicaux et des interventions sur la reproduction chez l'homme et la femme (4h)

VI. ADDICTIONS ET SEXUALITE - 1h

Alcool, toxicomanies, conduite alimentaire (1h)

Annexe 8 :

AFFICHES DU FILM PORTIER DE NUIT DANS DIFFÉRENTS PAYS ET SUR DIFFÉRENTS SUPPORTS.



Résumé :

Cette recherche cartographie la sexualité, elle cherche à lui donner un espace. Elle étudie comment la sexualité européenne se construit à l'époque moderne. Un fond de carte est élaboré à partir d'auteurs, particulièrement le Dr Krafft-Ebing, qui ont posé les jalons de la science de la sexualité, ainsi que d'autres champs sociaux qui s'en sont faits les relais. Cela montre l'importance des perversions dans la mise en place de « normes invisibles » de la sexualité. Il s'agit alors de donner un espace à ces territoires et flux de la sexualité – de faire une carte de l'orientation sexuelle.

Les corps, les affects et les pratiques physico-sexuelles constituent les catalyseurs de la sexualité : ils sont investis de significations sociales (codes) et à leur tour codent et signifient (interfaces). La sexualité dans ses fonctions classificatrices et hiérarchisantes, disperse des vecteurs de contrôle des populations. Elle est une technique de structuration des populations par groupes raciaux et socio-économiques culturellement homogènes. La sexualité est liée à des visions impériales de ce que doivent être un homme normal, une femme normale, et les deux dans leur complémentarité. Ceci est affaire d'affinités : qui noue des liens ? Comment et pourquoi ? La sexualité prend alors une importance majeure dans la définition du soi, de ces zones de sédimentation qui ne sont pas seulement des démarches individuelles, mais aussi des politiques de *comment vivre ensemble*.

Sexualité. Modernité. Krafft-Ebing. Perversions. Civilisation. Impérialisme. Cartographie. Minorités sexuelles. Corps, affects, pratiques physico-sexuelles. Orientation sexuelle. sm comme techniques de soi.

ABSTRACT :

This research maps sexuality it seeks to give it a space. The background of the map is based on the modern authors who constituted a science of sexuality, especially Dr. Krafft-Ebing, and the fields which contributed to spread it through the social. It shows how perversions were important in constituting « invisible » norms of sexuality. It is then needed to give a space to these territories and fluxus of sexuality.

Bodies, affects and physical-sexual practices are seen as catalysts of sexuality : they are invested by social significations (codes), that they spread (interfaces). Sexuality is a matter of classification, hierarchization. It has its management of population's vectors linked with constituting racial and socio-economical culturally homogenous. Sexuality is an imperial technic which project what should be a normal man, a normal woman, and both in their complementarity. This is about affinities : who makes alliances ? How ? And why ? Sexuality has then a main importance in defining oneself, these layering of deposits which are not only individual processes, but as well politics of *how to live together*.

Sexuality. Modernity. Krafft-Ebing. Perversions. Civilization. Imperialism. Cartography. Sexual minorities. Bodies, affects, physical-sexual practises. Sexual orientation. s/m as techniques of oneself.